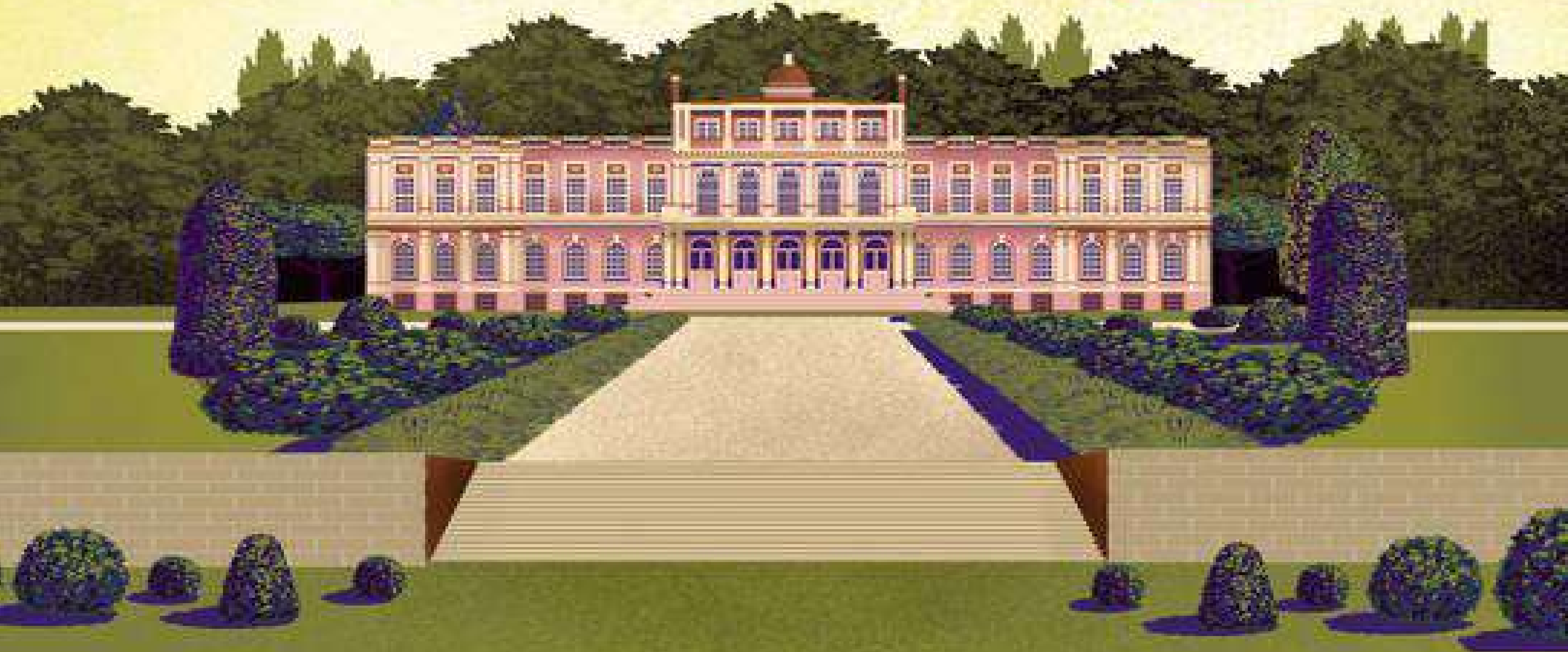
JULIA QUINN

LA CHRONIQUE DES BRIDGERTON

7 & 8







JULIA QUINN

HYACINTHE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers



JULIA QUINN

La chronique des Bridgerton 7 et 8

Maison d’édition : J’ai lu

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

Dépôt légal : juillet 2021

ISBN numérique : 9782290357699
ISBN du pdf web : 9782290357729

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290357682

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Présentation de l'éditeur :
Les jeunes gens ne se bousculent pas pour demander la main de Hyacinthe, la cadette des Bridgerton, trop fine mouche, trop sincère. Certes, mieux vaut être seule que mal accompagnée, il n'empêche qu'elle commence à se demander si elle ne va pas finir vieille fille. Et ce n'est pas la rencontre avec Gareth Saint-Clair, aristocrate à la réputation sulfureuse, qui risque d'y changer quoi que ce soit. Encore que… La découverte d'un journal intime en italien qu'elle se propose de lui traduire pourrait bien jouer un rôle inattendu.
Contrairement à la plupart de ses congénères, Gregory, le benjamin des Bridgerton, ne vit que dans l'attente du « grand amour ». Il croit l'avoir trouvé en la personne de lady Hermione Watson, éblouissante beauté dont, hélas, le coeur est déjà pris. Qu'à cela ne tienne, Gregory va accepter l'aide de Lucinda Abertnathy, la meilleure amie de l'angélique Hermione, pour parvenir à ses fins.

Création Studio J'ai lu d'après © Alaver / Shutterstock

Déjà parus sous les titres :
La chronique des Bridgerton 7 – Hyacinthe
La chronique des Bridgerton 8 – Gregory

Titre original
IT'S IN HIS KISS

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

Titre original
ON THE WAY TO THE WEDDING

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialiste de la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le RITA Award pendant deux années consécutives et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite dans le monde entier et adaptée par Netflix.

Aux Éditions J'ai lu

LA CHRONIQUE DES BRIDGERTON

1 – Daphné et le duc
N° 8890
2 – Anthony
N° 8960
3 – Benedict
N° 9081
4 – Colin
N° 9258
5 – Éloïse
N° 9284
6 – Francesca
N° 9365
7 – Hyacinthe
N° 9393
8 – Gregory
N° 9415
9 – Des années plus tard
N° 11580

La chronique des Bridgerton 1 & 2
La chronique des Bridgerton 3 & 4

La chronique des Bridgerton 5 & 6

Splendide
N° 9303
L'insolente de Stannage Park
N° 9724
Comment séduire un marquis ?
N° 9742
Trois mariages et cinq prétendants
N° 10918
Quatre filles et un château
N° 11587

LES BEVELSTOKE

Les carnets secrets de Miranda
N° 9835
Mademoiselle la curieuse
N° 9894
Ce que j'aime chez vous
N° 12658

LES DEUX DUCS DE WYNDHAM

1 – Le brigand
N° 11745
2 – M. Cavendish
N° 11774

LE QUARTET DES SMYTHE-SMITH

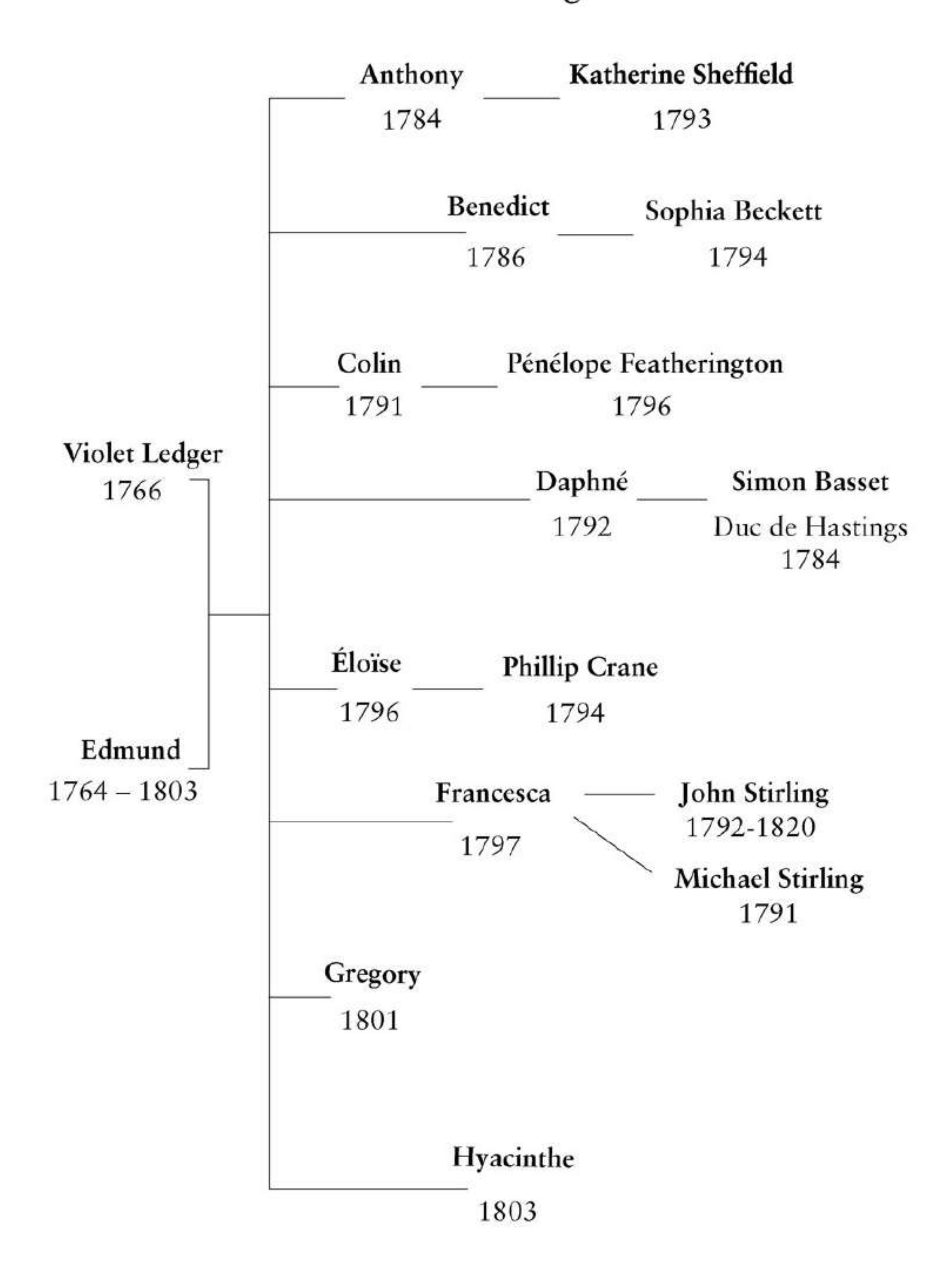
1 – Un goût de paradis
N° 11779
2 – Sortilège d'une nuit d'été
N° 11882
3 – Pluie de baisers
N° 11903
4 – Les secrets de sir Richard Kenworthy
N° 11915

LES ROKESBY

1 – À cause de Mlle Bridgerton
N° 11987
2 – Un petit mensonge
N° 12119
3 – L'autre Mlle Bridgerton
N° 12747
4 – Tout commença par un esclandre
N° 13099

SOMMAIRE

La famille Bridgerton



Prologue

1815, dix ans avant que notre récit commence pour de bon…

Quatre principes indispensables à la préservation de sa bonne humeur et de sa santé mentale gouvernaient les relations de Gareth Saint-Clair avec son père.

Un : ils ne discutaient qu'en cas de nécessité absolue.

Deux : les discussions absolument nécessaires étaient aussi brèves que possible.

Trois : dans le cas où l'on ne pouvait s'en tenir aux salutations d'usage, la présence d'un tiers était requise.

Et enfin, quatre : afin de pouvoir appliquer les règles une, deux et trois, Gareth devait faire en sorte d'être invité aussi souvent que possible à passer les vacances scolaires chez des amis.

Autrement dit, ailleurs que chez lui.

Ou, plus exactement, loin de son père.

L'un dans l'autre, songeait Gareth – quand il y songeait, ce qui était rare à présent qu'il avait élevé cette stratégie de fuite au rang des beaux-arts –, ces principes lui avaient rendu d'inestimables services.

Ainsi qu'à son père, au demeurant, Richard Saint-Clair ayant aussi peu d'affection pour son cadet que ce dernier en avait pour lui. Voilà

pourquoi Gareth fut si surpris le jour où il fut appelé à la maison de toute urgence.

La lettre paternelle était catégorique : il devait rentrer à Clair Hall sur-le-champ.

Voilà qui était diablement contrariant. Gareth n'avait plus que deux mois à passer à Eton où il menait une vie trépidante, partagée entre les matchs et ses études, sans parler de quelques escapades nocturnes dans les pubs locaux, et qui toujours impliquaient du vin et des femmes.

Son existence était très exactement celle dont rêve tout jeune homme de dix-huit ans, et il avait supposé que, tant qu'il se tiendrait loin du champ de vision paternel, sa vie à dix-neuf ans serait tout aussi agréable. Il devait entrer à Cambridge à la rentrée avec ses meilleurs amis, et il avait bien l'intention d'y poursuivre ses études et sa vie sociale avec le même enthousiasme.

Tandis qu'il jetait un regard circulaire dans le grand vestibule de Clair Hall, il poussa un soupir censé être agacé mais qui semblait surtout nerveux. Que diable le baron – ainsi qu'il avait pris l'habitude d'appeler son père – lui voulait-il ? Cela faisait bien longtemps que celui-ci avait annoncé qu'il se lavait les mains de l'éducation de son cadet et ne finançait sa scolarité que pour se plier aux convenances.

Ce qui, tout le monde le savait, signifiait : il aurait perdu la face devant ses amis et ses voisins si Gareth n'avait pas fréquenté une école prestigieuse.

Quand Gareth et son père se croisaient, ce qui était fort rare, le baron s'attachait à expliquer à son fils combien il était décevant.

Ce qui ne faisait qu'attiser l'envie du jeune homme de le décevoir davantage, histoire de répondre à ses attentes.

En proie à l'étrange impression d'être un étranger sous son propre toit, Gareth tapa nerveusement le sol du pied en attendant que le

majordome prévienne son père de son arrivée. Il avait passé si peu de temps ici ces neuf dernières années qu'il n'éprouvait aucune affection pour ce lieu. Pour lui, Clair Hall n'était qu'un tas de pierres qui appartenait à son père et irait ensuite à George, son frère aîné. Ni la maison ni la fortune des Saint-Clair ne lui reviendraient. Son destin, il le savait, serait de tracer son propre chemin dans le monde. Après Cambridge, il entrerait probablement dans l'armée, le seul autre choix convenable étant le clergé, pour lequel il n'avait aucune disposition.

Si Gareth n'avait que peu de souvenirs de sa mère, qui était morte dans un accident alors qu'il n'avait que cinq ans, il n'avait pas oublié sa façon de lui ébouriffer les cheveux et de rire de son incapacité à être sérieux.

« Tu es mon petit diable, disait-elle, avant de murmurer : Reste-le. Quoi que tu fasses, reste-le. »

Il avait obéi. Il avait même si bien obéi qu'il doutait fort que l'Église d'Angleterre l'accepte dans ses rangs.

— Maître Gareth.

Il leva les yeux en entendant la voix de Guilfoyle, le majordome.

— Votre père va vous recevoir. Dans son bureau.

Gareth répondit d'un hochement de tête et s'engagea dans le couloir qui menait au bureau de son père, la pièce qu'il détestait le plus dans cette maison. C'était là que son père le sermonnait, lui expliquait qu'il serait à jamais un bon à rien et se lamentait d'avoir eu ce cadet qui n'était qu'un gouffre pour les finances familiales et une tache sur son honneur.

Non, songea-t-il en frappant à la porte, il n'avait aucun souvenir heureux ici.

— Entrez !

Il poussa le lourd battant de chêne et pénétra dans la pièce. Assis derrière son bureau, son père était en train de griffonner sur une feuille. Il semblait en bonne santé, nota Gareth. Comme toujours. Ç'aurait été plus facile s'il avait mal vieilli, mais non. Toujours mince et en bonne santé, lord Saint-Clair affichait vingt ans de moins que ses cinquante et quelques années.

Il avait l'allure d'un homme qu'un gamin tel que Gareth aurait dû respecter.

Et cela ne rendait que plus cruel son rejet.

Gareth attendit patiemment que son père lève les yeux. En vain. Il toussota.

Pas de réponse.

Il toussa franchement.

Toujours rien.

Gareth serra les dents. C'était la méthode paternelle : l'ignorer ostensiblement pour lui rappeler qu'il n'avait que faire de lui.

Gareth envisagea de dire « monsieur ». Puis « milord ». Il envisagea même de dire « père ». Finalement, il s'appuya contre l'encadrement de la porte et se mit à siffloter.

Lord Saint-Clair leva immédiatement les yeux.

— Cessez, dit-il d'un ton sec.

Arquant un sourcil amusé, Gareth s'interrompit.

— Et redressez-vous, bonté divine, ajouta, agacé, le baron. Combien de fois vous ai-je dit que siffler était vulgaire ?

Gareth attendit une seconde, puis demanda :

— Dois-je répondre ou était-ce une question purement rhétorique ?

Son père s'empourpra de colère.

Gareth déglutit. Il n'aurait pas dû dire cela. Il savait que ses intonations délibérément provocantes irriteraient le baron, mais

parfois, il avait le plus grand mal à se taire. Après avoir passé des années à tenter de gagner l'affection paternelle, il avait renoncé.

Alors s'il ne lui restait que la satisfaction de rendre le vieil homme aussi malheureux que lui-même, ainsi soit-il. On s'amusait comme on pouvait.

— Je suis surpris que vous soyez là, avoua le baron.

Gareth sembla étonné.

— C'est vous qui m'avez convoqué, lui rappela-t-il.

Et l'humiliante vérité, c'était que jamais il n'avait désobéi à son père. Jamais. Il avait joué, testé, saupoudré une pincée d'insolence dans ses paroles ou dans ses actes, en revanche, jamais il n'avait ouvertement défié l'autorité paternelle.

Pauvre couard qu'il était.

Dans ses rêves, il répliquait. Il disait à son père ce qu'il pensait de lui. Dans la réalité, ses rébellions se limitaient à siffloter ou à lancer des regards maussades.

— En effet, répondit le baron en se redressant sur son siège. Toutefois, je ne m'attends jamais à ce que vous obéissiez à mes ordres. Cela vous arrive si rarement.

Gareth garda le silence.

Son père se leva et se dirigea vers un guéridon où se trouvait un flacon de cognac.

— Je présume que vous vous demandez pourquoi je vous ai fait venir, reprit-il.

Gareth hocha la tête, mais son père ne se donna même pas la peine de regarder dans sa direction, aussi ajouta-t-il :

— Oui, monsieur.

Le baron but une gorgée d'alcool, prit le temps de la savourer. Enfin, il se tourna vers son fils et, l'ayant évalué d'un regard glacial, déclara :

— J’ai enfin trouvé le moyen de vous rendre utile à la famille Saint-Clair.

Gareth sursauta.

— De me rendre… Pardon ?

Le baron avala une autre gorgée de cognac et posa son verre.

— Utile.

Puis, pour la première fois depuis que Gareth était là, son père le regarda droit dans les yeux.

— Vous allez vous marier.

— Monsieur ? dit Gareth d’une voix étranglée.

— Cet été, confirma son père.

Gareth agrippa le dossier d’un siège pour garder son équilibre. Au nom du ciel, il avait dix-huit ans ! Il était bien trop jeune pour songer au mariage. Et Cambridge ? Pourrait-il y aller s’il était marié ? Où vivrait sa femme ?

Et, bonté divine, *qui* était-il supposé épouser ?

— C’est un excellent parti, continua le baron. Sa dot renflouera nos finances.

— Nos finances ? répéta Gareth d’une voix à peine audible.

Lord Saint-Clair planta son regard dans le sien.

— Nous sommes hypothéqués jusqu’au cou, dit-il sèchement. Encore un an à ce rythme, et nous aurons perdu tout ce qui n’est pas incessible.

— Com… comment est-ce possible ?

— Eton, ce n’est pas donné, répliqua son père.

Certes, quoique pas au point de mettre la famille sur la paille, songea Gareth, abasourdi. Allait-on le rendre responsable de cela aussi ?

— Aussi décevant que vous soyez, continua lord Saint-Clair, j’ai assumé mes responsabilités envers vous. Vous avez reçu une

éducation de gentleman. Vous avez un cheval, des vêtements, un toit. À présent, il est temps de vous comporter en homme.

— Qui ? demanda Gareth d'une voix blanche.

— Pardon ?

— Qui ? demanda-t-il plus fort.

Qui diable devait-il épouser ?

— Mary Winthrop, répondit son père d'un ton neutre.

Gareth eut l'impression que le sang se retirait de son corps.

— Mary… répéta-t-il, abasourdi.

— La fille de Wrotham, précisa son père.

Comme s'il ne le savait pas !

— Mais elle…

— … fera une excellente épouse, poursuivit le baron. Elle est docile et vous pourrez la laisser à la campagne pour aller folâtrer en ville avec ces crétins que vous appelez vos amis.

— Mais, père, Mary…

— J'ai accepté. Tout est réglé. Les contrats ont été signés.

Soudain, Gareth devint livide. Ce n'était pas possible. On ne pouvait pas contraindre un homme à se marier. Plus de nos jours.

— Wrotham aimerait que tout soit réglé en juillet, déclara son père. Je lui ai assuré que nous n'avions aucune objection.

— Mais… je ne peux pas épouser Mary, voyons !

Son père haussa l'un de ses sourcils broussailleux.

— Vous le pouvez, et vous allez le faire.

— Enfin, père, elle est… elle est…

— … simplette ? acheva le baron à sa place.

Il ricana.

— Vous ne verrez pas la différence dans un lit. Et vous n'aurez rien d'autre à faire avec elle.

Il s'approcha de Gareth, si près que c'en était gênant.

— Tout ce qu'on vous demande, c'est de vous présenter à l'église. Me fais-je bien comprendre ?

Gareth ne répondit pas. Il en aurait été bien incapable. Tout juste parvenait-il à respirer.

Il connaissait Mary Winthrop depuis toujours. Elle avait un an de plus que lui, et depuis plus d'un siècle les propriétés de leurs familles étaient voisines. Ils avaient été camarades de jeux quand ils étaient enfants, cependant, très rapidement, il était devenu manifeste que la fillette n'avait pas toute sa tête. Chaque fois qu'il l'avait pu, Gareth avait pris sa défense, n'hésitant pas à se battre contre les petites brutes qui l'insultaient ou tentaient de profiter de sa nature naïve et confiante.

En revanche, il ne pouvait pas l'épouser. Elle était comme une enfant. Il aurait eu l'impression de commettre un péché. Et même si ce n'en était pas un, il ne pouvait s'y résoudre. Savait-elle seulement ce qu'on attendait d'elle une fois mariée ?

Il ne pourrait pas avoir de relations intimes avec cette pauvre Mary. Jamais.

Il regarda son père, muet de stupeur. Pour la première fois de sa vie, aucune réponse percutante, aucune réplique ironique ne lui vint.

Parce qu'il n'y avait pas de mots pour décrire ce qu'il ressentait.

— Je vois que nous nous comprenons, déclara le baron, se méprenant sur son silence.

— Non ! s'entendit hurler Gareth. Je ne peux pas !

Son père se rembrunit.

— Vous l'épouserez, dussé-je vous ligoter.

— Jamais !

Gareth avait l'impression d'étouffer. Pourtant, au prix d'un énorme effort de volonté, il poursuivit :

— Père, Mary n'est qu'une enfant ! Elle ne sera jamais qu'une enfant, vous le savez. Je ne peux pas l'épouser. Ce serait… un péché.

Le baron lâcha un petit rire désinvolte et s'éloigna.

— Vous essayez de me faire croire que vous avez soudain découvert la foi ? Vous, entre tous ?

— Non, mais…

— La discussion est close, l'interrompit le baron. Wrotham s'est montré extrêmement généreux pour la dot. Dieu sait qu'il n'avait pas le choix, avec son idiote à caser !

— Je vous interdis de parler d'elle ainsi, murmura Gareth.

Il n'avait peut-être pas envie d'épouser Mary, pour autant, elle ne méritait pas d'être insultée.

— C'est ce que vous aurez fait de mieux de toute votre vie, déclara lord Saint-Clair. Et c'est le mieux que vous pourrez jamais espérer. Comme Wrotham l'a particulièrement bien dotée, je vous verserai une pension qui vous permettra de vivre confortablement.

— Une pension, répéta Gareth.

Son père ricana.

— Vous n'imaginiez tout de même pas que j'allais vous confier le pactole ? À vous ?

Gareth déglutit péniblement.

— Et mes études ? souffla-t-il.

— Vous pourrez les poursuivre, grâce à votre fiancée. Sans sa dot, jamais je n'aurais de quoi financer Cambridge.

Gareth demeura figé. Son père savait combien ses études comptaient pour lui. C'était le seul sujet sur lequel ils étaient d'accord : un gentleman devait recevoir une éducation de gentleman. Peu importait que Gareth désire tout ce que cela pouvait lui apporter sur le plan à la fois social et culturel, alors que son père n'y voyait qu'une obligation pour maintenir les apparences. Cela avait été

décidé des années auparavant : Gareth étudierait et décrocherait son diplôme.

Or, il semblait que lord Saint-Clair savait depuis longtemps qu'il ne pourrait payer l'école pour son cadet. Quand avait-il prévu de le lui avouer ? Quand Gareth ferait ses bagages ?

— Tout est réglé, poursuivit le baron. Vous seul pouvez le faire. George est mon héritier, je ne le laisserai pas souiller ma lignée. Du reste, ajouta-t-il, les lèvres pincées, je ne voudrais pas lui imposer cela.

— Mais à moi, si ? demanda Gareth, atterré.

Son père le haïssait-il à ce point ? Le méprisait-il à ce point ? Il scruta le visage de celui qui ne lui avait apporté que du malheur. Jamais un sourire. Jamais un encouragement. Jamais…

— Pourquoi ? murmura-t-il.

On aurait dit la plainte d'un animal blessé.

— Pourquoi ? répéta-t-il.

Son père se contenta de le regarder sans ciller.

— Je suis votre fils, lui rappela Gareth. Votre fils ! Comment pouvez-vous infliger ce châtiment à la chair de votre chair ?

C'est alors que lord Saint-Clair, le maître de la réplique acerbe, dont la colère était toujours empreinte d'un mépris glacial, laissa sa rage exploser. Levant les mains, il rugit :

— La chair de ma chair ? Bonté divine, comment est-il possible que vous n'ayez pas encore compris ? Vous n'êtes pas mon fils. Vous n'avez jamais été mon fils ! Vous n'êtes qu'un misérable bâtard, un chien galeux que votre mère m'a fait dans le dos !

La fureur jaillissait à présent tel un feu trop longtemps contenu. Elle frappa Gareth avec la force d'une vague en furie, lui coupant littéralement le souffle.

— Non, murmura-t-il en secouant la tête.

Il l'avait envisagé, il l'avait même espéré, mais jamais il n'y avait cru. Il ressemblait à son père. N'avaient-ils pas le même nez ? Et…

— Je vous ai nourri, poursuivit le baron d'une voix dure. Je vous ai vêtu. Je vous ai présenté au monde comme mon propre fils. Je vous ai élevé alors qu'un autre vous aurait jeté à la rue. Le moment est venu de payer votre dû.

— Non, répéta Gareth. Ce n'est pas possible. Je vous ressemble.

Lord Saint-Clair demeura un instant silencieux, puis déclara avec amertume :

— C'est une malheureuse coïncidence, croyez-moi.

— Mais…

— J'aurais pu vous chasser à la naissance. Répudier votre mère. Me débarrasser de vous deux. Je n'en ai rien fait.

Il revint vers Gareth et, approchant son visage du sien, enchaîna :

— Je vous ai reconnu. Je vous ai légitimé.

D'une voix vibrante de rage, il ajouta :

— Vous avez une dette envers moi !

— Non, s'entêta Gareth. Je refuse.

Soudain, il venait de trouver en lui une force dont, il le savait, il aurait besoin sa vie durant.

— Je vous couperai les vivres, l'avertit le baron. Vous ne recevrez plus un penny de ma part. Vous pouvez oublier vos rêves de Cambridge, vos…

— Non ! répéta Gareth.

Sa voix avait changé. Lui-même avait changé. C'était la fin, réalisa-t-il. La fin de son enfance, de son innocence, et le début de…

Dieu seul savait de quoi !

— Je ne veux plus jamais te voir ! lança son père – non, l'homme qui n'était pas son père. Plus jamais !

— À votre guise, répondit Gareth.

Et il tourna les talons.

1

Dix années ont passé. Nous faisons la connaissance de notre héroïne qui, il faut le dire, n'a pas la réputation d'une fleur discrète et timorée. La scène se déroule à la soirée musicale annuelle des Smythe-Smith, environ dix minutes avant que Mozart commence à se retourner dans sa tombe.

— Pourquoi devons-nous nous infliger cela ? gémit Hyacinthe Bridgerton.

— Parce que nous sommes des personnes bonnes et généreuses, répondit sa belle-sœur en prenant place – le ciel leur vienne en aide – au premier rang.

Hyacinthe fixa la chaise vide à côté de Pénélope avec l'enthousiasme qu'elle aurait manifesté pour une planche à clous.

— On aurait pu espérer que nous ayons retenu la leçon de l'an dernier, insista-t-elle. Ou de l'année d'avant. Ou même…

— Hyacinthe ! l'interrompit Pénélope.

Hyacinthe tourna les yeux vers sa belle-sœur en arquant un sourcil interrogateur.

— Asseyez-vous, ordonna celle-ci.

Hyacinthe soupira et obtempéra.

La soirée musicale des Smythe-Smith. Dieu merci, l'événement n'avait lieu qu'une fois par an ! Hyacinthe en était certaine, ses

oreilles avaient bien besoin de douze mois pour s'en remettre chaque fois.

Elle laissa échapper un soupir plus sonore que le précédent.

— Je ne suis pas absolument certaine d'être bonne ou généreuse.

— Moi non plus, je ne suis pas certaine que vous le soyez, admit Pénélope, mais j'ai décidé d'avoir foi en vous malgré tout.

— Vous êtes bien aimable.

— C'est aussi mon avis.

Hyacinthe lui jeta un regard en coin.

— De toute façon, vous n'avez guère le choix.

Pénélope se tourna vers elle.

— Ce qui signifie ?

En guise de réponse, Hyacinthe demanda d'un ton suave :

— Colin n'a-t-il pas refusé de vous accompagner ?

Colin, le frère de Hyacinthe, avait épousé Pénélope un an auparavant. Pénélope pinça les lèvres.

— J'adore avoir raison, triompha Hyacinthe. Ce qui tombe bien, car c'est presque toujours le cas.

— Vous êtes insupportable, marmonna Pénélope. Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mais vous m'aimez quand même, avouez-le, répondit Hyacinthe en se penchant vers elle, avec un sourire malicieux.

— Je n'avouerai rien avant la fin de cette soirée.

— Vous voulez dire, une fois que nous serons toutes deux complètement sourdes ?

— Je veux dire, une fois que j'aurai la preuve que vous vous êtes bien tenue.

Hyacinthe s'esclaffa.

— Vous avez épousé mon frère. Vous devez m'aimer. C'est une obligation contractuelle.

— Bizarre, je n'ai aucun souvenir de ce passage dans le serment de mariage.

— Moi, si. Je me le rappelle parfaitement.

Cette fois, ce fut Pénélope qui s'esclaffa.

— J'ignore comment vous faites, Hyacinthe, mais vous réussissez à être aussi charmante qu'exaspérante.

— C'est un de mes plus grands talents, répondit la jeune fille d'un air modeste.

— Ma foi, dit Pénélope en lui tapotant la main, vous aurez des points supplémentaires pour être venue me soutenir ce soir.

— J'espère bien. Malgré mon caractère insupportable, je suis un modèle de bonté et de générosité.

Elle devait l'être, songea-t-elle en contemplant la scène qui se déroulait sur la petite estrade de fortune. Une autre année, une autre soirée musicale chez les Smythe-Smith. Une autre occasion de découvrir une nouvelle façon d'exécuter – au sens le plus tragique du terme – un excellent compositeur. Chaque année, Hyacinthe jurait qu'on ne l'y reprendrait plus. Chaque année, elle se retrouvait devant cette maudite estrade, adressant des sourires d'encouragement aux quatre malheureuses instrumentistes.

— Au moins, l'an dernier, j'étais assise au fond de la salle, marmonna-t-elle.

— En effet, confirma Pénélope en dardant sur elle un regard soupçonneux. Comment avez-vous fait ? Felicity, Éloïse et moi étions sur la ligne de front.

Hyacinthe haussa les épaules.

— Un passage habilement programmé dans le salon des dames. D'ailleurs…

— Je vous interdis de recommencer ce soir, l'avertit Pénélope. Si vous m'abandonnez…

— N'ayez crainte, je tiendrai bon jusqu'à la fin. Mais…

Elle agita l'index d'une façon que sa mère aurait estimé fort peu convenable pour une dame.

— … j'espère que mon dévouement sera dûment récompensé.

— D'où me vient cette impression que vous tenez je ne sais quel compte, et qu'au moment où je m'y attendrai le moins, vous bondirez sur moi en me présentant l'ardoise pour exiger une faveur ?

Hyacinthe battit des cils d'un air perplexe.

— Pourquoi voudriez-vous que je bondisse ?

Pénélope dévisagea sa belle-sœur comme si elle avait perdu la raison, puis elle s'écria :

— Ah, voici lady Danbury !

— Madame Bridgerton, aboya la vieille dame. Mademoiselle Bridgerton.

— Bonsoir, lady Danbury, répondit Pénélope à la comtesse. Nous vous avons gardé une place au premier rang.

Lady Danbury se rembrunit et flanqua un petit coup de canne dans les chevilles de Pénélope.

— Toujours aussi généreuse, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, murmura Pénélope. Il ne me viendrait pas à l'esprit de…

— Ha ! s'exclama lady Danbury.

C'était, songea Hyacinthe, sa syllabe préférée. Avec *humpf* ou *pfft*.

— Déplacez-vous, Hyacinthe, ordonna la comtesse. Je vais m'asseoir entre vous deux.

Docile, Hyacinthe se décala sur la chaise de gauche.

— Nous étions en train de réfléchir à nos raisons d'être ici, dit-elle tandis que sa voisine prenait place. Pour ma part, je n'ai pas encore trouvé.

— En ce qui vous concerne, répondit lady Danbury, je ne sais pas, mais elle…

Du menton, elle désigna Pénélope.

— … est ici pour le même motif que moi.

— La musique ? suggéra Hyacinthe d'un ton trop poli pour être honnête.

Lady Danbury se tourna de nouveau vers elle tandis que ses traits se contractaient en une sorte de rictus qui aurait pu passer pour un sourire.

— Je vous ai toujours beaucoup aimée, Hyacinthe Bridgerton.

— Moi aussi, répondit la jeune fille.

— Peut-être parce que vous venez me faire la lecture de temps en temps.

— Chaque semaine, précisa Hyacinthe.

— De temps en temps, chaque semaine… *pfft* ! s'exclama la comtesse avec un geste dédaigneux. C'est du pareil au même si vous ne faites pas l'effort de venir chaque jour.

Hyacinthe estima plus prudent de ne pas répondre. Lady Danbury serait bien capable de la manipuler jusqu'à ce qu'elle lui promette de lui rendre visite chaque après-midi.

— Et j'ajoute, dit celle-ci avec un petit reniflement, que vous avez été particulièrement cruelle la semaine dernière, en laissant cette pauvre Priscilla suspendue à une falaise.

— Que lisez-vous ? s'enquit Pénélope avec curiosité.

— *Mlle Butterworth et le Baron fou*, répondit Hyacinthe. Et Priscilla n'était pas suspendue. Pas encore.

— Auriez-vous lu la suite sans moi ? grommela la comtesse.

— Non, protesta Hyacinthe en levant les yeux au ciel, mais ce n'est pas difficile à prévoir. Mlle Butterworth a déjà été suspendue à un bâtiment et à un arbre.

— Et elle est encore en vie ? s'étonna Pénélope.

— J'ai dit suspendue, pas pendue, marmonna Hyacinthe. Et c'est bien dommage.

— Quoi qu'il en soit, s'entêta lady Danbury, c'était très cruel de votre part de me laisser en suspens.

— C'est là que l'auteur a terminé le chapitre, lui rappela Hyacinthe. Du reste, la patience n'est-elle pas une vertu ?

— En aucun cas, rétorqua la comtesse. Et si vous croyez à ces fadaises, vous me décevez beaucoup.

Personne ne comprenait pourquoi Hyacinthe rendait visite à lady Danbury tous les mardis pour lui faire la lecture, mais la jeune fille appréciait ces après-midi avec la comtesse. Celle-ci était d'une rudesse et d'une franchise désarmantes, et Hyacinthe l'adorait.

— Toutes les deux ensemble, vous représentez une menace pour la société, murmura Pénélope.

— Mon but dans la vie est d'être une menace pour le plus grand nombre possible de gens, affirma lady Danbury, aussi prendrai-je votre remarque comme le compliment le plus flatteur qui soit, madame Bridgerton.

— Comment se fait-il que vous ne m'appeliez Mme Bridgerton que lorsque vous faites de grandes déclarations ?

— Cela a plus d'allure, répliqua la comtesse en ponctuant sa réponse d'un coup de canne.

Hyacinthe sourit. Quand elle serait vieille, elle voulait être exactement comme lady Danbury. Pour tout dire, elle préférait la comtesse à la plupart des gens de son âge. Après trois saisons sur le marché du mariage, elle commençait à se lasser de croiser les mêmes personnes à longueur de soirées. Ce qui lui semblait autrefois merveilleux – les bals, les fêtes, les admirateurs – était à présent… eh

bien, c'était toujours agréable. Elle n'était pas de ces demoiselles qui se plaignaient de la fortune et des privilèges que la vie leur offrait.

Cependant ce n'était plus la même chose. Elle ne retenait plus son souffle chaque fois qu'elle entrait dans une salle de bal. Une danse n'était rien de plus qu'une danse, et non l'instant de magie des premiers temps.

L'excitation était retombée.

Malheureusement, chaque fois qu'elle disait cela à sa mère, la réponse était toujours : « Trouvez donc un mari. » Et Violet Bridgerton était convaincue que cela changerait tout.

Certes.

La mère de Hyacinthe avait depuis longtemps renoncé à toute subtilité s'agissant du célibat de sa quatrième et dernière fille. Elle en avait même fait une croisade personnelle.

Jeanne d'Arc n'avait qu'à bien se tenir. Violet de Mayfair avait enfourché son cheval de bataille. Ni la peste, ni la famine, ni aucun prétendant fourbe ne l'empêcheraient de voir ses huit enfants mariés et heureux. Il ne lui en restait plus que deux à caser, Gregory et Hyacinthe, mais le premier avait tout juste vingt-quatre ans, un âge auquel un gentleman avait encore parfaitement le droit de rester célibataire (ce que Hyacinthe trouvait tout à fait injuste).

Hyacinthe, en revanche, à vingt-deux ans… L'unique lueur d'espoir de Violet Bridgerton était qu'Éloïse, l'une des sœurs aînées de Hyacinthe, avait attendu l'âge canonique de vingt-huit ans pour convoler en justes noces. Par comparaison, Hyacinthe était encore dans les langes.

Nul n'aurait pu affirmer que Hyacinthe était en passe de devenir une vieille fille, pour autant, même elle devait reconnaître qu'elle s'en approchait dangereusement. Elle avait reçu quelques demandes depuis ses débuts dans le monde, trois ans plus tôt, quoique pas

autant qu'on aurait pu s'y attendre. Elle n'était peut-être pas la plus jolie fille de Londres mais elle était loin d'être vilaine, et si sa dot n'était pas la plus colossale sur le marché, elle avait tout de même de quoi faire réfléchir plus d'un prétendant.

Quant à ses relations, elles étaient des plus enviables. Son frère, comme leur père avant lui, était le vicomte Bridgerton. Ce n'était pas le titre le plus prestigieux de l'aristocratie anglaise, mais la famille était aussi appréciée qu'influente. Et si cela ne suffisait pas, Daphné était désormais la duchesse de Hastings et sa sœur Francesca la comtesse de Kilmartin.

Un homme désireux de s'allier aux plus puissantes familles de Grande-Bretagne aurait pu trouver pire que d'épouser Hyacinthe Bridgerton.

Cependant, si l'on prenait le temps de s'arrêter sur la chronologie des demandes qu'elle avait reçues – et jamais Hyacinthe n'admettrait qu'elle l'avait fait –, on avait des raisons de s'interroger, voire de s'alarmer.

Trois propositions la première saison.

Deux la deuxième.

Une l'an passé.

Et cette année, jusqu'à présent, toujours rien en vue.

De là à conclure qu'elle était de moins en moins recherchée, il n'y avait qu'un pas. Un pas que seul un inconscient franchirait, car Hyacinthe s'empresserait de démontrer que c'était faux, foulant au pied la vérité des faits.

Elle aurait probablement le dernier mot, peu de gens étant capables de clouer le bec à Hyacinthe Bridgerton. Ce qui, avait-elle pensé dans l'un des rares moments où elle y réfléchissait, était peut-être la raison pour laquelle les propositions se faisaient de plus en plus rares.

Peu importait, décida-t-elle en regardant les demoiselles Smythe-Smith prendre place sur la petite estrade. De toute façon, elle n'aurait accepté aucune des six demandes qu'on lui avait faites – trois chasseurs de dot, deux parfaits crétins et un bonnet de nuit.

Mieux valait être seule que mal accompagnée. Même sa mère, marieuse infatigable, ne pouvait contester ce point.

Quant à cette saison jusqu'à présent dénuée de la moindre demande en mariage… eh bien, si ces messieurs n'étaient pas capables de reconnaître la valeur d'une femme intelligente et dotée d'une forte personnalité, tant pis pour eux.

Lady Danbury frappa le sol de sa canne, manquant de peu le pied de Hyacinthe.

— Au fait, demanda-t-elle, aucune de vous deux n'a vu mon petit-fils ?

— Lequel ? s'enquit Hyacinthe.

— Lequel ? répéta la vieille dame avec impatience. Le seul qui m'intéresse, voyons.

Hyacinthe ne tenta pas de cacher sa surprise.

— M. Saint-Clair sera présent ce soir ?

— Je sais, je sais, gloussa la comtesse. Moi-même, j'ai eu du mal à y croire. Je n'aurais pas été surprise que la foudre divine traverse le plafond.

Pénélope fronça les sourcils.

— Je crains que ce ne soit un blasphème, sans en être tout à fait certaine, murmura-t-elle.

— Pas du tout, répliqua Hyacinthe sans la regarder. Et qu'est-ce qui l'a décidé à venir ?

Un lent sourire étira les lèvres de lady Danbury, qui ressembla soudain de manière alarmante à un serpent.

— Vous êtes bien curieuse !

— J'adore les potins, surtout les plus croustillants, déclara Hyacinthe avec une parfaite candeur. Vous devriez le savoir.

— Ma foi, marmonna lady Danbury, qui n'appréciait pas d'être battue sur son propre terrain. Il vient parce que je l'y ai contraint.

Hyacinthe et Pénélope ouvrirent des yeux ronds.

— Non par la force physique, concéda la comtesse, mais par une dose massive de culpabilisation.

— Voilà qui semble plus logique, répondit Hyacinthe.

— Pourquoi n'en suis-je pas surprise ? murmura Pénélope en même temps.

Lady Danbury poussa un soupir.

— Il se peut que je lui aie dit que je ne me sentais pas très bien.

— Il se *peut* ? répéta Hyacinthe, dubitative.

— Il est certain, rectifia la comtesse.

— Et vous l'avez convaincu de venir ici ce soir ? Bien joué ! la félicita Hyacinthe.

Le talent d'actrice de lady Danbury forçait l'admiration, surtout quand il s'agissait de manipuler son entourage. Pour sa part, Hyacinthe s'appliquait avec zèle à imiter ce glorieux exemple.

— Je ne me souviens pas de l'avoir jamais croisé dans une soirée musicale, fit remarquer Pénélope.

— Il n'y a pas assez de femmes légères, je suppose, lâcha lady Danbury.

Venant de n'importe qui d'autre, une telle déclaration aurait été choquante, mais Hyacinthe (de même que le reste de la bonne société) s'était depuis longtemps habituée à la spontanéité de la comtesse.

D'autant que, en l'occurrence, celle-ci ne parlait pas de n'importe qui.

Son petit-fils n'était autre que le fameux Gareth Saint-Clair. Bien que ce ne soit probablement pas tout à fait sa faute, il jouissait d'une réputation sulfureuse, songea Hyacinthe. Et en effet, si Londres fourmillait d'hommes aux mœurs dissolues ou dotés de la beauté du diable, Gareth Saint-Clair était sans doute le seul à combiner les deux avec un tel succès.

Il était certainement en âge de se marier et cependant jamais, pas une seule fois, on ne l'avait vu rechercher la compagnie d'une jeune fille de bonne famille. S'il avait ne fût-ce que donné l'impression qu'il courtisait quelqu'un, la rumeur se serait répandue. Et Hyacinthe l'aurait appris de la bouche de lady Danbury en personne, qui aimait encore plus qu'elle les potins.

Naturellement, elle avait entendu parler de son père, lord Saint-Clair. La brouille entre eux était de notoriété publique, même si tout le monde en ignorait la raison. Personnellement, Hyacinthe estimait que c'était en faveur du jeune homme qu'il ne parle pas à tort et à travers de ses difficultés familiales – un exploit d'autant plus louable qu'elle avait rencontré lord Saint-Clair, un authentique abruti. Quoi qu'il en soit, et quel que soit leur différend, elle avait tendance à penser que le fils n'était pas à blâmer.

Toute cette affaire ajoutait une pincée de mystère à un jeune homme déjà plus que fascinant et, de l'avis de Hyacinthe, faisait de lui un défi pour les demoiselles bien nées. Nul ne parvenait à le cerner vraiment. D'un côté, les mères de famille tenaient leur progéniture à distance, sachant que frayer avec Gareth Saint-Clair ne pouvait que ternir la réputation d'une jeune fille. D'un autre côté, son frère aîné ayant connu une mort tragique un an auparavant, il était désormais l'héritier du baron. Ce qui ne faisait qu'ajouter à son personnage romantique… et à sa valeur sur le marché du mariage. Pas plus tard que le mois dernier, Hyacinthe avait vu une jeune fille

s'évanouir – ou feindre de s'évanouir – quand il avait daigné honorer de sa présence le bal de lady Bevelstoke.

C'était consternant.

Elle avait tenté d'expliquer à cette écervelée qu'il n'était venu que contraint et forcé par sa grand-mère, et uniquement parce que son père n'y serait pas. Tout le monde le savait, il ne fréquentait que des chanteuses et des actrices, et certainement pas les demoiselles que l'on croisait au bal de lady Bevelstoke. Pourtant, au mépris de tout bon sens, la jeune fille était tombée en pâmoison… dans le canapé le plus proche, et avec une grâce manifestement étudiée.

Hyacinthe avait été la première à lui passer les sels sous le nez, quoique en fulminant.

Alors qu'elle était encore penchée sur la pauvre sotte, elle avait surpris Saint-Clair en train de fixer sur elle un regard vaguement moqueur. Il l'avait trouvée amusante, semblait-il.

De la même façon qu'elle trouvait amusants les petits enfants et les gros chiens.

Inutile de le dire, elle ne s'était pas sentie particulièrement flattée par ce regard, si bref fût-il.

— *Humpf*.

S'arrachant à ses réflexions, elle vit que lady Danbury parcourait la salle du regard à la recherche de son petit-fils.

— Il ne doit pas être arrivé, lui dit-elle.

Puis elle ajouta à mi-voix :

— Aucune demoiselle ne s'est encore évanouie.

— Pardon ?

— Je disais qu'il ne doit pas être arrivé, répéta Hyacinthe.

Lady Danbury fronça les sourcils.

— Cela, je l'avais entendu.

— Je n'ai rien dit d'autre.

— Menteuse.

Hyacinthe se pencha pour lancer à Pénélope :

— Vous avez vu comme elle me maltraite ?

Pénélope haussa les épaules.

— Il faut bien que quelqu'un le fasse.

Un large sourire éclaira le visage de lady Danbury, qui se tourna vers Pénélope.

— Et maintenant, il faut que je sache…

Elle regarda l'estrade et scruta le quatuor en plissant les yeux.

— Au violoncelle, est-ce la même que l'an dernier ?

Pénélope hocha la tête d'un air navré.

Hyacinthe intervint :

— Que dites-vous sur la violoncelliste ?

— Si vous n'avez pas entendu, tant pis pour vous, répliqua la comtesse avec hauteur. Vous n'aviez qu'à faire attention.

Hyacinthe en resta bouche bée.

— Bien, marmonna-t-elle.

L'alternative était de ne pas répondre, ce qui était impossible. Rien n'était plus agaçant que d'être exclue d'un échange. Sinon, peut-être, qu'on vous reproche de ne pas l'avoir entendu.

Intriguée, Hyacinthe reporta son attention sur la violoncelliste. Incapable de voir ce qu'elle avait de particulier, elle se tourna de nouveau vers ses voisines, qui étaient toujours en grande conversation. Sans elle.

Elle détestait cela.

— *Humpf*, bougonna-t-elle en s'adossant à son siège. *Huuummmpf !*

— J'ai l'impression d'entendre ma grand-mère, dit une voix derrière elle.

Hyacinthe sursauta. C'était Gareth Saint-Clair qui, naturellement, arrivait au moment le plus mal choisi. Et comme si cela ne suffisait pas, le seul siège de libre était juste à côté d'elle.

— N'est-ce pas ? renchérit lady Danbury.

Elle se tourna vers son petit-fils et, donnant un petit coup de canne sur le plancher, ajouta :

— Elle est ma joie et ma fierté. Et elle ne va pas tarder à vous remplacer dans mon cœur !

— Dites-moi, mademoiselle Bridgerton, insista Gareth Saint-Clair avec un sourire en coin, ma grand-mère est-elle en train de vous modeler à son image ?

À sa grande contrariété, Hyacinthe ne sut que répliquer.

— Déplacez-vous encore, Hyacinthe, ordonna lady Danbury. Je veux Gareth à côté de moi.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle expliqua :

— Je dois veiller à ce qu'il se comporte correctement.

Laissant échapper un soupir patient, Hyacinthe s'exécuta.

— Venez, mon garçon, dit la comtesse en tapotant le siège vacant, l'air de jubiler. Asseyez-vous aux premières loges.

Gareth la dévisagea un long moment avant de marmonner :

— Vous me le paierez, grand-mère.

— Ah ! Sans moi, vous n'existeriez pas.

— Voilà un point difficile à réfuter, murmura Hyacinthe.

Son voisin se tourna vers elle, probablement pour échapper à sa formidable grand-mère. Hyacinthe lui décocha un sourire inexpressif en se félicitant de sa capacité à ne manifester aucune réaction.

Il lui avait toujours fait penser à un lion féroce, dangereux, vibrant d'une énergie à peine contenue. Il en avait d'ailleurs la crinière, d'une nuance inhabituelle entre le châtain clair et le blond foncé, qu'il portait, en bon libertin, assez longue pour pouvoir

l'attacher en catogan. Il était plutôt grand et bien bâti, doté d'une grâce athlétique, et son visage était assez imparfait pour être séduisant plutôt que beau.

Ses yeux étaient bleus. Très bleus. Dangereusement bleus.

Dangereusement bleus ? Hyacinthe secoua la tête, agacée. Où était-elle allée pêcher une formule aussi grotesque ? Ses propres yeux étaient bleus et il n'y avait rien de particulièrement dangereux là-dedans.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, mademoiselle Bridgerton ? s'enquit le jeune homme. J'ignorais que vous aimiez à ce point la musique.

— Si elle aimait la musique, elle ne serait pas là, railla la comtesse.

Sans se retourner vers sa grand-mère, il murmura :

— Elle déteste qu'on la tienne à l'écart d'une conversation… Aïe !

— Un coup de canne ? demanda Hyacinthe d'un ton suave.

— Cette femme est un danger public, grommela-t-il.

Amusée, Hyacinthe le vit tendre le bras derrière lui puis, sans même tourner la tête, refermer les doigts sur la canne et l'arracher de la main de sa grand-mère.

— Tenez, dit-il en la remettant à Hyacinthe. Surveillez cet objet, voulez-vous ? Elle n'en a pas besoin, elle est assise.

Hyacinthe le regarda, médusée. Jamais elle n'aurait osé toucher à la canne de lady Danbury.

— Finalement, j'ai réussi à vous impressionner, déclara-t-il en s'adossant à son siège d'un air content de lui.

— Oui, s'entendit répondre Hyacinthe. Je veux dire, non. Je veux dire, ne rêvez pas. Il en faut davantage pour m'impressionner.

— Me voilà terriblement déçu.

Hyacinthe grinça des dents.

— Ce que je voulais dire, c'est que je me moque que vous m'impressionniez ou non.

Il se frappa le torse de la paume.

— Touché en plein cœur, gémit-il.

Si Hyacinthe détestait que l'on se moque d'elle, elle détestait encore plus ne pas savoir si on se moquait d'elle. À Londres, elle n'avait aucun mal à déchiffrer ses congénères. Avec Gareth Saint-Clair, en revanche, elle n'y parvenait pas.

Elle se pencha pour voir si Pénélope les écoutait – non qu'elle sache en quoi c'était important –, mais sa belle-sœur était occupée à compatir avec lady Danbury, qui ne se remettait pas de la perte de sa canne.

Hyacinthe s'agita sur son siège, se sentant affreusement à l'étroit. Son voisin de gauche, lord Somershall – qui n'était pas des plus minces – débordait littéralement de son siège. Ce qui obligeait la jeune fille à se tenir sur le côté droit de sa propre chaise, ce qui, bien sûr, la rapprochait de son voisin de droite, lequel semblait positivement rayonner de chaleur.

Dieu qu'elle avait chaud tout à coup ! Aussi discrètement que possible, Hyacinthe prit son programme pour s'éventer.

— Un problème, mademoiselle Bridgerton ? s'enquit-il en la couvant d'un regard amusé.

— Pas le moindre, répondit-elle, avant d'ajouter : Vous ne trouvez pas que cette salle est surchauffée ?

Il la dévisagea une seconde de plus que nécessaire, puis se pencha vers sa voisine de droite.

— Avez-vous trop chaud, grand-mère ? demanda-t-il avec sollicitude.

— Pas du tout, répondit-elle d'un ton sec.

— Apparemment, vous êtes la seule, murmura-t-il à Hyacinthe.

— On dirait.

Il n’était peut-être pas trop tard pour se réfugier dans le salon des dames. Pénélope serait probablement tentée de la faire écarteler, mais pourrait-elle l’accuser de l’avoir abandonnée alors que deux personnes étaient assises entre elles ? Et Hyacinthe pourrait toujours mettre sa retraite stratégique sur le compte de lord Somershall, qui s’agitait sur son siège et la heurtait avec une régularité qui n’était peut-être pas accidentelle.

Hyacinthe opéra un déplacement imperceptible vers la droite. Juste un peu. La dernière chose qu’elle voulait, c’était se presser contre Gareth Saint-Clair. Non, l’avant-dernière. Le pire, c’était de toucher le corpulent lord Somershall.

— Un problème, mademoiselle Bridgerton ? insista M. Saint-Clair.

Elle secoua la tête et se prépara à se lever. Elle était incapable d’endurer…

Clap clap clap.

Hyacinthe ravala un soupir exaspéré. C’était l’une des dames Smythe-Smith qui indiquait que le concert était sur le point de commencer. Plus moyen de s’éclipser discrètement à présent !

Elle ne serait pas la seule à souffrir, c’était là son seul réconfort. Alors que les demoiselles Smythe-Smith levaient leur archet, M. Saint-Clair murmura :

— Le ciel nous vienne en aide.

2

Trente minutes plus tard, non loin de là, un petit chien hurle à la mort. Malheureusement, personne ne l'entend dans la cacophonie ambiante…

Il n'existait qu'une seule personne au monde pour qui Gareth aurait accepté de supporter stoïquement un tel tintamarre : grand-mère Danbury.

— Plus jamais ça, lui chuchota-t-il à l'oreille tandis qu'une bouillie sonore censée être du Mozart lui vrillait les tympans.

Ceci, après une bouillie sonore censée être du Haydn, elle-même précédée d'une bouillie sonore censée être du Haendel.

— Tenez-vous un peu tranquille, répliqua-t-elle.

— Nous aurions pu nous asseoir au fond, maugréa-t-il.

— Et rater le meilleur ?

Le meilleur ? Qu'on puisse employer ce terme pour parler d'une soirée musicale Smythe-Smith le dépassait. Mais sa grand-mère nourrissait pour ce naufrage annuel un amour qu'il ne pouvait qualifier que de morbide.

Comme à l'accoutumée, quatre demoiselles Smythe-Smith étaient assises sur une petite estrade, deux armées de violons, une d'un violoncelle et la dernière au piano. Le vacarme qu'elles produisaient était si discordant que c'en était presque impressionnant.

Presque.

— Vous avez de la chance que je vous aime, dit-il à sa grand-mère.

— Ah ! s'exclama-t-elle dans un murmure véhément. C'est vous qui avez de la chance que je vous aime.

Et enfin, Dieu merci, le calvaire prit fin. Les demoiselles sur l'estrade saluèrent leur vaillant public. Les trois premières paraissaient assez contentes d'elles-mêmes. La dernière, celle qui avait joué du violoncelle, semblait avoir envie de se jeter par la fenêtre.

Gareth se tourna vers sa grand-mère en l'entendant soupirer. Elle secouait la tête et semblait en proie à une compassion tout à fait inhabituelle chez elle.

Les demoiselles Smythe-Smith étaient célèbres dans la bonne société londonienne. Pour des raisons mystérieuses, chaque représentation était pire que la précédente. Alors que l'on croyait avoir eu la preuve qu'il était impossible de massacrer davantage Mozart, une nouvelle fournée de cousines Smythe-Smith apparaissait et démontrait que c'était bel et bien possible.

Pour autant, elles étaient charmantes, du moins le lui avait-on assuré, et sa grand-mère, dans l'un de ses rares moments de bonté, avait décrété que quelqu'un devait s'asseoir au premier rang et applaudir parce que, comme elle l'avait expliqué, « trois d'entre elles ne distingueraient peut-être pas une flûte d'un éléphant mais il y en a toujours une quatrième qui souffre le martyre ».

Apparemment, grand-mère Danbury, qui n'hésitait pas à déclarer à un duc qu'elle avait vu des moucherons ayant plus de jugeote que lui, estimait qu'il était d'une importance vitale d'encourager l'unique rejeton de chaque génération Smythe-Smith à posséder un minimum d'oreille musicale.

Tout le monde se leva pour applaudir. Gareth l'aurait juré, sa grand-mère ne s'était mise debout que pour récupérer sa canne, que Hyacinthe Bridgerton lui avait d'ailleurs rendue sans protester.

— Traîtresse, lança Gareth à sa voisine.

— Ce sont vos orteils, pas les miens, répliqua-t-elle avec désinvolture.

Il ne put retenir un sourire. Il n'avait encore jamais rencontré une jeune fille comme celle-ci. Quoique vaguement agaçante, et vaguement amusante, on ne pouvait qu'admirer sa vivacité d'esprit.

Hyacinthe Bridgerton avait une réputation aussi intéressante qu'unique dans la bonne société londonienne. Elle était la benjamine de la fratrie Bridgerton – dont les membres avaient été nommés par ordre alphabétique, de A à H –, et elle était, du moins en théorie et pour ceux que le sujet intéressait, considérée comme un bon parti. Jamais elle n'avait été impliquée, même de loin, dans le moindre scandale, et sa famille et ses relations étaient sans pareil. Elle était plutôt jolie, à sa façon naturelle et simple, avec ses cheveux châtains et son regard bleu pétillant de malice.

De plus – ce qui ne gâchait rien, songea Gareth non sans cynisme –, on murmurait que son frère aîné, le vicomte Bridgerton, avait relevé le montant de sa dot après sa troisième saison londonienne sans propositions de mariage acceptables.

Quand il avait posé des questions à son sujet – non par intérêt personnel, bien sûr, mais parce qu'il était intrigué par cette jeune fille qui semblait aimer passer du temps avec sa grand-mère –, ses amis avaient frémi.

— Hyacinthe Bridgerton ? s'était écrié l'un d'eux. Tu n'envisages pas de la courtiser, j'espère ? Il faudrait être fou.

Un autre avait déclaré qu'elle était positivement terrifiante.

En fait, si personne ne semblait la détester – elle possédait un certain charme qui la rendait sympathique malgré tout –, de l'avis général, mieux valait la fréquenter à petite dose.

— Les hommes n'aiment pas les femmes plus intelligentes qu'eux, avait déclaré l'un de ses amis parmi les plus lucides. Et Hyacinthe Bridgerton n'est pas du genre à jouer les ravissantes idiotes.

Plus d'une fois, Gareth s'était fait la réflexion qu'elle était une version plus jeune de grand-mère Danbury. Et s'il n'y avait personne sur cette terre qu'il aimât plus tendrement que sa grand-mère, le monde n'en avait pas besoin de deux comme elle.

— Vous n'êtes pas content d'être venu ? demanda celle-ci en haussant la voix pour être entendue malgré les applaudissements.

Nulle part on n'applaudissait avec plus d'enthousiasme qu'après une soirée musicale Smythe-Smith. On était tellement heureux que ce soit terminé.

— Plus jamais ça, répéta Gareth avec fermeté.

— C'est promis, répondit sa grand-mère avec des inflexions trop mielleuses pour être honnêtes.

Il se tourna et la regarda droit dans les yeux.

— L'an prochain, vous devrez trouver quelqu'un d'autre pour vous accompagner.

— Je ne songerais même pas à vous le demander de nouveau.

— Vous mentez.

— Vous ne manquez pas d'audace de parler ainsi à votre grand-mère bien-aimée !

Puis, se penchant vers lui, elle chuchota :

— Comment avez-vous deviné ?

Il jeta un coup d'œil à sa canne.

— Depuis que vous avez repris votre sceptre à Mlle Bridgerton au prix d'une ruse grossière, vous ne l'avez toujours pas brandi, fit-il

remarquer.

— Sottises, répliqua-t-elle. Mlle Bridgerton est trop fine mouche pour se laisser duper par une « ruse grossière ». N'est-ce pas, Hyacinthe ?

Cette dernière se pencha pour voir la comtesse.

— Je vous demande pardon ?

— Peu importe. Dites juste oui, il sera contrarié.

— Oui, bien sûr, répondit-elle, tout sourire.

— Et, poursuivit grand-mère Danbury comme si cet échange n'avait pas eu lieu, je vous ferais remarquer qu'avec ou sans ma canne, je suis un modèle de discrétion.

Gareth ouvrit des yeux ronds.

— C'est un miracle que j'aie encore mes pieds.

— C'est un miracle que vous ayez encore vos oreilles, mon garçon, répliqua-t-elle d'un ton altier.

— Je vais vous confisquer de nouveau votre joujou, menaça-t-il.

— Vous n'en ferez rien, coassa-t-elle. Je vais chercher un verre de citronnade avec Pénélope. Vous, vous tenez compagnie à Mlle Bridgerton.

Il la suivit du regard, puis se tourna vers sa voisine, qui parcourait la pièce du regard, les yeux légèrement plissés.

— Qui cherchez-vous ? s'enquit-il.

— Personne en particulier. J'examine la scène du crime.

Il arqua un sourcil.

— Seriez-vous détective ?

— À l'occasion, répondit-elle d'un ton évasif. J'aime savoir ce qui se trame.

— Et que se trame-t-il ici ce soir ?

— Rien, mais…

Elle lorgna du côté de deux personnes plongées dans une discussion animée, de l'autre côté de la salle.

— … on ne sait jamais, conclut-elle.

Gareth s'interdit de secouer la tête. Cette femme était décidément étrange. Il jeta un regard vers l'estrade.

— Sommes-nous en sécurité ?

Enfin, elle se tourna vers lui, son regard bleu lumineux croisant le sien sans ciller.

— Vous voulez savoir si c'est terminé ?

— Oui.

Elle fronça les sourcils, et pour la première fois Gareth nota qu'elle avait quelques taches de rousseur sur le nez.

— Je pense, oui. Je n'ai pas le souvenir qu'il y ait eu un entracte les fois précédentes.

— Dieu merci ! s'exclama Gareth sans cacher son soulagement. Pourquoi font-elles cela ?

— Vous parlez des Smythe-Smith ?

— Oui.

Elle garda le silence un moment. Puis elle secoua la tête et avoua :

— Je l'ignore. On pourrait penser que…

Elle n'acheva pas sa phrase.

— Peu importe, reprit-elle.

— Dites-moi, insista Gareth, sa curiosité piquée.

— Ce n'est rien. Disons seulement que… eh bien, on pourrait penser que quelqu'un leur aurait dit. Or, manifestement…

Elle balaya la salle d'un regard circulaire.

— Il y a un peu moins de monde chaque année. Il ne reste que les vrais amis.

— Dont vous faites partie, je présume, mademoiselle Bridgerton ?

Elle leva vers lui ses extraordinaires yeux bleus.

— Je n’y avais pas pensé mais, oui, je suppose. Votre grand-mère aussi, même si elle préférerait se faire hacher menu plutôt que de l’admettre.

Gareth regarda celle-ci donner un coup de canne dans les jambes du duc d’Ashbourne et s’esclaffa.

— Je n’en doute pas.

Depuis la mort de George, sa grand-mère maternelle était la seule personne au monde qu’il aimait vraiment. Après que son père l’avait chassé de chez lui, Gareth s’était rendu à Danbury House, dans le Surrey, et lui avait tout raconté. Hormis le secret de sa naissance, bien entendu.

Il la soupçonnait d’être capable d’applaudir si elle apprenait qu’il n’était pas un véritable Saint-Clair. Jamais elle n’avait aimé son gendre, qu’elle appelait « ce crétin pompeux ». Cependant, avouer la vérité, c’était révéler que sa mère – la plus jeune fille de lady Danbury – était une femme adultère, et il n’avait pu se résoudre à déshonorer sa mémoire.

Son père – qu’il s’obstinait à appeler ainsi – n’avait jamais révélé qu’il était illégitime. Au début, Gareth n’en avait pas été surpris. Lord Saint-Clair était pétri d’orgueil, pourquoi aurait-il avoué publiquement qu’il était cocu ? Sans compter qu’il n’avait peut-être pas encore renoncé à mater Gareth. Et, qui sait, peut-être même à le voir épouser Mary Winthrop afin de renflouer les coffres des Saint-Clair.

Puis George était tombé gravement malade alors qu’il n’avait que vingt-sept ans. Et à trente ans, il était mort.

Sans avoir eu de fils.

Gareth était désormais l’héritier des Saint-Clair. Pris au piège, en quelque sorte. Voilà pourquoi, depuis presque un an, il n’avait rien fait d’autre qu’attendre. Tôt ou tard, son père allait annoncer

publiquement qu'il n'était pas son fils. Le baron, dont le troisième passe-temps favori (après la chasse et le dressage des chiens de chasse) était de reconstituer l'arbre généalogique des Saint-Clair en remontant jusqu'aux Plantagenêts, ne tolérerait jamais que son titre échoie à un bâtard.

La seule façon pour le baron de le déshériter légalement, c'était de le traîner, ainsi qu'une poignée de témoins, devant le Comité des privilèges de la Chambre des lords. L'affaire serait pénible et ses résultats incertains. Après tout, le baron était marié avec la mère de Gareth à la naissance de ce dernier, ce qui faisait de lui l'héritier légitime de lord Saint-Clair aux yeux de la loi, quel que soit le sang qui coulait dans ses veines.

Ce qui était certain, en revanche, c'était que, même sans aller jusqu'à un procès, la révélation déclencherait un scandale retentissant. Gareth serait mis au ban de la bonne société. D'innombrables aristocrates à Londres portaient le nom d'un père et le sang d'un autre, mais on n'aimait pas en parler. Du moins, pas en public.

À ce jour, cependant, le baron n'avait encore rien dit.

Et Gareth le soupçonnait de ne garder le silence que pour jouer avec ses nerfs.

Il jeta un coup d'œil à sa grand-mère, de l'autre côté de la salle. Pénélope Bridgerton, dont elle avait apparemment décidé de faire son esclave pour la soirée, venait de lui apporter un verre de citronnade. Lady Agatha Danbury était généralement considérée comme une personne grincheuse par celles et ceux qui lui vouaient une certaine affection. Pour les autres, elle était tout simplement invivable. C'était une lionne de la bonne société, une vraie dame à la franchise assassine, capable de se moquer ouvertement des grands de ce monde et même, à l'occasion, de sa propre personne. Toutefois, en

dépit de ses manières acerbes, elle était d'une loyauté à toute épreuve envers ceux qu'elle aimait, et Gareth savait qu'il venait en premier sur cette liste.

Quand il s'était réfugié chez elle et lui avait annoncé que son père l'avait chassé, elle avait été furieuse. Pourtant, jamais elle n'avait usé de son influence pour contraindre le baron à se réconcilier avec son fils.

— Ah ! s'était-elle exclamée. Alors vous allez rester avec moi.

Cela avait été aussi simple que cela. Elle avait financé les études de Gareth à Cambridge et, quand il avait obtenu son diplôme (s'il n'avait pas été le meilleur de sa promotion, il n'avait pas non plus à rougir de ses résultats), elle l'avait informé que sa mère lui avait laissé un petit legs. Gareth ignorait que celle-ci avait un pécule, à quoi sa grand-mère avait déclaré :

— Vous croyez que j'aurais laissé ce crétin pompeux disposer de la dot de votre mère ? C'est moi qui ai rédigé le contrat de mariage, figurez-vous.

Gareth n'en avait pas été surpris.

Cet héritage inattendu lui avait assuré un revenu modeste qui lui permettait de financer un appartement en ville et ses dépenses quotidiennes. Sans être riche, il avait assez pour ne pas avoir l'impression d'être un propre à rien, ce qui, avait-il réalisé, étonné, comptait plus à ses yeux qu'il ne le pensait.

Ce tout nouveau sens des responsabilités était sans doute une bonne nouvelle puisque, lorsqu'il hériterait du titre des Saint-Clair, il hériterait également de la montagne de dettes qui l'accompagnerait. Gareth en était sûr, le baron lui avait menti en affirmant que la famille serait ruinée s'il n'épousait pas Mary Winthrop, pour autant, il ne se berçait pas d'illusions. Les finances des Saint-Clair suffisaient tout juste à éviter la faillite. Pire, lord Saint-Clair ne semblait pas

avoir amélioré sa gestion des affaires familiales depuis l'époque où il avait tenté de contraindre Gareth à se marier. À croire qu'il était résolu à faire péricliter le titre.

C'était cela qui incitait Gareth à penser que, peut-être, le baron n'irait pas jusqu'à le déshériter. Quelle meilleure revanche que de laisser son bâtard crouler sous les dettes !

Gareth le savait pertinemment, lord Saint-Clair était résolu à le détruire. S'il se moquait éperdument de la vie mondaine, Londres n'était pas une si grande ville. Il ne pourrait éternellement éviter le baron. Et ce dernier ne faisait aucun effort pour dissimuler son hostilité.

Quant à Gareth, il n'était guère doué pour cacher ses sentiments. Il revenait sans cesse aux vieilles habitudes, provoquant le baron pour le seul plaisir de le mettre en colère.

La dernière fois qu'ils s'étaient croisés, Gareth avait ri trop fort et dansé en serrant de trop près une veuve scandaleuse. Rouge de rage, lord Saint-Clair avait maugréé que Gareth était aussi décevant que prévu. Celui-ci n'avait pas été certain de bien comprendre ce qu'il voulait dire – le baron était ivre, de toute façon –, mais il lui en était resté une certitude absolue…

Lord Saint-Clair n'en avait pas fini avec lui. Gareth ignorait quand et comment le baron frapperait. Probablement au moment où il s'y attendrait le moins, ou peut-être, étant constamment sur ses gardes, au moment où il s'y attendrait le plus. À l'instant où Gareth changerait, irait de l'avant, le baron passerait à l'offensive, il en était sûr.

Et son monde s'effondrerait.

— Monsieur Saint-Clair ?

Il cilla et, se tournant vers Mlle Bridgerton, s'avisa, penaud, qu'il l'avait ignorée tant il était plongé dans ses pensées.

— Désolé, je rêvassais, murmura-t-il en lui décochant ce sourire enjôleur qui semblait toujours d'une redoutable efficacité pour apaiser la gent féminine.

Devant sa moue dubitative, il insista :

— Il m'arrive de réfléchir de temps en temps.

Elle sourit, malgré elle de toute évidence, mais cela comptait tout de même comme une victoire. Le jour où il ne parviendrait plus à faire sourire une femme, il ne lui resterait plus qu'à s'exiler.

— Dans des circonstances normales, reprit-il puisque l'occasion semblait se prêter à une conversation polie, je vous demanderais si vous avez apprécié cette soirée, en l'occurrence, cela me semblerait cruel.

Elle s'agita sur son siège. Intéressant. La plupart des jeunes filles de bonne famille étaient entraînées depuis leur plus tendre enfance à se tenir immobiles. La nervosité de celle-ci ne la rendait que plus sympathique. Lui aussi était de ces gens qui pianotent sur les tables sans même s'en rendre compte.

Il l'observa en attendant sa réponse. Elle semblait vaguement mal à l'aise, puis elle se pencha et murmura :

— Monsieur Saint-Clair ?

Il se pencha à son tour et, avec des mines de conspirateur, demanda :

— Mademoiselle Bridgerton ?

— Cela vous ennuierait que nous fassions quelques pas ?

D'un geste du menton fort discret, elle désigna son voisin. Lord Somershall se tortillait sur son siège, et son corps massif se rapprochait dangereusement de la jeune fille.

— Pas du tout, répondit Gareth.

Il se leva et lui offrit galamment son bras.

— Il fallait que quelqu'un fasse quelque chose pour sauver Somershall, dit-il une fois qu'ils se furent éloignés.

Elle sursauta.

— Je vous demande pardon ?

— Si j'étais du genre à parier, j'aurais misé à quatre contre un en votre faveur. Avouez que vous étiez à deux doigts de l'étrangler.

L'espace d'un instant, elle parut perplexe, puis un sourire éclaira son visage.

— Dois-je comprendre que vous ne pariez pas ?

Il s'esclaffa.

— Je n'en ai pas les moyens, avoua-t-il.

— Cela n'empêche pas la plupart des hommes de parier.

— Ni la plupart des femmes, rétorqua-t-il.

— Un point pour vous.

Elle parcourut la salle d'un regard pensif.

— Nous aimons tous les paris, n'est-ce pas ?

— Vous aussi, mademoiselle Bridgerton ?

— Bien sûr, reconnut-elle avec une honnêteté désarmante. Enfin, uniquement quand je suis certaine de gagner.

— Étrangement, je vous crois, répondit-il en l'entraînant vers le buffet.

— Vous pouvez. Tous ceux qui me connaissent vous le confirmeront.

— Et moi qui croyais être le seul à vous connaître.

Elle ouvrit la bouche et parut si mortifiée de ne pas trouver de réplique que Gareth eut pitié d'elle.

— Buvez, dit-il en lui offrant un verre de citronnade. Vous avez l'air d'avoir soif.

Il laissa échapper un petit rire lorsqu'elle lui lança un regard noir par-dessus son verre, à quoi elle répondit d'un regard plus noir

encore.

Hyacinthe Bridgerton était tout à fait amusante, décida-t-il. Elle était intelligente – très intelligente –, et elle le savait fort bien. Ce qui ne manquait pas d'attrait. À sa façon, elle avait du charme, et sans doute avait-elle dû apprendre à exprimer ses opinions haut et fort pour se faire entendre dans sa nombreuse famille. Après tout, elle était la benjamine d'une fratrie de huit enfants.

Il était d'autant plus fier de lui avoir cloué le bec.

— Dites-moi, monsieur Saint-Clair, de quoi votre grand-mère vous a-t-elle menacé pour vous convaincre d'assister à cette soirée ? s'enquit-elle en reposant son verre.

— Vous ne pensez pas que je suis venu de mon plein gré ?

Elle arqua un sourcil dubitatif. Un seul. Il fut impressionné. Il ne connaissait aucune femme qui en soit capable.

— Très bien, marmonna-t-il. Elle a agité les mains, parlé de faire venir son médecin, et je crois même qu'elle a poussé un soupir.

— Un seul ?

— J'ai le cuir tanné, mademoiselle Bridgerton. Il lui a fallu une bonne demi-heure pour briser mes défenses.

— Vous êtes très doué, admit-elle.

Il se pencha vers elle, le sourire aux lèvres.

— Et dans plus d'un domaine, murmura-t-il.

Une adorable rougeur monta aux joues de la jeune fille, qui s'empressa de répliquer :

— On m'a mise en garde contre les hommes tels que vous, monsieur Saint-Clair.

— On a bien fait !

Elle éclata de rire.

— Je ne crois toutefois pas que vous soyez aussi dangereux que vous aimeriez le faire croire.

Gareth inclina la tête de côté.

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

Pensive, elle se mordilla la lèvre.

— Vous êtes bien trop gentil avec votre grand-mère, lâcha-t-elle finalement.

— D'aucuns vous rétorqueraient que c'est elle qui est trop gentille avec moi.

— D'aucuns ? Vous voulez dire, pratiquement tout le monde ?

Gareth faillit s'étrangler avec sa citronnade.

— Au moins, vous n'avez pas votre langue dans votre poche.

Après avoir jeté un regard prudent en direction de Pénélope Bridgerton et de lady Danbury, Hyacinthe avoua :

— J'ai beau faire, je n'arrive pas à me taire. J'imagine que c'est pour cette raison que je ne suis toujours pas mariée.

— Sûrement pas, déclara Gareth tout sourire.

— Je vous assure, insista-t-elle alors même qu'il se moquait d'elle. J'ignore si les hommes en sont conscients, mais la seule façon d'en épouser un est de le piéger. Et je suis d'une maladresse désespérante à ce jeu-là.

Il ne put retenir un sourire amusé.

— Vous voulez dire que vous n'êtes pas sournoise et manipulatrice ?

— Rassurez-vous, je suis les deux, en revanche, je manque de subtilité.

— Non, murmura-t-il.

Hyacinthe n'aurait su dire si elle était contrariée ou flattée par la réaction de M. Saint-Clair.

— Mais dites-moi, enchaîna-t-il, pourquoi faudrait-il piéger les hommes pour qu'ils se marient ?

— Vous iriez de votre plein gré devant l'autel, vous ?

— Non, mais…

— Eh bien, voilà, l'interrompit-elle. La preuve est faite.

Curieusement, elle en ressentait une vraie satisfaction.

— Voilà qui n'est pas très fair-play de votre part. Vous pourriez au moins me laisser finir ma phrase.

— Vous aviez quelque chose d'intéressant à dire ?

Il sourit. Bonté divine, ce sourire !

— Je suis toujours intéressant, répliqua-t-il à mi-voix.

— Voilà que vous essayez de me faire peur à présent.

Elle n'aurait su dire d'où lui venait cette folle audace. Elle n'était certes pas timorée, et elle n'était pas aussi modeste qu'elle l'aurait dû, pour autant elle n'était pas téméraire. Et Gareth Saint-Clair n'était pas le genre d'hommes à traiter à la légère. Elle jouait avec le feu et elle le savait, mais c'était plus fort qu'elle. Il lui semblait que chaque phrase qu'il prononçait était un défi et qu'elle devait mobiliser toutes ses facultés pour se maintenir à son niveau.

S'il s'agissait d'une compétition, elle était résolue à la gagner.

Et si un de ses défauts devait la perdre, ce serait sans conteste son orgueil.

— Mademoiselle Bridgerton, le diable en personne ne parviendrait pas à vous effrayer.

Elle s'obligea à croiser son regard.

— Quelque chose me dit que ce n'est pas un compliment, n'est-ce pas ?

Il lui décocha un regard énigmatique.

— Voilà une question que je vous laisse le soin de trancher vous-même.

Aux yeux de ceux qui les auraient observés, il se comportait en parfait gentleman. Hyacinthe n'en avait pas moins vu la lueur de défi dans ses yeux et un incontrôlable frisson la parcourut. Elle ouvrit les

lèvres mais aucun son n'en sortit. Elle était trop occupée à chercher son souffle pour trouver une repartie.

Puis son compagnon lui lança, désinvolte :

— Alors, que décidez-vous ?

Elle battit des paupières, perdue.

— Était-ce un compliment ? reprit-il. Je serais surpris que vous n'ayez pas une opinion sur la question.

Elle le dévisagea, bouche bée.

Il sourit. Un grand sourire de triomphe.

— Ne me dites pas que je vous ai laissée sans voix ? Ce n'est pas un mince exploit.

— Vous…

— Non, non, l'interrompit-il en levant la main.

Puis il tendit sa main vers elle comme s'il s'apprêtait à la poser sur sa bouche pour la faire taire.

— Ne dites rien. Ne gâchez pas la magie de l'instant.

Elle aurait pu dire quelque chose. Elle aurait dû dire quelque chose. Or elle se contenta de rester là, les bras ballants, comme une idiote. Ou, du moins, comme quelqu'un qui ne ressemblait pas du tout à Hyacinthe Bridgerton.

— Au plaisir de vous revoir, mademoiselle Bridgerton, murmura-t-il.

Et il s'en alla.

3

Trois jours ont passé et notre héros découvre que l'on n'échappe pas à son passé.

— Une dame demande à vous voir, monsieur.

Gareth leva les yeux de son bureau, un mastodonte en acajou qui occupait la moitié de son petit cabinet de travail.

— Une dame ?

Son tout nouveau valet hocha la tête.

— L'épouse de votre frère, a-t-elle dit.

— Caroline ? s'exclama Gareth. Faites-la entrer.

Il se leva pour accueillir sa belle-sœur. Voilà des mois qu'il ne l'avait pas vue. Ils ne s'étaient croisés qu'une fois depuis les funérailles de George, et Dieu sait que cela n'avait pas été un moment joyeux. Gareth avait passé son temps à éviter son père, ce qui n'avait fait qu'ajouter de la tension à son chagrin.

Lord Saint-Clair avait ordonné à George d'interrompre toute relation avec Gareth, mais son aîné n'avait pas obéi. C'était peut-être la seule fois où George ne s'était pas plié aux exigences paternelles, et Gareth ne l'en avait que plus aimé pour cela. Le baron avait interdit à Gareth d'assister aux obsèques, toutefois, quand celui-ci était entré dans l'église, il avait renoncé à faire un esclandre.

— Gareth ?

Il se détourna de la fenêtre qu'il regardait sans la voir.

— Caroline, dit-il avec chaleur, en traversant la pièce pour saluer sa visiteuse. Comment allez-vous ?

Elle esquissa un haussement d'épaules fataliste. Elle avait épousé George par amour, et Gareth n'avait jamais rien vu de plus désolant que le regard de la jeune femme lors de l'enterrement de son mari.

— Je comprends, dit-il.

George lui manquait à lui aussi. Ils avaient beau être très différents l'un de l'autre – l'aîné sobre et sérieux, le cadet turbulent –, ils avaient été les meilleurs amis du monde, et Gareth aimait à penser qu'ils étaient complémentaires. Ces derniers temps, quand il avait commencé à s'assagir, il avait décidé de prendre son aîné pour modèle.

— En faisant du tri dans ses affaires, expliqua sa belle-sœur, j'ai trouvé quelque chose. Je crois que cela vous appartient.

Intrigué, il la regarda ouvrir une sacoche et en sortir un petit livre.

— Je ne le reconnais pas, dit-il.

— Non, répondit-elle en le lui tendant. Vous ne pouvez pas. Il appartenait à la mère de votre père.

« La mère de votre père. » Gareth ne put retenir une grimace. Caroline ignorait donc qu'il n'était pas un véritable Saint-Clair. En fait, il n'était même pas sûr que George en ait été informé. En tout cas, il ne lui en avait jamais rien dit.

Le volume était de petite taille, relié de cuir marron. Une sangle le maintenait fermé, fixée sur l'arrière et attachée par un bouton sur le devant. Avec précaution, Gareth la détacha et ouvrit le livre, dont le papier semblait ancien.

— C'est un journal, nota-t-il, surpris.

Puis il sourit. Il était rédigé en italien.

— De quoi cela parle-t-il ?

— Je n’en ai aucune idée, avoua sa belle-sœur. J’ignorais son existence jusqu’à ce que je le découvre dans le bureau de George il y a quelques jours. Il ne m’en avait jamais parlé.

Gareth feuilleta les pages couvertes d’une écriture élégante. La mère du baron était issue d’une famille de l’aristocratie italienne. Gareth avait toujours trouvé amusant que lord Saint-Clair soit à demi italien, lui qui était si fier de ses ancêtres anglais et ne manquait pas une occasion de se vanter d’appartenir à une lignée remontant à l’invasion normande. Gareth ne se souvenait pas de l’avoir jamais entendu faire allusion à ses racines italiennes.

— George avait laissé un mot où il me demandait de vous le remettre, reprit Caroline.

Le cœur lourd, Gareth reporta son attention sur le livre. Une autre preuve que George n’avait pas su qu’ils n’étaient que demi-frères. Le sang d’Isabella Marinzoli Saint-Clair ne coulait pas dans les veines de Gareth, ce journal ne lui revenait donc pas.

— Vous allez devoir trouver quelqu’un pour le traduire, poursuivit sa belle-sœur avec un petit sourire nostalgique. Je suis curieuse d’en connaître le contenu. George parlait de votre grand-mère avec tant d’affection.

Gareth hocha la tête. Lui aussi avait gardé un souvenir chaleureux de cette grand-mère italienne, même s’il ne l’avait pas beaucoup connue. Lord Saint-Clair ne s’était jamais entendu avec sa propre mère, qui ne leur rendait pas souvent visite. Pour autant, elle adorait ses *due ragazzi*, ses deux garçons, comme elle aimait les appeler, et Gareth se souvenait d’avoir ressenti une immense tristesse, l’année de ses sept ans, en apprenant son décès. Si l’affection comptait autant que le sang, alors ce journal était plus à sa place entre ses mains qu’entre celles de quiconque.

— Je vais m'en occuper, promit-il. Cela ne doit pas être bien difficile de trouver un traducteur.

— Pour ma part, je ne confierais pas la tâche à n'importe qui, l'avertit la jeune femme. C'était son journal intime. Elle y a peut-être confié ses secrets.

Gareth acquiesça. Caroline avait raison. Par respect pour la mémoire d'Isabella, il devait trouver un traducteur discret.

Et il savait où commencer ses recherches.

— Je demanderai conseil à grand-mère Danbury, dit-il. Elle saura quoi faire.

Elle se vantait souvent de tout savoir et l'agaçante vérité, c'était que la plupart du temps les faits lui donnaient raison.

— Vous me raconterez ce que vous avez appris, dit Caroline en se dirigeant vers la porte.

— Bien sûr, murmura Gareth, pensif, alors qu'elle était déjà sortie.

Il baissa les yeux sur la page et lut : *10 settembre 1793*.

Il secoua la tête. L'unique héritage qu'il recevait de la famille Saint-Clair était un journal qu'il ne pouvait même pas lire.

Quelle ironie !

Pendant ce temps, dans un salon non loin de là…

— Quoi ? cria lady Danbury. Parlez un peu plus fort !

Hyacinthe referma son livre en y laissant un doigt en guise de marque-page. Lady Danbury aimait feindre d'être sourde quand cela lui convenait, en particulier chaque fois que Hyacinthe arrivait aux passages les plus lestes des romans qu'elle affectionnait tant.

— Je disais, répéta Hyacinthe en cherchant le regard de la comtesse, que notre héroïne avait le souffle court… non, attendez… elle était *haletante* et avait *le souffle coupé.*

Hyacinthe leva les yeux.

— Haletante *et* le souffle coupé ? répéta-t-elle. Il faudrait savoir.

— *Pfft !* fit lady Danbury avec un geste agacé.

Hyacinthe regarda la couverture du livre.

— Je me demande si l'anglais est la langue maternelle de l'auteur.

— Poursuivez la lecture, ordonna lady Danbury.

— Bien, où en étions-nous ? *Mlle Bumblehead courait comme le vent quand elle vit lord Savagewood venir à sa rencontre.*

— Elle ne s'appelle pas Bumblehead, intervint lady Danbury.

— Elle devrait, répliqua Hyacinthe.

— Ma foi, je ne peux pas vous donner tort, mais ce n'est pas nous qui avons écrit cette histoire, n'est-ce pas ?

Hyacinthe toussota et chercha le passage où elle en était restée.

— *Il se rapprochait*, lut-elle, et *Mlle Bumblehead*…

— Hyacinthe !

— *Mlle Butterworth*, rectifia Hyacinthe. Quel que soit son nom, elle court vers les falaises. Fin du chapitre.

— Les falaises ? Encore ? N'y courait-elle pas déjà à la fin du chapitre précédent ?

— Elles sont peut-être loin ?

Lady Danbury étrécit les yeux.

— Je ne vous crois pas.

Hyacinthe haussa les épaules.

— Je n'hésiterais pas à vous mentir si cela pouvait m'épargner la lecture des prochains paragraphes sur les aventures trépidantes de Priscilla Butterworth, en l'occurrence, je dis la vérité.

Comme lady Danbury ne répondait pas, Hyacinthe agita le livre.

— Vous voulez vérifier ?

— Non, répondit la comtesse d'un air de majestueuse résignation. Je vous crois. De toute façon, je n'ai guère le choix.

Hyacinthe fronça les sourcils.

— Seriez-vous aveugle à présent, en plus d'être sourde ?

— Non, soupira de nouveau la vieille dame en portant la main à son front. Je pratique mon jeu théâtral.

Hyacinthe ne put retenir un éclat de rire.

— Je ne plaisante pas, reprit la comtesse, retrouvant ses intonations tranchantes. J'envisage de changer de vie. Je serais sûrement meilleure sur scène que ces bécasses qui se prennent pour des actrices.

— Malheureusement, il n'y a pas beaucoup de rôles de comtesses d'un certain âge, fit remarquer Hyacinthe.

— Si n'importe qui d'autre m'avait dit cela, je me serais sentie insultée, déclara lady Danbury en frappant le sol de sa canne.

— N'importe qui sauf moi ? demanda Hyacinthe, s'efforçant de paraître déçue.

Lady Danbury laissa échapper un petit rire.

— Savez-vous pourquoi vous me plaisez tant, Hyacinthe Bridgerton ?

— Non, mais je suis tout ouïe.

Un grand sourire incurva les lèvres de la vieille dame.

— Parce que, ma chère petite, vous êtes exactement comme moi.

— Savez-vous, lady Danbury, que si vous aviez dit cela à une autre que moi, elle se serait sentie insultée ? répliqua Hyacinthe.

Lady Danbury éclata d'un rire joyeux qui fit trembler son corps mince.

— Mais pas vous ?

Hyacinthe secoua la tête.

— Mais pas moi, confirma-t-elle.

— Vous m'en voyez ravie.

Un sourire maternel, des plus inhabituels chez elle, éclaira le visage de la comtesse. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge posée sur le manteau de la cheminée et déclara :

— Nous avons le temps pour un autre chapitre, je pense.

— Nous avions dit un chapitre chaque mardi, lui rappela Hyacinthe pour le seul plaisir de la contrarier.

Lady Danbury pinça les lèvres d'un air maussade.

— Très bien, dit-elle, puis, jetant un regard torve à Hyacinthe, elle ajouta : Alors parlons d'autre chose.

Juste ciel !

— Dites-moi, chère Hyacinthe, enchaîna-t-elle, quelles sont vos perspectives ces temps-ci ?

— J'ai l'impression d'entendre ma mère, répondit la jeune fille d'un ton suave.

— Vous ne pourriez me faire compliment plus flatteur. J'aime beaucoup votre mère, ce dont peu de gens peuvent se vanter.

— Je ne manquerai pas de le lui faire savoir.

— Elle le sait déjà. Et vous éludez ma question.

— Mes perspectives, comme vous le formulez si délicatement, n'ont pas changé.

— C'est bien ce que je craignais. Ma chère petite, il vous faut un mari.

— Vous êtes sûre que ma mère n'est pas cachée derrière les rideaux pour vous souffler votre texte ?

— Vous voyez ? s'exclama lady Danbury d'un air triomphant. Je brûlerais les planches !

Hyacinthe ouvrit des yeux ronds.

— Je commence à me demander si vous avez encore toute votre raison !

— Bah ! J'ai simplement atteint l'âge où on a le droit de dire ce qu'on pense. Vous adorerez cela, je vous assure.

— J'adore déjà cela, rétorqua Hyacinthe.

— En effet. Cela explique sans doute que vous ne soyez toujours pas mariée.

Hyacinthe poussa un soupir accablé.

— S'il existait un seul célibataire intelligent à Londres, croyez-moi, je lui mettrais immédiatement le grappin dessus.

Puis, sarcastique, elle demanda :

— Vous ne voudriez pas me voir mariée à un sot ?

— Certainement pas, mais…

— Et épargnez-moi vos allusions à votre petit-fils. Vous pensez que je ne vous voie pas venir ?

Lady Danbury étouffa un hoquet indigné.

— Je n'ai pas mentionné son nom une seule fois.

— Vous vous apprêtiez à le faire.

— Ma foi, puisque vous parlez de lui, Gareth est charmant, déclara la vieille dame. Et très beau garçon, ce qui ne gâte rien.

Hyacinthe se mordit la lèvre en s'efforçant de ne pas songer aux étranges sensations qu'elle avait ressenties alors qu'elle était assise à côté de M. Saint-Clair à la soirée musicale des Smythe-Smith. C'était le problème avec lui. En sa présence, elle n'était plus elle-même, et elle trouvait cela extrêmement déstabilisant.

— Je vois que vous ne protestez pas, fit remarquer lady Danbury.

— Au sujet du physique de M. Saint-Clair ? rétorqua Hyacinthe. Bien sûr que non.

De fait, ç'aurait été difficile. Chez certains, la beauté physique était un fait, non une opinion personnelle.

— Et je suis heureuse de dire qu'il a hérité son cerveau de mon côté de la famille, poursuivit lady Danbury avec grandiloquence, ce

qui n'est pas le cas de toute ma progéniture. Hélas !

Hyacinthe leva les yeux au ciel en s'interdisant tout commentaire. Personne à Londres n'avait oublié le jour où le fils aîné de lady Danbury avait réussi à se coincer la tête entre les barreaux du portail de Windsor Castle.

— Oh, allez-y, dites-le ! grommela la vieille dame. Au moins deux de mes enfants sont des simples d'esprit, et ne parlons pas de leurs enfants. Quand ils sont en ville, j'ai envie de prendre la fuite.

— Jamais je ne me permettrais de…

— Possible, mais c'est ce que vous pensez et vous avez bien raison. Cela m'apprendra d'avoir épousé un homme qui n'avait pas deux sous de jugeote. Contrairement à feu lord Danbury, Gareth est un excellent parti. Vous seriez bien sotte de ne pas…

— Votre petit-fils, l'interrompit Hyacinthe, se soucie de moi comme d'une guigne. Ou de n'importe quelle femme respectable, d'ailleurs.

— C'est bien ce qui m'inquiète, avoua la vieille dame. Au nom du ciel, j'aimerais savoir pourquoi ce garçon fuit les femmes de votre espèce !

— De mon espèce ? répéta Hyacinthe.

— Je parle d'une personne jeune, de sexe féminin, et qu'il devrait épouser s'il la compromettait.

Les joues de Hyacinthe s'empourprèrent. D'ordinaire, elle aurait adoré ce genre de conversation. C'était toujours follement amusant d'échanger des propos inconvenants – dans les limites du raisonnable, bien entendu. En l'occurrence, cependant, elle ne put que marmonner :

— Je ne suis pas certaine que vous devriez aborder ce genre de question avec moi.

— *Humpf !* dit lady Danbury avec un geste dédaigneux. Depuis quand êtes-vous devenue une telle mijaurée, Hyacinthe Bridgerton ?

Alors que Hyacinthe ouvrait la bouche pour répondre, la comtesse enchaîna :

— Je vous l'accorde, c'est un épouvantable séducteur, mais il n'y a là rien que vous ne puissiez surmonter si vous vous y appliquez.

— Je n'ai nullement l'intention de…

— Tirez un peu sur votre robe la prochaine fois que vous le verrez, la coupa lady Danbury avec impatience. Les hommes perdent tout bon sens devant un joli décolleté. Vous n'aurez aucun mal à le harponner.

— Lady Danbury ! protesta Hyacinthe.

Elle croisa les bras, agacée. Elle avait sa fierté. Il n'était pas question qu'elle coure après un libertin qui se moquait éperdument du mariage. Pourquoi s'infliger une telle humiliation en public ?

Sans compter qu'il fallait une certaine imagination pour qualifier son décolleté de « joli ». Certes, elle n'avait pas un corps de garçon, mais elle n'était pas non plus dotée du genre d'attributs qui donnent envie à un homme d'y regarder à deux fois.

— Oh, très bien ! grommela lady Danbury.

Elle semblait plus grincheuse que jamais, ce qui n'était pas un mince exploit.

— Je ne dirai plus un mot, déclara-t-elle.

— Plus jamais ?

— Pas avant un certain temps.

— À savoir ? insista Hyacinthe, méfiante.

— Une période indéterminée.

« Environ cinq minutes », traduisit Hyacinthe.

Si la comtesse garda le silence, ses lèvres étaient pincées, signe que les rouages de son esprit machiavélique tournaient à plein

régime.

— Savez-vous ce que je pense ? demanda-t-elle finalement.

— En général, oui.

Lady Danbury la fusilla du regard.

— Vous avez la langue un peu trop bien pendue, ma fille.

Hyacinthe se contenta de sourire et de mordre dans un biscuit.

— Je pense, reprit la comtesse d'un ton radouci, que nous devrions écrire un roman.

Ce fut un miracle que Hyacinthe ne s'étrangle pas avec son biscuit.

— Je vous demande pardon ?

— J'ai besoin d'un défi à relever. Rien de tel pour affûter l'esprit. Et nous pourrions assurément faire mieux que *Mlle Butterworth et le baron fourbe.*

— Le baron *fou*, rectifia Hyacinthe.

— Précisément. Nous pouvons faire mieux, répéta lady Danbury.

— Je n'en doute pas, mais la question est plutôt : pourquoi voudrions-nous le faire ?

— Parce que nous le pouvons.

Hyacinthe tenta de se représenter un tandem littéraire avec lady Danbury…

— Non, dit-elle avec fermeté. C'est impossible.

— Bien sûr que non, insista la vieille dame en ponctuant ses dénégations d'un coup de canne sur le parquet pour la deuxième fois seulement depuis le début de l'après-midi – un record de retenue. Je trouverai les idées, et vous les mettrez en forme.

— Je ne suis pas sûre qu'une telle division du travail soit équitable, objecta Hyacinthe.

— Qui a dit qu'elle devait l'être ?

Hyacinthe faillit protester, puis renonça. Devant tant de mauvaise foi, elle était impuissante.

— Réfléchissez à ma proposition, reprit lady Danbury. Nous formerions un tandem explosif.

— Vous me faites peur, dit une voix depuis le seuil de la pièce. Dans quel noir stratagème tentez-vous d'entraîner Mlle Bridgerton, grand-mère ?

— Gareth ! s'exclama, la comtesse, visiblement ravie. Comme c'est gentil de me rendre enfin visite.

Hyacinthe se retourna. Gareth Saint-Clair venait d'entrer dans le salon, dangereusement séduisant dans sa tenue à la coupe parfaite. Un rai de soleil entrait par une fenêtre, allumant des reflets d'or dans sa chevelure.

Sa présence était des plus déconcertantes. Depuis un an que Hyacinthe passait chaque mardi après-midi chez lady Danbury, c'était seulement la deuxième fois qu'elle y croisait son petit-fils. Elle en était venue à se demander s'il ne l'évitait pas délibérément.

Ce qui soulevait une question : pourquoi était-il là aujourd'hui ? Leur conversation à la soirée musicale des Smythe-Smith avait été la première à dépasser les politesses d'usage. Et voilà que, comme par hasard, il apparaissait dans le salon de sa grand-mère au beau milieu de la visite hebdomadaire de Hyacinthe.

— Comment cela, enfin ? rétorqua-t-il, amusé. Ne me dites pas que vous avez déjà oublié ma visite de vendredi dernier ?

Il se tourna vers Hyacinthe en affichant un air inquiet fort convaincant.

— Vous croyez qu'elle commence à perdre la tête, mademoiselle Bridgerton ? Elle doit bien avoir dans les quatre-vingt-dix…

La canne de sa grand-mère s'abattit sur ses pieds.

— J’en suis encore loin, jeune homme ! aboya-t-elle. Et si vous tenez à votre intégrité physique, évitez de proférer de tels blasphèmes.

— L’Évangile selon Agatha Danbury, murmura Hyacinthe.

M. Saint-Clair la gratifia d’un grand sourire, ce qui la surprit. D’une part, parce qu’elle ne pensait pas qu’il l’entendrait. D’autre part, parce qu’il avait soudain l’air d’un gamin si innocent, ce qu’il n’était plus depuis longtemps, elle le savait.

Encore que…

Hyacinthe s’interdit de secouer la tête. Il y avait toujours un *encore que*. Quoi que prétende lady Danbury, Gareth Saint-Clair venait souvent à Danbury House. Était-il vraiment le débauché pour lequel on le faisait passer ? s’interrogea-t-elle. Un authentique libertin n’aurait pas voué une telle affection à sa grand-mère. D’ailleurs, quand elle le lui avait fait remarquer chez les Smythe-Smith, il s’était empressé de changer de sujet.

Cet homme était une énigme. Et Hyacinthe détestait les énigmes.

Sauf celles qu’elle parvenait à résoudre. Celles-là, elle les adorait.

L’énigmatique M. Saint-Clair traversa le salon et se pencha vers sa grand-mère pour lui déposer un baiser sur la joue. Hyacinthe se surprit à regarder sa nuque et son catogan de pirate qui frôlait le col vert bouteille de sa veste.

Elle savait qu’il n’avait pas de fortunes à dépenser chez les tailleurs et qu’il ne demandait jamais d’aide à sa grand-mère, mais bonté divine, cette veste lui allait à la perfection.

— Mademoiselle Bridgerton, dit-il en prenant place sur le canapé et en croisant négligemment les jambes, nous devons être mardi.

— En effet, confirma-t-elle.

— Et comment va Priscilla Butterworth ?

Elle haussa les sourcils. Il savait quel roman elles lisaient ?

— Elle court vers les falaises. Pour tout vous dire, je crains pour sa sécurité. Ou plutôt, je craindrais pour sa sécurité s'il ne restait pas onze chapitres.

— Dommage. Le récit aurait beaucoup à gagner si elle disparaissait une bonne fois pour toutes.

— Vous l'avez donc lu ? s'enquit-elle poliment.

Elle crut qu'il allait se contenter de la regarder, l'air de dire : « Vous plaisantez », mais il répliqua :

— Ma grand-mère me raconte l'histoire quand je viens la voir le mercredi. Chaque mercredi, insista-t-il en adressant un regard appuyé à l'intéressée. Ainsi que presque tous les vendredis et dimanches.

— Pas dimanche dernier, marmonna-t-elle.

— J'étais à l'église, répliqua-t-il avec le plus grand sérieux.

Cette fois, Hyacinthe s'étrangla avec son biscuit.

M. Saint-Clair fixa sur elle un regard espiègle.

— Vous n'avez pas vu la foudre divine s'abattre sur le clocher ?

Elle but une gorgée de thé pour faire passer le biscuit, puis répondit d'un ton onctueux :

— Je devais être trop absorbée par le sermon.

— C'était pourtant un tissu d'inepties, déclara lady Danbury. Si vous voulez mon avis, le prêtre vieillit.

M. Saint-Clair parut sur le point de répondre, mais la canne de sa grand-mère décrivit un arc menaçant.

— Je vous saurais gré de vous abstenir de tout commentaire qui commencerait par « venant de vous », l'avertit-elle.

— Je n'y songerais même pas, protesta-t-il vertueusement.

— Bien sûr que si. Sinon, vous ne seriez pas mon petit-fils.

Elle se tourna vers Hyacinthe.

— N'est-ce pas votre avis ?

Avec un tact qu'elle ne se connaissait pas, Hyacinthe répondit :

— Il n’y a probablement pas de réponse toute faite à une telle question.

— Voilà une jeune fille intelligente, commenta lady Danbury.

— J’ai été à bonne école.

La vieille dame sourit jusqu’aux oreilles.

— À part son insolence, déclara-t-elle en désignant M. Saint-Clair comme s’il s’agissait d’un spécimen zoologique, Gareth est un petit-fils exceptionnel. Je n’aurais pu rêver mieux.

Gareth observa, amusé, Hyacinthe murmurer des paroles censées être un acquiescement sans acquiescer vraiment.

— Certes, poursuivit grand-mère Danbury, la concurrence n’est pas trop rude. Les autres n’ont que trois cerveaux à se partager.

Ce qui n’était pas exactement un compliment si l’on songeait qu’elle avait douze petits-enfants.

— J’ai entendu parler de certains animaux qui dévoraient leurs propres petits, murmura Gareth sans s’adresser à quelqu’un en particulier.

Ignorant superbement sa remarque, sa grand-mère demanda :

— Quel bon vent vous amène un *mardi* ?

Gareth referma les doigts sur le carnet dans sa poche. Il avait été tellement intrigué par sa découverte, depuis que Caroline le lui avait apporté, qu’il en avait complètement oublié la visite hebdomadaire de Mlle Bridgerton.

À présent qu’il était là, il devait donner une raison pour expliquer sa présence. Sinon – le ciel l’en préserve – sa grand-mère en déduirait qu’il était venu pour Mlle Bridgerton, et il lui faudrait des mois pour chasser cette idée délirante de son esprit opiniâtre.

— Eh bien, mon garçon ? insista sa grand-mère. J’attends.

Gareth se tourna vers Mlle Bridgerton et nota, non sans une certaine satisfaction, que son regard semblait la mettre mal à l’aise.

— Pourquoi rendez-vous visite à ma grand-mère ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules.

— Parce que je l'aime bien.

Puis, se penchant vers lui, elle ajouta :

— Et vous, pourquoi lui rendez-vous visite ?

— Parce qu'elle est ma…

Il s'interrompit. Non, il ne rendait pas visite à lady Danbury uniquement parce qu'elle était sa grand-mère. Elle était beaucoup de choses pour lui – les termes « épreuve », « calamité » et « fléau » lui vinrent à l'esprit –, mais certainement pas une obligation.

— Parce que moi aussi, je l'aime bien, répondit-il sans quitter Hyacinthe des yeux.

Elle ne cilla pas.

— Bonne réponse, dit-elle.

Ils se dévisagèrent tels deux adversaires avant un combat.

— Notez que je n'ai rien contre le sujet de votre discussion, lança lady Danbury d'une voix forte, mais de quoi diable parlez-vous tous les deux ?

Mlle Bridgerton se radossa à son fauteuil et regarda grand-mère Danbury comme si de rien n'était.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit-elle joyeusement avant de boire une gorgée de thé.

Elle reposa sa tasse dans sa soucoupe et ajouta :

— Il m'a posé une question, j'ai répondu. Je crois que c'est tout.

Gareth observa la jeune femme, intrigué. Se lier d'amitié avec sa grand-mère n'était pas à la portée du premier venu. Si Hyacinthe Bridgerton lui sacrifiait tous ses mardis après-midi, c'était assurément un point en sa faveur. D'autant que la vieille dame, qui faisait profession de détester la terre entière, ne tarissait pas d'éloges à son sujet.

Certes, cela tenait sans doute en partie au fait qu'elle tentait de les marier – grand-mère Danbury n'était pas réputée pour son tact ou sa subtilité. Il n'empêche, si Gareth avait retenu une leçon au cours des années écoulées, c'était qu'elle avait un jugement très sûr.

Allons, se dit-il, le journal était écrit en italien. Même s'il contenait des secrets ou des indiscrétions, Mlle Bridgerton n'en saurait rien.

Sa décision était prise. Il sortit le carnet de sa poche.

4

Où la vie de Hyacinthe Bridgerton devient presque aussi trépidante que celle de Mlle Butterworth… les falaises en moins.

Hyacinthe observait M. Saint-Clair avec intérêt. Il avait l'air d'hésiter. Il lui jetait des regards indécis, plissant imperceptiblement les yeux, avant de regarder sa grand-mère. À l'évidence, il était en train de se demander s'il pouvait aborder en sa présence le sujet qui avait motivé sa visite. Si elle manifestait la moindre curiosité, il ne dirait rien. Elle se composa donc une expression impassible.

Sa ruse fonctionna. Quelques instants plus tard, il sortit d'une poche de sa veste un petit volume relié de cuir.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda lady Danbury en s'en emparant.

— Le journal de grand-mère Saint-Clair, répondit-il. Caroline me l'a apporté tout à l'heure. Elle l'a trouvé parmi les affaires de George.

— C'est en italien, fit-elle remarquer.

— Oui, merci pour l'information.

— Et que voulez-vous que j'en fasse ?

— Vous me répétez à l'envi que vous savez tout et que vous connaissez tout le monde.

— Vous me l'avez d'ailleurs dit pas plus tard que cette après-midi, renchérit Hyacinthe pour le soutenir.

M. Saint-Clair la gratifia d'un « merci » vaguement condescendant au moment précis où lady Danbury lui décochait un regard noir.

Hyacinthe s'agita, mal à l'aise. Non pas à cause du coup d'œil de la vieille dame, contre lequel elle était désormais immunisée, mais parce qu'elle détestait que M. Saint-Clair estime qu'il pouvait la regarder de haut.

— J'espérais, dit-il à sa grand-mère, que vous connaîtriez quelqu'un capable de le traduire.

— De l'italien ?

— De préférence, répliqua-t-il, pince-sans-rire.

— *Humpf*, dit-elle en tapotant le sol de sa canne comme d'autres auraient pianoté sur une table. L'italien, répéta-t-elle, pensive. Ce n'est pas aussi courant que le français, que n'importe quelle personne éduquée…

— Je lis l'italien, l'interrompit Hyacinthe.

Deux paires d'yeux bleus se braquèrent sur elle.

— Vous plaisantez ? lâcha M. Saint-Clair.

— Vous lisez l'italien ? aboya lady Danbury dans la foulée.

— Vous ne savez pas tout de moi, répliqua Hyacinthe avec hauteur.

Elle s'adressait à lady Danbury naturellement. M. Saint-Clair ne savait *absolument rien* d'elle.

— Ma foi, c'est possible, admit la vieille dame, mais tout de même… l'italien ?

— J'ai eu une gouvernante italienne lorsque j'étais enfant. Je ne parle pas la langue couramment, en revanche, je la lis suffisamment bien pour en comprendre le sens. À condition que ce ne soit pas rédigé dans la langue des Romains de l'Antiquité.

— Vous voulez dire, en latin, susurra M. Saint-Clair.

Hyacinthe serra les dents.

— Si vous préférez, marmonna-t-elle.

— Pour l'amour du ciel, mon garçon, donnez-lui donc ce journal ! s'impatienta lady Danbury.

Faisant preuve d'une admirable retenue, M. Saint-Clair s'abstint de lui faire remarquer que c'était elle qui l'avait. Il se leva, le lui prit des mains et s'approcha de Hyacinthe. Puis, après une hésitation si fugace qu'elle aurait échappé à Hyacinthe si elle ne l'avait pas regardé avec attention, il lui tendit le volume.

— Mademoiselle Bridgerton.

Hyacinthe l'accepta en frissonnant et s'efforça de chasser l'impression absurde qu'elle venait d'accomplir un geste infiniment plus significatif que le simple fait de s'emparer d'un carnet.

— Vous avez froid, mademoiselle Bridgerton ? murmura M. Saint-Clair.

Elle secoua la tête et baissa vivement les yeux sur le petit volume.

— Les pages sont un peu cassantes, fit-elle remarquer en tournant la première avec précaution.

— Qu'est-il écrit ? la pressa le jeune homme.

Hyacinthe se raidit. Elle perdait souvent ses moyens sous la contrainte, mais quand un Gareth Saint-Clair impatient lui soufflait dans le cou, elle n'était plus capable de rien.

— Laissez-la un peu respirer, tonna lady Danbury.

Il s'écarta, quoique pas assez pour qu'elle se sente à l'aise.

— Eh bien ? insista-t-il.

Elle parcourut quelques lignes.

— Elle parle de son prochain mariage, commença-t-elle. Je crois comprendre qu'elle doit épouser votre grand-père dans…

Elle parcourut la page.

— … trois semaines. Apparemment, la cérémonie a lieu en Italie.

M. Saint-Clair hocha la tête et la pressa :

— Et ?

— Et…

Hyacinthe plissa le nez, comme chaque fois qu'elle réfléchissait avec intensité. Ce n'était pas une expression très séduisante, mais l'alternative était de ne pas réfléchir du tout, ce qui était encore moins séduisant.

— Que dit-elle ? demanda lady Danbury.

— *Orrendo*… *orrendo*… murmura Hyacinthe. Ah, oui !

Elle leva les yeux.

— Elle n'a pas l'air très heureuse de ce mariage.

— Le contraire m'aurait étonnée, marmonna lady Danbury. Cet homme était un ours, sans vouloir offenser les ours. Ou quiconque dans cette pièce.

M. Saint-Clair l'ignora.

— Quoi d'autre ? s'enquit-il.

— Je vous ai dit que je ne parlais pas l'italien couramment, rétorqua Hyacinthe. Il me faut un peu de temps pour déchiffrer.

— Emportez le carnet chez vous, ordonna lady Danbury. De toute façon, vous vous verrez demain soir, tous les deux.

— Ah bon ? dit Hyacinthe.

— Demain ? répéta M. Saint-Clair.

— Vous m'accompagnez à la lecture poétique des Pleinworth, rappela lady Danbury à son petit-fils. Ne me dites pas que vous avez oublié ?

Hyacinthe s'adossa à son siège pour savourer le spectacle qu'offrait Gareth Saint-Clair ouvrant et fermant la bouche tel un poisson hors de l'eau. Un poisson aux allures de dieu grec, mais un poisson tout de même.

— Je suis vraiment… commença-t-il. Je veux dire, je ne peux…

— Vous pouvez, et vous serez là, décréta sa grand-mère. Vous me l'avez promis.

Il fronça les sourcils.

— Je ne me souviens pas d'avoir…

— Eh bien, si vous ne me l'avez pas promis, vous auriez dû. Et si vous m'aimez autant que vous le prétendez…

Hyacinthe toussota pour couvrir son rire, et s'interdit de ricaner quand M. Saint-Clair lui lança un regard mauvais.

— Quand on m'enterrera, marmonna-t-il, on inscrira sur ma pierre tombale : « Il aimait sa grand-mère et il était bien le seul. »

— Quel est le problème ? demanda ladite grand-mère.

— Je serai là, dit-il dans un soupir.

— Apportez du coton, lui conseilla Hyacinthe. Pour vos oreilles.

— Ça ne peut pas être pire que la soirée musicale des Smythe-Smith, dit-il, atterré.

Hyacinthe ne put retenir un sourire en coin.

— Le nom de jeune fille de lady Pleinworth est Smythe-Smith.

Lady Danbury éclata de rire.

— Bien, reprit Hyacinthe en se levant. Je ferais mieux de rentrer. Je vais essayer de traduire les premières pages avant de vous voir demain soir, monsieur Saint-Clair.

— Vous avez toute ma gratitude, mademoiselle Bridgerton.

La jeune fille hocha la tête et traversa le salon en s'efforçant d'ignorer l'étrange vertige qui l'avait saisie. Ce n'était qu'un journal, au nom du ciel !

Et ce n'était qu'un homme.

Cette envie de l'impressionner était aussi agaçante qu'inexplicable. Elle voulait à tout prix lui démontrer qu'elle était intelligente, le forcer à la regarder autrement que comme s'il la trouvait vaguement amusante.

— Je vous raccompagne jusqu'à la porte, proposa-t-il en la rejoignant.

Elle tourna la tête, et sursauta. Elle n'avait pas réalisé qu'il était si près.

— Je… euh…

C'était à cause de ses yeux. Ils étaient si bleus, si clairs qu'elle aurait dû pouvoir lire dans ses pensées. Au lieu de cela, elle avait plutôt l'impression que c'était lui qui lisait dans les siennes.

— Oui ? murmura-t-il en lui prenant la main pour la glisser au creux de son coude.

— Rien, répondit-elle en secouant la tête.

— Ma foi, mademoiselle Bridgerton, c'est bien la première fois que je vous vois à court de mots, déclara-t-il en l'escortant dans le couloir. À part l'autre soir, ajouta-t-il d'un air entendu.

Comme elle le regardait sans comprendre, il précisa :

— À la soirée musicale. C'était charmant.

Il lui décocha un sourire exaspérant.

— Non ? insista-t-il.

Hyacinthe serra les dents.

— Vous me connaissez à peine, monsieur Saint-Clair.

— Votre réputation vous a précédée.

— J'en ai autant à votre service.

— Un point pour vous, mademoiselle Bridgerton.

Bizarrement, elle n'avait pas l'impression d'avoir gagné quoi que ce soit.

Voyant sa bonne qui l'attendait près de la porte, elle lâcha le coude du jeune homme et traversa le hall.

— À demain, monsieur Saint-Clair, dit-elle.

Alors que le lourd battant se refermait derrière elle, Hyacinthe crut l'entendre murmurer : « *Arrivederci*. »

Notre héroïne rentre chez elle.
Sa mère l'attend.
Ce n'est pas de très bon augure.

— Charlotte Stokehurst se marie ! claironna Violet Bridgerton.

— Aujourd'hui ? demanda Hyacinthe sans s'émouvoir, tout en retirant ses gants.

Violet leva les yeux au ciel.

— Elle s'est fiancée. Sa mère me l'a annoncé ce matin.

Hyacinthe regarda autour d'elle.

— Pourquoi m'attendiez-vous dans le hall ? s'étonna- t-elle.

— Avec le comte de Renton, poursuivit sa mère.

— Si nous prenions un thé ? proposa Hyacinthe. Je suis rentrée à pied, et je suis assoiffée.

— Renton ! insista sa mère, au désespoir. Vous n'avez pas entendu ?

— Lord Renton, répéta obligeamment Hyacinthe. Celui qui a de grosses chevilles.

— Celui qui… Pourquoi avez-vous regardé ses chevilles ?

— Difficile de ne pas les voir, riposta Hyacinthe.

Elle tendit son réticule, qui contenait le carnet italien, à sa bonne.

— Pouvez-vous apporter ceci dans ma chambre ? demanda-t-elle.

Sa mère attendit que la domestique se soit esquivée.

— Nous allons prendre le thé dans le salon. Et je ne vois pas le problème avec les chevilles de lord Renton.

Hyacinthe haussa les épaules.

— Il n'y en a pas, à condition de les aimer enflées.

— Hyacinthe !

La jeune fille poussa un soupir et suivit sa mère dans le salon.

— Maman, vous avez six enfants mariés et heureux en ménage. Pourquoi vous obstinez-vous à me pousser vers une alliance qui me rendrait malheureuse ?

Violet s'assit et prépara une tasse de thé pour Hyacinthe.

— Je ne fais rien de tel ! Mais ne pourriez-vous pas au moins chercher un fiancé ?

— Enfin, je…

— Ou du moins, par égard pour moi, faire semblant ?

Hyacinthe ne put retenir un sourire attendri.

Sa mère lui tendit sa tasse, puis se ravisa et ajouta une cuillerée de sucre. Hyacinthe était la seule de ses enfants à prendre son thé sucré. Très sucré même.

— Merci, murmura-t-elle avant d'en boire une gorgée.

Bien qu'il ne soit plus tout à fait assez chaud à son goût, elle le but avec plaisir.

— Hyacinthe, commença sa mère d'un ton qui éveillait toujours chez elle une vague culpabilité quand bien même elle savait que c'était le but. Vous savez que je ne veux que votre bonheur.

— Je sais, oui.

C'était bien là le problème. Si Violet l'avait poussée vers le mariage par vanité mondaine ou pour l'appât du gain, il aurait été beaucoup plus facile de l'ignorer. Hélas, sa mère l'aimait et voulait sincèrement la voir non seulement mariée mais heureuse en ménage. Voilà pourquoi Hyacinthe supportait avec grâce les soupirs désolés de Violet.

— Pour rien au monde je ne souhaiterais vous voir unie à un homme dont vous n'apprécieriez pas la compagnie.

— Je sais.

— Et si vous ne rencontrez jamais la personne qui vous convient, je serai parfaitement heureuse que vous restiez célibataire.

Hyacinthe arqua un sourcil dubitatif.

— Enfin, peut-être pas *parfaitement* heureuse, concéda sa mère. Pour autant, jamais il ne me viendrait à l'esprit de vous contraindre à une union que vous ne désirez pas.

— Je sais, répéta Hyacinthe.

— Seulement, ma chérie, jamais vous ne trouverez de mari si vous n'en cherchez pas.

— Si je n'en cherche pas ? répéta Hyacinthe, agacée. Je suis sortie pratiquement chaque soir cette semaine. J'ai même assisté à la soirée musicale des Smythe-Smith. À laquelle, souligna-t-elle, on ne vous a pas vue.

Violet toussota.

— Je souffrais d'un refroidissement.

Pour toute réponse, Hyacinthe darda sur sa mère un regard narquois.

— Je me suis laissé dire que vous étiez assise à côté de Gareth Saint-Clair.

— Vous avez donc des espions dans toute la ville ? marmonna Hyacinthe.

— Presque, admit sa mère. Cela me simplifie considérablement la vie.

— Pour vous, je n'en doute pas.

— Vous plaît-il ? demanda Violet.

Quelle étrange question ! Gareth Saint-Clair lui plaisait-il ? Cela lui plaisait-il qu'il donne toujours l'impression de rire d'elle, même après qu'elle eut accepté de traduire le journal de sa grand-mère ? Cela lui plaisait-il de ne jamais savoir ce qu'il pensait et d'être mal à l'aise en sa présence, comme si elle n'était plus elle-même ?

— Eh bien ? insista sa mère.

— Il n'a pas que des défauts, éluda Hyacinthe.

Violet ne commenta pas, mais une lueur inquiétante s'alluma au fond de ses yeux.

— Ne commencez pas, l'avertit la jeune fille.

— C'est un très bon parti.

Hyacinthe écarquilla les yeux.

— Auriez-vous perdu la tête ? Il a une réputation exécrable, vous le savez aussi bien que moi.

Violet écarta l'argument d'un geste.

— Une fois que vous serez mariés, plus personne ne s'en souciera.

— Même s'il continue à fréquenter des chanteuses et des actrices ?

— Il cessera, décréta Violet.

— Qu'en savez-vous ?

— Je n'en sais rien, admit sa mère. C'est juste… un pressentiment.

— Maman, dit Hyacinthe avec sollicitude, vous savez que je vous aime de tout mon cœur…

— Comment se fait-il, l'interrompit Violet, que je m'attende au pire chaque fois que j'entends une phrase qui commence ainsi ?

— … mais, poursuivit Hyacinthe, vous me pardonnerez de ne pas épouser un homme au seul motif que vous avez un pressentiment.

Avec une admirable nonchalance, Violet sirota son thé.

— Puisque vous n'avez pas de pressentiment, réjouissez-vous que j'en aie pour vous. Et si je puis me permettre, mes intuitions dans ce domaine tendent à se vérifier.

Comme Hyacinthe fronçait les sourcils, sa mère ajouta :

— Jusqu'à présent, je ne me suis jamais trompée.

C'était vrai, admit Hyacinthe. En son for intérieur, naturellement. Si elle le reconnaissait à voix haute, Violet était capable de tout.

— Maman, déclara la jeune femme, qui marqua une pause pour rassembler ses pensées, je n'ai pas l'intention de pourchasser M. Saint-Clair. Ce n'est pas du tout mon genre d'homme.

— Entre nous, je doute que vous reconnaîtriez votre genre d'homme même s'il frappait à votre porte monté sur un éléphant.

— Si vous voulez mon avis, l'éléphant serait un assez bon indicateur que je ferais mieux de chercher ailleurs.

— Hyacinthe !

— De plus, poursuivit la jeune fille en songeant aux regards condescendants de M. Saint-Clair, je ne pense pas que je lui plais.

— Balivernes ! protesta Violet, outrée. Tout le monde vous aime.

Hyacinthe réfléchit quelques instants.

— Non, répondit-elle. Je ne crois pas.

— Je suis votre mère. Je sais très bien…

— Voyons, maman, vous êtes la dernière personne au monde à qui quelqu'un s'aviserait de dire qu'il ne m'aime pas.

— Néanmoins…

— Maman, la coupa Hyacinthe.

Posant sa tasse dans sa soucoupe d'un geste sec, elle reprit :

— Cela n'a aucune importance. Peu m'importe de ne pas être universellement adorée. Si je voulais que tout le monde m'aime, je devrais me montrer gentille, et charmante, et insipide, et désespérément prévisible du matin au soir. Où serait le plaisir ?

— J'ai l'impression d'entendre lady Danbury.

— J'aime beaucoup lady Danbury.

— Moi aussi, mais cela ne signifie pas que j'aie envie de l'avoir pour fille.

— Maman…

— Vous refusez de vous intéresser à M. Saint-Clair parce qu'il vous fait peur, déclara Violet.

— Pas du tout ! riposta Hyacinthe en s'étranglant.

— Bien sûr que si, répliqua sa mère, l'air contente d'elle. Je me demande pourquoi je ne m'en suis pas aperçue plus tôt. Et il n'est pas le seul.

— Je ne vois vraiment pas de quoi vous parlez.

— Pourquoi n'êtes-vous pas encore mariée ?

Hyacinthe battit des paupières, prise au dépourvu.

— Je vous demande pardon ?

— Pourquoi n'êtes-vous pas encore mariée ? répéta sa mère. Le désirez-vous seulement ?

— Bien entendu !

Elle ne mentait pas. Elle le désirait plus qu'elle ne l'admettrait jamais, et probablement plus qu'elle n'en avait eu conscience jusqu'à présent. Quand elle regardait sa mère, elle voyait une matriarche, une femme qui aimait sa famille d'un amour farouche qui la bouleversait. Et en cet instant, Hyacinthe découvrait qu'elle voulait aimer ainsi. Elle voulait des enfants. Elle voulait une famille.

Pour autant, cela ne signifiait pas qu'elle était prête à épouser le premier venu. Si elle avait une qualité, c'était son pragmatisme. Elle serait heureuse d'épouser quelqu'un dont elle ne serait pas follement amoureuse s'il lui convenait pour tout le reste, mais, au nom du ciel, était-ce trop demander que de rencontrer un gentleman doté d'un minimum d'intelligence ?

— Maman, reprit-elle plus doucement, consciente que sa mère n'avait que de bonnes intentions, je souhaite me marier, je vous le jure. Et j'ai vraiment cherché.

Violet haussa les sourcils.

— Vraiment ?

— J'ai reçu six propositions, lui rappela Hyacinthe, sur la défensive. Ce n'est tout de même pas ma faute si aucune n'était

acceptable.

— En effet.

Hyacinthe regarda sa mère, surprise par son ton sarcastique.

— Que voulez-vous dire ?

— En effet, aucune de ces propositions n'était acceptable. La moitié de ces hommes étaient des chasseurs de dot et l'autre… eh bien, vous n'en auriez fait qu'une bouchée.

— Voilà de la tendresse maternelle ou je ne m'y connais pas, marmonna Hyacinthe.

Violet ricana.

— Je vous en prie, Hyacinthe, vous m'avez très bien comprise et vous savez que j'ai raison. Aucun de ces hommes ne vous aurait convenu. Ce qu'il vous faut, c'est quelqu'un qui soit votre égal.

— C'est ce que je m'évertue à vous expliquer.

— La question qui se pose est : pourquoi les prétendants qui ne vous conviennent pas vous demandent-ils en mariage ?

Hyacinthe ne sut que répondre.

— Vous affirmez que vous aimeriez rencontrer un homme qui soit votre égal, résuma Violet. Je ne mets pas en doute votre sincérité, Hyacinthe, seulement, chaque fois que vous en croisez un qui pourrait l'être, vous le repoussez.

— Pas du tout, se défendit mollement Hyacinthe.

— À tout le moins, vous ne faites rien pour l'encourager.

Violet se pencha vers elle, partagée entre l'inquiétude et l'agacement.

— Vous savez que je vous aime tendrement, Hyacinthe, mais vous voulez toujours avoir le dernier mot.

— Qui ne le voudrait pas ?

— L'homme qui sera votre égal ne vous laissera pas le manipuler à votre guise.

— Ce n’est pas mon intention ! protesta Hyacinthe.

Sa mère poussa un soupir – un soupir nostalgique, plein d’amour et de tendresse.

— J’aimerais vous expliquer ce que j’ai ressenti le jour de votre naissance, dit-elle.

Sans trop savoir pourquoi, la jeune fille pressentit que les paroles que sa mère s’apprêtait à prononcer seraient peut-être les plus importantes qu’elle entendrait de toute sa vie.

— Votre père venait de décéder. J’étais profondément triste. Je ne saurais vous dire à quel point. Il y a des chagrins qui vous dévorent, qui vous écrasent, et on ne peut…

Elle s’interrompit et pinça les lèvres comme lorsqu’on se retient de pleurer.

— Eh bien, on ne peut rien y faire. Il faut l’avoir vécu pour le comprendre.

Hyacinthe hocha la tête, même si elle savait qu’elle ne pouvait imaginer une telle douleur.

— Durant ce dernier mois, je ne savais tout simplement plus ce que je ressentais à votre égard. J’avais déjà eu sept enfants, on pourrait croire que j’étais devenue experte en la matière, or, soudain, tout était nouveau. Vous n’auriez pas de père et j’étais effrayée. J’allais devoir être tout pour vous. Pour vos frères et sœurs aussi, mais ce n’était pas la même chose. Avec vous…

Hyacinthe gardait les yeux rivés sur le visage de sa mère.

— J’étais effrayée, répéta-t-elle. J’avais peur de ne pas savoir prendre soin de vous.

— Vous avez su, murmura Hyacinthe.

Un sourire nostalgique éclaira les traits de Violet.

— Oui. Voyez quelle belle jeune fille vous êtes devenue !

Les lèvres de Hyacinthe tremblèrent. Cependant, elle n’aurait su dire si elle avait envie de rire ou de pleurer.

— Mais ce n’est pas ce que j’essaye de vous dire, reprit sa mère avec détermination. Quand vous êtes née et que l’on vous a mise dans mes bras, j’étais persuadée que vous alliez ressembler à votre père. J’étais certaine que j’allais retrouver son visage et que ce serait comme un signe du ciel.

Hyacinthe l’écoutait, le souffle coupé. Pourquoi sa mère ne lui avait-elle jamais raconté cette histoire ? Et pourquoi elle-même n’avait-elle jamais songé à l’interroger ?

— Or, c’est à moi que vous ressembliez, poursuivit Violet. Et alors – Seigneur, je m’en souviens comme si c’était hier ! – vous m’avez regardée. Vous avez cligné des yeux. Deux fois.

— Deux fois ? répéta Hyacinthe, se demandant en quoi c’était si important.

— Deux fois, confirma sa mère avec un petit sourire attendri. Je m’en souviens parce que vous sembliez si résolue, l’air de dire : « Je sais exactement ce que je fais. »

Hyacinthe eut un petit rire surpris.

— Et puis vous vous êtes mise à hurler, enchaîna sa mère en secouant la tête. Juste ciel, j’ai cru que la peinture allait se décoller des murs. Et j’ai souri. Pour la première fois depuis la mort de votre père, j’ai souri.

Violet inspira profondément et s’empara de sa tasse de thé. Si Hyacinthe avait désespérément envie qu’elle poursuive son récit, elle savait que l’instant exigeait le silence.

Au bout d’une interminable minute, sa mère reprit d’une voix douce :

— Dès cet instant, je vous ai chérie. J’aime tous mes enfants, mais vous…

Elle chercha le regard de Hyacinthe.

— Vous m’avez sauvée.

La gorge de la jeune fille se noua d’émotion. Elle était incapable de bouger, de respirer. Elle ne pouvait que regarder le visage de sa mère, écouter ses paroles et être très reconnaissante de la chance qu’elle avait d’être la fille d’une telle femme.

— D’une certaine façon, je me suis montrée un peu trop protectrice avec vous, avoua Violet en esquissant un sourire. Et en même temps trop indulgente. Vous étiez tellement exubérante, tellement sûre de vous et de votre place dans le monde. Une force de la nature ! Je ne voulais pas vous couper les ailes.

— Merci, souffla Hyacinthe.

— Parfois, cependant, je me demande si vous avez conscience des personnes qui vous entourent.

Une bouffée de culpabilité envahit la jeune fille.

— Ne vous méprenez pas ! s’écria Violet, qui avait dû percevoir son malaise. Vous êtes généreuse, bienveillante et bien plus attentionnée que la plupart des gens ne l’imaginent, mais… Seigneur, comment vous expliquer ? Vous avez tellement l’habitude d’être en paix avec vous-même et avec ce que vous dites.

— En quoi est-ce mal ? demanda Hyacinthe.

— Ça ne l’est pas. J’aimerais que davantage de gens possèdent ce don.

Violet noua les mains et du pouce gauche se massa la paume droite. Un geste que Hyacinthe l’avait souvent vue faire quand elle était perdue dans ses pensées.

— Cependant, quand vous ne ressentez pas cette paix, quand quelque chose vous met mal à l’aise, vous vous sentez dépassée. Et vous prenez la fuite. Ou vous décidez que le jeu n’en vaut pas la chandelle.

Elle posa sur sa fille un regard franc, quoique un peu résigné.

— Et c'est pour cette raison que je crains que vous ne trouviez jamais l'homme qui vous convient. Ou plutôt, que vous le trouviez mais ne le reconnaissiez pas, que vous vous l'interdisiez.

Hyacinthe se pétrifia. Soudain, elle se sentait toute petite et plus du tout sûre d'elle. Comment était-ce arrivé ? Comment, après être entrée dans ce salon en s'attendant au discours habituel sur les maris, le mariage, et leur absence, avait-elle pu se retrouver démunie et vulnérable au point de ne plus savoir qui elle était ?

— Je vous promets de réfléchir à cela, dit-elle avec gravité.

— C'est tout ce que je vous demande.

Et c'était tout ce qu'elle pouvait promettre.

5

Le lendemain soir, dans la salle de réception de l'estimable lady Pleinworth. Pour une raison mystérieuse, des fagots sont attachés au piano et une petite fille est coiffée d'une corne de licorne.

— Les gens vont croire que vous me courtisez, lâcha Hyacinthe quand M. Saint-Clair, qui avait traversé la pièce sans prendre le temps de regarder autour de lui, s'arrêta près d'elle.

— Aucun risque, répliqua-t-il en prenant le siège à côté du sien. Tout le monde sait que je ne courtise pas les femmes respectables. Sans compter que cela ne peut que vous rendre plus intéressante.

— Moi qui croyais que la modestie était une vertu surestimée.

Il lui décocha un sourire poli.

— Loin de moi l'idée de vous donner des munitions, cependant, la triste vérité, c'est que les hommes sont des moutons. Là où va le premier, le troupeau suit. Et ne m'avez-vous pas dit que vous souhaitiez vous marier ?

— Pas avec quelqu'un qui vous prendrait pour le premier mouton du troupeau, rétorqua-t-elle.

Il sourit, un sourire espiègle qui, devinait Hyacinthe, avait déjà servi à séduire d'innombrables femmes. Puis il regarda autour d'eux d'un air de conspirateur et se pencha vers elle.

Hyacinthe ne put s'empêcher de l'imiter.

— Oui ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Je suis à deux doigts de bêler.

Elle tenta vainement de retenir un rire qui jaillit dans un hoquet des plus inélégants.

— Heureusement que vous n'étiez pas en train de boire du lait de brebis, commenta-t-il en s'adossant à son siège, l'air flegmatique.

Hyacinthe s'efforça de lui lancer un regard sévère, sans résultat.

— Il vous serait ressorti par le nez, ajouta-t-il d'un ton blasé.

— On ne vous a jamais dit que ce n'était pas vraiment le genre de propos à tenir pour impressionner une dame ?

— Je n'essaie nullement de vous impressionner, répliqua-t-il.

Puis, tournant les yeux vers le devant de la salle, il s'exclama :

— Bonté divine, qu'est-ce que c'est que ça ?

Hyacinthe suivit son regard. Une poignée de rejetons Pleinworth, dont l'un était en costume de bergère, s'était rassemblée.

— Voilà une coïncidence fascinante, murmura M. Saint-Clair.

— Je crois que le moment de bêler est venu, renchérit Hyacinthe.

— Ne s'agissait-il pas de réciter des poèmes ?

Hyacinthe secoua la tête d'un air désolé.

— Un changement de programme inattendu, je le crains.

— Passer du pentamètre iambique à *Il pleut bergère*, cela va peut-être un peu loin, non ? risqua-t-il, dubitatif.

Hyacinthe lui jeta un regard penaud.

— Il y aura aussi du pentamètre iambique, je pense.

Il resta un instant bouche bée.

— Des bêlements en dix syllabes ?

— Pourquoi pas ? riposta-t-elle en prenant le programme sur ses genoux. Oh ! C'est une création originale, dit-elle comme si cela expliquait tout. Par Mlle Harriet Pleinworth. *La Bergère, la Licorne et Henri VIII.*

— Tous ces gens-là ? En même temps ?

— Je ne plaisante pas, insista-t-elle.

— Non, bien sûr. Même vous, vous n'auriez pas osé.

Hyacinthe décida de prendre cette remarque comme un compliment.

— Pourquoi n'ai-je pas de programme ? s'étonna-t-il en s'emparant du sien.

— J'ai cru comprendre qu'il a été jugé préférable de ne pas en remettre aux gentlemen, répondit Hyacinthe en regardant autour d'eux. On ne peut qu'admirer la lucidité de lady Pleinworth, au demeurant. Si vous aviez su ce qui vous attendait, vous auriez pris la fuite.

Gareth se retourna.

— Les portes sont déjà fermées à clef ? demanda-t-il, vaguement alarmé.

— Non, et votre grand-mère est arrivée.

Hyacinthe ne l'aurait pas juré mais elle crut l'entendre soupirer.

— Elle ne semble pas vouloir nous rejoindre, ajouta Hyacinthe en voyant lady Danbury prendre un siège plusieurs rangs derrière eux.

— Tiens donc, marmonna M. Saint-Clair.

Hyacinthe sut qu'il pensait exactement la même chose qu'elle.

Lady Danbury tentait de jouer les marieuses.

Cela dit, elle ne s'en était jamais cachée.

À cet instant, Hyacinthe aperçut sa mère. Comme elle lui avait gardé une place, elle lui fit signe. Violet fit toutefois semblant (très mal, de l'avis de Hyacinthe) de ne pas la voir et s'assit à côté de lady Danbury.

— Bien, murmura la jeune fille.

Sa mère non plus n'avait jamais été très subtile sur la question du mariage. Cependant, après leur conversation de la veille, Hyacinthe

avait espéré qu'elle serait un peu plus discrète.

Elle aurait apprécié qu'on lui accorde quelques jours de réflexion.

Même si elle n'avait cessé de penser à son échange avec sa mère. Elle s'était efforcée de se souvenir de tous les hommes qu'elle avait rencontrés depuis ses débuts dans le monde. Dans l'ensemble, elle s'était bien amusée. Elle avait parlé sans détour, fait rire les gens et adoré être admirée pour son sens de la repartie.

Il y avait cependant eu quelques personnes avec qui elle ne s'était pas sentie très à l'aise. Par exemple, ce gentleman, lors de sa première saison, avec qui elle avait perdu tous ses moyens. Il était intelligent, beau garçon, mais chaque fois qu'il l'avait regardée, elle avait cru défaillir. Et ce camarade d'école que Gregory lui avait présenté l'année passée. Elle devait le reconnaître, il possédait un humour caustique qui lui correspondait parfaitement. Elle s'était persuadée qu'il ne lui plaisait pas et avait même affirmé à sa mère qu'elle le soupçonnait d'être méchant avec les animaux. La vérité, cependant…

Eh bien, elle ignorait quelle était la vérité. Même si elle tentait désespérément de faire croire le contraire, elle ne savait pas tout.

Quoi qu'il en soit, elle avait évité ces deux hommes. Elle avait déclaré qu'ils ne lui plaisaient pas, mais ce n'était peut-être pas vrai. Peut-être était-ce *elle* qu'elle n'avait pas aimée quand elle était en leur compagnie.

Elle jeta un coup d'œil à M. Saint-Clair. Adossé à sa chaise, il affichait cette expression d'ennui sophistiqué que la plupart des Londoniens cherchaient à imiter, avec des résultats plus ou moins convaincants. M. Saint-Clair, lui, la maîtrisait à la perfection.

— Vous semblez bien sérieuse pour une soirée de pentamètre bovin, fit-il remarquer.

Hyacinthe fit mine d'observer la scène d'un air intrigué.

— Bovin ? Des vaches sont également attendues ?

Il lui rendit son programme en soupirant.

— Je préfère me préparer au pire.

Hyacinthe sourit. Il était vraiment drôle. Et intelligent. Et très, très séduisant, ce dont elle n'avait jamais douté, cela dit.

En un mot, il était tout ce qu'elle cherchait chez un mari, réalisa-t-elle.

Dieu du ciel !

— Tout va bien ? demanda-t-il en se redressant, l'air inquiet.

— Parfaitement. Pourquoi ?

— Vous aviez l'air… hum… Vous sembliez… Je suis désolé, je ne peux pas dire cela à une dame.

— Même à une dame que vous ne tentez pas d'impressionner ? rétorqua-t-elle d'une voix un peu crispée.

Il l'observa quelques instants, puis :

— Très bien. Vous sembliez à deux doigts d'avoir la nausée.

— Je n'ai jamais la nausée, répliqua-t-elle en regardant droit devant elle.

Gareth Saint-Clair n'était pas tout ce qu'elle cherchait chez un mari. Impossible.

— Et je ne m'évanouis pas non plus, ajouta-t-elle. Jamais.

— Maintenant, vous avez l'air fâchée.

— Certainement pas, répliqua-t-elle, assez satisfaite de ses intonations joyeuses.

Cet homme avait une réputation épouvantable, se rappela-t-elle. Avait-elle vraiment envie de s'allier à un homme qui avait des relations avec autant de femmes ? Car, contrairement à la plupart des jeunes filles, Hyacinthe savait ce que signifiait le mot « relation ». Pas de première main, certes, mais elle avait réussi à arracher quelques confidences à ses sœurs mariées. Et si Daphné, Éloïse et Francesca lui avaient assuré que les relations conjugales étaient très agréables à

condition d'avoir trouvé le bon mari, il était évident que les « bons maris » étaient ceux qui restaient fidèles à leur épouse. M. Saint-Clair n'appartenait manifestement pas à cette catégorie.

Il avait probablement des dizaines de maîtresses.

Et même si le chiffre était un peu exagéré, jamais Hyacinthe ne serait à la hauteur de ses rivales. Elle savait de source sûre que l'une de ses dernières conquêtes n'était autre que Maria Bartolomeo, une soprano italienne réputée pour sa beauté autant que pour sa voix. Même Violet n'aurait osé affirmer que Hyacinthe était aussi jolie.

Quelle épreuve cela devait être que d'arriver à sa nuit de noces en sachant que l'on ne soutiendrait pas la comparaison !

— Je crois que la représentation commence, annonça M. Saint-Clair.

Des valets étaient en train de moucher les chandelles afin de plonger la salle dans la pénombre. Du coin de l'œil, Hyacinthe observa le profil de son voisin. Dans la lueur d'un candélabre que l'on avait laissé allumé derrière lui, ses cheveux prenaient des reflets dorés. Il était le seul homme présent à les porter assez long pour pouvoir les attacher.

Et elle aimait cela. Elle n'aurait su dire pourquoi, mais elle trouvait ce détail irrésistible.

— Serait-ce impoli, chuchota-t-il en s'inclinant vers elle, si je cours vers la porte ?

S'efforçant d'ignorer le frisson que sa proximité physique faisait naître en elle, Hyacinthe répondit :

— Maintenant ? Oui. Terriblement impoli.

S'adossant à sa chaise avec un soupir résigné, il se concentra sur la scène. Il avait tout du gentleman.

Tout juste devinait-on qu'il s'ennuyait souverainement.

Une minute plus tard, cependant, Hyacinthe entendit un :

— *Bêê. Bêêêêêê.*

Une interminable heure trente plus tard, notre héros découvre qu'il ne s'était pas trompé au sujet des vaches.

— Buvez-vous du porto, mademoiselle Bridgerton ? s'enquit Gareth en applaudissant les enfants Pleinworth, les yeux rivés sur la scène.

— Non, mais j'ai toujours eu envie d'essayer, pourquoi ?

— Parce que nous l'avons bien mérité.

Il l'entendit étouffer un rire.

— La licorne était tout à fait charmante, dit-elle avec indulgence.

Il ricana. La licorne ne devait pas avoir plus de dix ans. Ce qui n'aurait pas été un problème si Henri VIII n'avait pas sauté sur son dos, improvisant une folle chevauchée.

— Je m'étonne qu'on n'ait pas appelé un médecin, marmonna-t-il.

Sa voisine tressaillit.

— Il faut reconnaître qu'elle boîte un peu.

— J'ai failli gémir de douleur pour elle, déclara Gareth. Bonté divine, quel est le crétin qui… Oh, lady Pleinworth !

En un éclair, il se composa un sourire poli.

— C'est un plaisir de vous voir, dit-il.

— Tout le plaisir est pour moi, monsieur Saint-Clair, assura-t-elle avec chaleur. Je suis si heureuse que vous ayez pu venir !

— Je n'aurais manqué cela pour rien au monde.

— Et mademoiselle Bridgerton ! s'exclama lady Pleinworth sans cacher sa curiosité. Est-ce à vous que l'on doit l'honneur d'accueillir M. Saint-Clair ?

— Je crains que ce ne soit sa grand-mère qu'il faut blâmer, répondit Mlle Bridgerton avec modestie. Elle l'a menacé de sa canne.

Une expression perplexe se peignit sur le visage de leur hôtesse, qui toussota délicatement et se tourna vers Gareth.

— Avez-vous fait la connaissance de mes filles ? demanda-t-elle.

Il retint une grimace. C'était exactement pour cela qu'il fuyait ce genre de soirées.

— Ma foi, non, je ne crois pas avoir eu ce plaisir.

— La bergère, dit lady Pleinworth.

Gareth hocha la tête.

— La licorne également ? risqua-t-il d'un ton affable.

— Oui, répondit lady Pleinworth, l'air un peu déconcertée, mais elle est… hum… encore un peu jeune.

— Je suis sûre que M. Saint-Clair serait ravi de faire la connaissance de Harriet, intervint Mlle Bridgerton.

Se tournant vers lui, elle précisa :

— La bergère.

— Ah ! Oui, bien sûr. Tout à fait ravi !

— M. Saint-Clair adore les moutons, déclara Hyacinthe Bridgerton avec le plus grand sérieux.

— Pourquoi n'ai-je jamais ma canne quand j'en ai besoin ? grommela-t-il.

— Je vous demande pardon ? demanda leur hôtesse en se penchant vers lui.

Cette fois, elle avait l'air tout à fait perdu.

— Je serais très heureux de faire sa connaissance, dit-il, parce qu'il n'avait pas le choix.

— Merveilleux ! s'exclama lady Pleinworth. Elle sera folle de joie de vous rencontrer.

Sur ce, elle présenta ses excuses et rejoignit d'autres invités.

— N'ayez pas l'air aussi fâché, murmura Mlle Bridgerton lorsqu'ils furent de nouveau seuls. Vous êtes une sacrée bonne prise.

Il l’évalua du regard, puis :

— Est-on censé dire ce genre de choses de façon aussi directe ?

— Pas aux hommes qu’on essaie d’impressionner, répondit-elle en haussant les épaules.

— Touché, mademoiselle Bridgerton, concéda-t-il.

Elle poussa un soupir ravi.

— Mes trois mots préférés.

Cela, il n’en doutait pas.

— Dites-moi, mademoiselle Bridgerton, avez-vous commencé à lire le journal de ma grand-mère ?

Elle acquiesça.

— Je m’étonne que vous n’ayez pas posé la question plus tôt.

— Ce doit être la bergère qui m’a distrait. Mais par pitié, ne le dites pas à sa mère. Elle risquerait de l’interpréter de travers.

— Les mères font toujours ça, admit-elle en jetant un coup d’œil autour d’eux.

— Que cherchez-vous ?

— Rien, je regarde.

— Quoi ? insista-t-il.

Elle leva vers lui ses yeux d’un bleu intense.

— Rien en particulier. Vous n’aimez pas savoir ce qui se passe ?

— Seulement si cela me concerne.

— Vraiment ? Moi, j’aime tout savoir.

— J’avais cru le comprendre. Et à ce propos, avez-vous appris des choses intéressantes dans le journal ?

— Oh, oui ! s’exclama-t-elle tandis que son visage s’éclairait.

C’était curieux, mais Mlle Bridgerton rayonnait littéralement quand elle pouvait parler avec autorité. Et le plus curieux, c’était que Gareth trouvait cela tout à fait charmant.

— Je n'en ai lu qu'une dizaine de pages. Ma mère a eu besoin de mon aide cette après-midi pour sa correspondance, je n'ai donc pas eu autant de temps que je l'aurais voulu pour y travailler. Au fait, je ne lui en ai pas parlé. Je ne savais pas si c'était censé être un secret.

Gareth songea au baron, qui serait probablement ravi de faire main basse sur ce journal, ne fût-ce que parce que c'était lui qui le détenait actuellement.

— C'en est un, confirma-t-il. Du moins, jusqu'à ce que j'en décide autrement.

— Mieux vaut probablement ne pas en parler tant que vous ignorez ce qu'il contient, approuva-t-elle.

— Qu'avez-vous découvert ?

— Eh bien…

Elle se mordilla la lèvre de l'air indécis de quelqu'un qui doit annoncer une mauvaise nouvelle et ne sait comment s'y prendre.

— Je crains qu'il n'y ait aucune façon diplomatique de le dire, commença-t-elle.

— C'est généralement le cas avec ma famille.

Elle lui jeta un regard intrigué et déclara :

— Elle ne semblait pas particulièrement ravie d'épouser votre grand-père.

— Oui, vous l'avez dit l'autre jour.

— Je veux dire qu'elle ne voulait vraiment pas l'épouser.

— Elle était lucide, marmonna-t-il. Les mâles Saint-Clair sont des crétins pompeux.

Elle esquissa un sourire.

— Vous compris ?

Il aurait dû s'y attendre.

— Vous n'avez pas pu résister, pas vrai ?

— Vous auriez résisté, vous ?

— Sans doute pas, admit-il. Que raconte-t-elle d'autre ?

— Pas grand-chose. Elle n'avait que dix-sept ans quand elle a commencé ce journal. Ses parents l'ont contrainte à ce mariage et elle consacre trois pages à expliquer à quel point elle en est contrariée.

— Contrariée ? répéta Gareth.

— Hum. Plus que contrariée, je l'avoue, mais…

— Tenons-nous-en à « contrariée ».

— Oui, approuva-t-elle. C'est préférable.

— Comment se sont-ils rencontrés ? Le dit-elle ?

— Non. Apparemment, le journal commence peu après qu'ils eurent fait connaissance. Elle mentionne toutefois une fête chez son oncle. C'était peut-être à cette occasion.

Gareth hocha la tête, songeur.

— Mon grand-père a visité le continent. Ils se sont rencontrés et mariés en Italie, c'est tout ce que je sais.

— Je ne crois pas qu'il l'ait compromise, si c'est à cela que vous pensez. Je suppose que c'est le genre de choses dont elle parlerait dans son journal intime.

Gareth ne put résister à une petite provocation.

— Et vous ?

— Je vous demande pardon ?

— Si un homme vous compromettait, en parleriez-vous dans votre journal ?

Elle s'empourpra délicieusement.

— Je ne tiens pas de journal, répondit-elle avec un admirable art de l'esquive.

Bon sang, il adorait ce petit jeu !

— Mais si vous en teniez un…

— Je vous dis que ce n'est pas le cas, fit-elle sèchement.

— Poltronne, dit-il d'un ton suave.

— Et vous, vous confieriez tous vos secrets à un journal ? contre-attaqua-t-elle.

— Certainement pas. Imaginez que quelqu'un le trouve. Ce serait terriblement gênant pour les personnes mentionnées.

— Les personnes ? souligna-t-elle.

Il lui décocha un sourire.

— Les femmes.

Elle rougit de plus belle, pourtant, il n'aurait pas juré qu'elle en était consciente. Ses joues étaient toutes roses et ses taches de rousseur semblaient pétiller sur son nez. La plupart des femmes se seraient offusquées, sauf que Hyacinthe Bridgerton n'était pas la plupart des femmes. Elle pinça les lèvres – pour dissimuler son embarras ou pour retenir une réplique ironique, il n'aurait su dire.

Quoi qu'il en soit, il s'amusait. C'était difficile à croire dans la mesure où il se tenait près d'un piano recouvert de branchages et qu'il allait devoir passer le reste de la soirée à éviter une bergère et son ambitieuse de mère, pourtant, il s'amusait bel et bien.

— Êtes-vous aussi débauché qu'on le prétend ? demanda Mlle Bridgerton.

Il sursauta. Voilà une question à laquelle il ne s'était pas attendu.

— Non, mais ne le dites à personne.

— C'est bien ce que je pensais, murmura-t-elle pensivement.

Quelque chose dans son ton l'effraya. Il n'avait pas envie que Hyacinthe Bridgerton concentre ainsi son attention sur lui. Il avait le désagréable pressentiment qu'elle serait bien capable de le voir tel qu'il était.

Et il n'était pas certain de ce qu'elle découvrirait.

— Voilà votre grand-mère, l'avertit-elle.

— En effet, répondit-il avec un lâche soulagement. Tentons-nous une évasion ?

— Je crains qu'il ne soit trop tard. Elle traîne ma mère dans son sillage.

— Gareth ! s'exclama grand-mère Danbury d'une voix stridente.

— Grand-mère, dit-il en la gratifiant d'un baisemain. C'est toujours un plaisir de vous voir.

— Je l'espère bien, répliqua-t-elle.

Il se tourna vers la femme qui l'accompagnait, une version plus âgée et plus blonde de Mlle Bridgerton.

— Lady Bridgerton, la salua-t-il.

— Monsieur Saint-Clair, répondit-elle avec chaleur. Cela faisait une éternité.

— Je n'assiste pas souvent à de telles représentations.

— Votre grand-mère m'a dit qu'elle avait dû vous menacer pour vous y contraindre.

— Vous allez ruiner ma réputation, grand-mère, fit remarquer Gareth.

— Vous vous en chargez fort bien vous-même, mon garçon.

— Ce qu'il veut dire, je suppose, intervint Mlle Bridgerton, c'est que personne ne le prendra pour un dangereux libertin si on apprend combien il adore sa grand-mère.

Un silence un peu gêné tomba sur le petit groupe. Mlle Bridgerton parut s'aviser que ses deux aînées avaient parfaitement compris ce qu'il avait voulu dire.

Par égard pour elle, il s'empressa de relancer la conversation.

— J'ai un autre engagement ce soir. Je crains de devoir vous laisser.

Lady Bridgerton sourit.

— Nous vous verrons mardi, n'est-ce pas ?

— Mardi ? répéta Gareth, réalisant que le sourire de Violet Bridgerton n'était pas aussi innocent qu'il y paraissait.

— Au grand bal que donnent mon fils et son épouse. Je suis sûre que vous avez reçu une invitation !

C'était bien possible mais, la plupart du temps, Gareth les jetait sans même les avoir regardées.

— Je vous promets qu'il n'y aura pas de licorne, poursuivit lady Bridgerton.

Pris au piège. Et par une experte en la matière.

— Dans ce cas, dit-il poliment, comment refuser ?

— Parfait. Je suis sûre que Hyacinthe sera ravie de vous voir.

— Je me pâme de bonheur, marmonna celle-ci.

— Hyacinthe ! s'exclama sa mère.

Puis, s'adressant à Gareth, elle ajouta :

— Ce n'est pas ce qu'elle voulait dire.

Il se tourna vers Mlle Bridgerton.

— Vous m'en voyez désolé.

— Parce que je me pâme de bonheur ou parce que je ne me pâme pas de bonheur ? demanda-t-elle d'un air méfiant.

— Ma foi, choisissez l'option que vous préférez, murmura-t-il. Mesdames, je vous laisse.

— N'oubliez pas d'aller saluer Mlle Pleinworth ! lui rappela Mlle Bridgerton avec un sourire suave. Vous avez fait une promesse à sa mère.

Nom de nom, il avait complètement oublié. Il parcourut la salle du regard. La bergère tendait sa houlette dans sa direction, et il eut la désagréable impression que, s'il s'approchait trop près, elle serait bien capable de la lui passer autour du cou pour l'attirer de force.

— Vous n'êtes pas amies, toutes les deux ? demanda-t-il à Mlle Bridgerton, plein d'espoir.

— Pas du tout. Je la connais à peine.

— Et vous ne voulez pas faire sa connaissance ? insista-t-il.

— Hum… non, merci, répondit-elle avec un sourire poli. Allez-y sans moi.

— Traîtresse, murmura-t-il avant de s’éloigner.

Durant toute la soirée, il fut poursuivi par son parfum délicat.

Ou peut-être par son rire complice.

Ou par rien de tout cela. Peut-être était-ce simplement elle.

6

Le mardi suivant, dans la salle de bal de Bridgerton House. Les bougies brillent de mille feux, un orchestre joue une danse entraînante, c'est une soirée faite pour la romance.

Sauf pour Hyacinthe Bridgerton, qui découvre que les amis peuvent être aussi exaspérants que la famille.

Voire plus.

— Savez-vous qui vous devriez épouser selon moi ? Gareth Saint-Clair.

Partagée entre l'inquiétude et l'incrédulité, Hyacinthe regarda Felicity Albansdale, sa meilleure amie. Elle n'était certes pas prête à acquiescer à cette suggestion, quand bien même elle commençait à se demander si elle ne devrait ne serait-ce que considérer cette possibilité.

Seigneur, était-elle si transparente ?

— Vous perdez la tête ! s'exclama-t-elle.

Plutôt mourir que d'avouer qu'elle ne le trouvait pas totalement dépourvu de charme. Quoi qu'elle fasse, cependant, elle tenait à le faire bien, or, elle était en train de s'apercevoir qu'elle était désespérément incapable de manifester son intérêt à un homme avec un minimum de grâce ou, à défaut, de dignité.

— Pas du tout, répliqua Felicity en observant l'intéressé de l'autre côté de la salle. Il serait parfait pour vous.

Hyacinthe ayant passé ces derniers jours à ne penser à rien d'autre qu'à Gareth Saint-Clair et à ses deux grands-mères, elle se sentit obligée de répondre :

— C'est absurde. Je le connais à peine.

— Personne ne le connaît. Cet homme est une énigme.

— Je n'irais pas jusque-là, murmura Hyacinthe, qui trouvait le mot « énigme » bien trop romantique.

— Bien sûr que si, s'entêta son amie. Que savons-nous de lui ? Rien ! Par conséquent…

— Par conséquent, rien, l'interrompit Hyacinthe. Et il n'est pas question que j'épouse une énigme.

— Il faudra bien que vous épousiez quelqu'un.

— Voilà ce qui se passe quand les gens se marient, soupira Hyacinthe. Ils veulent marier tous les autres.

Felicity, qui avait convolé en justes noces avec Geoffrey Albansdale six mois plus tôt, haussa les épaules.

— C'est un noble but.

Hyacinthe jeta un regard à M. Saint-Clair, qui dansait avec la très jolie, très blonde et très menue Jane Hotchkiss. Il semblait suspendu à ses lèvres.

— Je n'ai pas l'intention de jeter mon dévolu sur Gareth Saint-Clair, répéta Hyacinthe avec fermeté.

— « La dame proteste trop, ce me semble », récita Felicity avec insouciance, citant Shakespeare.

Hyacinthe grinça des dents.

— La dame n'a protesté que deux fois.

— Si vous prenez le temps d'y réfléchir…

— Ce que je ne ferai pas.

— … vous constaterez que c'est l'homme qu'il vous faut.

— Et pourquoi cela ? rétorqua Hyacinthe, même si elle savait que cela ne ferait qu'encourager Felicity.

Celle-ci la regarda droit dans les yeux.

— Parce que c'est le seul homme de ma connaissance que vous n'aurez pas à l'usure.

Hyacinthe en fut piquée au vif.

— Je ne suis pas certaine que ce soit un compliment.

— Hyacinthe, vous savez que je n'avais aucune intention de vous blesser ! Au nom du ciel, que vous arrive-t-il ?

— Rien, marmonna la jeune fille.

Il n'empêche, entre cette conversation et celle qu'elle avait eue quelques jours plus tôt avec sa mère, elle commençait à se demander comment les gens la voyaient.

Parce qu'elle n'aurait pas juré que cela correspondait à la façon dont elle-même se voyait.

— Je n'ai aucune envie que vous changiez, assura Felicity en lui prenant la main. Oh que non ! Je voulais juste dire qu'il vous faut un compagnon capable de se maintenir à votre niveau. Même vous, vous devez admettre que la plupart des gens n'en sont pas capables.

— Je suis désolée, dit Hyacinthe. J'ai réagi un peu vivement. Depuis quelques jours, je… je ne suis plus moi-même.

C'était la vérité. Elle le cachait bien, ou du moins elle l'espérait, mais à l'intérieur, elle ne savait plus où elle en était. C'était à cause de cette discussion avec sa mère.

Non, c'était à cause de cette discussion avec M. Saint-Clair.

Non, c'était à cause de tout. Tout ce qui lui arrivait. Et elle avait l'impression de ne plus savoir qui elle était, ce qui était insupportable.

— Vous avez pris froid, décréta Felicity en laissant son regard errer à travers la salle de bal. Tout le monde semble enrhumé ces

jours-ci.

Hyacinthe renonça à la contredire. Si seulement ce n'était qu'un simple refroidissement !

— Je sais que vous avez des rapports amicaux avec lui, reprit Felicity. Il paraît que vous étiez assis l'un à côté de l'autre à la soirée musicale des Smythe-Smith et à la soirée poétique de lady Pleinworth.

— C'était une représentation théâtrale, rectifia Hyacinthe. Ils ont changé le programme au dernier moment.

— C'est encore pire. Vous auriez pu trouver le moyen d'échapper au moins à l'une des deux.

— Ce n'était pas si terrible que cela.

— Parce que vous étiez assise à côté de M. Saint-Clair, conclut Felicity avec un sourire rusé.

— Vous êtes infernale, lâcha Hyacinthe sans tourner la tête.

Si elle la regardait, son amie lirait la vérité dans ses yeux. Hyacinthe était bonne menteuse, quoique pas à ce point. Et pas avec Felicity.

Et le pire, c'était que, lorsque son amie parlait, elle avait l'impression de s'entendre elle-même. Combien de fois l'avait-elle taquinée ainsi avant qu'elle se marie ? Dix fois ? Plus ?

— Vous devriez danser avec lui, déclara Felicity.

— Encore faudrait-il qu'il m'invite.

— Bien sûr qu'il va vous inviter. Il suffit que vous vous teniez de l'autre côté de la salle, où il aura plus de chances de vous voir.

— Je n'ai certainement pas l'intention de lui courir après.

Felicity sourit jusqu'aux oreilles.

— Il vous plaît ! Oh, c'est merveilleux ! Jamais je n'ai vu…

— Il ne me plaît pas, la coupa Hyacinthe.

Puis, consciente de ce que sa riposte avait de puéril, et sachant que jamais Felicity ne la croirait, elle ajouta :

— Je veux bien admettre que, éventuellement, je pourrais envisager de me demander s'il serait *susceptible* de me plaire.

— Ma foi, je ne vous ai jamais vue aussi enthousiaste à propos d'un gentleman, fit remarquer Felicity. Et vous n'avez nul besoin de lui courir après. Il n'oserait pas vous ignorer. Non seulement vous êtes la sœur de ses hôtes, mais s'il ne vous invite pas, sa grand-mère y veillera.

— Merci, je me sens vraiment très convoitée.

Felicity gloussa.

— Je ne vous ai jamais vue aussi troublée, et je dois reconnaître que j'adore cela.

— Au moins une de nous deux s'amuse, maugréa Hyacinthe.

Ses paroles furent couvertes par le hoquet de stupeur de son amie.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Felicity indiqua discrètement la porte.

— Son père, souffla-t-elle.

Hyacinthe pivota sur ses talons sans se donner la peine de dissimuler sa curiosité. Bonté divine, c'était effectivement lord Saint-Clair. Tout Londres savait que le père et le fils ne s'adressaient plus la parole, pourtant on continuait de les inviter aux mêmes soirées. Ils semblaient posséder un remarquable flair pour éviter d'apparaître en même temps, évitant aux maîtresses de maison l'embarras de les avoir ensemble dans la même pièce.

Apparemment, ce n'était pas le cas ce soir.

M. Saint-Clair savait-il que son père était là ? Hyacinthe jeta un coup d'œil à la piste de danse. Il était en train de rire à une plaisanterie de Mlle Hotchkiss. Non, il n'était pas au courant.

Hyacinthe l'avait déjà vu en présence de son père. Même loin de lui, elle n'avait pu manquer de remarquer son expression crispée.

Ni la façon dont l'un et l'autre étaient sortis au pas de charge, chacun par une porte différente.

Hyacinthe regarda lord Saint-Clair balayer la salle du regard. Dès qu'il repéra son fils, son visage se durcit.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Felicity.

Faire ? Indécise, Hyacinthe regarda lord Saint-Clair tourner les talons et sortir, probablement pour rejoindre la salle de jeu.

Toutefois, rien ne permettait d'affirmer qu'il comptait y rester.

— Vous allez faire quelque chose, n'est-ce pas ? insista Felicity. Vous le devez.

Hyacinthe en doutait. Jamais elle n'était intervenue dans une telle situation. Toutefois, les choses avaient changé. M. Saint-Clair était… eh bien, il était probablement un ami, aussi étrange et déstabilisant que cela paraisse. Elle devait lui parler. Elle avait passé la matinée et une bonne partie de l'après-midi à traduire le journal de sa grand-mère. Il avait sûrement hâte de savoir ce qu'elle avait appris.

Si, en s'entretenant avec lui, elle empêchait une algarade, elle serait ravie d'être l'héroïne du jour. Même si personne d'autre que Felicity ne le saurait.

— Je vais l'inviter à danser, s'entendit-elle déclarer.

— Pardon ? demanda Felicity en écarquillant les yeux.

Hyacinthe avait certes la réputation d'être une originale, mais même elle n'avait jamais osé inviter un gentleman à danser.

— Discrètement, précisa-t-elle. Personne d'autre que lui ne le saura. Ainsi que vous.

— Et quiconque se trouvera près de lui. Et quiconque à qui cette personne le dira. Et quiconque…

— Savez-vous ce qui est merveilleux avec les vieilles amitiés comme la nôtre ? l'interrompit Hyacinthe.

Felicity secoua la tête.

— Vous me pardonnerez quand je vous tournerai le dos sans écouter vos mises en garde.

Et ce fut exactement ce qu'elle fit.

Toutefois, l'aspect dramatique de sa sortie fut considérablement atténué par le petit rire de Felicity, qui murmura :

— Bonne chance !

Trente secondes plus tard. Cela ne prend pas bien longtemps de traverser une salle de bal, après tout.

Gareth avait toujours bien aimé Jane Hotchkiss. Sa sœur avait épousé un cousin à lui, aussi se voyaient-ils de temps à autre à Danbury House. Le bon côté, c'était qu'il pouvait l'inviter à danser sans qu'elle s'imagine qu'il nourrissait des projets matrimoniaux à son endroit.

Le mauvais, c'était qu'elle le connaissait bien. Du moins, assez pour savoir quand il n'était pas lui-même.

— Que cherchez-vous ? demanda-t-elle alors que leur quadrille touchait à sa fin.

— Rien, mentit-il.

— Très bien, dit-elle en fronçant ses sourcils pâles. Alors qui cherchez-vous ? Et ne me répondez pas personne. Vous n'avez cessé de jeter des regards autour de vous durant toute la danse.

Il la regarda droit dans les yeux.

— Votre imagination est sans limites, ma chère Jane.

— Et maintenant, vous mentez effrontément.

Elle avait raison, bien sûr. Depuis qu'il avait franchi la porte une vingtaine de minutes auparavant, il cherchait Hyacinthe Bridgerton. Il avait cru la repérer juste avant de croiser Jane, mais c'était une de ses sœurs. Les Bridgerton se ressemblaient tellement que c'en était exaspérant. De l'autre côté d'une salle de bal, ils étaient pratiquement impossibles à distinguer.

Tandis que l'orchestre jouait les dernières mesures du quadrille, Gareth prit sa cavalière par le bras et quitta la piste de danse.

— Jamais je ne vous mentirais, Jane, assura-t-il.

— Bien sûr que si. De toute façon, vous ne pouvez pas me tromper, vos yeux vous trahissent. Les seuls moments où votre regard devient sérieux, c'est quand vous mentez.

— Voyons, vous…

— C'est vrai, croyez-moi, et… Oh, bonsoir mademoiselle Bridgerton !

Gareth se retourna vivement. Hyacinthe était là, telle une apparition toute de soie bleue vêtue. Elle était particulièrement en beauté ce soir. Sa coiffure était différente. Il n'aurait su dire en quoi, il n'était pas assez observateur pour noter de tels détails, mais cela changeait tout. Elle n'était plus tout à fait la même.

Ou alors, c'étaient ses yeux. Ils brillaient de détermination.

— Mademoiselle Hotchkiss, dit-elle. C'est un plaisir de vous voir.

Jane lui adressa un sourire chaleureux.

— Les soirées de lady Bridgerton sont toujours merveilleuses. S'il vous plaît, transmettez-lui mes amitiés.

— Je n'y manquerai pas. Oh, mais Kate est là-bas, près du buffet ! s'exclama Hyacinthe. Au cas où vous aimeriez les lui transmettre vous-même.

Gareth arqua un sourcil. Il ignorait ce que Hyacinthe avait à lui dire, mais elle ne souhaitait pas avoir de témoin.

— J'y vais de ce pas, déclara Jane. Très bonne soirée à tous les deux.

— Elle est intelligente, murmura Hyacinthe dès qu'elle se fut éloignée.

— Vous n'avez pas été d'une grande subtilité, fit remarquer Gareth.

— Non, ce n'est pas un de mes points forts, admit-elle.

Il sourit.

— Maintenant que vous m'avez pour vous toute seule, que comptez-vous faire de moi ?

— Vous ne souhaitez pas savoir ce que j'ai trouvé dans le journal de votre grand-mère ?

— Bien sûr que si.

— Peut-être pourrions-nous en parler sur la piste de danse ? suggéra-t-elle.

— Vous m'invitez ? demanda-t-il, à la fois ravi et incrédule.

Elle le fusilla du regard.

— Ah, je retrouve la véritable Mlle Bridgerton. Elle refait surface telle une revêche…

— Auriez-vous la bonté de m'inviter à danser ? demanda-t-elle entre ses dents.

Il réalisa, non sans surprise, que ce n'était pas facile pour elle. Hyacinthe Bridgerton, toujours à l'aise en toutes circonstances, était effrayée de lui demander une danse.

Comme c'était charmant.

— Avec plaisir, répondit-il. Puis-je vous escorter jusqu'à la piste de danse ou le privilège est-il réservé à celui qui lance l'invitation ?

— Faites, dit-elle avec hauteur.

Pourtant, une fois sur la piste, elle parut perdre un peu de sa superbe. Elle avait beau veiller à être discrète, elle n'en jetait pas

moins des regards éperdus autour d'eux.

— Qui cherchez-vous ? demanda-t-il avant de se rendre compte qu'il posait la même question que Jane un instant plus tôt.

— Personne, répondit-elle en levant vivement les yeux sur lui. Qu'y a-t-il de si amusant ?

— Rien. Et je suis sûr que vous cherchiez quelqu'un, même si vous donnez l'impression que ce n'est pas le cas.

— Parce que ce n'est pas le cas.

Elle plongea en une élégante révérence alors que l'orchestre entamait une valse.

— Vous mentez plutôt bien, Hyacinthe Bridgerton, déclara-t-il en posant la main sur sa taille, quoique pas aussi bien que vous le pensez.

La musique s'éleva, une douce mélodie à trois temps. Gareth avait toujours aimé danser, surtout quand sa partenaire était jolie, mais dès le premier pas ou presque, il sut que cette valse ne serait pas ordinaire.

Hyacinthe Bridgerton était une très mauvaise danseuse.

Il ne put s'empêcher de sourire.

Il n'aurait pourtant su dire pourquoi il trouvait cela si amusant. Peut-être parce qu'elle était tellement douée dans tout ce qu'elle entreprenait. C'est ainsi qu'elle avait récemment défié un jeune homme lors d'une course à cheval dans Hyde Park et gagné. Et il était prêt à parier que, si elle trouvait un professeur d'escrime, elle aurait tôt fait de toucher son adversaire au cœur.

En revanche, pour la valse…

Il aurait dû se douter qu'elle voudrait mener la danse.

— Dites-moi, mademoiselle Bridgerton… commença-t-il.

Peut-être qu'un brin de conversation lui occuperait l'esprit. Il avait remarqué que l'on dansait mieux quand on ne réfléchissait pas.

— … où en êtes-vous du journal ?

— Je n'ai traduit qu'une dizaine de pages depuis que nous en avons parlé, répondit-elle. Ce ne semble peut-être pas beaucoup…

— Cela semble beaucoup, au contraire, assura-t-il tout en exerçant une pression plus appuyée au creux de ses reins.

Encore un peu et peut-être parviendrait-il à… la faire tourner… vers la gauche…

Là !

C'était la valse la plus sportive qu'il eût jamais dansée.

— Comme vous le savez, je ne parle pas couramment l'italien. Cela me prend un peu plus de temps que s'il s'agissait de lire un roman.

— Inutile de vous excuser, dit-il en rassemblant ses forces pour l'entraîner vers la droite.

Elle lui marcha sur le pied. En temps ordinaire, il aurait pris cela pour des représailles ; vu les circonstances, il lui accorda le bénéfice du doute.

— Je suis désolée, murmura-t-elle en rougissant. D'habitude, je ne suis pas aussi maladroite.

Gareth se mordit la lèvre. Il ne devait pas rire d'elle. Cela lui briserait le cœur. Hyacinthe Bridgerton, avait-il deviné, voulait faire les choses parfaitement ou pas du tout. Et il la soupçonnait de ne pas se douter qu'elle était une aussi effroyable danseuse. Sinon, jamais elle ne se serait persuadée que marcher sur le pied de son cavalier était exceptionnel.

Cela expliquait également son insistance à lui rappeler qu'elle ne parlait pas couramment l'italien. Elle ne devait pas supporter qu'il imagine qu'elle était lente sans raison.

— J'ai dû dresser une liste des mots que je ne connaissais pas, poursuivit-elle. Je vais les envoyer à mon ancienne gouvernante, qui

vit toujours dans le Kent. Je suis sûre qu'elle sera heureuse de me les traduire. Malgré tout…

Elle grommela quand il la fit tourner vers la gauche, manifestement contre sa volonté.

— Malgré tout, reprit-elle, j'ai saisi l'essentiel. C'est surprenant ce que l'on peut déduire quand on n'a pas l'intégralité.

— Je n'en doute pas, dit-il parce qu'elle semblait attendre une approbation. Mais pourquoi n'achetez-vous pas un dictionnaire d'italien ? Je vous le rembourserai, naturellement.

— Oh, j'en ai un ! Il ne doit toutefois pas être très bon, car il manque la moitié des mots.

— La moitié ?

— Enfin, un certain nombre, mais là n'est pas le problème.

Il attendit qu'elle continue.

Ce qu'elle s'empressa de faire, bien entendu.

— Je ne crois pas que l'italien soit la langue maternelle de l'auteur.

— L'auteur du dictionnaire ?

— Oui. Ce n'est pas un italien idiomatique.

Elle parut s'absorber dans ses pensées, puis elle haussa les épaules et rata un pas, ce qu'elle ne parut pas remarquer.

— Enfin, peu importe, reprit-elle. Je progresse, même si je ne vais pas très vite. Je suis allée jusqu'à son arrivée en Angleterre.

— En seulement dix pages ?

— Vingt-deux, mais elle n'écrit pas tous les jours. Elle laisse souvent passer plusieurs semaines. Elle n'a consacré qu'un seul paragraphe à la traversée, pour dire combien elle est ravie que votre grand-père souffre du mal de mer.

— On trouve son bonheur où l'on peut, commenta Gareth.

Hyacinthe acquiesça.

— Elle omet également de mentionner sa… hum… nuit de noces.

— Réjouissons-nous-en, dit Gareth.

La seule nuit de noces dont il voulait encore moins entendre parler après celle de grand-mère Saint-Clair, c'était celle de grand-mère Danbury.

Il n'était pas certain d'y survivre.

— Vous avez l'air souffrant, s'inquiéta Mlle Bridgerton.

Gareth secoua la tête.

— Il y a certaines choses qu'on ne devrait jamais savoir sur ses grands-parents.

Elle sourit joyeusement.

Il se surprit à sourire à son tour. Il y avait quelque chose de contagieux dans les sourires de Hyacinthe Bridgerton, quelque chose qui obligeait les gens à interrompre leur tâche, et même leurs pensées, pour y répondre.

Quand elle souriait – quand elle souriait vraiment, pas quand elle esquissait un demi-sourire faux pour avoir l'air intelligente –, son visage était métamorphosé. Ses yeux étincelaient, ses joues se teintaient de rose et…

Et elle était belle.

C'était étonnant qu'il ne s'en soit encore jamais aperçu. Que personne ne s'en soit aperçu. Gareth fréquentait la haute société londonienne depuis qu'elle avait fait son entrée dans le monde, et s'il n'avait pas entendu le moindre commentaire désobligeant sur son physique, personne ne l'avait jamais qualifiée de beauté.

Peut-être parce qu'on était tellement occupé à tenter de suivre ce qu'elle disait qu'on n'avait plus le temps de regarder son visage.

— Monsieur Saint-Clair ? Monsieur Saint-Clair !

Il baissa les yeux. Elle le dévisageait d'un air agacé. Bonté divine, combien de fois l'avait-elle appelé ?

— Vu les circonstances, dit-il, vous feriez aussi bien de m'appeler par mon prénom.

— Bonne idée, approuva-t-elle. À condition que vous en fassiez autant.

— Hyacinthe[1], dit-il. Cela vous va bien.

— C'était la fleur préférée de mon père. Plus exactement, il s'agit de la jacinthe à grappe, appelée aussi muscari. Elle fleurit par centaines au printemps près de notre maison dans le Kent.

— Et elle est de la couleur de vos yeux, fit remarquer Gareth.

— Une heureuse coïncidence.

— Il a dû être ravi.

— Il ne l'a jamais su, dit-elle en détournant le regard. Il est mort avant ma naissance.

— Je suis désolé.

Gareth ne connaissait pas très bien les Bridgerton, toutefois, contrairement aux Saint-Clair, ils semblaient se vouer une grande affection.

— Je savais qu'il était décédé, mais j'ignorais que vous ne l'aviez pas connu.

— Je ne devrais pas en être triste, dit-elle doucement. Comment peut-on regretter ce qu'on n'a jamais eu ? Pourtant, je dois avouer que parfois il me manque.

Gareth choisit ses mots avec soin.

— Ce doit être douloureux, je suppose… de ne pas connaître son propre père.

Elle hocha la tête, baissa les yeux, puis regarda par-dessus les épaules de Gareth. Il était un peu surpris, et cependant touché, qu'elle ait du mal à soutenir son regard en cet instant. Jusqu'à présent, leurs échanges avaient été un mélange de potins et de plaisanteries. C'était la première fois qu'ils abordaient des questions

personnelles, des questions qui révélaient leur histoire derrière les sourires faciles et les traits d'esprit.

Elle garda les yeux rivés sur un point derrière lui, même après qu'il l'eut habilement fait tourner à gauche. Il ne put retenir un sourire. Elle s'améliorait à présent qu'elle avait cessé de réfléchir.

Son regard croisa de nouveau le sien et son expression se fit déterminée. De toute évidence, elle s'apprêtait à changer de sujet.

— Voulez-vous en savoir davantage sur ce que j'ai traduit ?

— Bien sûr.

— La valse va bientôt se terminer. Je crois qu'il y a un peu de place là-bas.

Du menton, elle désigna l'angle opposé de la salle de bal, où des sièges avaient été disposés.

— Nous devrions pouvoir discuter sans être dérangés, poursuivit-elle.

Les dernières notes de la valse résonnèrent. Gareth recula d'un pas et inclina le buste.

— Nous y allons ? dit-il en lui offrant son bras.

Elle acquiesça, et cette fois, il la laissa le mener.

---

1. Jacinthe en anglais. *(N.d.T.)*

7

Une dizaine de minutes ont passé ; la scène se déroule à présent dans le hall.

En général, Gareth n'avait que faire des grands bals. Ils étaient bondés et surchauffés, et même s'il aimait danser, il se retrouvait à passer l'essentiel de sa soirée à parler de choses sans intérêt avec des personnes sans intérêt. Ce soir, en revanche, songea-t-il en quittant la salle de bal, il était heureux d'être venu.

Après leur valse, Hyacinthe et lui s'étaient installés dans un coin de la salle et elle l'avait informé des progrès de sa traduction. En dépit de ses excuses, elle avait bien avancé. Elle en était à présent à l'arrivée de sa grand-mère en Angleterre – une arrivée qui n'avait pas été de très bon augure. Isabella avait glissé en descendant du petit bateau qui les avait déposés sur la côte si bien que son premier contact avec le sol anglais avait été dû à une chute sur le sable humide de la plage de Douvres.

Bien entendu, son tout nouveau mari n'avait pas levé le petit doigt pour l'aider à se relever.

Gareth secoua la tête, se demandant pourquoi elle n'avait pas fait immédiatement demi-tour pour regagner l'Italie. D'après Hyacinthe, plus rien ne l'attendait là-bas. Elle avait eu beau supplier ses parents

de ne pas la marier à un Anglais, ils n'avaient rien voulu entendre. Elle savait donc qu'elle ne serait pas la bienvenue chez elle.

Gareth ne pouvant s'attarder indéfiniment auprès d'une jeune fille sans éveiller l'attention, dès que Hyacinthe avait terminé son compte rendu, il lui avait souhaité le bonsoir et l'avait escortée auprès du prochain gentleman sur son carnet de bal.

Ses objectifs pour la soirée à présent atteints (saluer son hôtesse, danser avec Mlle Bridgerton et se tenir informé de la progression de sa traduction), il pouvait s'en aller. La nuit était encore jeune. Rien ne lui interdisait de se rendre à son club ou dans quelque tripot.

Ou, songea-t-il, chez sa maîtresse, qu'il n'avait pas vue depuis un certain temps. À vrai dire, elle n'était pas exactement sa maîtresse. Il n'avait pas les moyens d'offrir à une femme telle que Maria le luxe auquel elle était habituée, mais par chance l'un de ses anciens protecteurs lui avait acheté une petite maison dans Bloomsbury, ce qui évitait à Gareth de devoir en faire autant. Puisqu'il ne payait pas ses factures, elle ne se sentait pas obligée de lui être fidèle, ce qui était sans importance puisqu'il ne l'était pas non plus.

Quoi qu'il en soit, cela faisait longtemps qu'il ne l'avait pas vue. La seule femme qu'il semblait désormais fréquenter était Hyacinthe Bridgerton, et Dieu savait qu'il n'était pas question de badiner avec elle.

Il salua quelques connaissances, quitta la salle de bal et se dirigea vers la sortie. Il s'arrêta soudain.

Bloomsbury n'était pas tout près, d'autant qu'il devrait prendre une voiture de location puisque à l'aller il était venu dans celle de grand-mère Danbury. Il décida donc de se rendre d'abord aux toilettes. Il revint sur ses pas, remonta le couloir, et entra dans l'antichambre des toilettes, qui étaient apparemment occupées. En attendant son tour, il se mit à siffloter.

Il avait toujours adoré siffler.

My bonnie lies over the ocean…

Il chantait les paroles mentalement.

My bonnie lies over the sea…

De toute façon, la moitié des chansons qu'il sifflait comportaient des paroles qu'il pouvait difficilement chanter à voix haute.

Bring back, bring back…

— J'aurais dû me douter que c'était vous.

Gareth se figea. Il était nez à nez avec son père, qui venait de sortir des toilettes.

— *So bring back my bonie to me*, chanta-t-il à voix haute en insistant sur le dernier mot.

Le baron serra les dents. Il détestait l'entendre chanter encore plus qu'il détestait l'entendre siffler.

— Je m'étonne qu'on vous ait laissé entrer, dit-il d'une voix trompeusement calme.

Gareth haussa les épaules.

— Il faut croire que le sang est assez bien caché pour que personne ne voie s'il est bleu ou pas. Amusant, non ? répliqua-t-il avec un sourire provocant. Quand je pense que tout le monde me prend pour votre fils ! N'est-ce pas la meilleure plaisanter…

— Arrêtez, le coupa le baron. Bonté divine, c'est déjà assez pénible de vous voir. Vous entendre est plus que je n'en peux supporter.

— Ah oui ? C'est étrange, vous me laissez parfaitement indifférent.

En vérité, Gareth commençait à trembler. Son cœur battait plus vite et il se sentait oppressé, agité. Ses pensées le désertaient et il avait toutes les peines du monde à demeurer immobile.

On aurait pu croire qu'il était habitué. Or, chaque fois, il était pris de court. Il espérait que le moment était enfin venu où il pourrait voir son père sans en être affecté. Il se trompait.

Il l'était toujours.

Et lord Saint-Clair n'était même pas son père. C'était peut-être cela, le pire. Cet homme qui avait le don de le transformer en gamin stupide n'était même pas son père. Combien de fois Gareth s'était-il répété que ce n'était pas important ? Que cet homme n'était rien pour lui ? Que son sang ne coulait pas dans ses veines ? Qu'il n'avait pas plus d'importance pour lui que le premier inconnu croisé dans la rue ?

Pourtant, il en avait. Gareth n'espérait pas son approbation, il y avait renoncé depuis bien longtemps. Et qui voudrait de l'approbation d'un homme qui ne vous inspirait pas le moindre respect ?

Ce qu'il espérait, c'était autre chose. Quelque chose de plus difficile à définir. Chaque fois qu'il voyait le baron, il était pris d'une irrépressible envie de s'affirmer. D'être reconnu.

D'exister à ses yeux.

Il fallait qu'il contrarie cet homme. Parce que Dieu savait combien cet homme le contrariait.

Il ressentait cela chaque fois qu'ils se croisaient ou qu'ils étaient contraints d'échanger quelques mots. Gareth le savait, il devait mettre un terme à cette conversation au plus vite. Avant de commettre un acte regrettable.

Car c'était toujours ce qui se passait. Chaque fois, il se jurait qu'il avait appris sa leçon, qu'il avait mûri. Et chaque fois, il recommençait. En présence de son père, il était de nouveau un gamin de quinze ans qui ne savait que ricaner et provoquer.

Cette fois, il allait essayer. Il était à Bridgerton House, nom de nom. La moindre des choses était d'éviter une scène.

— Si vous voulez bien m'excuser, dit-il en essayant de le contourner.

Lord Saint-Clair fit un pas de côté, le bloquant avec son épaule.

— Vous ne l'aurez jamais, ricana-t-il.

Gareth se figea.

— De qui parlez-vous ?

— De la fille Bridgerton. Je vous ai vu la lorgner.

L'espace d'un instant, Gareth demeura immobile. Il n'avait même pas réalisé que son père était présent dans la salle de bal. Il en était contrarié, ce qui était étrange. Après tout, n'aurait-il pas dû sauter de joie en s'apercevant qu'il avait enfin profité d'une soirée à laquelle son père assistait également ?

Or, tout ce qu'il ressentait, c'était l'impression d'avoir été dupé. Comme si le baron s'était caché.

Comme s'il l'avait épié.

— Eh bien, vous n'avez rien à dire ? insista lord Saint-Clair.

Arquant les sourcils, Gareth désigna le pot de chambre dans la petite pièce derrière son père.

— Non, à moins que vous ne souhaitiez que je ne vise d'ici ? rétorqua-t-il d'une voix traînante.

Le baron se tourna et, comprenant la plaisanterie, répliqua d'un air dégoûté :

— Vous en seriez bien capable.

— En effet, rétorqua Gareth. Je crois même que je vais le faire.

Il n'avait lancé cette remarque triviale que dans l'espoir de mettre fin à ce pénible échange, mais à présent, il se prenait au jeu… et il avait bien envie de surenchérir dans la grossièreté, rien que pour le plaisir de voir son père rougir de rage.

— Votre éducation est déplorable, marmonna ce dernier.

— C'est vous qui m'avez élevé.

Il avait visé juste, comprit-il en voyant son père serrer les dents.

— Bien malgré moi. Et je n'aurais jamais imaginé que je serais contraint de vous transmettre mon titre.

Gareth retint sa langue. S'il était prêt à dire un tas de choses pour faire enrager le baron, jamais il ne plaisanterait sur la mort de son frère. Jamais.

— George doit se retourner dans sa tombe, lâcha lord Saint-Clair d'une voix sourde.

Ce fut la phrase de trop. Une seconde plus tard, Gareth avait plaqué son père contre le mur, une main sur son épaule, l'autre sur sa gorge.

— George était mon frère, gronda-t-il.

— C'était mon fils ! cracha le baron.

Gareth commençait à manquer d'air. Il lui semblait soudain que ses poumons ne parvenaient plus à se remplir.

— C'était mon frère, répéta-t-il en s'efforçant de ne pas crier. Peut-être pas par vous mais par notre mère. Et je l'aimais.

La perte n'en paraissait soudain que plus douloureuse. Il avait pleuré George depuis le jour de sa mort, et soudain, il avait l'impression qu'un trou béant s'était ouvert en lui et il ignorait comment le remplir.

Il ne lui restait plus qu'une seule personne au monde. Sa grand-mère. Une seule personne dont il pouvait dire qu'il l'aimait.

Et qui l'aimait en retour.

Jamais il n'en avait pris conscience. Peut-être n'avait-il jamais eu envie de le faire. En cet instant, alors qu'il se tenait devant l'homme qu'il avait toujours appelé père, même après qu'il eut découvert le secret de sa naissance, il mesurait l'immensité de sa solitude.

Et il était dégoûté de lui-même. De son comportement. De ce qu'il devenait en présence du baron.

Abruptement, il le lâcha, recula et le regarda reprendre son souffle.

Il fallait qu'il parte. Il devait sortir, s'en aller, il voulait être n'importe où plutôt qu'ici.

— Vous ne l'aurez jamais, répéta le baron d'un ton moqueur.

Gareth s'était déjà dirigé vers la porte. Il ne s'en aperçut que lorsque les paroles du baron le firent se pétrifier.

— Mlle Bridgerton, précisa ce dernier.

— Je ne veux pas de Mlle Bridgerton, répondit Gareth.

À ces mots, son père éclata de rire.

— Bien sûr que si ! Elle est tout ce que vous n'êtes pas. Tout ce que vous ne pourrez jamais espérer être.

Gareth s'obligea à se détendre, ou du moins de le faire croire.

— Je n'ai aucune envie d'être une femme, répliqua-t-il avec ce petit sourire effronté qui avait toujours fait enrager le baron.

Celui-ci ne mordit pas à l'hameçon.

— Elle ne vous épousera jamais.

— Je ne me souviens pas de le lui avoir demandé.

— Bah ! Voilà une semaine que vous lui tournez autour comme un petit chien. Tout Londres fait déjà des paris.

Gareth savait qu'il avait fait hausser quelques sourcils en s'affichant, une fois n'était pas coutume, avec une jeune fille de bonne famille. Il savait également que son père exagérait toujours la portée des rumeurs.

Pour autant, il ressentait une satisfaction mauvaise à l'idée que le baron soit aussi touché par ce qu'il faisait qu'il l'était lui-même par ce que faisait le baron.

— Mlle Bridgerton est très amie avec ma grand-mère.

Gareth savoura la grimace de dépit de lord Saint-Clair à cette allusion à lady Danbury. Ils se détestaient, et à l'époque où ils

s'adressaient encore la parole, lady Danbury l'avait toujours pris de haut. Elle était comtesse par son mariage, lord Saint-Clair n'était qu'un modeste baron, et elle se débrouillait pour qu'il ne l'oublie pas.

— Bien sûr qu'elle est amie avec la comtesse, répliqua son père. Sinon, pourquoi tolérerait-elle vos attentions ?

— Ma foi, vous allez devoir lui poser la question vous-même, rétorqua Gareth d'un ton qu'il espérait désinvolte.

Il n'allait certainement pas lui révéler que Hyacinthe traduisait le journal d'Isabella. Lord Saint-Clair exigerait qu'il le lui remette, ce dont Gareth n'avait absolument pas l'intention. Pas seulement pour le plaisir de posséder quelque chose que le baron pourrait désirer, mais parce qu'il était déterminé à savoir quels secrets y étaient cachés. Et même si le journal ne contenait aucune révélation, juste la triste routine d'une jeune aristocrate mariée à un homme qu'elle n'aimait pas, il voulait entendre sa voix.

Voilà pourquoi il ne fit aucune allusion au carnet.

— Vous pouvez toujours essayer, murmura lord Saint-Clair. Ils ne voudront jamais de vous. Le sang ne ment pas. Il ne ment jamais.

— Que voulez-vous dire ? demanda Gareth d'un ton neutre.

Il avait toujours du mal à savoir si son père le menaçait ou ne faisait que discuter de son sujet favori : les lignées et la noblesse.

— Les Bridgerton, répondit le baron. Jamais ils ne vous laisseront l'épouser, même si elle était assez sotte pour s'imaginer qu'elle est éprise de vous.

— Elle ne…

— Vous êtes grossier, l'interrompit son père. Vous êtes stupide…

— Certainement pas ! protesta Gareth sans pouvoir se retenir.

— Vous vous comportez comme un imbécile, poursuivit le baron. Vous n'êtes pas digne d'une Bridgerton. Vous ne les duperez pas longtemps.

Gareth prit une profonde inspiration pour conserver son calme. Lord Saint-Clair adorait le provoquer.

— Par certains côtés, poursuivit ce dernier avec un sourire satisfait, c'est un sujet intéressant.

Gareth se contenta de le regarder sans répondre.

— Dites-moi, je vous prie, qui est votre père ?

Gareth retint son souffle. C'était la première fois que le baron posait ouvertement cette question. Il avait traité Gareth de bâtard, de corniaud, de chien galeux, et avait insulté sa mère, en revanche, jamais il n'avait évoqué l'identité de son père.

La connaissait-il ?

— Vous êtes mieux placé que moi pour le savoir, répondit Gareth doucement.

La tension était palpable, le silence assourdissant.

— Votre mère ne l'a jamais révélé, déclara finalement lord Saint-Clair.

Gareth le fixa d'un regard méfiant. Si la voix du baron était teintée d'amertume, comme toujours, il discernait autre chose. Comme s'il le sondait, ou le testait. Comme s'il prêchait le faux pour savoir le vrai. Tentait-il de savoir s'il avait percé à jour l'identité de son père ?

— Cela vous ronge, constata Gareth, qui ne put s'empêcher de sourire. Elle désirait un autre homme que vous, et cela vous tue à petit feu, même après toutes ces années.

L'espace d'un instant, il crut que son père allait le frapper. Puis lord Saint-Clair recula d'un pas, les bras le long du corps.

— Je n'aimais pas votre mère, dit-il.

— Je ne vous en ai jamais soupçonné, répliqua Gareth.

Il n'avait jamais été question d'amour. Uniquement d'orgueil. Avec le baron, tout n'était qu'une question d'orgueil.

— Je veux savoir, grommela celui-ci. Je veux savoir qui c'était, même s'il m'en coûte de l'admettre devant vous. Je ne lui ai jamais pardonné ses péchés, mais vous… vous…

Il éclata d'un rire qui glaça Gareth.

— Vous êtes son péché, reprit-il en riant de plus belle. Vous ne saurez jamais. Vous ne saurez jamais quel sang coule dans vos veines. Et vous ne saurez jamais quel homme ne vous a pas assez aimé pour vous reconnaître.

Le cœur de Gareth cessa de battre.

Un sourire mauvais incurva les lèvres du baron.

— Pensez-y, la prochaine fois que vous inviterez Mlle Bridgerton à danser. Vous n'êtes probablement rien de plus que le rejeton d'un ramoneur de passage.

Il haussa les épaules avec dédain.

— Ou peut-être un valet de pied, enchaîna-t-il. Il y avait quelques jeunes gens costauds parmi le personnel de Clair Hall.

Gareth faillit le gifler. Il en avait tellement envie que sa main le démangeait. Au prix d'un effort de volonté inouï il parvint à rester de marbre.

— Vous n'êtes qu'un bâtard, déclara le baron en se dirigeant vers la porte. Vous ne serez jamais rien d'autre.

— Oui, mais je suis votre bâtard, riposta Gareth avec un sourire moqueur. Né dans les liens du mariage, à défaut d'être de votre sang.

Il se planta devant lui avant d'ajouter :

— Je suis votre fils.

Le baron jura et referma une main tremblante sur la poignée de la porte.

— Et cela vous tue, n'est-ce pas ? insista Gareth.

— N'essayez pas de vous faire meilleur que vous n'êtes, siffla lord Saint-Clair. Vous allez me faire pitié.

Puis, sans laisser à Gareth le temps de répliquer, il sortit.

Pendant quelques secondes, le jeune homme ne bougea pas. Comme si quelque chose en lui exigeait une immobilité absolue. Comme si le moindre mouvement risquait de le faire voler en éclats.

Et soudain…

Il leva les bras d'un geste furieux, les doigts recourbés comme des griffes, et se mordit les lèvres pour se retenir de hurler. Un son jaillit pourtant de sa gorge, profond et guttural.

La plainte d'un animal blessé.

Seigneur, pourquoi ?

Pourquoi cet enfer ?

Pourquoi le baron exerçait-il toujours un tel pouvoir sur lui ? Il n'était pas son père, il ne l'avait jamais été, et bon sang, il aurait dû s'en réjouir.

Et c'était le cas. Quand il était lui-même et qu'il parvenait à réfléchir posément.

En revanche, quand il était face au baron et que celui-ci exprimait à haute voix les peurs les plus secrètes de Gareth, l'argument n'avait plus aucun poids.

Il ne restait que la douleur. Il n'y avait plus que le petit garçon en lui, qui essayait et essayait encore, et ne comprenait pas pourquoi il n'était jamais à la hauteur.

Il se rua dans le couloir.

Il devait s'en aller d'ici, fuir la foule.

Il ne serait pas de bonne compagnie. Pas pour les raisons qu'invoquait son père, mais parce qu'il…

— Monsieur Saint-Clair ?

Il leva les yeux.

Bon sang, c'était Hyacinthe Bridgerton !

Elle se tenait dans le couloir. Seule. À la lueur des bougies, ses cheveux prenaient de riches nuances d'or roux. Elle était si jolie !

Sa vie était pleine, réalisa-t-il. Elle n'était peut-être pas mariée mais elle avait une famille. Elle savait qui elle était. D'où elle venait.

Jamais de sa vie il n'avait autant envié un autre être humain.

— Tout va bien ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas. Il en fallait toutefois plus pour arrêter Hyacinthe Bridgerton.

— Je viens de croiser votre père, reprit-elle d'une voix douce. Il avait l'air furieux, et quand il m'a vue, il a éclaté de rire.

Gareth serra les poings à s'enfoncer les ongles dans les paumes.

— Je me demande pourquoi, poursuivit-elle. Je le connais à peine et…

Gareth regardait un point derrière l'épaule de la jeune fille, cependant, quand elle s'interrompit, il posa les yeux sur son visage.

— Monsieur Saint-Clair, vous êtes sûr que tout va bien ? insista-t-elle.

Elle semblait sincèrement inquiète. D'une voix plus douce, elle ajouta :

— A-t-il dit quelque chose qui vous a contrarié ?

Son père avait raison sur un point. Hyacinthe Bridgerton était une fille bien. Elle était peut-être contrariante, autoritaire et souvent exaspérante, mais tout au fond, dans son cœur, c'était quelqu'un de bien.

Il lui sembla entendre de nouveau la voix de son père.

Vous ne l'aurez jamais.

Vous ne…

Bâtard, bâtard, bâtard.

Il la regarda, la regarda vraiment, depuis son visage jusqu'à ses épaules dénudées par un décolleté audacieux. La coupe de sa robe de

soie bleu nuit mettait en valeur ses jolis seins ronds.

— Gareth ? souffla-t-elle.

C’était la première fois qu’elle l’appelait par son prénom.

Soudain, il avait envie de la toucher.

Non, il avait envie de la dévorer.

Il avait envie de se servir d’elle pour se prouver qu’il avait autant de valeur qu’elle, et peut-être aussi pour prouver à son père qu’il avait sa place dans le monde et qu’il ne souillait pas tout ce qu’il touchait.

Et, plus que cela, il avait envie d’elle.

Elle écarquilla les yeux quand il fit un pas vers elle, réduisant dangereusement la distance qui les séparait.

Toutefois, elle ne recula pas. Ses lèvres s’entrouvrirent et il l’entendit pousser un petit soupir, pourtant elle ne bougea pas.

Il enroula les bras autour de sa taille et, l’instant d’après, elle était plaquée contre lui. Il désirait cette femme. Seigneur, il la désirait, et pas seulement pour son corps.

Il trouva ses lèvres, et fut tout ce qu’un homme ne devrait pas être pour un premier baiser. Il ne fut pas doux, il ne fut pas tendre. Il ne tenta pas de la séduire paresseusement jusqu’à ce qu’elle cède.

Il se contenta de l’embrasser. Avec fièvre et désespoir.

Sa langue se fraya un chemin entre ses lèvres, s’insinua dans sa bouche pour la goûter, chercher sa chaleur. Il sentit ses mains se nouer sur sa nuque et son cœur battre contre son torse.

Elle le désirait. Elle n’en était peut-être pas consciente, elle ne savait peut-être pas quoi faire de ce désir, mais elle le désirait bel et bien.

Et il eut soudain l’impression d’être un roi.

Son cœur battit à coups redoublés et son corps se raidit. Ils se retrouvèrent contre le mur. Le souffle court, il fit courir sa main le

long de son flanc, puis la referma sur un sein rond. Il le pressa, doucement pour ne pas l'effrayer, quoique avec assez de force pour en graver la forme dans sa mémoire, le poids dans sa paume.

Il avait envie de prendre ce sein dans sa bouche, de lui ôter sa robe et de faire toutes sortes de choses parfaitement immorales avec elle.

Il perçut l'instant exact où elle capitula, il entendit son petit soupir de reddition. Jamais elle n'avait été embrassée, c'était manifeste, et cependant elle était impatiente et brûlait de désir. Il le devinait à sa façon de se serrer contre lui, de se cramponner à ses épaules.

— Embrassez-moi, souffla-t-il en lui mordillant les lèvres.

— Je ne fais que ça, répondit-elle d'une voix étouffée.

Il s'écarta imperceptiblement.

— Vous auriez besoin d'une ou deux petites leçons, murmura-t-il. Mais ne vous inquiétez pas, vous avez du talent.

Alors qu'il s'inclinait pour reprendre sa bouche – bonté divine, il adorait cela –, elle lui échappa.

— Hyacinthe, dit-il d'une voix rauque en lui attrapant la main.

Lorsqu'il tira pour la ramener contre lui, elle se libéra.

Gareth arqua un sourcil interrogateur, attendant qu'elle dise quelque chose. Après tout, c'était Hyacinthe Bridgerton. Elle aurait forcément quelque chose à dire.

Sauf qu'elle semblait choquée. Embarrassée.

Puis elle fit une chose inimaginable.

Elle se retourna et s'enfuit.

8

Le lendemain matin. Notre héroïne est assise dans son lit, adossée à ses oreillers. Le journal italien est près d'elle mais elle ne l'a pas ouvert.

Elle a revécu mentalement le baiser de la veille environ quarante-deux fois.

D'ailleurs, elle est de nouveau en train de le revivre.

Hyacinthe aurait aimé se dire qu'elle était le genre de femme capable d'embrasser un homme et de passer le reste de la soirée comme s'il ne s'était rien passé. Elle s'imaginait volontiers congédiant un gentleman un peu trop audacieux sans se départir de son sang-froid, dardant sur lui un regard dédaigneux et lançant une réplique drôle et assassine.

Dans ses rêves, elle en était capable, et même de beaucoup plus.

La réalité, hélas, n'était pas aussi flatteuse.

Quand Gareth Saint-Clair l'avait appelée par son prénom puis avait tenté de l'embrasser de nouveau, elle avait pris la fuite.

Ce qui n'était pas du tout conforme à son caractère, se dit-elle pour la quarante-troisième fois depuis que ses lèvres s'étaient posées sur les siennes.

Ce n'était pas possible ! Elle ne pouvait pas accepter cela. Elle était Hyacinthe Bridgerton, tout de même.

Hyacinthe.

Bridgerton.

Cela voulait dire quelque chose. Un seul baiser ne pouvait pas faire d'elle une pauvre gourde.

En vérité, ce n'était pas le baiser. Il ne l'avait pas dérangée. Il avait même été plutôt agréable. Et, pour tout dire, longtemps attendu.

On aurait pu penser, vu ses origines et les cercles dans lesquels elle évoluait, qu'elle était fière de son innocence absolue en matière de baisers. Car, elle le savait, le moindre faux pas suffisait à ternir définitivement la réputation d'une femme.

Pour autant, on n'atteignait pas l'âge de vingt-deux ans, ou sa quatrième saison, sans développer une vague sensation de rejet si l'on n'avait pas fait au moins une fois l'objet d'une *tentative* de baiser.

Or, jamais ce n'était arrivé. Certes, elle ne demandait pas qu'on lui saute dessus, mais tout de même… toutes ces années sans un frôlement, sans même un regard appuyé sur ses lèvres !

Jusqu'à la veille au soir. Jusqu'à Gareth Saint-Clair.

Elle avait failli en bondir de surprise. En dépit de sa réputation sulfureuse, jamais M. Saint-Clair n'avait manifesté le moindre désir d'exercer ses talents de séducteur sur sa personne. Il fréquentait une chanteuse qui logeait quelque part dans Bloomsbury, après tout. Il n'avait nul besoin de Hyacinthe Bridgerton.

Et pourtant…

Seigneur, elle ignorait encore comment ils en étaient arrivés là ! Elle se souvenait de lui avoir demandé s'il allait bien – il semblait bizarre, et avait de toute évidence eu une altercation avec son père –, et l'instant d'après, il l'avait fixée d'un regard si intense qu'elle en avait frémi. Il semblait anéanti, fiévreux.

Prêt à se jeter sur elle.

Et cependant, elle avait le sentiment que ce baiser n'avait pas été prémédité. Que n'importe quelle femme croisée dans ce couloir aurait

fait l'affaire.

Ce qu'il n'avait fait que confirmer en lui expliquant en riant qu'elle avait besoin de s'améliorer.

Il n'avait sans doute pas eu l'intention de la blesser, il n'empêche qu'elle avait été piquée au vif.

— Embrassez-moi, murmura-t-elle, s'efforçant d'imiter sa voix.

Elle se laissa retomber contre ses oreillers.

— C'est ce que je faisais, marmonna-t-elle.

Dieu du ciel, qu'est-ce que cela disait d'elle si un homme ne remarquait même pas qu'elle l'embrassait ?

Et même si elle n'était pas très douée pour les baisers – ce qu'elle n'était pas prête à admettre –, cela semblait être le genre de choses que l'on fait naturellement. Le genre de choses qu'*elle* aurait dû faire naturellement. Du reste, qu'était-elle censée faire ? Brandir sa langue comme une épée ? Elle avait posé ses mains sur les épaules de Gareth. Elle ne s'était pas débattue. Qu'aurait-elle dû faire d'autre pour lui indiquer qu'elle appréciait l'expérience ?

C'était la quadrature du cercle. Les hommes attendaient des femmes qu'elles soient chastes et innocentes, puis raillaient leur manque d'expérience.

Elle avait espéré…

Hyacinthe se mordilla la lèvre, consternée de découvrir qu'elle était sur le point de fondre en larmes.

Elle avait espéré que son premier baiser serait magique. Et que le gentleman serait… eh bien, peut-être pas impressionné, mais au moins à peu près content.

Or, pas un instant Gareth Saint-Clair ne s'était départi de son ironie, et elle s'en voulait de l'avoir laissé l'humilier de la sorte.

— Ce n'est qu'un baiser, murmura-t-elle. Rien qu'un baiser. Cela ne signifie rien.

Oh, et puis, à quoi bon se mentir ? Ç’avait été plus qu’un baiser.

Beaucoup, beaucoup plus.

Pour elle, en tout cas. Elle ferma les yeux, au désespoir. Bonté divine, pendant qu’elle était étendue sur ce lit, à se ronger les sangs, il devait probablement dormir comme un bébé. Cet homme avait embrassé…

Elle préférait ne pas savoir combien de femmes il avait embrassées. Certainement assez pour qu’elle apparaisse, en comparaison, comme la plus novice des Londoniennes.

Comment lui faire face à présent ? Car elle n’avait pas le choix ; maintenant qu’elle traduisait le journal de sa grand-mère, elle allait le revoir. Si elle tentait de l’éviter, elle ne ferait que se ridiculiser un peu plus.

Et il n’était pas question de lui laisser voir combien elle était mortifiée. Il y avait beaucoup de choses dont une femme avait davantage besoin que la fierté, mais Hyacinthe était résolue à préserver sa dignité le plus longtemps possible.

En attendant…

Elle s’empara du journal de lady Isabella. Elle n’y avait pas travaillé depuis l’avant-veille et il lui restait encore une bonne centaine de pages.

Elle regarda le carnet. Elle pouvait le renvoyer à son propriétaire. En fait, elle devrait le lui renvoyer. Cela lui apprendrait.

D’un autre côté, elle aimait traduire ce journal. La vie ne proposait guère de défis à relever aux jeunes filles de bonne famille. Ce serait quand même agréable de pouvoir dire qu’elle avait traduit un livre de l’italien. Et ce serait à coup sûr agréable de le faire.

Hyacinthe ouvrit le journal là où elle s’était arrêtée. Lady Isabella venait d’arriver en Angleterre au beau milieu de la saison. Après une semaine à la campagne, son mari l’avait traînée à Londres où elle

était supposée, alors qu'elle ne parlait pas couramment l'anglais, mener la vie sociale d'une dame de son rang.

Pour ne rien arranger, la mère de lord Saint-Clair résidait à Clair House et n'était pas ravie de renoncer à sa position de maîtresse de maison.

La baronne douairière donnait des contre-ordres aux instructions de lady Isabella, compliquant la tâche des domestiques et mettant dans une position délicate ceux qui reconnaissaient la jeune femme comme leur maîtresse.

Voilà qui ne donnait pas du mariage une vision très attrayante. Hyacinthe se promit de ne pas épouser un homme dont la mère était encore en vie.

— Courage, lady Isabella, murmura-t-elle.

Elle frémit d'indignation en lisant le récit de la dernière altercation entre les deux femmes – il était question de moules ajoutées à un menu alors que les fruits de mer donnaient de l'urticaire à lady Isabella.

— Montrez-lui qui commande, l'encouragea Hyacinthe. Ne vous laissez pas…

Elle fronça les sourcils en lisant l'entrée suivante. Le *bambino* ? De quel enfant lady Isabella parlait-elle ?

Hyacinthe relut la phrase à plusieurs reprises avant de penser à vérifier la date au début de l'entrée. *24 octobre 1766*.

1766 ?

Elle revint à l'entrée précédente.

1764.

Lady Isabella avait laissé passer deux ans. Pourquoi ? Intriguée, Hyacinthe parcourut la vingtaine de pages suivantes : *1766… 1769… 1769… 1770… 1774…*

— Vous n'êtes pas une diariste très assidue, murmura-t-elle.

Pas étonnant que lady Isabella ait fait rentrer plusieurs dizaines d'années dans ce petit carnet.

Hyacinthe revint au passage où il était question du *bambino* et poursuivit sa laborieuse traduction. Lady Isabella était de retour à Londres, cette fois sans son mari, qui semblait se soucier d'elle comme d'une guigne. Apparemment, elle avait pris un peu d'assurance, même si ce n'était que le résultat du décès de la douairière – un an auparavant, d'après les estimations de Hyacinthe.

J'ai trouvé l'endroit idéal, traduisit-elle tout en écrivant. *Jamais il ne*… De nouveau, elle fronça les sourcils. Elle ne comprenait pas la suite de la phrase. Elle plaça des tirets sur son feuillet pour indiquer qu'il manquait un passage et poursuivit. *Il ne me croit pas assez intelligente*, lut-elle. *Aussi ne soupçonnera-t-il jamais*…

— Oh, Seigneur ! murmura Hyacinthe en se redressant.

Elle tourna la page pour lire aussi vite qu'elle en était capable, oubliant d'écrire.

— Lady Isabella, vous êtes aussi rusée qu'un renard ! s'exclama-t-elle, admirative.

Environ une heure plus tard, juste avant que notre héros frappe à la porte de Bridgerton House.

Gareth prit une profonde inspiration pour se donner le courage de refermer les doigts sur le heurtoir en cuivre du 5, Bruton Steet, aussi appelé le Numéro Cinq, l'élégante petite maison que la mère de Hyacinthe avait achetée après que son fils aîné s'était marié et avait récupéré Bridgerton House.

Puis il s'efforça de ne pas éprouver de dégoût pour lui-même à l'idée d'avoir besoin de courage. Du reste, ce n'était pas vraiment de courage qu'il avait besoin. Bon sang, il n'avait pas *peur*. Ce qu'il

ressentait, c'était… non, ce n'était pas non plus de la panique. C'était…

Il ravala un juron. Dans toute vie, il y avait des moments qu'on ferait n'importe quoi pour éviter. Et si cela signifiait qu'il n'était pas un homme parce qu'il n'avait *aucune* envie d'affronter Hyacinthe Bridgerton, il reconnaissait bien volontiers qu'il n'était qu'un gamin idiot.

Au demeurant, il ne connaissait personne qui aurait eu envie d'affronter Hyacinthe Bridgerton dans de telles circonstances.

Il leva les yeux au ciel, furieux contre lui-même. Pourquoi était-ce si difficile ? Pourquoi était-il aussi nerveux ? Bon sang, ce n'était pas la première fois qu'il devait revoir une femme qu'il avait embrassée la veille !

Sauf que…

Sauf que jamais il n'avait embrassé une femme comme Hyacinthe, à savoir une femme qui premièrement n'avait jamais été embrassée, deuxièmement avait toutes les raisons de s'imaginer qu'un baiser signifiait bien plus qu'un baiser.

Et troisièmement était *Hyacinthe Bridgerton*.

Il ne fallait pas sous-estimer l'importance de ce dernier point. S'il y avait une chose que Gareth avait apprise cette semaine, c'était que Hyacinthe ne ressemblait à aucune des femmes qu'il avait connues jusqu'ici.

Toute la matinée, il avait attendu le valet en livrée qui ne manquerait pas de lui ramener le journal de grand-mère Saint-Clair. Il semblait impossible que Hyacinthe accepte d'en poursuivre la traduction alors qu'il s'était comporté la veille comme le dernier des goujats.

Certes, il n'avait pas eu l'intention de lui manquer de respect. À vrai dire, il n'avait pas eu la moindre intention, et certainement pas

celle de l'embrasser. Jamais l'idée ne lui était venue à l'esprit. Et jamais elle ne lui serait venue à l'esprit si la jeune fille n'était pas apparue dans ce couloir comme par magie, à un moment où il était si déstabilisé.

Parce que son père venait de lui déclarer qu'il n'était pas digne d'elle.

Dans sa rage et son humiliation, il avait fallu qu'il prouve le contraire, même si ce baiser ne signifiait rien pour lui. Certes, l'expérience avait été agréable, plus qu'il ne l'aurait imaginé même, mais elle ne voulait rien dire.

Malheureusement, les femmes avaient une fâcheuse tendance à interpréter de travers de telles initiatives. Et l'expression de Mlle Bridgerton, quand elle s'était écartée de lui, n'avait guère été encourageante.

Pour dire le moins, elle avait paru horrifiée.

Et il s'était senti stupide. C'était bien la première fois qu'une femme manifestait un tel dégoût après qu'il l'eut embrassée.

Pour ne rien arranger, un peu plus tard, il avait entendu quelqu'un parler de lui à la jeune fille, et elle avait éclaté de rire en déclarant qu'elle aimait trop lady Danbury pour refuser une danse à son petit-fils.

Ce qui était la triste vérité. Il était bien conscient qu'elle avait tenté de sauver la face – même si elle ignorait qu'il l'entendait –, mais ses paroles faisaient trop écho à celles du baron pour ne pas le blesser.

Il soupira. Impossible de repousser davantage l'épreuve. Il leva la main, l'approcha du heurtoir…

Et faillit perdre l'équilibre quand la porte s'ouvrit à la volée.

— Bonté divine, marmonna Mlle Bridgerton, allez-vous vous décider à frapper ?

— Vous m’aviez vu ?

— Bien sûr. Ma chambre est juste au-dessus. Je vois toutes les personnes qui entrent dans la maison.

Pourquoi n’en était-il pas étonné ?

— Et je vous ai envoyé un message, ajouta-t-elle.

Elle s’effaça pour le laisser entrer et enchaîna :

— Abstraction faite de votre comportement de cette nuit, vous semblez assez bien éduqué pour ne pas refuser la demande expresse d’une dame.

— Euh… je… oui, bafouilla-t-il.

Il ne sut que dire d’autre, décontenancé par le tourbillon d’énergie qui se tenait devant lui.

Pourquoi n’était-elle pas fâchée contre lui ? N’était-elle pas censée l’être ?

— Il faut que nous parlions, dit-elle.

— Naturellement, murmura-t-il. Je vous dois des excuses pour…

— Je ne parle pas de cela, le coupa-t-elle. Même si…

L’air à la fois pensive et contrariée, elle chercha son regard.

— … vous me devez assurément des excuses.

— Bien sûr ! Croyez bien que…

— Mais ce n’est pas pour cela que je vous ai fait venir.

S’il n’avait craint d’ajouter l’impolitesse à l’insulte, Gareth aurait croisé les bras.

— Je ne comprends pas. Vous voulez que je m’excuse ou pas ?

Hyacinthe lança des regards prudents autour d’eux et porta l’index à ses lèvres.

— Chut !

— J’ai l’impression d’avoir été transporté dans un volume de *Mlle Butterworth et le baron fou*, marmonna-t-il.

Mlle Bridgerton lui jeta un regard agacé – un regard qui, il commençait à s'en apercevoir, exprimait la quintessence de sa personnalité : de l'agacement, certes, quoique saupoudré d'une pincée… non, de trois bonnes pincées d'impatience. C'était le regard d'une femme à l'esprit vif comme l'éclair qui avait passé sa vie à attendre que les autres la rattrapent.

— Entrez ici, ordonna-t-elle en indiquant une porte ouverte.

— Vos désirs sont des ordres, milady, murmura-t-il, lâchement soulagé de ne pas avoir à présenter d'humiliantes excuses.

Il pénétra dans un petit salon rose et ivoire décoré avec un goût exquis. L'endroit était si délicat, si féminin, que Gareth se demanda s'il n'avait pas été conçu pour que les hommes s'y sentent comme un éléphant dans un magasin de porcelaine.

Hyacinthe lui indiqua un fauteuil et repoussa soigneusement la porte sans la fermer tout à fait. Il suffisait d'un entrebâillement d'à peine un doigt pour faire la différence entre la respectabilité et le désastre, songea Gareth.

— Je ne veux pas qu'on nous entende, expliqua la jeune fille.

Il attendit qu'elle prenne place sur le canapé. Quand il se fut assuré qu'elle n'allait pas se relever d'un bond pour aller vérifier que personne ne les épiait, caché derrière les rideaux, il s'assit dans un fauteuil aux lignes épurées.

— Il faut que je vous parle du journal, dit-elle, les yeux brillants d'excitation.

Gareth cilla, abasourdi.

— Vous ne me le rendez donc pas ?

— Bien sûr que non ! Vous ne pensez tout de même pas que je…

Elle s'interrompit, et Gareth s'aperçut qu'elle était en train de triturer les plis de sa robe. Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, il trouva cela très gratifiant. Il était plutôt soulagé qu'elle ne soit pas

furieuse contre lui parce qu'il l'avait embrassée – comme n'importe quel homme, il était prêt à tout pour éviter ce genre de scène pénible. En même temps, il était un peu vexé qu'elle n'en semble pas du tout affectée.

Bonté divine, était-il si peu doué pour embrasser ?

— Je devrais vous rendre ce journal, reprit-elle de ce ton altier qui n'appartenait qu'à elle. En vérité, je devrais vous laisser vous débrouiller et trouver quelqu'un d'autre pour le traduire. Vous l'auriez bien mérité.

— Vous avez tout à fait raison, admit-il humblement.

Elle lui décocha un regard noir, façon de lui faire savoir qu'elle n'était pas dupe de sa docilité.

— Néanmoins… poursuivit-elle, d'un ton que n'importe qui d'autre aurait vainement tenté d'imiter.

Gareth se pencha d'un air intéressé. Cela semblait l'attitude la plus appropriée.

— Néanmoins, j'aime lire le journal de votre grand-mère et je ne vois aucune raison de me priver de cet agréable défi au seul motif que vous vous êtes montré un peu trop hardi.

Sa dernière tentative d'acquiescer ayant été mal reçue, Gareth garda le silence. Toutefois, il fut bientôt manifeste que, cette fois, on attendait une réponse de sa part.

— Cela va de soi, murmura-t-il en hâte.

Elle approuva d'un air magnanime.

— De plus, déclara-t-elle, avant de se pencher en avant, l'œil pétillant, il commence à devenir intéressant.

Gareth se figea. Avait-elle découvert le secret de sa naissance ? Il ne lui était pas venu à l'esprit que grand-mère Saint-Clair ait pu connaître la vérité. Elle venait si peu souvent à la maison. Toutefois,

si c'était le cas, il était fort possible qu'elle l'ait mentionné dans son journal.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il, sur ses gardes.

Elle s'empara du carnet, qui était posé sur un guéridon près du canapé.

— Votre grand-mère, déclara-t-elle, toute vibrante d'excitation, avait un secret.

Elle ouvrit le volume à l'emplacement marqué d'un élégant marque-page et le lui tendit en désignant une phrase au milieu de la page.

— *Diamanti,* monsieur Saint-Clair. Comprenez-vous ? Des diamants !

Gareth regarda spontanément la page.

— Je vous demande pardon ?

— Votre grand-mère avait des bijoux. Jamais elle n'en a parlé à son mari.

— Quoi ? dit-il, abasourdi.

— Sa propre grand-mère lui a rendu visite en Angleterre peu après la naissance de votre père. Elle lui a apporté un coffret de bijoux. Des bagues, si j'ai bien compris. Et un bracelet. Lady Isabella n'en a jamais parlé à personne.

— Qu'en a-t-elle fait ?

— Elle les a cachés.

Mlle Bridgerton faisait pratiquement des bonds sur le canapé.

— Elle les a cachés ici, à Londres, à Clair House. Elle écrit dans son journal que votre grand-père n'aimait pas Londres. C'était donc là qu'il avait le moins de chances de les trouver.

L'enthousiasme de Hyacinthe commençait à le gagner. Modérément, parce qu'il n'allait quand même pas se laisser égarer par un fol espoir, mais sa joie était contagieuse.

— Qu'êtes-vous en train de me dire ? demanda-t-il, le cœur battant.

— Je suis en train de vous dire, répondit-elle d'un ton patient, que ces bijoux sont sans doute encore ici. Sauf si…

Elle s'interrompit et croisa son regard.

— Sauf si vous le saviez déjà, murmura-t-elle. Votre père les a-t-il en sa possession ?

— Non, répondit Gareth, pensif. Je ne crois pas. En tout cas, il ne m'en a jamais parlé.

— Vous voyez ! Nous pourrions…

— Cela dit, il ne me parle pas souvent, poursuivit-il. Mon père ne m'a jamais considéré comme un interlocuteur digne de confiance.

L'espace d'un instant, une lueur compatissante s'alluma dans le regard de la jeune fille, avant qu'elle s'exclame, triomphante :

— Alors ils y sont toujours ! Du moins, il y a de fortes chances qu'ils y soient. Nous devons aller les chercher.

— Que… Nous ?

Oh, non !

Tout à sa joie, elle ne parut pas percevoir son manque d'enthousiasme.

— Réfléchissez, Gareth, dit-elle en l'appelant par son prénom, probablement emportée par son ardeur de chercheuse de trésors. Ce pourrait être la réponse à tous vos problèmes financiers !

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai des problèmes financiers ?

— Je vous en prie, ricana-t-elle. Tout le monde le sait. Et si vous n'en avez pas encore, vous en aurez. Votre père a des dettes d'ici jusqu'au Nottinghamshire.

Elle marqua une pause, le temps de reprendre son souffle peut-être, et enchaîna :

— Clair Hall est bien dans le Nottinghamshire, n'est-ce pas ?

— Oui, mais…

— Vous êtes donc conscient qu'un jour, vous hériterez de ses dettes ?

— Douloureusement conscient, acquiesça-t-il.

— Alors quel meilleur moyen d'assurer votre solvabilité que de mettre la main sur les bijoux de votre grand-mère avant que lord Saint-Clair ne les trouve ? Parce que nous savons l'un et l'autre qu'il s'empressera de les vendre et de dépenser l'argent.

— Vous semblez savoir beaucoup de choses sur mon père, observa Gareth d'un ton posé.

— Ne dites pas de sottises ! Je ne sais rien de lui sinon qu'il vous déteste.

Gareth ne put retenir un sourire. Il en fut surpris car c'était un sujet sur lequel il manquait généralement d'humour. Cela dit, personne n'avait jamais osé l'aborder avec lui de manière aussi franche.

— Je ne peux pas parler pour vous, continua Hyacinthe, mais pour ma part, si je détestais quelqu'un, vous pouvez être certain que je déplacerais des montagnes pour qu'il ne mette pas la main sur une petite fortune en bijoux.

— Bel exemple de charité chrétienne, marmonna Gareth.

Elle arqua un sourcil.

— Je n'ai jamais prétendu que j'étais un parangon de vertu.

— Non, admit Gareth en retenant un sourire. En effet.

La jeune fille posa les mains à plat sur ses genoux et leva vers lui un regard impatient.

— Alors, dit-elle, quand y allons-nous ?

— Où ? demanda-t-il.

— Chercher les diamants ! répliqua-t-elle. Vous n'avez donc rien écouté de ce que je viens de vous dire ?

Soudain, Gareth eut une effroyable vision de ce qui devait se passer dans la tête de Hyacinthe. Elle était vêtue de noir de la tête aux pieds – Dieu du ciel, peut-être même en tenue d'homme – en train d'attacher à la fenêtre de sa chambre des draps noués, prête à se lancer dans une folle équipée nocturne.

— Nous n'allons nulle part, déclara-t-il fermement.

— Bien sûr que si ! Vous devez retrouver ces bijoux. Il n'est pas question que votre père les découvre.

— Je vais m'en occuper.

— Vous n'irez pas sans moi.

Ce n'était pas une question, juste un constat. Au demeurant, Gareth ne s'était guère attendu à autre chose de sa part.

— Si je tente de m'introduire par effraction dans Clair House, dit-il, et notez bien le *si*, ce sera en pleine nuit.

— Naturellement.

Seigneur, arrivait-il à cette femme de se taire ?

Gareth marqua une pause pour s'assurer qu'elle en avait fini, puis annonça d'un ton exagérément patient :

— Il n'est pas question que je vous traîne en ville au beau milieu de la nuit. Car même à supposer qu'il n'y ait aucun danger, ce qui, croyez-moi, est loin d'être le cas, vous savez aussi bien que moi que, si nous étions surpris, je serais contraint de vous épouser, et je suis certain que vous ne désirez pas plus que moi en arriver à une telle fin.

C'était un discours ridiculement pontifiant et tout en méandres, mais il produisit l'effet escompté. Hyacinthe Bridgerton fut contrainte de se taire le temps d'en suivre les circonvolutions pour parvenir à la conclusion.

Puis elle rouvrit la bouche et déclara :

— Rassurez-vous, vous n'aurez pas besoin de me *traîner*.

Exaspéré, Gareth marmonna :

— Bonté divine, avez-vous écouté un seul mot de ce que je viens de vous dire ?

— Bien sûr. J'ai quatre frères aînés ; je sais reconnaître un mâle pontifiant et prétentieux quand j'en vois un.

— Oh, pour l'amour du ciel…

— Ce que vous ne comprenez pas, monsieur Saint-Clair…

Elle se pencha vers lui et arqua un sourcil, l'air si sûre d'elle que c'en était déconcertant.

— … c'est que vous avez besoin de moi.

— Autant que j'ai besoin d'un furoncle, grommela-t-il.

— Je vais feindre de n'avoir rien entendu, répliqua-t-elle entre ses dents. Sinon, je ne serais pas encline à vous aider dans votre démarche. Et si je ne vous aide pas…

— Où voulez-vous en venir ? s'impatienta-t-il.

Elle lui décocha un regard glacial.

— Vous n'êtes pas aussi raisonnable que je le croyais.

— Étrangement, vous êtes aussi raisonnable que je le croyais. À savoir pas du tout.

— Je vais feindre de ne pas avoir entendu *cela* non plus, dit-elle. Et vous semblez oublier un détail, monsieur Saint-Clair : de nous deux, c'est moi qui lis l'italien. Comment pensez-vous trouver le trésor sans mon aide ?

Gareth Saint-Clair regarda Hyacinthe d'un air abasourdi. Puis, d'un ton égal presque inquiétant, il demanda :

— Vous refuseriez de me donner ces informations ?

— Non, admit-elle.

Elle ne pouvait se résoudre à lui mentir, quand bien même il le méritait.

— J'ai un minimum de sens de l'honneur, reprit-elle. Ce que j'essayais de vous expliquer, c'est que vous auriez besoin de moi une fois dans la place. Ma connaissance de l'italien n'est pas parfaite et il reste des termes sujets à interprétation. J'aurai probablement besoin de voir la pièce pour pouvoir dire exactement de quoi parlait lady Isabella.

Il étrécit les yeux.

— C'est la vérité, je vous le jure ! se défendit-elle.

Elle prit le carnet, tourna une page, puis une autre, et revint à la première.

— Là ! dit-elle. Vous voyez ce mot ? *Armadio.* Cela peut désigner un cabinet. Ou une armoire. Ou…

Elle s'interrompit, mal à l'aise. Elle détestait devoir avouer qu'elle ne savait pas exactement de quoi il s'agissait. Même si cette lacune lui offrait une chance inespérée de participer à l'expédition.

— Pour tout vous dire, je ne suis pas absolument certaine de son sens, admit-elle avec irritation. Je veux dire, de son sens exact.

Certes, elle en avait une assez bonne idée. Et ce n'était pas dans son tempérament d'avouer un défaut qu'elle ne possédait pas.

Bonté divine, elle avait déjà assez de mal avec les défauts qu'elle possédait.

— Pourquoi ne cherchez-vous pas dans votre dictionnaire ?

— Il n'y est pas, mentit-elle.

Ce n'était pas un énorme mensonge. L'ouvrage indiquait plusieurs traductions possibles. En tout cas suffisamment pour qu'elle, Hyacinthe, puisse affirmer sans exagérer que sa compréhension restait imprécise.

Elle attendit qu'il réponde – peut-être pas aussi longtemps qu'elle aurait dû, néanmoins cela lui parut une éternité. Puis ce fut plus fort qu'elle, elle déclara :

— Si vous voulez, je pourrais écrire à mon ancienne gouvernante pour lui demander plus de précisions, mais ce n'est pas une correspondante des plus fiables.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que je ne lui ai pas écrit depuis trois ans, avoua Hyacinthe. Elle m'aiderait, cela ne fait aucun doute ; je crains toutefois qu'elle ne soit occupée et ne manque de temps pour me répondre. La dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, elle venait de mettre au monde des jumeaux.

— Pourquoi tout cela ne me surprend-il pas ?

— C'est pourtant vrai. Dieu sait combien de temps il lui faudra pour m'écrire. S'occuper de jumeaux demande énormément de travail, m'a-t-on dit, et…

Sa voix perdit en force. Si elle en jugeait par l'expression de Gareth, il ne l'écoutait plus. Elle s'obligea cependant à terminer sa phrase.

— … et je ne crois pas qu'elle ait les moyens d'engager une nourrice, acheva-t-elle d'une voix à peine audible.

Gareth garda le silence un long moment, puis :

— Si vous dites vrai et que les bijoux sont toujours là, ce que rien ne permet d'affirmer puisqu'elle les a cachés voici…

Il ferma les yeux le temps d'effectuer un rapide calcul.

— … plus de soixante ans, reprit-il, alors ils peuvent encore rester là où ils sont le temps que votre gouvernante vous envoie une traduction correcte.

— Vous pourriez attendre ? demanda Hyacinthe, stupéfaite. Vous pourriez vraiment *attendre* ?

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'ils sont là, voyons ! Parce que…

Elle s’interrompit et dévisagea Gareth Saint-Clair comme s’il avait perdu la tête. Elle savait que tout le monde n’avait pas la même façon de penser. Et elle avait appris depuis longtemps que pratiquement personne n’avait la même façon de penser qu’elle. Pour autant, jamais elle n’aurait imaginé que quiconque puisse attendre dans une telle situation.

Au nom du ciel, si cela n’avait tenu qu’à elle, ils auraient escaladé les murs de Clair House cette nuit même.

— Réfléchissez bien, l’avertit-elle. S’il trouve les bijoux entre maintenant et le moment où vous vous déciderez à les chercher, vous ne vous le pardonnerez jamais.

Il ne répondit pas, mais elle vit que son argument avait fait mouche.

— Sans parler, reprit-elle, que si cela arrivait, jamais *je* ne vous le pardonnerais.

Apparemment, cet argument-là le laissait de marbre, nota-t-elle.

Hyacinthe patienta tandis qu’il réfléchissait. Le silence était insupportable. Tout le temps qu’elle lui avait parlé du journal, elle avait oublié qu’il l’avait embrassée, et qu’elle semblait être la seule des deux à avoir apprécié l’expérience. Elle s’attendait que leur prochaine rencontre soit terriblement gênante, mais la découverte des diamants lui avait donné un but, une mission, de sorte qu’elle était de nouveau elle-même. Elle pouvait au moins remercier lady Isabella pour cela, même s’il refusait qu’elle l’accompagne dans cette aventure.

Malgré tout, elle avait l’impression que s’il y allait sans elle, elle n’y survivrait pas.

Ou que c’était lui qui n’y survivrait pas. Parce qu’elle était bien capable de l’étrangler.

Elle noua les mains et les cacha dans les plis de sa jupe. Elle était nerveuse. Elle détestait être nerveuse, elle détestait qu'il la rende nerveuse, et surtout, elle détestait devoir attendre sans parler pendant qu'il prenait une décision. Car contrairement à une croyance répandue, elle savait parfois quand il valait mieux se taire. Et il était évident que, dans le cas présent, rien de ce qu'elle pourrait dire ne l'influencerait dans un sens ou dans un autre. Sauf, peut-être…

Non. Même elle n'était pas assez folle pour le menacer d'y aller sans lui.

— Qu'alliez-vous dire ? s'enquit Gareth.

— Je vous demande pardon ?

Il se pencha en avant et la dévisagea de son regard acéré.

— Qu'alliez-vous dire ? répéta-t-il.

— D'où tenez-vous que j'allais dire quoi que ce soit ?

— Je l'ai vu sur votre visage.

Hyacinthe inclina la tête de côté.

— Vous me connaissez donc si bien ?

— Aussi effrayant que cela puisse paraître, oui, on dirait.

Il s'adossa de nouveau à son fauteuil. En le voyant chercher une position plus confortable dans le siège trop étroit pour lui, elle songea à ses frères. Ils ne manquaient jamais une occasion de se plaindre que le salon de leur mère était exclusivement conçu pour des femmes. La ressemblance s'arrêtait là. Aucun de ses frères n'était assez audacieux pour arborer un catogan, et aucun ne l'avait jamais couvée de ce regard intense qui lui faisait oublier jusqu'à son propre nom.

Il semblait chercher quelque chose sur ses traits. Ou peut-être tentait-il simplement de l'intimider.

Hyacinthe se mordit la lèvre. Elle n'était pas assez forte pour afficher un air parfaitement serein. Elle réussit toutefois à garder le

dos droit, le menton haut, et, peut-être le plus important, la bouche fermée pendant qu'il n'en finissait pas de réfléchir.

Une minute entière s'écoula. Ce n'était sans doute qu'une dizaine de secondes, mais Hyacinthe eut l'impression que cela durait une minute. Enfin, n'y tenant plus, elle dit très doucement :

— Vous avez besoin de moi.

Il baissa les yeux sur le tapis, puis les leva de nouveau sur elle.

— Si je vous emmène…

— Oh, merci ! s'exclama-t-elle, se retenant de bondir de son canapé.

— J'ai dit *si* je vous emmène, reprit-il avec des inflexions sévères qu'elle ne lui connaissait pas.

Aussitôt, elle se composa une expression docile.

— Si je vous emmène, reprit-il, les yeux rivés aux siens, il faudra obéir à mes ordres.

— Bien entendu.

— Nous procéderons comme je l'estimerai préférable.

Elle hésita.

— Hyacinthe.

— C'est d'accord, s'empressa-t-elle de confirmer, comprenant que, si elle renâclait, il reviendrait sur sa décision.

Puis elle s'entendit ajouter :

— Toutefois, si j'ai une bonne idée…

— Hyacinthe.

— … liée au fait que je comprends l'italien et pas vous, ajouta-t-elle en hâte.

Il lui décocha un regard où se mêlaient la sévérité et la lassitude.

— Rien ne vous obligerait à vous ranger à mon avis, dit-elle. Juste à l'écouter.

— Très bien, concéda-t-il dans un soupir. Nous irons lundi soir.

Hyacinthe ouvrit des yeux ronds de surprise. Après ses démonstrations d'indifférence, elle n'avait pas imaginé qu'il déciderait d'agir si rapidement. Mais elle n'allait pas s'en plaindre.

— Lundi soir, acquiesça-t-elle.

Dieu qu'elle avait hâte !

9

Lundi soir, donc. Où notre héros, qui a dédié sa vie au libertinage et à l'insouciance, découvre l'étrange sensation d'être le membre le plus raisonnable d'un tandem.

Tout en contournant furtivement la maison de Hyacinthe, Gareth se fit la réflexion qu'il avait plusieurs raisons de douter de sa santé mentale.

Un : il était minuit passé.

Deux : Hyacinthe et lui allaient être seuls.

Trois : pour se rendre chez le baron.

Quatre : afin d'y commettre un vol.

Dans la catégorie des très mauvaises idées, celle-ci remportait la palme.

Pourtant, aussi étrange que cela paraisse, Hyacinthe avait réussi à le convaincre. Et donc il était là, au mépris de tout bon sens, prêt à entraîner une jeune fille de la haute société dans une expédition aventureuse, au beau milieu de la nuit.

S'il avait voulu chercher les ennuis, il ne s'y serait pas pris autrement.

Sans compter que, si quelqu'un avait vent de leur escapade nocturne, les frères Bridgerton auraient vite fait de les traîner devant l'autel nuptial, les enchaînant l'un à l'autre pour la vie.

Il frémit. La seule perspective de devoir supporter la compagnie de Hyacinthe Bridgerton jusqu'à la fin de ses jours…

Gareth s'immobilisa, perplexe. À la réflexion, ce n'était pas si effrayant que cela. Même s'il y avait de quoi faire reculer le plus solide des hommes.

Il savait qu'elle était persuadée de l'avoir convaincu de se lancer dans cette folle équipée, et peut-être avait-elle un tant soit peu contribué à sa décision, mais la vérité, c'était qu'un homme dans sa situation financière ne pouvait bouder une occasion pareille.

Il avait été un peu surpris de la franchise avec laquelle Hyacinthe Bridgerton avait évoqué ladite situation financière. L'espace d'un instant, il avait oublié que de tels sujets étaient tout à fait inconvenants entre gens de bonne compagnie (il n'aurait pourtant pas dû s'attendre que Hyacinthe adhère à des notions aussi conventionnelles). Cela dit, il avait eu la preuve irréfutable que ses affaires privées n'étaient un secret pour personne.

Cela avait été assez déconcertant.

Le plus irrésistible, cependant, ce qui l'avait décidé à se mettre en chasse sans attendre une hypothétique réponse de la gouvernante de Hyacinthe Bridgerton, c'était la perspective, fort réjouissante, de rafler les diamants au nez et à la barbe du baron.

On ne laissait pas passer une occasion pareille !

Gareth longea l'arrière de la demeure en direction de l'entrée de service, située en face des écuries. Hyacinthe et lui étaient convenus de se retrouver là, à 1 h 30. Il ne doutait pas qu'elle serait là, habillée tout en noir comme il le lui avait recommandé.

De fait, il l'aperçut, entrebâillant la porte de service pour surveiller son arrivée.

— Vous êtes à l'heure, chuchota-t-elle en le rejoignant.

Il la regarda, incrédule. Elle avait suivi ses ordres à la lettre et était vêtue de noir de la tête aux pieds. Sauf qu'à la place d'une robe, elle portait des pantalons et un gilet d'homme.

Il savait qu'elle s'habillerait ainsi. Il en avait eu la conviction. Et pourtant, il ne put retenir un mouvement de surprise.

— Cela m'a paru plus pratique qu'une robe, déclara-t-elle, interprétant correctement son silence. De toute façon, je n'ai aucune robe noire. Dieu merci, je n'ai jamais porté le deuil !

Gareth se contenta de la regarder, fasciné. Il y avait une bonne raison, commençait-il à réaliser, pour que les femmes ne portent pas de pantalons. Il ignorait où elle s'était procuré cette tenue – sans doute avait-elle autrefois appartenu à l'un de ses frères –, quoi qu'il en soit elle la moulait et soulignait des courbes que Gareth aurait préféré ne pas voir.

Il ne voulait pas savoir que Hyacinthe Bridgerton avait une silhouette délectable. Il ne voulait pas savoir que ses jambes étaient si longues, ni que ses hanches, en plus d'être rondes, se balançaient avec une troublante sensualité à présent qu'elles n'étaient plus dissimulées sous les plis soyeux d'une jupe.

Il regrettait déjà suffisamment de l'avoir embrassée ; il n'avait pas besoin que son désir soit réveillé de la sorte.

— Je n'arrive pas à croire que je suis en train de faire une telle folie, marmonna-t-il en secouant la tête, accablé.

Bonté divine, il commençait à ressembler à un vieux ronchon ! Il avait l'impression d'entendre ses amis d'autrefois, ceux qui étaient plus raisonnables que lui et qu'il avait entraînés dans son sillage à l'époque où il faisait les quatre cents coups.

Et il commençait à se demander si ce n'étaient pas eux qui avaient eu raison.

Hyacinthe lui lança un regard méfiant.

— Il est trop tard pour faire demi-tour, murmura-t-elle.

— Je n'y songerais même pas, répondit-il dans un soupir.

S'il s'y essayait, elle serait bien capable de le pourchasser, une matraque à la main.

— Venez, dit-il. Allons-y avant qu'on ne nous surprenne.

Elle le suivit jusqu'à Barlow Place. Clair House n'était pas très loin du Numéro Cinq, aussi Gareth avait-il décidé qu'ils s'y rendraient à pied, en restant dans l'ombre chaque fois qu'ils le pourraient, afin de ne pas risquer d'être vus par des gens de la bonne société rentrant d'une soirée.

— Comment savez-vous que votre père ne sera pas chez lui ce soir ? chuchota-t-elle alors qu'ils arrivaient en vue de la maison.

— Pardon ? demanda Gareth tout en se penchant derrière l'angle d'un mur pour s'assurer que la voie était libre.

— Comment savez-vous que votre père ne sera pas chez lui ? répéta-t-elle. J'étais surprise que vous connaissiez son emploi du temps. Je n'imagine pas qu'il vous informe de ce genre de choses.

Gareth serra les dents, surpris d'être aussi irrité par cette question.

— Aucune idée, répondit-il. Je le sais, c'est tout.

C'était diablement contrariant, en vérité, d'avoir développé une telle conscience des déplacements du baron.

— Ah, dit-elle.

Et elle s'en tint là. Ce qui était parfait. Pas du tout dans ses habitudes, mais parfait.

D'un geste, il lui fit signe de le suivre. Il s'engagea dans Hay Hill, puis dans Dover Street, et enfin dans l'allée qui passait derrière Clair House.

— Depuis quand n'êtes-vous pas venu ici ? chuchota Hyacinthe alors qu'ils escaladaient le mur de derrière.

— À l'intérieur ? Dix ans. Avec un peu de chance, cette fenêtre…

Il en désigna une, au rez-de-chaussée quoique assez haute.

— … a toujours une poignée cassée.

Ils observèrent la fenêtre sans mot dire.

— Elle est plus haute que dans votre souvenir ? risqua la jeune fille.

Puis, sans attendre sa réponse – naturellement ! –, elle ajouta :

— C'est une bonne chose que je sois venue. Vous pouvez me hisser.

Gareth regarda la fenêtre, puis Hyacinthe. Il n'était pas à l'aise à l'idée qu'elle entre avant lui dans la maison. Il n'avait pas pensé à cela quand il avait préparé son plan.

— Ce n'est pas moi qui vais vous hisser, dit-elle avec impatience. Alors à moins que vous n'ayez une caisse quelque part ou un escabeau…

— Allez-y, marmonna Gareth.

Il noua les mains pour former un marchepied. Il avait fait cela d'innombrables fois, mais c'était tout à fait différent lorsqu'il s'agissait de Hyacinthe Bridgerton, et non de l'un de ses camarades d'école.

— Vous pouvez atteindre la fenêtre ? demanda-t-il en la soulevant.

— Hum, répondit-elle.

Gareth leva les yeux. Son regard arrivait juste à la hauteur de ses fesses. Il décida de profiter de la vue puisqu'il y était.

— Il faut juste que je glisse les doigts sous le rebord, murmura-t-elle.

— Allez-y, dit-il, souriant pour la première fois de la soirée.

Elle se retourna aussitôt.

— Pourquoi êtes-vous soudain si aimable ? demanda-t-elle, soupçonneuse.

— Parce que je vous trouve fort utile.

— Je…

Elle parut réfléchir, puis :

— Je ne crois pas que je vous fais confiance.

— Vous avez bien raison, acquiesça-t-il.

Il la regarda secouer doucement la fenêtre à guillotine, puis l'ouvrir en la faisant coulisser vers le haut.

— J'y suis ! chuchota-t-elle avec des accents de triomphe.

Gareth approuva d'un hochement de tête. Elle avait beau être insupportable, il fallait rendre à César ce qui appartenait à César.

— Je vais vous pousser pour vous aider à monter, dit-il. Vous devriez pouvoir…

Mais elle s'était déjà glissée à l'intérieur. Gareth ne put retenir un sourire admiratif. Hyacinthe Bridgerton était une acrobate-née.

Ou une dangereuse monte-en-l'air.

Son visage apparut dans l'encadrement de la fenêtre.

— Je ne pense pas que l'on nous ait entendus, murmura-t-elle. Pouvez-vous monter sans aide ?

— Oui, si la fenêtre est déjà ouverte.

Il avait fait cela bien des fois quand il était adolescent. Le mur était en pierre et les jointures grossières permettaient de poser le pied ou de s'agripper avec les doigts.

Vingt secondes plus tard, il était à l'intérieur.

— Je suis impressionnée, commenta Hyacinthe en regardant par la fenêtre.

— Vous êtes impressionnée par des choses étranges, commenta Gareth en époussetant ses vêtements.

— N'importe qui peut apporter des fleurs.

— Êtes-vous en train de me dire qu'il suffit d'escalader un mur pour gagner votre cœur ?

— Il en faudrait un peu plus que cela, répondit-elle d'un ton blasé. À moins de deux étages, ce n'est pas un exploit.

Gareth ne put retenir un sourire.

— Vous m'avez bien dit que le journal mentionnait une pièce décorée dans les tons de vert ?

Elle hocha la tête.

— Mais je n'ai pas bien compris de quoi il s'agissait. Peut-être un salon. Ou un bureau. En revanche, votre grand-mère évoque une petite fenêtre ronde.

— Le boudoir de la baronne. C'est au premier étage, juste à côté de sa chambre à coucher.

— Bien sûr ! chuchota-t-elle avec excitation. C'est parfaitement logique. Surtout pour dissimuler quelque chose à son mari. Elle dit qu'il ne se rendait jamais dans ses appartements.

— Nous allons passer par l'escalier principal, décida Gareth. On risque le moins de nous entendre. L'escalier de service est trop proche des chambres du personnel.

Elle acquiesça et, ensemble, ils traversèrent la maison. Tout était calme, comme Gareth l'avait prévu. Le baron vivait seul, et quand il sortait, les domestiques se retiraient tôt.

Sauf un. Gareth s'arrêta pour réfléchir. Le majordome serait réveillé. Il n'allait jamais se coucher avant que lord Saint-Clair soit rentré, au cas où il aurait besoin de ses services.

— Par là, dit-il d'une voix à peine audible en revenant sur ses pas pour prendre un autre chemin.

Ils allaient emprunter l'escalier principal, mais faire un détour pour le rejoindre.

Sa complice le suivit sans un mot. Une minute plus tard, ils gravissaient les marches. Gareth la fit passer sur le côté, car elles

grinçaient au centre et il doutait que le baron ait eu les moyens de les faire réparer.

Une fois sur le palier, il se dirigea vers le boudoir de la baronne. C'était une curieuse petite pièce rectangulaire, avec une seule fenêtre et trois portes – l'une qui donnait sur le couloir, une autre sur la chambre à coucher de la baronne et la dernière sur un petit dressing-room qui servait surtout de débarras car le boudoir offrait un espace bien plus confortable pour s'habiller.

Gareth fit signe à Hyacinthe d'y entrer, s'y glissa à son tour et referma la porte derrière eux avec mille précautions.

— À présent, dites-moi exactement ce qu'elle a écrit, murmura-t-il en allant ouvrir les rideaux pour faire entrer la pâle clarté de la lune.

— Elle indique que les bijoux sont dans l'*armadio*, chuchota Hyacinthe. Cela peut désigner une armoire. Ou une commode. Ou…

Son regard s'arrêta sur un petit cabinet de curiosités, une sorte de meuble vitrine haut et étroit placé dans un angle de la pièce. Il tenait sur trois longs pieds fins d'environ soixante centimètres.

— C'est cela ! dit-elle. Ça ne peut être que cela.

En un éclair, elle avait traversé la pièce. Quand Gareth la rejoignit, elle avait déjà ouvert l'un des tiroirs.

— Vide, annonça-t-elle, dépitée.

Elle s'agenouilla et tira sur celui du haut. Vide également. Elle leva les yeux vers Gareth.

— Vous croyez que quelqu'un a enlevé ses affaires après son décès ?

— Aucune idée.

Il tira doucement sur la porte de la vitrine pour l'ouvrir. L'intérieur était tout aussi vide.

Hyacinthe se releva, les poings sur les hanches, et observa le meuble.

— À part ce cabinet, je ne vois pas quel autre…

Elle s'interrompit et fit courir ses doigts sur les motifs gravés sur la partie supérieure.

— Peut-être le bureau, suggéra Gareth.

Il franchit l'espace qui le séparait du petit secrétaire.

— Je ne crois pas, dit Hyacinthe. Elle n'aurait pas écrit *armadio,* mais *scrivania*.

— Il a aussi des tiroirs, marmonna Gareth en les ouvrant l'un après l'autre.

— Il y a quelque chose de particulier dans cette pièce, murmura la jeune fille. L'atmosphère est très méditerranéenne, vous ne trouvez pas ?

Gareth leva les yeux.

— C'est vrai, confirma-t-il en se redressant.

— Si elle avait fait venir ces meubles d'Italie, poursuivit Hyacinthe en inclinant la tête de côté pour examiner le cabinet, ou si sa grand-mère les lui avait apportés quand elle lui a rendu visite…

— … elle connaissait l'existence d'un éventuel compartiment secret, conclut Gareth à sa place.

— Contrairement à son mari, précisa Hyacinthe.

Gareth referma rapidement les tiroirs du bureau et retourna devant le cabinet de curiosités.

— Reculez, ordonna-t-il.

Puis, glissant les doigts sous le rebord inférieur du meuble, il le tira vers lui pour l'écarter du mur. La vitrine était lourde, bien plus lourde qu'elle n'en avait l'air. Il ne put la déplacer que de quelques centimètres, juste assez pour palper la façade arrière.

— Vous sentez quelque chose ? chuchota Hyacinthe.

Il secoua la tête. Comme il ne pouvait pas aller assez loin, il s'agenouilla et tenta de sonder l'arrière du meuble en passant par le

dessous.

— Alors ? le pressa sa complice.

— Rien. Il faudrait que je…

Il tressaillit. Ses doigts venaient de rencontrer une petite arrête de forme rectangulaire.

— Quelque chose ? demanda Hyacinthe en essayant de regarder derrière le meuble.

— Je ne sais pas…

Il étira davantage le bras.

— On dirait un loquet, ou peut-être un levier.

— Pouvez-vous l'actionner ?

— J'essaie !

Le loquet était presque hors de sa portée, si bien qu'il devait se contorsionner pour le toucher. Le bas du meuble lui blessait le bras, sa tête était tordue et sa joue plaquée contre la porte.

Ce n'était pas vraiment la plus gracieuse des postures.

— Et si je fais ceci ? proposa Hyacinthe en glissant la main derrière la vitrine.

Ses doigts trouvèrent aisément le petit loquet. Aussitôt, Gareth retira son bras de sous le meuble.

— Désolée, dit sa complice, compatissante. Vous n'auriez pas pu passer le bras à l'arrière. C'est très étroit.

— Je me moque de savoir lequel de nous deux peut atteindre ce fichu loquet, répliqua-t-il.

— Ah oui ? s'étonna-t-elle. Moi pas.

— Je sais.

— Non pas que ce soit très important, mais…

— Pouvez-vous l'actionner ? l'interrompit-il.

Elle fronça les sourcils.

— Non… Il refuse de bouger. J'essaie de haut en bas… de gauche à droite…

— Et en poussant dessus ?

— Non plus. Peut-être que…

Elle retint son souffle.

— Eh bien ? s'impatienta Gareth.

Elle posa sur lui un regard brillant. Il le voyait, malgré la pénombre.

— Il a tourné. Et j'ai perçu une sorte de déclic.

— Y a-t-il un tiroir ? Pouvez-vous l'ouvrir ?

Hyacinthe secoua la tête et fit courir sa paume sur l'arrière du cabinet. Impossible de trouver la moindre fente, le plus petit renflement. Lentement, elle poursuivit vers le bas en fléchissant les genoux pour atteindre la partie inférieure. Puis elle baissa les yeux. Un petit morceau de papier se trouvait sur le plancher.

— Il était déjà là ? demanda-t-elle.

Question de pure forme. Elle savait très bien qu'il n'y était pas.

Gareth s'agenouilla à côté d'elle.

— Quoi donc ?

— Ceci.

Les mains tremblantes, elle déplia le feuillet.

— Il a dû tomber de je ne sais où quand j'ai tourné le loquet.

Toujours accroupie, elle se déplaça et orienta le papier afin qu'il se trouve dans le faible rayon de lune qui entrait par la fenêtre. Gareth se rapprocha. Tandis qu'elle dépliait avec précaution le papier friable, elle sentit la chaleur de son corps, si solide, et si dangereusement près du sien.

— Qu'est-il écrit ? demanda-t-il, son souffle tiède lui caressant le cou.

— Je… je n'en suis pas certaine.

Elle battit des paupières et s'obligea à se concentrer sur les mots. Si elle reconnaissait l'écriture de lady Isabella, les plis marqués du feuillet n'en rendaient pas la lecture aisée.

— C'est en italien. On dirait un autre indice.

Gareth secoua la tête.

— Une chasse au trésor, marmonna-t-il. C'est bien son genre !

— Elle était de nature dissimulatrice ?

— Non, mais elle adorait les jeux. Je ne suis pas surpris qu'elle ait possédé un cabinet de curiosités doté d'un compartiment secret.

Hyacinthe le regarda faire courir sa main sur le dessous du meuble.

— C'était là ! s'exclama-t-il.

— Où ? demanda-t-elle en se rapprochant de lui.

Il lui prit la main et la guida vers le fond. Une pièce de bois semblait avoir légèrement pivoté, juste assez pour qu'un feuillet s'en échappe et tombe sur le parquet.

— Vous sentez ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête. Cependant, elle n'aurait su dire si elle faisait référence au bois ou à la chaleur de sa main sur la sienne. Sa peau était chaude et un peu rugueuse, comme s'il avait souvent travaillé de ses mains. Et surtout, elle était grande. Assez grande pour recouvrir complètement la sienne.

Hyacinthe se sentait comme enveloppée, tout entière engloutie.

Et, Seigneur, ce n'était que sa main !

— Nous devrions peut-être le remettre comme il était ? suggéra-t-elle, s'emparant du premier prétexte pour penser à autre chose.

Elle retira sa main, glissa le bras derrière le meuble et remit le loquet en place. S'il était peu probable que quiconque remarque qu'il avait été actionné, d'autant que le compartiment secret était

manifestement passé inaperçu pendant soixante ans, il lui semblait plus prudent de ne laisser aucune trace de leur passage.

Son comparse acquiesça, puis lui fit signe de s'écarter pour qu'il repousse la vitrine contre le mur.

— Y a-t-il un indice sur le papier ? demanda-t-il.

— Le papier ? demanda-t-elle étourdiment. Ah oui, bien sûr ! Pas encore. Je n'y vois pas assez pour le déchiffrer. Vous croyez que nous pourrions allumer…

Elle s'interrompit. Elle n'avait pas le choix. Gareth venait de plaquer la main sur sa bouche.

Les yeux écarquillés, elle chercha son regard. Il tenait un doigt devant ses lèvres et, du menton, lui indiqua la porte.

Enfin, elle entendit. Des pas dans le couloir.

— Votre père ? articula-t-elle silencieusement une fois qu'il eut retiré sa main.

Il ne la regardait pas. À pas de loup, il s'approcha de la porte, y pressa l'oreille, avant de reculer vivement en faisant signe à Hyacinthe de le rejoindre.

Un instant plus tard, elle était à ses côtés. Avant qu'elle comprenne ce qui se passait, il l'entraîna vers la toute petite pièce attenante qui ressemblait à un dressing-room. Il y régnait une obscurité absolue et on pouvait à peine bouger. Hyacinthe était plaquée contre une robe de brocart et Gareth était tout contre elle.

Tout juste parvenait-elle à respirer.

Quand il approcha les lèvres de son oreille, elle perçut sa voix plus qu'elle ne l'entendit.

— Pas un mot.

Dans le boudoir, la porte qui donnait sur le couloir s'ouvrit avec un déclic et des pas lourds retentirent.

Hyacinthe retint son souffle. Était-ce lord Saint-Clair ?

— Bizarre, grommela une voix masculine qui semblait provenir de la direction de la fenêtre.

Oh, non ! Ils avaient laissé les rideaux ouverts.

Hyacinthe agrippa la main de Gareth et la serra avec force, comme si elle pouvait ainsi lui transmettre cette information.

La personne qui venait d'entrer dans le boudoir fit quelques pas avant de s'immobiliser. Affolée à la perspective d'être découverte, Hyacinthe tendit la main derrière elle pour sonder la profondeur du dressing-room. Ses doigts ne rencontrèrent pas de mur. Elle recula, se glissa entre deux robes et tira sur la main de Gareth pour l'inviter à l'imiter. On voyait probablement toujours ses pieds dépasser de sous les tenues, mais au moins son visage serait-il invisible si la personne dans le boudoir entrait dans le dressing-room.

Elle entendit une porte que l'on ouvrait et refermait, puis de nouveau des pas sur le tapis du boudoir. Apparemment, l'homme avait jeté un coup d'œil dans la chambre à coucher, dont Gareth lui avait dit qu'elle donnait également dans le boudoir.

Hyacinthe déglutit. S'il avait pris le temps de regarder dans la chambre, l'homme allait inspecter le dressing-room. Elle recula jusqu'à toucher le mur du fond. Gareth se tenait tout près d'elle. Soudain, il l'attira à lui, la poussa dans l'angle et se pressa contre elle.

Il la protégeait. Il lui faisait écran de son corps, de sorte que si l'autre ouvrait la porte, on ne verrait que lui.

Le cœur battant la chamade, elle entendit les pas se rapprocher. La poignée de la porte, fort ancienne, cliqueta quand une main se posa dessus.

Hyacinthe s'accrocha à son compagnon, refermant les doigts sur les côtés de sa veste. Il était scandaleusement près, son dos plaqué si étroitement contre elle qu'elle le sentait de ses genoux à ses épaules.

Autrement dit, de tout son corps ou presque.

Elle s’obligea à respirer calmement, sans bruit. Était-ce cette position si intime ? Les circonstances ? La chaleur qui émanait de Gareth ? Quoi qu’il en soit, elle était en proie à un mélange de peur et d’excitation. Elle se sentait… bizarre, comme suspendue dans un autre temps, ou un autre espace.

Elle ressentait l’étrange besoin de se serrer davantage contre Gareth, de plaquer ses hanches contre les siennes et de refermer les bras autour de lui. Bonté divine, elle était enfermée dans un dressing-room au beau milieu de la nuit dans une maison inconnue, et malgré sa terreur, elle ne pouvait s’empêcher d’éprouver autre chose… quelque chose de plus puissant que la peur. C’était si excitant, si étourdissant, si nouveau que son cœur s’emballait et que le sang lui rugissait aux oreilles et…

Et il y avait autre chose. Quelque chose qu’elle n’était pas prête à analyser, ou à nommer.

La poignée de la porte tourna.

Hyacinthe cessa de respirer.

La porte s’ouvrit.

Et se referma.

La jeune fille se laissa aller contre le mur, et sentit Gareth faire de même contre elle. Elle ne s’expliquait pas par quel miracle on ne les avait pas vus. Peut-être Gareth était-il davantage dissimulé derrière les vêtements qu’elle ne le pensait. Peut-être la lumière était-elle trop faible. Peut-être l’homme n’avait-il pas songé à baisser les yeux, si bien qu’il n’avait pas vu les pieds de Gareth dépasser de sous les robes. Ou peut-être…

Peut-être avaient-ils eu une chance folle.

Ils attendirent que l’homme ait quitté le boudoir de la baronne, et se donnèrent encore cinq bonnes minutes, par sécurité. Enfin, Gareth

s'écarta d'elle, se faufila entre les vêtements et s'approcha de la porte. Hyacinthe ne bougea pas jusqu'à ce qu'elle l'entende murmurer :

— La voie est libre.

Ils traversèrent la maison en sens inverse sur la pointe des pieds jusqu'à la fenêtre à la poignée brisée. Gareth sortit le premier, puis il aida Hyacinthe à franchir la fenêtre et à la fermer avant de sauter à son tour sur le sol.

— Suivez-moi, chuchota-t-il.

L'ayant prise par la main, il l'entraîna rapidement à travers les rues de Mayfair. Elle courait à ses côtés. À chaque pas, la terreur qui l'avait envahie dans le dressing-room cédait un peu plus la place à l'excitation.

À l'euphorie.

Lorsqu'ils atteignirent Hay Hill, Hyacinthe avait l'impression qu'elle allait éclater de rire. Finalement, elle s'arrêta et s'écria :

— Attendez ! J'ai le souffle coupé.

Gareth obtempéra et fixa sur elle un regard sévère.

— Je dois vous ramener au plus vite chez vous.

— Je sais, je sais. Je…

Il fronça les sourcils.

— Ne me dites pas que vous riez !

— Non ! Je veux dire, si. Enfin…

Elle ne put retenir un sourire.

— Peut-être.

— Vous êtes complètement folle.

Elle hocha la tête, hilare.

— C'est bien possible.

— À quoi pensez-vous ? marmonna-t-il. Nous avons failli nous faire prendre. C'était le majordome de mon père et, croyez-moi, cet homme n'a pas une once d'humour. S'il nous avait découverts, mon

père nous aurait fait jeter en prison. Et vos frères seraient venus nous y chercher pour nous traîner directement à l'église.

— Je sais, répondit Hyacinthe, s'efforçant d'apparaître penaude.

Sans succès.

— Mais c'était amusant, non ? ne put-elle s'empêcher d'ajouter.

Elle crut d'abord qu'il ne répondrait pas. Il la regarda un long moment d'un air médusé. Puis il demanda d'une voix sourde, incrédule :

— Amusant ?

— Au moins un peu, répondit-elle avant de pincer les lèvres pour ne pas sourire.

— Vous êtes folle, répéta-t-il.

Il semblait à la fois sévère, choqué… et inexplicablement attendri.

— Folle à lier. On avait beau m'avoir prévenu, je ne croyais pas que…

— Quelqu'un vous a dit que j'étais folle ? l'interrompit-elle.

— Excentrique, rectifia-t-il.

Elle demeura un instant pensive, puis :

— Ma foi, je suppose que c'est vrai.

— Bien trop épuisante pour un homme sain d'esprit.

— C'est ce qu'on dit de moi ?

Elle commençait à trouver cela légèrement moins flatteur.

— Entre autres, confirma Gareth.

Hyacinthe réfléchit, puis se contenta de hausser les épaules.

— Eh bien, ces gens-là sont des crétins.

— Seigneur, gémit Gareth, j'ai l'impression d'entendre ma grand-mère !

— Vous me l'avez déjà dit.

Puis elle insista – c'était plus fort qu'elle, il fallait qu'elle sache :

— Franchement, vous n'avez pas trouvé cela délicieusement excitant ? Une fois passé la peur que nous soyons découverts, est-ce que ça n'a pas été au moins un petit peu merveilleux ?

Il continua de la regarder sans mot dire. Était-ce la lueur trompeuse de la lune ? Le fruit de son imagination ? Elle eut l'impression de voir dans son regard une… douceur inattendue, presque de l'indulgence.

— Un petit peu, concéda-t-il. Juste un petit peu.

Hyacinthe sourit.

— Je savais que vous n'étiez pas un vieux ronchon.

— Un vieux ronchon ? répéta-t-il, vexé.

— Vous m'avez parfaitement comprise.

— Je sais ce qu'est un vieux ronchon.

— Alors pourquoi posez-vous la question, monsieur Saint-Clair ?

— Parce que, mademoiselle Bridgerton, vous n'êtes qu'une exaspérante…

Leur échange se poursuivit dans le même registre jusqu'au Numéro Cinq.

10

Le lendemain matin. Notre héroïne est d'excellente humeur. Hélas, sa mère l'a fait si souvent remarquer durant le petit déjeuner qu'elle s'est réfugiée dans sa chambre.

Après tout, Violet Bridgerton est une femme exceptionnellement perspicace. Si quelqu'un est capable de deviner que Hyacinthe est en train de tomber amoureuse, c'est bien elle.

Probablement avant Hyacinthe elle-même, d'ailleurs.

Assise au petit bureau de sa chambre, Hyacinthe fredonnait en pianotant sur son sous-main. Elle avait rédigé plusieurs traductions possibles du billet découvert dans le boudoir vert, mais n'était toujours pas satisfaite. Ce qui n'entamait en rien sa bonne humeur.

Certes, elle avait été un peu déçue qu'ils n'aient pas trouvé les diamants, toutefois, le papier tombé du cabinet de curiosités semblait indiquer que tout n'était pas perdu. En tout cas, il était évident que personne n'avait encore trouvé les indices laissés par lady Isabella.

Hyacinthe n'était jamais aussi heureuse que lorsqu'elle avait une tâche à accomplir. Elle adorait le défi qui consistait à résoudre une énigme, analyser un indice. Et grâce à lady Isabella Marinzoli Saint-Clair, ce qui s'annonçait comme une nouvelle saison morne et ordinaire devenait le printemps le plus excitant de sa vie.

Elle relut le billet et, plissant les lèvres, s'efforça de se concentrer sur son travail. Elle n'avait traduit que les deux tiers environ du texte, et c'était une estimation optimiste, pourtant elle avait l'impression d'en avoir compris assez pour justifier une nouvelle expédition. L'indice suivant – voire le trésor, s'ils avaient de la chance – devait se trouver dans la bibliothèque.

— Dans un livre, j'imagine, murmura-t-elle en laissant son regard errer par la fenêtre.

Elle songea à la bibliothèque Bridgerton, chez son frère, à Grosvenor Square. Si la pièce n'était pas particulièrement grande, ses murs étaient couverts de rayonnages du sol au plafond. Et les étagères étaient remplies jusqu'à la dernière.

— Peut-être les Saint-Clair ne sont-ils pas de grands lecteurs, réfléchit-elle à mi-voix.

Elle baissa de nouveau les yeux sur le message de lady Isabella. Il y avait sûrement dans ces quelques mots cryptiques une piste indiquant quel volume elle avait choisi comme cachette. Un livre scientifique, probablement. Lady Isabella avait souligné une partie du billet, ce qui incitait Hyacinthe à penser qu'il pouvait s'agir du titre d'un ouvrage et non pas d'une simple accentuation. Les mots soulignés parlaient d'eau et de choses qui se meuvent, ce qui n'était pas sans évoquer la physique.

Si Hyacinthe n'avait pas étudié cette discipline, ses quatre frères avaient fréquenté l'université et avaient si souvent évoqué leurs cours qu'elle avait quelques notions, non pas du sujet, mais de ce qu'il recouvrait.

Pour autant, elle n'était pas aussi certaine de sa traduction qu'elle l'aurait aimé, ni même du sens général. Peut-être que si elle montrait à Gareth ce qu'elle avait traduit, il y découvrirait une signification qui lui échappait. Après tout, il connaissait la maison mieux qu'elle. Peut-

être se souviendrait-il d’un livre rare ou intéressant, d’un ouvrage qui sortait de l’ordinaire.

Gareth.

Elle esquissa un sourire niais – plutôt mourir que sourire ainsi devant qui que ce soit.

Il s’était passé quelque chose cette nuit. Quelque chose de particulier.

Quelque chose d’important.

Il l’aimait bien. Vraiment, il l’aimait bien. Durant tout le trajet de retour, ils avaient discuté en riant et en se chamaillant. Quand il l’avait quittée devant la porte de service du Numéro Cinq, il l’avait dévisagée de ce regard intense qui n’appartenait qu’à lui. Puis il lui avait adressé un petit sourire en coin, comme s’il avait un secret.

Elle avait frissonné. Et en avait momentanément perdu l’usage de la parole. Elle s’était demandé s’il allait l’embrasser de nouveau. Il n’en avait rien fait, bien sûr, mais peut-être…

Peut-être une autre fois.

Il la trouvait toujours exaspérante, cela ne faisait aucun doute. Cela dit, tout le monde la trouvait exaspérante, elle décida donc de ne pas y attacher trop d’importance.

Malgré cela, il l’aimait bien. Il respectait son intelligence. Même s’il ne le lui montrait pas aussi souvent qu’elle l’aurait espéré… Ma foi, ayant quatre frères, elle était bien placée pour savoir qu’il fallait un miracle pour qu’un homme admette qu’une femme pouvait être plus intelligente que lui dans un domaine autre que le thé, les chiffons et les savonnettes à la lavande.

Elle consulta l’horloge posée sur le manteau de la petite cheminée de sa chambre. Bientôt midi. Gareth lui avait promis de passer dans l’après-midi pour voir comment elle avait avancé dans sa traduction

du billet. Il ne viendrait probablement pas avant 14 heures, techniquement, cependant, c'était l'après-midi et…

Elle tendit l'oreille. Il lui semblait entendre quelqu'un à la porte. Elle se leva, s'approcha de la fenêtre et regarda entre les rideaux pour voir s'il y avait un visiteur sur le perron.

Personne.

Elle alla à la porte et l'entrouvrit.

Rien.

Elle sortit dans le couloir, le cœur battant. Elle n'avait aucune raison d'être nerveuse, sauf que cela faisait des heures qu'elle ne songeait qu'à Gareth Saint-Clair, aux diamants, à…

— Qu'est-ce que tu fabriques, Hyacinthe ?

Elle sursauta et fit volte-face.

— Désolé, reprit son frère Gregory, qui n'avait pas du tout l'air désolé.

Ses cheveux acajou un poil trop longs étaient décoiffés par le vent.

— Ne joue pas à me faire peur, maugréa-t-elle en portant la main à son cœur qui battait la chamade.

Il croisa les bras et appuya l'épaule contre le mur.

— C'est pourtant ce que je fais de mieux, rétorqua-t-il avec un sourire espiègle.

— Il n'y a pas de quoi se vanter.

Ignorant cette pique, il épousseta une poussière invisible de la manche de sa veste d'équitation.

— Pourquoi rôdes-tu dans les couloirs ?

— Je ne rôde pas.

— Bien sûr que si. C'est ce que tu fais de mieux.

Elle le foudroya du regard, même si elle savait que c'était inutile. Gregory, qui avait deux ans et demi de plus qu'elle, semblait être

animé par une mission sacrée : la contrarier. Depuis toujours. Du fait de leur âge, ils étaient un peu à part du reste de la fratrie. Gregory avait presque quatre ans de moins que Francesca et dix de moins que Colin, le plus jeune de ses trois frères aînés. Hyacinthe et lui avaient donc grandi ensemble et formaient, bon gré mal gré, un duo.

Un duo qui ne cessait de se chamailler, de se provoquer et de se faire des niches, mais un duo tout de même. Et s'ils avaient passé l'âge des farces idiotes, aucun des deux n'avait encore renoncé au plaisir d'asticoter l'autre.

— J'ai cru entendre quelqu'un entrer, dit-elle.

Il sourit.

— C'était moi.

— En effet.

Elle se détourna et posa la main sur la poignée de la porte.

— Si tu veux bien m'excuser…

— Tu es de mauvaise humeur.

— Pas du tout.

— Si. C'est…

— Ce n'est pas ce que je fais de mieux, grommela-t-elle.

Il sourit.

— Tu vois ? Tu es de mauvaise humeur.

— Je…

Elle serra les dents. Au nom du ciel, elle était au-dessus de ces enfantillages !

— Je vais retourner dans ma chambre, si tu veux bien. J'ai un livre à lire.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de s'esquiver, il déclara :

— Je t'ai vue avec Gareth Saint-Clair.

Elle se figea. Il ne pouvait pas savoir… Non, personne ne les avait vus cette nuit. Elle en était certaine.

— À Bridgerton House, précisa Gregory. Dans un coin tranquille de la salle de bal.

Hyacinthe laissa échapper un soupir de soulagement avant de se tourner vers son frère.

Ce dernier arborait un sourire désinvolte, mais elle percevait autre chose dans ses yeux. Une lueur rusée.

Contrairement à ce qu'aurait pu laisser croire son comportement, son frère n'était pas stupide. Et il semblait persuadé qu'il était mandaté pour la surveiller. Sans doute parce qu'il n'avait qu'une seule sœur cadette sur qui exercer son autorité. Jamais aucune des trois aînées ne l'aurait toléré.

— Je suis amie avec sa grand-mère, dit-elle, se réfugiant derrière cet argument bien commode. Tu le sais très bien.

Il haussa les épaules.

— Vous aviez l'air plongés dans une conversation passionnante, insista Gregory.

— Rien qui t'intéresserait.

Il arqua un sourcil d'un air supérieur.

— Je pourrais te surprendre.

— C'est si rare, railla-t-elle.

— Aurais-tu jeté ton dévolu sur ce malheureux ?

— Cela ne te regarde pas, rétorqua-t-elle d'un ton acide.

Une lueur de triomphe éclaira le visage de son frère.

— Alors c'est vrai !

Hyacinthe leva le menton et regarda son frère droit dans les yeux.

— Je ne sais pas, dit-elle en toute franchise.

En dépit de leurs incessantes prises de bec, Gregory la connaissait mieux que quiconque. Si elle lui mentait, il s'en apercevrait tout de suite.

En outre, il était capable de la torturer jusqu'à ce qu'elle lui avoue la vérité.

— Vraiment ? fit-il, abasourdi. Pour une nouvelle, c'est une nouvelle !

— Motus et bouche cousue, l'avertit Hyacinthe. Et ce n'est pas une nouvelle. Je n'ai encore rien décidé.

— Tout de même.

— Je suis sérieuse, Gregory. Ne me fais pas regretter de m'être confiée à toi.

— Ô femme de peu de foi ! déclama-t-il.

Sa désinvolture n'avait rien de rassurant.

— Si je t'en parle, c'est uniquement parce que, à l'occasion, il t'arrive de ne pas être complètement stupide et que, au mépris de tout bon sens, j'ai beaucoup d'affection pour toi.

Il retrouva son sérieux, rappelant à Hyacinthe qu'en dépit de ses efforts pour se faire passer pour un joyeux vaurien, Gregory était fort intelligent et doté d'un cœur d'or.

Un cœur d'or retors.

— Et n'oublie pas, se crut-elle obligée d'ajouter, que j'ai dit « peut-être ».

— Tu as dit cela ?

— Si je ne l'ai pas dit, je le pensais.

Il esquissa un geste magnanime.

— Si je peux t'aider en quoi que ce soit, n'hésite pas.

Une vision de cauchemar – Gregory se mêlant de ses affaires sentimentales – surgit dans son esprit.

— Non, merci, répondit-elle avec fermeté. Ne fais rien. Je t'en conjure.

— Tu ne sais pas ce que tu perds.

— Par pitié, Gregory.

— Très bien, dit-il avec un soupir théâtral. Mais au moins, tu as mon approbation.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, méfiante.

— Parce que vous formeriez un couple parfait. Ne serait-ce que pour les enfants.

Elle savait qu'elle allait le regretter, pourtant, elle ne put s'empêcher de demander :

— Les enfants ?

Un sourire moqueur incurva les lèvres de son frère.

— Les zadorables zenfants que vous zauriez. Hyazinth et Garez, et les délizieux petits zinclair.

Elle le regarda comme s'il était idiot.

Ce qu'il était à coup sûr.

— Comment mère a-t-elle pu mettre au monde sept enfants parfaitement normaux et un crétin fini, voilà qui me dépasse, marmonna-t-elle.

— Et voizi la nurzerie, ricana-t-il tandis qu'elle retournait dans sa chambre. Avec les ezpiègles Zarah et Zamuel Zinclair. Oh, et n'oublions pas la petite Zuzanah !

Hyacinthe lui claqua la porte au nez, ce qui ne l'empêcha pas d'entendre la suite.

— C'est tellement facile de te faire sortir de tes gonds. À tout à l'heure pour le thé, Hyazinth !

Une heure plus tard. Notre héros est sur le point de découvrir ce que signifie faire partie d'une famille nombreuse. Pour le meilleur ou pour le pire.

— Mlle Bridgerton prend le thé, dit le majordome après s'être effacé pour laisser entrer Gareth.

Celui-ci le suivit le long du couloir qui menait au salon rose et ivoire où il s'était entretenu avec la jeune fille une semaine plus tôt.

Une semaine seulement ? Il avait l'impression que cela faisait une éternité.

D'un autre côté, partir en expédition, enfreindre les lois et manquer de peu de ruiner la réputation d'une jeune fille de bonne famille avait tendance à vieillir un homme avant l'âge.

Le majordome frappa à la porte, annonça Gareth et s'écarta.

Gareth retint un mouvement de surprise en découvrant Violet Bridgerton assise sur le canapé à rayures. Il n'aurait su dire pourquoi il était étonné de la trouver là. Après tout, il était logique qu'elle soit chez elle au beau milieu de l'après-midi. Pourtant, pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, il avait supposé que Hyacinthe serait seule.

— Lady Bridgerton, la salua-t-il en inclinant le buste. C'est un plaisir.

— Monsieur Saint-Clair. Connaissez-vous mon fils ?

Son fils ? Gareth n'avait même pas remarqué qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce.

— Mon frère Gregory.

Hyacinthe était assise en face de sa mère sur un canapé identique. Du menton, elle désigna la fenêtre où se tenait Gregory Bridgerton. Ce dernier observait Gareth, un inquiétant petit sourire aux lèvres.

Le rictus d'un frère aîné. Gareth lui-même aurait peut-être arboré exactement le même s'il avait eu une sœur cadette à protéger et, à l'occasion, à torturer.

— Nous avons déjà été présentés, dit Gregory.

Gareth confirma d'un hochement de tête. Leurs chemins s'étaient croisés car ils avaient fréquenté Eton à la même époque. Toutefois, Gareth ayant quelques années de plus, ils n'avaient pas eu l'occasion de faire plus ample connaissance.

— Bridgerton, le salua-t-il.

Gregory traversa la pièce et se laissa tomber sur le canapé où se trouvait déjà sa sœur.

— Heureux de vous voir, Saint-Clair. Hyacinthe m'a dit le plus grand bien de vous.

— Gregory ! s'exclama celle-ci.

Puis, à l'adresse de Gareth :

— Je n'ai rien dit de la sorte.

— Cela me brise le cœur, répliqua-t-il avec emphase.

Elle lui lança un regard agacé, puis se tourna vers son frère.

— Arrête immédiatement, siffla-t-elle.

— Puis-je vous offrir une tasse de thé, monsieur Saint-Clair ? s'enquit lady Bridgerton, ignorant les chamailleries de ses rejetons. C'est un mélange sur mesure que je trouve particulièrement savoureux.

— Avec plaisir.

Il choisit le même fauteuil que lors de sa précédente visite, parce que c'était la place qui mettait le plus de distance entre Gregory Bridgerton et lui, et bien qu'il ne sache pas lequel des deux Bridgerton juniors était le plus susceptible de lui renverser accidentellement du thé brûlant sur les genoux.

Cela le mettait cependant dans une position curieuse. Il se trouvait au haut bout de la table basse, tandis que les trois Bridgerton étaient sur les canapés, si bien qu'il avait l'impression de présider une tablée.

— Du lait ? demanda lady Bridgerton.

— Merci. Et sans sucre, s'il vous plaît.

— Hyacinthe prend trois cuillerées de sucre dans le sien, fit remarquer Gregory en faisant main basse sur un sablé.

— Et qui s'en soucie ? marmonna l'intéressée.

— N’est-ce pas le genre de choses qu’un ami devrait savoir ? répliqua son frère avant d’engloutir le biscuit.

— Monsieur Saint-Clair n’est pas…

Elle se tourna vers Gareth.

— Ne faites pas attention à lui.

Être ridiculisé par un homme plus jeune que soi était assez agaçant, songea Gareth, d’un autre côté, Gregory semblait avoir le don de contrarier sa sœur – un exploit qu’il ne pouvait qu’admirer.

Décidant de se retrancher dans une prudente neutralité, il s’adressa à lady Bridgerton :

— Comment allez-vous, lady Bridgerton ?

Tout en lui tendant sa tasse de thé, elle murmura :

— Voilà un homme intelligent.

— Simple réflexe de survie, répondit-il sur le ton de la conversation.

— N’ayez crainte. Ils ne feraient pas de mal à une mouche.

— Certes, mais je ne tiens pas à être pris dans un tir croisé.

Un petit hoquet indigné lui fit lever les yeux. Hyacinthe fixait sur lui un regard noir. Quant à son frère, il affichait un grand sourire.

— Désolé, ajouta-t-il par politesse.

Par pure politesse. Il n’était absolument pas désolé.

— Vous n’êtes pas issu d’une famille nombreuse, n’est-ce pas, monsieur Saint-Clair ? dit lady Bridgerton.

— En effet, madame.

Il but une gorgée de thé, qui était effectivement excellent.

— Je n’avais qu’un frère.

Ravalant la bouffée de tristesse qui montait en lui chaque fois qu’il pensait à George, il ajouta :

— Il est mort l’an dernier.

— Oh ! fit lady Bridgerton en portant la main à ses lèvres. Je suis navrée, cela m'était sorti de la tête. Pardonnez-moi. Et acceptez mes plus sincères condoléances.

Ses excuses étaient si dépourvues d'artifices et ses condoléances sonnaient si juste que Gareth eut presque envie de la consoler. Il la regarda droit dans les yeux. Cette femme comprenait ce qu'il vivait, c'était évident.

Ce n'était pas le cas de la plupart des gens. Ses amis lui avaient maladroitement tapoté l'épaule en lui disant qu'ils étaient désolés, mais ils n'avaient pas compris. Grand-mère Danbury, en revanche… Elle aussi avait pleuré George. Toutefois, ce n'était pas pareil. Gareth était si proche d'elle, alors que lady Bridgerton était une étrangère. Et cependant, elle le comprenait.

C'était touchant, et presque déconcertant. Il ne se souvenait pas de la dernière fois que quelqu'un lui avait parlé avec une telle sincérité.

À part Hyacinthe, naturellement. Hyacinthe Bridgerton disait ce qu'elle pensait et pensait ce qu'elle disait. Pour autant, jamais elle ne se dévoilait, jamais elle ne se rendait vulnérable.

Il lui jeta un coup d'œil. Assise le dos bien droit, les mains sagement nouées sur les genoux, elle le dévisageait d'un air intrigué.

Il ne pouvait pas la blâmer, songea-t-il. Il se comportait exactement comme elle.

— Je vous remercie, dit-il à son hôtesse. George était un frère exceptionnel. Le monde a perdu un être précieux.

Lady Bridgerton garda le silence quelques instants. Puis, comme si elle lisait dans ses pensées, elle sourit et murmura :

— Mais vous ne souhaitez pas parler de lui maintenant. Nous allons donc passer à autre chose.

Gareth regarda Hyacinthe. Elle avait beau se tenir immobile, son souffle était un peu trop rapide. Il n'en doutait pas, elle avait avancé sur la traduction du billet et brûlait de partager ses découvertes avec lui.

Il ravala un sourire. Elle n'aurait pas hésité à feindre de s'évanouir si cela avait pu leur permettre de s'entretenir en privé.

— Lady Danbury ne tarit pas d'éloges sur vous, reprit lady Bridgerton.

Gareth se tourna de nouveau vers elle.

— J'ai beaucoup de chance d'être son petit-fils.

— J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour votre grand-mère, avoua lady Bridgerton avant de boire une gorgée de thé. Je sais qu'elle terrorise la moitié de Londres…

— Seulement la moitié ? feignit de s'étonner Gareth.

Lady Bridgerton laissa échapper un petit rire.

— Il n'empêche que je l'ai toujours trouvée charmante, assura-t-elle. Une véritable bouffée d'air frais. Et une remarquable juge des caractères, fine et perspicace.

— Je lui transmettrai votre meilleur souvenir.

— Et elle ne tarit pas d'éloges sur vous, insista lady Bridgerton.

Elle se répétait. Gareth n'aurait su dire si c'était délibéré ou pas, mais elle n'aurait pas été plus claire si elle l'avait pris à part afin de lui proposer de l'argent pour demander la main de sa fille.

Bien entendu, elle ignorait qu'il n'était pas le fils de lord Saint-Clair, et même qu'il ne savait rien de l'identité de son véritable père. Aussi bonne et généreuse fût-elle, Gareth doutait qu'elle l'aurait à ce point loué si elle avait su qu'il était probablement le fils d'un valet.

— Ma grand-mère dit également le plus grand bien de vous. Ce qui est un véritable compliment dans la mesure où cela lui arrive rarement.

— Sauf lorsqu'il s'agit de Hyacinthe, intervint Gregory.

Gareth se tourna vers lui. Il l'avait presque oublié.

— C'est vrai, dit-il d'un ton suave. Elle aime beaucoup votre sœur.

Gregory se tourna vers celle-ci.

— Tu lui fais toujours la lecture le mercredi ?

— Le mardi, rectifia Hyacinthe.

— Ah ! Z'avais oublié.

Gareth cilla. Le frère de Hyacinthe zézayait ? Première nouvelle. Et pourquoi sa sœur lui donnait-elle un coup de coude dans les côtes ?

— Monsieur Saint-Clair… commença-t-elle.

— Oui ?

Elle marqua une pause. Gareth l'aurait juré, elle était en train de se demander comment changer de sujet.

— J'ai entendu dire que vous étiez un escrimeur accompli.

Où diable voulait-elle en venir ?

— Je me défends, convint-il, sur ses gardes.

— J'ai toujours rêvé d'apprendre l'escrime.

— Dieu du ciel ! grommela son frère.

— Je suis sûre que je ne serais pas mauvaise.

— Moi aussi, j'en suis sûr, répliqua Gregory. Raison pour laquelle personne ne devrait te laisser approcher à moins de dix pas d'une épée. Elle est diabolique, ajouta-t-il à l'adresse de Gareth.

— Oui, j'avais remarqué, répondit ce dernier en songeant que le frère de Hyacinthe était peut-être plus intéressant qu'il ne l'imaginait.

Gregory haussa les épaules et prit un sablé.

— C'est probablement pour cette raison que nous n'arrivons pas à la marier.

— Gregory !

C'était Hyacinthe qui venait de protester, peut-être seulement parce que leur mère venait d'être appelée hors du salon.

— C'était un compliment, se défendit le jeune homme. N'as-tu pas attendu toute ta vie de m'entendre reconnaître que tu es autrement plus intelligente que ces ânes qui ont essayé de te courtiser ?

— Tu auras peut-être du mal à le croire, rétorqua sa sœur, mais je ne vais pas me coucher chaque soir en priant pour que mon frère m'adresse ce qui, dans son esprit tordu, pourrait passer pour un compliment.

Gareth s'étrangla avec son thé.

Gregory l'interpella :

— Vous comprenez pourquoi j'affirme qu'elle est diabolique ?

— Je refuse de commenter, déclara Gareth.

— Regardez qui est là ! s'exclama lady Bridgerton.

Elle revenait juste à temps, songea Gareth. Quelques secondes de plus et Hyacinthe égorgeait joyeusement son frère.

Il se tourna vers le seuil de la pièce et se leva en hâte. Lady Bridgerton venait de rentrer, suivie de l'une de ses filles – celle qui avait épousé un duc. Du moins lui semblait-il.

— Daphné ! s'écria Hyacinthe. Viens t'asseoir près de moi.

— Il n'y a pas de place près de toi, fit remarquer sa sœur, un peu surprise.

— Il y en aura une très bientôt, siffla Hyacinthe. Dès que Gregory aura cédé la sienne.

Celui-ci s'exécuta avec force démonstrations de politesse envers son aînée.

— Faites des enfants ! soupira lady Bridgerton en se rasseyant.

Cependant, personne n'aurait pu se méprendre sur l'amour qui vibrait dans sa voix. Gareth en fut charmé. Le frère de Hyacinthe était insupportable, du moins quand sa cadette était dans les parages, et

dès que plus de deux Bridgerton étaient réunis, ils ne cessaient de se couper la parole et d'échanger des plaisanteries caustiques. Pourtant, ils s'aimaient. C'était évident.

— C'est un plaisir de vous voir, Votre Grâce, dit-il à la jeune duchesse une fois que celle-ci se fut assise à côté de Hyacinthe.

— Je vous en prie, appelez-moi Daphné, dit-elle en souriant. Inutile d'être si solennel si vous êtes un ami de Hyacinthe. Du reste, ajouta-t-elle en se servant une tasse de thé, dans le salon de ma mère, je ne me sens plus duchesse.

— Et que vous sentez-vous ?

— Hum… juste Daphné Bridgerton, je suppose. C'est un nom dont on ne se débarrasse pas comme cela.

— J'espère que c'est un compliment, intervint lady Bridgerton.

— Oui, maman.

Elle se tourna vers Gareth.

— Rien de tel que la famille pour vous donner l'impression que vous serez toujours un enfant.

Gareth songea à sa récente altercation avec le baron.

— Je comprends très bien ce que vous voulez dire, répondit-il avec plus de force qu'il ne l'aurait voulu.

— Je n'en suis pas surprise.

Gareth ne dit rien. Ses relations plus que distantes avec le baron étaient de notoriété publique, même si la raison n'en était pas connue.

— Comment vont les enfants, Daphné ? s'enquit lady Bridgerton.

— Toujours aussi espiègles. David veut un chien, si possible un qui deviendra aussi gros qu'un veau, et Caroline demande chaque jour quand elle retournera chez Sophie et Benedict. Ma fille a passé trois semaines chez mon frère et sa famille le mois dernier, expliqua-t-elle à Gareth. Il lui a donné des leçons de dessin.

— Je crois savoir que c'est un artiste accompli.

— Il a deux tableaux à la National Gallery, intervint lady Bridgerton, rayonnante de fierté.

— Hélas, il vient rarement en ville, déplora Hyacinthe.

— Son épouse et lui préfèrent le calme de la campagne, déclara sa mère d'un ton sans réplique.

Elle ne souhaitait pas s'attarder davantage sur le sujet, devina Gareth.

Du moins, pas devant lui.

Il s'efforça de se rappeler s'il avait entendu parler d'un scandale concernant Benedict Bridgerton. Il ne le pensait pas. Cela dit, il avait dix ans de moins que lui. Si quelque chose de fâcheux avait eu lieu autrefois, c'était arrivé avant que Gareth s'installe à Londres.

Il jeta un coup d'œil à Hyacinthe, curieux de voir comment elle réagissait aux paroles de sa mère. Si celle-ci ne l'avait pas réprimandée, il était clair qu'elle l'avait fait taire.

Quoi qu'il en soit, si Hyacinthe était vexée, elle n'en montrait rien. Elle regardait par une fenêtre d'un air pensif.

— Est-ce qu'il fait chaud dehors ? demanda-t-elle soudain à sa sœur.

— Assez, répondit Daphné. Je suis venue à pied de Hasting House.

— J'aimerais bien aller me promener, avoua Hyacinthe.

Il ne fallut à Gareth qu'une seconde pour saisir la perche qu'elle lui tendait.

— Je me ferai un plaisir de vous escorter, mademoiselle Bridgerton.

— Vraiment ? dit-elle avec un sourire radieux.

— Je suis sortie ce matin, intervint sa mère. Les crocus sont déjà en fleur dans le parc. Un peu après Guard House.

Gareth faillit sourire. Guard House se trouvait de l'autre côté de Hyde Park. Il leur faudrait la moitié de l'après-midi pour faire l'aller et retour.

Il se leva.

— Nous allons voir les crocus ? proposa-t-il à Hyacinthe.

— Volontiers, répondit-elle. Laissez-moi juste le temps d'aller chercher ma bonne.

Gregory s'écarta du rebord de la fenêtre contre lequel il s'était appuyé.

— Je vais peut-être venir avec vous.

Hyacinthe lui coula un regard noir.

— Ou peut-être pas, murmura-t-il.

— J'ai besoin de vous, Gregory, déclara lady Bridgerton.

— Vraiment ? Et pourquoi ? demanda-t-il, toute innocence.

— Parce que.

— Votre sœur ne risque rien avec moi, lui assura Gareth. Vous avez ma parole.

— Oh, je ne me fais aucun souci sur ce point ! répliqua Gregory avec un sourire neutre. Ce qui m'inquiète, c'est plutôt de savoir si *vous* ne risquez rien avec elle !

C'était une bonne chose, songea Gareth, que Hyacinthe ait déjà quitté le salon. Cette fois, elle aurait bel et bien étranglé son frère.

11

Un quart d'heure plus tard. Où notre héroïne ne se doute pas une seconde que son existence est sur le point de basculer.

— Peut-on compter sur la discrétion de votre bonne ? murmura Gareth dès que Hyacinthe et lui se trouvèrent sur le trottoir devant le Numéro Cinq.

— Ne vous inquiétez pas pour Frances, répondit-elle en ajustant ses gants. Nous avons un accord, elle et moi.

Il haussa les sourcils d'un air amusé.

— Pourquoi, venant de vous, ces simples paroles éveillent-elles les pires craintes en moi ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, déclara-t-elle joyeusement, mais je peux vous assurer qu'elle ne s'approchera pas de nous à moins de dix pas pendant que nous nous promènerons. Il faudra juste faire un arrêt pour lui acheter une boîte de pastilles à la menthe.

— Des pastilles à la menthe ?

— Oui. Elle n'est pas très difficile à corrompre.

Hyacinthe jeta un bref regard à Frances, qui marchait derrière eux à la distance requise et semblait s'ennuyer ferme.

— C'est le cas des meilleures bonnes, ajouta-t-elle.

— Je l'ignorais.

— J'ai du mal à le croire, murmura Hyacinthe.

Cet homme avait sans doute soudoyé la moitié des chaperons de Londres. Elle n'imaginait pas qu'il fût parvenu à l'âge qui était le sien avec la réputation qui était la sienne sans avoir eu nombre de liaisons avec des femmes qui préféraient conserver une certaine discrétion.

Il lui adressa un sourire indéchiffrable.

— Un gentleman sait se taire.

Elle décida de ne pas insister. Non pas parce qu'elle n'était pas curieuse, mais parce qu'elle le croyait honnête sur ce point. Gareth Saint-Clair ne trahirait aucun secret, aussi croustillant fût-il.

Et à quoi bon gaspiller en vain son énergie ?

— J'ai cru que nous n'arriverions jamais à nous échapper, avoua-t-elle une fois qu'ils eurent tourné au coin de la rue. J'ai beaucoup de choses à vous dire.

— Vous avez réussi à traduire le billet ?

Hyacinthe jeta un regard méfiant par-dessus son épaule. On n'était jamais trop prudent, d'autant que Gregory n'était pas étranger au concept de corruption.

— Oui, répondit-elle, une fois certaine qu'on ne pouvait pas entendre leur conversation. Enfin, l'essentiel. Assez pour comprendre que nous devons concentrer nos recherches sur la bibliothèque.

Gareth ne put s'empêcher de rire.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Ma grand-mère était bien plus intelligente qu'elle ne le laissait paraître. Quitte à chercher une pièce où son mari ne risquerait pas d'entrer, elle ne pouvait mieux choisir que la bibliothèque. En plus de sa chambre à coucher, je suppose, mais…

Il lui jeta un regard vaguement condescendant.

— … ce n'est pas un sujet pour vos chastes oreilles.

— Que vous êtes guindé, marmonna-t-elle.

— Voilà une accusation qu'on ne m'adresse pas souvent, commenta-t-il, amusé. Vous faites ressortir le meilleur de moi.

Le ton était si sarcastique que Hyacinthe ne put que le foudroyer du regard.

— Donc, la bibliothèque, reprit-il après s'être donné le temps de savourer la fureur de Hyacinthe. C'est logique. Mon grand-père paternel n'avait rien d'un lettré.

— J'espère que cela signifie qu'il avait assez peu de livres. Je la soupçonne d'avoir laissé un autre indice dans un ouvrage.

Gareth fit la grimace.

— Ne vous réjouissez pas trop vite. Il se moquait de la lecture comme d'une guigne, mais pas des apparences, or, aucun baron digne de ce nom ne se contenterait d'une bibliothèque aux rayonnages dégarnis.

Hyacinthe laissa échapper un gémissement.

— Il va nous falloir toute une nuit pour examiner la totalité des rayonnages !

Il lui adressa un sourire si compatissant qu'un indéfinissable trouble s'empara d'elle. Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais aucun son n'en sortit. Elle avait l'impression d'être surprise.

Par quoi, elle aurait été bien incapable de le dire.

— Peut-être qu'une fois dans la place, vous verrez un détail qui prendra tout son sens, suggéra-t-il en changeant de direction pour s'engager dans Park Lane. Cela m'arrive tout le temps. En général, quand je m'y attends le moins.

Déstabilisée par l'étrange sensation qui l'avait envahie, Hyacinthe acquiesça et s'efforça de se concentrer sur le sujet qui les occupait.

— C'est ce que j'espère, malheureusement, lady Isabella est assez hermétique. Ou peut-être ne l'est-elle pas délibérément… c'est juste

que je n'arrive pas à tout traduire. Quoi qu'il en soit, il est probable que nous ne trouvions pas les diamants mais un nouvel indice.

— Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer cela ?

— Je suis presque certaine que c'est dans la bibliothèque que nous devons chercher et qu'il s'agit d'un livre, or, je ne vois pas comment elle aurait pu y dissimuler des diamants.

— En creusant dans l'épaisseur des pages pour y ménager une cachette.

Hyacinthe étouffa un cri.

— Je n'avais pas pensé à cela, avoua-t-elle, gagnée par une excitation nouvelle. Nous touchons peut-être au but ! Je pense, sans en être certaine, qu'il s'agit d'un ouvrage scientifique.

— Cela va réduire le champ des investigations. Je ne suis pas entré dans la bibliothèque de Clair House depuis un moment, mais pour autant que je me souvienne, elle n'abrite pas beaucoup de traités scientifiques.

Hyacinthe essaya de se rappeler les mots que contenait le message.

— C'est en lien avec l'eau, mais je ne crois pas que ce soit d'un point de vue biologique.

— Excellent travail, la félicita-t-il. Et si je ne l'ai pas déjà fait, je vous remercie.

Le compliment était tellement inattendu que Hyacinthe faillit trébucher.

— Je vous en prie, répondit-elle après s'être remise de sa surprise. C'est un plaisir de vous rendre service. Pour être honnête, j'ignore à quoi je me consacrerai une fois cette affaire résolue. La traduction de ce journal est une distraction bienvenue.

— De quoi auriez-vous besoin de vous distraire ? demanda-t-il.

Prise de court, Hyacinthe réfléchit.

— Ma foi, avoua-t-elle, je ne saurais le dire.

Elle leva les yeux vers Gareth, chercha son regard.

— C'est triste, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête. Et cette fois, le sourire qu'il lui adressa n'était ni condescendant ni même moqueur. C'était juste un sourire.

— Il me semble au contraire que c'est assez normal, répondit-il.

Hyacinthe n'en était pas convaincue. Jusqu'à ce que l'excitation de traduire ce journal et de trouver les diamants illumine sa vie, elle n'avait pas remarqué combien ses journées se suivaient et se ressemblaient. Les mêmes sorties, les mêmes personnes, les mêmes repas, les mêmes lieux…

Et elle ne s'était même pas rendu compte qu'elle rêvait de nouveauté.

Peut-être devait-elle en faire le reproche à lady Isabella Marinzoli Saint-Clair. Peut-être n'avait-elle jamais eu envie de changement avant de commencer à traduire son journal. Peut-être avait-elle été parfaitement heureuse de son sort.

Mais à présent… après ces événements…

Elle avait le sentiment que sa vie ne serait plus jamais la même.

— Quand retournons-nous à Clair House ? demanda-t-elle, s'arrachant à ses réflexions.

Gareth poussa un soupir. Ou peut-être était-ce un grognement.

— Je suppose que vous le prendriez très mal si je vous disais que j'irais seul ?

— Très mal, en effet.

— C'est bien ce que je craignais.

Il lui coula un regard de biais.

— Êtes-vous tous aussi obstinés, dans la famille ?

— Oh, non ! s'exclama-t-elle joyeusement. Même si certains ne sont pas loin de l'être autant que moi. Ma sœur Éloïse, en particulier.

Je ne crois pas que vous l'ayez rencontrée. Et Gregory, bien sûr.

Elle leva les yeux au ciel.

— Il est infernal.

— Pourquoi ai-je l'impression que quoi qu'il vous ait fait, vous le lui avez rendu au centuple ?

Elle inclina la tête de côté en s'efforçant d'apparaître altière.

— Seriez-vous en train de dire que vous me croyez incapable de tendre la joue gauche ?

— Totalement incapable, confirma-t-il.

— Ma foi, vous avez raison, admit-elle avec un petit haussement d'épaules navré.

Avait-elle vraiment espéré qu'il la croirait aussi angélique ?

— Je ne peux même pas tenir en place pendant un sermon, avoua-t-elle.

Gareth afficha un grand sourire.

— Moi non plus.

— Menteur. Vous n'avez même pas essayé. Je sais de source sûre que vous n'allez jamais à l'église.

— De source sûre ? répéta-t-il avec un faible sourire. Vous avez des espions qui me surveillent ?

— Inutile, j'ai votre grand-mère.

— Ah, tout s'explique ! Pensez-vous que mon âme soit au-delà de la rédemption ?

— Hélas, oui, répondit-elle avec conviction. Mais ce n'est pas une raison pour le faire payer à votre prochain.

Une lueur malicieuse s'alluma dans son regard.

— Est-ce un tel supplice d'assister au service du dimanche sans ma présence apaisante ?

— Vous savez très bien ce que je veux dire, riposta-t-elle. Il n'est pas juste que je doive aller à l'église et pas vous.

— Et depuis quand formons-nous un tel tandem que l'un serait soumis aux mêmes obligations que l'autre ?

Hyacinthe en demeura bouche bée. Que répondre à une telle question ? Incapable de résister à la tentation de la provoquer un peu plus, il ajouta :

— Votre famille ne s'est certes pas montrée particulièrement subtile à ce sujet.

— Oh ! gémit-elle. Cela.

— Cela ?

— Eux.

— Ils ne sont pas si méchants.

— Non, mais il faut les connaître pour les aimer. Je suppose que je vous dois des excuses.

— Inutile, murmura-t-il.

Elle soupira. Si elle s'était habituée aux tentatives maladroites des siens pour la marier, elle voyait à quel point ce pouvait être gênant pour les gentlemen concernés.

— Si cela peut vous consoler, vous n'êtes pas le premier avec qui ils tentent de me caser.

— Comme c'est élégamment formulé, railla-t-il.

— Tout bien réfléchi, continua-t-elle, le fait qu'ils espèrent nous marier se révèle un avantage.

— En quoi ? demanda-t-il, circonspect.

Hyacinthe se creusa les méninges. Elle n'était pas encore sûre de vouloir jeter son dévolu sur lui, en revanche, elle ne voulait absolument pas qu'il puisse penser qu'elle l'avait fait. Parce que s'il devinait son intérêt pour lui et qu'il la rejetait, rien ne pourrait lui faire plus de mal.

Elle en aurait le cœur brisé.

— Eh bien, improvisa-t-elle, nous allons devoir passer du temps ensemble, du moins jusqu'à ce que j'aie terminé de traduire le journal de votre grand-mère. Si les miens s'imaginent que cette histoire nous mènera devant l'autel, ils risquent moins de se mêler de nos affaires.

Il parut réfléchir. À la grande surprise de Hyacinthe, toutefois, il ne répondit pas. Pressée de meubler cet inconfortable silence, elle reprit d'un ton détaché :

— En vérité, ils sont pressés de se débarrasser de moi.

— Je crois que vous n'êtes pas juste avec eux, dit-il doucement.

Elle le regarda, médusée. Il y avait une fêlure dans sa voix, une gravité tout à fait inattendue.

— Oh, fit-elle en cherchant désespérément quoi répondre. Ma foi…

Il s'immobilisa et se tourna vers elle. Les yeux brillants d'un éclat qu'elle ne leur avait jamais vu, il déclara :

— Vous avez beaucoup de chance d'avoir une telle famille.

À présent, elle se sentait affreusement mal à l'aise. Gareth la dévisageait avec une telle intensité qu'elle avait l'impression que le monde autour d'eux s'effaçait. Alors qu'ils étaient simplement dans Hyde Park, en train de parler de sa famille…

— Eh bien, oui, je suppose, dit-elle d'une petite voix.

— Ils vous aiment et ne veulent que ce qu'il y a de mieux pour vous, déclara-t-il d'un ton sec.

— Êtes-vous en train de m'expliquer que vous êtes ce qu'il y a de mieux pour moi ?

Il fallait qu'elle le taquine. Elle ne savait comment répondre autrement à ce changement d'humeur si surprenant. Toute autre réaction en aurait révélé trop.

Et qui sait ? Peut-être que sa plaisanterie le contraindrait à se dévoiler ?

— Ce n’est pas ce que je veux dire et vous le savez très bien, s’emporta-t-il.

Hyacinthe recula.

— Je suis désolée, dit-elle, décontenancée.

Mais il n’en avait pas terminé. Il la regarda droit dans les yeux, le regard étincelant d’une émotion qu’elle ne lui avait jamais vue.

— Vous devriez vous réjouir d’appartenir à une famille si nombreuse et si aimante.

— C’est le cas. Je…

— Savez-vous combien j’ai de proches, dans ce monde ? l’interrompit-il.

Il fit un pas dans sa direction, réduisant l’espace qui les séparait.

— Le savez-vous ? insista-t-il. Un. Un seul. Ma grand-mère. Et je donnerais ma vie pour elle.

C’était la première fois que Hyacinthe le voyait animé d’une telle passion. Elle n’imaginait pas qu’il en soit capable, lui toujours si calme, si imperturbable. Même l’autre soir, à Bridgerton House, alors qu’il avait été contrarié par la rencontre avec son père, il avait fait montre d’une certaine désinvolture.

Et soudain, elle comprit ce qui, chez lui, l’avait toujours intriguée. Jamais elle ne l’avait vu sérieux.

Jusqu’à présent.

Elle ne parvint pas à détacher les yeux de son visage, même quand il se détourna, ne lui offrant que son profil. Il semblait perdu dans la contemplation d’un point à l’horizon.

— Savez-vous ce que c’est que d’être seul ? demanda-t-il doucement, sans la regarder. Non pas d’être seul une heure ou une soirée, mais de savoir, avec une absolue certitude, que dans quelques années vous n’aurez plus personne au monde.

Hyacinthe faillit répondre, puis réalisa que ce n’était pas une question.

Elle attendit. Parce qu’elle ne savait quoi dire. Et parce qu’elle était consciente que si elle tentait de prétendre qu’elle comprenait, elle ne saurait jamais le fond de sa pensée.

Et tandis qu’elle le dévisageait perdu dans ses réflexions, elle s’aperçut qu’elle avait désespérément envie de connaître le fond de sa pensée.

— Monsieur Saint-Clair ? murmura-t-elle après un interminable silence. Gareth ?

Elle vit ses lèvres bouger avant d’entendre sa voix. Il esquissa un demi-sourire moqueur, elle eut l’étrange impression qu’il avait accepté sa malchance, qu’il était prêt à se soumettre à son destin solitaire, et même à essayer de l’aimer, parce que toute tentative pour y remédier ne pourrait que lui briser le cœur.

— Je donnerais tout pour avoir quelqu’un à qui offrir ma vie, murmura-t-il.

En cet instant, Hyacinthe découvrit que certaines décisions se prenaient en un éclair. Que l’on savait certaines choses, même si l’on était incapable de les expliquer.

Parce qu’elle sut, sans l’ombre d’un doute, qu’elle allait épouser cet homme.

Personne d’autre ne le ferait.

Gareth Saint-Clair savait ce qui était important dans la vie. Il était drôle, parfois caustique, il pouvait être d’une arrogance exaspérante, mais il avait de saines priorités.

Et jamais, avant aujourd’hui, elle n’avait réalisé à quel point c’était essentiel pour elle.

Elle le dévisagea, les lèvres entrouvertes. Elle aurait voulu dire quelque chose, faire quelque chose, et cependant, elle n’y parvenait

pas. À présent qu'elle savait enfin ce qu'elle voulait de la vie, il lui semblait qu'elle aurait dû s'élancer vers son but, le saisir à pleines mains, s'assurer qu'il ne lui échapperait pas.

Pourtant, elle continuait d'observer Gareth, muette et pétrifiée. Il y avait quelque chose dans sa façon de se tenir, le menton haut… une telle détresse ! Elle était prise d'une folle envie de le toucher, de lui caresser la joue, de lisser ses mèches blondes.

Le courage lui manqua. Elle n'en fit rien.

Il tourna soudain la tête, et son regard croisa le sien avec tant de force, tant de clarté qu'elle en eut le souffle coupé. Elle avait l'étrange impression de ne voir que maintenant l'homme qu'il était sous la surface.

— Nous rentrons ? proposa-t-il.

Sa voix avait retrouvé ses inflexions désinvoltes. L'instant magique était passé, comprit-elle, déçue.

— Bien sûr, répondit-elle.

Ce n'était pas le moment d'insister.

— Quand souhaitez-vous retourner à Clair…

Elle n'acheva pas sa phrase. Gareth s'était raidi, le regard fixé au loin.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Et sursauta. Lord Saint-Clair remontait l'allée dans leur direction.

Elle regarda vivement autour d'eux. Ils se trouvaient dans la partie la moins fréquentée du parc. Elle repéra quelques promeneurs de l'autre côté de la clairière, mais personne n'était assez proche pour entendre une conversation, à supposer que Gareth et son père soient capables d'en rester à un échange à peu près courtois.

Alors que son regard passait de l'un à l'autre, Hyacinthe réalisa qu'elle ne les avait jamais vus ensemble.

Elle avait envie d'entraîner Gareth à l'écart pour éviter une scène pénible, et en même temps, elle mourait de curiosité. Si elle avait l'occasion d'assister à leur échange, peut-être découvrirait-elle la raison de leur hostilité mutuelle.

Ce n'était toutefois pas à elle d'en décider.

— Voulez-vous que nous partions ? demanda-t-elle à mi-voix.

Il redressa le menton d'un air de défi.

— Non, répondit-il avec un calme inattendu. C'est un lieu public.

— Vous êtes sûr ? insista-t-elle.

Il ne parut pas l'entendre. Son attention était concentrée sur l'homme qui approchait d'un pas trop désinvolte pour être honnête.

— Père, dit-il en gratifiant celui-ci d'un sourire onctueux, quel plaisir de vous voir.

Une expression dégoûtée passa sur le visage de lord Saint-Clair, rapidement réprimée.

— Gareth, répondit-il d'une voix dénuée d'émotion, quelle… surprise de vous trouver avec Mlle Bridgerton.

Hyacinthe sursauta. Il avait prononcé son nom d'un ton délibérément railleur. Elle ne s'était pas attendue à être entraînée dans leur différend. À tort, manifestement.

— Connaissez-vous mon père ? demanda Gareth sans quitter ce dernier du regard.

— Nous avons été présentés, répondit-elle.

— En effet, renchérit lord Saint-Clair en s'inclinant sur sa main. Toujours aussi charmante, mademoiselle Bridgerton.

Voilà qui prouvait à Hyacinthe que les deux hommes parlaient bel et bien d'autre chose, car elle était loin d'être toujours charmante.

— Vous appréciez la compagnie de mon fils ? s'enquit lord Saint-Clair.

Lui aussi venait de s’adresser à elle sans la regarder, preuve supplémentaire s’il en fallait qu’il se tramait entre le père et le fils autre chose que ce que les apparences laissaient deviner.

— Bien sûr, répondit-elle, son regard passant de l’un à l’autre. C’est un compagnon fort agréable.

Puis elle ne résista pas à la tentation d’ajouter :

— Vous devez être fier de lui.

Enfin, elle avait attiré l’attention du baron. Toutefois, quand il se tourna vers elle, la lueur qui dansait au fond de ses yeux n’avait rien d’amusée.

— Fier, répéta-t-il en esquissant un demi-sourire qui ressemblait beaucoup à celui de Gareth. Le mot est intéressant.

— Il est plutôt simple, répliqua Hyacinthe froidement.

— Avec mon père, rien n’est simple, intervint Gareth.

Le regard de lord Saint-Clair se durcit.

— Mon fils veut probablement dire que je suis capable de voir des nuances dans une situation… quand il y en a. Parfois, chère mademoiselle Bridgerton, les choses sont juste noires ou blanches.

Interdite, elle jeta un coup d’œil à Gareth. De quoi diable parlait-il ?

Elle sentit Gareth se raidir, pourtant, quand il reprit la parole, ce fut d’un ton dégagé. Un peu trop dégagé.

— Pour une fois, mon père et moi sommes du même avis. Souvent, on peut voir le monde avec une parfaite clarté.

— Comme en cet instant, peut-être ? suggéra le baron.

Certainement pas ! faillit s’exclamer Hyacinthe. De son point de vue, cette conversation était la plus opaque, la plus incompréhensible qui soit. Toutefois, elle tint sa langue. D’abord, parce qu’elle n’avait pas à exprimer son opinion dans le cas présent. Et surtout, pour ne pas prendre le risque d’interrompre cet échange.

Elle coula un regard à Gareth. Il souriait mais son regard était glacial.

— Je crois que mes opinions en cet instant sont des plus claires, dit-il doucement.

Tout à coup, le baron fixa toute son attention sur Hyacinthe.

— Quel est votre avis, mademoiselle Bridgerton ? s'enquit-il. Voyez-vous les choses en noir et blanc, ou votre monde est-il tout en nuances de gris ?

— Cela dépend, répondit-elle en le regardant droit dans les yeux.

Lord Saint-Clair était aussi grand que Gareth et semblait en excellente santé. Son visage était agréable, étonnamment jeune, avec des yeux bleus et des pommettes hautes.

Pourtant, Hyacinthe le détesta d'emblée. Il y avait de la colère en cet homme. De la dissimulation. Et même de la cruauté.

Et elle n'aimait pas du tout ce que Gareth ressentait en sa présence.

Bien que ce dernier ne lui ait fait aucune confidence, elle le devinait à son expression, à ses intonations, et même à sa façon de lever le menton.

— Voilà une réponse fort diplomatique, mademoiselle Bridgerton, la félicita le baron avec un petit signe de tête approbateur.

— Vraiment ? Je ne suis pourtant pas connue pour mon sens de la diplomatie.

— Non, en effet, murmura-t-il. Vous avez plutôt une réputation de… franchise.

Hyacinthe étrécit les yeux.

— Elle n'est pas usurpée, répliqua-t-elle.

Le baron émit un petit rire sardonique.

— Assurez-vous juste de disposer de toutes les informations avant de vous former une opinion, mademoiselle Bridgerton. Ou…

Il inclina la tête de côté et darda sur elle un regard sournois.

— … avant de prendre une décision qui vous engage, ajouta-t-il.

Elle s'apprêtait à le gratifier d'une réponse cinglante – du moins, elle espérait en trouver une à mesure qu'elle parlerait, car elle n'avait aucune idée de ce contre quoi il la mettait en garde – quand Gareth lui serra le bras à lui faire mal.

— Nous devrions rentrer, dit-il. Votre famille va s'inquiéter.

— Transmettez mes meilleurs souvenirs à votre mère, dit le baron en inclinant le buste. Ah, les Bridgerton ! Une excellente lignée. Je suis certain qu'ils ne veulent que le meilleur pour vous.

Hyacinthe se contenta de le dévisager. Elle n'avait aucune idée de ce qui se jouait à fleuret moucheté dans cet échange, mais il était évident qu'elle n'avait pas tous les éléments. Et elle détestait cela.

Gareth la tira par le bras sans douceur, l'entraînant à sa suite. Elle faillit trébucher sur une racine.

— De quoi s'agissait-il ? demanda-t-elle, le souffle court, s'efforçant de rester à sa hauteur.

— De rien du tout, dit-il sèchement.

— Certainement pas !

Comme elle jetait un regard par-dessus son épaule pour s'assurer que lord Saint-Clair ne les avait pas suivis, elle trébucha. Gareth la retint d'une poigne ferme quoique sans sollicitude excessive, et s'immobilisa le temps qu'elle retrouve son équilibre.

— Ce n'était rien, répéta-t-il d'une voix tranchante qu'elle ne lui avait jamais entendue.

Elle aurait dû en rester là. Elle savait qu'elle n'aurait pas dû insister. Hélas, elle n'avait pas toujours la sagesse d'écouter ses propres avertissements. Tandis que Gareth se remettait en marche, elle demanda :

— Qu'allons-nous faire ?

Il s'arrêta si abruptement que, cette fois, emportée par son élan, elle le heurta.

— Faire ? répéta-t-il. Nous ?

— Nous, oui, confirma-t-elle, déconcertée.

— Nous n'allons rien faire du tout, dit-il d'une voix de plus en plus coupante. Nous allons vous raccompagner chez vous, et nous allons rentrer dans notre petit logement encombré pour boire un verre.

— Pourquoi le haïssez-vous autant ? demanda-t-elle doucement.

Il ne répondit pas.

Et il devint vite clair qu'il ne répondrait pas. Cela ne la regardait pas, mais Dieu qu'elle aurait voulu savoir !

— Je vous escorte jusque chez votre mère, ou préférez-vous rentrer avec votre bonne ? s'enquit-il.

Hyacinthe jeta un regard en arrière. Frances se tenait toujours à la distance réglementaire, près d'un grand orme, et ne semblait plus du tout s'ennuyer.

Elle poussa un soupir dépité. Une boîte de pastilles à la menthe ne suffirait peut-être pas cette fois.

12

Vingt minutes plus tard. Nous retrouvons nos héros au terme d'une longue marche silencieuse.

C'était étonnant, songea Gareth, furieux contre lui-même, comme l'apparition du baron pouvait ruiner la plus parfaite des journées.

Ce n'était même pas le baron, à vrai dire. Certes, il ne le supportait pas, mais ce n'était pas cela le plus contrariant. Ce n'était pas le baron qui l'empêchait de dormir et lui donnait envie de se gifler tant il se trouvait stupide.

Ce qui le faisait enrager, c'était ce que son père faisait de lui. Après une simple conversation avec lord Saint-Clair, il n'était plus lui-même. Ou, plus exactement, il devenait un remarquable fac-similé du Gareth William Saint-Clair âgé de quinze ans. Au nom du ciel, il avait vingt-huit ans ! Il avait quitté le foyer paternel et, du moins l'espérait-il, il avait grandi. Il aurait dû être capable de se comporter comme un adulte quand il rencontrait le baron. Il n'aurait pas dû se sentir aussi malheureux.

Il n'aurait rien dû ressentir. Rien du tout.

Et pourtant, c'était chaque fois la même chose. Il se mettait en colère. Il devenait cassant. Et il tenait certains propos pour le seul plaisir de provoquer. C'était grossier. C'était immature. Et il ne savait pas comment s'en empêcher.

Et cette fois, c'était arrivé en présence de Hyacinthe Bridgerton.

Tandis qu'il la ramenait chez elle, elle brûlait de lui poser des questions. Il n'avait même pas besoin de la regarder pour le savoir. Hyacinthe Bridgerton avait tout le temps envie de parler. Toutefois, elle devait parfois se douter qu'il valait mieux se taire, car elle n'avait pas dit un mot de tout le trajet.

Et ils étaient à présent devant le Numéro Cinq.

— Je suis désolé pour cette déplorable scène, au parc, dit-il brièvement, sachant qu'il lui devait des excuses.

— Je ne crois pas que quiconque en ait été témoin. À tout le moins, personne n'aura entendu. Et ce n'était pas votre faute.

Gareth ne put retenir un sourire amer. C'était bel et bien sa faute. Son père l'avait peut-être provoqué, mais il aurait dû ne plus tomber dans le panneau depuis longtemps.

— Voulez-vous entrer ? proposa Hyacinthe.

— Je ne crois pas que ce soit souhaitable.

Elle fixa sur lui un regard étonnamment sérieux.

— J'aimerais que vous entriez.

C'était une simple remarque, et cependant si directe qu'il n'eut pas le cœur de refuser. Il hocha donc la tête et gravit les marches du perron. Le petit salon rose et ivoire était désert quand ils y pénétrèrent. Hyacinthe attendit qu'il se soit approché du canapé avant de fermer la porte. Complètement.

Gareth arqua un sourcil interrogateur. Dans certains cercles, une porte fermée constituait un motif suffisant pour compromettre une demoiselle et exiger réparation.

— J'ai toujours cru, commença la jeune fille, que tout ce qui manquait à mon bonheur, c'était un père.

Gareth garda le silence.

— Chaque fois que j'étais en colère contre ma mère, ou contre l'un de mes frères et sœurs, je me disais : « Si seulement j'avais un père ! Il prendrait ma défense et tout serait parfait ! »

Les lèvres incurvées sur un touchant petit sourire en coin, elle enchaîna :

— Ce n'aurait certainement pas été le cas, vu que la plupart du temps j'étais dans mon tort, c'était toutefois un réconfort que d'y croire.

Gareth demeura silencieux. Il ne pouvait que s'imaginer dans la peau d'un Bridgerton. Se représenter entouré de tous ces frères et sœurs. Et s'il ne répondait pas, c'était parce que c'était trop douloureux de songer que, ayant tout cela, elle demande davantage.

— J'ai toujours jalousé les gens qui avaient un père, avoua-t-elle. Jusqu'à aujourd'hui.

Quand elle plongea son regard dans le sien, il ne put détourner la tête. C'était tout simplement impossible.

— Mieux vaut ne pas avoir de père qu'en avoir un comme le vôtre, Gareth, déclara-t-elle posément. Si vous saviez combien je suis désolée pour vous.

C'est cela qui acheva de briser ses défenses. Cette jeune fille avait tout – du moins, tout ce dont il avait toujours rêvé –, et pourtant, elle comprenait sa détresse.

— Il me reste quelques souvenirs, au moins, poursuivit-elle, un sourire nostalgique aux lèvres. Enfin, les souvenirs que les autres m'ont racontés. Je sais qui était mon père. Je sais que c'était un homme bon. Je sais qu'il m'aurait aimée s'il avait vécu. Sans réserves et sans condition.

Ses lèvres tremblèrent. Jamais Gareth ne lui avait vu cette expression à la fois fragile et pleine d'ironie. Soudain, elle ne

ressemblait plus à la Hyacinthe Bridgerton qu'il connaissait. Et elle était irrésistiblement émouvante.

— Et je sais, poursuivit-elle dans un petit soupir tremblant – le genre de soupir que l'on pousse quand on est surpris par ses propres paroles –, que souvent ce n'est pas un mince exploit de m'aimer.

Gareth réalisa alors que certaines choses arrivaient en un éclair. Et qu'elles étaient des évidences quand bien même on était incapable de les expliquer. Parce que, en cet instant, alors qu'il regardait la jeune fille, tout ce qu'il pouvait penser, c'était… *Non.*

Non, ce n'était pas un exploit d'aimer Hyacinthe Bridgerton.

Il n'aurait su dire d'où lui venait cette certitude, ni comment il était parvenu à cette conclusion, parce qu'il était tout à fait certain qu'il devait être presque impossible de *vivre* avec elle. Et cependant, il savait qu'il serait facile de l'aimer.

— Je parle trop, lâcha-t-elle soudain.

S'arrachant à ses réflexions, Gareth reporta son attention sur elle. Que disait-elle ?

— Et je suis très têtue.

Il était bien de cet avis, mais en quoi…

— Et je peux me montrer parfaitement stupide quand je n'obtiens pas ce que je veux, même si j'aimerais croire qu'en général je suis raisonnablement raisonnable…

Gareth s'esclaffa. Bon sang, elle était en train de dresser la liste des raisons de ne pas l'aimer ! Elle disait vrai, bien sûr, et pourtant cela n'avait aucune importance. Du moins, en cet instant.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle d'un air méfiant.

— Taisez-vous, dit-il en franchissant la distance qui les séparait.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous le demande.

— Mais…

Il posa un doigt sur les lèvres de Hyacinthe.

— Accordez-moi une faveur, murmura-t-il. Ne dites plus un mot.

Contre toute attente, elle obtempéra.

Tout d'abord, il ne fit rien d'autre que la contempler. C'était si rare qu'elle se tienne tranquille et que son visage d'ordinaire si mobile soit au repos.

Il se contenta donc de l'observer, gravant dans son esprit l'arc gracieux de ses sourcils et ses yeux écarquillés tandis qu'elle s'efforçait de se taire. Il savoura la tiédeur de son souffle rapide sous son doigt, et le drôle de petit hoquet qui lui échappa.

Puis ce fut plus fort que lui.

Il l'embrassa.

Lui encadrant le visage de ses mains, il posa les lèvres sur les siennes. La dernière fois, il était en colère. Il n'avait vu en elle qu'un fruit défendu, la femme dont son père affirmait qu'il ne pourrait l'avoir.

Cette fois, il allait faire les choses correctement. Ce baiser-là serait leur premier.

Et elle s'en souviendrait.

Il se fit doux et tendre. Il attendit qu'elle soupire, que son corps se détende contre le sien. Il ne prendrait rien tant qu'elle ne lui aurait pas fait comprendre, sans la moindre ambiguïté, qu'elle était d'accord pour donner.

Et lui aussi se donnerait en retour.

Il frotta ses lèvres contre les siennes, juste assez pour en sentir la texture. Puis il la taquina de la langue avec délicatesse, jusqu'à ce qu'elle entrouvre la bouche.

Alors il la goûta. Elle était douce et chaude, et lui rendait son baiser avec un irrésistible mélange d'innocence et d'espièglerie. Innocence, parce qu'il était évident qu'elle ne savait pas

ce qu'elle faisait. Espièglerie, parce que, en dépit de sa maladresse, elle parvenait à le rendre fou.

Tandis qu'il approfondissait son baiser, il promena les mains le long de son dos, jusqu'à ses fesses, puis la pressa contre lui, contre la preuve naissante de son désir. C'était de la folie. Ils étaient dans le salon de sa mère, à trois pas d'une porte que quelqu'un pouvait ouvrir à tout moment. Un frère, par exemple, qui n'hésiterait pas à écarteler Gareth.

Et pourtant, il ne pouvait pas s'arrêter.

Il la désirait. Il voulait tout d'elle.

Le ciel lui vienne en aide, il la voulait maintenant.

— Vous aimez cela ? lui chuchota-t-il à l'oreille.

Elle hocha la tête, puis étouffa un petit cri quand il lui mordilla le lobe de l'oreille. Ce qui ne fit qu'alimenter le brasier qui commençait à le consumer.

— Et ceci ? demanda-t-il en prenant un de ses seins en coupe.

Elle hocha de nouveau la tête et gémit :

— Oui !

Gareth ne put retenir un sourire. Il glissa la main dans l'ouverture de sa cape.

— Alors vous allez aimer cela encore davantage, promit-il avant de passer doucement la paume sur son sein jusqu'à ce que la pointe durcisse.

Encouragé par ses soupirs, il se fit plus audacieux, saisit le petit bouton charnu entre ses doigts et le pinça doucement. Elle gémit de nouveau et s'agrippa à ses épaules.

Elle aimerait les jeux de l'amour, devina-t-il avec une satisfaction primitive. Peut-être n'en connaissait-elle encore rien, mais elle apprendrait vite. Et il se ferait une joie de les lui enseigner.

Elle serait à lui.

À lui.

Puis, alors qu'il capturait ses lèvres, alors qu'il glissait sa langue dans sa bouche, il songea…

Pourquoi pas ?

Pourquoi ne pas l'épouser ?

Il s'écarta et prit son visage entre ses mains. Certaines questions devaient être examinées avec un esprit clair, et Dieu savait qu'il n'avait pas l'esprit clair quand il embrassait Hyacinthe Bridgerton.

— J'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas ? souffla-t-elle.

Gareth secoua la tête.

— Alors pourquoi…

Il posa un doigt sur ses lèvres pour la faire taire.

Pourquoi ne pas épouser cette femme ? Tout le monde semblait n'attendre que cela. Depuis un an, grand-mère Danbury multipliait les sous-entendus, et plus récemment, le clan Bridgerton y avait fait allusion avec la subtilité d'un gang de boxeurs. De surcroît, il éprouvait une certaine affection pour Hyacinthe, ce qu'il ne pouvait pas dire de la plupart des femmes qu'il avait rencontrées ces dernières années. Certes, elle était souvent exaspérante, il n'empêche qu'il l'aimait bien.

Sans compter qu'il avait de plus en plus de mal à s'interdire de poser les mains sur elle. Encore une après-midi comme celle-ci et il l'aurait définitivement compromise.

Il voyait tout en imagination, avec la plus parfaite clarté. Non seulement elle et lui, mais les gens autour d'eux – grand-mère Danbury, les Bridgerton.

Le baron.

Gareth faillit éclater de rire. Quelle aubaine ! Non seulement il pouvait épouser Hyacinthe Bridgerton, et la perspective en elle-même

était de plus en plus réjouissante, mais dans le même temps, il donnerait tort au baron.

Cela le tuerait, il en était sûr.

Toutefois, songea-t-il en s'écartant à regret de la jeune fille, soulignant du bout du doigt la courbe délicate de sa joue, il devait faire les choses convenablement. S'il avait franchi les lignes de la respectabilité plus souvent qu'à son tour, il y avait des situations où un homme devait se conduire en gentleman.

Hyacinthe Bridgerton ne méritait pas moins.

— Je dois y aller, murmura-t-il.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Où ? demanda-t-elle, le regard encore embué de passion.

Il adorait cela. Il adorait la troubler, lui faire perdre son imperturbable assurance.

— Je dois réfléchir à certaines questions. Et j'ai des choses à régler.

— Lesquelles ?

Il lui sourit.

— Vous le découvrirez très bientôt, promit-il.

— Quand ?

Il se dirigea vers la porte.

— Cela fait beaucoup de questions, dit-il.

— Il n'y en aurait pas autant, marmonna-t-elle, se ressaisissant, si vous m'en disiez un peu plus.

— À très bientôt, mademoiselle Bridgerton, murmura-t-il en quittant le salon.

— Quand *?* demanda-t-elle, exaspérée.

Gareth quitta le Numéro Cinq, un sourire joyeux aux lèvres.

Une heure plus tard dans le hall d'entrée de Bridgerton House. Visiblement, notre héros ne perd pas de temps.

— Le vicomte va vous recevoir, monsieur Saint-Clair.

Gareth suivit le majordome de lord Bridgerton le long d'un couloir qui menait vers la partie privée de l'hôtel particulier, où il n'avait jamais été admis les quelques fois où il était venu à l'occasion d'une réception.

— Il est dans son bureau, précisa le majordome.

Gareth hocha la tête. C'était l'endroit le plus approprié pour un tel entretien. Le vicomte apprécierait sûrement d'avoir l'air d'être celui qui décide, et le fait de recevoir Gareth dans son sanctuaire privé ne pourrait que l'y aider.

Quand il s'était présenté à la porte de Bridgerton House quelques minutes plus tôt, Gareth n'avait pas indiqué le motif de sa visite, il ne doutait toutefois pas que le très influent vicomte Bridgerton avait deviné ses intentions.

Pour quelle autre raison Gareth lui rendrait-il visite ? Jamais il n'en avait eu l'occasion. Et maintenant qu'il avait fait la connaissance de la famille de Hyacinthe – d'une partie, du moins –, il lui semblait évident que lady Bridgerton s'était déjà entretenue avec son fils aîné pour discuter de l'éventualité d'une union entre sa fille et lui.

— Monsieur Saint-Clair, dit Bridgerton en se levant de son siège quand Gareth entra.

C'était bon signe. L'étiquette n'exigeant pas que le vicomte se lève, c'était là une marque de respect.

— Lord Bridgerton, le salua Gareth.

Le vicomte avait la même chevelure auburn que Hyacinthe, mais la sienne commençait à grisonner aux tempes. Grand, probablement plus âgé que Gareth d'une douzaine d'années, il avait conservé une

silhouette athlétique. Gareth n'aurait pas aimé l'affronter sur un ring. Ou dans un pré, à l'aube.

Le vicomte désigna le fauteuil de cuir face à son bureau.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Gareth prit place, s'interdisant de s'agiter ou de pianoter nerveusement sur l'accoudoir de son siège. Il n'avait jamais fait une telle démarche et trouvait cela terriblement déstabilisant. Il devait apparaître calme, en pleine possession de ses moyens. S'il ne voyait pas de raison que sa demande fût refusée, il préférait, autant que faire se pouvait, garder un minimum de dignité. S'il épousait Hyacinthe, il croiserait régulièrement le vicomte jusqu'à la fin de ses jours. Inutile de passer pour un idiot aux yeux du chef de la famille Bridgerton.

— Je présume que vous savez ce qui motive ma visite, commença-t-il.

Le vicomte, qui s'était rassis derrière le grand bureau d'acajou, inclina la tête de côté. Puis il joignit les doigts en triangle.

— Pour nous épargner un possible embarras à tous les deux, répondit-il, peut-être aurez-vous la bonté d'exposer clairement vos intentions.

Gareth prit une courte inspiration. Le frère de Hyacinthe n'allait pas lui faciliter la tâche. Et peu importait. Il s'était juré d'agir en gentleman et ne se laisserait pas intimider.

Il regarda le vicomte droit dans les yeux.

— J'aimerais épouser votre sœur Hyacinthe, dit-il.

Puis, comme l'autre ne répondait pas, ne bougeait même pas, il ajouta :

— Si elle veut bien de moi, naturellement.

Au moins huit choses se produisirent alors. Ou peut-être n'y en eut-il que deux ou trois, mais Gareth aurait juré qu'il y en avait huit

tant elles étaient inattendues.

D'abord, le vicomte poussa un soupir. Non, le mot était trop faible. Il ne s'agissait pas d'un simple soupir. C'était un énorme soupir – sonore, épuisé, vibrant de sincérité, qui donnait l'impression que le vicomte se dégonflait. Littéralement. Comme un ballon. C'était fascinant. Gareth avait croisé cet homme à de nombreuses reprises et connaissait sa réputation. Lord Bridgerton n'était pas le genre de personne à s'avachir ou à grogner.

Pendant tout ce temps, ses lèvres parurent bouger. Comme s'il formulait silencieusement une phrase. « Dieu soit loué », crut deviner Gareth.

C'était l'interprétation la plus plausible, surtout si on se fiait à son regard reconnaissant levé vers le ciel.

Puis lord Bridgerton posa les paumes à plat sur son bureau avec une force inattendue, regarda Gareth droit dans les yeux et déclara :

— Oh, elle voudra de vous ! Cela ne fait aucun doute.

Ce n'était pas exactement la réponse qu'il attendait.

— Je vous demande pardon ? dit-il comme rien d'autre ne lui venait.

— J'ai besoin d'un verre, déclara le vicomte en se levant. Il faut fêter cela, n'est-ce pas ?

— Euh… oui.

Bridgerton s'approcha d'une bibliothèque encastrée et prit un flacon sur l'un des rayonnages.

— Non, fit-il à mi-voix en le reposant. Il nous faut le meilleur.

Il se tourna vers Gareth. Une lueur étrange, presque exaltée, brillait dans ses yeux.

— Le meilleur, n'êtes-vous pas de mon avis ?

— Euh… oui, répéta Gareth, de plus en plus perplexe.

L'autre déplaça quelques livres, et sortit un flacon de cognac qui semblait fort ancien.

— Je suis obligé de le cacher, expliqua-t-il en remplissant généreusement deux verres.

— Vos domestiques ? risqua Gareth.

— Mes frères, rectifia le vicomte en lui tendant un gobelet de cristal. Bienvenue dans la famille, monsieur Saint-Clair.

Gareth accepta le verre, presque déconcerté par la facilité avec laquelle tout s'était déroulé. Il n'aurait pas été surpris que le vicomte sorte de son chapeau une demande de dispense de bans. Et un prêtre, tant qu'il y était.

— Je vous remercie, lord Bridgerton. Je…

— Appelez-moi Anthony, l'interrompit celui-ci. Nous allons être frères, après tout.

— Anthony, répéta Gareth. Je voulais juste…

— C'est merveilleux, murmura Bridgerton à part lui. Merveilleux. Vous n'avez pas de sœur, n'est-ce pas ? ajouta-t-il à l'adresse de Gareth.

— Non, confirma Gareth.

— Eh bien moi, j'en ai quatre.

Il avala d'un trait un bon tiers de son cognac.

— Quatre, m'entendez-vous ? Et aujourd'hui, je n'en ai plus une seule sur les bras. Je suis libre.

Il semblait sur le point de danser la gigue.

— Vous avez des filles, non ? ne put s'empêcher de lui rappeler Gareth.

— Une seule, et elle n'a que trois ans. J'ai quelques années de répit devant moi. Et qui sait ? Avec un peu de chance, elle se convertira au catholicisme et entrera au couvent.

Gareth faillit s'étrangler avec son cognac.

— Il est bon, n'est-ce pas ? demanda le vicomte. Vingt-quatre ans d'âge.

— Très. Je ne crois pas avoir jamais bu d'alcool aussi ancien, avoua Gareth.

— Bien, dit Anthony en s'appuyant contre son bureau. Je suppose que vous voudrez parler du contrat de mariage.

Aussi étrange que cela paraisse, surtout pour un homme aussi peu fortuné, Gareth n'y avait pas songé un seul instant. Il avait été tellement surpris par sa soudaine décision d'épouser Hyacinthe que l'aspect pratique de la question ne l'avait pas effleuré.

— Ce n'est pas un secret, j'ai revu sa dot à la hausse l'an dernier, dit le vicomte, retrouvant son sérieux. Je ne me dédirai pas, mais j'espère que ce n'est pas ce qui vous motive pour demander sa main.

— Certainement pas, se défendit Gareth, vexé.

— Je ne le pensais pas, le rassura Anthony, pour autant, je préférais poser la question.

— J'ai tendance à croire que, si c'était le cas, je ne vous le dirais pas.

— J'ai tendance à croire que, si vous me mentiez, je le verrais sur votre visage.

— Certes, admit Gareth.

Apparemment, le vicomte ne semblait pas s'être offusqué de sa réponse.

— Reprenons, dit ce dernier. La dot de Hyacinthe s'élève à…

Décontenancé, Gareth vit Anthony secouer la tête d'un air incrédule tandis que sa phrase mourait sur ses lèvres.

— Milord ? murmura-t-il.

— Veuillez m'excuser, dit Anthony, reprenant ses esprits. Je suis encore sous le choc, vous comprenez ?

— Tout à fait, répondit Gareth, qui ne savait que dire d'autre.

— Je n'espérais plus que ce jour viendrait, reprit le vicomte. Bien sûr, nous avons reçu quelques demandes, mais aucune qui me satisfasse, et pas la moindre cette année.

Il poussa un long soupir.

— Je commençais à désespérer que quelqu'un de bien veuille d'elle.

— Vous ne semblez pas avoir une très haute opinion de votre sœur, fit remarquer Gareth d'un ton froid.

Le vicomte leva les yeux et sourit. Plus ou moins.

— Pas du tout, se défendit-il, mais je ne suis pas non plus aveugle. Elle a des… hum… qualités uniques.

Il se leva, et Gareth réalisa qu'il usait de sa haute stature pour l'intimider. Et il ne devait pas se méprendre sur la réaction initiale de soulagement et de désinvolture du vicomte. Cet homme était dangereux, ou il pouvait l'être s'il le voulait, et Gareth avait intérêt à s'en souvenir.

— Ma sœur Hyacinthe, déclara lord Bridgerton en faisant quelques pas en direction de la fenêtre, est une personne de grande valeur. Vous seriez bien inspiré de ne pas l'oublier. Et si vous tenez à votre peau, vous la traiterez comme le trésor qu'elle est.

Gareth se tint coi. Ce n'était pas le moment de l'interrompre.

— Toutefois, en dépit de ses qualités, continua Bridgerton avec la lenteur délibérée d'un homme habitué au pouvoir, elle n'a pas un caractère facile, je suis le premier à en convenir. Peu d'hommes sont capables de lui tenir tête et si elle se retrouve piégée dans un mariage avec quelqu'un qui n'apprécie pas sa… personnalité singulière, elle sera malheureuse.

Gareth garda le silence, les yeux rivés sur le vicomte. Ce dernier le scruta.

— Je vous donne l'autorisation de l'épouser, dit Bridgerton, toutefois, avant de lui faire votre demande, je vous conseille de prendre le temps de bien réfléchir.

— Que voulez-vous dire ? demanda Gareth, méfiant, en se levant.

— Je ne lui parlerai pas de notre entrevue. À vous de décider si vous voulez aller jusqu'au bout. Et si vous préférez renoncer…

Il esquissa un haussement d'épaules.

— Elle ne le saura jamais, conclut-il avec un calme déconcertant

Combien de malheureux le vicomte avait-il déjà effrayés de la sorte ? se demanda Gareth. Bonté divine, était-ce pour cette raison que Hyacinthe était toujours célibataire ? Il devrait probablement s'en réjouir puisque aujourd'hui cela lui permettait de demander sa main, mais était-elle consciente que son frère aîné était fou ?

— Si vous la rendez malheureuse, menaça Anthony Bridgerton en le fixant d'un regard intense qui confirma les soupçons de Gareth sur sa santé mentale, c'est vous qui serez malheureux. J'y veillerai personnellement.

Gareth ouvrit la bouche pour répliquer vertement – il en avait assez de prendre des gants –, toutefois, alors qu'il était sur le point d'insulter son futur beau-frère, sans doute avec des conséquences irréversibles, il s'entendit demander :

— Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

Bridgerton émit un petit ricanement agacé.

— Naturellement ! C'est ma sœur.

— J'aimais mon frère, déclara Gareth calmement. À part ma grand-mère, c'était la seule personne que j'avais au monde.

— Dois-je en déduire que vous n'avez pas l'intention de faire la paix avec votre père ?

— Non.

Anthony se contenta de hocher la tête.

— Si vous épousez Hyacinthe, vous épousez tout le clan Bridgerton, le prévint-il.

Gareth voulut répondre, sans succès. Les mots lui manquaient pour décrire les émotions qui déferlaient en lui.

— Pour le meilleur et pour le pire, ajouta le vicomte avec un petit rire amusé. Et je vous assure que vous regretterez souvent qu'elle n'ait pas été abandonnée sous un porche, sans nom ni famille.

— Non, répliqua Gareth d'une voix douce mais ferme, je ne souhaiterais cela à personne.

Un silence suivit, puis le vicomte demanda :

— Y a-t-il quoi que ce soit que vous aimeriez me confier à son sujet ?

— Au sujet de… ? s'enquit Gareth, mal à l'aise.

— … votre père.

— Non.

Anthony parut réfléchir.

— Risque-t-il de créer des ennuis ?

— À moi ?

— À Hyacinthe.

Gareth refusait de mentir.

— Il pourrait.

Et c'était là le pire. C'était cela qui l'empêcherait de dormir. Il n'avait aucune idée de ce que le baron était capable de dire ou de faire.

Ni de ce que ressentiraient les Bridgerton s'ils apprenaient la vérité.

À cet instant, Gareth comprit qu'il devait prendre deux mesures.

La première, demander la main de Hyacinthe sans attendre. Sa mère et elle voudraient probablement un de ces mariages en grande

pompe qui exigeaient des mois de préparation. Il devrait insister pour qu'ils se marient au plus vite.

La seconde, par sécurité, rendre impossible tout retour en arrière, même si le baron apportait une preuve de sa naissance bâtarde. En compromettant irrémédiablement la jeune femme. Dès que possible.

D'autant qu'il restait la question du journal de grand-mère Saint-Clair. Celle-ci connaissait peut-être la vérité, et si elle s'était confiée à ce sujet dans son cahier, Hyacinthe découvrirait son secret sans même l'aide du baron.

Et s'il ne voyait pas d'inconvénients à ce qu'elle soit informée de ses origines, il était vital que cela n'arrive pas avant le mariage.

Ou du moins avant qu'il se soit assuré que le mariage aurait bien lieu. En la séduisant.

Il détestait se retrouver acculé de la sorte, et il n'aimait pas particulièrement se sentir obligé à quoi que ce soit.

Pourtant, dans ce cas particulier…

Ce serait un pur plaisir.

13

Juste une heure plus tard. Comme nous l'avons remarqué, quand notre héros s'est mis quelque chose en tête…

Oh, et avons-nous mentionné que nous sommes un mardi ?

— Quoi ? marmonna lady Danbury. Vous ne parlez pas assez fort !

Hyacinthe referma l'ouvrage qu'elle était en train de lire et glissa un doigt entre les pages pour marquer l'emplacement.

— Pourquoi ai-je l'impression d'avoir déjà entendu cela ? se demanda-t-elle à voix haute.

— Parce que c'est le cas. Vous ne parlez jamais assez fort.

— C'est curieux, ma mère ne me le reproche jamais.

— Les oreilles de votre mère ne sont pas du même cru que les miennes, répliqua lady Danbury avec un petit reniflement. Et où est ma canne ?

À l'exemple de Gareth, Hyacinthe avait pris de l'assurance s'agissant de la canne de lady Danbury.

— Je l'ai cachée, dit-elle avec un sourire mauvais.

La vieille dame se redressa, interloquée.

— Hyacinthe Bridgerton, vous êtes aussi rusée qu'un chat.

— Un chat ?

— Je n'aime pas les renards, répondit lady Danbury avec un geste dédaigneux. Ni les chiens, d'ailleurs.

Décidant de prendre cela comme un compliment – c'était le choix le plus avisé quand lady Danbury divaguait –, elle revint au chapitre dix-sept de *Mlle Butterworth et le baron fou.*

— Voyons… où en étions-nous ? murmura-t-elle.

— Où l'avez-vous cachée ?

— Si je vous le dis, elle ne sera plus cachée, n'est-ce pas ? répliqua Hyacinthe sans même lever les yeux.

— Sans ma canne, je suis coincée dans ce fauteuil, grommela lady Danbury. Vous ne priveriez pas une vieille dame de son seul moyen de se déplacer, tout de même ?

— Si, répondit Hyacinthe, les yeux toujours rivés sur son livre. Absolument.

— Vous passez trop de temps avec mon petit-fils, maugréa la comtesse.

Hyacinthe tenta de conserver un masque impassible, sans succès. Elle se mordit les lèvres, puis les pinça, comme chaque fois qu'elle s'interdisait de regarder quelqu'un, et si elle en jugeait par la température de ses joues, elle devait être plus rouge qu'une pivoine.

Juste ciel !

Leçon numéro 1 quand on avait affaire à lady Danbury : ne jamais montrer la moindre faiblesse.

La leçon numéro 2 étant, bien entendu : en cas de doute, appliquer la leçon numéro 1.

— Hyacinthe Bridgerton, s'enquit la comtesse d'une voix trop lente pour être honnête, auriez-vous rougi ?

Hyacinthe leva sur elle un regard neutre.

— Je ne vois pas mon visage, lui rappela-t-elle.

— Il est rose vif.

— Si vous le dites.

Elle tourna une page avec un peu plus d'énergie que nécessaire, puis regarda, consternée, le feuillet qu'elle venait de déchirer au niveau de la reliure. Sapristi. Eh bien, ce qui était fait était fait. Et Priscilla Butterworth avait survécu à pire que cela.

— Pourquoi rougissez-vous ? insista lady Danbury.

— Je ne rougis pas.

— Je crois bien que si.

— Je ne…

Hyacinthe s'interrompit avant qu'elles ne commencent à se chamailler comme deux gamines.

— J'ai chaud, déclara-t-elle avec une admirable dignité.

— La température est idéale, rétorqua lady Danbury. Pourquoi rougissez-vous ?

Hyacinthe lui lança un regard agacé.

— Voulez-vous que je vous fasse la lecture ou non ?

— Non, répondit la comtesse. Je veux que vous me disiez pourquoi vous rougissez.

— Je ne rougis pas ! répliqua Hyacinthe, à deux doigts de hurler.

Lady Danbury sourit. Avec n'importe qui d'autre, cette expression aurait été plaisante. Avec elle, elle était diabolique.

— Je vous garantis que vous rougissez, insista-t-elle.

— Parce que je suis en colère, riposta Hyacinthe.

— Contre moi ? fit mine de s'indigner la vieille dame, la main sur le cœur.

— Je vais reprendre ma lecture, annonça Hyacinthe.

— Si vous y tenez, dit la comtesse dans un soupir.

Une pause, puis :

— Je crois me souvenir que Mlle Butterworth était en train de gravir péniblement la colline.

Hyacinthe tourna résolument son attention sur le livre entre ses mains.

— Eh bien ? insista lady Danbury.

— Laissez-moi retrouver la ligne, marmonna la jeune fille.

Elle parcourut rapidement la page pour localiser Mlle Butterworth et la bonne colline (il y en avait un certain nombre, et elle les avait presque toutes gravies péniblement), mais les mots semblaient danser devant ses yeux. Tout ce qu'elle voyait, c'était le visage de Gareth.

Gareth avec son regard espiègle et ses lèvres au dessin parfait. Gareth avec sa fossette, dont il nierait probablement l'existence si elle s'avisait de la mentionner. Gareth… qui lui donnait l'impression d'être aussi stupide que Mlle Butterworth. Pourquoi aurait-il nié qu'il avait une fossette ?

D'ailleurs…

Elle revint quelques pages en arrière. Oui, c'était là, au milieu du chapitre seize.

Son regard était espiègle et ses lèvres parfaitement dessinées. Et il avait une fossette, juste au-dessus de la commissure gauche de la bouche, dont il aurait sûrement nié l'existence si elle avait trouvé le courage de la mentionner.

— Bonté divine ! gémit Hyacinthe.

Selon toute probabilité, Gareth Saint-Clair n'avait *jamais* eu de fossette.

— Vous n'êtes pas à ce point perdue ? s'impatienta la comtesse. Vous êtes remontée au moins trois chapitres en arrière.

— Je cherche, je cherche, marmonna Hyacinthe.

Elle devenait folle. Il n'y avait pas d'autre explication. Il fallait avoir perdu la raison pour citer Mlle Butterworth sans même s'en

apercevoir.

Cela dit…

Il l'avait embrassée.

Il l'avait vraiment embrassée. La première fois, dans le couloir de Bridgerton House, avait été très différente. Leurs lèvres s'étaient touchées, ainsi que d'autres parties d'eux-mêmes, mais ce n'était pas un baiser.

Du moins, pas comme celui-ci.

Hyacinthe poussa un soupir.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? grommela lady Danbury.

— Rien.

— Vous n'êtes pas vous-même, cette après-midi, mademoiselle Bridgerton. Je ne vous reconnais pas.

Sur ce point, Hyacinthe ne pouvait lui donner tort.

— *Mlle Butterworth*, lut-elle avec un peu plus d'énergie que nécessaire, *gravit péniblement la colline, enfonçant ses doigts un peu plus profondément dans la terre à chaque pas.*

— Les doigts peuvent-ils faire des pas ? demanda lady Danbury.

— Dans ce livre, oui.

Hyacinthe s'éclaircit la voix et reprit :

— *Elle l'entendait derrière elle. Il réduisait la distance qui les séparait et bientôt, il l'attraperait. Mais quel sort l'attendait-il ? Bon ou mauvais ?*

— Mauvais, j'espère. C'est toujours plus intéressant.

— Je suis bien de votre avis, répondit Hyacinthe.

Elle poursuivit sa lecture.

— *Comment le savoir ? Comment le savoir ? COMMENT LE SAVOIR ?*

Elle leva les yeux.

— C'est moi qui mets l'accent.

— Autorisé, dit la comtesse, magnanime.

— *C'est alors qu'elle se souvint du conseil que lui avait donné sa mère avant que cette bonne âme quitte cette vallée de larmes, dévorée par des pigeons…*

— Des pigeons ? Ce n'est pas possible !

— Bien sûr que non. C'est un roman. Mais je vous assure que c'est écrit noir sur blanc page 193.

— Je veux le voir de mes yeux.

Hyacinthe ravala un soupir. Lady Danbury l'accusait souvent d'en rajouter, pourtant c'était la première fois qu'elle exigeait de vérifier. La jeune fille se leva et lui montra le passage.

— Ma parole, marmonna la vieille dame, la malheureuse a effectivement été assassinée par des pigeons.

Elle secoua la tête d'un air désolé.

— J'espère ne pas connaître une fin aussi terrible.

— À votre place, je ne m'inquiéterais pas pour cela, dit Hyacinthe en retournant s'asseoir.

Lady Danbury chercha sa canne et grommela en se souvenant qu'elle ne l'avait plus.

— Poursuivez, aboya-t-elle.

— Voyons… murmura Hyacinthe en baissant les yeux sur le livre. Ah, oui… *ne quitte cette vallée de larmes, dévorée par des pigeons.*

Elle gloussa.

— Je suis désolée, je ne peux pas lire cela sans rire.

— Allons, la suite !

Hyacinthe se racla la gorge à plusieurs reprises.

— *Elle n'avait que douze ans à l'époque, ce qui était bien trop jeune pour une telle conversation, mais peut-être sa mère avait-elle pressenti qu'elle partirait tôt.*

Hyacinthe leva les yeux.

— Comment diable pourrait-on anticiper une telle mort ?

— C’est un roman, lui rappela lady Danbury d’un ton acide.

Hyacinthe prit une profonde inspiration et poursuivit :

— *Sa mère lui avait étreint la main et, les yeux emplis de tristesse, lui avait dit : « Ma chère, ma très chère Priscilla, il n’y a rien en ce bas monde de plus précieux que l’amour. »*

Hyacinthe glissa un regard de biais à la vieille dame, qui, elle en était sûre, n’allait pas manquer de ricaner. À sa grande surprise, lady Danbury semblait suspendue à ses lèvres. Elle s’empressa de continuer sa lecture :

— *« Mais il y a des menteurs, Priscilla chérie. Il y a des hommes qui tenteront de profiter de votre innocence sans vous donner leur cœur. »*

— C’est bien vrai, murmura lady Danbury.

De nouveau, Hyacinthe leva les yeux, et comprit que la comtesse ne s’était pas rendu compte qu’elle avait parlé à haute voix.

— N’est-ce pas vrai ? lança la vieille dame, sur la défensive, en surprenant le regard de Hyacinthe.

Pour ne pas l’embarrasser, celle-ci poursuivit :

— *« Vous devrez vous fier à votre instinct, ma chère Priscilla, mais permettez-moi de vous donner un conseil. Gardez-le dans votre cœur et ne l’oubliez jamais, car je vous donne ma parole qu’il vous guidera toujours. »*

Hyacinthe tourna la page, un peu gênée de constater qu’elle aussi était fascinée.

— *Priscilla s’était penchée en avant pour effleurer la joue pâle de sa mère. « Quel conseil, maman ? » avait-elle demandé. « Si vous voulez savoir si un gentleman vous aime, avait répondu sa mère, il n’y a qu’un seul moyen de vous en assurer. »*

Lady Danbury se pencha en avant. Hyacinthe aussi.

— *« C’est son baiser, avait murmuré sa mère. Tout est là, dans son baiser. »*

Hyacinthe entrouvrit les lèvres et porta spontanément la main à sa bouche.

— Ma foi, déclara lady Danbury, je ne m'attendais pas à cela.

Tout est dans son baiser. Était-ce possible ?

— J'aurais tendance à penser que tout est dans ses actes, ou dans ses exploits, poursuivit la comtesse d'un air important, mais cela n'aurait sans doute pas été assez romantique pour Mlle Butterworth.

— Et le baron fou, ajouta Hyacinthe.

— Exactement ! Quelle femme sensée voudrait d'un fou ?

— C'est dans son baiser, murmura Hyacinthe pour elle-même.

— Que dites-vous ? Je n'entends pas.

— Rien, répondit la jeune fille en reportant son attention sur la comtesse. Je réfléchissais.

— Aux perles de sagesse de maman Butterworth ? ricana la vieille dame.

— Bien sûr que non.

Elle émit une petite toux.

— Nous continuons ?

— Et comment ! grommela lady Danbury. Plus tôt nous en aurons fini avec celui-là, plus tôt nous passerons au suivant.

— Rien ne nous oblige à le terminer, dit Hyacinthe.

Toutefois, si elles en restaient là, elle devrait l'emporter discrètement pour achever la lecture chez elle.

— Ne dites pas de sottise. Il n'est pas question de ne pas le lire jusqu'au bout. J'ai payé pour ces sornettes. Et de plus…

Lady Danbury se composa un air aussi penaud qu'elle en était capable, avec un succès très relatif.

— … je veux savoir comment cela se termine, concéda-t-elle.

Hyacinthe lui sourit. C'était l'aveu de faiblesse le plus touchant que la vieille dame formulerait jamais et il fallait encourager ce bel

effort.

— Très bien, dit Hyacinthe, le temps de retrouver le paragraphe…

— Lady Danbury, dit le majordome, qui venait d'apparaître sur le seuil, M. Saint-Clair demande à être reçu.

— Demande ? répéta la vieille dame, interloquée. D'habitude, il entre comme un chien fou.

Le majordome arqua un sourcil. Jamais Hyacinthe ne l'avait vu aussi expressif.

— Il demande à être reçu par Mlle Bridgerton.

— Moi ? glapit Hyacinthe.

— Elle ? glapit lady Danbury. Dans mon salon ?

— C'est bien cela, milady.

— *Humpf*, fit la comtesse en regardant autour d'elle d'un air outré.

— Dois-je le faire entrer, milady ?

— Bien sûr, répliqua-t-elle, mais je n'ai pas l'intention de m'en aller. Quoi qu'il ait à dire à Mlle Bridgerton, ce sera en ma présence.

— Pardon ? s'écria Hyacinthe. Je ne crois pas que…

— C'est mon salon, l'interrompit la comtesse. Et c'est mon petit-fils. Et vous êtes…

Elle pinça les lèvres et regarda Hyacinthe.

— Eh bien, vous êtes vous-même, acheva-t-elle.

— Mademoiselle Bridgerton.

Gareth pénétra dans la pièce, qu'il emplit aussitôt, pour le dire dans un registre butterworthien, de sa merveilleuse présence. Puis il se tourna vers lady Danbury.

— Grand-mère, la salua-t-il.

— Quoi que vous ayez à dire à Mlle Bridgerton, vous pouvez le lui dire en ma présence, déclara-t-elle.

— Je serais presque tenté de mettre cette théorie à l'épreuve, murmura-t-il.

— Il y a un problème ? s'enquit Hyacinthe, perchée tout au bord de son fauteuil.

Après tout, ils s'étaient quittés deux heures plus tôt.

— Pas le moindre.

Gareth traversa la pièce et s'approcha de Hyacinthe. Grand-mère Danbury le suivait du regard avec une curiosité non dissimulée et il commençait à se demander s'il avait été bien inspiré de venir directement ici après avoir quitté Bridgerton House.

À peine sorti, il s'était souvenu que l'on était mardi, et cela lui avait semblé de bon augure. Cette histoire avait commencé un mardi. Bonté divine, cela ne faisait-il que deux semaines ?

C'était le mardi que Hyacinthe Bridgerton venait faire la lecture à grand-mère Danbury. Alors qu'il descendait la rue, réfléchissant à la nouvelle direction que sa vie venait de prendre, Gareth s'était aperçu qu'il savait exactement où trouver la jeune fille. Pour lui demander sa main, il n'avait qu'une courte distance à franchir dans Mayfair.

Sans doute aurait-il dû attendre. Sans doute aurait-il dû choisir une occasion plus romantique, jouer de la magie de l'instant. Toutefois, maintenant qu'il avait pris sa décision, il ne voulait pas attendre. Et après tout ce que sa grand-mère avait fait pour lui depuis des années, elle méritait d'être la première à savoir.

Pour autant, il n'avait pas prévu de faire sa demande en sa présence.

Il lui jeta un coup d'œil.

— Eh bien, quoi ? aboya-t-elle.

Il devait lui demander de le laisser seul avec Hyacinthe. Il le devait absolument, mais…

Bonté divine ! Même s'il la suppliait à genoux, elle refuserait de quitter la pièce. De surcroît, sa présence rendrait extrêmement difficile pour Hyacinthe de l'éconduire.

S'il n'avait pas de raisons de s'attendre à un refus, mieux valait mettre toutes les chances de son côté.

— Monsieur Saint-Clair ? demanda la jeune fille d'une voix douce.

Il la regarda. Bon sang, depuis combien de temps était-il immobile, perdu dans ses pensées ?

— Hyacinthe, dit-il.

Elle fixa sur lui un regard intrigué.

— Hyacinthe, répéta-t-il avec un peu plus d'assurance.

Il sourit et plongea son regard dans le sien.

— Hyacinthe.

— Nous savons comment elle s'appelle, marmonna sa grand-mère.

Sans faire attention à elle, Gareth poussa la table basse qui le gênait et mit un genou en terre devant la jeune fille.

Il lui prit la main. Elle émit un adorable petit hoquet de surprise.

— Hyacinthe, me feriez-vous l'immense honneur d'être mon épouse ?

Elle écarquilla les yeux, puis ceux-ci s'embuèrent, puis ses lèvres, qu'il avait si hardiment embrassées deux heures plus tôt, se mirent à trembler.

— Je… je…

Cela lui ressemblait si peu de ne pas trouver ses mots, songea-t-il, encouragé par les émotions qu'il lisait sur son visage.

— Je… je…

— Oui ! cria lady Danbury. Oui, elle accepte de vous épouser !

— Elle peut répondre elle-même, protesta Gareth.

— Vous voyez bien que non, répliqua sa grand-mère.

— Oui, dit alors Hyacinthe en reniflant. Oui, j'accepte de vous épouser.

Il porta sa main à ses lèvres.

— Parfait.

— Bien, déclara grand-mère Danbury. Très bien.

Puis elle marmonna :

— Il me faut ma canne.

— Derrière l'horloge, répondit Hyacinthe sans quitter Gareth des yeux.

Du coin de l'œil, Gareth vit la comtesse se lever et aller la chercher elle-même d'un pas alerte.

— Pourquoi ? demanda Hyacinthe.

— Pourquoi quoi ? s'enquit Gareth en souriant.

— Pourquoi voulez-vous m'épouser ?

— Je pensais que c'était évident.

— Dites-le-lui ! s'impatienta sa grand-mère.

Elle ponctua ses paroles de plusieurs coups de canne sur le tapis.

— Voilà qui est beaucoup mieux, murmura-t-elle avec des inflexions affectueuses.

Hyacinthe et Gareth se tournèrent vers elle – la première avec une pointe d'impatience, le second avec un soupçon de condescendance.

— Oh, j'ai compris ! grommela la vieille dame. Je suppose que je peux vous laisser quelques instants en tête à tête.

Aucun des deux n'émit la moindre protestation polie.

— C'est bon, je m'en vais.

Elle se dirigea vers la porte en boitillant. Étrangement, elle avait perdu l'agilité dont elle avait fait montre quelques instants plus tôt pour récupérer sa canne.

— Juste quelques minutes, les avertit-elle depuis le seuil.

Agitant sa canne en direction de Gareth, elle ajouta :

— Je vous connais ! N'espérez pas que je vous confie cette innocente les yeux fermés.

— Je suis votre petit-fils, protesta-t-il.

— Cela ne fait pas de vous un saint, rétorqua-t-elle.

Sur ce, elle quitta la pièce et referma la porte derrière elle.

Gareth considéra le battant d'un œil perplexe.

— Elle voudrait que je vous compromette qu'elle ne s'y prendrait pas autrement, murmura-t-il. Pourquoi fermer la porte ?

— Ne dites pas de bêtises, répliqua Hyacinthe d'un ton qui se voulait désinvolte, alors même que ses joues étaient en feu.

— Je suis sérieux.

S'emparant de ses mains, il les porta à ses lèvres.

— Elle rêverait de vous avoir pour petite-fille, bien plus qu'elle ne se réjouit de m'avoir pour petit-fils. Et je la crois assez retorse pour faciliter votre ruine afin de s'assurer d'une heureuse conclusion.

— Je ne me dédierai pas, assura Hyacinthe, déconcertée par la proximité physique de Gareth. Je vous ai donné ma parole.

Il referma les lèvres sur l'un de ses doigts.

— C'est vrai, murmura-t-il.

Elle hocha la tête, fascinée.

— Et vous n'avez pas répondu à ma question, dit-elle dans un souffle.

De la langue, il caressa délicatement le bout de son doigt.

— Vous m'avez posé une question ? demanda-t-il.

Elle acquiesça. Elle avait un mal fou à réfléchir. Dire qu'il lui suffisait de lui embrasser un doigt pour lui couper le souffle !

Sans lui lâcher la main, il s'assit près d'elle sur le canapé.

— Vous êtes si jolie, chuchota-t-il. Et vous serez bientôt mienne.

Il lui retourna la main, paume vers le haut. Subjuguée, Hyacinthe le regarda la regarder, puis se pencher, puis presser les lèvres à

l’intérieur de son poignet. Dans la pièce silencieuse, on n’entendait que son souffle saccadé. Elle se demanda ce qui la plongeait dans un tel trouble, la sensation de sa bouche sur sa peau ou le simple fait de le voir la séduire.

— J’adore vos bras, murmura-t-il en en soulevant un comme s’il s’agissait d’un trésor infiniment précieux. Votre peau…

Du bout des doigts, il caressa la peau si sensible au-dessus du poignet. C’était une chaude journée et, sous sa veste, Hyacinthe portait une robe d’été à manches courtes. S’il poursuivait son exploration jusqu’à l’épaule, elle n’était pas certaine d’y survivre.

— La forme parfaite, continua-t-il en caressant son bras des yeux. Mince, mais ferme, avec une touche de rondeur féminine…

Il chercha son regard.

— Vous avez un tempérament sportif, n’est-ce pas ?

Elle hocha la tête.

— Cela se voit dans votre démarche, dans vos gestes. Et même dans la forme de votre bras.

Il lui caressa le poignet une dernière fois, puis s’inclina vers elle jusqu’à ce que son visage soit tout près du sien.

— Vous n’avez pas la même façon de vous tenir que les autres femmes, dit-il doucement. Je me demande…

— Oui ?

Elle s’avisa soudain qu’il avait posé la main sur sa hanche, puis sur sa cuisse. Ce n’était pas une caresse, juste un rappel de sa présence.

— Je suppose que vous savez ce que je veux dire, souffla-t-il.

Une onde de chaleur envahit Hyacinthe tandis que des images inavouables se succédaient dans son esprit. Elle savait ce qui se passait entre un homme et une femme – elle avait extorqué la vérité à ses sœurs depuis longtemps. Et un jour, elle avait trouvé dans la

chambre de Gregory un livre d'estampes japonaises des plus explicites qui avaient éveillé en elle de coupables désirs.

Cependant, rien ne l'avait préparée au désir brûlant que faisaient éclore en elle les paroles de Gareth. Elle ne pouvait s'empêcher de l'imaginer en train de la caresser, de l'embrasser.

Elle se sentait faible.

Éperdue de désir.

— N'êtes-vous pas curieuse ? lui chuchota-t-il à l'oreille.

Elle hocha la tête. À quoi bon nier ? En cet instant, elle se sentait nue jusqu'à l'âme, offerte à ses tendres assauts.

— À quoi pensez-vous ? insista-t-il.

Elle déglutit péniblement.

— Je ne saurais le dire, prononça-t-elle avec difficulté.

— Non, en effet, répondit-il avec un sourire entendu. Comment le pourriez-vous ? Mais peu importe.

Il se pencha de nouveau et déposa un unique baiser sur ses lèvres.

— Vous le saurez très bientôt, ajouta-t-il.

Il se leva.

— J'ai bien peur de devoir vous quitter avant que ma grand-mère ne soit tentée de nous espionner depuis la maison d'en face.

Hyacinthe tourna un regard horrifié vers la fenêtre.

— N'ayez crainte, s'esclaffa-t-il. Sa vue n'est pas assez bonne.

— Elle possède un télescope, lui rappela la jeune femme.

— Pourquoi n'en suis-je pas surpris ? murmura-t-il en se dirigeant vers la porte.

Hyacinthe le suivit des yeux. Il lui avait toujours fait penser à un lion. Il l'était plus que jamais, sauf qu'à présent, c'était à elle de le dompter.

— Je viendrai vous voir demain, promit-il avant de s'incliner.

Elle le salua d'un hochement de tête. Puis, une fois seule, elle s'avisa que son buste formait une douloureuse torsade. Elle revint à une posture plus normale.

— Au nom du ciel ! murmura-t-elle.

— Qu'a-t-il dit ?

C'était lady Danbury, qui était rentrée dans le salon quelques secondes à peine après le départ de son petit-fils.

Hyacinthe la regarda sans comprendre.

— Vous vouliez savoir pourquoi il vous demandait en mariage, lui rappela la comtesse. Qu'a-t-il répondu ?

Hyacinthe prit alors conscience qu'il ne lui avait pas répondu.

— Il a dit qu'il ne pouvait pas ne pas m'épouser, mentit-elle.

C'était ce qu'elle aurait aimé qu'il dise. Et c'était probablement aussi ce que lady Danbury attendait.

— Oh ! s'exclama celle-ci en portant la main à son cœur. Comme c'est charmant.

Hyacinthe posa sur elle un regard nouveau.

— Vous êtes une romantique, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

— Une incorrigible romantique, reconnut lady Danbury avec un sourire mystérieux.

14

Deux semaines ont passé. Tout Londres sait à présent que notre héroïne s'apprête à devenir Mme Saint-Clair. Notre héros savoure son futur statut de Bridgerton par alliance, mais il redoute que tout ne tombe à l'eau.

L'heure : minuit. Le lieu : juste sous la fenêtre de la chambre de Hyacinthe.

Il avait tout prévu jusque dans les moindres détails. Il avait tout répété mentalement, tout sauf les paroles qu'il prononcerait, car il savait qu'il faudrait les improviser dans le feu de l'action.

Ce serait un moment de beauté.

Ce serait un moment de passion.

Ce serait un moment de magie.

Ce soir, songea Gareth avec un étrange mélange de calcul et de joie, il allait séduire Hyacinthe Bridgerton.

Il avait éprouvé de vagues regrets à la perspective de la compromettre de façon aussi intentionnelle, et les avait vite écartés. Après tout, ce n'était pas comme s'il s'apprêtait à la déshonorer et à l'abandonner aux loups. Il allait l'épouser, bon sang.

En outre, personne n'en saurait rien. Personne à part Hyacinthe et lui.

Ainsi que la conscience de la jeune femme, qui ne l'autoriserait pas à se dédire de son engagement après s'être offerte à son fiancé.

Ils avaient prévu de retourner explorer Clair House ce soir. Hyacinthe voulait s'y rendre la semaine passée, mais Gareth avait estimé plus prudent de patienter. Il était trop tôt pour appliquer son plan, aussi avait-il prétendu que son père recevait des invités. Le bon sens voulait qu'ils fouillent la maison en toute discrétion.

Ce soir, en revanche, c'était le moment idéal. Le baron assisterait très probablement au bal des Mottram, aussi Gareth avait-il des raisons de penser qu'ils pourraient se rendre à Clair House en toute sécurité. Et surtout, Hyacinthe était prête à tomber dans ses bras.

Il n'avait pas ménagé ses efforts pour cela.

Ces deux dernières semaines avaient été étonnamment délicieuses. Il avait été contraint d'assister à un nombre invraisemblable de bals et de réceptions, de se rendre au théâtre et à l'opéra, toutefois, avec Hyacinthe à son bras, cela changeait tout. S'il avait éprouvé le moindre doute quant à la sagesse de l'épouser, ce n'était plus le cas. Sa fiancée était parfois agaçante, à l'occasion exaspérante, mais toujours divertissante.

Elle ferait une épouse parfaite. Peut-être pas pour la plupart des hommes, mais pour lui, et c'était tout ce qui comptait.

Il devait d'abord sceller définitivement leur engagement.

Il avait entrepris de la séduire par touches légères : un regard, une caresse, un baiser volé. Il l'avait chaque fois poussée un peu plus loin, lui donnant un aperçu de la suite. Il l'avait laissée brûlante et le souffle court. Seigneur, il était resté brûlant et le souffle court.

Il avait commencé son entreprise de séduction le jour où il lui avait fait sa demande, conscient que les fiançailles ne devraient pas s'éterniser. Il avait débuté par un baiser. Rien qu'un baiser.

Ce soir, il allait lui montrer ce que pouvait être un baiser.

Dans l'ensemble, songea Hyacinthe en gravissant rapidement les marches pour gagner sa chambre, tout s'était bien passé.

Elle aurait préféré rester à la maison ce soir, ce qui lui aurait laissé du temps pour préparer leur expédition nocturne à Clair Hall, toutefois, Gareth avait fait remarquer que s'il répondait aux Mottram qu'il n'assisterait pas à leur bal, il était préférable qu'elle s'y rende. Leur absence à tous les deux ne pourrait qu'éveiller les soupçons.

Hyacinthe y était donc allée. Toutefois, après avoir passé trois heures à discuter, à rire et à danser, elle avait feint une migraine. Comme elle l'avait prévu, sa mère l'avait renvoyée à la maison. Seule.

Tout se déroulait à la perfection. La voiture n'avait pas été ralentie sur le trajet du retour, de sorte qu'il ne devait guère être plus de minuit. Hyacinthe disposait d'une quinzaine de minutes pour se changer et descendre furtivement l'escalier de service pour aller retrouver Gareth.

Elle était impatiente.

Elle n'était pas certaine qu'ils trouveraient les joyaux ce soir. Elle ne serait pas surprise si lady Isabella les envoyait sur une nouvelle piste. Quoi qu'il en soit, cela ne pourrait que les rapprocher de leur but.

Et ce serait une aventure.

Avait-elle toujours possédé cette nature audacieuse ? se demanda-t-elle. Avait-elle toujours trouvé le danger excitant ? Lui avait-il seulement manqué l'occasion d'oser ?

Elle gagna sa chambre sans bruit. La maison était silencieuse et elle ne voulait pas réveiller les domestiques. Elle referma la main sur la poignée de la porte, la tourna avec précaution, poussa le battant et se glissa à l'intérieur.

Il ne lui restait plus qu'à…

— Hyacinthe ?

Elle faillit hurler.

— Gareth ? fit-elle tout bas, les yeux écarquillés.

Bonté divine, il était allongé sur son lit.

— Je vous attendais, dit-il simplement.

Elle regarda autour d'elle. Comment était-il entré ?

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle dans un murmure véhément.

— J'étais en avance. Je me suis dit que j'allais vous attendre à l'intérieur.

— Ici ?

Il haussa les épaules.

— Il faisait frais dehors.

Il mentait. Il régnait une chaleur inhabituelle, on ne parlait que de cela en ville.

— Comment êtes-vous entré ?

Bonté divine, des domestiques l'avaient-ils vu ?

— En escaladant le mur.

— En escaladant le… Pardon ?

Elle se rua à la fenêtre et regarda à l'extérieur.

— Comment avez-vous…

Il s'était levé et s'était approché d'elle. Refermant les bras autour d'elle, il lui chuchota à l'oreille :

— Je suis très, très intelligent.

Elle laissa échapper un petit rire nerveux.

— Ou alors, vous êtes un chat.

— Peut-être… murmura-t-il.

Puis, après un silence :

— Vous m'avez manqué.

— Je…

Elle aurait voulu répondre que, lui aussi, il lui avait manqué, mais il était trop près. Elle avait trop chaud. Et elle semblait avoir perdu sa voix.

Il s'inclina et ses lèvres trouvèrent le point sensible, juste sous l'oreille. Il la caressa à cet endroit, si doucement qu'elle n'aurait même pas juré que c'était un baiser, puis il demanda :

— Avez-vous passé une bonne soirée ?

— Oui. Non. J'étais trop…

Elle déglutit péniblement, plus troublée qu'elle ne l'aurait voulu par la caresse de ses lèvres.

— … anxieuse.

Il lui prit les mains, les embrassa tour à tour.

— Anxieuse ? Pourquoi donc ?

— Les bijoux, lui rappela-t-elle.

Au nom du ciel, toutes les femmes éprouvaient-elles la même difficulté à respirer quand elles se tenaient trop près d'un homme séduisant ?

— Ah, oui, dit-il en posant la main sur sa taille pour l'attirer à lui. Les bijoux.

— Vous ne voulez pas…

— Oh, si ! la coupa-t-il en la serrant impudiquement contre lui. Je veux.

— Gareth ! se fâcha-t-elle.

Il avait mis les mains sur ses fesses et l'embrassait dans la nuque.

Et elle n'était pas certaine de rester debout très longtemps.

Cet homme la troublait plus que de raison. Il éveillait en elle des sensations inédites, lui donnait envie de gémir, de soupirer, et la plongeait dans une intense frustration.

— Je pense à vous tous les soirs, murmura-t-il.

— Vraiment ?

— Mmm, ronronna-t-il. Je reste étendu dans le noir en regrettant que vous ne soyez pas auprès de moi.

Hyacinthe devait faire appel à toutes ses forces rien que pour respirer. Pourtant, la dévergondée en elle ne put s'empêcher de demander :

— À quoi pensez-vous ?

Gareth rit tout bas, visiblement ravi de sa question.

— À ceci, répondit-il en la plaquant contre la preuve indéniable de son désir.

Elle émit un bruit qui ressemblait vaguement à son prénom.

— Et à cela, poursuivit-il.

D'un geste expert, il défit l'un des boutons de sa robe, dans le dos.

Hyacinthe eut un petit hoquet. Puis un autre quand elle s'aperçut que le temps qu'elle retrouve son souffle, il en avait défait trois de plus.

— Mais par-dessus tout, continua-t-il d'une voix suave, à ceci.

Il la souleva dans ses bras. Sa jupe s'enroula autour de ses jambes tandis que le haut de la robe glissait, tout juste retenu par ses seins. Elle se cramponna aux épaules de Gareth, dont la musculature était si puissante que ses doigts s'y enfonçaient à peine. Elle aurait voulu dire quelque chose, donner l'impression d'être une femme sophistiquée, mais tout ce qui jaillit de ses lèvres fut un petit « Oh ! » de surprise. Puis elle fut emportée dans les airs et déposée sur son lit.

Gareth s'étendit près d'elle et, roulant sur le côté, caressa doucement sa gorge dénudée.

— Si jolie, murmura-t-il. Si douce.

— Que faites-vous ? souffla-t-elle.

Ses lèvres s'incurvèrent sur un sourire.

— À vous ?

Elle hocha la tête.

— Ma foi, c'est vous qui allez me le dire.

Il se pencha pour déposer un baiser au creux de son cou.

— Que ressentez-vous ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle.

Il rit, d'un rire grave et doux, et étrangement rassurant.

— C'est bien, dit-il en posant les mains sur le haut de sa robe. C'est très bien.

Il tira. Hyacinthe prit une inspiration saccadée. Sa poitrine était nue, exposée à l'air. À la tiédeur de la nuit.

Aux regards de Gareth.

— Que vous êtes belle ! murmura-t-il.

Et elle se demanda si ses caresses pouvaient la laisser aussi haletante que son regard. Car il se contentait de la regarder et elle était aussi tendue que la corde d'un arc.

Prête à se rompre.

— Vous êtes magnifique, souffla-t-il.

Puis il passa sur la pointe d'un sein une main plus légère que la brise.

Oh, Seigneur ! Ses caresses étaient encore plus puissantes que son regard.

Elle le sentait entre ses cuisses, au creux de son ventre, et dans tout son être. Elle ne put s'empêcher de se cambrer, comme pour réclamer davantage.

— Je vous croyais parfaite, dit-il en administrant le même supplice à son autre sein. Je n'avais pas compris.

— Quoi ?

Il chercha son regard.

— Vous êtes mieux que parfaite.

— Ce… ce n'est pas possible, bégaya-t-elle. Vous ne pouvez pas… oh !

Il venait de faire autre chose, quelque chose d'encore plus audacieux, et si le jeu consistait à garder sa raison, elle était en train de perdre.

— Je ne peux pas quoi ? demanda-t-il d'un air innocent tout en promenant délicatement les doigts sur la pointe de son sein qui n'en finissait plus de durcir.

— Vous ne pouvez pas rendre… quelque chose… de mieux que parfait, bredouilla-t-elle. Ce n'est pas correct… grammaticalement.

Soudain, il se figea. Prise de court, Hyacinthe le dévisagea. Il la balaya d'un regard brûlant et elle le sentit. Littéralement.

— C'est bien ce que je pensais, murmura-t-il. La perfection est absolue, n'est-ce pas ? On ne peut pas être un peu unique, on ne peut pas être plus que parfait. Et pourtant… vous l'êtes.

— Un peu unique ?

Un sourire sensuel fleurit sur son visage.

— Plus que parfaite, répondit-il.

Hyacinthe tendit la main pour lui caresser la joue, puis repoussa une mèche rebelle. Dans la lumière de la lune, ses cheveux prenaient des reflets d'or pâle.

Elle ne savait que dire ni que faire. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle aimait cet homme.

Elle ignorait quand c'était arrivé. Cela n'avait pas été une révélation, comme la décision de l'épouser, qui s'était prise en un instant. Ce… cet amour l'avait gagnée lentement, presque à son insu, jusqu'à ce qu'il prenne toute la place.

Il était vrai, il était vivant, et elle savait qu'il serait toujours là.

Et à présent, étendue sur son lit, dans l'obscurité propice, elle voulait se donner à Gareth. Elle voulait l'aimer de toutes les façons dont une femme aime un homme, et qu'il prenne tout ce qu'elle avait

à lui offrir. Peu importait qu'ils ne soient pas encore mariés. Ils le seraient très bientôt.

Ce soir, elle n'avait pas envie d'attendre.

— Embrassez-moi, chuchota-t-elle.

Il sourit.

— J'ai bien cru que vous ne me le demanderiez jamais.

Il se pencha, déposa un baiser sur ses lèvres, puis elle perçut son souffle tiède plus bas, sur ses seins, et il…

Elle gémit. Il ne pouvait pas faire cela. Le pouvait-il ?

Apparemment, il le pouvait. Et il le faisait.

Une vague de pur plaisir la traversa, la faisant trembler de tout son corps. Elle agrippa les cheveux de Gareth, mais aurait été incapable de dire si elle tentait de le repousser ou si elle le retenait. Il lui semblait impossible d'en supporter davantage. Et en même temps, elle n'avait pas envie qu'il s'arrête.

— Gareth… je… vous…

Ses mains semblaient partout à la fois, la caressant, la frôlant, tirant sur sa robe, plus bas… toujours plus bas… jusqu'à ce qu'elle s'enroule au niveau de ses hanches, à deux doigts de révéler sa féminité.

La panique submergea Hyacinthe. Elle voulait que cela arrive. Elle savait qu'elle le voulait, et pourtant, elle était terrifiée.

— Je ne sais pas ce qu'il faut faire, souffla-t-elle.

— Tout va bien.

Il se redressa et ôta sa chemise avec une telle énergie que ce fut un miracle que les boutons ne volent pas à travers la chambre.

— Moi, je sais.

— Peut-être, mais…

Il posa un doigt sur ses lèvres.

— Chut. Laissez-moi vous montrer.

Il lui sourit d'un air espiègle.

— Voyons, êtes-vous capable de vous taire ?

Il souleva le doigt. Aussitôt, Hyacinthe se remit à parler.

— … mais j'ai peur de…

Il remit le doigt.

— Je savais qu'il ne fallait pas, marmonna-t-il.

Elle lui décocha un regard furieux. Enfin, elle essaya. Gareth avait le don de la faire rire d'elle-même. Et elle sentit ses lèvres s'étirer en un sourire sous son doigt.

— Pouvez-vous garder le silence cinq minutes ? s'enquit-il avec une tendresse amusée.

Elle hocha la tête.

Il feignit de réfléchir.

— Je me demande si je dois vous faire confiance.

Elle planta les poings sur ses hanches. Avec sa robe qui tire-bouchonnait autour de sa taille, elle devait avoir l'air grotesque.

— Entendu, céda-t-il. Mais les seules paroles que je vous autorise sont « Oh, Gareth » et « Oui, Gareth ».

Il souleva le doigt.

— Que pensez-vous de « Encore, Gareth » ? suggéra-t-elle.

Il se retint visiblement de sourire.

— Proposition acceptée.

Hyacinthe eut l'impression qu'un rire se formait en elle. Elle ne fit pas entendre le moindre son, mais elle ressentait cette ébullition pleine d'allégresse au creux du ventre. Et elle s'en émerveilla. Elle était si nerveuse. Ou plutôt… non, elle ne l'était plus.

Gareth avait chassé ses appréhensions.

Elle savait que tout irait bien. Peut-être avait-il déjà fait cela. Peut-être avait-il fait cela cent fois avec des femmes cent fois plus belles

qu'elle. Et pourtant, peu lui importait. Il était son premier. Elle serait sa dernière.

Il s'allongea près d'elle, l'attira à lui et captura de nouveau sa bouche. Ses mains s'enfouirent dans sa chevelure et bientôt celle-ci retomba en vagues soyeuses. Soudain, elle se sentait libre. Sauvage.

Audacieuse.

Elle promena la main sur le torse de Gareth, éprouva la dureté de ses muscles saillants. Jamais elle ne l'avait touché. Du moins, pas ainsi. Elle poursuivit son exploration le long de ses côtes, jusqu'à sa hanche, puis traça une ligne le long de la ceinture de ses pantalons.

Elle percevait sa réaction sous sa main, ses muscles qui se tendaient. Quand elle s'approcha de son abdomen, vers ce point entre le nombril et la limite du vêtement, il prit une brève inspiration.

Elle sourit. Elle était puissante tout à coup, plus femme que jamais.

Elle fit courir ses ongles sur sa peau, très légèrement, juste assez pour le provoquer. Son ventre était plat, avec un léger duvet qui formait une ligne disparaissant sous la ceinture de ses pantalons.

— Cela vous plaît ? demanda-t-elle dans un souffle, tout en décrivant des cercles autour de son nombril.

— Mmm, répondit-il.

Sa voix était douce mais son souffle s'était fait plus rapide.

— Et cela ? s'enquit-elle en suivant du bout des doigts la ligne plus sombre sur son abdomen.

Il ne répondit pas, pourtant, sa façon de se tendre vers elle était l'équivalent d'un « oui » enthousiaste.

— Et…

— Les boutons, grommela-t-il. Défaites-les.

La main de Hyacinthe s'immobilisa.

— Moi ?

Il ne lui était pas venu à l'esprit de l'aider à se dévêtir. N'était-ce pas le travail du séducteur ?

Il s'empara de sa main et la posa sur sa braguette.

Les doigts tremblants, elle défit les boutons un à un, pour autant elle ne tira pas sur le vêtement. Elle n'était pas encore prête à cela.

Gareth dut le deviner car il quitta le lit, juste le temps de finir de se déshabiller. Hyacinthe détourna les yeux… au début.

— Bonté divine, murmura-t-elle.

— N'ayez crainte, dit-il en revenant près d'elle.

Il prit sa robe par l'ourlet et la tira vers le bas.

— N'ayez…

Il déposa un baiser sur son ventre.

— … aucune…

Puis sur sa hanche.

— … crainte.

Hyacinthe aurait voulu répondre qu'elle n'avait pas peur, qu'elle lui faisait confiance, cependant, quand il glissa la main entre ses cuisses, elle cessa de respirer.

— Chut, murmura-t-il. Détendez-vous.

— Je suis détendue.

— Non, dit-il en souriant. Vous ne l'êtes pas.

— Si, je le suis.

Il déposa un baiser léger sur le bout de son nez.

— Faites-moi confiance, chuchota-t-il. Juste un instant.

Elle s'efforça de se détendre. Vraiment. Mais comment y parvenir alors que son corps était en feu ? Doucement, il lui écarta les jambes. Et la toucha là où jamais personne ne l'avait touchée.

— Oh mon… oh ! s'exclama-t-elle.

Elle se cambra, ne sachant que dire ni que faire.

Ni même que ressentir.

— Vous êtes parfaite, lui chuchota Gareth tout contre l'oreille. Absolument parfaite.

— Gareth… qu'allez-vous…

— Vous faire l'amour, dit-il. Je vais vous faire l'amour.

Le cœur de Hyacinthe bondit dans sa poitrine.

Ce n'était pas « *Je vous aime* », mais cela y ressemblait beaucoup.

Et là, à l'ultime instant où son cerveau était encore en état de fonctionner, il glissa un doigt en elle.

— Gareth ! s'écria-t-elle en lui agrippant les épaules.

— Chut, dit-il en la caressant de la façon la plus impudique. On pourrait nous entendre.

— Je m'en moque !

— Non, répondit-il, amusé, en la caressant de nouveau. Je ne crois pas.

— Je vous dis que si, s'entêta-t-elle.. Je…

Il la caressa à un autre endroit, et son corps entier trembla.

— Vous êtes prête, dit-il d'une voix vibrante de gratitude.

Alors il se hissa au-dessus d'elle. Ses doigts continuaient de s'activer, et son visage était à présent tout près du sien à présent.

— Gareth, souffla-t-elle.

Ce n'était pas une question, ni une supplique. Ce n'était que son prénom, pourtant, il fallait qu'elle le prononce, parce que c'était lui.

C'était lui. Ici. Avec elle.

Et c'était sacré.

Il se positionna entre ses cuisses, et elle sentit son sexe dur à l'orée de sa féminité. Il continuait de la caresser, de l'ouvrir, de la préparer à son invasion imminente.

— S'il vous plaît, gémit-elle.

Cette fois, c'était bel et bien une supplique. Elle voulait qu'il continue. Elle le voulait, lui.

Très lentement, il entra en elle. Elle retint son souffle, surprise par sa taille, par la sensation de s'ouvrir à lui.

— Détendez-vous, dit-il.

Pour sa part, il ne semblait pas vraiment détendu si elle se fiait à son souffle rapide.

Il s'immobilisa, lui laissant le temps de s'accoutumer à lui, puis s'enfonça de nouveau, juste un peu, mais assez pour lui arracher un cri étouffé.

— Détendez-vous, répéta-t-il.

— J'essaie, dit-elle entre ses dents.

Gareth faillit sourire. C'était tout Hyacinthe ! Et en même temps, c'était étonnamment rassurant. Même à présent, alors qu'elle vivait sans doute l'une des expériences les plus déstabilisantes de sa vie, elle restait elle-même.

Peu de gens pouvaient se vanter d'en être capable.

Il donna un léger coup de reins, la sentit se dilater pour l'accueillir. S'il craignait de lui faire mal, il avait le sentiment qu'il ne pourrait lui épargner toute douleur, mais par Dieu, il ferait son possible pour que ce soit parfait. Et si cela le tuait de devoir aller aussi lentement, il mourrait comblé.

Hyacinthe était plus rigide qu'une planche, elle serrait les dents, et Gareth faillit grogner de frustration. Il l'avait amenée tout près du plaisir, elle était prête, et maintenant, elle essayait si fort de ne *pas* être nerveuse qu'elle était aussi souple qu'un portail en fer forgé.

Il lui toucha la jambe. On aurait dit une barre de métal.

— Hyacinthe, murmura-t-il, il n'y a pas une minute, vous aviez l'air de trouver tout cela très agréable.

Il y eut un silence, puis elle répondit :

— C'est bien possible.

Il se mordit la lèvre pour ne pas rire.

— Vous pensez que vous pourriez retrouver ces sensations ?

Elle pinça les lèvres, comme lorsqu'elle cherchait une réplique à une moquerie.

— J'aimerais bien.

Il ne pouvait que l'admirer. Peu de femmes étaient capables de conserver leur calme dans une telle situation.

Il lui donna un petit coup de langue derrière l'oreille pour distraire son attention.

— Je pourrais vous y aider, dit-il, tandis que sa main s'activait de nouveau entre ses cuisses.

— Comment ? demanda-t-elle, alors même que sa façon de creuser les reins indiquait qu'elle commençait déjà à se détendre.

— En éveillant en vous certaines sensations. Celles qui font dire : « Oh, Gareth ! Oui, Gareth, Encore, Gareth. »

— Oh ! souffla-t-elle avant de laisser échapper un gémissement quand ses doigts se mirent à décrire des cercles autour de la petite crête nichée entre les replis de son intimité. *Cela.*

Il s'enfonça davantage en elle.

— C'est agréable, non ?

— Cela va…

Elle serra les dents, puis laissa de nouveau échapper un gémissement de volupté.

— Cela va quoi ? demanda-t-il.

À présent, il était presque complètement en elle. Il aurait mérité une médaille pour sa retenue, songea-t-il non sans une pointe de fierté.

— M'attirer des ennuis.

— Je l'espère bien !

Puis, d'un coup de reins, il brisa l'ultime barrière qui l'empêchait de la posséder totalement. Il frissonna en la sentant trembler autour

de lui. Tous les muscles de son corps lui hurlaient de se mettre en mouvement, d'en finir avec cette lenteur qui le tuait, pourtant il s'en abstint. Il le devait. S'il ne lui donnait pas le temps de s'habituer à sa présence en elle, il lui ferait mal, et pour rien au monde il ne voulait qu'elle garde un souvenir douloureux de sa première fois.

Seigneur, cela risquait de la blesser irrémédiablement.

Toutefois, si Hyacinthe avait mal, elle ne semblait pas s'en apercevoir car elle se cambra sous lui, d'abord timidement, puis avec plus d'assurance.

Elle gémit de plaisir, et ses dernières résistances cédèrent.

Il se mit à aller et venir en elle au rythme de son désir. Un désir qui l'embrasa tout entier, si bien qu'il sut qu'il ne pourrait pas tenir longtemps. Hyacinthe émit un petit gémissement, à peine audible mais qui ne fit que jeter de l'huile sur le brasier qui le consumait déjà.

Cela semblait impossible.

C'était magique.

— Gareth, gémit-elle. Oh, Gareth…

Tout semblait conspirer contre lui – le spectacle de Hyacinthe offerte, son parfum de femme, ses soupirs de volupté… Au bord de l'abîme, Gareth se mit à trembler.

Il serra les dents. Non ! Pas maintenant, alors qu'elle était sur le point de jouir.

— Gareth ! cria-t-elle.

Il glissa de nouveau la main entre eux, trouva le petit bourgeon gonflé et le caressa, les yeux rivés sur le visage de Hyacinthe. Ses lèvres s'entrouvrirent comme si elle cherchait désespérément son souffle, puis son corps s'arc-bouta sous lui.

Un cri jaillit de ses lèvres, qu'il s'empressa d'étouffer d'un baiser. Elle se tendit, frissonna de la tête aux pieds, puis ses muscles intimes se contractèrent spasmodiquement autour de lui. Elle se cramponna à

ses épaules, ses ongles s'enfonçant dans sa chair, mais il s'en moquait. N'existait plus que l'exquise sensation d'être aspiré en elle, enserré comme dans un poing, jusqu'à ce qu'il explose littéralement.

Cette fois, ce fut lui qui dut l'embrasser pour contenir ses propres gémissements.

Jamais il n'avait ressenti cela. Jamais il n'avait *imaginé* cela.

— Seigneur ! haleta Hyacinthe lorsqu'il la délesta de son poids.

Il hocha la tête et, incapable d'articuler un mot, lui prit la main.

— Si j'avais su… murmura-t-elle.

— Et moi donc, renchérit-il.

— Est-ce toujours…

Pour toute réponse, il lui étreignit la main et fit non de la tête.

Après un silence pensif, elle déclara :

— Alors c'est une bonne idée de nous marier.

Gareth ne put se retenir de rire.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Comme il riait de plus belle, elle s'impatienta :

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

Gareth roula de nouveau sur elle.

— Vous, répondit-il simplement.

Elle commença à froncer les sourcils, puis sourit.

Un sourire gourmand.

Dieu du ciel, il allait adorer être marié à cette femme.

— Je pense que nous devrions peut-être avancer la date du mariage, murmura-t-elle.

— Excellente idée. Je vous emmène demain à Gretna Green.

Et il était tout à fait sérieux.

— Je ne peux pas, dit-elle d'un ton qui manquait singulièrement d'enthousiasme.

— Ce serait une aventure, fit-il remarquer en lui caressant la hanche.

— Je vais parler avec ma mère, promit-elle. Si je me montre suffisamment pénible, je suis sûre de pouvoir diviser par deux la période de fiançailles.

— Vous m'inquiétez, murmura-t-il. En tant que futur époux, devrais-je m'alarmer de vous entendre dire : « Si je me montre suffisamment pénible » ?

— N'ayez crainte, il vous suffira de céder à tous mes caprices.

— Et c'est censé me rassurer ?

Elle se contenta d'un sourire en guise de réponse.

Puis, alors qu'il commençait à s'abandonner à une douce torpeur, elle laissa échapper un petit cri et le repoussa.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-il.

— Les bijoux, dit-elle en s'asseyant. Je les avais complètement oubliés. Bonté divine, quelle heure est-il ? Dépêchons-nous !

— Vous pouvez encore bouger ? demanda-t-il, incrédule.

— Pas vous ?

— Si je n'étais pas obligé de quitter ce lit avant l'aube, je dormirais jusqu'à demain midi.

— Et les bijoux ? Notre expédition ?

Il ferma les yeux.

— Nous irons demain.

— Certainement pas, rétorqua-t-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai déjà un engagement et que ma mère va commencer à s'étonner de mes migraines à répétition. Et de toute façon, nous avions dit que nous irions cette nuit.

Gareth rouvrit les yeux.

— Ce n'est pas comme si quelqu'un nous attendait.

— Très bien, j'y vais sans vous.

Elle tira sur le couvre-lit pour s'en draper et se leva. Gareth la contempla avec un sourire gourmand, qui se fit franchement carnassier quand elle se détourna, mal à l'aise.

— Je… hum… dois faire un brin de toilette, marmonna-t-elle avant de filer dans son dressing-room.

Avec force grimaces de contrariété, Gareth entreprit de se rhabiller. Il n'en revenait pas qu'elle puisse seulement envisager de maintenir leur sortie. Les femmes n'étaient-elles pas supposées être percluses de douleurs après leur première fois ?

Hyacinthe passa la tête par la porte du dressing-room.

— Je me suis acheté de meilleures chaussures, dit-elle dans un chuchotement. Au cas où il nous faudrait courir.

Gareth secoua la tête, fataliste. Cette femme n'était pas comme les autres.

— Vous êtes sûre de vouloir maintenir notre expédition ? risqua-t-il lorsqu'elle réapparut dans sa tenue noire de garçon.

— Certaine, répondit-elle en rassemblant ses cheveux pour les attacher en queue-de-cheval. Pas vous ?

— Je suis épuisé.

— Vraiment ? Moi, je suis pleine d'énergie.

— Vous allez me tuer, maugréa Gareth. J'espère que vous en êtes consciente.

Elle lui décocha un sourire joyeux.

— Mieux vaut que ce soit moi plutôt qu'une autre.

Dans un soupir, il se dirigea vers la fenêtre.

— Voulez-vous que je vous retrouve en bas ? s'enquit-elle. Ou préférez-vous emprunter l'escalier de service avec moi ?

Gareth s'immobilisa, un pied sur le rebord de la fenêtre.

— Ma foi, l'escalier de service me convient fort bien, répondit-il.

15

Dans la bibliothèque de Clair House. Inutile de décrire le trajet dans Mayfair, sinon pour souligner que Hyacinthe déborde d'énergie, contrairement à Gareth.

— Vous voyez quelque chose ? murmura Hyacinthe.

— Rien que des livres.

Elle lui décocha un regard agacé, mais décida de ne pas lui reprocher son manque d'enthousiasme. Une querelle ne ferait que les distraire de la tâche en cours.

S'exhortant à la patience, elle demanda :

— Voyez-vous un rayonnage dévolu aux ouvrages scientifiques ?

Elle balaya du regard celui qui se trouvait devant elle. Il y avait trois romans, deux traités de philosophie, une histoire de la Grèce en trois volumes et un *Manuel d'élevage porcin*.

— Si tant est qu'il y ait un classement, soupira-t-elle.

— Ce n'est pas impossible, lui répondit-on au-dessus d'elle.

Perché sur un tabouret, Gareth examinait les rayonnages supérieurs.

— Mais je n'en jurerais pas, ajouta-t-il.

Hyacinthe leva les yeux vers lui.

— Que voyez-vous ?

— Pas mal d'ouvrages consacrés aux débuts de l'histoire britannique. Regardez ce que j'ai trouvé, caché tout au bout !

Il sortit un petit livre qu'il lui lança. Hyacinthe l'attrapa au vol.

— Non ! s'exclama-t-elle en déchiffrant le titre : *Mlle Davenport et le marquis maléfique*.

— Vous devriez peut-être le prendre pour ma grand-mère, suggéra Gareth. Ici, il ne manquera à personne.

Hyacinthe ouvrit le roman.

— C'est bien le même auteur que celui de *Mlle Butterworth*.

— Pourquoi n'en suis-je pas surpris ? demanda Gareth en inspectant le rayonnage du dessous.

— Nous n'avions jamais entendu parler de celui-là. Naturellement, nous avons lu *Mlle Sainsbury et le colonel mystérieux.*

— Un roman militaire ?

— L'histoire se déroule au Portugal, expliqua Hyacinthe en reprenant son inspection du rayonnage devant elle. Le récit n'a pas l'air très authentique, même si je n'ai jamais mis les pieds au Portugal.

Gareth descendit de son tabouret et le déposa devant l'étagère suivante.

— Rappelez-moi, dit-il en grimpant dessus. Que cherchons-nous exactement ?

Hyacinthe sortit de sa poche le billet.

— *Discorso intorno alle cose che stanno in sù l'acqua,* lut-elle.

— Ce qui signifie ?

— Discours sur les choses intérieures qui se tiennent dans l'eau ? dit-elle d'un ton plus interrogatif qu'affirmatif.

Il lui jeta un regard perplexe.

— Les choses intérieures ? répéta-t-il, dubitatif.

— Les choses qui sont dans l'eau. Ou qui s'y meuvent, expliqua-t-elle. *Ò che in quella si muovono*. C'est la dernière partie.

— Qui aurait envie de lire ce genre de choses ?

— Aucune idée. C'est vous qui avez fréquenté Cambridge, pas moi.

Il toussota, gêné.

— Oui, hum… je n'ai jamais eu une passion pour les sciences.

Décidant de s'abstenir de tout commentaire, Hyacinthe reporta son attention sur la rangée d'ouvrages devant elle. Il s'y trouvait une encyclopédie en sept volumes sur la botanique anglaise, deux pièces de Shakespeare et un gros manuel simplement intitulé *Fleurs sauvages*.

— Je pense… commença-t-elle.

Elle se mordilla la lèvre et considéra, pensive, les bibliothèques qu'ils avaient déjà examinées.

— Je pense qu'il y a eu un ordre, autrefois. Il semble qu'il y ait une forme d'organisation. Si vous regardez ici…

Elle désigna l'un des premiers rayonnages où elle avait cherché.

— … vous n'y verrez pratiquement que des recueils de poésie. Et au beau milieu, vous y trouverez un texte de Platon et, tout au bout, une *Histoire illustrée du Danemark*.

— En effet, dit Gareth, l'air gêné. En effet.

— En effet ? répéta-t-elle en levant les yeux vers lui.

— En effet, dit-il, embarrassé. Il est possible que j'y sois pour quelque chose.

Hyacinthe ouvrit des yeux ronds.

— Je vous demande pardon ?

— C'était dans l'une de mes pires périodes, plaida-t-il. J'étais en colère.

— Et… ?

— Et j’ai réorganisé les rayonnages.

— Vous avez *quoi* ?

Hyacinthe ne hurla pas, ce qui n’était pas un mince exploit.

Gareth esquissa un haussement d’épaules contrit.

— À l’époque, j’ai trouvé que c’était un geste d’une audacieuse sournoiserie.

Hyacinthe regarda sans la voir l’étagère devant elle.

— Qui aurait deviné que vous le regretteriez un jour ? murmura-t-elle.

— Qui, en effet ?

Il passa au rayonnage suivant.

— Le pire, c’est que cela se révéla beaucoup trop sournois, avoua-t-il. Mon père n’en a pas été contrarié un seul instant.

— Moi, j’aurais été folle de rage.

— Parce que vous lisez. Mon père ne s’en est même pas aperçu.

— Pourtant, il faut bien que quelqu’un soit venu ici depuis votre entreprise de réorganisation, observa Hyacinthe. *Mlle Davenport* ne doit pas dater de plus de quelques années.

— Quelqu’un l’aura oublié à Clair House, suggéra Gareth. Peut-être l’épouse de mon frère. Et l’un des domestiques l’aura rangé là où il y avait de la place.

Laissant échapper un soupir, Hyacinthe se demanda quelle était la meilleure manière de procéder.

— Vous rappelez-vous le type de classement ? demanda-t-elle. Par auteurs ? Par sujets ?

— J’étais pressé. Je me suis contenté de choisir des livres au hasard et de les changer de place.

Il s’interrompit et, les poings sur les hanches, parcourut la pièce du regard.

— Je me souviens qu'il y avait beaucoup de livres sur les chiens de chasse. Et là-bas, il y avait…

Il n'acheva pas sa phrase. Intriguée, Hyacinthe lui jeta un coup d'œil. Il observait une étagère située près de la porte.

— Il y avait ? insista-t-elle.

— Une section d'ouvrages en italien, murmura-t-il avant de traverser la pièce.

Hyacinthe le suivit.

— Les livres de votre grand-mère, dit-elle.

— Et les derniers que n'importe quel Saint-Clair aurait eu l'idée d'ouvrir.

— Ils y sont encore ?

Il se pencha et fit courir son doigt sur les reliures, avant de secouer la tête.

— J'imagine que vous n'auriez pas eu l'idée d'épargner ceux-là, marmonna Hyacinthe en s'accroupissant pour inspecter le rayonnage du bas.

— Je ne m'en souviens pas, admit-il, mais la plupart ont dû rester en place. Je me suis trop vite lassé de ma bonne plaisanterie pour la mener à bien. J'ai laissé la plupart des rayonnages en l'état. D'ailleurs…

Il se redressa.

— Les voilà.

Hyacinthe se releva à son tour.

— Il y en a beaucoup ?

— Juste deux rangées. Je suppose que cela coûtait cher de faire venir des livres d'Italie.

Ayant ordonné à Gareth de tenir la bougie, Hyacinthe entreprit de chercher un titre qui évoquerait le sujet que lady Isabella avait indiqué dans son billet. Plusieurs n'avaient pas d'inscription sur le

dos, ce qui l'obligea à les sortir. Chaque fois, elle sentait Gareth se tendre, puis soupirer, déçu quand elle remettait l'ouvrage en place.

Elle atteignit l'extrémité de la rangée, puis se hissa sur la pointe des pieds pour passer à celle du dessus. Gareth était si proche qu'elle sentait la chaleur de son corps.

— Vous trouvez ? souffla-t-il, si près de son oreille qu'elle en fut troublée.

Ce n'était sans doute pas son intention, il n'empêche que le résultat était le même.

— Pas encore, répondit-elle.

La plupart des ouvrages étaient des recueils de poésie. Au milieu de la rangée, toutefois, la fiction laissa la place à des livres de… voyons voir… Histoire, philosophie, histoire, histoire…

Hyacinthe retint sa respiration.

— Qu'y a-t-il ? demanda Gareth.

Les mains tremblantes, elle sortit un mince volume et le tourna pour que la couverture leur soit visible à tous les deux.

Galileo Galilei
Discorso intorni alle cose che stanno,
in sù l'acqua, ò che in quella si muovono

— C'est mot pour mot ce qu'elle a écrit dans le billet, murmura Hyacinthe. Il aurait été plus facile de trouver l'ouvrage si nous avions su qu'il était de Galilée.

Avec mille précautions, elle ouvrit le livre, s'attendant à y découvrir un autre billet. Rien. Elle tourna une page, puis une autre…

Jusqu'à ce que Gareth lui arrache l'ouvrage des mains.

— Nous n'allons pas y passer la semaine, marmonna-t-il.

Puis, sans la moindre délicatesse, il saisit l'ouvrage par les deux parties de la couverture et le retourna, la reliure vers le haut.

— Gareth, vous…

— Chut !

Il secoua le livre, se pencha, le secoua plus énergiquement, et, finalement, un morceau de papier en glissa et tomba sur le tapis.

— Donnez-moi cela, ordonna Hyacinthe une fois qu'il l'eut ramassé. De toute façon, vous ne pouvez pas le lire.

Contraint de plier devant la logique de l'argument, il le lui tendit. Il demeura cependant près d'elle, penché par-dessus son épaule tandis qu'elle dépliait le feuillet.

— Qu'est-il écrit ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que je ne sais pas, trancha-t-elle, furieuse de devoir admettre sa défaite. Je ne reconnais aucun mot. Je ne suis même pas certaine que ce soit de l'italien. Lady Isabella parlait-elle une autre langue ?

— Aucune idée.

Hyacinthe serra les dents, découragée. Si elle ne s'attendait pas à trouver les bijoux ce soir, pas un instant il ne lui était venu à l'esprit que leur quête se solderait par une telle déception.

— Je peux voir ? s'enquit Gareth.

Elle lui tendit le billet.

— J'ignore quelle est cette langue, mais ce n'est pas de l'italien.

— Ni rien qui y ressemble, confirma Hyacinthe.

Gareth lâcha un juron.

— Avec votre permission, dit-elle du ton égal que requérait un échange avec un homme au langage un peu trop imagé, je pourrais le

montrer à mon frère Colin. Il a beaucoup voyagé ; il se peut qu'il reconnaisse la langue, même s'il n'est pas capable de la traduire.

Gareth parut hésiter.

— Nous pouvons lui faire confiance, assura-t-elle. Je vous le promets.

Il finit par acquiescer.

— Allons-y, dit-il. Nous n'avons plus rien à faire ici ce soir.

Hyacinthe remit le tabouret à sa place contre le mur, Gareth en fit autant avec une chaise. Cette fois, ils n'avaient pas tiré les rideaux.

— Prête ? demanda Gareth.

Elle récupéra *Mlle Davenport et le marquis maléfique*, glissa le message d'Isabella entre les pages.

— Vous êtes sûr que personne ne s'inquiétera de sa disparition ?

— Certain.

Il plaqua l'oreille contre la porte. Ils n'avaient entendu personne quand ils s'étaient glissés à l'intérieur une demi-heure plus tôt, mais Gareth avait expliqué à Hyacinthe que le majordome ne se retirait jamais avant que son maître soit rentré.

Plaçant un doigt sur ses lèvres, il tourna sans bruit la poignée de la porte et entrouvrit le battant. Après s'être assuré que la voie était libre, il fit signe à la jeune femme de le suivre. Ils filèrent sur la pointe des pieds jusqu'à l'escalier qui menait au rez-de-chaussée.

La vision de Hyacinthe s'était suffisamment habituée à la pénombre pour qu'elle voie où elle allait. Moins d'une minute plus tard, ils étaient de retour dans le petit salon dont l'une des fenêtres avait une poignée cassée.

Comme la fois précédente, Gareth sortit le premier, puis aida Hyacinthe à descendre. Il déposa un rapide baiser sur le bout de son nez et déclara :

— Je vous raccompagne chez vous.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Je suis déjà irrémédiablement compromise.

— Oui, mais je suis le seul à le savoir.

Elle trouvait charmant qu'il s'inquiète ainsi pour sa réputation. Après tout, peu importait qu'on les surprenne. À présent qu'elle s'était donnée à lui, elle avait l'obligation de l'épouser. Une demoiselle de son rang ne pouvait s'y soustraire. Il pouvait y avoir un bébé. Et même si ce n'était pas le cas, elle n'était plus vierge.

Elle savait parfaitement ce qu'elle faisait en lui offrant sa vertu. Elle en connaissait les conséquences.

Ils descendirent l'allée en direction de Dover Street. Ils devaient se presser. Le bal des Mottram était connu pour se prolonger jusqu'à l'aube, mais il était déjà tard quand ils s'étaient lancés dans leur expédition et les invités devaient commencer à rentrer chez eux. Il y aurait des voitures dans les rues de Mayfair, Gareth et elle devaient donc se faire le plus discrets possible.

Elle avait beau en plaisanter, Hyacinthe n'avait pas envie d'être surprise dehors en pleine nuit. Certes, leur mariage était à présent inévitable, pour autant, elle ne tenait pas à faire l'objet de commentaires désobligeants.

— Attendez ici, ordonna Gareth en lui barrant le chemin du bras.

Elle demeura en retrait tandis qu'il s'assurait que la voie était libre dans Dover Street, en se penchant derrière le mur d'angle. Un instant plus tard, il lui fit signe de le rejoindre.

Elle n'avait pas fait un pas qu'elle l'entendit prendre une brève inspiration, puis il la repoussa vivement dans l'ombre.

Elle s'aplatit contre le mur du bâtiment qui faisait l'angle et serra *Mlle Davenport* contre sa poitrine.

C'est alors qu'elle entendit.

Un seul mot. La voix de lord Saint-Clair.

— Vous !

Gareth avait à peine une seconde pour réagir. Il ignorait comment c'était arrivé, ni d'où le baron avait émergé, mais il avait réussi à pousser Hyacinthe dans l'allée juste avant qu'on ne les surprenne.

— Bonsoir, répondit-il d'un ton désinvolte en continuant d'avancer pour mettre le plus de distance possible entre lui et l'allée où se trouvait Hyacinthe.

Son père traversait déjà la rue. Malgré la pénombre, Gareth vit qu'il était furieux.

— Que faites-vous là ? grommela-t-il.

Gareth haussa les épaules, à la différence que, cette fois, il ne tentait pas de le provoquer mais de garder son attention sur lui.

— Je rentrais chez moi, répondit-il avec nonchalance.

Le baron plissa les yeux d'un air méfiant.

— Vous êtes loin de chez vous.

— De temps à autre, j'aime faire un détour dans le quartier pour jeter un coup d'œil à mon héritage, répliqua-t-il, un sourire neutre sur les lèvres. Juste pour m'assurer que vous ne l'avez pas brûlé.

— Ne croyez pas que je n'y aie pas songé.

— Oh, je n'en doute pas un instant !

Le baron garda le silence quelques instants, puis :

— Vous n'étiez pas chez les Mottram ce soir.

Ne sachant que répondre à cela, Gareth se contenta d'arquer les sourcils.

— Mlle Bridgerton n'y était pas non plus, ajouta son père.

— Vraiment ? fit mine de s'étonner Gareth en priant pour que la demoiselle en question ne sorte pas de sa cachette en protestant qu'elle y était.

— Elle n’a fait qu’une apparition, admit son père. Elle est partie très tôt.

— Ma foi, c’est son droit.

— De changer d’avis ? ricana le baron. J’espère pour vous qu’elle est plus persévérante que cela.

Gareth lui décocha un regard glacial. Étrangement, il parvenait à maîtriser ses émotions. Il n’était pas tenté de s’en prendre à lui comme un gamin ou de dire certaines choses pour le seul plaisir de provoquer. Il avait passé la première moitié de sa vie à essayer d’impressionner cet homme et la seconde à tenter de le contrarier. Aujourd’hui, tout ce qu’il souhaitait, c’était être débarrassé de lui une bonne fois pour toutes.

Et s’il ne ressentait pas encore le détachement qu’il avait tant espéré, il n’en était pas loin.

Peut-être parce qu’il avait enfin trouvé une autre personne pour combler ce gouffre en lui.

— Au moins, ricana le baron, vous n’avez pas perdu de temps avec elle.

— Un gentleman doit se marier.

Ce n’était pas exactement le genre de déclaration qu’il avait envie de prononcer devant Hyacinthe, pour l’instant cependant, les déclarations romantiques n’étaient pas sa priorité.

— Oui, murmura son père. Un gentleman.

L’irritation commença à gagner Gareth. Il savait que le baron s’efforçait de le faire sortir de ses gonds. Et même s’il avait déjà compromis Hyacinthe, il ne voulait pas qu’elle découvre la vérité sur sa naissance avant le mariage. Ce serait plus simple ainsi, et peut-être même…

Peut-être même ne la saurait-elle jamais. Entre la méchanceté du baron et le journal d’Isabella Saint-Clair, il ne fallait pas trop y

compter, mais il n'était pas interdit d'espérer.

— Je dois y aller, dit-il d'un ton brusque.

Un sourire mauvais étira les lèvres du baron.

— Bien sûr. Vous devez vous rendre présentable avant d'aller lécher les pieds de votre petite fiancée.

— Laissez-moi passer, gronda Gareth.

Hélas, son père n'en avait pas terminé.

— Quelque chose m'intrigue… Comment l'avez-vous convaincue de dire oui ?

Un voile rouge commençait à se former devant les yeux de Gareth.

— Je lui ai simplement demandé…

— L'auriez-vous séduite ? le coupa lord Saint-Clair en riant. Façon de vous assurer qu'elle ne dirait pas non, même si…

Gareth n'avait pas voulu en venir là. Il avait tenté de garder son calme, et il y serait parvenu si le baron s'était contenté de l'insulter, lui. Toutefois, quand il évoqua Hyacinthe…

La rage prit le dessus. Un instant plus tard, il avait plaqué son père contre le mur.

— Ne parlez jamais d'elle devant moi, siffla-t-il.

— Commettriez-vous l'erreur d'essayer de m'assassiner sur la voie publique ?

Le baron suffoquait, mais sa voix était toujours vibrante de haine et de mépris.

— Ne me tentez pas, j'en serais bien capable.

— Le titre vous échapperait ! Et comment finiriez-vous ? Ah oui, au bout d'une corde !

Gareth desserra sa prise. Non à cause des paroles de son père mais parce qu'il avait réussi à recouvrer son calme. Hyacinthe les

écoutait, se rappela-t-il. Il ne devait rien faire qu'il regretterait plus tard.

— Je savais que vous tomberiez dans le panneau, ricana lord Saint-Clair alors qu'il se détournait.

Bon sang, il savait toujours exactement ce qu'il fallait dire, sur quel bouton appuyer pour empêcher Gareth de se comporter en adulte.

— Pardon ? demanda-t-il en s'immobilisant.

— Je savais que vous la demanderiez en mariage.

Lentement, Gareth pivota sur ses talons. Son père souriait, suprêmement content de lui. Ce seul spectacle suffit à le glacer.

— Vous êtes si prévisible, reprit le baron en inclinant la tête de côté avec une morgue et un mépris qui, chaque fois, donnaient à Gareth l'impression d'être de nouveau un petit garçon cherchant désespérément l'approbation paternelle.

Sans jamais l'obtenir.

— Je n'ai eu qu'à dire un mot, ricana le baron. Juste un mot.

Sachant que Hyacinthe les écoutait, Gareth se contenta de répondre :

— Je ne comprends rien à ce que vous dites.

Alors son père éclata de rire, le corps entier secoué d'une joie si mauvaise que Gareth ne put que le regarder, atterré.

— Voyons, dit finalement le baron, je vous ai dit que vous ne l'auriez pas, et regardez le résultat !

Il sembla à Gareth qu'un étau se refermait sur sa poitrine, lui coupant le souffle. Que disait lord Saint-Clair ? Qu'il avait *voulu* que son fils épouse Hyacinthe ?

— Vous êtes allé tout droit lui demander sa main. Combien de temps vous a-t-il fallu ? Un jour ? Deux ? Pas plus d'une semaine, j'en suis sûr.

— Ma demande à Mlle Bridgerton n'a rien à voir avec vous, répliqua Gareth d'un ton glacial.

— Oh, je vous en prie ! dit son père. Tout ce que vous faites a à voir avec moi. Vous ne l'avez pas encore compris ?

Gareth le dévisageait, horrifié. Était-ce possible ? Y avait-il une once de vérité dans ce venin ?

— Ma foi, je vais aller me coucher, enchaîna son père en feignant de bâiller. Voilà qui était tout à fait distrayant, n'est-ce pas ?

Gareth ne savait plus que penser.

— Oh, et avant que vous épousiez Mlle Bridgerton, lança le baron par-dessus son épaule, alors qu'il se dirigeait déjà vers Clair House, vous penserez à rompre vos précédentes fiançailles.

— Quoi ?

Lord Saint-Clair le gratifia d'un sourire onctueux.

— Ne me dites pas que vous avez oublié ? Vous êtes toujours fiancé à la pauvre petite Mary Winthrop. Elle vous attend encore.

— Je n'ai aucun engagement légal.

— Oh, que si ! répondit son père en se penchant vers lui. J'y ai veillé.

Gareth demeura bouche bée, les bras ballants. Il n'aurait pas été plus choqué si le baron avait arraché la lune du ciel pour la lui fracasser sur le crâne.

— Je vous verrai au mariage, lança le baron. Oh, suis-je bête ! Lequel des deux ? Une fois que vous aurez choisi, faites-le-moi savoir.

Riant de plus belle, il s'éloigna.

— Nom de nom, murmura Gareth.

Dans quel pétrin se retrouvait-il ? Un homme ne pouvait pas demander deux femmes en mariage. Malheureusement, s'il n'avait jamais sollicité la main de Mary Winthrop, le baron l'avait fait à sa place, il avait signé des documents en son nom. Gareth ignorait en

quoi cela pouvait affecter ses projets avec Hyacinthe, mais cela n'augurait rien de bon.

Bon sang, Hyacinthe !

Elle n'avait pas dû perdre un seul mot de leur échange.

Il se rua vers l'allée, puis s'immobilisa et jeta un coup d'œil à la maison pour s'assurer que son père ne l'observait pas. Qu'aucune fenêtre ne soit éclairée ne prouvait rien…

Oh, bonté divine, il s'en moquait !

Il s'élança vers la ruelle et pila net.

Hyacinthe n'était plus là.

16

Notre héros est toujours dans l'allée, les yeux rivés sur l'endroit où Hyacinthe devrait se trouver.

Et il prie pour ne plus jamais revivre une telle angoisse.

Le cœur de Gareth s'arrêta.

Seigneur, où était Hyacinthe ?

Était-elle en danger ? Il était tard. Même s'ils se trouvaient dans l'un des quartiers les plus chics de la ville, des voleurs et des assassins pouvaient y rôder et…

Non, elle n'avait pas été agressée. Pas ici. Il aurait entendu quelque chose – une bagarre, des cris. Hyacinthe ne se laisserait pas emmener sans se battre.

Par conséquent…

Elle avait dû s'enfuir en entendant lord Saint-Clair évoquer Mary Winthrop. Nom de nom, elle n'aurait pas dû accorder le moindre crédit à ces provocations !

Laissant échapper un soupir contrarié, il scruta les alentours. Elle avait pu rentrer chez elle par une dizaine de chemins différents, sans compter les allées et les ruelles – il espérait juste qu'elle aurait la sagesse de les éviter.

Il opta pour le trajet le plus direct. Celui-ci obligerait Hyacinthe à passer par Berkeley Street, une voie très passante où elle croiserait

probablement des voitures rentrant du bal des Mottram, mais elle devait être tellement furieuse qu'elle n'avait qu'une hâte : rentrer chez elle au plus vite.

Ce qui convenait fort bien à Gareth. Il préférait qu'elle croise une commère dans une rue à peu près sûre plutôt qu'un agresseur dans une allée sombre.

Il s'élança vers Berkeley Square, ralentissant à chaque intersection pour jeter un coup d'œil dans les rues adjacentes.

Personne.

Où diable était-elle ? Il savait qu'elle était particulièrement sportive pour une femme, mais bon sang, courait-elle aussi vite ?

Il traversa Charles Street au pas de charge et s'engagea dans le square. Un attelage passa près de lui, il n'y prêta aucune attention. Même si les journaux à scandales du lendemain évoquaient sa course folle dans les rues de Mayfair au beau milieu de la nuit, sa réputation s'en remettrait.

Il longea le square, arriva enfin dans Bruton Street, passa devant les numéros seize… douze… sept…

Elle était là, filant plus vite que le vent. Il eut tout juste le temps de la voir bifurquer dans l'allée qui menait à la porte de service.

Galvanisé par la colère, Gareth redoubla de vitesse. Ses bras battaient l'air, ses jambes le brûlaient et sa chemise était trempée de sueur, mais peu lui importait. Il devait la rattraper avant qu'elle ne se réfugie à l'intérieur et ensuite…

Ensuite, il ne savait pas ce qu'il lui dirait et ne voulait même pas y penser.

Hyacinthe tourna à l'angle de la maison, puis ralentit pour jeter un regard derrière elle. Elle ouvrit la bouche en l'apercevant, puis se précipita vers l'entrée des domestiques.

Gareth ravala un sourire de triomphe. Elle devrait chercher la clef. Elle n'aurait pas le temps de déverrouiller la porte avant qu'il la rejoigne. Il ralentit un peu, tentant de retrouver son souffle, et adopta une démarche plus digne.

Elle ne pouvait plus lui échapper.

Sauf qu'au lieu de tâtonner à la recherche de la clef, elle se contenta d'ouvrir la porte.

Bon sang, ils n'avaient pas fermé à clef derrière eux !

Il fonça et la rattrapa presque.

Presque.

Alors qu'il atteignait la porte, elle la lui claqua au nez.

Il referma la main sur la poignée au moment même où elle poussait le verrou.

Gareth serra les poings, saisi d'une furieuse envie de marteler le battant et d'appeler Hyacinthe en hurlant, au mépris des convenances. Après tout, cela ne ferait que hâter leur mariage, ce qui était son but de toute façon.

Pour autant, certains réflexes étaient profondément gravés en lui. En dépit de tout, le gentleman qu'il demeurait n'était pas prêt à ruiner la réputation de la jeune femme par un comportement aussi grossier.

— Non, marmonna-t-il en contournant la maison, pas d'explications en public.

Les poings sur les hanches, il leva les yeux vers la fenêtre de sa chambre. Il s'y était introduit une fois, il pouvait recommencer.

Après s'être assuré que la rue était déserte, il escalada le mur, avec d'autant plus d'assurance qu'il savait où placer les mains et les pieds à présent. La fenêtre était entrouverte, comme il l'avait laissée plus tôt dans la soirée. Même si pas un instant il n'avait imaginé qu'il devrait reprendre ce chemin.

Il remonta rapidement la partie coulissante de la fenêtre à guillotine, roula à l’intérieur et atterrit sur le tapis à l’instant où Hyacinthe entrait.

— Vous me devez quelques explications, gronda-t-il en se relevant d’un bond.

— Moi ? répliqua-t-elle. Vous ne manquez pas de culot !

Puis elle battit des cils, comme si elle venait seulement de s’aviser qu’il était entré chez elle par effraction.

— Et d’abord, sortez de ma chambre !

Il arqua un sourcil railleur.

— Par l’escalier ?

— Par la fenêtre, triple sot !

Il réalisa que jamais il n’avait vu Hyacinthe en colère. Irritée, oui. Contrariée, certainement. Mais là…

C’était tout à fait inédit.

— Comment osez-vous ! fulmina-t-elle. Comment avez-vous pu…

Puis, sans lui laisser le temps de s’expliquer, elle fondit sur lui et le poussa de toutes ses forces.

— Fichez le camp ! Immédiatement !

— Pas avant que vous ne m’ayez promis… de ne plus jamais vous comporter comme vous venez de le faire. C’était de la folie.

Elle était tellement indignée qu’elle s’en étrangla presque. Puis, après un soupir de rage, elle répliqua avec un calme effrayant :

— Vous n’êtes pas en position d’exiger quoi que ce soit de moi.

— Ah non ?

Il haussa un sourcil et lui décocha un sourire arrogant.

— En tant que futur époux…

— Épargnez-moi cela, voulez-vous ?

Gareth eut l’impression que quelque chose se serrait douloureusement dans sa poitrine.

— Vous avez l'intention de rompre ? demanda-t-il dans un souffle.

— Non, répondit-elle d'une voix vibrante de fureur contenue. Vous vous êtes soigneusement assuré que je ne le puisse pas, n'est-ce pas ? C'était là votre but ? Me forcer la main en me privant de toute possibilité d'en épouser un autre ?

C'était bel et bien son but, et c'est pour cette raison qu'il ne répondit pas.

— Vous allez le regretter, siffla-t-elle. Vous allez le regretter amèrement, croyez-moi.

— Vraiment ?

— En tant que votre future épouse, répliqua-t-elle, ses yeux jetant des éclairs, je peux faire de votre vie un enfer.

Gareth n'en doutait pas, mais il s'occuperait de ce problème le moment venu.

— Ce qui compte, ce n'est pas ce qui s'est passé ce soir, ni ce que le baron a pu dire tout à l'heure. Ce qui compte, c'est…

— Pour l'amour du ciel, le coupa Hyacinthe, pour qui vous prenez-vous ?

Il s'approcha d'elle, tout près.

— Pour l'homme qui va vous épouser. Et vous, Hyacinthe Bridgerton, bientôt Hyacinthe Saint-Clair, vous ne vous promènerez plus jamais seule dans les rues de Londres, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit.

Elle ne répondit pas. Gareth commençait à se convaincre que son inquiétude pour sa sécurité l'avait émue quand elle recula et répliqua :

— Voilà que vous vous souciez soudain des convenances ?

Il eut toutes les peines du monde à se retenir de l'agripper aux épaules et de la secouer.

— Avez-vous la moindre idée de ce que j'ai ressenti lorsque j'ai découvert que vous aviez disparu ? Avez-vous songé un seul instant aux risques que vous preniez en rentrant seule chez vous ?

Elle haussa un sourcil arrogant.

— Ils ne sont pas plus grands que ce qui m'est arrivé ce soir, ici même.

Gareth tressaillit. Bon sang, elle avait visé juste. Se raccrochant à sa colère, il répliqua froidement :

— Vous ne le pensez pas. Vous essayez peut-être de vous en persuader, mais au fond, vous n'y croyez pas. Je veux bien vous pardonner ces paroles.

Elle se figea. N'étaient les mouvements de sa poitrine qui se soulevait au rythme de son souffle, on aurait dit une statue. Ses poings étaient serrés, son visage de plus en plus rouge.

— Je vous interdis, fit-elle d'une voix sourde, sèche, et parfaitement contrôlée, de me parler de nouveau sur ce ton. Et ne vous imaginez jamais que vous savez ce que je pense.

— Rassurez-vous, j'en suis rarement capable.

Elle avala sa salive – seule preuve de sa nervosité –, puis déclara :

— Veuillez sortir de ma chambre.

— Pas avant d'avoir votre promesse.

— Je ne vous dois rien, monsieur Saint-Clair. Et vous n'êtes certainement pas en position d'émettre des exigences.

— Votre promesse, insista-t-il.

Hyacinthe regarda Gareth, abasourdie. Comment osait-il s'introduire chez elle et tenter de la rendre responsable de ce qui se passait ? C'était elle qui était lésée. Et c'était lui qui… Lui qui…

Seigneur, même mentalement, elle ne parvenait pas à finir ses phrases !

— Je vous demande de sortir d'ici.

— Je vous demande votre promesse, dit-il presque en même temps.

Elle serra les dents. Il ne lui aurait pas été difficile de prendre un tel engagement ; le goût des expéditions nocturnes lui était passé. Toutefois, une promesse aurait été une façon de lui présenter des excuses. Elle n'allait pas lui donner cette satisfaction.

C'était peut-être stupide, c'était peut-être puéril, mais il n'en était pas question. Surtout après ce qu'il lui avait fait.

— Bonté divine, marmonna-t-il, que vous êtes têtue !

Elle lui adressa un sourire mauvais.

— Vous allez adorer être marié avec moi.

— Hyacinthe, dit-il dans un soupir, au nom de tout ce que j'ai de plus sacré…

Il se passa la main dans les cheveux d'un geste las, regarda autour de lui comme s'il cherchait une aide providentielle.

— Je comprends que vous soyez fâchée…

— Inutile de me parler comme si j'étais une enfant.

— Ce n'est pas ce que je fais.

Elle lui jeta un regard glacial.

— Si.

Il serra les dents, puis reprit :

— Les allusions de mon père à Mary Winthrop…

Hyacinthe en demeura bouche bée.

— Parce que vous croyez que c'est cela, le problème ? l'interrompit-elle.

Il battit des paupières d'un air perdu, puis demanda :

— Ce n'est pas cela ?

— Bien sûr que non, lança-t-elle. Bonté divine, vous me prenez pour une idiote ?

— Je… euh… non ?

— J'espère vous connaître suffisamment pour savoir que vous ne proposeriez pas le mariage à deux femmes. Du moins, pas volontairement.

— En effet, confirma-t-il. Dans ce cas…

— Savez-vous pourquoi vous m'avez demandé ma main ?

— De quoi diable parlez-vous ?

— Le savez-vous ? insista-t-elle.

Elle lui avait déjà posé la question, et il ne lui avait pas répondu.

— Bien sûr ! C'est parce que…

Il n'acheva pas sa phrase. Manifestement, il ne savait pas quoi dire.

Ravalant ses larmes, elle secoua la tête.

— Sortez d'ici.

— Enfin, qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez vous ?

— Chez moi ? répéta-t-elle aussi fort qu'elle l'osait. Ce n'est pas moi qui ne tourne pas rond. Au moins, je sais pourquoi j'ai accepté votre proposition. Vous, en revanche… vous n'avez pas l'air de savoir pourquoi vous l'avez faite.

— Alors dites-moi ! s'exclama-t-il. Dites-moi ce qui ne va pas ! Vous qui savez toujours tout sur tout, expliquez-moi. Je vous écoute.

Elle sursauta, choquée par son ton venimeux.

— Je vous écoute, Hyacinthe.

Elle déglutit péniblement. Elle ne reculerait pas. Peut-être tremblait-elle, peut-être était-elle au bord des larmes, mais elle ne reculerait pas.

— Vous m'avez demandée en mariage… répondit-elle d'une voix sourde, à cause de lui.

Il la dévisagea, puis esquissa un signe de tête pour l'inviter à poursuivre.

— Votre père.

Elle aurait hurlé si on n'avait pas été au milieu de la nuit.

— Dieu du ciel, marmonna Gareth, vous pensez vraiment cela ? Cela n'a rien à voir avec lui.

Hyacinthe darda sur lui un regard empreint de pitié.

— Je ne fais rien à cause de lui, siffla Gareth, piqué au vif. Cet homme n'est rien pour moi.

Elle secoua la tête.

— Comment pouvez-vous être aussi aveugle, Gareth ? Tout ce que vous faites, c'est à cause de lui. Je n'en avais pas pris conscience avant qu'il le dise, pourtant, c'est évident.

— Sa parole compte donc plus à vos yeux que la mienne ?

— Là n'est pas le sujet, répondit Hyacinthe.

Elle semblait partagée entre la lassitude, la frustration et une pointe de morosité.

— Le sujet, poursuivit-elle, c'est que vous ne m'avez demandée en mariage que pour lui montrer que vous en étiez capable. Cela n'avait *rien* à voir avec moi.

Gareth se pétrifia.

— Ce n'est pas vrai.

— Ah non ?

Elle sourit, et cependant son expression était triste, presque résignée.

— Je sais que vous ne m'auriez pas proposé le mariage si vous aviez su que vous étiez légalement engagé avec une autre. Je sais aussi que vous feriez tout pour humilier votre père. Y compris m'épouser.

Gareth secoua lentement la tête.

— Vous n'avez rien compris, se défendit-il.

Toutefois, sa belle assurance commençait à se fendiller. Il avait pensé, plus d'une fois, et avec une joie mauvaise, que le baron avait

dû être furieux en apprenant ses projets matrimoniaux. Et il avait adoré cela. Il s'était félicité d'avoir enfin, dans l'interminable partie d'échecs qui l'opposait à lord Saint-Clair, réussi à jouer le coup final.

Échec et mat.

Cela avait été une immense satisfaction.

Mais ce n'était pas pour cette raison-là qu'il avait demandé la main de Hyacinthe. Il avait pris cette décision parce que… eh bien, pour toutes sortes de raisons. Ç'avait été complexe.

Il l'aimait beaucoup. N'était-ce pas important ? Il éprouvait même de l'affection pour sa famille. Et elle adorait grand-mère Danbury. Il n'aurait pas pu épouser une femme qui ne s'entende pas avec elle.

Et il la désirait. Il la désirait même avec une intensité qui lui coupait le souffle.

Cela lui avait semblé évident d'épouser Hyacinthe. C'était toujours le cas.

Voilà ce qu'il devait lui dire. Il fallait juste qu'il le lui explique. Elle comprendrait. Elle était intelligente. Elle était Hyacinthe.

Et c'était précisément pour cette raison qu'elle lui était si chère.

Il esquissa un geste de la main, cherchant ses mots. Il pouvait encore rattraper la situation. Ou du moins éviter le fiasco complet.

— Si vous regardez la situation de manière raisonnable, commença-t-il.

— Je regarde la situation de manière raisonnable, l'interrompit-elle. Seigneur, si ce n'était pas le cas, j'aurais déjà rompu.

Soudain, il se dit : « Seigneur, elle va pleurer. »

— Je savais ce que je faisais ce soir, poursuivit-elle d'une voix douloureusement calme. Je savais à quoi cela m'engageait. Et je savais que c'était irrévocable.

Sa lèvre inférieure se mit à trembler. Détournant les yeux, elle continua :

— En revanche, je n'imaginais pas que je le regretterais.

Il eut l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre. Il l'avait blessée. Profondément. Il n'en avait pas eu l'intention, et il trouvait sa réaction peut-être un peu exagérée, mais il l'avait bel et bien blessée.

Et il était surpris de constater combien *il* en souffrait.

Pendant quelques instants, ils demeurèrent immobiles, se dévisageant avec méfiance.

Gareth aurait voulu dire quelque chose, il savait qu'il le devait, pourtant, rien ne lui venait.

— Savez-vous ce que cela fait d'être un pion ? demanda-t-elle.

— Oui, souffla-t-il.

Elle pinça les lèvres. Elle ne semblait plus en colère, juste… triste.

— Alors vous comprendrez pourquoi je vous demande de partir.

En lui, quelque chose lui hurlait de rester, quelque chose de primitif qui avait envie de la secouer, de l'obliger à l'écouter, en lui parlant, en la séduisant, peu importait. Il devait à tout prix lui faire comprendre.

Et puis, il y avait quelque chose d'autre en lui – de triste et de solitaire – qui savait ce que c'était que de souffrir. Il comprit que, s'il restait, s'il insistait pour lui faire comprendre, il n'y arriverait pas. Pas ce soir.

Et il la perdrait.

Alors il se contenta de hocher la tête.

— Nous en reparlerons plus tard, murmura-t-il.

Elle ne répondit pas.

Il retourna vers la fenêtre. Cela semblait un peu ridicule de sortir par là, mais au point où il en était, qu'importait ?

— Cette Mary, dit Hyacinthe alors qu'il se détournait, quel que soit le problème avec elle, je suis sûre qu'il peut être résolu. Ma

famille la dédommagera si nécessaire.

Elle tentait de reprendre le contrôle sur elle-même, d'atténuer sa douleur en se concentrant sur des questions pratiques. Gareth connaissait cette tactique ; il l'avait employée à d'innombrables reprises.

Il pivota sur ses talons et la regarda droit dans les yeux.

— C'est la fille du comte de Wrotham.

— Ah ! Ma foi, cela change la donne, cependant, si c'était il y a longtemps…

— Très longtemps.

Elle parut hésiter, puis demanda :

— C'est la cause de votre brouille avec votre père ? Ces fiançailles ?

— Vous posez beaucoup de questions pour une femme qui vient d'exiger que je parte.

— Je vais vous épouser, dit-elle. Je finirai par découvrir la vérité.

— Sûrement, mais pas ce soir.

Sur ce, il sortit par la fenêtre. Une fois sur le trottoir, il leva les yeux dans l'espoir de la voir une dernière fois. Il se serait contenté de peu, juste sa silhouette derrière les rideaux.

Il ne vit rien.

Elle ne l'avait même pas regardé partir.

17

C'est l'heure du thé au Numéro Cinq. Notre héroïne est seule avec sa mère au salon, une situation à haut risque quand on a un secret à protéger.

— M. Saint-Clair a quitté Londres ?

Hyacinthe leva les yeux de sa broderie aux points distendus le temps de répondre :

— Je ne crois pas, pourquoi ?

Violet pinça brièvement les lèvres.

— Il ne vous a pas rendu visite depuis plusieurs jours.

Hyacinthe afficha une expression neutre.

— Je crois qu'il avait des affaires à régler au sujet de l'une de ses propriétés dans le Wiltshire.

C'était de l'improvisation pure et simple – elle ne pensait pas qu'il possédât le moindre domaine, dans le Wiltshire ou n'importe où ailleurs –, mais avec un peu de chance, sa mère aurait d'autres chats à fouetter que de poser des questions sur les hypothétiques propriétés de son fiancé.

— Je vois, murmura lady Bridgerton.

Hyacinthe planta son aiguille dans la toile avec un peu plus d'énergie que nécessaire, puis contempla son ouvrage, consternée. Elle était une effroyable brodeuse. Elle n'avait ni la patience ni le sens

du détail requis. Toutefois, elle gardait toujours un ouvrage à portée de main au salon. On ne savait jamais quand on aurait besoin d'un prétexte pour éviter une conversation.

La ruse avait fonctionné pendant des années, toutefois, étant désormais la dernière fille à la maison, elle était presque toujours seule avec sa mère à l'heure du thé. Et la broderie qui l'avait si efficacement tenue à l'écart des discussions familiales ne suffisait plus.

— Il y a un problème ? s'enquit Violet.

— Pas le moindre.

Hyacinthe n'avait pas envie de lever les yeux, pour autant, elle savait qu'un regard fuyant ne pourrait qu'éveiller les soupçons maternels. Elle posa donc son aiguille. Quand le vin était tiré, il fallait le boire. Et quitte à mentir à sa mère, autant se montrer convaincante.

— Il est très occupé, voilà tout. Je ne peux que l'en admirer. Vous ne voudriez pas que j'épouse un fainéant, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr que non, murmura Violet, mais tout de même, c'est étrange. Vous êtes fiancés depuis si peu de temps.

En d'autres circonstances, Hyacinthe aurait regardé sa mère droit dans les yeux et lui aurait dit : « Si vous avez une question, posez-la. »

Sauf que, si elle faisait cela, Violet lui poserait une question.

Une question à laquelle elle n'aurait certainement pas envie de répondre.

Voilà trois jours qu'elle avait découvert la vérité sur Gareth. Cela semblait si mélodramatique, « découvert la vérité ». Cela donnait l'impression qu'elle avait appris quelque horrible secret, sorti un épouvantable squelette d'un des placards des Saint-Clair.

Sauf qu'il n'y avait pas de secret. Rien d'affreux, d'alarmant, ou même de vaguement embarrassant. Juste une simple vérité qu'elle avait eue sous le nez depuis le début.

Et qu'elle avait été trop aveugle pour voir. L'amour, sans doute.

Car elle était à coup sûr amoureuse de Gareth Saint-Clair. Entre le moment où elle avait accepté sa demande en mariage et la nuit où elle s'était donnée à lui, elle était tombée amoureuse de lui.

Alors qu'elle ne le connaissait pas. Si ? Pouvait-elle réellement affirmer qu'elle le connaissait, qu'elle avait pris la mesure de son caractère, alors qu'elle n'avait même pas compris l'élément le plus fondamental de son caractère ?

Il s'était servi d'elle.

Voilà la vérité. Il s'était servi d'elle pour remporter son éternelle bataille contre son père.

Et c'était plus douloureux qu'elle ne l'aurait imaginé.

Elle se répétait qu'elle était ridicule, qu'elle coupait les cheveux en quatre. Cet homme éprouvait de l'affection pour elle ; il la trouvait intelligente, drôle et même, à l'occasion, sage. Cela ne comptait-il pas ? Elle savait qu'il la protégerait, qu'il la respecterait et que, malgré son passé un peu trouble, il serait un époux fiable et bienveillant. Cela ne comptait-il pas ?

Et pourquoi ses raisons de la demander en mariage avaient-elles une telle importance ? Le principal n'était-il pas qu'il l'ait fait ?

Hélas, non ! Elle se sentait utilisée, insignifiante, un pion sur un échiquier.

Et le pire, c'était qu'elle ne comprenait même pas les règles du jeu.

— En voilà, un gros soupir.

Arrachée à ses sombres réflexions, Hyacinthe battit des paupières et se tourna vers sa mère. Dieu du ciel, depuis combien de temps

regardait-elle dans le vide ?

— Y a-t-il quelque chose que vous aimeriez me dire ? demanda Violet avec douceur.

Seigneur, comment annonçait-on ce genre de nouvelles à sa mère ? *Ah oui, au fait, au cas où cela vous intéresserait, je viens de découvrir que mon futur époux ne m'avait demandée en mariage que pour contrarier son père. Oh, et saviez-vous que j'avais perdu ma vertu ? Plus moyen de faire marche arrière, à présent !*

Hyacinthe secoua la tête. La réponse était simple : on ne disait pas ce genre de choses.

— Pourquoi ai-je l'impression, murmura Violet après avoir bu une gorgée de thé, que vous venez d'avoir votre première querelle d'amoureux ?

Amoureux. Hyacinthe s'efforça de ne pas rougir.

— Il n'y a là rien dont vous devriez avoir honte, assura Violet.

— Je n'ai pas honte, marmonna Hyacinthe.

Violet haussa les sourcils. Hyacinthe se serait giflée d'être tombée si facilement dans le piège tendu par sa mère.

— Ce n'est rien, grommela-t-elle en donnant de grands coups d'aiguille dans son ouvrage.

À présent, la jonquille qu'elle brodait ressemblait à un poussin sortant de l'œuf. Avec un soupir, Hyacinthe prit du fil orange. Au point où elle en était, autant lui ajouter des pattes et un bec.

— Je sais qu'il n'est pas convenable de montrer ses émotions, dit Violet, et je ne vous suggère certes pas de vous donner en spectacle, mais parfois, cela fait du bien de parler de ce que l'on ressent.

Hyacinthe leva les yeux et croisa le regard de sa mère.

— J'ai rarement du mal à parler de ce que je ressens.

— Ma foi, vous avez raison, admit Violet, un peu dépitée que sa ruse ne prenne pas.

Hyacinthe reporta son attention sur sa broderie et fronça les sourcils en réalisant qu'elle avait placé le bec trop haut. Tant pis. Ce serait un poussin avec un chapeau de fête.

— Peut-être, insista sa mère, est-ce M. Saint-Clair qui a du mal à exprimer…

— Je sais ce qu'il ressent.

— Ah.

Sa mère poussa un petit soupir.

— Peut-être ne sait-il pas comment procéder. Comment revenir vers vous.

— Il connaît mon adresse.

Sa mère poussa un soupir audible.

— Vous n'êtes pas très coopérative.

— J'essaie de broder, répliqua Hyacinthe en levant son ouvrage d'un geste éloquent.

— Non. Vous essayez d'éviter…

Violet s'interrompit en cillant, puis :

— Pourquoi cette fleur a-t-elle une oreille ?

— Ce n'est pas une oreille, s'impatienta Hyacinthe. Et ce n'est pas une fleur.

— N'était-ce pas une jonquille hier ?

— J'ai un esprit très créatif, ironisa Hyacinthe avant d'ajouter une seconde oreille à cette satanée fleur.

— Je n'en ai jamais douté, fit remarquer sa mère.

Hyacinthe observa le pâté de fils sur la toile.

— C'est un chat de gouttière, décréta-t-elle. Il lui manque juste une queue.

Sa mère garda le silence un moment, avant de lâcher :

— Vous pouvez être très dure avec les gens parfois.

Hyacinthe redressa vivement la tête.

— Je suis votre fille ! lui rappela-t-elle.

— Bien sûr, s'empressa de répondre Violet, visiblement choquée par la force de sa réaction. Mais…

— Pourquoi partez-vous du principe que, quel que soit le problème, c'est ma faute ?

— Loin de moi cette idée !

— Oh que si !

Hyacinthe songea aux innombrables prises de bec avec ses frères et sœurs.

— Vous le faites tout le temps, insista-t-elle.

Violet laissa échapper un petit hoquet de stupeur.

— C'est faux, Hyacinthe. Mais je vous connais mieux que je ne connais M. Saint-Clair et…

— … et par conséquent, vous connaissez tous mes défauts ?

— Ma foi… oui.

Comme surprise par sa propre réponse, sa mère s'empressa d'ajouter :

— Je n'affirme pas que votre fiancé n'a pas ses faiblesses et ses failles, c'est juste que… eh bien… je ne les connais pas.

— Elles sont énormes, déclara Hyacinthe avec amertume. Et peut-être insurmontables.

— Oh, Hyacinthe ! s'exclama Violet. Que s'est-il donc passé ?

Elle semblait si soucieuse que la jeune femme faillit éclater en sanglots. Elle détourna les yeux. Elle aurait mieux fait de ne rien dire. À présent, sa mère allait être folle d'inquiétude et Hyacinthe devrait rester là, terrassée par la tristesse, luttant contre l'envie de se jeter dans ses bras comme autrefois.

Enfant, elle était persuadée que sa mère pouvait résoudre tous les problèmes et chasser toutes les ombres par une parole rassurante et un baiser sur le front.

Elle n'était plus une enfant. Ses soucis n'étaient plus ceux d'une petite fille. Et elle ne pouvait plus les partager avec sa mère.

— Envisagez-vous de rompre vos fiançailles ? demanda Violet d'un ton précautionneux.

Hyacinthe secoua la tête. Elle ne pouvait plus revenir en arrière. Du reste…

Elle détourna les yeux, déconcertée par la direction que prenaient ses pensées. Avait-elle seulement envie d'annuler le mariage ? Si elle ne s'était pas donnée à Gareth, si rien ne la contraignait à rester fiancée, que ferait-elle ?

Voilà trois jours que ses pensées revenaient obstinément à cette nuit fatidique, au rire sardonique de lord Saint-Clair se vantant d'avoir manipulé Gareth pour qu'il la demande en mariage. Elle avait repassé dans son esprit chaque phrase de leur échange, chaque mot, pourtant, ce n'était que maintenant qu'elle se demandait quelle était la question essentielle. La seule qui comptait vraiment. Et elle venait de comprendre que…

Elle ne romprait pas.

Elle l'aimait. Était-ce vraiment aussi simple que cela ?

— Non, répondit-elle, je n'envisage pas de rompre nos fiançailles.

— Dans ce cas, vous allez devoir lui venir en aide, déclara Violet. Quelles que soient les difficultés qu'il affronte, votre rôle est de le soutenir.

Aider Gareth… mais comment ? En était-elle seulement capable ? Elle le connaissait depuis à peine un mois, et il semblait avoir passé sa vie à haïr son père.

Il se pourrait qu'il ne veuille pas d'aide. Ou, plus probablement, peut-être n'était-il pas conscient d'en avoir besoin. Les hommes ne l'étaient jamais.

— Je crois qu'il tient à vous, reprit Violet. Je le crois vraiment.

— Je le crois aussi, concéda tristement Hyacinthe.

Hélas, sa haine pour son père l'emportait sur tout le reste.

Quand il avait posé un genou en terre pour lui proposer de passer le reste de sa vie auprès de lui, de porter son nom, de lui donner des enfants, cela n'avait pas été pour elle.

Qu'est-ce que cela disait-il de lui ?

Elle soupira, en proie à une insondable lassitude.

— Voilà qui ne vous ressemble pas, déclara Violet.

Hyacinthe leva les yeux.

— D'être si calme, expliqua sa mère. D'attendre.

— D'attendre ?

— De l'attendre. Car c'est ce que vous faites, je suppose ? Vous attendez qu'il revienne vous demander pardon pour ce qu'il a fait.

— Je…

Elle n'alla pas plus loin. C'était exactement ce qu'elle faisait, et elle ne s'en était même pas aperçue. Et c'était sans doute pour cela qu'elle se sentait si malheureuse. Elle avait remis son destin et son bonheur entre les mains d'un autre et elle détestait cela.

— Pourquoi ne pas lui écrire ? suggéra sa mère. Demandez-lui de vous rendre visite. C'est un gentleman et vous êtes sa fiancée, il ne refusera pas.

— Non, en effet, murmura Hyacinthe. Et… que dois-je lui dire ?

C'était une question absurde. Sa mère ne savait même pas quel était le problème, comment aurait-elle pu connaître la solution ? Pourtant, comme toujours, elle trouva exactement les mots qu'il fallait.

— Dites ce que vous avez sur le cœur.

Puis, avec un petit sourire espiègle, elle ajouta :

— Et si cela ne fonctionne pas, prenez un livre et frappez-le sur la tête.

Hyacinthe battit des paupières.

— Je vous demande pardon ?

— Je n'ai rien dit, répondit sa mère en hâte.

Hyacinthe ne put retenir un sourire.

— Si, vous l'avez dit.

— Vraiment ? murmura sa mère en portant sa tasse à ses lèvres.

— Un gros livre ou un petit ?

— Un gros, décréta Violet.

— Avons-nous les œuvres complètes de Shakespeare dans la bibliothèque ?

— Il me semble, répondit sa mère, qui semblait se retenir de sourire.

À cet instant, Hyacinthe eut une sensation étonnante, quelque chose qui ressemblait étrangement à une envie de rire. Que c'était bon d'éprouver de nouveau un peu de joie !

— Je vous aime, maman, dit Hyacinthe. Je voulais juste que vous le sachiez.

— Je le sais, ma chérie, répondit Violet, les yeux soudain brillants. Moi aussi, je vous aime de tout mon cœur.

Jamais Hyacinthe n'avait pris le temps de penser combien c'était précieux… l'amour d'une mère et d'un père. Gareth n'y avait pas eu droit. Dieu seul savait à quoi avait ressemblé son enfance ; il n'en parlait jamais et, à sa grande honte, Hyacinthe réalisa qu'elle ne lui avait jamais posé la moindre question.

Elle n'avait même pas remarqué qu'il ne l'évoquait jamais.

Peut-être, à la réflexion, méritait-il un peu d'indulgence de sa part. Bien sûr, cela ne changeait rien au fait qu'il lui devait des excuses. Elle n'était pas charitable à ce point.

Pour autant, elle pouvait essayer de le comprendre. Elle pouvait l'aimer. Et peut-être, si elle essayait de toutes ses forces, pourrait-elle

combler ce vide en lui.

Elle ignorait ce dont il avait besoin, mais quoi que ce fût, peut-être pourrait-elle le lui offrir.

Peut-être cela était-ce tout ce qui comptait.

En attendant, elle allait devoir dépenser un peu d'énergie pour que cette histoire connaisse un dénouement heureux. Et son intuition lui soufflait qu'une simple lettre n'y suffirait pas.

Le moment était venu de se monter courageuse. Audacieuse.

D'affronter le lion dans son antre, de…

— Tout va bien, Hyacinthe ? s'enquit sa mère.

Elle hocha la tête.

— Très bien, assura-t-elle.

Elle allait mieux que jamais.

Et elle était éperdument amoureuse.

18

Un peu plus tard cette même après-midi, dans le petit bureau du petit appartement de Gareth. Notre héros vient de parvenir à la conclusion qu'il doit passer à l'action.

Il ignore que Hyacinthe est sur le point de le prendre de vitesse.

Un geste spectaculaire.

Voilà, décida Gareth, ce qu'il fallait faire. Un geste spectaculaire.

Les femmes adoraient cela, et même si Hyacinthe n'était pas comme les autres, elle n'en était pas moins femme. Elle serait sûrement touchée, au moins un peu, par un geste spectaculaire.

N'est-ce pas ?

« Ma foi, elle a intérêt, songea-t-il, maussade, parce que je ne vois pas quoi faire d'autre. »

Le problème avec les gestes spectaculaires, c'était que les plus chevaleresques avaient tendance à coûter de l'argent – ce qui lui faisait cruellement défaut. Quant à ceux qui ne coûtaient pas cher, ils avaient tôt fait de vous transformer en pauvre idiot qui se couvre de ridicule en déclamant des vers, en chantant une ballade ou en se livrant à quelque grotesque déclaration devant huit cents témoins.

Cette seule perspective suffisait à le glacer d'effroi.

Toutefois, Hyacinthe étant très différente des autres femmes, avec un peu de chance, elle serait sensible à un geste qui sortirait de

l’ordinaire.

Il allait lui montrer qu’il tenait à elle, elle oublierait les provocations du baron et tout s’arrangerait.

Il le fallait.

— Monsieur Saint-Clair, vous avez de la visite, annonça son valet.

Gareth leva les yeux. Il était assis à son bureau depuis si longtemps que c’était un miracle qu’il n’ait pas encore pris racine. Phelps – qui faisait également office de majordome, puisque Gareth n’avait pas les moyens d’en engager un et n’en avait de toute façon pas besoin pour un appartement de quatre petites pièces – se tenait sur le seuil de son bureau.

— Faites-le entrer, répondit Gareth en posant quelques livres sur les feuillets étalés devant lui.

— Hum… fit Phelps, saisi d’une quinte de toux.

— Il y a un problème ? s’enquit Gareth.

— Non, monsieur.

Le valet semblait embarrassé. Quand il s’était présenté pour le poste, le pauvre n’avait pas réalisé qu’il devrait, à l’occasion, jouer les majordomes, et il était clair qu’on ne lui avait jamais enseigné l’art de rester impassible en toutes circonstances.

— Eh bien, Phelps ? insista-t-il.

— Ce n’est pas un « il » mais une « elle ».

— Oh, oh, une dame ? lança Gareth avec des inflexions égrillardes pour le seul plaisir de faire rougir le malheureux.

À son crédit, Phelps serra les dents et conserva sa dignité.

— Mlle Bridgerton, précisa-t-il.

Gareth se leva si vivement qu’il se cogna les cuisses contre le rebord du bureau.

— Ici ? s’exclama-t-il. Maintenant ?

Le valet hocha la tête, l’air vaguement amusé par son affolement.

— Elle m'a donné sa carte. Elle semblait parfaitement tranquille. Comme s'il n'y avait là rien que de très banal.

Gareth réfléchit à toute vitesse. Pourquoi Hyacinthe prenait-elle le risque insensé de se rendre chez lui au beau milieu de la journée ? Cela n'aurait pas été plus raisonnable au milieu de la nuit, mais à cette heure, n'importe quel curieux avait pu la voir.

— Euh… eh bien… faites-la entrer.

Il ne pouvait pas la laisser à la porte ! En fait, il allait devoir la raccompagner chez elle. La connaissant, elle n'était pas venue escortée d'un chaperon. Elle avait juste emmené sa bonne amatrice de pastilles à la menthe – une piètre protection dans les rues de Londres.

Il l'attendit, bras croisés. Son appartement était disposé en carré. Pour accéder au bureau, il fallait passer soit par la salle à manger, soit par la chambre. Malheureusement, la femme de ménage avait décidé d'utiliser sur le parquet de la salle à manger une cire d'entretien qui, elle l'avait juré sur la tombe de sa mère, protégerait le plancher de la saleté et des vers. Résultat, la table avait été poussée contre la porte du bureau, contraignant ainsi les visiteurs à passer par la chambre.

Gareth ravala un soupir. La dernière chose dont il avait besoin, c'était d'imaginer, c'était Hyacinthe Bridgerton dans sa chambre à coucher.

Il espérait qu'elle serait gênée. Cela lui apprendrait à venir seule chez lui !

— Gareth, le salua-t-elle en s'encadrant sur le seuil.

En un instant, toutes les nobles intentions de Gareth s'envolèrent.

— Que diable faites-vous là ? grommela-t-il.

— Moi aussi, je suis ravie de vous voir, rétorqua-t-elle, si posément qu'il se sentit ridicule.

Ce qui ne l'empêcha pas de continuer sur le même ton :

— N'importe qui peut vous avoir vue. Vous ne vous souciez donc pas de votre réputation ?

Elle esquissa un délicat haussement d'épaules et ôta ses gants.

— Je suis fiancée. Vous ne pouvez pas rompre et je n'en ai pas l'intention. Même si on m'a reconnue, je doute que ma réputation en souffre à jamais.

Gareth s'efforça d'ignorer le soulagement que ses paroles faisaient naître en lui. Certes, il avait fait ce qu'il fallait pour qu'elle ne puisse pas se dédire, et elle lui avait déclaré que ce n'était pas son intention, pour autant, c'était étonnamment rassurant de l'entendre le répéter.

— Très bien, dit-il. Dans ce cas, que me vaut l'honneur de votre visite ?

— Je ne suis pas là pour parler de votre père, si c'est cela qui vous inquiète, dit-elle sans détour.

— Je ne suis pas inquiet, mentit-il.

Elle arqua un sourcil dubitatif. Bonté divine, pourquoi avait-il choisi d'épouser la seule femme au monde capable de faire cela ? Ou du moins, la seule de sa connaissance.

— Pas du tout, insista-t-il avec une incroyable mauvaise foi.

Elle lui décocha un regard éloquent. Elle ne le croyait pas une seule seconde.

— Je suis venue pour parler des bijoux.

— Des bijoux, répéta-t-il.

— Oui. J'espère que vous ne les avez pas oubliés.

— Comment le pourrais-je ? murmura-t-il.

Elle commençait à l'agacer. Ou, plus exactement, c'était son comportement qui l'agaçait. Alors qu'il était encore sous le choc de la voir apparaître chez lui, elle semblait d'un calme presque surnaturel.

— Je présume que vous avez toujours l'intention de les retrouver, déclara-t-elle. Nous sommes allés trop loin pour renoncer, à présent.

— Et vous avez une idée d'où nous pourrions commencer ? risqua-t-il d'une voix égale. Sauf erreur de ma part, nous sommes dans une impasse.

Elle ouvrit son sac et en sortit le dernier indice de grand-mère Saint-Clair. Elle déplia le feuillet avec précaution et le posa sur le bureau.

— J'ai pris la liberté de le montrer à mon frère Colin. Vous m'en aviez donné l'autorisation, crut-elle bon de préciser.

Il hocha brièvement la tête.

— Comme je vous l'ai dit, il a beaucoup voyagé. Selon lui, c'est une langue slave. Après avoir consulté une carte, il a émis la supposition que c'était du slovène.

Comme Gareth la regardait sans comprendre, elle ajouta :

— La langue que l'on parle en Slovénie.

Il battit des paupières.

— Il existe un pays qui s'appelle la Slovénie ?

Pour la première fois depuis son arrivée, elle sourit.

— Oui. Je dois avouer que j'en ignorais également l'existence. C'est une région, en fait. Au nord-est de l'Italie.

— Une partie de l'Autriche-Hongrie ?

Hyacinthe acquiesça.

— Et du Saint-Empire romain germanique avant cela. Lady Isabella était-elle du nord de l'Italie ?

Gareth s'avisa soudain qu'il n'en savait rien. Grand-mère Saint-Clair lui avait raconté des histoires de son enfance italienne, mais elle avait seulement évoqué les fêtes et la nourriture, des sujets qui pouvaient intéresser un très jeune garçon. Si elle avait mentionné la ville où elle était née, il n'en avait aucun souvenir.

— Je ne sais pas, répondit-il, un peu honteux de son ignorance. C'est probable. Elle avait le teint et les cheveux clairs. Un peu comme

moi, en fait.

— Je m’interrogeais. Ni vous ni votre père ne semblez avoir d’origines méditerranéennes.

Gareth esquissa un sourire crispé. En ce qui concernait le baron, il ne savait pas, pour sa part, il avait une excellente raison de ne pas avoir l’air d’avoir du sang italien.

— Bien, reprit Hyacinthe en regardant le morceau de papier. Si elle venait du Nord-Est, on peut raisonnablement supposer qu’elle a vécu près de la frontière avec la Slovénie, dont elle parlait peut-être la langue. Du moins, assez pour rédiger deux phrases en slovène.

— J’ai du mal à imaginer qu’elle ait cru que quiconque, ici à Londres, pourrait les comprendre, observa Gareth.

— Précisément, déclara Hyacinthe.

Elle dut réaliser qu’il n’avait pas suivi son raisonnement car elle expliqua :

— Si vous vouliez qu’un indice soit particulièrement difficile à déchiffrer, ne l’écririez-vous pas dans la langue la plus obscure possible ?

— Pourquoi pas en chinois ? grommela Gareth.

Elle lui jeta un regard impatient – ou irrité – et enchaîna :

— Je suis également convaincue que c’est la dernière énigme. Il faut avoir déployé beaucoup d’énergie pour en arriver là, et peut-être même dépensé de l’argent afin de faire traduire l’indice. Elle devait se douter qu’elle ne pourrait pas indéfiniment promener ceux pour qui elle a imaginé ce jeu de piste.

Pensif, Gareth baissa le regard sur le message incompréhensible.

— Vous n’êtes pas de mon avis ? insista Hyacinthe.

Il leva les yeux, haussa les épaules.

— Elle, je ne sais pas. Vous, en revanche…

Elle le regarda, bouche bée.

— Que voulez-vous dire ? Jamais je ne…

Elle s'interrompit, l'air pensif, puis :

— C'est vrai, j'en serais capable. Vous ne pouvez nier que, pour le meilleur ou pour le pire, je suis un peu plus diabolique que la plupart des femmes. Et des hommes, d'ailleurs.

Gareth esquissa un sourire ironique en se demandant s'il devait s'inquiéter de ce « pour le meilleur ou pour le pire ».

— Pensez-vous que votre grand-mère était aussi retorse que… hum… moi ? demanda-t-elle.

Soudain elle semblait moins sûre d'elle. Gareth la regarda dans les yeux.

— Je ne sais pas, répondit-il avec franchise. J'étais très jeune quand elle est morte. Mes derniers souvenirs d'elle sont ceux d'un enfant de sept ans.

— Ma foi, dit-elle en pianotant sur le bureau d'un geste qui révélait sa nervosité, nous devrions commencer par chercher quelqu'un qui parle le slovène. Il doit bien y en avoir au moins un à Londres.

— C'est possible, murmura-t-il pour le seul plaisir de la provoquer.

Il n'aurait pas dû, il le savait. Mais quand Hyacinthe était déterminée, elle était tellement… fascinante.

Une fois de plus, elle ne le déçut pas.

— Entretemps, nous devons retourner à Clair House, poursuivit-elle comme si cela allait de soi.

— Et fouiller la maison de fond en comble ? s'enquit-il, d'un ton si poli qu'il apparaissait évident qu'il la croyait folle.

Elle fronça les sourcils.

— Bien sûr que non !

Gareth réprima un sourire. Voilà qui lui ressemblait davantage.

— Je suis sûre, reprit-elle, que les bijoux sont cachés dans sa chambre.

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

— Où voudriez-vous qu'elle les ait mis ?

— Dans son dressing-room. Dans le grenier. Dans le cabinet du majordome. Dans la chambre d'amis. Dans l'*autre* chambre d'amis…

— Mais quel endroit, l'interrompit-elle, manifestement agacée par ses inflexions sarcastiques, serait le plus logique ? Jusqu'à présent, elle n'a laissé d'indices que dans les pièces où votre grand-père ne risquait pas d'aller. Quel endroit serait plus sûr que sa propre chambre à coucher ?

Il la dévisagea, assez longtemps pour qu'elle rougisse.

— Nous savons qu'il lui a rendu visite dans sa chambre au moins deux fois, dit-il finalement.

Une expression perplexe se peignit sur le visage de sa fiancée.

— Deux fois ? répéta-t-elle.

— Ils ont eu deux enfants, mon père et son frère cadet. Il est mort à Trafalgar, ajouta-t-il même si elle n'avait pas posé de question.

— Oh !

Cela parut la couper dans son élan. Du moins, momentanément.

— Je suis désolée, souffla-t-elle.

— C'était il y a longtemps, mais merci.

Elle hocha la tête, comme si elle ne savait trop quoi dire.

— Bien, murmura-t-elle finalement.

— Bien, répéta-t-il.

— Hum, dit-elle.

— Hum, répéta-t-il.

— Oh, et puis flûte ! explosa-t-elle. C'est insupportable. Je suis incapable de rester assise, les bras croisés, et de faire comme si de rien n'était.

Gareth ouvrit la bouche pour parler. Elle n'en avait toutefois pas terminé.

— Je sais que je ne devrais pas m'en mêler, mais je ne peux pas. C'est au-dessus de mes forces.

Elle le regarda comme si elle avait envie de le prendre par les épaules et de le secouer.

— Vous comprenez ?

— Absolument pas, avoua-t-il.

— Il faut que je sache ! s'écria-t-elle. Il faut que je sache pourquoi vous m'avez demandée en mariage !

Nom de nom, il n'avait aucune envie d'aborder ce sujet.

— N'avez-vous pas dit que vous n'étiez pas venue pour parler de mon père ?

— J'ai menti. Et vous ne m'avez pas vraiment crue, n'est-ce pas ?

— Non, en effet.

Il venait seulement de le réaliser.

— Je ne… je ne peux…

Elle se tordit les mains. Jamais il ne l'avait vue en proie à un tel désarroi. Des mèches s'étaient échappées de son chignon et ses joues étaient en feu, mais c'était son regard qui l'alarmait. Il étincelait d'une lueur désespérée, aux antipodes de sa personnalité rayonnante.

C'était ce qu'elle avait d'unique, comprit-il alors. Ce qui la distinguait du reste de l'humanité. Elle était toujours parfaitement bien dans sa peau. Elle savait qui elle était, elle était en paix avec elle-même. Et c'était en partie pour cela qu'il aimait tant sa compagnie.

Elle était tout ce qu'il avait toujours désiré. Il ne s'en avisait que maintenant.

Elle connaissait sa place dans le monde. Elle savait d'où elle venait.

Pour qui elle était faite.

Voilà ce qu'il voulait, ce à quoi il aspirait de tout son être. C'était une jalousie étrange, presque indescriptible, qu'il ressentait. Et cela le rongeait.

— Si vous éprouvez le moindre sentiment pour moi, dit-elle, vous comprendrez combien tout cela m'est pénible, alors pour l'amour du ciel, Gareth, allez-vous dire *quelque chose* ?

— Je…

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Pourquoi lui avait-il demandé sa main ? Il avait des centaines, des milliers de raisons. Il tenta de se rappeler l'instant où l'idée lui était venue. C'était arrivé soudainement – cela, il s'en souvenait. Et sur le moment, cela lui avait semblé une évidence.

Non pas parce que c'était ce qu'on attendait de lui, ou parce que les convenances l'exigeaient, mais parce que c'était juste.

Et si la pensée que cela mettrait un terme définitif à son éternel combat contre son père lui avait traversé l'esprit, ce n'était pas pour cette raison qu'il avait pris cette décision.

Il l'avait fait parce qu'il le devait.

Parce qu'il n'imaginait pas ne pas le faire.

Parce qu'il aimait cette femme.

Il se sentit vaciller et remercia Dieu que le bureau soit tout proche, car il serait tombé s'il n'avait pu s'y raccrocher.

Bonté divine, il était amoureux de Hyacinthe Bridgerton ! Comment diable était-ce arrivé ?

Il y avait sûrement quelqu'un, quelque part, qui riait de lui.

— Je vais vous laisser, dit-elle d'une voix brisée.

Ce n'est que lorsqu'elle atteignit la porte qu'il se rendit compte qu'il avait dû rester silencieux pendant une éternité.

— Non, attendez ! cria-t-il d'une voix incroyablement rauque. S'il vous plaît.

Elle s'arrêta, pivota sur ses talons. Referma la porte.

Il comprit alors qu'il devait lui dire. Non pas qu'il l'aimait – il n'était pas encore prêt à le lui avouer –, mais la vérité sur sa naissance. Il ne supportait plus l'idée de la tromper en lui cachant ses origines.

— Hyacinthe, je…

Il n'en avait jamais parlé à personne. Pas même à sa grand-mère. Seuls le baron et lui étaient au courant.

Depuis dix ans il gardait en lui ce secret, le laissant grandir jusqu'à ce qu'il occupe toute la place. Jusqu'à ce qu'il ait l'impression de n'être que cela. Un secret. Un mensonge.

— Il faut que je vous dise quelque chose, commença-t-il.

Elle dut deviner que c'était important car elle se figea.

Et Hyacinthe Bridgerton immobile, c'était un spectacle rare.

— Je… Mon père…

N'ayant jamais imaginé le dire, il ne savait pas quels mots choisir.

— … n'est pas mon père, dit-il dans un souffle.

Elle battit des paupières.

— J'ignore qui est mon vrai père.

Bon sang, elle ne disait toujours rien.

— Et je suppose que je ne le saurai jamais.

Il regarda son visage, guettant désespérément une réaction. N'importe laquelle. Elle demeurait si totalement inexpressive qu'il la reconnaissait à peine. Puis, alors qu'il était certain de l'avoir perdue à jamais, elle déclara :

— Eh bien, pour ne rien vous cacher, c'est un soulagement.

— Je vous demande pardon ?

— Je n'étais pas particulièrement enthousiaste à l'idée que mes enfants soient du même sang que lord Saint-Clair, expliqua-t-elle. Je suis ravie qu'ils héritent de son titre – qui leur sera bien utile dans la vie. Son sang, en revanche, c'est une autre affaire. Cet homme est remarquablement antipathique, vous ne trouvez pas ?

Gareth acquiesça. La tête lui tournait.

— C'est aussi mon avis, s'entendit-il répondre.

— Je suppose qu'il vaut mieux garder cela pour nous, poursuivit-elle comme s'il ne s'agissait que d'un potin ordinaire. Qui d'autre est au courant ?

Gareth cilla, abasourdi par son pragmatisme.

— Juste le baron et moi, à ma connaissance.

— Ainsi que votre véritable père, je présume.

— J'espère que non, répondit-il.

C'était la première fois qu'il s'autorisait à penser cela.

— Peut-être n'en a-t-il jamais rien su, en effet, hasarda Hyacinthe. Ou alors, il a estimé que votre vie serait plus facile en tant que fils de baron.

— Je suis parvenu aux mêmes conclusions, dit-il avec amertume. Pour autant, cela ne m'a pas beaucoup aidé.

— Votre grand-mère en sait peut-être plus.

Il sursauta, alarmé.

— Lady Isabella, précisa-t-elle. Dans son journal.

— Ce n'était pas vraiment ma grand-mère.

— Est-ce l'impression qu'elle vous donnait ? Vous traitait-elle comme si vous n'étiez pas de son sang ?

Il secoua la tête.

— Non, murmura-t-il. Elle m'aimait. J'ignore pourquoi, mais elle m'aimait.

— Peut-être parce qu'il est difficile de ne pas vous aimer, risqua Hyacinthe d'une voix curieusement étranglée.

Son cœur bondit.

— Vous ne souhaitez pas rompre nos fiançailles ? demanda-t-il, prudent.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Et vous ? Le souhaitez-vous ?

— Non.

— Dans ce cas, pourquoi pensez-vous que je le voudrais ? s'enquit-elle en ébauchant un sourire.

— Votre famille pourrait avoir des objections.

— Allons donc ! Nous ne sommes pas aussi à cheval sur les principes. L'épouse de mon frère Benedict est la fille illégitime du comte de Penwood et d'une actrice aux origines obscures, pourtant, n'importe lequel d'entre nous donnerait sa vie pour elle.

Puis, les yeux étrécis, elle ajouta :

— Et vous n'êtes pas un enfant illégitime, que je sache ?

— Non, au grand regret de mon père.

— Alors tout va bien. Sophie et Benedict vivent loin de Londres, par goût et à cause du passé de ma belle-sœur, mais rien ne nous obligera à en faire autant. À moins, naturellement, que vous ne le souhaitiez.

— Lord Saint-Clair pourrait faire un scandale, l'avertit-il.

Elle sourit.

— Tenteriez-vous de me décourager de vous épouser ?

— Non !

— Tant mieux. J'espère que vous avez compris qu'il était vain d'essayer de me détourner de mes buts, quels qu'ils soient.

Gareth ne put que sourire.

— Votre père ne dira rien. Quel intérêt ? Vous êtes né dans les liens sacrés du mariage, il ne peut donc pas vous déshériter. Et révéler vos origines reviendrait à avouer publiquement qu'il a été trompé.

Elle agita la main d'un geste autoritaire.

— Aucun homme ne désire cela.

Malgré lui, ses lèvres s'incurvèrent. Quelque chose était en train de changer en lui. Il se sentait soudain plus léger. Plus libre.

— Et vous pouvez parler au nom de tous les hommes ? demanda-t-il en s'approchant d'elle.

— Vous aimeriez passer pour un homme trompé ?

— Non, mais je crois que je n'ai rien à craindre.

À mesure qu'il réduisait la distance entre eux, elle semblait perdre un peu de son bel aplomb…

— Tant que vous me rendrez heureuse, vous n'aurez rien à craindre, en effet.

— Dites-moi, Hyacinthe Bridgerton, s'agirait-il d'une menace ?

Elle afficha une expression faussement timide.

— Qui sait ?

Il n'était plus qu'à un pas d'elle.

— Vous placez la barre très haut.

Elle leva le menton tandis que son souffle se faisait un peu haletant.

— Je suis une femme exigeante.

— Tant mieux. J'adore les défis.

— Alors c'est une bonne chose que vous…

Il lui prit la main, la porta à ses lèvres et glissa un de ses doigts dans sa bouche. Elle étouffa un petit cri.

— … m'épousiez, acheva-t-elle.

Gareth passa à un autre doigt.

— Je… euh… Je…

— Vous adorez parler, constata-t-il.

— Que voulez-vous… Oh !…

Retenant un sourire, il passa à l'intérieur de son poignet.

— … dire par là ?

Hyacinthe s'était adossée au battant, comme si ses jambes menaçaient de se dérober, et il avait l'impression d'être le roi du monde.

— Oh, rien de précis ! murmura-t-il en l'attirant à lui pour faire courir ses lèvres le long de son cou. Juste que je suis pressé de vous épouser pour que vous puissiez faire autant de bruit que vous le souhaitez.

Il ne voyait pas son visage, concentré qu'il était sur son décolleté, pourtant, il sut qu'elle rougissait.

— Gareth, protesta-t-elle faiblement, nous devrions arrêter.

— Vous n'en avez aucune envie, dit-il en glissant la main sous l'ourlet de sa jupe.

— En effet, admit-elle dans un souffle.

— Bien.

Elle gémit quand sa main remonta le long de sa jambe. Puis, se raccrochant à ce qu'il lui restait de raison, elle murmura :

— Mais nous ne pouvons pas… Oh !

— Non, nous ne pouvons pas, confirma-t-il.

Le bureau ne serait pas confortable, il n'y avait pas assez de place sur le sol, et il ignorait si Phelps avait pensé à fermer l'autre porte de la chambre à coucher.

Il s'écarta, un sourire gourmand aux lèvres.

— Nous pouvons toutefois faire autre chose.

Elle arrondit les yeux.

— Quelle autre chose ? demanda-t-elle d'un air délicieusement suspicieux.

Gareth noua ses doigts aux siens et lui plaqua les mains au-dessus de la tête, contre la porte.

— Me faites-vous confiance ?

— Pas un instant, assura-t-elle. Mais cela m'est égal.

Il se pencha et captura sa bouche. Elle avait un parfum de thé et…

De Hyacinthe.

Une senteur unique, enivrante.

Libérant l'une de ses mains, il fit courir ses doigts le long de son bras jusqu'à l'épaule… le cou… la mâchoire. Puis il lâcha son autre main et chercha son chemin sous ses jupes.

Lorsque ses doigts remontèrent le long de sa jambe, elle gémit, le souffle court.

— Détendez-vous, chuchota-t-il tout contre son oreille.

— Je ne peux pas.

— Si, vous pouvez.

— Non ! protesta-t-elle en l'obligeant à la regarder. Je ne peux pas.

Gareth éclata de rire, ravi par ses manières directes.

— Très bien, alors ne vous détendez pas.

Puis, sans lui laisser le temps de répondre, il glissa les doigts sous ses sous-vêtements et la caressa.

— Gareth ! s'écria-t-elle.

— Oh Gareth, non Gareth ou encore Gareth ? chuchota-t-il.

— Encore… S'il vous plaît.

— J'aime les femmes qui savent ce qu'elles veulent, dit-il en obtempérant.

Elle plongea son regard dans le sien.

— Vous me le paierez.

— Ah oui ?

— Pas tout de suite.

Il ne put retenir un petit rire.

— Je l'aurai bien cherché.

Il la caressa doucement, et elle commença à haleter, les lèvres entrouvertes, le regard embrumé par la passion.

En cet instant, tandis qu'elle s'abandonnait à la volupté, elle était d'une beauté à couper le souffle. Une beauté bien à elle, unique, dont il était désormais l'admirateur dévoué.

Et il en était éperdu de gratitude.

Il se pencha pour l'embrasser avec tendresse. Plaquée contre le mur, elle se cambra et ondula contre lui.

— Gareth ! cria-t-elle.

— Bientôt, promit-il.

Puis, s'emparant de sa bouche pour un dernier baiser, il glissa un doigt en elle sans cesser de caresser sa perle de chair. La jouissance l'emporta presque aussitôt, si violente qu'elle en fut secouée de la tête aux pieds.

C'est alors qu'il s'avisa qu'il avait les reins en feu. Il était dur comme le roc, et cependant, il était si concentré sur elle, sur son plaisir, qu'il ne s'en était même pas aperçu.

Jusqu'à maintenant.

Il la regarda. Elle était tout alanguie entre ses bras.

Il tenta de se convaincre que ce n'était pas grave, qu'il pouvait attendre, qu'ils avaient la vie devant eux. Prendre un bain glacé pour refroidir ses ardeurs ne le tuerait pas.

— Tout va bien ? demanda-t-il en la couvant d'un regard attendri.

Pour toute réponse, elle hocha la tête.

Il déposa un baiser sur le bout de son nez, puis se souvint des papiers qu'il avait laissés sur son bureau. Il n'avait pas tout à fait terminé, mais il lui semblait que c'était le bon moment pour montrer son travail à Hyacinthe.

— J'ai un cadeau pour vous, dit-il.

Le regard de Hyacinthe s'éclaira.

— Vraiment ? souffla-t-elle.

— Gardez tout de même à l'esprit que c'est l'intention qui compte.

Elle sourit et alla s'asseoir dans le fauteuil face au bureau. Gareth écarta les livres et souleva un feuillet avec précaution.

— Ce n'est pas tout à fait terminé, la prévint-il.

— Peu m'importe, dit-elle doucement.

— Selon toutes probabilités, nous ne retrouverons jamais les bijoux.

— Pas du tout ! protesta-t-elle. Nous allons…

— Chut ! Laissez-moi finir.

Au prix d'un effort manifeste, elle se tut.

— Je ne suis pas très riche, commença Gareth.

— Cela m'est égal.

Il esquissa un sourire narquois.

— Tant mieux, parce que même si nous ne manquerons de rien, je ne pourrai pas vous offrir le même train de vie que vos frères et sœurs.

— Je n'en ai pas besoin.

Hyacinthe disait vrai. Du moins, elle l'espérait. Cependant, elle savait sans l'ombre d'un doute que ce dont elle avait le plus besoin, c'était lui.

Il lui parut à la fois reconnaissant et peut-être un peu mal à l'aise.

— Ma situation risque d'empirer quand j'hériterai du titre, reprit-il. Je crains que le baron ne fasse son possible pour accroître ses

dettes afin de continuer à m'appauvrir même une fois dans la tombe.

— Tenteriez-vous une fois de plus de me décourager de vous épouser ?

— Certainement pas ! Vous êtes coincée avec moi désormais. Je voulais juste que vous sachiez que, si je le pouvais, je vous offrirais le monde.

Il lui tendit le feuillet.

— En commençant par ceci.

Hyacinthe prit le papier. C'était un dessin d'elle.

— C'est vous qui avez fait cela ? s'écria-t-elle, les yeux ronds.

Il hocha la tête.

— Je ne suis pas un excellent dessinateur, toutefois…

— C'est très bon, l'interrompit-elle.

Gareth ne serait peut-être jamais un immense artiste, mais le portrait était de bonne facture. Il avait su capturer quelque chose dans son regard, un je-ne-sais-quoi qu'elle n'avait jamais vu dans aucun des portraits d'elle que sa famille avait fait réaliser.

— Je songeais à ma grand-mère Isabella, dit-il en s'appuyant contre le bureau. Et je me suis souvenu d'un conte qu'elle me racontait quand j'étais enfant. Il y avait une princesse, un vilain prince et…

Il esquissa un sourire nostalgique.

— … un bracelet de diamants.

Hyacinthe le dévisageait, fascinée par la chaleur de son regard. Elle baissa brièvement les yeux sur le dessin. De fait, à son poignet, il avait dessiné un bracelet de diamants.

— Je doute qu'il ressemble à celui qu'elle a peut-être caché, poursuivit-il. C'est juste le souvenir que j'ai gardé de la description qu'elle m'en a fait. Et si je le pouvais, c'est ce que j'aimerais vous offrir.

— Gareth, je…

Les larmes lui vinrent aux yeux, menaçant de déborder.

— C'est le cadeau le plus précieux qu'on m'ait jamais offert, souffla-t-elle.

Gareth semblait… non pas incrédule, mais hésitant. Comme s'il n'osait la croire.

— Ne vous sentez pas obligée de me complimenter.

Elle se leva d'un bond.

— C'est pourtant la vérité !

Il se tourna pour prendre un autre feuillet sur le bureau.

— Je l'ai aussi dessiné en plus grand, pour que vous voyiez les détails.

Elle s'empara du second papier.

— Qu'il est beau, murmura-t-elle en promenant les doigts sur le dessin.

Gareth esquissa un sourire modeste.

— S'il n'existe pas, il devrait.

Hyacinthe acquiesça, les yeux rivés sur le bracelet. Avec ses anneaux en forme de feuilles, il était délicat, presque féerique. Elle aurait adoré porter une telle merveille.

Et cependant, jamais elle ne chérirait aucun bijou autant que ces deux dessins. Jamais.

— Je…

Elle regarda Gareth, abasourdie. Elle avait failli dire « Je vous aime ».

— Je les aime, dit-elle à la place, en priant pour qu'il lise un autre aveu dans son regard.

Je vous aime.

Elle sourit et posa la main sur la sienne. Elle avait envie de prononcer les mots, mais n'était pas encore prête. Elle n'aurait su dire

pourquoi. Peut-être parce qu'elle avait peur d'être la première à les dire. Elle qui n'avait presque peur de rien, elle ne trouvait pas le courage de prononcer trois petits mots.

C'était invraisemblable.

Et effrayant.

— Je suis toujours résolue à chercher les bijoux, dit-elle après s'être éclairci la voix.

Gareth gémit.

— Pourquoi ne pas renoncer ?

— Parce que je… parce que je ne peux pas ! Je ne supporterais pas que votre père les trouve. Oh, dois-je l'appeler ainsi ?

Gareth haussa les épaules, fataliste.

— Je le fais toujours. Certaines habitudes ont la vie dure.

— Peu m'importe que lady Isabella n'ait pas été votre véritable grand-mère, vous méritez d'hériter de ses bijoux.

Il lui décocha un sourire amusé.

— Et pourquoi cela, je vous prie ?

— Parce que, décréta-t-elle. Parce qu'il faut bien que quelqu'un les trouve et que je serais furieuse que ce soit lui. Parce que…

Elle posa un regard rêveur sur le dessin.

— Parce qu'ils sont probablement aussi beaux que ce bracelet.

— Ne devrions-nous pas d'abord nous mettre en quête d'un traducteur slovène ?

— Nous ne savons pas si c'est du slovène, lui rappela-t-elle.

— Vous m'avez dit que c'en était.

— J'ai dit que mon frère pensait que c'en était, rectifia-t-elle. Savez-vous combien de langues on parle en Europe centrale ?

Gareth étouffa un juron.

— Je sais, approuva-t-elle. C'est extrêmement contrariant.

Il la regarda, incrédule.

— Ce n’est pas pour cela que je jure.

— Alors pourquoi ?

— Parce que vous allez causer ma mort.

Hyacinthe sourit.

— Vous comprenez pourquoi je vous ai dit un jour que ma famille avait hâte de me caser.

— Seigneur, oui.

Elle pencha la tête de côté.

— Pouvons-nous y aller demain ?

— Non.

— Après-demain ?

— Non !

— S’il vous plaît ! insista-t-elle.

Il la prit par les épaules et la fit pivoter vers la porte.

— Je vous ramène chez vous.

Elle tenta de protester.

— Je vous en…

— Non !

Hyacinthe fit quelques pas en direction de la porte puis, la main sur la poignée, elle se tourna une dernière fois vers Gareth.

— NON ! aboya-t-il comme elle ouvrait la bouche.

— Je n’ai pas…

— Très bien, grommela-t-il, exaspéré. Vous avez gagné.

— Oh, merc…

— Mais vous ne venez pas.

Elle se figea, incrédule.

— Pardon ?

— J’irai à Clair House sans vous, déclara-t-il.

Elle s’efforça de trouver un moyen de répliquer « Ce n’est pas juste ! » sans ressembler à une gamine capricieuse puis, décidant que

c'était impossible, elle chercha de quelle manière lui demander comment elle pouvait être sûre qu'il irait vraiment sans avoir l'air de se défier de lui.

Bon sang, là encore, c'était une impasse.

Alors elle croisa les bras et darda sur lui un regard courroucé.

Sans plus de résultat.

— J'ai dit non, se contenta-t-il de répliquer.

Elle voulut de nouveau protester, puis soupira.

— Très bien, admit-elle.

— Vous renoncez ? demanda-t-il, incrédule.

— Ma foi, je suppose que si j'avais chaque fois le dernier mot, vous ne feriez pas un époux très intéressant.

À ces mots, Gareth éclata d'un rire sonore.

— Quelque chose me dit que je ne vais pas m'ennuyer avec vous, Hyacinthe Bridgerton, déclara-t-il en ouvrant la porte.

— *Humpf.*

— Sauf si vous commencez à ressembler à ma grand-mère.

— C'est pourtant mon vœu le plus cher, répliqua-t-elle avec hauteur.

— Dommage, murmura-t-il.

Il la retint par le bras avant qu'ils n'atteignent le salon. Elle lui adressa un regard interrogateur. Il sourit, toute innocence.

— Je ne peux pas faire ceci à ma grand-mère, dit-il.

— Oh ! s'exclama-t-elle.

Comment avait-il réussi à glisser sa main là ?

— Ni cela.

— Gareth !

— Oui, Gareth ou non, Gareth ?

Elle sourit. Ce fut plus fort qu'elle.

— Encore, Gareth, répondit-elle.

19

Le mardi suivant.

Les événements importants n'ont-ils pas une curieuse tendance à se produire le mardi ?

— Regardez ce que j'ai trouvé !

Hyacinthe se tenait sur le seuil du salon de lady Danbury. Un sourire triomphant aux lèvres, elle agita son exemplaire de *Mlle Davenport et le marquis maléfique.*

— Un nouveau roman ? demanda la vieille dame.

Elle était assise dans son fauteuil favori telle une souveraine sur un trône.

— Pas n'importe quel roman. Regardez.

La comtesse prit l'ouvrage qu'elle lui tendait, et son visage s'éclaira.

— Nous ne l'avons pas encore lu, confirma-t-elle. J'espère qu'il est aussi mauvais que les autres, ajouta-t-elle avec des inflexions gourmandes.

— Voyons, lady Danbury, s'écria Hyacinthe en s'asseyant, vous ne devriez pas dire cela !

— Je n'ai jamais prétendu qu'ils n'étaient pas divertissants, se défendit la vieille dame en le feuilletant. Combien de chapitres de *Mlle Butterworth* nous reste-t-il ?

Hyacinthe s'empara de l'autre roman et l'ouvrit à la page où elles en étaient restées.

— Trois, annonça-t-elle.

— *Humpf.* Je me demande à combien de falaises la pauvre Priscilla va encore rester suspendue.

— Au moins deux, estima Hyacinthe. À condition qu'elle ne soit pas frappée par la peste.

— Cela vous semble possible ? Un soupçon de peste bubonique conclurait à merveille ses aventures.

Hyacinthe éclata de rire.

— Cela aurait fait un bon sous-titre. *Mlle Butterworth et le baron fou, ou un soupçon de peste bubonique*.

— Personnellement, je préfère *Assassinée par des pigeons*.

— Nous devrions peut-être l'écrire, ce roman, déclara Hyacinthe.

Lady Danbury lui jeta un regard exaspéré.

— Je me tue à vous le répéter.

La jeune femme esquissa une petite moue dubitative.

— Le plus amusant, ce serait surtout les titres. Pensez-vous que les gens souhaiteraient acheter une collection de titres amusants ?

— Les gens achèteraient n'importe quoi s'il y avait mon nom sur la couverture, décréta lady Danbury avec autorité. À propos, où en est votre traduction du journal de lady Isabella ?

— Pardonnez-moi, mais quel est le rapport avec le fait que les gens veuillent acheter un livre avec votre nom sur la couverture ?

Lady Danbury rejeta sa remarque d'un geste de la main.

— Vous ne m'avez toujours pas parlé de ce journal, dit-elle d'un ton de reproche.

— J'en suis à la moitié ou à peine plus, avoua Hyacinthe. La tâche s'avère plus ardue que prévu.

— C'était une femme charmante, déclara lady Danbury.

Hyacinthe sursauta.

— Vous la connaissiez ?

— Naturellement. Son fils a épousé ma fille.

— Bien sûr, murmura Hyacinthe.

Pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Elle ne put s'empêcher de se demander si lady Danbury était informée des circonstances de la naissance de Gareth. Certes, il avait affirmé qu'elle n'en savait rien, ou du moins qu'elle n'en avait jamais rien dit, mais peut-être chacun s'imaginait-il que l'autre était dans l'ignorance ?

Elle ouvrit la bouche pour poser la question, puis la referma. Ce n'était pas à elle d'aborder le sujet. Certainement pas.

Toutefois…

Non.

Elle serra les dents. Elle n'avait pas le droit de révéler le secret de Gareth. C'était hors de question.

— Auriez-vous mangé quelque chose qui ne passe pas ? s'enquit la comtesse avec son manque de tact coutumier. Vous êtes livide.

— Je vais très bien, mentit Hyacinthe en affichant un sourire plein d'entrain. Je pensais juste au journal. Je l'ai apporté pour le lire dans la voiture en venant.

Depuis que Gareth lui avait révélé son secret, elle travaillait sans relâche sur la traduction. Elle ignorait s'ils découvriraient un jour l'identité du père de Gareth, pour autant, le journal de sa grand-mère semblait un excellent point de départ pour ce genre de recherches.

— Vraiment ? dit la vieille dame en s'adossant à son fauteuil et en fermant les yeux. Alors lisez-moi plutôt cela, voulez-vous ?

— Vous ne comprenez pas l'italien, lui rappela Hyacinthe.

— Peu importe, la langue est si musicale. Et j'ai besoin d'une petite sieste.

— Vous en êtes sûre ? demanda Hyacinthe en ouvrant sa petite sacoche pour récupérer le carnet.

— Que j'ai besoin d'une sieste ? Oui, hélas ! Cela fait bien deux ans que je ne peux plus m'en passer.

— En fait, je faisais allusion à la lecture du journal. Pour vous endormir, il y a sûrement mieux que de m'écouter lire de l'italien.

— Vous proposez de me chanter des berceuses ? ricana la vieille dame.

Hyacinthe leva les yeux au ciel.

— Vous êtes pire qu'une gamine.

— Je suis restée jeune, mademoiselle Bridgerton, rectifia-t-elle.

Hyacinthe secoua la tête et feuilleta le journal de lady Isabella. Elle en était arrivée au printemps 1793, quatre ans avant la naissance de Gareth. La mère de Gareth était enceinte, probablement de George, le frère aîné. Elle avait déjà fait deux fausses couches, ce qui ne lui avait pas gagné l'affection de son mari.

Ce que Hyacinthe trouvait le plus intéressant, c'était la déception de lady Isabella s'agissant de son propre fils. Certes, elle l'aimait, mais elle regrettait que son époux l'ait façonné à son image. Le résultat, écrivait-elle, c'était que le fils se comportait exactement comme le père. Il traitait sa propre mère avec dédain et son épouse n'était guère mieux lotie.

Hyacinthe trouvait toute l'histoire terriblement triste. Elle s'était prise d'affection pour Isabella. Il y avait de l'intelligence et de l'humour dans ses écrits, même si elle n'en percevait pas toutes les subtilités. Si elles étaient nées à la même époque, se disait-elle, elles auraient été amies. Elle était très affectée de constater combien Isabella avait été étouffée et négligée par son époux.

Cela ne faisait que renforcer sa conviction qu'il fallait choisir avec soin son futur mari. Le rang et la fortune n'étaient pas déterminants,

même si Hyacinthe n'était pas idéaliste au point de prétendre que cela ne changeait rien.

On n'avait toutefois qu'une seule vie et, si Dieu le voulait, qu'un seul mari. C'était une chance d'aimer celui à qui on jurait une éternelle fidélité. Isabella n'avait peut-être pas été battue ou maltraitée, mais elle avait été ignorée. Ses pensées, ses opinions n'avaient pas été écoutées. Son époux l'avait exilée à la campagne et avait élevé ses fils à son image. Le père de Gareth avait traité sa femme de la même façon, et l'oncle de Gareth aurait probablement fait de même s'il avait vécu.

— Allez-vous lire, oui ou non ? s'impatienta lady Danbury.

Hyacinthe regarda la comtesse, qui n'avait même pas rouvert les paupières.

— Laissez-moi juste le temps de…

Elle fit courir son doigt sur la page pour retrouver l'endroit où elle s'était arrêtée.

— Ah, j'y suis !

Elle se racla la gorge, et commença :

— *Si avvicina il giorno in cui nascerà il mio primo nipote. Prego che sia un maschio…*

Tout en lisant à voix haute en italien, elle traduisait mentalement :

> *Le jour de la naissance de mon premier petit-fils approche. Je prie pour que ce soit un garçon. J'adorerais avoir une petite-fille, j'aurais probablement plus de chances d'être autorisée à la voir et à l'aimer, il serait cependant préférable pour nous tous que ce fût un garçon. Je crains qu'Anne ne soit très vite contrainte d'endurer de nouveau les attentions de mon fils si elle lui donne une fille.*

Je devrais aimer davantage mon propre fils mais c'est pour son épouse que je m'inquiète.

Hyacinthe marqua une pause et jeta un coup d'œil à la comtesse, cherchant à deviner si elle comprenait l'italien. C'était de sa fille Anne que l'on parlait, tout de même. Lady Danbury avait-elle la moindre idée des tristes réalités de ce mariage ?

Si elle en jugeait par son léger ronflement, lady Danbury s'était assoupie. Hyacinthe fronça les sourcils, surprise… et soupçonneuse. Elle n'imaginait pas que la vieille dame s'endormirait aussi vite.

Elle attendit qu'elle rouvre les yeux et exige qu'elle poursuive sa lecture. Une minute plus tard, certaine que lady Danbury s'était bel et bien assoupie, Hyacinthe poursuivit sa lecture pour elle-même.

L'entrée suivante datait de quelques mois plus tard. Lady Isabella exprimait son soulagement qu'Anne ait mis au monde un garçon, que l'on avait baptisé George. Le baron rayonnait de fierté, il avait même offert un bracelet en or à son épouse.

Hyacinthe feuilleta le carnet, cherchant l'année 1797, celle de la naissance de Gareth. Une, deux, trois… Elle compta les pages à mesure que les dates défilaient. Sept, huit, neuf… Ah, 1796 ! Gareth était né en mars 1797. Si Isabella avait évoqué sa conception, ce serait en 1796.

Plus que dix pages à lire avant d'y arriver.

Puis soudain elle se demanda : « Pourquoi ne pas y aller directement ? » Rien ne l'obligeait à lire le journal dans l'ordre chronologique. Elle pouvait jeter un coup d'œil en 1796 et 1797 afin de voir si elle trouvait des informations sur Gareth. Sinon, elle reviendrait là où elle en était restée.

Lady Danbury n'avait-elle pas affirmé que la patience n'était pas une vertu ?

Hyacinthe tourna cinq pages, sautant à l'année 1796.

Il fallait aller de l'avant.

24 juin 1796, lut-elle. *À mon arrivée à Clair Hall pour une visite estivale, j'ai appris que mon fils était déjà parti pour Londres.*

Hyacinthe fit une soustraction de quelques mois. Gareth était né en mars 1797. Si elle remontait neuf mois en arrière, elle arrivait précisément en…

Juin 1796.

En juin 1796, le père de Gareth était absent.

Le souffle coupé, Hyacinthe poursuivit.

> *Anne semble soulagée de son départ et le petit George est un amour. Est-ce si terrible de reconnaître que je suis plus heureuse quand Richard n'est pas là ? C'est une telle joie d'être auprès de ceux que j'aime…*

Hyacinthe fronça les sourcils. Aucune révélation extraordinaire. Rien sur un mystérieux étranger ou un ami un peu trop proche.

Elle jeta un coup d'œil à lady Danbury. Sa tête était rejetée en arrière et sa bouche entrouverte.

Hyacinthe retourna à sa lecture et attaqua l'entrée suivante, trois mois plus tard.

Elle tressaillit.

> *Anne attend un enfant. Et nous savons tous qu'il ne peut être de Richard, qui s'est absenté pendant deux mois. Deux mois ! J'ai peur pour elle. Il est furieux et elle refuse de révéler la vérité.*

— Dites-le ! supplia Hyacinthe. Parlez donc !

— Hum ?

Elle referma le journal dans un claquement et leva les yeux. Lady Danbury s'agitait sur son siège.

— Pourquoi avez-vous arrêté de lire ? demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

— Je n'ai pas arrêté, mentit Hyacinthe. Vous vous êtes endormie.

— Vraiment ? Je vieillis.

Hyacinthe lui adressa un sourire crispé.

— Bien, dit la comtesse. Je suis réveillée, à présent. Revenons à Mlle Butterworth.

Hyacinthe la regarda, éberluée.

— Maintenant ?

— Quand, sinon ?

Que répondre à cela ? se demanda la jeune femme.

— Très bien, dit-elle.

À regret, elle posa le journal et prit *Mlle Butterworth et le baron fou.*

Elle se racla la gorge en l'ouvrant à la première page du chapitre dix-huit.

— Des problèmes de gorge ? s'enquit la comtesse. Il doit rester un peu de thé.

— Non, ce n'est rien.

Hyacinthe poussa un soupir, puis commença à lire, avec moins d'entrain que d'ordinaire.

— *Le baron détenait un secret, Priscilla en était certaine. La seule question était de savoir si la vérité serait un jour révélée.*

— Et comment, marmonna Hyacinthe.

— Oui ? s'enquit lady Danbury.

— Je crois que quelque chose d'important se trame, annonça Hyacinthe.

— Il se trame toujours quelque chose d'important, ma chère. Sinon, faites comme si c'était le cas, vous apprécierez davantage la vie.

Venant de lady Danbury, cette remarque était étonnamment philosophique.

— Je n'ai pas la moindre patience pour cette nouvelle mode de s'ennuyer, poursuivit-elle en ponctuant ses paroles de quelques coups de canne. Depuis quand est-ce un crime de s'intéresser à ce qui se passe ?

— Je vous demande pardon ?

— Peu importe. Lisez. Je crois que nous arrivons à la partie intéressante. Enfin.

Hyacinthe acquiesça. Le problème, c'était qu'elle venait également d'arriver à la partie intéressante du journal de lady Isabella. Elle prit une profonde inspiration et s'efforça de se concentrer sur les tribulations de Mlle Butterworth. Mais le cœur n'y était pas.

— Je suis désolée, dit-elle, je ne me sens pas très bien. Cela vous ennuie si j'écourte ma visite ?

Lady Danbury la regarda comme si elle venait de lui annoncer qu'elle était enceinte de Bonaparte.

— Je viendrai demain pour compenser, s'empressa d'ajouter Hyacinthe.

Lady Danbury battit des paupières.

— Voyons, nous sommes mardi.

— J'en suis bien consciente.

Hyacinthe soupira.

— Vous aimez vos habitudes, n'est-ce pas ?

— La routine est ce qui caractérise la civilisation.

— Je comprends cela, mais…

— Mais la marque d'un esprit avancé, enchaîna la vieille dame, c'est sa capacité à s'adapter à des circonstances changeantes.

Hyacinthe en demeura bouche bée. Jamais, même dans ses rêves les plus fous, elle n'aurait imaginé lady Danbury prononçant de telles paroles.

— Filez, mon enfant, dit-elle en la chassant d'un geste de la main. Allez vous occuper de ce qui vous intrigue tant.

Hyacinthe ne put que la regarder, abasourdie. Puis, le cœur gonflé de gratitude, elle rassembla ses affaires, se leva et s'approcha de lady Danbury.

— Vous serez bientôt ma grand-mère, dit-elle.

Puis, sur une impulsion, elle s'inclina et déposa un baiser sur sa joue. Jamais elle ne s'était permis une telle familiarité, il lui semblait pourtant qu'en cet instant, c'était approprié.

— Petite sotte, dit lady Danbury en s'essuyant les yeux tandis que Hyacinthe gagnait la porte. Dans mon cœur, il y a bien longtemps que je suis votre grand-mère. J'attendais juste que vous rendiez la chose officielle.

20

Plus tard ce soir-là. Beaucoup plus tard, en vérité. Les tentatives de traduction de Hyacinthe ont été entravées par un long dîner familial, suivi d'une interminable séance de charades. Enfin, à 23 h 30, elle a trouvé l'information qu'elle recherchait.

Et l'excitation a été plus forte que la prudence…

Dix minutes de plus et Gareth n'aurait pas été là. Il avait enfilé un pull-over en laine que grand-mère Danbury aurait qualifié d'« effroyablement rustique », mais qui avait l'avantage d'être noir comme la nuit, et venait de s'asseoir sur le canapé pour passer ses bottines quand il l'entendit.

Un coup à la porte. Discret et cependant énergique.

Il consulta l'horloge. Presque minuit. Phelps s'étant retiré depuis longtemps, Gareth alla lui-même ouvrir. Il s'arrêta tout près du battant et murmura :

— Oui ?

— C'est moi ! dit une voix impatiente.

Quoi ? Ce n'était tout de même pas…

Il ouvrit la porte à la volée.

— Que faites-vous là ? siffla-t-il en tirant Hyacinthe à l'intérieur sans ménagement.

Elle entra en trébuchant et atterrit dans un fauteuil pendant qu'il inspectait le palier.

— Vous n'avez pas de chaperon ?

— Pas le temps de…

— Bon sang, vous êtes folle à lier !

Il s'était cru en colère contre elle la dernière fois qu'elle avait traversé Londres seule au beau milieu de la nuit, mais au moins, cette fois-là, elle avait des circonstances atténuantes. Ce soir, en revanche…

— Je vais devoir vous enfermer, marmonna-t-il, surtout pour lui-même. C'est la seule solution. Je vais vous attacher et…

— J'ai quelque chose à vous d…

— Suivez-moi, l'interrompit-il.

Il l'attrapa par le bras et l'entraîna dans sa chambre, la pièce la plus éloignée du petit appartement de Phelps. Ce dernier avait d'ordinaire un sommeil de plomb, cependant, vu la chance de Gareth, il était bien capable de se lever cette nuit pour aller manger un morceau.

— Gareth, insista Hyacinthe, il faut que je vous dise…

Il se retourna et darda sur elle un regard furieux.

— Je ne veux rien entendre d'autre que : « Je suis complètement stupide. »

Elle croisa les bras.

— Alors là, n'y comptez pas.

Gareth se retint de la secouer comme un prunier. Des images épouvantables lui venaient, dans lesquelles il voyait Hyacinthe seule dans les rues de Londres, odieusement agressée.

— Je vais vous étrangler ! lança-t-il, ulcéré.

— Gareth, il faut que je vous dise…

— Non ! Rien du tout ! Pas un mot ! Vous allez vous asseoir ici…

Il désigna le lit.

— … bien sagement pendant que je réfléchis à ce que je vais faire de vous.

Elle obtempéra, renonçant apparemment à ouvrir la bouche. En fait, elle affichait un air presque suffisant.

Ce qui éveilla aussitôt les soupçons de Gareth. Il ignorait comment elle avait su qu'il avait choisi cette nuit pour retourner à Clair House. Il avait dû y faire allusion dans l'une de leurs dernières conversations. Il aurait aimé se dire qu'il était plus prudent que cela, mais Hyacinthe était d'une intelligence redoutable. Si quelqu'un pouvait deviner ses intentions, c'était bien elle.

Il doutait que cette expédition aboutisse, pour autant, il avait promis qu'il irait. Il devait posséder un sens de l'honneur plus développé qu'il ne le pensait car, pour la troisième fois en un mois, il était sur le point de s'aventurer à Clair House.

Il lui lança un regard noir.

Elle le gratifia d'un sourire serein.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. C'en était trop !

— Très bien, dit-il d'une voix sourde. Nous allons poser quelques règles, ici et maintenant.

— Je vous demande pardon ?

— Quand nous serons mariés, vous ne quitterez pas la maison sans ma permission…

— Jamais ? l'interrompit-elle.

— … tant que vous ne m'aurez pas donné la preuve que vous êtes une adulte responsable, acheva-t-il.

Bon sang, il ne se reconnaissait pas ! Comment pouvait-il lui parler ainsi ? Tant pis. S'il fallait cela pour protéger cette inconsciente contre elle-même, qu'il en soit ainsi.

— Depuis quand êtes-vous aussi autoritaire ?

— Depuis que je suis amoureux de vous ! rugit-il.

Du moins, il aurait rugi s'ils ne s'étaient pas trouvés dans un immeuble habité par des hommes célibataires qui se couchaient tard et adoraient les ragots.

— Vous… vous… Vous quoi ? balbutia-t-elle.

— Je vous aime, triple sotte ! s'écria-t-il en agitant les bras.

Il devait avoir l'air d'un fou furieux, songea-t-il, effaré.

— Vous êtes la personne la plus exaspérante, la plus contrariante…

— Mais…

— … et vous êtes incapable de vous taire quand il le faudrait, pourtant, le ciel me vienne en aide, je vous aime malgré tout…

— Mais, Gareth…

— … et si je dois vous attacher à ce satané lit pour vous protéger contre vous-même, Dieu m'en est témoin, je le ferai.

— Mais Gareth…

— Plus un mot ! Plus une seule satanée parole ! tonna-t-il en agitant un doigt accusateur.

Hyacinthe le regardait, ses grands yeux bleus étincelants, l'air émerveillée. Fasciné, il la regarda se lever et s'approcher de lui.

— Vous m'aimez ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Vous me mènerez à ma perte, j'en suis sûr, mais oui. C'est plus fort que moi, apparemment.

Ses lèvres frémirent, puis elles tremblèrent. Et elle sourit.

— Tant mieux.

— Tant mieux ? répéta-t-il. C'est tout ce que vous avez à dire ?

Elle posa la main sur sa joue.

— Moi aussi, je vous aime. De tout mon cœur, de toutes les fibres de mon être, de tout…

Il ne saurait jamais ce qu'elle allait dire. Il avait déjà étouffé ses paroles par un baiser.

— Gareth, gémit-elle quand il la laissa retrouver son souffle.

— Pas maintenant, répondit-il avant de reprendre ses lèvres.

Il ne pouvait s'en empêcher. Il le lui avait dit, et à présent, il fallait qu'il le lui montre.

Il l'aimait. C'était aussi simple que cela.

— Mais Gareth…

— Chut.

Il lui encadra la tête de ses mains et l'embrassa… l'embrassa encore… avant de commettre l'erreur de libérer sa bouche pour parsemer sa gorge de baisers.

— Gareth, il faut que je vous dise…

— Pas maintenant, murmura-t-il.

Il avait d'autres projets.

— C'est très important, insista-t-elle.

À contrecœur, il se redressa.

— Bonté divine, marmonna-t-il. De quoi s'agit-il ?

— Vous devez m'écouter, commença-t-elle.

Il constata, ravi, qu'elle était aussi pantelante que lui.

— Je sais que c'était de la folie de venir aussi tard.

— Seule, insista-t-il.

— Seule, concéda-t-elle. Je vous donne ma parole que je n'en aurais rien fait si je n'avais pas estimé nécessaire de vous parler sans tarder.

— Et un message n'aurait pas suffi ?

Elle secoua la tête, puis déclara d'un air grave :

— Gareth, je sais qui est votre père.

Ce fut comme si le sol se dérobait sous ses pieds. Il saisit Hyacinthe par les épaules et la serra si fort qu'il devait la meurtrir.

Durant les années à venir, si on l'interrogeait sur ces secondes cruciales, il devrait avouer que Hyacinthe avait été son unique point d'appui tandis que l'univers basculait autour de lui.

— Qui est-ce ? demanda-t-il, attendant et redoutant sa réponse.

Toute sa vie adulte, il avait voulu savoir. Et maintenant que le voile était sur le point d'être levé, il était terrifié.

— Le frère de votre père, murmura Hyacinthe.

Ce fut comme s'il avait reçu un coup en pleine poitrine.

— Oncle Edward ?

— Oui, confirma-t-elle en le scrutant avec un mélange d'amour et d'inquiétude. C'était dans le journal de votre grand-mère. Au début, elle ne le savait pas. Tout le monde l'ignorait. Tout ce que l'on savait, c'était que ce n'était pas votre p… le baron, qui a passé le printemps et l'été à Londres. Alors que votre mère n'y était pas.

— Comment a-t-elle su ? demanda-t-il dans un souffle. Et en était-elle certaine ?

— Lady Isabella l'a compris après votre naissance. Elle trouvait que vous ressembliez trop à un Saint-Clair pour être un bâtard, et elle a expliqué qu'Edward avait séjourné à Clair Hall en l'absence de votre père.

Gareth secoua la tête, cherchant désespérément à comprendre.

— Il le savait ?

— Votre père ? Votre oncle ?

— Mon…

Un rire sans joie lui échappa.

— Je ne sais plus comment l'appeler. Comment les appeler tous les deux.

— Votre père… lord Saint-Clair, rectifia Hyacinthe, ne le savait pas ; c'est du moins ce que pensait lady Isabella. Il ignorait qu'Edward avait séjourné à Clair Hall cet été-là. Edward rentrait

d'Oxford et… je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, toujours est-il qu'il devait aller en Écosse avec des amis. Cela ne s'est pas fait et, à la place, il s'est rendu à Clair Hall. Votre grand-mère écrit que…

Hyacinthe s'interrompit, écarquillant les yeux.

— Gareth, lady Isabella était vraiment votre grand-mère, murmura-t-elle.

Il ferma les yeux, s'efforçant de se remémorer les traits de sa grand-mère italienne. C'était difficile. Les souvenirs étaient si anciens.

Elle l'avait aimé. Cela, il ne l'avait pas oublié.

Et elle connaissait la vérité.

Si elle avait vécu assez longtemps pour le voir devenir un homme, lui aurait-elle révélé le secret de sa naissance ?

Il ne le saurait jamais, pourtant, il aimait à se dire que si elle avait vu comment le baron le traitait, le gouffre qui les séparait tous les deux, elle n'aurait pas hésité.

— Votre oncle… commença Hyacinthe.

— Il savait, déclara Gareth sur le ton de l'évidence.

— Comment pouvez-vous en être sûr ? Il vous a dit quelque chose ?

Il secoua la tête. Il ignorait d'où lui venait cette certitude, mais il en aurait mis sa main au feu. Il avait huit ans la dernière fois qu'il avait vu son oncle ; il était assez âgé pour garder des souvenirs. Pour comprendre certaines choses.

Oncle Edward l'avait aimé. Il l'avait aimé comme jamais le baron n'en avait été capable. C'était Edward qui lui avait appris à monter à cheval. Edward qui lui avait offert un chiot pour son septième anniversaire.

Edward qui connaissait assez bien la famille pour savoir que la vérité les détruirait. Jamais Richard n'aurait pardonné Anne d'avoir

mis au monde un fils qui, en plus de n'être pas de lui, était celui de son propre frère…

Pris d'un vertige, Gareth s'appuya contre le mur. Peut-être était-ce une bénédiction qu'il se soit écoulé tant de temps avant que la vérité soit révélée.

— Gareth ? murmura Hyacinthe en glissant sa main dans la sienne avec une douceur bouleversante.

Il ne savait que penser. Il ignorait s'il devait ressentir de la colère ou du soulagement. Il était vraiment un Saint-Clair, et cependant, après tant d'années à se considérer comme un imposteur, c'était difficile à accepter. Et vu le comportement du baron, il ignorait s'il devait en être fier.

Il avait perdu tellement de temps à se demander d'où il venait, qui il était…

— Gareth ? murmura Hyacinthe en lui étreignant la main.

Et soudain… il sut.

Non pas que ces questions n'étaient pas importantes, parce qu'elles l'étaient.

Non, il sut que le plus important, c'était Hyacinthe. Que le futur comptait plus que le passé. Que la famille qu'il avait perdue ne serait jamais aussi chère à son cœur que celle qu'il s'apprêtait à fonder.

— Je vous aime, dit-il.

Il la couva d'un regard débordant d'amour.

— Je vous aime tellement…

Elle parut d'abord surprise par ce changement soudain, puis elle lui sourit. Pour un peu, il aurait juré qu'elle était sur le point d'éclater de rire. Elle arborait cette expression que l'on a quand on ressent tant de bonheur qu'on ne peut plus le contenir à l'intérieur de soi.

— Moi aussi, je vous aime, souffla-t-elle.

Il prit son visage entre ses mains et l'embrassa avec passion.

— Ce que je veux dire, murmura-t-il, c'est que je vous aime *vraiment*.

Elle arqua un sourcil.

— C'est un concours ?

— Ce sera ce que vous voudrez, promit-il.

Elle le gratifia de ce sourire irrésistible qui n'appartenait qu'à elle, puis :

— Je me dois de vous avertir qu'en matière de jeux et de concours, je gagne toujours.

— Toujours ?

Une lueur rusée s'alluma dans son regard.

— Chaque fois que c'est important.

Gareth eut soudain l'impression que son âme s'allégeait et que ses soucis s'envolaient.

— Et qu'est-ce que cela signifie, je vous prie ?

— Cela signifie, répondit-elle en commençant à déboutonner son manteau, que je vous aime vraiment *vraiment*.

Il recula et croisa les bras.

— Dites-m'en plus.

Le manteau tomba sur le sol.

— Cela vous suffit-il ?

— Pas tout à fait.

Elle avait beau jouer les audacieuses, ses joues étaient couleur pivoine.

— Je vais avoir besoin d'aide pour continuer, avoua-t-elle.

Aussitôt, il fut près d'elle.

— Vos désirs sont des ordres.

— Ah oui ?

Elle semblait intriguée par ses paroles. Si intriguée qu'il ne put s'empêcher d'ajouter :

— En particulier dans une chambre à coucher.

Il tira sur les rubans noués à ses épaules ; le corsage de sa robe se détendit dangereusement.

— Encore un peu d'aide, milady ?

Elle hocha la tête.

— Peut-être…

Il glissa les doigts dans l'encolure, s'apprêtant à tirer, mais elle l'arrêta d'une main.

— Non. Vous d'abord.

Le temps qu'il comprenne, un sourire lui incurvait les lèvres.

— Avec plaisir, milady.

Il se débarrassa de son pull-over.

— Tout ce que vous voudrez, ajouta-t-il.

— Vraiment tout ?

— Là, maintenant ? demanda-t-il d'un ton suave. Oui.

Elle sourit.

— Les boutons.

Il déboutonna sa chemise. Un instant plus tard, il était torse nu.

Hyacinthe le regardait, les lèvres entrouvertes, le souffle rapide.

Elle le désirait. Elle le désirait si manifestement qu'il dut se retenir pour ne pas l'entraîner aussitôt vers le lit.

— Autre chose ? s'enquit-il.

Se mordant la lèvre, elle jeta un coup d'œil à son pantalon.

Sans la quitter des yeux, il ôta son pantalon. Et sourit à l'instant où elle écarquilla les yeux.

Elle voulait avoir l'air blasée, mais elle ne l'était pas. Pas encore.

— Vous êtes beaucoup trop habillée, dit-il en s'approchant d'elle.

Il lui souleva le menton et posa les lèvres sur les siennes tandis que, de son autre main, il tirait doucement sur le corsage de sa robe.

Gareth posa la main sur son dos tiède et l'attira à lui, ses seins se plaquant contre son torse. Du bout des doigts, il souligna les délicats reliefs de sa colonne vertébrale, et s'arrêta au creux de ses reins, là où sa robe bouillonnait autour de ses hanches.

— Je vous aime, murmura-t-il en appuyant son front contre le sien.

— Moi aussi, je vous aime.

— Tant mieux. Parce que sinon cette situation serait assez gênante.

Elle laissa échapper un petit rire un peu hésitant.

— Êtes-vous en train de me dire que toutes les autres femmes avant moi étaient amoureuses de vous ?

Il s'écarta juste assez pour prendre son visage entre ses mains et plonger son regard dans le sien.

— Je suis en train de dire que je n'étais pas amoureux d'elles. Et que je vous aime tant que je ne sais pas si je supporterais que mes sentiments ne soient pas réciproques.

Hyacinthe se perdit dans le bleu de ses yeux. Elle lui effleura le front, puis repoussa une mèche rebelle d'un geste tendre.

Elle allait faire sa vie avec cet homme, lui donner son amour, porter ses enfants, et elle était emplie de joie et d'impatience, comme si elle était sur le point de s'embarquer pour la plus spectaculaire des aventures.

Une aventure qui commençait maintenant.

Se hissant sur la pointe des pieds, elle déposa un baiser sur ses lèvres.

— Je vous aime, dit-elle.

— Oui, murmura-t-il.

Et elle comprit qu'il était tout aussi impressionné qu'elle par le miracle de leur amour.

— Il m’arrivera parfois de vous rendre fou, l’avertit-elle.

Il lui décocha un sourire en coin.

— Je me réfugierai à mon club.

— Et vous aussi, vous me rendrez folle.

— Vous irez prendre le thé chez votre mère.

Il referma une main sur la sienne tandis que l’autre se posait sur sa taille, comme pour une valse.

— Nous nous réconcilierons sur l’oreiller et ce sera merveilleux, conclut-il.

— Gareth, dit-elle en faisant mine de se fâcher.

— Aucune loi ne nous oblige à passer tout notre temps ensemble, dit-il, mais à la fin de la journée…

Il s’inclina pour déposer un baiser sur ses sourcils, l’un après l’autre.

— … et durant la journée, il n’y aura personne que j’aurai davantage envie de voir que vous. Aucune voix que j’aurai davantage envie d’entendre que la vôtre. Aucune pensée que j’aurai davantage envie d’explorer que la vôtre.

Puis il l’embrassa. Lentement. Profondément.

— Je vous aime, Hyacinthe Bridgerton. Je vous aimerai toujours.

Et quand il la souleva dans ses bras pour la porter jusqu’à son lit, elle ne put que murmurer :

— Oui !

Il acheva de la dévêtir et s’étendit sur elle, et elle trouva délicieusement excitant le poids de son corps sur le sien.

Ses caresses laissaient sur sa peau un sillon de feu. Elle les ressentait jusqu’au plus profond de son être. Son désir était comme une vague qui grossissait à vue d’œil, se déployait en elle.

Et quand il l’embrassa, son cœur se mit à chanter.

Il se lova entre ses cuisses, son sexe dur et insistant. Cette fois, cependant, elle ne ressentit aucune appréhension. Juste une irrésistible envie de s'ouvrir à lui, de le prendre en elle, de se refermer autour de lui.

— S'il vous plaît, le supplia-t-elle en pressant ses hanches contre les siennes. S'il vous plaît…

Le souffle rauque, il se positionna à l'orée de sa féminité et elle se cambra à sa rencontre.

Elle se cramponna à ses épaules. Il y avait quelque chose de sauvage en elle, quelque chose de nouveau et d'affamé.

Il entra doucement en elle. C'était ce qu'elle voulait, ce qu'elle réclamait, et cependant le premier contact fut un choc. Tandis qu'elle s'ouvrait à lui, elle ressentit une légère douleur, pourtant elle voulait qu'il continue parce que c'était bon.

Et soudain il fut en elle jusqu'à la garde.

— Oh, Seigneur ! gémit-elle.

Il commença à aller et venir en elle en rythme. Au nom du ciel, c'était irrésistible ! Elle le saisit, le griffa, le plaqua contre elle, s'efforçant désespérément d'atteindre la crête de la vague qui se déroulait devant elle.

Car cette fois, elle savait où ils allaient.

— Gareth ! appela-t-elle.

Il étouffa son cri de ses lèvres. Quelque chose en elle se tendit, frémit, s'ouvrit… Elle allait voler en éclats, elle en était certaine. Puis, à l'instant où la pression devenait intolérable, le plaisir déferla, l'emportant tout entière.

Alors qu'elle soulevait les hanches, alors que son corps semblait sur le point d'être fracassé par l'onde de choc, Gareth plongea en elle à un rythme féroce, encore et encore. Puis il enfouit le visage au

creux de son cou et, dans un halètement presque animal, déversa en elle sa semence.

Ils demeurèrent immobiles un long moment, pantelants, le corps emperlé de sueur. Et puis Gareth roula sur le côté et se plaqua contre elle.

— Juste ciel, murmura-t-elle, parce que cela semblait un bon résumé de ce qu'elle ressentait.

— Quand nous marions-nous ? demanda-t-il en l'entourant de ses bras.

— Dans six semaines.

— Deux, décréta-t-il. Dites ce que vous voulez pour convaincre votre mère, peu m'importe, mais de grâce, obtenez que le délai soit réduit à deux semaines. Ou je vous emmène à Gretna Green.

Hyacinthe se lova contre lui.

— Deux semaines, promit-elle dans un soupir. Une seule si je peux.

— Ce serait encore mieux !

Ils demeurèrent enlacés de longues minutes, savourant le silence, puis Hyacinthe murmura soudain :

— Vous alliez à Clair House ce soir ?

— Vous ne le saviez pas ?

— Je ne pensais pas que vous y retourneriez.

— Je vous l'avais promis.

— Certes, mais je pensais que vous n'aviez dit cela que pour me faire plaisir.

Gareth ravala un juron.

— Je ne peux pas croire que vous ne souhaitiez pas vraiment que j'y aille.

— Je le souhaitais, bien sûr ! C'est juste que je pensais que vous ne le feriez pas.

Elle se redressa soudain en position assise.

— Allons-y. Ce soir.

— Non.

— Oh, s'il vous plaît ! Ce sera votre cadeau de mariage.

— Non, répéta Gareth.

— Je comprends vos réticences mais…

— Non, dit-il pour la troisième fois.

Il s'efforça d'ignorer le pressentiment qui grandissait en lui. Le pressentiment qu'il était sur le point de céder.

— Non, je ne crois pas que vous compreniez, ajouta-t-il.

— Qu'avons-nous à perdre ? insista-t-elle, les yeux brillants. Nous serons mariés dans deux semaines…

Il arqua un sourcil.

— Une semaine, rectifia-t-elle. Je vous le promets.

Gareth réfléchit. C'était tentant, il devait le reconnaître.

— S'il vous plaît, insista Hyacinthe. Vous en avez envie, avouez-le.

— Pourquoi ai-je l'impression d'être de retour à l'université, entouré de mes plus mauvaises fréquentations essayant de me convaincre de boire trois gins supplémentaires ?

— Rien ne vous oblige à rechercher les mauvaises fréquentations, dit-elle d'un ton vertueux.

Puis, espiègle, elle ajouta :

— Vous les avez bus ?

Gareth se demanda s'il était sage de lui répondre. Franchement, il n'avait pas très envie de lui révéler les pires excès de sa folle jeunesse. Toutefois, si cela pouvait détourner son attention des bijoux…

— Allons-y, le pressa-t-elle. Je sais que vous en avez envie.

— Et moi, je sais de quoi j'ai envie, répliqua-t-il en soulignant de la main les courbes de ses fesses, et ce n'est pas de cela.

— Vous ne voulez pas trouver les bijoux ?

Il la caressa doucement.

— Mmm…

— Gareth ! protesta-t-elle en essayant de le repousser.

— Oui, Gareth ou…

— Non, dit-elle fermement.

Avec agilité, elle s'écarta et se réfugia de l'autre côté du lit.

— Nous allons à Clair House chercher les bijoux.

— Seigneur, marmonna-t-il.

Elle lui jeta un regard triomphant par-dessus son épaule et entreprit de se rhabiller. Admettant sa défaite, Gareth se leva à son tour.

Au fond, Hyacinthe n'avait pas tort. Il s'inquiétait surtout pour sa réputation, toutefois, tant qu'elle resterait à ses côtés, il avait confiance dans sa capacité à la protéger. Et s'ils convolaient bel et bien dans une ou deux semaines, leur expédition, au cas où on les surprendrait, serait vite oubliée.

Refusant cependant de céder sans donner l'impression de résister, il demanda :

— Vous n'êtes pas épuisée après nos… activités ?

— Je suis positivement revitalisée.

Gareth poussa un soupir de lassitude.

— C'est la dernière fois, l'avertit-il.

— Promis, répondit-elle.

— Je suis sérieux, dit-il en se rhabillant. Si nous ne trouvons pas les joyaux ce soir, nous ne retournerons pas à Clair House avant que j'en hérite. À ce moment-là, vous pourrez fouiller la maison à votre guise, la démonter pierre par pierre si vous voulez.

— Ce ne sera pas nécessaire. Nous allons les trouver ce soir. Je le sens !

Gareth songea à plusieurs répliques, dont aucune n'était pour ses chastes oreilles.

— Je ne suis pas vraiment habillée pour une telle expédition, observa-t-elle en lissant ses jupes.

L'étoffe était certes sombre, mais sa tenue était beaucoup moins pratique que des pantalons. Gareth ne se fatigua pourtant pas à lui suggérer de reporter leur sortie. Elle ne l'écouterait pas, il le savait.

— Cela dit, je porte mes chaussures les plus confortables, reprit-elle. C'est sûrement le plus important.

— Sûrement.

Elle ignora son ton grincheux.

— Vous êtes prêt ?

— Autant qu'il est possible de l'être, répondit-il avec un sourire faux.

La vérité, c'était qu'elle avait semé en lui la graine de l'excitation et qu'il réfléchissait déjà à leur trajet. S'il n'avait pas eu envie d'y aller, s'il n'avait pas été convaincu de ses capacités à la protéger, il l'aurait attachée au lit plutôt que de la laisser sortir.

Il lui prit la main, la porta à ses lèvres et demanda :

— Nous y allons ?

Elle hocha la tête et le précéda dans le couloir.

— Nous allons les trouver, dit-elle à mi-voix. Je le sais.

21

Une demi-heure plus tard.

— Nous ne les trouverons pas.

Les poings sur les hanches, Hyacinthe balayait du regard la chambre de la baronne. Il leur avait fallu quinze minutes pour atteindre Clair House, cinq pour se glisser par la fenêtre et gagner furtivement les appartements de la baronne, et dix pour fouiller la pièce.

Les bijoux étaient introuvables.

Cela ne ressemblait pas à Hyacinthe d'admettre sa défaite. Cela ne lui ressemblait tellement pas qu'elle avait fait cette déclaration sur un ton incrédule.

Il ne lui était pas venu à l'esprit qu'ils pourraient ne pas les trouver. Elle avait imaginé cent fois la scène, avait tout calculé, examiné son plan en détail, et pas une fois elle n'avait envisagé un échec.

Elle avait l'impression de s'être cognée contre un mur de brique.

Peut-être avait-elle péché par optimisme, peut-être par aveuglement, quoi qu'il en soit, cette fois, elle s'était trompée.

— Vous renoncez ? demanda Gareth.

Accroupi près du lit, il palpait les lambris derrière la tête de lit. Et si elle se fiait à sa voix, il était… peut-être pas exactement satisfait,

mais cela y ressemblait fort.

Il avait su dès le début qu'ils ne trouveraient rien. Ou, s'il ne l'avait pas su, il en avait été presque sûr. Il n'était venu ce soir que pour lui faire plaisir, et Hyacinthe ne l'en aimait que plus.

Toutefois, son expression, sa posture, ses intonations disaient toutes : « Nous avons essayé, nous avons échoué. Ne pourrions-nous en rester là ? »

Pas de ricanement supérieur. Pas de « Je vous l'avais bien dit ». Juste un regard franc, avec peut-être un soupçon de déception, comme si une petite part de lui avait espéré se tromper.

— Hyacinthe ?

— Je… eh bien… bégaya-t-elle, indécise.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Apparemment, ce n'était plus le moment de réfléchir. Elle se leva et se frotta les mains pour les épousseter. On ne faisait pas souvent le ménage dans les appartements de la baronne.

— Ce soir, c'est la réunion mensuelle du club d'élevage de chiens de chasse du baron, expliqua Gareth.

— À Londres ? s'étonna-t-elle.

— Depuis des années, les membres se retrouvent chaque dernier mardi du mois pendant la saison parlementaire pour se tenir au courant de l'actualité.

— Parce qu'il y a une actualité de l'élevage des chiens de chasse ?

C'était le genre d'information apparemment sans intérêt qu'elle aimait collectionner.

— Aucune idée, avoua Gareth. Ce n'est probablement qu'un prétexte pour se retrouver et boire. Les réunions se terminent généralement vers 23 heures, après quoi, ils refont le monde jusque vers 1 heure du matin. Ce qui signifie que le baron devrait être ici…

Il sortit sa montre de gousset et étouffa un juron.

— Maintenant.

Hyacinthe hocha la tête, déçue.

— Je renonce, dit-elle. C'est peut-être la première fois que je prononce ces paroles sans y avoir été contrainte par la force, mais je renonce.

Gareth rit tout bas.

— Ce n'est pas la fin du monde, Hyacinthe. Et vous pourrez toujours reprendre vos recherches quand le baron quittera cette vallée de larmes et que j'hériterai de cette maison. Maison sur laquelle j'ai des droits, ajouta-t-il, songeur. Si on m'avait dit cela…

— Vous croyez qu'Isabella souhaitait qu'on les retrouve ?

— Je l'ignore. Si c'était le cas, peut-être aurait-elle choisi une langue plus accessible que le slovène pour son dernier indice.

Hyacinthe poussa un soupir.

— Nous devrions y aller, dit-elle. De toute façon, il faut que je rentre à la maison. Si je veux convaincre maman d'avancer la date du mariage, je dois le faire quand elle sera à peine réveillée et plus malléable.

Gareth posa la main sur la poignée de la porte et lui lança par-dessus son épaule :

— Vous êtes diabolique, Hyacinthe.

— Ne me dites pas que vous ne l'aviez pas encore remarqué ?

Il sourit puis, s'étant assuré qu'ils pouvaient sortir, lui fit un signe.

Une fois dehors, Gareth ouvrit la marche. Il fit halte au bout de l'allée le temps de jeter un coup d'œil dans Dover Street pour s'assurer que la voie était libre.

— Allons-y, murmura-t-il.

L'appartement de Gareth étant trop éloigné pour effectuer le trajet à pied, ils étaient venus en voiture et avaient demandé au cocher de les attendre deux rues plus loin.

— Venez, dit-il en prenant la main de Hyacinthe, nous pouvons…

Il pila, et faillit trébucher. Hyacinthe venait de s'arrêter net.

— Qu'y a-t-il ? chuchota-t-il en se retournant.

Elle regardait quelque chose, ou plutôt quelqu'un, sur la droite.

Le baron.

Gareth se figea. Lord Saint-Clair se tenait sur le perron de Clair House, sa clef à la main ; manifestement, il les avait aperçus à l'instant où il s'apprêtait à rentrer chez lui.

— Intéressant, dit-il.

Dans un réflexe un peu bravache, Gareth bomba le torse et fit passer Hyacinthe derrière lui.

— Monsieur, le salua-t-il.

— Voilà qui pique ma curiosité, avoua le baron. C'est la deuxième fois que je vous croise ici en pleine nuit.

Gareth ne répondit pas.

— Et maintenant, poursuivit lord Saint-Clair en désignant Hyacinthe, vous amenez votre charmante fiancée. Voilà qui est tout à fait déplacé. Sa famille sait-elle qu'elle court les rues en pleine nuit ?

— Que voulez-vous ? demanda Gareth d'une voix dure.

Le baron ricana.

— La question est plutôt de savoir ce que *vous* voulez. Vous ne me ferez pas croire que vous n'êtes là que pour prendre l'air.

Gareth l'observa, cherchant leurs ressemblances physiques. Il y en avait tant : le nez, les yeux, la façon de carrer les épaules… C'était pour cela que jamais, jusqu'à ce jour fatidique dans le bureau du baron, il ne lui était venu à l'idée qu'il était un bâtard.

Enfant, il ne comprenait pas pourquoi son père le traitait avec un tel mépris. Quand il avait suffisamment grandi pour savoir ce qui se passait entre un homme et une femme, il s'était interrogé : sa mère avait peut-être été infidèle, d'où le comportement de son père envers

lui. Cependant, cette hypothèse lui avait paru peu probable. Après tout, il ressemblait trait pour trait à son père. Puis le baron lui avait dit, en le regardant droit dans les yeux, qu'il n'était pas son fils, ne pouvait pas l'être, et que leur ressemblance n'était que pure coïncidence.

Gareth l'avait cru. Le baron avait de nombreux défauts mais il n'était pas idiot. Il savait compter jusqu'à neuf.

Ni le père ni le fils ne s'étaient avisés que ce nez, ces yeux étaient plus qu'une « simple coïncidence ». Que Gareth était peut-être un authentique Saint-Clair.

Il tenta de rassembler ses souvenirs. Le baron éprouvait-il de l'affection pour son frère ? Richard et Edward Saint-Clair étaient-ils proches ? Gareth ne se rappelait pas les avoir vus ensemble, cela dit, la plupart du temps, il était banni à la nurserie.

— Eh bien ? insista lord Saint-Clair. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Gareth regarda droit dans les yeux cet homme qui, pendant tant d'années, avait gouverné toute sa vie, et il faillit répondre :

— Rien du tout, oncle Richard.

Ç'aurait été la repartie parfaite, le coup imparable, l'estocade.

Enfin, la satisfaction de voir le visage du baron se décomposer.

L'ultime vengeance.

Sauf que Gareth n'en fit rien. Il n'en avait pas envie. Il n'en avait pas besoin.

Et il en était stupéfait.

Autrefois, il aurait tenté de deviner ce que lord Saint-Clair ressentirait : soulagement que le titre aille à un authentique Saint-Clair ou rage d'avoir été fait cocu par son propre frère ?

Autrefois, Gareth aurait soupesé ses options, puis obéi à son instinct qui lui dictait de frapper le plus fort possible.

Aujourd'hui, il s'en moquait.

Jamais il n'aimerait cet homme. Jamais il n'aurait ne fût-ce qu'un soupçon d'affection pour lui. Mais pour la première fois de sa vie, ce n'était plus important.

Et il était abasourdi d'en éprouver un tel soulagement.

Il prit Hyacinthe par la main et noua ses doigts aux siens.

— Nous faisions juste une promenade au clair de lune, dit-il d'un ton suave.

C'était un mensonge éhonté, quoique formulé sur ce ton poli dont Gareth usait toujours avec le baron.

— Venez, mademoiselle Bridgerton, dit-il en l'entraînant dans son sillage.

Comme la jeune femme ne bougeait pas, il se retourna. Elle semblait pétrifiée et lui adressa un regard incrédule. De toute évidence, elle ne parvenait pas à croire qu'il garde le silence.

Gareth regarda le baron. Puis il regarda en lui-même. Et il réalisa que, si sa guerre contre lord Saint-Clair n'avait plus d'importance, la vérité en avait. Non pas parce qu'il avait le pouvoir de blesser, mais parce que la vérité devait éclater au grand jour.

Depuis toujours, un lourd secret pesait sur leurs vies et gouvernait leurs relations. Le moment était venu de les libérer tous les deux.

— Je dois vous dire quelque chose, déclara Gareth en regardant le baron dans les yeux.

Ce n'était pas facile de se montrer direct. Jamais Gareth n'avait parlé à cet homme en toute honnêteté. Il se sentait mal à l'aise, presque nu.

Si lord Saint-Clair ne dit rien, son expression avait changé. Soudain, il semblait plus attentif.

— Je suis en possession du journal de grand-mère Saint-Clair.

Devant l'expression de surprise du baron, il ajouta :

— Caroline l’a trouvé dans les affaires de George, avec un message lui demandant de me le remettre.

— Parce qu’il ignorait que vous n’êtes pas son petit-fils, rétorqua lord Saint-Clair.

« Oh, mais je le suis ! » faillit répliquer Gareth. Il réussit toutefois à se contenir. Il devait se comporter comme un homme et non plus comme un gamin. Hyacinthe était à ses côtés. Soudain, ses explosions de colère lui semblaient maladroites et immatures. Il ne voulait plus qu’elle le voie ainsi. Il ne voulait plus *être* ainsi.

— Il se trouve que Mlle Bridgerton comprend l’italien, dit Gareth d’une voix égale. Elle m’a aidé à le traduire.

Le baron regarda Hyacinthe comme s’il la voyait pour la première fois, puis il se tourna de nouveau vers Gareth.

— Grand-mère Isabella savait qui était mon père, continua doucement Gareth. C’était oncle Edward.

Lord Saint-Clair ne dit pas un mot. Il s’était figé et, n’étaient ses lèvres entrouvertes, on aurait pu croire qu’il ne respirait même plus.

Le savait-il ? S’en était-il douté ?

Gareth et Hyacinthe attendirent en silence. Le baron se détourna et regarda la rue d’un air absent. Quand il pivota de nouveau vers eux, il était livide.

Il toussota, hocha la tête, puis désigna Hyacinthe du menton.

— Dépêchez-vous d’épouser cette fille, dit-il. Dieu sait que vous aurez besoin de sa dot.

Puis il gravit les dernières marches du perron, entra chez lui et referma la porte.

— C’est tout ? s’indigna Hyacinthe. Il n’a rien d’autre à dire ?

Gareth fut secoué d’un tremblement. Il riait, réalisa-t-il avec un étrange détachement. Il riait !

— Il n’a pas le droit ! protesta la jeune femme, les yeux lançant des éclairs. Vous venez de lui révéler le plus grand secret de sa vie et de la vôtre, et il ne trouve rien d’autre à faire que… Gareth ? Ne me dites pas que vous riez !

Il secoua la tête, mais elle n’était pas dupe.

— Qu’y a-t-il de si drôle ? demanda-t-elle d’un air méfiant.

Son expression était si délicieusement typique de Hyacinthe qu’il s’esclaffa ouvertement.

— Gareth, dites-moi ! ordonna-t-elle en lui tirant la manche.

Il haussa les épaules.

— Je suis heureux, répondit-il simplement.

C’était la vérité. Il s’était amusé au cours de sa vie, il avait même connu des moments de bonheur, pour autant, cela faisait une éternité qu’il n’avait pas ressenti une joie si profonde et totale. Il avait presque oublié cette sensation.

Hyacinthe lui tâta le front.

— Auriez-vous de la fièvre ? murmura-t-elle.

— Je vais bien, répondit-il en la prenant dans ses bras. Je vais mieux que bien.

— Gareth ! s’exclama-t-elle en s’écartant de lui alors qu’il s’apprêtait à l’embrasser. Vous avez perdu la raison ? Nous sommes dans la rue, au beau milieu…

Il la fit taire d’un baiser.

— … de la nuit, finit-elle.

Il lui décocha un sourire joyeux.

— Je vous épouse la semaine prochaine, au cas où vous l’auriez oublié.

— Peut-être, mais…

— Oh, à propos, murmura-t-il.

Sous le regard éberlué de la jeune femme, il posa un genou en terre.

— Gareth, que faites-vous ?

Affolée, Hyacinthe jeta des regards éperdus autour d'elle. Lord Saint-Clair les épiait probablement depuis l'une des fenêtres de Clair House, et Dieu seul savait qui d'autre.

— On pourrait nous voir, chuchota-t-elle.

Cela ne parut pas alarmer Gareth.

— Les gens diront que nous sommes amoureux, répondit-il.

— Je…

Bonté divine, que répondre à un tel argument ?

— Hyacinthe Bridgerton, demanda-t-il en lui prenant la main, voulez-vous m'épouser ?

Elle le regarda sans comprendre.

— N'ai-je pas déjà répondu à cette question ?

— Certes. Cependant, comme vous me l'avez fait remarquer, je ne vous l'avais pas posée pour les bonnes raisons. Enfin, pas totalement.

— Je… je… bégaya-t-elle, la gorge nouée par une irrépressible émotion.

— Je vous demande de m'épouser parce que je vous aime. Parce que je n'imagine pas vivre sans vous. Je veux voir votre visage en me levant chaque matin et avant de m'endormir chaque soir, et autant de fois que possible entre les deux. Je veux vieillir à vos côtés. Je veux rire avec vous. Et je veux pouvoir me plaindre devant mes amis de vos manières autoritaires en me réjouissant secrètement de savoir que je suis l'homme le plus chanceux au monde.

— Quoi ?

Il haussa les épaules.

— Ma foi, il faut bien sauver les apparences. Si tout le monde découvre combien vous êtes parfaite, je serai universellement détesté.

Là encore, comment contrer un tel argument ?

— Je veux que vous soyez ma femme, ajouta-t-il, soudain grave. Je veux que vous soyez ma famille.

Il la couvait d'un regard si débordant d'amour et de dévotion qu'elle ne savait plus que dire. Les sentiments de Gareth semblaient littéralement emplir l'air.

Il lui sourit. Elle ne put que lui sourire en retour tandis qu'une larme roulait sur sa joue.

— Hyacinthe, murmura-t-il. Hyacinthe ?

Il se releva d'un bond.

— Je n'aurais jamais imaginé dire un jour une chose pareille, mais pour l'amour du ciel, parlez, Hyacinthe ! Dites quelque chose !

— Oui, dit-elle en se jetant dans ses bras. Oui !

Épilogue

Bien des événements se sont déroulés…

Quatre jours après la fin de notre récit, Gareth rendit visite à lord Wrotham, pour découvrir que ce dernier ne tenait pas les fiançailles avec Mary pour acquises. Surtout après lui avoir annoncé que lady Bridgerton s'engageait à prendre sous son aile l'une des plus jeunes demoiselles Wrotham pour la saison.

Quatre jours après cela, lady Bridgerton informa Gareth sans détour que sa fille cadette ne se marierait pas précipitamment. Il fut donc contraint d'attendre deux mois avant d'épouser Hyacinthe en grande pompe à l'église St. George à Londres.

Onze mois plus tard, Hyacinthe donna le jour à un garçon en bonne santé, baptisé George.

Deux ans plus tard, elle mit au monde une petite Isabella.

Quatre ans après cela, lord Saint-Clair fit une chute de cheval lors d'une chasse à courre et mourut sur le coup. Gareth hérita du titre. Hyacinthe et lui s'installèrent à Clair House.

C'était il y a six ans. Depuis, Hyacinthe n'a cessé de chercher les bijoux…

— Vous n'avez pas déjà fouillé cette pièce ?

À quatre pattes sur le carrelage de la pièce de toilette de la baronne, Hyacinthe leva les yeux. Gareth se tenait sur le seuil, affichant une expression indulgente.

— Pas depuis un mois, répondit-elle en palpant les plinthes à la recherche d'une partie mal fixée.

Comme si elle ne l'avait pas déjà fait dix fois.

— Chérie… commença-t-il.

À son intonation, elle savait exactement ce qu'il pensait. Elle lui lança un regard noir.

— Non, répliqua-t-elle.

— Chérie, insista-t-il.

Elle reprit son examen.

— Je sais ce que vous allez me dire. Et la réponse est non. Je trouverai ces maudits bijoux, dussé-je les chercher jusqu'à mon dernier souffle !

Sur ce, elle continua de palper la jointure entre les plinthes et le plancher.

— Vous avez déjà cherché ici, fit remarquer Gareth.

Elle lui jeta un regard agacé et se leva pour inspecter l'encadrement de la fenêtre.

— Hyacinthe !

Elle fit volte-face, si brusquement qu'elle faillit perdre l'équilibre.

— Le billet disait : *La propreté est proche de la piété, et le royaume des cieux est riche, en effet*.

— En slovène, précisa Gareth, narquois.

— Trois Slovènes ont lu le message et en ont proposé la même traduction, lui rappela-t-elle.

Trois Slovènes qu'ils avaient eu le plus grand mal à trouver.

— Ils sont là, s'entêta-t-elle. Il le faut.

Gareth haussa les épaules.

— Très bien, concéda-t-il. Isabella a fini sa traduction de l'italien et vous demande de venir vérifier son travail.

Hyacinthe s'interrompit, poussa un soupir et se détourna de la fenêtre. À huit ans, leur fille avait déclaré qu'elle voulait apprendre la langue de l'arrière-grand-mère dont elle portait le prénom. Hyacinthe et Gareth avaient donc engagé un professeur qui lui donnait des leçons trois fois par semaine. Un an plus tard, Isabella parlait mieux la langue de Dante que sa mère, qui avait alors demandé au professeur de lui réserver deux matinées afin de ne pas se laisser distancer par sa fille.

— Comment se fait-il que vous n'ayez jamais appris l'italien ? demanda-t-elle en suivant Gareth dans le couloir.

— Je n'ai aucun don pour les langues, répondit-il, désinvolte. Et aucun besoin de le parler puisque les deux femmes de ma vie le maîtrisent parfaitement.

Hyacinthe leva les yeux au ciel.

— Je ne vous enseignerai plus de gros mots, l'avertit-elle.

Il s'esclaffa.

— Dans ce cas, je n'aurai plus besoin de graisser la patte de la signorina Orsini pour qu'elle vous les apprenne.

— Quoi ? s'écria Hyacinthe, horrifiée. Vous n'avez pas fait cela ?

— Si.

Elle pinça les lèvres.

— Et vous semblez n'en éprouver aucun remords.

— Pas le moindre, en effet, confirma-t-il.

Avec un petit rire, il approcha les lèvres de son oreille. Il avait fait l'effort de mémoriser quelques mots d'italien. Il en murmura un à son épouse.

— Gareth ! glapit-elle.

— Oui, Gareth ou non, Gareth ?

Elle ne put s’empêcher de soupirer.

— Encore, Gareth.

Isabella Saint-Clair relut les mots qu’elle venait d’écrire tout en se tapotant la tête avec son crayon. Passer d’une langue à une autre était un véritable défi. La traduction littérale manquait toujours de naturel, aussi fallait-il choisir ses termes avec le plus grand soin. Toutefois, ceci – elle jeta un coup d’œil à la page ouverte du *Discorso intorno alle cose che stanno in sù l’acqua*, de Galilée – était parfait.

Parfait, parfait, parfait.

Ses trois mots préférés.

Elle tourna les yeux vers la porte, guettant l’arrivée de sa mère. Isabella adorait traduire des textes scientifiques parce que sa mère avait du mal avec les termes techniques, et que c’était toujours amusant de la voir prétendre qu’elle parlait mieux l’italien qu’elle.

Isabella n’avait pas une once de méchanceté en elle. Les lèvres pincées, elle réfléchit. Non, elle n’était pas méchante. La seule personne qu’elle aimait encore plus que sa mère, c’était son arrière-grand-mère Danbury. Même dans son fauteuil roulant, celle-ci maniait sa canne avec la même redoutable efficacité que sa langue.

Isabella sourit. Quand elle serait grande, elle voulait être comme sa mère et, quand elle en aurait épuisé les joies, comme son arrière-grand-mère.

Elle soupira. Sa vie serait merveilleuse.

Mais pourquoi sa mère tardait-elle tant ? Cela faisait une éternité qu’elle avait envoyé son père la chercher. À ce propos, elle devait préciser qu’elle aimait son père avec une égale ferveur. Il n’était toutefois qu’un homme, elle ne pouvait donc aspirer à lui ressembler.

Elle fit la grimace. Ses parents devaient encore être en train de rire bêtement dans un coin sombre. Dieu, que c’était embarrassant !

Se résignant à une longue attente, Isabella se leva. Elle allait en profiter pour aller aux toilettes. Elle gagna la salle de bains de la nurserie. Située sous les combles, c'était sa pièce préférée. Quelqu'un avait dû l'aimer aussi autrefois car elle était carrelée dans un style oriental aux couleurs éclatantes – bleus profonds, turquoise lumineux et jaunes étincelants.

Si Isabella avait pu y faire entrer son lit, elle s'y serait volontiers installée. Et elle songeait combien c'était amusant que la plus jolie pièce de la maison (de son avis, du moins) soit aussi la plus humble.

Elle se soulagea et remit le pot de chambre dans un coin. Elle s'apprêtait à sortir lorsqu'un détail attira son regard.

Une fêlure. Entre deux carreaux.

— Ce n'était pas là avant, murmura-t-elle.

Elle s'accroupit, puis s'assit à même le sol pour inspecter la ligne de cassure, qui courait du sol jusqu'en haut du premier carreau, six pouces plus haut. C'était le genre de détail que la plupart des gens ne remarquaient pas, mais Isabella n'était pas la plupart des gens. Elle remarquait tout.

Et *ceci* était nouveau.

Elle se mit à quatre pattes et posa la joue sur le sol.

Pourquoi une fêlure était-elle soudain apparue sur le mur de la salle de bains ? Clair House avait plus d'un siècle. Elle avait probablement fini de bouger sur ses fondations. Et si Isabella avait entendu dire que certaines régions du monde étaient agitées par des tremblements de terre, cela n'arrivait pas dans un endroit aussi civilisé que Londres.

Avait-elle donné un coup de pied au mur sans réfléchir ? laissé tomber quelque chose ?

Elle tapota le carrelage à plusieurs reprises, puis se mit à fredonner en touchant alternativement chaque carreau.

— *Ce se-ra toi qui se-ras le… chat !*

Celui de gauche. Elle tapa un peu plus fort. Rien.

Elle glissa un ongle dans la fente, l'enfonça. Un petit morceau de plâtre se logea sous son ongle.

Peut-être, si elle parvenait à élargir la fissure…

Elle tourna les yeux vers sa coiffeuse et son regard s'arrêta sur un peigne en argent. Cela devrait aller. Elle s'en empara, plaça la dernière dent près de la fêlure, puis, avec des gestes précis, tira en le plaquant contre le plâtre qui scellait les carreaux.

La fêlure s'agrandit vers le haut ! Là, sous ses yeux !

Elle recommença. Cette fois, elle positionna le peigne sur le carreau de gauche. Rien. Elle essaya à droite.

Appuya plus fort.

Et étouffa un cri de stupeur quand la fissure, faisant éclater le plâtre, monta jusqu'en haut du carreau. Elle recommença jusqu'à ce qu'elle descende de l'autre côté.

Retenant son souffle, elle enfonça les ongles de part et d'autre du carreau et tira. Elle tira, poussa, força, secoua.

Enfin, avec un craquement et un gémissement qui lui rappelèrent son arrière-grand-mère quand elle passait de son fauteuil roulant à son lit, le carreau céda.

Isabella le posa sur le sol avec précaution et regarda le mur. Là où il n'aurait dû y avoir qu'une paroi de plâtre, il y avait une cavité d'à peine quelques pouces. Elle y glissa la main.

Elle sentit quelque chose de doux. On aurait dit du velours. Elle tira.

C'était une pochette fermée par un cordon de soie.

Isabella s'assit en tailleur et desserra le cordon. Puis, tenant la pochette de la main droite, elle en versa le contenu dans sa paume gauche.

Et ravala un cri.

Un flot de diamants étincelait dans sa main.

Un collier. Et un bracelet. Isabella n'était pas de ces filles qui se pâment devant les babioles et les vêtements, mais jamais elle n'avait rien vu de si beau.

— Isabella ?

Sa mère. Oh non, non, non !

— Isabella ? Où êtes-vous ?

— Dans la… commença-t-elle d'une voix aiguë.

Elle s'interrompit, se racla la gorge.

— Dans la salle de bains, maman. J'arrive.

Que faire ? Oh, que faire ?

Non. Elle savait ce qu'elle devait faire. La question était de savoir si elle le voulait.

— Est-ce votre traduction, sur la table ? demanda sa mère.

— Oui ! cria-t-elle. De Galilée. La version originale est à côté.

— Oh, fit sa mère d'une voix bizarre. Pourquoi avez-vous… Hum, peu importe.

Isabella jeta un regard affolé sur les bijoux. Elle n'avait que quelques instants pour prendre une décision.

— Isabella ? appela sa mère. Avez-vous fait vos exercices de calcul ce matin ? Et vous commencez vos leçons de danse cette après-midi, j'espère que vous n'avez pas oublié ?

Les leçons de danse ? songea Isabella en faisant la grimace.

— M. Larouche sera là à 14 heures précises. Vous devez…

Isabella fixa les diamants. Elle était si tendue que sa vision périphérique commença à se troubler et les sons autour d'elle à s'évanouir. Elle n'entendait plus les bruits de la rue qui entraient par la fenêtre ouverte. Ni la voix de sa mère. Elle n'entendait plus rien

d'autre que les battements affolés de son cœur et son propre souffle haletant.

Elle sourit et remit les diamants à leur place.

Chères lectrices,

Ne vous êtes-vous jamais demandé ce qui arrivait à vos héros préférés après que vous avez tourné la dernière page ? N'avez-vous pas eu envie de quelques miettes supplémentaires d'un roman que vous avez adoré ? Moi, si ! Et si j'en juge par vos questions, je ne suis pas la seule. Voilà pourquoi, après d'innombrables demandes de fans des Bridgerton, j'ai décidé d'essayer quelque chose de différent et d'écrire un second épilogue pour chaque roman. Ce sont les histoires qui viennent après les histoires.

Au début, les seconds épilogues des Bridgerton n'étaient disponibles qu'en ligne. Puis ils ont été édités (ainsi qu'une nouvelle consacrée à Violet Bridgerton) dans un recueil intitulé Les Bridgerton – 9, Des années plus tard[1]. *Désormais, et c'est une nouveauté, chaque second épilogue sera ajouté au roman qu'il conclut. J'espère que vous apprécierez la suite des aventures de Gareth et de Hyacinthe.*

Chaleureusement,

Julia Quinn

Second épilogue

1847, et la boucle est bouclée. Vraiment.

Humpf.

Cette fois, plus de doute.

Elle était devenue sa mère.

Assise sur une banquette capitonnée chez Mme Langlois, la couturière la plus en vue de Londres, Hyacinthe Saint-Clair s'interdit d'enfouir son visage entre ses mains.

Elle compta jusqu'à dix dans trois langues différentes puis, pour faire bonne mesure, déglutit et poussa un soupir. Cela ne se faisait pas de se mettre en colère dans un endroit aussi fréquenté.

Même quand on avait une furieuse envie d'étrangler sa propre fille.

— Maman.

Isabella sortit la tête de derrière le rideau. Hyacinthe nota qu'il ne s'agissait pas d'une question mais d'une affirmation.

— Oui, dit-elle, arborant une expression de parfaite sérénité que lui auraient enviée les *pietàs* qu'ils avaient vues pendant leur voyage à Rome.

— Pas de rose.

Hyacinthe répondit d'un geste de la main, par peur de ce qu'elle serait tentée de dire si elle parlait.

— Pas de violet non plus.

— Je ne me souviens pas d'avoir proposé du violet, marmonna Hyacinthe.

— Le bleu ne me va pas et le rouge encore moins. Et franchement, je ne comprends pas pourquoi les convenances exigent du blanc. Si vous voulez mon avis…

Hyacinthe s'affaissa imperceptiblement. Si elle avait su que la maternité pouvait être aussi harassante ! Et pourtant, ne devrait-elle pas y être accoutumée à présent ?

— … une fille ne devrait porter que les couleurs qui lui donnent bonne mine et non celles que je ne sais quelle sotte bien placée de l'Almack's considère comme élégantes.

— J'approuve tout à fait, assura Hyacinthe.

— Vraiment ?

Le visage d'Isabella s'éclaira. Hyacinthe en eut le souffle coupé. À cet instant, sa fille ressemblait tellement à Violet que c'en était presque surnaturel.

— Oui, confirma Hyacinthe. Pour autant, il vous en faut au moins une blanche.

— Mais…

— Pas de mais !

— Mais…

— Isabella.

Celle-ci marmonna quelque chose en italien.

— Je vous ai entendue, dit Hyacinthe d'un ton sec.

Isabella lui décocha un sourire si suave que seule sa propre mère (certainement pas son père, qui de son propre aveu lui mangeait dans

la main) en reconnaîtrait la nature machiavélique.

— Et vous avez compris ? demanda-t-elle en battant des cils.

Sachant que son mensonge serait démasqué, Hyacinthe répondit, les dents serrées.

— Non.

— Je m'en doutais. Si cela vous intéresse, je disais que…

— Pas…

Hyacinthe avait presque crié tant elle craignait ce qu'allait dire sa fille.

— Pas maintenant, reprit-elle à mi-voix. Et pas ici, ajouta-t-elle d'un air entendu.

Dieu du ciel, non seulement sa fille n'avait aucun sens des convenances, mais elle avait un avis sur tout. Et si Hyacinthe aimait que les femmes aient des opinions, elle aimait autant qu'elles sachent quand les exprimer.

Isabella sortit de la cabine d'essayage vêtue d'une jolie robe blanche bordée de vert sauge que, Hyacinthe le savait, elle détestait. Elle s'assit à côté d'elle sur la banquette.

— Que marmonnez-vous ? demanda-t-elle.

— Je ne marmonne pas.

— Vos lèvres ont bougé.

— Vraiment ?

— Vraiment, confirma Isabella.

— Puisque vous tenez à le savoir, j'adressais des excuses à votre grand-mère.

— Grand-maman Violet est là ? dit Isabella en jetant des regards autour d'elles.

— Non, mais il m'a semblé qu'elle méritait que je lui exprime mes remords.

— Pourquoi ?

— J'ai pensé à toutes ces fois où elle m'a dit : « J'espère que vous aurez un enfant exactement comme vous. »

— Et vous l'avez eu ! s'exclama Isabella en déposant un baiser léger sur sa joue. N'est-ce pas merveilleux ?

Hyacinthe regarda sa fille. Isabella avait dix-neuf ans. Elle avait fait son entrée dans le monde l'année précédente, avec succès. Elle était, songea Hyacinthe avec objectivité, beaucoup plus jolie qu'elle-même ne l'avait jamais été. Ses cheveux étaient d'un superbe blond vénitien, souvenir de quelque lointain ancêtre de Dieu seul savait quelle branche de la famille. Et ses boucles… Seigneur, elles étaient le fléau de l'existence d'Isabella, alors que Hyacinthe les adorait. Quand sa fille était toute petite, elles dansaient autour de sa tête en anglaises parfaites, aussi indomptables que charmantes.

Et à présent, quand Hyacinthe la regardait et voyait la femme qu'elle était devenue, une émotion puissante s'emparait d'elle. Son amour pour elle allait au-delà de ce qu'elle avait imaginé, si farouche et si tendre… Et en même temps, cette demoiselle la rendait positivement folle.

Comme en cet instant.

Isabella lui adressa un sourire innocent – bien trop innocent au goût de Hyacinthe – et, baissant les yeux sur ses jupes légèrement bouffantes qu'elle devait détester, elle tripota le galon vert.

— Maman ?

À présent, c'était une question et pas une affirmation. Ce qui signifiait qu'Isabella voulait quelque chose que, pour une fois, elle n'était pas certaine d'obtenir.

— Pensez-vous que cette année…

— Non, la coupa Hyacinthe.

De nouveau, elle adressa des excuses muettes à sa mère. Dieu du ciel, était-ce là ce que Violet avait enduré À *huit* reprises ?

— Vous ne savez même pas ce que je veux vous demander.

— Bien sûr que si. Quand comprendrez-vous que je le sais toujours ?

— Ce n'est pas vrai.

— C'est plus souvent vrai que faux.

— Savez-vous que vous pouvez vous montrer condescendante, parfois ?

Hyacinthe haussa les épaules.

— Je suis votre mère.

Isabella pinça les lèvres. Hyacinthe savoura quatre délectables minutes de paix avant que sa fille demande :

— Pensez-vous que cette année nous pourrions…

— Non, pas de voyage.

Devant l'expression médusée de sa fille, Hyacinthe dut contenir un petit cri de triomphe.

— Comment avez-vous su ce que j'allais dire ? s'enquit Isabella.

Hyacinthe lui tapota affectueusement la main.

— Je vous l'ai dit, je le sais toujours. Même si je ne doute pas un instant qu'un petit voyage nous ferait le plus grand bien, nous allons rester à Londres pour la saison. Et vous, ma fille, vous allez sourire, danser et chercher un mari.

Non, pas de doute, Hyacinthe commençait vraiment à ressembler à sa propre mère.

Elle soupira. En ce même instant, Violet Bridgerton devait probablement être en train de rire. En vérité, elle riait depuis dix-neuf ans.

« Exactement comme vous ! » disait-elle souvent à Hyacinthe en ébouriffant la crinière d'Isabella.

— Exactement comme vous, maman, murmura Hyacinthe, le sourire aux lèvres. Maintenant, je suis exactement comme vous.

Environ une heure plus tard. Gareth aussi a mûri et changé, bien que peut-être pas, comme nous allons bientôt le voir, dans les domaines qui comptent…

Gareth Saint-Clair s'adossa à son fauteuil et s'accorda une pause pour savourer son cognac en balayant son bureau d'un regard circulaire. Un travail bien fait, et terminé dans les temps, lui apportait une remarquable satisfaction. C'était une sensation qu'il n'avait guère connue dans sa jeunesse, et qu'il appréciait quotidiennement désormais.

Il lui avait fallu plusieurs années pour reconstituer la fortune des Saint-Clair. Son père – il avait renoncé à l'appeler autrement – avait cessé de piller systématiquement les ressources familiales et s'était contenté de gérer ses affaires avec négligence quand il avait appris la vérité sur la naissance de Gareth. Le pire avait donc été évité, supposait-il.

Toutefois, quand il avait hérité du titre, il avait surtout hérité de dettes, d'hypothèques et de demeures vidées de tous leurs biens de valeur.

La dot de Hyacinthe, qui avait rapporté des intérêts grâce à de prudents investissements dès l'année de leur mariage, avait amplement contribué à remettre de l'ordre dans les finances familiales. Pour autant, Gareth avait dû travailler plus dur qu'il ne l'aurait imaginé pour protéger les siens de la faillite.

Et le plus amusant, c'était qu'il avait aimé cela.

Qui aurait pu penser que lui, entre tous, trouverait tant de satisfactions dans le dur labeur ? Sa table de travail était nette, ses registres parfaitement tenus, et il pouvait retrouver n'importe quel document important en moins d'une minute. Ses comptes étaient toujours exacts, ses domaines florissants et ses métayers prospères.

Il avala une autre gorgée de cognac et laissa le feu liquide descendre dans sa gorge. C'était divin.

La vie était merveilleuse. Vraiment merveilleuse.

George terminait ses études à Cambridge, Isabella trouverait sûrement un mari cette année et Hyacinthe…

Il émit un petit rire. Hyacinthe était toujours Hyacinthe. Elle s'était un peu calmée avec l'âge, ou peut-être était-ce la maternité qui avait arrondi ses angles, mais elle était restée la Hyacinthe directe, joyeuse et irrésistible d'autrefois.

S'il arrivait encore qu'elle le rende fou, c'était une douce folie, et même s'il poussait parfois des soupirs las devant ses amis du club ou hochait la tête d'un air accablé quand ils se plaignaient de leur épouse, il se réjouissait secrètement d'être l'homme le plus heureux de Londres. Non, d'Angleterre. Du monde, même.

Il posa son verre, puis pianota sur le carton élégamment emballé posé sur un coin du bureau. Il l'avait rapporté le matin même de chez Mme LaFleur, dont il savait que Hyacinthe ne fréquentait pas la boutique. Il avait choisi celle-ci pour éviter à son épouse l'embarras de croiser des vendeuses connaissant chacune des pièces de sa lingerie.

De la soie française et de la dentelle de Belgique.

Il sourit. Un tout petit peu de soie française bordée d'un soupçon de dentelle de Belgique.

Sur elle, ce serait sublime.

Le peu qu'il y en avait.

Il s'adossa à son siège, rêveur. Ce serait une longue et délicieuse soirée. Peut-être même…

Fronçant les sourcils, il essaya de se remémorer les projets de son épouse pour la journée. Peut-être même une longue et délicieuse

après-midi. Quand devait-elle rentrer ? Les enfants seraient-ils avec elle ?

Il ferma les yeux et l'imagina plus ou moins dévêtue. Dans différentes poses suggestives. Se livrant à toutes sortes d'activités fascinantes.

Un soupir lui échappa. Il fallait qu'elle rentre vite car son imagination enfiévrée commençait à…

— Gareth !

C'était elle. Mais son ton n'augurait rien de bon. Les visions torrides de Gareth se dissipèrent.

Ou presque.

Hyacinthe venait d'apparaître sur le seuil. Et si elle ne semblait pas particulièrement disposée aux jeux de l'amour, au moins, elle était là. C'était un bon début.

— Fermez la porte, demanda-t-il en se levant.

— Savez-vous ce qu'a fait votre fille ?

— Vous voulez dire la vôtre ?

— La nôtre, concéda-t-elle.

Toutefois, elle ferma la porte.

— Je ne suis pas sûr d'avoir très envie de le savoir.

— Gareth !

— Bien, bien, dit-il dans un soupir. Qu'a-t-elle fait ?

Ils avaient eu cette conversation à d'innombrables reprises. La réponse était généralement en lien avec le mariage et les vues fort peu conventionnelles d'Isabella sur le sujet. Et, naturellement, la contrariété de Hyacinthe.

— Il ne s'agit pas tant de ce qu'elle a fait, répondit Hyacinthe.

Gareth s'interdit de sourire. Cette réplique non plus n'avait rien de nouveau.

— Plutôt de ce qu'elle refuse de faire.

— Vous obéir au doigt et à l’œil ?

— Gareth !

Il franchit la distance qui les séparait.

— Je ne vous suffis donc pas ?

— Je vous demande pardon ?

Lui prenant la main, il l’attira contre lui avec douceur.

— Moi, je me plie toujours à vos désirs, murmura-t-il.

Hyacinthe dut reconnaître la lueur particulière dans son regard car elle demanda :

— Maintenant ?

Puis elle se tourna vers la porte fermée.

— Isabella est à l’étage.

— Elle n’entendra rien.

— Non, mais elle pourrait…

Il posa ses lèvres au creux de son cou.

— Je vais pousser le verrou.

— Oui, mais elle saura…

Ayant fermé la porte, il revint vers elle et entreprit de déboutonner sa robe. Il était très doué à ce jeu-là.

— C’est une fille intelligente, admit-il avant de reculer d’un pas pour admirer son œuvre.

La robe avait glissé dans un doux froissement de soie. Il adorait que son épouse ne porte pas de chemise dessous.

— Gareth ! protesta-t-elle.

Il se pencha et aspira la pointe d’un sein entre ses lèvres.

— Oh, Gareth…

Elle ne protestait pas. Fou de joie, il la souleva dans ses bras et la porta jusqu’au canapé – celui avec les coussins les plus moelleux.

— Encore ? demanda-t-il.

— Oui ! répondit-elle dans un soupir.

Il enfouit la main sous ses jupes.

— Vous ne vous défendez pas beaucoup, murmura-t-il. Avouez-le, vous avez toujours envie de moi.

— Vingt ans de mariage, n'est-ce pas une preuve en soi ?

— Vingt-deux, rectifia-t-il. Et je veux vous l'entendre dire.

Quand il plongea un doigt en elle, elle laissa échapper un gémissement.

— Presque toujours, concéda-t-elle. J'ai presque toujours envie de vous.

Il poussa un soupir théâtral mais ne put retenir un sourire.

— Je vais devoir redoubler d'efforts.

Elle le regarda d'un air amusé. Manifestement, elle avait renoncé à toute tentative de jouer les dames patronnesses.

— Et tant que vous y êtes, vous pouvez aussi redoubler de vitesse, dit-elle.

Gareth éclata de rire.

— Chut ! murmura-t-elle.

Même si, dans l'intimité, elle était délicieusement dévergondée, elle redoutait toujours que les domestiques ne les entendent.

— N'ayez crainte. Je serai un modèle de discrétion.

D'un mouvement fluide, il remonta ses jupes et descendit jusqu'à ce que sa tête soit entre ses cuisses.

— C'est vous, ma chérie, qui allez devoir vous contrôler.

Il lui donna un petit coup de langue.

— Oh, Seigneur ! gémit-elle. Oh…

Encouragé, il s'activa, lui arrachant un petit cri aussitôt étouffé. Il adorait lorsque son épouse, d'ordinaire si maîtresse d'elle-même, s'abandonnait ainsi.

Vingt-deux ans. Si on lui avait dit qu'après vingt-deux ans de mariage, il désirerait encore cette femme avec une telle ardeur !

— Oh, Gareth… haleta-t-elle.

Elle était sur le point de basculer dans la jouissance. Il la connaissait si bien. Il connaissait chaque courbe de son corps, comment son souffle s'accélérait, sa façon de se cambrer à sa rencontre… Oui, elle était tout près.

Et soudain, elle vola en éclats. Elle s'arc-bouta dans un long spasme, puis tout son corps se détendit.

Quand elle le repoussa, il rit tout bas. Elle faisait toujours cela, expliquant qu'elle ne pouvait supporter le moindre contact, que s'il continuait de la caresser, elle n'était pas certaine d'y survivre.

Il chercha son regard.

— C'était bien, dit-elle.

— Bien ? répéta-t-il en haussant les sourcils.

— Très bien.

— Suffisamment pour que vous me rendiez la pareille ?

Ses lèvres s'étirèrent en un sourire moqueur.

— Oh, je ne sais pas si c'était bien à ce point !

Il commença à déboutonner son pantalon.

— Alors je dois présenter un mandat de répétition.

Comme elle le regardait sans comprendre, il expliqua :

— Une variation sur le même thème, si vous préférez.

— Que faites-vous ?

Il lui adressa un sourire lascif.

— Je savoure les fruits de mes efforts.

Elle soupira de plaisir quand il la pénétra d'un coup de reins. Il laissa échapper un gémissement de volupté et songea combien il l'aimait.

Puis il cessa de penser.

Le lendemain. Nous ne pensions pas vraiment que Hyacinthe allait renoncer, n'est-ce pas ?

L'après-midi touchait à sa fin et Hyacinthe s'adonnait à son second passe-temps favori. Même si « passe-temps » n'était peut-être pas le bon substantif ni « favori » le bon adjectif. « Compulsion » aurait probablement été plus adapté, et « déplorable » l'aurait sans doute mieux qualifiée. Voire « acharnée » ou « maudite ».

« Irrépressible. »

Hyacinthe soupira. Oui, irrépressible. Elle souffrait d'une irrépressible compulsion.

Depuis combien de temps habitait-elle cette maison ? Quinze ans ?

Quinze ans et quelques mois. Et elle cherchait encore ces satanés bijoux.

On aurait pu penser qu'elle aurait renoncé. N'importe qui d'autre à sa place aurait déclaré forfait. Elle était, elle devait l'admettre, la personne la plus têtue qu'elle connaisse.

À part, peut-être, sa propre fille. Hyacinthe n'avait jamais parlé des bijoux à Isabella, ne serait-ce que parce qu'elle savait qu'elle se joindrait aux recherches, animée d'une ferveur aussi inquiétante que la sienne. Elle n'en avait pas parlé à George parce qu'il l'aurait dit à Isabella. Et jamais Hyacinthe ne marierait cette jeune fille si celle-ci ne rêvait que de trouver la fortune cachée sous son propre toit.

Isabella ne voudrait pas les bijoux pour l'argent. Hyacinthe la connaissait assez pour savoir que dans bien des domaines, si ce n'est tous, Isabella était exactement comme elle, or jamais elle n'avait recherché le trésor pour la fortune qu'il représentait. Oh, Gareth et elle en auraient certainement l'usage, et ils en auraient eu bien besoin quelques années plus tôt. Mais ce n'était pas ce qui l'intéressait.

Elle en faisait une question de principe. Et peut-être aussi d’orgueil.

Elle était toujours en proie au désir lancinant de mettre enfin la main sur ces fichus cailloux, de les agiter sous le nez de son mari en disant : « Vous voyez ? Je n’étais pas folle, toutes ces années ! »

Pour sa part, Gareth avait depuis longtemps abandonné tout espoir de les retrouver. Il disait qu’ils n’existaient probablement même pas, que si elle avait dû les trouver, ce serait déjà fait, alors pourquoi continuer à se torturer ?

Excellente question.

Serrant les dents, elle rampa sur le carrelage de la salle de bains pour ce qui était peut-être la huit centième fois. Elle savait tout cela. Bonté divine, elle le savait ! Elle ne pouvait toutefois pas renoncer maintenant. Si elle abandonnait, elle aurait tout bonnement perdu quinze années de sa vie.

Une pensée insupportable.

Sans compter qu’elle n’était pas du genre à baisser les bras, n’est-ce pas ? Elle ne se reconnaîtrait plus. Cela signifierait-il qu’elle vieillissait ?

Elle n’était pas prête à vieillir. Peut-être était-ce la malédiction d’être la dernière d’une famille de huit enfants. On ne pouvait pas être vieux.

Elle se pencha, pressa la joue contre le carrelage pour regarder sous la baignoire. Aucune vieille dame ne ferait *cela*. Aucune vieille dame ne…

— Ah, vous êtes là, Hyacinthe !

Gareth venait de passer la tête dans l’entrebâillement de la porte. Il ne parut pas du tout surpris de trouver son épouse dans cette étrange posture et se contenta de demander :

— Vos dernières recherches remontent à plusieurs mois, non ?

Elle lui jeta un coup d'œil.

— J'ai eu une idée.

— Une idée que vous n'aviez pas encore eue ?

— Oui, mentit-elle.

— Vérifier derrière les carreaux ? s'enquit-il poliment.

— Sous la baignoire, répondit-elle à contrecœur en s'asseyant.

Il cilla en regardant l'imposante baignoire à pattes de lion.

— Vous l'avez déplacée ? demanda-t-il, incrédule.

Elle acquiesça. C'était toujours surprenant de découvrir quelle force on était capable de rassembler lorsqu'on était assez motivé.

Le regard de Gareth passa de la baignoire à Hyacinthe, et inversement.

— Non, dit-il. Ce n'est pas possible. Vous n'avez pas…

— Si.

— Vous ne pouvez pas…

— Si.

Elle commençait à trouver cela amusant. Depuis quelque temps, elle ne l'étonnait plus aussi souvent qu'elle l'aurait voulu.

— Juste de quelques pouces, reconnut-elle.

Gareth regarda de nouveau la baignoire.

— Peut-être un seul.

L'espace d'un instant, elle pensa qu'il allait se contenter de hausser les épaules et la laisser à ses recherches, mais il la surprit en demandant :

— Avez-vous besoin d'aide ?

— Pour pousser la baignoire ?

Il hocha la tête et s'approcha.

— Si vous avez réussi à la déplacer d'un pouce à vous toute seule, à deux nous parviendrons sûrement à faire beaucoup mieux.

Hyacinthe se releva.

— Je pensais que vous aviez renoncé à trouver les bijoux ?

— J'y ai renoncé, confirma-t-il en regardant la baignoire comme s'il cherchait la meilleure prise. Pas vous, en revanche. Et je présume que vous aider fait partie de mes devoirs conjugaux.

Soudain, elle se sentit coupable de lui avoir reproché, ne serait-ce qu'en pensée, son manque de soutien.

— Merci, souffla-t-elle.

Il lui désigna l'endroit où se placer.

— L'avez-vous soulevée ou poussée ? voulut-il savoir.

— Je l'ai poussée. Avec l'épaule.

Elle indiqua un espace étroit entre la baignoire et le mur.

— Je me suis glissée là, j'ai coincé mon épaule juste sous le rebord et…

— N'en dites pas plus ! l'interrompit Gareth en levant la main. Par pitié, je ne veux rien savoir.

— Pourquoi ?

Il la regarda un long moment, puis :

— Je l'ignore.

— Très bien.

Elle s'approcha de l'endroit qu'il lui avait désigné et saisit le rebord.

— En tout cas, merci.

— Avec plais… Non, pas avec plaisir, mais je vous en prie.

Après trois tentatives infructueuses, il devint évident qu'ils ne parviendraient pas à déplacer la baignoire de cette façon.

— Il faut revenir à la méthode qui consiste à trouver un appui contre le mur et à pousser, suggéra Hyacinthe. C'est la seule façon d'y arriver.

Gareth acquiesça d'un hochement de tête résigné et, ensemble, ils se glissèrent dans l'espace entre le mur et la baignoire.

— Pour ne rien vous cacher, dit-il en s'accroupissant, je me sens particulièrement ridicule.

Ne sachant que répondre, Hyacinthe se contenta de marmonner quelques paroles indistinctes qu'il pourrait interpréter à sa guise.

— J'espère que ce sera pris en compte, dit-il entre ses dents.

— Je vous demande pardon ?

Il esquissa un geste de la main.

— Ce que je fais aujourd'hui n'est pas spectaculaire, il me semble cependant que si un jour il m'arrivait d'oublier votre anniversaire, par exemple, ceci contribuerait à me faire pardonner.

— Ne pourriez-vous pas le faire par pure bonté de cœur ? répliqua Hyacinthe. Pour la beauté du geste ?

— Je le pourrais. C'est ce que je fais, du reste. Mais on ne sait jamais quand on…

— Oh, pour l'amour du ciel ! gémit Hyacinthe. Vous ne vivez donc que pour me torturer ?

— Cela affûte l'esprit, rétorqua-t-il d'un ton affable. Bien, nous y allons ?

Elle hocha la tête.

— À trois ! dit-il en carrant les épaules. Un, deux… *trois*.

Dans un concert de soupirs et de gémissements, ils poussèrent de toutes leurs forces la baignoire, qui glissa sur le sol dans un épouvantable grincement de protestation.

— Bonté divine ! s'exclama Hyacinthe.

La lourde baignoire avait laissé de vilaines traces blanchâtres dans son sillage.

Gareth la contourna. Il afficha une expression de dépit en constatant qu'ils n'avaient progressé que de quelques pouces.

— J'avais espéré que nous ferions mieux, murmura-t-il.

— Elle est lourde, dit Hyacinthe, bien inutilement.

— Et maintenant, que comptez-vous faire ?

Elle pinça les lèvres, perplexe.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. Examiner le carrelage, je suppose.

— Vous ne l'avez pas déjà fait ?

Puis, comme elle n'avait pas répondu dans la demi-seconde qui suivait, il ajouta :

— Depuis quinze ans que nous habitons ici ?

— J'ai ausculté le sol à tâtons, dit-elle, mais rien ne remplace un examen visuel.

— Très bien, dit-il. Alors bonne chance.

— Vous partez ?

— Vous préférez que je reste ?

Elle ne l'avait pas envisagé, mais pourquoi pas ?

— Oui, dit-elle.

Il lui sourit – et son sourire était si chaleureux, si aimant, si merveilleusement familier.

— Je pourrais vous offrir un collier de diamants, murmura-t-il en se rasseyant sur le sol à côté d'elle.

— Je sais.

Ils demeurèrent silencieux une longue minute, puis Hyacinthe se rapprocha de son mari et posa la tête sur son épaule avec un soupir d'aise.

— Vous savez pourquoi je vous aime ? demanda-t-elle à mi-voix.

Il noua ses doigts aux siens.

— Pourquoi ?

— Parce que vous auriez bien été capable de m'acheter un collier et de le cacher.

Elle déposa un baiser au creux de son cou.

— Juste pour que je le trouve. Même si vous ne l'avez pas fait.

— Je…

— Ne me dites pas que vous n'y avez jamais pensé.

Ils étaient assis contre la baignoire, le regard tourné vers le mur à quelques pouces devant eux, et d'une certaine façon, cette position lui semblait incarner ce que devrait être un mariage.

— Je vous connais, murmura-t-elle, gagnée par une douce joie. Vous me connaissez. Et rien ne pourrait être plus merveilleux.

Il lui étreignit la main, et déposa un baiser sur son crâne.

— Si ce trésor est ici, vous le trouverez.

— Dussé-je y laisser la vie.

Il émit un petit rire.

— Cela ne devrait pas vous amuser, l'informa-t-elle.

— Désolé.

— Je vous en prie.

— Je vous aime, dit-il.

— Je sais.

Et vraiment, qu'aurait-elle pu désirer de plus ?

Pendant ce temps, à six pieds de là…

Isabella s'était accoutumée aux excentricités de ses parents. Elle acceptait leur habitude de s'attirer mutuellement dans les coins sombres plus fréquemment qu'il n'était convenable. Elle ne s'offusquait pas que sa mère soit connue dans toute la bonne société pour son franc-parler ou que son père soit encore si séduisant que ses amies soupiraient et bégayaient en sa présence. Pour tout dire, elle adorait être la fille de ce couple si peu conventionnel.

Oh, en apparence ils étaient tout à fait respectables, c'était certain, et leur impétuosité ne dérangeait personne. Toutefois, derrière les portes closes de Clair House…

Isabella savait que ses amies n'étaient pas aussi encouragées qu'elle à exprimer des opinions personnelles. La plupart n'étaient même pas encouragées à avoir des opinions personnelles. Et aucune d'entre elles n'avait eu le droit d'étudier les langues modernes ou de reporter d'un an leur entrée dans le monde pour voyager sur le continent.

Aussi, dans l'ensemble, Isabella s'estimait-elle particulièrement chanceuse d'avoir les parents qui étaient les siens. Et si cela signifiait qu'elle devait fermer les yeux à l'occasion quand ils jouaient à « ne pas faire son âge »… eh bien, cela en valait la peine. Et puis, elle avait appris à ignorer certains de leurs comportements.

Toutefois, quand elle chercha sa mère cette après-midi-là pour lui annoncer qu'elle acceptait l'affreuse robe blanche bordée de vert et qu'elle trouva ses parents assis sur le sol de la salle de bains en train de pousser une baignoire…

Ma foi, cela allait un peu trop loin, même pour les Saint-Clair.

Et qui lui aurait reproché d'avoir surpris leur conversation ?

Pas sa mère, songea Isabella en tendant l'oreille. À sa place, Hyacinthe Saint-Clair n'aurait certes pas fait vertueusement demi-tour. On ne vivait pas dix-neuf ans avec cette femme sans avoir appris cela. Quant à son père… Isabella estima que lui aussi serait resté pour écouter. D'autant qu'ils lui facilitaient la tâche, assis le dos à la porte, entre la baignoire et le mur.

— Et maintenant, que comptez-vous faire ?

— Je ne sais pas, répondit sa mère.

Étrange, songea Isabella. Elle semblait moins sûre d'elle que d'ordinaire.

— Examiner le carrelage, je suppose, poursuivit-elle.

Examiner le carrelage ? Au nom du ciel, quelle était cette nouvelle lubie ? Intriguée, Isabella se pencha pour mieux entendre, à temps

pour saisir la réplique de son père.

— Vous ne l'avez pas déjà fait ? Depuis quinze ans que nous habitons ici ?

— J'ai ausculté le sol à tâtons mais rien ne remplace un examen visuel, répondit sa mère, qui avait retrouvé sa voix habituelle.

— Très bien, dit son père. Alors bonne chance.

Malédiction ! Il sort !

Isabella allait s'enfuir quand elle entendit son père se rasseoir. À pas de loup, elle s'approcha de nouveau de la porte entrouverte.

Retenant son souffle, les yeux rivés sur ses parents, elle se pencha.

— Je pourrais vous offrir un collier de diamants, murmura son père.

Un collier de diamants ?

Quinze ans.

Une baignoire déplacée.

Dans une salle de bains.

Quinze années.

Sa mère avait cherché pendant quinze ans.

Un collier de diamants ?

Au. nom. du. ciel !

Seigneur, que faire ? Ou plutôt, comment le faire ?

Et que dire ? Comment pourrait-elle expliquer que…

Elle y penserait plus tard. Sa mère avait repris la parole.

— Vous auriez bien été capable de m'acheter un collier. Et de le cacher. Juste pour que je le trouve. Même si vous ne l'avez pas fait.

Il y avait tant d'amour dans sa voix qu'Isabella en eut le cœur serré. Cela semblait résumer tout ce qu'étaient ses parents. Pour eux-mêmes. L'un pour l'autre.

Pour leurs enfants.

Soudain, elle réalisa que ces instants étaient trop intimes pour qu'elle les épie. Elle s'éloigna sur la pointe des pieds, courut se réfugier dans sa chambre, ferma la porte et se laissa tomber dans un fauteuil.

Elle savait ce que sa mère cherchait depuis si longtemps.

Cela se trouvait dans le tiroir du bas de son bureau. Et c'était plus qu'un collier. C'était toute une parure – collier, bracelet et bague, une véritable rivière de diamants, tous enchâssés entre deux aigues-marines.

Isabella les avait trouvés l'année de ses dix ans, cachés dans une petite cavité derrière l'un des carreaux d'inspiration orientale de la salle de bains de la nurserie. Elle aurait dû en parler. Elle le savait. Elle n'en avait rien fait, et elle n'aurait pu dire pourquoi.

Peut-être parce que c'était elle qui les avait trouvés. Peut-être parce qu'elle adorait avoir un secret. Peut-être parce qu'elle n'avait pas imaginé qu'ils appartenaient à quelqu'un d'autre. Ou même que quiconque soit au courant de leur existence. Ce qui était certain, c'était que pas un instant elle n'avait envisagé que sa mère les ait cherchés pendant quinze ans.

Sa mère, qui était la dernière personne au monde dont on aurait imaginé qu'elle eût un secret. Personne ne reprocherait à Isabella de ne pas s'être dit, quand elle avait découvert les diamants : « Oh, maman doit sûrement les chercher mais pour d'absurdes raisons qui lui appartiennent, elle a préféré ne pas m'en parler. »

Au fond, tout cela, c'était la faute de sa mère. Si elle lui avait dit qu'elle cherchait des bijoux, Isabella se serait confessée immédiatement. Ou sinon immédiatement, du moins assez tôt pour apaiser la conscience de tout le monde.

À propos de conscience, la sienne commençait maintenant à la tourmenter. Un sentiment désagréable, et qui ne lui était pas familier.

Isabella n'était certes pas un modèle de gentillesse et de douceur. Les sourires angéliques et les platitudes mielleuses, ce n'était pas son genre. Elle fuyait comme la peste ce genre de filles. Et, de la même façon, elle évitait tout ce qui aurait pu éveiller en elle de la culpabilité. Ses notions en matière de bienséance et de moralité étaient déjà si souples que mieux valait ne pas tenter le diable.

En l'occurrence, cependant, elle avait l'estomac noué, la gorge serrée et les mains tremblantes. Elle se sentait malade. Non pas fiévreuse, juste affreusement mal à l'aise. Elle était furieuse contre elle-même.

Le souffle saccadé, elle se leva, traversa sa chambre et s'approcha de son bureau, un charmant meuble de style rococo que sa grand-mère Isabella avait apporté d'Italie. Elle y avait caché les bijoux trois ans plus tôt, quand elle avait enfin quitté la nurserie. À l'arrière du tiroir du bas, elle avait découvert un compartiment secret. À vrai dire, elle n'en avait pas été particulièrement étonnée. Il semblait y avoir un nombre inhabituel de compartiments secrets dans les meubles de Clair House, presque tous importés d'Italie. Ce qui était bien pratique.

Un soir que ses parents étaient à un bal, elle était remontée à la nurserie, avait sorti les bijoux de leur cachette derrière le carreau (qu'elle avait habilement remis en place) et les avait dissimulés dans son bureau.

Ils n'en étaient plus sortis, sauf lors de rares occasions où elle les prenait et s'en parait en songeant qu'ils seraient parfaits avec telle ou telle nouvelle robe.

Comment diable allait-elle expliquer leur existence à ses parents ?

Peut-être aucune explication n'était-elle nécessaire. Ou alors une autre sorte d'explication.

Une explication très différente.

Isabella s'assit à son bureau, se pencha et sortit les bijoux de leur compartiment secret. Elle vida le petit sac en velours, laissant le contenu couler sur le bureau en une rivière étincelante. Elle avait beau ne rien y connaître en matière de bijoux, ceux-ci semblaient d'une qualité exceptionnelle. Dans les rayons du soleil, ils prenaient des reflets extraordinaires, presque magiques, comme si chaque pierre renvoyait la lumière dans toutes les directions.

Isabella ne se pensait pas avide ou matérialiste, mais devant un tel trésor, elle comprenait que les diamants rendent les gens un peu fous. Ou que des femmes désirent désespérément un nouveau bijou, une nouvelle pierre précieuse, plus grande ou mieux taillée que la précédente.

Quoi qu'il en soit, ceux-ci ne lui appartenaient pas. Peut-être n'appartenaient-ils à personne, toutefois, si quelqu'un avait un droit sur eux, c'était à coup sûr sa mère. Isabella ignorait comment et pourquoi celle-ci connaissait leur existence, et peu importait.

À regret, elle les remit dans le petit sac et resserra le cordon. Elle savait ce qu'elle devait faire. Elle le savait très précisément.

Ensuite…

Le plus dur, ce serait l'attente.

Un an plus tard

Deux mois s'étaient écoulés sans que Hyacinthe recherche les diamants. Ce jour-là, Gareth était occupé par la gestion de l'un de ses domaines, elle n'avait plus aucun bon livre à lire et elle ne tenait pas en place.

Cela lui arrivait de temps en temps. Elle restait parfois des mois sans chercher, des semaines sans même songer aux diamants, et puis

quelque chose les lui rappelait soudain, elle s'interrogeait et recommençait à fureter dans la maison le plus discrètement possible.

La vérité, c'était qu'elle était gênée. Quelle que fût la façon dont on regardait l'affaire, elle apparaissait un peu ridicule. Soit les bijoux étaient encore cachés quelque part dans la maison et elle ne les avait toujours pas trouvés après seize années de recherches, soit ils n'y étaient pas et elle avait couru après une illusion.

Elle n'arrivait même pas à imaginer comment elle pourrait expliquer cela aux enfants ; les domestiques devaient la croire un peu folle (tous l'avaient un jour ou un autre surprise en train de fouiller dans une salle de bains), quant à Gareth… ma foi, il était gentil et patient, mais elle préférait garder ses activités pour elle.

C'était mieux ainsi.

Cette après-midi-là, elle avait décidé de se concentrer sur la salle de bains de la nurserie. Sans raison particulière, sinon qu'elle avait fouillé de fond en comble toutes les salles de toilette du personnel (un exercice qui requérait beaucoup de tact et d'inventivité), et sa propre salle de bains.

Elle comptait aller voir ensuite les salles de bains du premier étage. George avait pris un appartement, et s'il existait un dieu de miséricorde, Isabella serait mariée avant longtemps. Et elle n'aurait plus à s'inquiéter d'être surprise pendant qu'elle sondait, palpait… ou arrachait les carreaux des murs.

Les poings sur les hanches, elle balaya la petite pièce du regard. Elle l'avait toujours adorée. Le carrelage, qui semblait provenir de Turquie, lui donnait l'impression que les peuples orientaux menaient des vies bien plus joyeuses que les Britanniques. Avec leurs camaïeux de lapis-lazuli et de turquoise rehaussés de jaune d'or, ces carreaux la mettaient toujours de bonne humeur. Ils lui rappelaient les plages du

sud de l’Italie. Des tonalités vibrantes et solaires qui jamais ne teinteraient les rivages de l’Angleterre.

Plissant les yeux, elle examina la moulure au centre du plafond, à la recherche de fissures ou de défauts. Puis elle se mit à quatre pattes pour l’inspection, désormais habituelle, des carreaux du bas.

Elle ignorait ce qu’elle espérait trouver, ou ce qui serait soudain apparu qu’elle n’avait pas remarqué lors de la douzaine de visites précédentes, mais elle devait continuer à chercher. Elle n’avait pas le choix. Quelque chose en elle refusait de renoncer. Et…

Elle se figea. Battit des paupières. Qu’est-ce que c’était que cela ?

Lentement, de peur de s’enthousiasmer trop tôt, elle se pencha.

Une fissure.

Elle avait beau être fine, à peine visible, c’était bel et bien une fissure. Elle courait du sol au premier carreau, à six pouces environ de haut. C’était le genre de détail que la plupart des gens ne remarquaient pas, mais Hyacinthe n’était pas la plupart des gens. Et, aussi triste que cela paraisse, elle avait pratiquement fait carrière dans l’inspection des salles de bains.

Elle se mit à quatre pattes et, posant la joue sur le sol, elle tenta de faire jouer le carreau vers la droite de la ligne de brisure, puis vers la gauche.

Sans résultat.

Elle glissa un ongle dans la faille et l’enfonça. Un tout petit morceau de plâtre se logea dessous.

Une étrange excitation s’empara d’elle, lui coupant presque le souffle.

— Du calme, s’exhorta-t-elle d’une voix tremblante.

Elle prit les petits ciseaux qu’elle avait toujours sur elle quand elle effectuait ses recherches.

— Ce n’est probablement rien, murmura-t-elle.

Avec plus de force que nécessaire, elle introduisit les ciseaux dans la fente, puis leur imprima un mouvement de rotation. Si l'un des carreaux était mal fixé, la pression le délogerait et…

— Oh !

Le carreau jaillit littéralement du mur et tomba sur le sol dans un claquement sonore… révélant une petite cavité.

Hyacinthe ferma les yeux. Elle avait attendu cet instant toute sa vie d'adulte et voilà qu'elle ne pouvait se résoudre à regarder.

— S'il vous plaît, souffla-t-elle. S'il vous plaît.

Elle glissa la main dans la cavité.

Elle toucha quelque chose. C'était doux. Du velours.

Les doigts tremblants, elle s'en saisit et le sortit. Il s'agissait d'une petite pochette fermée par une cordelette de soie.

Hyacinthe se redressa lentement et s'assit en tailleur. Osant à peine respirer, elle tira sur le cordonnet, et en fit glisser le contenu dans son autre main.

Au nom du ciel !

— Gareth ! cria-t-elle. Gareth !

Puis elle baissa les yeux sur les diamants qui se déversaient dans sa paume.

— J'ai réussi, murmura-t-elle. J'ai réussi.

Et elle hurla à pleins poumons :

— J'ai réussi !!!

Serrant le bracelet et la bague dans sa main, elle passa le collier à son cou.

— J'ai réussi, j'ai réussi, j'ai réussi, chantonnait-elle, au bord des larmes. J'ai réussi…

— Hyacinthe ?

Gareth jaillit dans la pièce, essoufflé d'avoir gravi les marches quatre à quatre.

Elle le regarda. Elle l'aurait juré, elle avait les yeux qui brillaient.

— J'ai réussi ! s'écria-t-elle avec un rire exalté. J'ai réussi !

L'espace d'un instant, il la regarda, bouche bée. Elle crut qu'il allait défaillir.

— J'ai réussi, répéta-t-elle.

Alors il lui prit la main, s'empara de la bague et la lui passa au doigt.

— Oui, souffla-t-il en portant sa main à ses lèvres. Vous avez réussi.

Pendant ce temps, un étage plus bas…

— Gareth !

Isabella leva les yeux de son livre et jeta un coup d'œil au plafond. Sa chambre se trouvait sous la nurserie, juste en dessous de la petite salle de bains, en fait.

— J'ai réussi !

Isabella retourna à sa lecture et sourit.

---

1. Aux Éditions J'ai lu, n° 11580.

LA CHRONIQUE DES BRIDGERTON
8 – GREGORY

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers

Pour Lyssa Keusch.
Parce que tu es mon éditeur.
Parce que tu es mon amie.

Et aussi pour Paul.
Juste parce que.

Prologue

Londres, non loin de l'église Saint-George,
Hanover Square
Été 1827

Ses poumons étaient en feu.

Gregory Bridgerton courait à perdre haleine, indifférent aux regards curieux des passants.

Ses mouvements étaient rythmés par une étrange et puissante impulsion – *un deux trois quatre, un deux trois quatre* – qui le propulsait, le poussait en avant tandis que son esprit se concentrait sur un but, un seul et unique but.

L'église.

Il devait arriver là-bas.

Il devait empêcher le mariage.

Depuis combien de temps courait-il ainsi ? Une minute ? Cinq ? Il n'en avait aucune idée.

L'église. Il devait atteindre l'église.

Elle avait commencé à 11 heures. La cérémonie. Cette absurdité qui n'aurait jamais dû advenir. *Elle* avait pourtant accepté, et

maintenant, il devait tout interrompre. Il devait l'arrêter, elle. Il ignorait comment elle pouvait faire une chose pareille, il ne comprenait pas pourquoi, mais elle s'apprêtait à commettre une erreur monumentale.

Il fallait qu'elle sache qu'elle se trompait.

Elle était à lui. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Au nom du Ciel, elle ne pouvait l'ignorer !

Combien de temps durait une cérémonie nuptiale ? Cinq minutes ? Dix ? Vingt ? Il n'y avait jamais prêté attention, et il ne lui serait certainement pas venu à l'esprit de consulter sa montre au début et à la fin. Qui aurait imaginé qu'il ait un jour besoin d'une telle information ?

Il s'engagea dans Regent Street à toute allure, marmonna de vagues excuses au gentleman qu'il venait de bousculer.

L'église. Il devait atteindre l'église. Il ne pouvait penser à rien d'autre. Il ne le devait pas. Il fallait…

Enfer et damnation ! Il s'arrêta abruptement devant un attelage qui lui barrait le chemin. Posant les mains sur ses cuisses, il aspira d'avides goulées d'air dans l'espoir d'atténuer l'insupportable pression dans sa cage thoracique.

L'attelage passa. Gregory s'élança de nouveau. Il n'était plus loin, à présent. Il pouvait y arriver. Elle ne devait pas avoir quitté sa maison depuis plus de cinq minutes. Peut-être six. Il avait l'impression que cela en faisait trente, mais cela ne pouvait pas être plus de sept.

C'était une erreur. Il devait l'empêcher. Il *allait* l'empêcher.

Enfin, il aperçut la flèche grise de l'église qui s'élançait vers le ciel d'un bleu intense. On avait accroché des fleurs aux lanternes. Jaunes, blanches, elles jaillissaient de leurs paniers dans un charmant désordre, donnant une impression de fête, et même de joie, ce qui

était parfaitement absurde. Il n’y avait rien à célébrer. Pas de raison de se réjouir.

Ralentissant juste assez pour gravir les marches sans risquer de tomber, il ouvrit la porte à la volée, mais l’entendit à peine se fracasser contre le mur. Peut-être aurait-il dû marquer une pause pour reprendre son souffle. Peut-être aurait-il dû préférer une entrée discrète afin de se donner le temps d’évaluer la situation et de voir où en était la cérémonie.

Le silence se fit dans l’église. La voix monocorde du prêtre se tut tandis que les invités se retournaient et que tous les regards convergeaient vers lui.

— Non, lâcha-t-il, haletant. Non ! reprit-il avec plus de force.

Il remonta la nef en se retenant au dossier des bancs.

— Ne fais pas cela !

Elle le fixait, muette, l’air abasourdi. Il vit son bouquet lui glisser lentement des mains, et il sut… Par le Ciel, il sut qu’elle en avait le souffle coupé !

Dieu qu’elle était belle ! Gregory puisa dans la contemplation de son éblouissante beauté un regain d’énergie. Il se redressa. Bien qu’encore pantelant, il lâcha le banc qui lui servait d’appui.

— Ne fais pas cela, répéta-t-il en se dirigeant vers elle de la démarche de celui qui sait ce qu’il veut.

Elle ne dit rien. Personne ne soufflait mot, ce qui était assez étrange. Trois cents membres de la bonne société, parmi les plus bavards que comptait Londres, étaient rassemblés là, mais pas un seul ne prononçait une parole. En revanche, aucun ne semblait pouvoir détacher son regard de lui.

— Je t’aime, avoua-t-il en présence de tous ces gens.

À quoi bon le cacher ? Il refusait de garder son amour secret. Il refusait de la laisser en épouser un autre sans avoir clamé au monde

entier que son cœur était à elle.

— Je t'aime, répéta-t-il.

Du coin de l'œil, il aperçut sa mère et sa sœur, assises bien droites sur leur banc, bouche bée.

Il continua de remonter la nef, plus sûr de lui à chaque pas. Parvenu à la croisée du transept, il s'immobilisa.

— Ne l'épouse pas.

— Gregory, articula-t-elle. Pourquoi fais-tu cela ?

— Je t'aime, dit-il de nouveau, parce que c'était la seule réponse possible, et que rien d'autre ne comptait.

Il vit ses yeux briller tandis qu'elle tournait la tête vers l'homme qu'elle s'apprêtait à prendre pour époux. Ce dernier arqua un sourcil tout en esquissant un imperceptible haussement d'épaules, comme pour dire « à vous de choisir ».

Gregory mit un genou en terre.

— Épouse-moi, dit-il avec ferveur. Épouse-*moi*.

Il retint son souffle. Toute l'assemblée retint son souffle.

Elle plongea son regard dans le sien. Dans ses grands yeux lumineux, il y avait toute la bonté, toute la générosité, toute la loyauté du monde.

— Épouse-moi, murmura-t-il une dernière fois.

Ses lèvres tremblaient, mais c'est d'une voix haute et claire qu'elle répondit…

1

Où notre héros tombe amoureux.

Deux mois plus tôt

Contrairement à la plupart des hommes de sa connaissance, Gregory Bridgerton croyait au grand amour.

Il aurait fallu être fou pour douter.

Après tout…

Son frère aîné, Anthony…

Sa sœur aînée, Daphné…

Ses autres frères, Benedict et Colin, sans compter ses sœurs, Éloïse, Francesca et (agaçant mais véridique) Hyacinthe…

Tous – absolument *tous* – étaient éperdument amoureux de leur conjoint !

Chez la majorité des individus de sexe masculin, un tel état de fait n'aurait eu pour conséquence qu'une vague irritation. Chez Gregory, qui était venu au monde doté d'un tempérament exceptionnellement joyeux, bien que parfois exaspérant selon sa sœur cadette, cela signifiait qu'il n'avait d'autre choix que de croire que l'amour existait bel et bien.

Il ne s'agissait pas de quelque chimérique produit de l'imagination n'ayant d'autre fonction que d'empêcher les poètes de mourir de faim.

Cela existait, et le jour viendrait où lui aussi trouverait la femme de ses rêves, fonderait une famille, aurait une nombreuse progéniture et s'adonnerait à des passe-temps aussi passionnants que fabriquer du papier mâché et collectionner les râpes à noix de muscade. Ce n'était qu'une question de temps.

Au demeurant, et pour dire les choses avec exactitude – au risque de sembler exagérément précis pour un concept aussi abstrait –, ses rêves n'impliquaient pas une femme en particulier. Du moins pas une femme aux traits de caractère spécifiques et facilement identifiables. Il ignorait tout de cette femme qui serait la sienne, qui était supposée transformer radicalement sa vie et faire de lui un modèle d'ennuyeuse respectabilité sereinement assumée. Il ne savait pas si elle serait petite ou grande, brune ou blonde. Il aimait à penser qu'elle serait intelligente et dotée d'un solide sens de l'humour, mais à part cela… Elle pourrait être réservée, ou pleine d'assurance. Il était possible qu'elle aime chanter. Ou non. Ce serait peut-être une cavalière émérite au teint hâlé par le grand air.

Il n'en avait aucune idée. Tout ce qu'il savait de cette femme fabuleuse, merveilleuse et, pour l'instant, inexistante, c'est que lorsqu'il la verrait…

Il saurait.

Il ignorait comment, mais il n'avait aucun doute sur ce point. Un événement aussi essentiel, aussi formidable, aussi extraordinaire ne se jouerait pas en sourdine. Ce serait puissant et tonitruant, à l'unisson des proverbiales fanfares et trompettes ! Une inconnue demeurait cependant : quand adviendrait-il ?

Et Gregory ne voyait pas de raison de s'ennuyer tandis qu'il guettait l'arrivée de celle qui lui était destinée. Après tout, il n'avait nul besoin de vivre en moine en attendant le grand amour de sa vie !

Gregory était en tout point un Londonien typique, doté d'une confortable – bien que nullement extravagante – pension, de nombreux amis et d'assez de jugeote pour savoir quand il est temps de quitter une table de jeu. Il était considéré comme un bon parti sur le marché du mariage, même s'il n'était pas dans la liste des meilleurs (les quatrièmes fils n'étaient jamais les plus recherchés), et il était régulièrement sollicité par des maîtresses de maison en quête d'un séduisant célibataire pour avoir à leur table autant de convives masculins que féminins.

Ce qui lui permettait d'économiser sur sa susmentionnée pension, ce qui était toujours cela de pris.

Peut-être aurait-il dû avoir un but dans la vie – un projet, ou, à tout le moins, une tâche utile à accomplir –, mais cela pouvait attendre, n'est-ce pas ? Bientôt, il en était sûr, tout deviendrait évident. Il saurait précisément ce qu'il souhaitait accomplir, et en compagnie de qui. Entre-temps, il…

Eh bien, il ne passait pas exactement un bon moment. Du moins, pas dans l'immédiat.

Et la raison en était la suivante.

Il était assis dans un fauteuil de cuir. Ce siège était très confortable, ce qui n'avait pas grand rapport avec son problème sinon que son moelleux prédisposait à la rêverie, laquelle n'aidait guère Gregory à écouter son frère qui, il faut le noter, n'était qu'à environ quatre pas de lui, et discourait sur quelque vague sujet tournant vraisemblablement autour d'une énième variation ayant pour thèmes le *devoir* et la *responsabilité*.

Comme bien souvent, Gregory l'écoutait d'une oreille distraite.

Certes, il lui arrivait de se montrer plus attentif, mais…

— Gregory ? Gregory !

Celui-ci tressaillit et leva les yeux. Son aîné avait les bras croisés, ce qui n'était jamais bon signe. Anthony était vicomte de Bridgerton, et ce depuis une vingtaine d'années. Certes, Gregory aurait été le premier à assurer qu'il était le meilleur des frères, mais au temps de la féodalité, il aurait fait un seigneur féodal des plus convaincants…

— Navré de troubler tes réflexions, quelles qu'elles soient, déclara Anthony d'un ton sec, mais as-tu, par le plus grand des hasards, entendu une seule de mes paroles ?

— Devoir, récita Gregory avec un hochement de tête, en se composant une expression grave. Responsabilité.

— Exactement, approuva Anthony.

Gregory se félicita. Il avait visé juste. Son frère poursuivit :

— Il est plus que temps que tu fasses quelque chose de ta vie.

— Tout à fait, approuva Gregory, en grande partie parce qu'il avait raté le dîner, qu'il était affamé, et qu'il avait entendu dire que sa belle-sœur servait une collation dans le jardin.

Sans compter qu'il était vain de discuter avec Anthony. Toujours.

— Il faut que tu prennes un nouveau départ.

— Exact.

Peut-être y aurait-il des sandwichs ? Il avait assez faim pour engloutir une quarantaine de ces canapés ridiculement petits.

— Gregory.

Anthony avait usé de ce ton reconnaissable entre mille, qui signifiait qu'il valait mieux écouter attentivement.

— Bien, fit Gregory, qui connaissait le pouvoir d'une simple syllabe pour gagner du temps et trouver la bonne réponse. Je suppose que je vais entrer dans le clergé.

Cela calma Anthony aussi efficacement qu'une douche froide. Gregory fit une pause, histoire de savourer cette petite victoire. Dommage qu'il faille se faire pasteur pour parachever son triomphe !

— Plaît-il ? demanda Anthony d'une voix étranglée.

— Je n'ai pas beaucoup de choix, répliqua Gregory.

Il s'aperçut alors qu'il prononçait ces paroles pour la première fois. D'une certaine façon, cela rendait la réalité qu'elles recouvraient plus réelle. Plus définitive.

— C'est l'armée ou le clergé, poursuivit-il. Et il faut bien reconnaître que je suis un tireur lamentable.

Anthony ne répondit pas. Ils savaient l'un comme l'autre que c'était la vérité.

Après un silence un peu gêné, Anthony murmura :

— Il y a aussi l'épée.

— Oui, mais avec ma chance, je serais affecté au Soudan.

Gregory frémit.

— Je ne voudrais pas faire le difficile, mais la chaleur ! Tu aimerais y aller, toi ?

— Certainement pas ! admit son frère aîné.

— Et puis, ajouta Gregory, qui commençait à s'amuser, il y a mère.

Un silence, puis :

— Quel est le lien entre mère et le Soudan ? s'enquit Anthony.

— Elle ne sera pas ravie de me voir partir là-bas, et tu sais bien que c'est toi qui devras lui tenir la main chaque fois qu'elle s'inquiétera, ou qu'elle fera d'abominables cauchemars dans lesquels…

— N'en dis pas plus, l'interrompit Anthony.

Gregory réprima un sourire. Il se montrait un peu injuste envers sa mère, qui n'avait jamais prétendu connaître l'avenir sur une base aussi nébuleuse qu'un simple rêve. Cela dit, elle *détesterait* le savoir au Soudan et Anthony *serait* le témoin obligé de ses inquiétudes.

De toute façon, Gregory ne nourrissant aucune envie particulière de quitter les brumeux rivages d'Angleterre, le débat était clos.

— Très bien, reprit son frère. Quoi qu'il en soit, je suis heureux que nous ayons enfin eu cette conversation…

Gregory chercha la pendule du regard. Anthony s'éclaircit la voix, et enchaîna, non sans impatience :

— … et que tu t'intéresses enfin à ton avenir.

Gregory réprima un grincement de dents.

— Je n'ai que vingt-six ans, lui rappela-t-il. Je suis peut-être encore un peu jeune pour que tu uses et abuses du mot *enfin*.

Anthony se contenta d'arquer un sourcil.

— Dois-je prendre contact avec l'archevêque pour qu'il te trouve une paroisse ?

À ces mots, Gregory fut secoué d'une incontrôlable quinte de toux.

— Oh, je… Non ! hoqueta-t-il dès qu'il put parler de nouveau. C'est-à-dire… pas encore.

Les lèvres d'Anthony se retroussèrent imperceptiblement, mais son expression était si impénétrable qu'il aurait été impossible de parler de sourire.

— Tu pourrais te marier, suggéra-t-il.

— En effet, admit Gregory. Et je compte le faire. En vérité, j'en ai la ferme intention.

— Vraiment ?

— Dès que j'aurai trouvé la femme de ma vie.

Voyant l'expression dubitative de son frère, il ajouta :

— N'es-tu, entre tous les hommes, pas le mieux placé pour me recommander un mariage d'amour plutôt qu'une union de convenance ?

De notoriété publique, Anthony était éperdument amoureux de sa femme, laquelle – de manière assez inexplicable – était follement éprise de lui. Et, ce n'était pas non plus un secret, Anthony aimait

profondément ses sept frères et sœurs. Aussi Gregory n'aurait-il pas dû ressentir une telle émotion en l'entendant répondre d'une voix très douce :

— En effet. Et je te souhaite de connaître autant de bonheur que moi.

Un gargouillement sonore en provenance de son estomac épargna à Gregory l'obligation de répondre.

— Désolé, fit-il en jetant un regard penaud à son frère. J'ai raté le dîner.

— Je sais. Nous t'attendions plus tôt.

Gregory réprima un frisson. De justesse.

— Kate était un peu déçue.

C'était sans doute le pire. Qu'Anthony soit fâché, c'était une chose, mais lorsqu'il laissait entendre que son épouse avait été contrariée…

Eh bien, quand cela arrivait, Gregory *savait* qu'il était dans en mauvaise posture.

— J'ai quitté Londres plus tard que prévu, marmonna-t-il.

Même si c'était la vérité, cela n'excusait pas ses mauvaises manières. Il était censé arriver à l'heure pour dîner en compagnie des autres invités. Il était sur le point de dire qu'il avait l'intention de se faire pardonner, mais se ravisa. Cela ne pourrait qu'aggraver son cas, il le savait, en donnant l'impression qu'il comptait sur un sourire et une flatterie bien placés pour racheter un retard dont il ne se souciait guère. D'ordinaire, il ne s'en privait pas, mais cette fois…

Il s'y refusait.

Aussi se contenta-t-il de répondre :

— Je suis désolé.

Il était sincère.

— Elle est dans le jardin, murmura Anthony. Je crois qu'elle a décidé que l'on danserait… sur la terrasse, figure-toi !

Gregory n'en fut pas étonné. Cela ressemblait tellement à sa belle-sœur d'organiser un bal impromptu en plein air.

— Essaie de danser avec qui elle te proposera, suggéra Anthony. Kate ne veut pas qu'une seule jeune femme se sente négligée.

— Entendu, dit Gregory.

— Je vous rejoins dans un quart d'heure, déclara son frère en retournant à son bureau, sur lequel plusieurs dossiers l'attendaient. J'ai quelques questions à régler.

Gregory se leva.

— Je vais en informer Kate.

L'entretien étant manifestement clos, il quitta le cabinet de travail pour gagner le jardin.

Il n'était pas revenu à Aubrey Hall, la demeure ancestrale des Bridgerton, depuis un certain temps. La famille se réunissait ici, dans le Kent, à chaque Noël, mais, en vérité, cette maison n'était pas le foyer de Gregory, et ne l'avait jamais été. Après la mort de leur père, leur mère, au mépris des conventions, avait choisi de passer la plus grande partie de l'année à Londres. À ses yeux, trop de souvenirs étaient rattachés à l'élégant manoir, soupçonnait Gregory, quand bien même elle ne l'avait jamais avoué.

Voilà pourquoi il s'était toujours senti plus à l'aise à Bridgerton House, leur demeure londonienne, qu'à Aubrey Hall. Cela dit, il aimait venir ici, et il était toujours partant pour des activités extérieures telles que l'équitation et la natation (lorsque les eaux du lac étaient suffisamment chaudes). Assez curieusement, après plusieurs mois passés en ville, il appréciait le changement de rythme, l'atmosphère tranquille et l'air pur.

Il aimait aussi pouvoir partir quand l'atmosphère devenait trop tranquille et l'air trop pur.

Les festivités nocturnes se tenaient sur la pelouse, côté sud, comme l'en avait informé le majordome lors de son arrivée, un peu plus tôt dans la soirée. L'endroit était idéal pour une fête, avec sa vue sur le lac et la vaste terrasse où des sièges avaient été disposés à l'intention des invités qui ne dansaient pas.

Alors qu'il s'approchait du grand salon, Gregory entendit l'écho des voix à travers les portes-fenêtres. Sa belle-sœur avait dû inviter entre vingt et trente personnes, supposa-t-il. Trop peu pour rester en petit comité, mais suffisamment pour pouvoir s'échapper sans que son absence soit embarrassante.

Comme il posait le pied sur la terrasse, il huma des effluves de cannelle, et laissa échapper un soupir déçu. Il était si affamé qu'il aurait tout donné pour un filet de bœuf rôti.

Tant pis. S'il était arrivé en retard, il était seul à blâmer, et Anthony serait furieux s'il ne rejoignait pas tout de suite les invités. Il devrait donc se contenter de cakes et de petits gâteaux.

Une brise tiède lui caressa la peau. La chaleur, exceptionnelle pour un mois de mai, alimentait toutes les conversations. C'était un temps si étonnamment clément que l'on ne pouvait s'empêcher de sourire. Et, de fait, les invités qui se trouvaient là semblaient heureux, comme en témoignaient les fréquents éclats de rire qui ponctuaient le brouhaha.

Gregory regarda autour de lui à la recherche du buffet, ainsi que d'un visage connu – de préférence celui de sa belle-sœur, qu'il était supposé saluer en premier –, mais alors qu'il parcourait la terrasse, celle qu'il vit, ce fut…

Elle.

Elle !

Il se figea littéralement. Il lui sembla que ses poumons se vidaient lentement jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus un atome d'air, mais il demeura immobile, le souffle coupé, douloureusement avide d'en découvrir davantage.

Car il ne voyait ni ses traits ni même son profil. Il n'apercevait que son dos, la courbe de sa nuque, d'une grâce absolue, et son épaule que venait caresser une boucle blonde.

« Je suis perdu », fut sa seule et unique pensée.

Pour toutes les autres femmes, il était perdu. Cette intensité, cette brûlure, cette étourdissante sensation de plénitude, jamais il n'avait ressenti cela !

Peut-être était-ce naïf, ou fou – sans doute un peu des deux –, mais il attendait cet instant depuis une éternité. En un éclair, tout s'expliquait. Pourquoi il ne s'était pas enrôlé dans l'armée, n'était pas entré dans les ordres, ni n'avait accepté les nombreuses propositions de son frère de diriger l'une des propriétés du clan Bridgerton.

Il attendait. C'est tout. Bon sang, jamais jusqu'à présent il ne s'était rendu compte qu'il n'avait rien fait d'autre qu'attendre cet instant !

Celui-ci était enfin arrivé.

Elle était là.

Et il *savait*.

Il traversa la pelouse, oubliant Kate et le buffet. Il salua brièvement deux ou trois connaissances qu'il croisa, mais ne s'arrêta pas. Il fallait qu'il la rejoigne. Qu'il voie son visage, qu'il respire son parfum, qu'il entende le son de sa voix.

Arrivé à quelques pas d'elle, il s'immobilisa. Il était tout à la fois paralysé, émerveillé, et ivre de bonheur.

Elle parlait à une autre jeune femme avec une animation qui trahissait une grande amitié. Gregory demeura là, à les observer,

jusqu'à ce que, sentant sa présence, elles se retournent lentement.

Il esquissa un sourire. Et dit…

— Bonsoir.

Lady Lucinda Abernathy, mieux connue sous le diminutif de Lucy, ravala un gémissement de contrariété en pivotant vers le gentleman qui s'était approché subrepticement, afin sans doute de couver Hermione de regards énamourés.

C'était l'inconvénient d'être amie avec Hermione Watson. Celle-ci collectionnait les soupirants désespérés avec la même constance que le vieux pasteur près de l'Abbaye collectionnait les papillons.

À cette différence près qu'Hermione ne transperçait pas ses victimes avec de petites aiguilles. Pour être tout à fait honnête, Hermione ne recherchait pas les faveurs des hommes et n'avait jamais entrepris de briser le cœur d'un seul d'entre eux. Cela *se produisait*, tout simplement. Avec le temps, Lucy s'y était habituée. Hermione était Hermione, avec sa chevelure d'or pâle, ses pommettes hautes, son menton délicat et ses immenses yeux aux extraordinaires nuances d'émeraude.

Lucy, elle, était… disons qu'elle n'était *pas* Hermione, c'était indiscutable. Elle se contentait d'être elle-même et, la plupart du temps, cela suffisait.

Pour ce qui était de l'apparence, Lucy était juste *un peu moins* qu'Hermione. Un peu moins blonde. Un peu moins mince. Un peu moins grande. Ses yeux étaient d'une couleur un peu moins spectaculaire – d'un bleu gris plutôt séduisant si on les comparait à ceux de n'importe qui d'autre qu'Hermione, ce qui n'avait pas beaucoup de sens puisque Lucy ne se rendait jamais nulle part sans celle-ci.

Lucy en était arrivée à cette stupéfiante conclusion un jour où elle écoutait d'une oreille distraite le cours de littérature anglaise à l'Institut pour jeunes filles de qualité de Mlle Moss, où Hermione et elle étaient pensionnaires depuis trois ans.

Oui, Lucy était *un peu moins*. Ou, pour le formuler de manière plus indulgente, elle n'était *pas aussi*.

Elle était, lui semblait-il, raisonnablement séduisante, mais les hommes tombaient rarement (sinon jamais) fous amoureux d'elle.

Hermione, en revanche… Eh bien, il était heureux qu'elle soit dotée d'une nature si généreuse, faute de quoi il aurait été impossible à Lucy d'être son amie.

À cela s'ajoutait le fait qu'elle ne savait pas danser. Valse, quadrille, menuet, peu importait. Hermione était définitivement rétive à toute activité impliquant de la musique et des mouvements.

Ce qui était très bien ainsi.

Lucy ne se considérait pas comme superficielle et, si on lui avait posé la question, elle se serait déclarée prête à se jeter sous les roues d'un attelage pour sauver sa meilleure amie. Il n'empêche qu'elle trouvait un certain réconfort dans le fait que la plus belle fille du royaume d'Angleterre avait deux pieds gauches.

Elle parlait au figuré, bien sûr.

Et voilà qu'il y en avait encore un. (Un homme, pas un pied.) Très beau, lui aussi. Grand, mais sans excès, avec une épaisse chevelure auburn, un sourire plutôt sympathique, et des yeux pétillants. Des yeux dont elle n'aurait su déterminer la couleur, car non seulement la nuit commençait à tomber, mais il regardait… Hermione et non elle. Ce qui n'avait rien que de très habituel.

Lucy sourit poliment, même si elle n'imaginait guère qu'il l'ait remarquée, et attendit qu'il s'incline.

C'est alors qu'il fit la chose la plus surprenante qui soit. Après s'être présenté – elle aurait dû deviner qu'il s'agissait d'un Bridgerton –, il se pencha et lui baisa la main en premier.

Lucy en resta sans voix.

Puis elle comprit la manœuvre.

Dieu qu'il était rusé ! Voilà qui était bien joué ! Rien au monde n'aurait pu conquérir plus rapidement Hermione qu'un compliment adressé à sa meilleure amie.

Dommage pour lui que le cœur de la belle soit déjà pris !

Au moins, pour une fois, ce serait distrayant d'assister au spectacle.

— Je suis Mlle Hermione Watson, se présenta celle-ci.

Lucy s'aperçut alors que la tactique de M. Bridgerton était doublement intelligente. En baisant en dernier la main d'Hermione, il pouvait faire durer l'instant, ce qui obligeait celle-ci à se charger des présentations.

Lucy était presque impressionnée. À tout le moins, cela dénotait chez lui une intelligence supérieure à celle du prétendant moyen.

— Et voici ma meilleure amie, poursuivit Hermione, lady Lucinda Abernathy.

Comme toujours, elle avait prononcé ces derniers mots avec affection, et peut-être une touche de désespoir, comme pour dire : « Pour l'amour du Ciel, ayez au moins un regard pour Lucy ! »

Bien entendu, personne ne s'intéressait à Lucy. Sauf pour lui demander son avis sur Hermione, son cœur et le moyen de le conquérir.

M. Bridgerton – M. *Gregory* Bridgerton, rectifia mentalement Lucy, car, à sa connaissance, il existait trois MM. Bridgerton, sans compter le vicomte, bien entendu – se tourna vers elle et, à son grand

étonnement, lui décocha un sourire charmeur doublé d'un regard chaleureux.

— Ravi de faire votre connaissance, lady Lucinda, dit-il à mi-voix.

— Tout le plaisir est pour m… moi, répondit Lucy, furieuse contre elle-même.

Elle avait bégayé ! Mais, doux Jésus, jamais personne ne la regardait après avoir posé les yeux sur Hermione. Jamais !

S'intéressait-il donc à *elle* ?

Non, c'était impossible.

Et d'ailleurs, quelle importance ? Certes, elle aurait trouvé délicieux que, pour une fois, un homme tombe éperdument amoureux d'elle. En toute franchise, cela ne l'aurait pas du tout dérangée. Seulement, elle était pratiquement fiancée à lord Haselby, et cela depuis des années, aussi n'avait-elle nul besoin d'un sigisbée. Qu'en aurait-elle fait, du reste ?

En outre, Hermione n'y était pour rien si elle était née avec un visage d'ange.

C'était ainsi. Hermione était la Belle Ensorceleuse, Lucy l'Amie Fidèle, et tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ou du moins, tout y était-il relativement prévisible.

— Êtes-vous l'un de nos hôtes ? s'enquit Lucy, comme personne ne semblait savoir qu'ajouter après les salutations d'usage.

— Je crains que non, répondit M. Bridgerton. J'aimerais me targuer d'être l'ordonnateur de ces festivités, mais je réside à Londres.

— Vous avez beaucoup de chance qu'Aubrey Hall appartienne à votre famille, observa-t-elle poliment. Même si c'est votre frère qui en est le propriétaire.

C'est à cet instant qu'elle sut. M. Bridgerton préférait Hermione. Peu importait qu'il lui ait baisé la main en premier, ou qu'il ait posé les yeux sur elle lorsqu'elle avait parlé, ce que la plupart des hommes

ne se donnaient même pas la peine de faire. Il suffisait de voir les regards dont il couvait Hermione pour comprendre qu'il était comme tous les autres.

Ses yeux avaient cet aspect légèrement vitreux, ses lèvres étaient entrouvertes, et il semblait n'avoir qu'une envie : jeter Hermione en travers de son épaule et s'enfuir avec son précieux butin, au mépris de toute bienséance.

Rien de commun avec la façon dont il la regardait, et que l'on pouvait qualifier, au mieux, de désintérêt poli. Voire de « Pourquoi me bloquez-vous donc le passage ? Vous m'empêchez de jeter Hermione en travers de mon épaule et de m'enfuir avec mon précieux butin, au mépris de toute bienséance ! »

Ce n'était pas décevant à proprement parler. C'était simplement… d'un prévisible à pleurer.

— Lucy ? *Lucy ?*

Celle-ci s'aperçut, non sans embarras, qu'elle ne prêtait plus aucune attention à la conversation. Hermione la dévisageait avec curiosité, la tête inclinée de côté – une habitude que les hommes trouvaient tellement irrésistible. Lucy avait essayé, une fois. Elle en avait été quitte pour un torticolis.

— Oui ? murmura-t-elle, puisqu'une réaction d'ordre verbal semblait s'imposer.

— Monsieur Bridgerton me propose de danser, expliqua Hermione, et je lui ai répondu que je *ne pouvais pas.*

Hermione trouvait toujours une bonne excuse pour rester à l'écart de la piste de danse. Ce qui n'aurait pas dérangé Lucy si elle ne s'était débarrassée de ses admirateurs en les lui envoyant. Car si elle avait trouvé cela charmant au début, le procédé était devenu tellement systématique que Lucy soupçonnait ces messieurs de croire

qu'Hermione les poussait dans sa direction par pitié, ce qui n'aurait pu être plus éloigné de la vérité.

Lucy était, si tant est qu'elle puisse le dire elle-même, plutôt douée pour la danse. Et elle excellait dans l'art de la conversation.

— Je serais ravi de faire danser lady Lucinda, déclara M. Bridgerton, car, en vérité, qu'aurait-il pu dire d'autre ?

Voilà comment, le sourire aux lèvres – même si le cœur n'y était pas vraiment –, Lucy suivit Gregory Bridgerton vers la terrasse.

2

Où notre héroïne fait preuve d’un navrant manque de respect envers tout ce qui est romantique.

Gregory était un parfait gentleman. Aussi dissimula-t-il de son mieux sa déception lorsqu’il offrit le bras à lady Lucinda afin de rejoindre la piste de danse improvisée sur la terrasse. Cette jeune femme était, à n’en pas douter, charmante et délicieuse, mais ce n’était *pas* Mlle Hermione Watson.

Or, il avait attendu toute sa vie de faire la connaissance de Mlle Hermione Watson.

Cela dit, rien ne l’empêchait de tirer parti de l’occasion. Lady Lucinda était manifestement la meilleure amie de Mlle Watson – cette dernière n’avait pas tari d’éloges sur elle durant leur brève conversation, dont lady Lucinda, le regard dans le vague, n’avait pas semblé écouter un traître mot. Ayant quatre sœurs, Gregory savait que sympathiser avec la meilleure amie pouvait se révéler payant. À condition qu’elle le soit réellement, et non qu’il s’agisse de cette tactique, assez féminine, qui consiste à afficher la plus vive affection tout en attendant l’occasion de poignarder l’autre dans le dos.

Les femmes étaient de bien étranges créatures…

Toutefois, Mlle Watson et lady Lucinda étaient, selon toutes les apparences, des amies loyales. Et s'il voulait en savoir plus sur Mlle Watson, lady Lucinda semblait être la personne la plus indiquée.

— Cela fait longtemps que vous séjournez à Aubrey Hall ? s'enquit-il poliment alors qu'ils attendaient que les musiciens attaquent le prochain morceau.

— Depuis hier seulement. Et vous ? Nous ne vous avons vu à aucun repas jusqu'à présent.

— Je suis arrivé ce soir, expliqua Gregory. Après le dîner.

Il fit la grimace. L'objet de ses pensées ayant disparu à sa vue, son estomac le rappela à l'ordre.

— Alors vous devez être affamé ! s'écria lady Lucinda. Vous ne préféreriez pas faire un tour sur la terrasse, plutôt que danser ? Je vous promets que nous pourrons passer à proximité du buffet.

Gregory l'aurait serrée dans ses bras.

— Lady Lucinda, vous êtes parfaite !

Elle eut un drôle de petit sourire qu'il ne sut trop interpréter. Elle avait apprécié le compliment, à n'en pas douter. Pourtant, il y avait autre chose – une pointe de déception, voire une certaine résignation.

— Vous devez avoir un frère, dit-il.

— En effet, confirma-t-elle, apparemment amusée par sa déduction. Il a quatre ans de plus que moi et il a tout le temps faim. Je m'étonnais toujours qu'il reste des provisions dans le cellier chaque fois qu'il passait quelques jours à la maison durant les vacances scolaires.

Gregory glissa la main de sa compagne au creux de son coude et tous deux se dirigèrent vers la terrasse.

— Par ici, fit-elle en lui tirant légèrement le bras pour le faire changer de direction. À moins que vous ne préfériez les desserts ?

Gregory ne put s'empêcher d'afficher une expression enthousiaste.

— Il y a un buffet salé ?

— Des sandwichs. Ils sont petits, mais délicieux, surtout ceux aux œufs mimosa.

Il hocha la tête d'un air absent. Il venait d'apercevoir Mlle Watson du coin de l'œil et avait soudain du mal à se concentrer. D'autant que la demoiselle en question était entourée de messieurs, qui semblaient n'avoir attendu que le départ de lady Lucinda pour passer à l'attaque.

— Hum. Vous connaissez Mlle Watson depuis longtemps ? demanda-t-il d'un ton qu'il espérait détaché.

Il y eut une imperceptible pause, puis :

— Trois ans. Nous étions pensionnaires chez Mlle Moss. Nous avons terminé nos études cette année.

— Vous envisagez de faire vos débuts ce printemps à Londres, je suppose ?

— En effet, répondit-elle en s'arrêtant devant le buffet. Nous avons passé ces derniers mois à « faire briller l'argenterie », pour reprendre l'expression de la mère d'Hermione. Autrement dit à assister à des réunions amicales et à de petites fêtes pour nous préparer.

— Vous vous comparez à une pièce d'argenterie ? fit Gregory, amusé.

Elle eut une moue désabusée.

— Exactement. Je pense que je fais à présent un chandelier acceptable.

Gregory ne put retenir un sourire.

— Un simple chandelier, lady Lucinda ? Ne sous-estimez pas votre valeur. À tout le moins, vous seriez l'une de ces superbes théières en argent que tout le monde veut avoir dans son salon cette année.

— Va pour la théière, concéda-t-elle, l'air de se piquer au jeu. Dans ce cas, que peut bien être Hermione ?

Une pierre précieuse. Un diamant serti dans de l'or. Un joyau enchâssé dans l'orfèvrerie la plus fine, entouré de… Gregory s'obligea à interrompre le cours de ses pensées. Il s'adonnerait plus tard à ses élans lyriques, lorsqu'il ne serait pas obligé de soutenir une conversation intelligente. Une conversation avec une autre jeune femme que Mlle Watson.

— Je n'en ai aucune idée, répondit-il d'un ton léger en lui tendant une assiette. Après tout, je viens seulement de faire sa connaissance.

Elle ne répondit pas, mais arqua imperceptiblement les sourcils. Ce n'est qu'à cet instant que Gregory s'aperçut qu'il était en train de loucher par-dessus l'épaule de sa compagne. En direction de Mlle Watson.

Lady Lucinda poussa un petit soupir.

— Autant que vous le sachiez, elle est amoureuse.

Gregory reporta son regard sur la jeune femme à qui il était supposé prêter attention.

— Je vous demande pardon ?

Elle haussa délicatement les épaules, déposa quelques sandwichs sur son assiette.

— Hermione. Elle est amoureuse. Il m'a semblé que vous apprécieriez d'en être informé.

Gregory ouvrit de grands yeux puis, oubliant toute retenue, regarda de nouveau du côté de Mlle Watson. Il n'aurait pu se montrer plus indiscret ni plus pathétique, mais c'était plus fort que lui. Tout ce qu'il voulait… Bon sang, tout ce qu'il voulait, c'était la regarder, la regarder encore et toujours. Si ce n'était pas de l'amour, il ne savait pas ce que c'était.

— Du jambon ?

— Pardon ?

— Ceux-ci sont au jambon, dit lady Lucinda en indiquant le petit sandwich qu'elle tenait à l'aide d'une pince à servir.

Elle arborait une expression si sereine que c'en était exaspérant.

— En voulez-vous un ? proposa-t-elle.

Dans un grognement, il tendit son assiette. Puis, incapable de passer à un autre sujet, il lâcha :

— Je suis sûr que cela ne me concerne en rien.

— Vous parlez des sandwichs ?

— Je parle de Mlle Watson, dit-il entre ses dents.

Bien entendu, il n'en pensait pas un mot. Il trouvait au contraire que Mlle Watson le concernait de très près. Ou du moins, que ce serait bientôt le cas.

En revanche, que le coup de foudre ne semble pas réciproque le déconcertait quelque peu. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que le jour où il tomberait amoureux, celle qui lui était destinée ne ressentirait pas les mêmes transports, et que la passion ne serait pas aussi immédiate. Au moins cette explication – le fait qu'elle se croie éprise d'un autre – avait-elle le mérite d'épargner sa fierté. Il était plus confortable de la croire aveuglément amoureuse d'un autre que désespérément indifférente à son égard.

Tout ce que Gregory aurait à faire, ce serait de lui faire prendre conscience que, quel que soit cet homme, il n'était pas celui qu'il lui fallait.

Gregory n'était pas imbu de lui-même au point de s'imaginer pouvoir séduire n'importe quelle femme sur qui il aurait jeté son dévolu. Mais il n'avait non plus jamais rencontré de résistance *excessive* de la part du beau sexe. En outre, s'il en jugeait aux sentiments que Mlle Watson éveillait chez lui, il ne pouvait concevoir que ceux-ci restent longtemps sans réponse. Et s'il emportait son cœur et sa main de haute lutte, la victoire n'en serait que plus douce.

Du moins tenta-t-il de s'en persuader car, en vérité, un coup de foudre mutuel aurait considérablement arrangé ses affaires.

— Ne soyez pas déçu, murmura lady Lucinda en parcourant le buffet du regard, sans doute en quête de sandwichs plus exotiques que ceux au jambon.

— Je ne le suis pas, répliqua-t-il.

Puis, comme elle ne semblait pas lui prêter attention, il répéta :

— Je ne le suis pas.

Elle se tourna vers lui, plongea les yeux dans les siens et battit rapidement des cils.

— Eh bien, voilà qui change agréablement, commenta-t-elle. La plupart des hommes en sont fous.

Il fronça les sourcils.

— La plupart des hommes en sont fous ? Que voulez-vous dire ?

— Exactement ce que je dis, répondit-elle d'un ton impatient. Ou s'ils ne le sont pas, ils se mettent curieusement en colère.

Elle esquissa une petite moue ironique.

— Comme si tout était sa faute, à elle !

— Sa faute ? répéta Gregory, qui avait toutes les peines du monde à suivre.

— Vous n'êtes pas le premier à se croire amoureux d'Hermione, expliqua-t-elle d'un air las. Cela arrive tout le temps.

— Je ne me *crois* pas amoureux de…

Il s'interrompit, priant pour qu'elle n'ait pas remarqué qu'il avait souligné le verbe *croire*. Nom de nom, que lui arrivait-il ? En général, il avait le sens de l'humour, même à ses dépens. Surtout à ses dépens.

— Ah, non ? fit-elle, visiblement étonnée. Eh bien, voilà qui est… rafraîchissant.

— Pourquoi ? s'enquit-il, le front plissé.

— Pourquoi êtes-vous si curieux ? rétorqua-t-elle.

— Je ne le suis pas, protesta Gregory, qui savait que c'était faux.

Elle soupira, puis, à la surprise de Gregory, répondit :

— Je suis désolée.

— Pardon ?

Elle regarda le sandwich aux œufs mimosa sur son assiette, avant de les lever vers lui – l'ordre de ses priorités n'était pas des plus flatteurs. D'ordinaire, il suscitait plus d'intérêt que les œufs mimosa.

— J'ai cru que vous souhaitiez parler d'Hermione, expliqua-t-elle. Je vous présente mes excuses si je me suis trompée.

Ces paroles plongèrent Gregory dans une profonde perplexité. Il pouvait admettre qu'il était tombé amoureux de Mlle Watson, mais ce serait assez embarrassant, même pour l'incorrigible romantique qu'il était. Ou bien il pouvait tout nier en bloc, mais elle n'en croirait pas un mot. Ou encore, il pouvait trouver un compromis et reconnaître une légère attirance. En temps normal, ç'aurait été la solution la plus sage, mais il craignait de se montrer insultant envers lady Lucinda.

Après tout, il avait fait la connaissance des deux jeunes filles en même temps, et il n'était pas tombé amoureux d'elle.

À cet instant, comme si elle avait lu dans ses pensées (ce qu'il trouva franchement effrayant), elle déclara avec un geste de la main :

— Je vous en prie, inutile d'essayer de ménager ma susceptibilité. J'ai l'habitude. Comme je vous l'ai dit, cela arrive tout le temps.

Gregory eut l'impression qu'elle venait de lui plonger un poignard en plein cœur.

— Sans parler du fait, ajouta-t-elle, indifférente à ses tourments, que je suis moi-même pratiquement fiancée.

Sur ce, elle mordit à belles dents dans son sandwich.

Gregory se demanda quelle sorte d'homme pouvait s'être attaché à cette étrange créature. Il n'avait pas pitié du malheureux, mais… il s'interrogeait.

C'est alors que lady Lucinda poussa un petit « Oh ! » de surprise.

Il suivit son regard jusqu'à l'endroit où Mlle Watson se tenait quelques instants auparavant.

— Où est-elle donc passée ? murmura lady Lucinda.

Gregory pivota aussitôt vers les portes-fenêtres dans l'espoir de l'apercevoir une dernière fois avant qu'elle disparaisse, mais elle n'était déjà plus là. Et c'était diablement frustrant. Quel était l'intérêt d'un si brûlant coup de foudre si l'on ne pouvait pas en profiter ?

Sans compter que ledit coup de foudre était, en tout état de cause, à sens unique. Enfer et damnation !

Gregory ne savait pas exactement ce que l'on appelait grincer des dents, mais il lui sembla bien que c'était ce qu'il faisait.

— Ah, lady Lucinda, vous voilà !

Tournant la tête, il vit approcher sa belle-sœur. Seigneur, il avait complètement oubliée d'aller la saluer !

Kate n'en prendrait pas ombrage, il le savait, mais, en général, il s'efforçait de se montrer galant avec les femmes qui n'étaient pas ses sœurs.

Lady Lucinda esquissa une gracieuse révérence.

— Lady Bridgerton.

Kate lui répondit d'un chaleureux sourire.

— Mlle Watson m'a demandé de vous informer qu'elle ne se sentait pas bien et qu'elle se retirait pour la soirée.

— Vraiment ? A-t-elle dit… Oh, peu importe.

Lady Lucinda eut un petit geste de la main qui se voulait nonchalant, mais Gregory nota un imperceptible plissement de contrariété à la commissure de ses lèvres.

— Un refroidissement, je suppose, ajouta Kate.

— Sans doute, acquiesça lady Lucinda avec moins de compassion que Gregory s'y serait attendu étant donné les circonstances.

— Quant à vous, qui n'avez pas jugé utile de venir me saluer, fit Kate en se tournant vers lui, comment allez-vous ?

Lui prenant les mains, il déposa un baiser sur l'une d'elles pour se faire pardonner.

— Trop lentement, puisque je suis en retard.

— J'avais remarqué, oui.

Elle afficha une expression, sinon fâchée, du moins un peu impatiente.

— Et à part cela, comment allez-vous ?

— À part cela, très bien, répondit-il en souriant. Comme toujours.

— Comme toujours, répéta-t-elle en lui promettant du regard un interrogatoire ultérieur.

Puis, se radoucissant considérablement, elle enchaîna :

— Lady Lucinda, je vois que vous avez fait la connaissance du frère de mon mari, M. Gregory Bridgerton.

— En effet, répondit lady Lucinda. Nous admirions votre buffet. Ces sandwichs sont délicieux.

— Merci, répondit Kate. Gregory vous a-t-il invitée à danser ? Je ne vous garantis pas un orchestre professionnel, mais nous avons quelques musiciens parmi nos invités et nous avons réussi à constituer un quatuor à cordes.

— Il me l'a proposé, la rassura lady Lucinda, mais je l'ai libéré de son obligation pour qu'il puisse assouvir sa faim.

— Vous devez avoir des frères, observa Kate, amusée.

Lady Lucinda jeta un coup d'œil à Gregory, puis :

— Un seul.

— Je lui ai fait la même remarque tout à l'heure, avoua ce dernier à sa belle-sœur.

— Les grands esprits se rencontrent ! s'esclaffa-t-elle, avant d'ajouter à l'adresse de son invitée : Connaître le comportement

masculin est toujours utile, lady Lucinda. On ne devrait jamais sous-estimer le pouvoir de la nourriture.

Lady Lucinda écarquilla les yeux.

— Pour qu'ils soient de bonne humeur ?

— Entre autres, concéda Kate avec désinvolture. Mais aussi lorsque l'on veut avoir le dernier mot. Ou simplement parvenir à ses fins.

— Elle sort à peine du pensionnat, Kate, lui rappela Gregory.

Sans relever, Kate décocha un grand sourire à lady Lucinda.

— Il n'est jamais trop tôt pour acquérir les rudiments du métier de femme.

Lady Lucinda regarda Gregory, puis Kate, et une lueur amusée pétilla dans ses yeux.

— Je commence à comprendre pourquoi on vous admire tant, lady Bridgerton.

Kate se mit à rire.

— Vous êtes trop généreuse, lady Lucinda.

Gregory se tourna vers celle-ci et l'avertit :

— Elle va rester ici toute la nuit si vous ne cessez de la complimenter.

— Ne faites pas attention à lui, protesta Kate en souriant. Il est jeune et innocent, il ne sait pas de quoi il parle.

Gregory était sur le point de répliquer – pas question de laisser Kate s'en sortir ainsi ! –, lorsque lady Lucinda déclara :

— Je chanterais volontiers vos louanges toute la soirée, lady Bridgerton, mais je crois que l'heure est venue de me retirer. J'aimerais aller m'assurer qu'Hermione n'est pas souffrante.

— Bien sûr, répondit Kate. Et n'hésitez pas à sonner si vous avez besoin de quoi que ce soit. Notre gouvernante est fière de ses talents d'herboriste.

Elle sourit et, en la voyant si amicale, Gregory comprit qu'elle appréciait lady Lucinda. Ce qui n'était pas rien. Kate n'avait jamais supporté les imbéciles, heureux ou non.

— Je vais vous escorter jusqu'à la porte, s'empressa-t-il de proposer.

C'était le moins qu'il puisse faire.

Une fois qu'ils eurent salué leur hôtesse, il lui offrit son bras. Ils traversèrent la terrasse sans mot dire, puis pénétrèrent dans la maison.

— Je suppose que vous pourrez trouver votre chemin à partir d'ici ? fit-il en s'immobilisant à la porte du salon.

— Bien sûr.

Puis elle leva les yeux vers lui – des yeux plutôt bleus, nota-t-il machinalement – et ajouta :

— Souhaitez-vous que je transmette un message à Hermione ?

Il en demeura bouche bée.

— Pourquoi feriez-vous cela ? demanda-t-il sans réfléchir.

Elle esquissa un petit haussement d'épaules fataliste.

— Vous êtes un moindre mal, monsieur Bridgerton.

Réprimant une furieuse envie de lui demander de se montrer plus claire – il ne pouvait se permettre une telle question, il la connaissait à peine –, il s'efforça de conserver une attitude impassible et répondit :

— Transmettez-lui juste mes vœux de bon rétablissement.

— Est-ce tout ?

Dieu que son expression était irritante !

— Oui, c'est tout.

Elle le gratifia d'une brève révérence et s'éloigna.

Pendant quelques instants, Gregory regarda sans le voir le couloir qu'elle venait d'emprunter, puis il rebroussa chemin. Les invités

étaient maintenant nombreux sur la piste de danse et l'air résonnait de rires mais, étrangement, la soirée lui apparut soudain morne et sans intérêt.

Il se souvint alors qu'il avait faim. Il allait manger une vingtaine de ces sandwichs ridicules, puis il se retirerait à son tour pour la nuit.

Tout irait mieux le lendemain.

Lucy savait pertinemment qu'Hermione n'avait mal nulle part. Aussi ne fut-elle pas surprise de la trouver assise sur son lit, en train de lire une lettre.

— Un valet vient de me l'apporter, expliqua son amie sans lever les yeux. Apparemment, elle est arrivée au courrier de ce matin, mais on a oublié de me la donner.

Lucy poussa un soupir.

— Elle vient de M. Edmonds, j'imagine ?

Hermione hocha la tête.

Ayant traversé la chambre, Lucy s'assit devant la coiffeuse. Ce n'était pas la première fois que son amie recevait du courrier de M. Edmonds. D'expérience, Lucy savait qu'elle la lirait deux fois, puis une troisième pour approfondir son analyse, et enfin une dernière, ne serait-ce que pour y chercher un message caché dans les salutations ou les adieux.

En d'autres termes, Lucy n'aurait rien d'autre à faire pendant les cinq prochaines minutes que de s'inspecter les ongles.

Ce qu'elle fit, non parce qu'elle nourrissait une passion excessive pour ses mains, ni parce qu'elle était un modèle de patience, mais parce qu'elle savait que tenter d'engager une conversation avec Hermione était une cause perdue d'avance.

Ayant épuisé les joies de la manucure – Lucy avait des ongles propres et impeccablement polis –, elle se leva et se dirigea vers

l’armoire pour parcourir ses vêtements d’un regard absent.

— Oh, marmonna-t-elle, que je n’aime pas qu’elle fasse cela !

Sa femme de chambre avait inversé une paire de chaussures. Lucy avait beau savoir qu’il n’y avait rien de dramatique à cela, le spectacle offensait son (méticuleux) sens de l’ordre et sa (vive) sensibilité. Ayant remis les souliers dans la bonne position, elle pivota sur ses talons.

— As-tu fini, à présent ? s’enquit-elle.

— Presque, répondit aussitôt Hermione comme si elle avait tenu le mot prêt pour le jeter en pâture à Lucy dès qu’elle poserait la question.

Cette dernière se rassit avec un soupir impatient. Elles avaient déjà joué cette scène quatre fois.

Oui, Lucy savait exactement combien de lettres Hermione avait reçues du très romantique M. Edmonds. Elle aurait préféré l’ignorer. En vérité, elle était plus qu’irritée de constater que ce sujet occupait dans ses pensées une place qu’il aurait été plus profitable de consacrer à des questions utiles telles que la botanique ou la musique, ou même, juste Ciel, au guide *Debrett’s* de l’aristocratie anglaise. Hélas ! les lettres de M. Edmonds étaient de véritables événements, et lorsqu’un événement survenait dans l’existence d’Hermione, il s’imposait également dans celle de Lucy.

Toutes deux avaient partagé la même chambre chez Mlle Moss. Lucy n’ayant aucune parente susceptible de l’introduire dans le monde, la mère d’Hermione avait accepté d’être sa marraine, ce qui expliquait que les jeunes filles soient toujours ensemble.

C’était là un vrai bonheur pour Lucy, n’eût été l’omniprésent M. Edmonds. Elle ne l’avait rencontré qu’une fois, mais elle avait l’impression qu’il était toujours là, planant au-dessus d’elles, arrachant à Hermione des petits soupirs aux moments les plus

inattendus, et voilant son regard d'une nostalgie rêveuse, comme si elle tentait de retenir un sonnet d'amour pour l'inclure dans sa prochaine réponse.

— Tu es bien consciente, déclara Lucy, que tes parents ne te laisseront jamais l'épouser.

Cela suffit pour qu'Hermione abandonne sa lettre un instant.

— Oui, répondit-elle d'un air agacé, tu me l'as déjà dit.

— Ce n'est qu'un simple secrétaire.

— J'avais bien compris.

— Le secrétaire de *ton père*, précisa bien inutilement Lucy.

Hermione, qui avait tenté de reprendre sa lecture, y renonça et posa la lettre.

— M. Edmonds est un homme bon et respectable, déclara-t-elle d'un air pincé.

— Je n'en doute pas, répondit Lucy, mais tu ne peux pas l'*épouser*. Ton père est vicomte. Crois-tu vraiment qu'il donnera la main de sa fille unique à un secrétaire sans le sou ?

— Mon père m'aime, marmonna Hermione d'un ton qui manquait un peu de conviction.

— Je n'essaie pas de te dissuader de contracter un mariage d'amour, commença Lucy, mais…

— Si, c'est exactement ce que tu fais, l'interrompit son amie.

— Pas du tout. Seulement, je ne vois pas pourquoi tu ne choisis pas plutôt de t'éprendre de quelqu'un que tes parents approuveraient.

Les lèvres au modelé charmant d'Hermione se plissèrent en une moue de frustration.

— Tu ne comprends pas.

— Qu'y a-t-il à comprendre ? Tu ne penses pas que ta vie serait un peu plus simple si tu tombais amoureuse d'un homme convenable ?

— Lucy, on ne choisit pas de qui l'on s'éprend.

Lucy croisa les bras.

— Et pourquoi pas ?

Hermione la regarda, bouche bée.

— Lucinda Abernathy, tu n'as absolument rien compris.

— Tu me l'as déjà dit, riposta celle-ci d'un ton sec.

— Comment peux-tu imaginer une seule seconde que l'on décide de tomber amoureux ? s'emporta Hermione. Cela ne dépend pas de soi. Cela arrive, c'est tout. En un instant.

— Alors ça, je n'y crois pas.

Puis, incapable de résister, elle ajouta :

— Je n'y crois pas une seule seconde.

— Pourtant, c'est ainsi, insista Hermione. Je le sais puisque je l'ai vécu. Je n'avais pas l'*intention* d'avoir un coup de foudre.

— Ah non ?

— Non, répliqua Hermione en lui jetant un regard noir. Pas du tout. J'étais persuadée que j'allais trouver un mari à Londres. Franchement, qui s'attendrait à rencontrer quelqu'un à *Fenchley* ?

Il fallait être natif de Fenchley pour se permettre un tel dédain !

Lucy leva les yeux au ciel, puis pencha la tête de côté, attendant qu'Hermione termine.

Ce que celle-ci n'apprécia pas.

— Oh, ne me regarde pas ainsi ! marmonna-t-elle.

— Comment ?

— Comme tu le fais.

— Je répète, comment ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire, riposta Hermione, l'air irrité.

— Ça alors ! s'écria Lucy. J'ai eu l'impression de voir ta mère.

Hermione tressaillit sous l'affront.

— Ce n'est pas gentil.

— Ta mère est très jolie.

— Pas quand elle se fâche.

— Ta mère est très jolie, même quand elle se fâche, contra Lucy, pressée de clore ce débat. Et maintenant, as-tu l'intention de me parler de ton M. Edmonds, oui ou non ?

— Pour que tu te moques de moi ?

— Pas du tout, voyons !

Hermione arqua un sourcil méfiant.

— Tu as ma parole, assura Lucy.

Bien que visiblement dubitative, Hermione commença :

— Je ne savais même pas que mon père avait engagé un nouveau secrétaire. Je me promenais dans le jardin en cherchant quelles roses à mettre sur la table quand… *je l'ai vu.*

Elle avait employé un ton si dramatique que Lucy gémit :

— Oh, Hermione !

— Tu as promis de ne pas te moquer de moi, lui rappela cette dernière en pointant un doigt accusateur. À vrai dire, je n'ai même pas vu son visage, enchaîna-t-elle. Juste l'arrière de sa tête, et la façon dont ses mèches bouclaient sur le col de son manteau.

Elle s'autorisa un soupir appuyé, puis :

— Et leur couleur, Lucy ! As-tu jamais vu des cheveux d'un blond aussi extraordinaire ?

Étant donné le nombre de fois où Lucy avait dû écouter des messieurs faire le même genre de déclaration au sujet de la chevelure d'Hermione, elle se trouvait héroïque de s'interdire tout commentaire.

Hélas ! son amie n'en avait pas terminé, loin s'en fallait.

— Quand il a tourné la tête et que j'ai vu son profil, je te jure que j'ai entendu de la musique.

Lucy fut tentée de faire remarquer que le conservatoire des Watson était situé tout près de la roseraie, mais elle tint sa langue.

— Puis il s’est retourné, poursuivit Hermione d’une voix rêveuse. Et j’ai pensé : « Je suis perdue. »

Lucy sursauta.

— Ne dis pas une chose pareille ! N’y fais même pas allusion !

Ce n’était pas là le genre de sujet qu’une jeune fille pouvait aborder d’un ton léger.

— Pas *perdue* à proprement parler, rectifia Hermione, agacée. Enfin, Lucy, je me trouvais dans la roseraie, tu n’as donc rien écouté ? C’est juste que je savais… Je *savais* que j’étais perdue pour tous les autres hommes. Aucun autre ne serait jamais digne de lui être comparé.

— Tu as déduit cela rien qu’en voyant son cou ? s’étonna Lucy.

Hermione lui adressa un regard furieux.

— Et son profil. Mais là n’est pas la question.

Lucy attendit patiemment qu’elle en arrive à ladite question, mais elle savait déjà qu’elle risquait fort de ne pas partager ses vues. Ni même de les comprendre.

— Ce qui compte, poursuivit Hermione d’une voix douce, c’est que je ne peux pas être heureuse sans lui. C’est tout simplement impossible.

— Ma foi, commença Lucy avec lenteur, car elle ne savait trop ce qu’elle pouvait ajouter à une déclaration aussi définitive, tu n’as pas l’air malheureuse pour l’instant.

— C’est uniquement parce que je sais qu’il m’attend. Et parce qu’il m’écrit qu’il m’aime, précisa Hermione en indiquant la lettre.

« Juste Ciel ! » gémit Lucy en son for intérieur.

Son amie dut l’entendre, car elle pinça les lèvres. Au bout d’une longue minute de silence, Lucy toussota et reprit :

— Ce charmant M. Bridgerton semble t’avoir remarquée.

Hermione haussa les épaules en guise de réponse.

— C'est un cadet, mais je crois qu'il dispose de bons revenus. Et il est assurément d'une bonne famille.

— Lucy, je t'ai dit que cela ne m'intéresse pas.

— Et il est très bel homme, insista Lucy avec, peut-être, un peu plus d'enthousiasme qu'elle n'était supposée en manifester.

— Eh bien, mets-lui le grappin dessus, dans ce cas, rétorqua Hermione.

Lucy ouvrit des yeux ronds.

— Tu sais bien que je ne peux pas. Je suis pratiquement fiancée à lord Haselby.

— Pratiquement, souligna Hermione.

— C'est comme si les fiançailles étaient officielles, protesta Lucy.

Ce qui était la vérité. Son oncle avait négocié l'affaire avec le comte de Davenport, le père du vicomte Haselby, longtemps auparavant. Haselby ayant une dizaine d'années de plus que Lucy, tous attendaient juste qu'elle ait l'âge requis.

Comme c'était désormais le cas, le mariage n'allait plus tarder.

Ce serait une union satisfaisante. Haselby était un homme tout à fait convenable. Il ne s'adressait pas à elle comme à une demeurée, semblait bon envers les animaux et était d'apparence plutôt avenante, en dépit d'un début de calvitie. Certes, Lucy ne l'avait rencontré qu'à trois reprises, mais tout le monde sait que la première impression est déterminante, et généralement exacte.

En outre, son oncle était son tuteur depuis que son père était mort, dix ans plus tôt. S'il n'avait certes pas manifesté une tendresse excessive envers son frère Richard et elle, il avait assumé ses responsabilités et avait pourvu à leur éducation. Lucy se devait d'obéir à ses souhaits et d'accepter le mariage qu'il avait conclu pour elle.

Enfin, pratiquement conclu.

En vérité, cela ne faisait pas une grande différence. Elle allait épouser Haselby. C'était de notoriété publique.

— Je crois que tu te sers de lui comme d'un prétexte, déclara Hermione.

Lucy se redressa vivement.

— Pardon ?

— Tu te sers de Haselby comme d'un prétexte, répéta Hermione en affichant cet air supérieur que Lucy détestait. Ainsi, tu t'interdis d'en aimer un autre.

— Et quel autre, exactement, voudrais-tu que j'aime ? La saison n'a même pas commencé !

— Peut-être, concéda Hermione, mais nous sommes sorties, pour « faire briller l'argenterie », comme vous vous plaisez à le répéter, maman et toi. Tu n'as pas vécu en recluse. Tu as rencontré un certain nombre d'hommes.

À quoi bon faire remarquer qu'aucun de ceux-ci ne la *voyait* lorsque Hermione était dans les parages ? Cette dernière nierait, mais l'une comme l'autre sauraient que ce mensonge n'avait pour but que d'épargner les sentiments de Lucy.

Hermione dardant sur elle ce regard hautain qu'elle ne réservait qu'à elle seule, Lucy se sentit obligée de se défendre.

— Il n'y a pas de prétexte, protesta-t-elle. Franchement, pourquoi en aimerais-je un autre ? Je dois épouser Haselby. C'est prévu depuis une éternité !

Elle croisa et décroisa les bras, puis finit par s'asseoir.

— Ce n'est pas une mauvaise alliance, du reste, reprit-elle. Entre nous, après ce qui est arrivé à Georgiana Whiton, je devrais ramper devant mon oncle et lui embrasser les pieds pour m'avoir arrangé un mariage aussi acceptable.

Un silence respectueux, presque horrifié, tomba entre elles. Si Hermione et Lucy avaient été catholiques, elles se seraient sûrement signées.

— À Dieu ne plaise ! murmura Hermione.

Lucy hocha la tête avec gravité. Georgiana avait été mariée à un vieillard cacochyme et goutteux. Pis, à un vieillard cacochyme et goutteux *non titré*. Au nom du Ciel, elle aurait pourtant mérité le titre de lady, après un tel sacrifice !

— Haselby n'a rien de repoussant, s'entêta Lucy. C'est un meilleur parti que bien d'autres, à tout prendre.

Hermione lui adressa un regard pénétrant.

— Ma foi, Lucy, si c'est ce que tu veux, tu sais que tu as mon soutien inconditionnel, mais pour ma part…

Elle laissa échapper un soupir tandis que ses yeux émeraude prenaient cette expression langoureuse qui faisait se pâmer des hommes faits.

— … je veux autre chose.

— Je sais, murmura Lucy.

Elle essaya de sourire, mais elle ne parvenait pas à imaginer de quelle façon Hermione pourrait réaliser son rêve. Dans le monde où elles vivaient, les filles de vicomte n'épousaient pas des secrétaires. Et il semblait à Lucy qu'Hermione serait mieux avisée de revoir ses idéaux plutôt que de vouloir changer l'ordre établi. Ce serait également plus facile.

Pour l'heure, elle était épuisée et n'avait qu'une envie : se mettre au lit. Elle s'occuperait du cas de son amie le lendemain. Elle commencerait par lui vanter les charmes de M. Bridgerton. Il ferait un soupirant parfait, d'autant qu'il semblait déjà fou d'elle.

Hermione allait retrouver le chemin de la sagesse. Elle y veillerait personnellement.

3

Où notre héros ne ménage pas ses efforts.

Le jour qui suivit s'annonça clair et lumineux. Alors que Gregory était à la table du petit déjeuner, sa belle-sœur s'approcha de lui, une ébauche de sourire aux lèvres. De toute évidence, elle complotait quelque chose.

— Bonjour, roucoula-t-elle d'un air trop innocent pour être honnête.

Tout en continuant d'empiler des œufs au bacon sur son assiette, Gregory hocha la tête.

— Kate, la salua-t-il.

— Avec ce temps superbe, je me suis dit que ce serait une bonne idée d'organiser une promenade jusqu'au village.

— Pour acheter des rubans et des dentelles ?

— Précisément. Il me semble important de soutenir les commerçants locaux, vous n'êtes pas de mon avis ?

— Certes, murmura Gregory. Bien que je ne fasse pas un usage immodéré de rubans et de dentelles.

Kate ignora le sarcasme.

— Nos jeunes invitées ont de l'argent de poche qu'elles ne savent pas comment dépenser. Si je ne les envoie pas en ville, elles seraient bien capables d'organiser un tripot dans le salon rose.

Voilà quelque chose qu'il aurait bien aimé voir !

— Or, poursuivit Kate avec détermination, si elles sortent, il faut que je leur fournisse une escorte.

Comme Gregory ne répondait apparemment pas assez vite, elle insista :

— Une *escorte*.

Il se racla la gorge.

— Dois-je en déduire que vous me demandez d'aller à pied jusqu'au village cet après-midi ?

— Ce matin, rectifia-t-elle. Et puisque j'ai décidé de former des couples, et qu'en tant que membre du clan Bridgerton, vous êtes mon gentleman préféré, je suis venue vous demander si, par hasard, vous ne souhaiteriez pas accompagner une jeune femme en particulier.

Kate était une redoutable marieuse, mais, pour une fois, Gregory accueillit avec gratitude sa tendance à se mêler des affaires des autres.

— Puisque vous en parlez, commença-t-il, il y a…

— Excellent choix ! s'écria Kate en applaudissant. Lucy Abernathy, c'est parfait.

Lucy Aber…

— Lucy Abernathy ? répéta-t-il, interloqué. Lady Lucinda ?

— Oui, vous formiez tous les deux un couple parfaitement assorti, hier soir, et je dois vous avouer, Gregory, que j'ai une immense affection pour elle. Elle affirme qu'elle est pratiquement fiancée, mais si vous voulez mon opinion…

— Lady Lucinda ne m'intéresse pas, l'interrompit-il, refusant de courir le risque d'attendre qu'elle reprenne son souffle.

— Ah non ?

— Non, pas du tout. Je…

Bien qu'ils soient seuls dans la salle du petit déjeuner, il se pencha en avant. Cela lui aurait semblé étrange et, pour tout dire, un brin embarrassant de poursuivre à haute voix.

— Hermione Watson, murmura-t-il. Je voudrais escorter Mlle Watson.

— Vraiment ?

Kate n'avait pas l'air exactement déçue, résignée, plutôt. Comme si elle avait déjà vécu cette même scène. À de nombreuses reprises.

Diable.

— Oui, répondit Gregory, tandis qu'une vague de contrariété montait en lui, menaçant de le submerger.

D'abord, il était fâché contre Kate, parce que, eh bien… Elle était là, devant lui, et il était désespérément amoureux, et tout ce qu'elle trouvait à dire, c'était *Vraiment ?* Ensuite, il était de mauvaise humeur, et ce, depuis le réveil, s'aperçut-il. Il avait mal dormi, incapable de chasser de ses pensées la belle Hermione – la grâce de sa nuque, le vert de ses yeux, les douces inflexions de sa voix… Jamais, au grand jamais, il n'avait été aussi sensible aux charmes d'une femme ! Il était certes soulagé d'avoir enfin trouvé celle qu'il allait épouser, mais il était quelque peu déconcerté qu'elle ne manifeste pas le même enthousiasme à *son* égard.

Dieu sait qu'il avait rêvé de cet instant ! Chaque fois qu'il avait imaginé la rencontre avec le grand amour de sa vie, la dame était demeurée floue dans ses pensées. Elle n'avait ni nom ni visage… En revanche, elle avait toujours ressenti un élan de passion égal au sien. Et elle ne l'avait certainement pas éconduit en lui suggérant de danser avec sa meilleure amie !

— Soit, concéda Kate. Hermione Watson.

Puis elle laissa échapper l'un de ces soupirs dont les femmes ont le secret lorsqu'elles voudraient vous dire quelque chose que vous seriez parfaitement incapable de comprendre, même si elles vous l'exprimaient dans les termes les plus clairs, ce qu'elles ne faisaient bien sûr jamais.

C'était Hermione Watson. Ce serait Hermione Watson.

Bientôt.

Peut-être même dès ce matin.

— Crois-tu qu'il y ait autre chose à acheter au village que des dentelles et des rubans ? demanda Hermione à Lucy tandis qu'elles enfilaient leurs gants.

— Je l'espère ! C'est toujours pareil, lorsqu'on est invité chez des amis. On nous envoie acheter des dentelles et des rubans avec notre argent de poche. J'ai déjà de quoi décorer toute une maison. Ou du moins, un petit cottage au toit de chaume…

Un sourire joyeux éclaira le visage d'Hermione.

— Et en ajoutant les miens, nous pourrions refaire un…

Elle marqua une pause, pensive, et sourit de nouveau.

— … un grand cottage au toit de chaume !

Lucy lui rendit son sourire. Hermione était si loyale ! Personne ne le remarquait, bien entendu. Personne ne se donnait la peine de regarder plus loin que son beau visage. Cela dit, pour être honnête, Hermione se livrait trop peu devant ses admirateurs pour que ceux-ci découvrent ses qualités. Ce n'était pas par timidité, en vérité, même si elle n'était pas aussi directe que Lucy, mais parce qu'elle était plus secrète. Elle ne souhaitait pas partager ses pensées et ses opinions avec des gens qu'elle ne connaissait pas.

Ce qui achevait de rendre les hommes désespérément fous d'elle.

Lady Bridgerton leur avait demandé d'être là à 11 heures précises.

— Au moins, il ne devrait pas pleuvoir, fit remarquer Lucy comme elles pénétraient dans l'un des nombreux salons du manoir.

La dernière fois qu'on les avait envoyées acheter des fanfreluches, il y avait eu du crachin pendant tout le trajet du retour. Elles étaient restées sous le couvert des arbres, et donc relativement au sec, mais leurs bottines avaient été presque irrécupérables. Et Lucy avait éternué pendant une bonne semaine.

— Bonjour, lady Lucinda ! Mademoiselle Watson !

C'était lady Bridgerton, leur hôtesse. Elle les rejoignit de ce pas décidé qui lui était coutumier. Sa chevelure sombre était relevée en un chignon strict et son regard pétillait d'intelligence et de vivacité.

— Eh bien, vous êtes les dernières ! déclara-t-elle.

— Vraiment ? s'écria Lucy, mortifiée.

Elle *détestait* être en retard.

— Je suis tout à fait confuse, reprit-elle. N'aviez-vous pas dit 11 heures ?

— Oh, mais ne soyez pas embarrassée ! protesta lady Bridgerton. Je vous avais en effet donné rendez-vous à 11 heures, mais c'est parce que j'avais prévu que mes invités partent par petits groupes.

— Par petits groupes ? répéta Hermione.

— Oui, c'est bien plus sympathique ainsi, vous ne trouvez pas ? J'ai huit dames et huit messieurs. Si vous vous mettez tous en route en même temps, vous ne parviendrez jamais à avoir une vraie conversation. Et je ne parle pas de la largeur de la route. Je ne voudrais pas que vous vous marchiez sur les pieds les uns les autres.

Lucy aurait pu rétorquer que l'union fait la force, mais elle préféra garder son opinion pour elle. Lady Bridgerton avait manifestement une idée en tête et Lucy, qui vouait une grande admiration à la vicomtesse, était curieuse de savoir laquelle.

— Mademoiselle Watson, vous serez escortée par le frère de mon mari. J'ai cru comprendre que vous aviez fait sa connaissance hier soir ?

Hermione hocha poliment la tête.

Lucy réprima un sourire. M. Bridgerton n'avait pas perdu son temps. Bien joué !

— Quant à vous, lady Lucinda, reprit lady Bridgerton, vous irez avec M. Berbrooke.

Elle accompagna ses paroles d'un petit sourire gêné, comme pour s'excuser.

— Il est de la famille, en quelque sorte, ajouta-t-elle. Et c'est un compagnon agréable.

— De la famille ? répéta Lucy, qui ne savait comment interpréter le ton hésitant de lady Bridgerton. En quelque sorte ?

— Oui. L'une des sœurs de la femme de l'un des frères de mon époux est mariée au frère de M. Berbrooke.

— Oh ! fit Lucy en se composant une expression neutre. Alors vous êtes proches ?

Lady Bridgerton s'esclaffa.

— Je vous adore, lady Lucinda ! Quant à Neville… Ma foi, je suis certaine que vous le trouverez… distrayant. Ah, le voilà justement !

Lucy regarda lady Bridgerton se diriger vers la porte pour accueillir M. Berbrooke. Elle avait déjà fait la connaissance de ce dernier, bien sûr, puisque tous les invités avaient été présentés les uns aux autres, mais elle n'avait pas eu l'occasion de converser avec lui, et ne l'avait ensuite aperçu que de loin. Il semblait plutôt affable et avait l'air d'un bon vivant, avec son teint coloré et sa masse de cheveux blonds.

— Bonjour, Lady Bridgerton ! lança-t-il, avant de se cogner contre une console. Excellent petit déjeuner, ce matin. Surtout les harengs

fumés.

— Merci, répondit leur hôtesse en jetant un regard nerveux en direction du vase chinois qui tanguait dangereusement sur ladite console. Vous vous souvenez de lady Lucinda, j'imagine ?

Les intéressés se saluèrent, puis M. Berbrooke demanda à Lucy :

— Vous aimez les harengs fumés ?

Indécise, elle regarda Hermione, puis lady Bridgerton, qui ne semblaient pas moins abasourdies qu'elle-même, et se contenta de répondre :

— Eh bien… oui.

— Excellent ! Tiens ? On dirait une sterne huppée, dehors !

Lucy battit des cils. Elle se tourna vers lady Bridgerton, et remarqua que celle-ci fuyait son regard.

— Une sterne huppée, dites-vous ? murmura-t-elle finalement, faute d'une réponse plus appropriée.

Elle rejoignit M. Berbrooke, qui s'était approché de la fenêtre, et observa le ciel. Elle ne vit pas le moindre oiseau.

En revanche, du coin de l'œil, elle aperçut M. Bridgerton, qui venait d'entrer dans la pièce et déployait déjà tous ses efforts pour séduire Hermione. Seigneur, quel sourire dévastateur ! Il éclairait jusqu'à son regard, contrairement à la plupart des jeunes aristocrates blasés qu'elle connaissait. Lorsqu'il souriait, il semblait sincère.

Ce qui n'était guère étonnant, après tout, puisqu'il s'adressait à Hermione, dont il était visiblement déjà très épris.

Lucy n'entendait pas leur échange, mais l'expression d'Hermione était on ne peut plus révélatrice. Son amie ne faisait que tolérer poliment les attentions de M. Bridgerton et accepter ses flatteries d'un hochement de tête ou d'un sourire, alors que son esprit était loin, très loin de là.

Auprès de ce maudit M. Edmonds.

Serrant les dents, Lucy feignit de chercher des sternes, huppées ou non, avec M. Berbrooke. Elle n'avait aucune raison de penser que M. Edmonds n'était pas un charmant jeune homme, mais la vérité, c'était que les parents d'Hermione n'accepteraient jamais cette union. Hermione avait beau s'imaginer qu'elle pourrait se contenter d'un salaire de secrétaire, Lucy était persuadée qu'une fois passé l'euphorie des débuts du mariage, son amie serait au désespoir.

Elle pouvait faire tellement mieux ! Épouser qui elle voulait. Tout lui était possible. Si elle le désirait, elle pourrait devenir une figure incontournable de la bonne société.

Tout en continuant de hocher la tête et d'écouter d'une oreille distraite M. Berbrooke, qui était revenu à la question des harengs fumés, Lucy étudia discrètement M. Bridgerton. Il était parfait. Il n'était pas titré, certes, mais Lucy n'était pas cynique au point de penser qu'Hermione ne devait choisir un époux que dans les plus hautes sphères de l'aristocratie – elle trouvait juste que celle-ci ne pouvait s'allier à un simple secrétaire.

En outre, M. Bridgerton était exceptionnellement séduisant. Et sa famille était tout à fait charmante et respectable, ce que Lucy considérait comme un point en sa faveur, car lorsque l'on épouse un homme, on épouse aussi sa famille, d'une certaine façon.

Mais le plus important, c'est que, elle n'en doutait pas un instant, il rendrait Hermione heureuse, même si celle-ci l'ignorait encore.

— Je vais m'occuper de cela, marmonna-t-elle.

— Quoi ? s'écria M. Berbrooke. Vous avez repéré la sterne ?

— Là-bas, dit Lucy en désignant un arbre.

— Ah oui ? fit-il en se penchant.

— Lucy ? appela Hermione.

Lucy pivota sur ses talons.

— Y allons-nous ? M. Bridgerton est impatient de se mettre en route.

— Je suis à votre disposition, mademoiselle Watson, déclara l'intéressé. Nous partirons quand vous le souhaiterez.

Hermione adressa à Lucy un regard qui disait clairement qu'*elle* était impatiente de se mettre en route.

— Dans ce cas, allons-y, répondit-elle donc.

Prenant le bras que lui offrait M. Berbrooke, ils quittèrent le manoir. Elle parvint à ne pousser qu'un seul cri alors qu'elle avait trébuché à trois reprises sur… eh bien, sur elle ne savait trop quoi. Étrangement, même sur cette pelouse aussi lisse qu'un tapis de billard, M. Berbrooke réussissait l'exploit de trouver chaque racine, pierre ou bosse, et de l'y mener directement.

Quelle guigne !

Lucy se prépara intérieurement à d'autres infortunes. Cette sortie s'annonçait calamiteuse, mais productive. Lorsqu'ils seraient de retour au manoir, Hermione ne manquerait pas de ressentir une certaine curiosité à l'égard de M. Bridgerton.

Elle allait y veiller.

Si Gregory avait éprouvé le moindre doute à l'endroit de Mlle Hermione Watson, celui-ci disparut dès que la main de la jeune fille se posa au creux de son coude. Il y avait dans ce geste une évidence, la sensation inexplicable, presque mystique, que deux moitiés se retrouvaient. Mlle Watson et lui étaient bel et bien faits l'un pour l'autre.

Et il était fou d'elle.

Il ne s'agissait même pas de désir. Non, rien d'aussi commun qu'un vulgaire appétit sensuel. C'était différent. C'était plus… subtil. Il avait simplement envie qu'elle soit à lui. Il voulait être certain qu'elle

porterait son nom, mettrait ses enfants au monde, le regarderait avec amour chaque matin devant une tasse de chocolat chaud.

Il aurait aimé le lui dire, partager ses rêves avec elle, lui dépeindre le tableau de leur vie ensemble telle qu'il l'imaginait, mais il n'était pas naïf à ce point. Aussi se contenta-t-il de déclarer :

— Vous êtes rayonnante, ce matin, mademoiselle Watson.

— Merci, répondit-elle.

Et elle s'en tint là.

Toussotant pour s'éclaircir la voix, Gregory reprit :

— Avez-vous bien dormi ?

— Très bien, merci.

— Appréciez-vous votre séjour ici ?

— Beaucoup, merci.

Bizarre. Il avait toujours supposé que la conversation avec la femme de sa vie serait *un tout petit peu* plus facile.

Il se souvint alors qu'elle se croyait éprise d'un autre homme. Un homme qui n'était pas convenable, à en juger par la réflexion de lady Lucinda qui l'avait qualifié, lui, de *moindre mal*.

Il regarda ladite lady Lucinda qui, à quelques mètres devant eux, trébuchait au bras de Neville, ce dernier n'ayant jamais appris à adapter son pas à celui d'une dame. Elle s'en sortait plutôt bien, mais il semblait à Gregory avoir entendu un petit cri de douleur.

— Mademoiselle Watson, depuis combien de temps connaissez-vous lady Lucinda ? s'enquit-il.

Il le savait déjà, bien sûr, puisque celle-ci le lui avait dit la veille, mais il ne savait que demander d'autre. Et, surtout, il lui fallait une question à laquelle elle ne pourrait pas répondre par *oui, non,* ou *merci*.

— Trois ans, fit-elle. C'est ma meilleure amie.

Son visage s'animant enfin, elle déclara :

— Nous devrions les rattraper.

— Lady Lucinda et M. Berbrooke ?

— Oui, répondit-elle avec un brin d'impatience.

Gâcher une précieuse occasion d'être en tête à tête avec Mlle Watson était bien la dernière chose dont Gregory avait envie, mais il se fit tout de même un devoir de héler Berbrooke pour lui demander de s'arrêter. Ce dernier pivota si brusquement que lady Lucinda faillit perdre l'équilibre et le heurta.

Elle poussa un petit cri de surprise.

Mlle Watson en profita pour lâcher le bras de Gregory et s'élancer vers son amie.

— Lucy ! s'écria-t-elle. Oh, ma chère Lucy, t'es-tu fait mal ?

— Pas du tout, répondit celle-ci, manifestement déconcertée par cet élan de sollicitude un peu excessif.

— Laisse-moi te soutenir, proposa Mlle Watson en prenant le coude de son amie d'autorité.

— Vraiment, ce n'est pas nécessaire, assura lady Lucinda en se dégageant, ou du moins, en essayant.

— J'insiste.

— Ce n'est absolument pas indispensable, protesta lady Lucinda.

Gregory regrettait de ne pas voir son visage, car il aurait juré qu'elle grinçait des dents.

— Eh, eh ! ricana Berbrooke. Il va peut-être falloir que je vous prenne par le bras, Bridgerton !

Gregory darda sur lui un œil impassible.

— Pas question.

Berbrooke cilla.

— Voyons, c'était une blague !

— J'avais compris, répondit Gregory en réprimant un soupir agacé.

Il connaissait Neville Berbrooke depuis qu'ils étaient en culottes courtes, et faisait généralement preuve de plus de patience envers lui, mais en cet instant précis, il éprouvait une irrésistible envie de lui passer une muselière.

De leur côté, les deux jeunes filles étaient en train de se livrer à un échange animé, mais à voix si basse qu'il lui était impossible de distinguer leurs paroles. Au demeurant, il n'aurait pas compris grand-chose même si elles avaient crié. Selon toutes les apparences, il s'agissait d'un sujet exclusivement féminin. Lady Lucinda essayait toujours de se libérer… et Mlle Watson refusait purement et simplement de la lâcher.

— Elle est blessée, gémit Hermione, qui se tourna vers lui en battant des cils.

En battant des cils ? C'est cet instant-*là* qu'elle choisissait pour faire la coquette ?

— Pas du tout, répliqua lady Lucinda. Nous pouvons poursuivre notre promenade.

Gregory n'aurait su dire s'il était amusé ou humilié par cette scène. Mlle Watson, c'était évident, ne souhaitait pas sa présence. Si certains hommes adoraient qu'on leur résiste, lui avait personnellement toujours préféré les femmes souriantes, amicales et, pour tout dire, consentantes.

Mlle Watson se retourna soudain, et il aperçut sa nuque (que diable trouvait-il à sa nuque ?). De nouveau en proie à la fièvre amoureuse qui l'avait embrasé la veille, il s'exhorta à ne pas perdre espoir. Après tout, ils se connaissaient depuis moins de vingt-quatre heures. Elle avait besoin de temps pour apprendre à l'apprécier. L'amour ne frappait pas tout le monde avec la même rapidité. Son frère Colin, par exemple, connaissait depuis des années celle qu'il

allait épouser lorsqu'il s'était avisé qu'ils étaient destinés l'un à l'autre.

Certes, Gregory n'avait pas l'intention de patienter aussi longtemps, mais cela éclairait sa propre situation sous un jour moins déprimant.

Très vite, il devint évident que Mlle Watson ne céderait pas et ne lâcherait pas le bras de son amie. Ils se remirent donc en marche, Gregory aux côtés de Mlle Watson, tandis que Berbrooke déambulait quelque part dans le voisinage de lady Lucinda.

— Monsieur Bridgerton, racontez-nous ce que cela fait que d'appartenir à une famille aussi nombreuse, fit lady Lucinda. Hermione et moi, nous n'avons qu'un seul frère.

— Moi, j'en ai trois, déclara Berbrooke. Nous ne sommes que des garçons. Sauf ma sœur, bien entendu.

— C'est… commença Gregory.

Il était sur le point de leur offrir sa réponse habituelle, à savoir que cela rendait fou et apportait plus d'ennuis que de satisfactions, mais, curieusement, il s'entendit déclarer :

— En vérité, c'est réconfortant.

— Réconfortant ? répéta lady Lucinda. Voilà qui est intrigant.

Se penchant devant Mlle Watson, elle posa sur lui son regard bleu brillant de curiosité.

— Je trouve qu'il y a quelque chose de réconfortant dans le fait d'avoir une famille, commença-t-il lentement. De *savoir* qu'ils sont là, tout simplement. Que, si j'ai des problèmes, ou juste envie d'une bonne conversation, je pourrais toujours compter sur eux.

Ce qui était vrai. Il ne l'avait jamais formulé ainsi, mais c'était exactement cela. Il n'était pas aussi proche de ses frères que ces derniers l'étaient entre eux, mais c'était naturel étant donné leur différence d'âge. Lorsqu'ils étaient de jeunes célibataires appréciant

les joies de la vie, il était encore étudiant à Eton. Et à présent, tous les trois étaient mariés et pères de famille.

Pourtant, il savait que, s'il avait besoin d'eux, ou de ses sœurs, d'ailleurs, il n'avait qu'à les appeler.

Il ne l'avait jamais fait, du reste, mais il savait qu'il le pouvait. C'était plus que bien des hommes n'en avaient en ce bas monde, plus que la plupart auraient jamais.

— Monsieur Bridgerton ?

Il cligna des yeux. Lady Lucinda le fixait d'un air perplexe.

— Désolé, murmura-t-il. Je crois que j'étais perdu dans mes pensées.

Il lui adressa un sourire, secoua la tête, puis regarda Mlle Watson qui, à son grand étonnement, était également en train de le dévisager de ses yeux immenses si extraordinairement verts. Un instant, il sembla à Gregory qu'un courant électrique passait entre eux. Elle lui adressa un faible sourire, comme si elle était embarrassée d'avoir été surprise en train de l'observer, et détourna le regard.

Le cœur de Gregory fit une cabriole dans sa poitrine.

— C'est exactement ce que je ressens à propos d'Hermione, observa lady Lucinda. Elle est ma sœur de cœur.

— Mlle Watson est assurément une jeune femme exceptionnelle, murmura Gregory, avant d'ajouter : Tout comme vous, bien sûr.

— Elle peint de magnifiques aquarelles, l'informa lady Lucinda.

Une adorable rougeur tinta les pommettes d'Hermione.

— Lucy ! protesta-t-elle.

— C'est vrai, insista celle-ci.

— Moi aussi, j'aime bien barbouiller, intervint Neville d'un ton jovial. Dommage que je salisse ma chemise chaque fois.

Gregory lui jeta un coup d'œil. Entre son instructive conversation avec lady Lucinda et son troublant échange de regards avec

Mlle Watson, il avait presque oublié sa présence.

— Mon valet déteste ça, poursuivit Berbrooke. Je me demande bien pourquoi ils n'ont pas encore inventé une peinture qui ne tache pas le lin.

Il marqua une pause, l'air profondément absorbé.

— Ou la laine, ajouta-t-il.

— Et vous-même, monsieur Bridgerton, aimez-vous peindre ? s'enquit lady Lucinda.

— Je n'ai, hélas, aucun talent, avoua Gregory. En revanche, mon frère Benedict est un artiste de renom. Deux de ses toiles sont accrochées à la National Gallery.

— Oh, mais c'est merveilleux ! s'écria lady Lucinda. Tu entends cela, Hermione ? Il faut que tu demandes à M. Bridgerton de te présenter son frère.

— Je ne voudrais pas déranger ces messieurs, répondit Hermione modestement.

— Ce serait un plaisir, protesta Gregory, tout sourire. En outre, Benedict adore discuter peinture. J'ai souvent du mal à suivre la conversation, il est si passionné.

— Tu vois, conclut Lucy en tapotant le bras de son amie. M. Bridgerton et toi avez beaucoup en commun.

Même Gregory trouvait le compliment exagéré, mais il s'abstint de tout commentaire.

— Le velours, décréta Berbrooke.

Trois têtes se tournèrent dans sa direction.

— Plaît-il ? fit lady Lucinda.

— C'est le pire, décréta-t-il. Pour la peinture, je veux dire.

Gregory ne voyait que l'arrière de sa tête, mais il aurait juré qu'elle clignait des yeux d'un air déconcerté lorsqu'elle demanda :

— Vous portez du velours lorsque vous peignez ?

— Oui, s'il fait froid.

— Comme c'est… original.

Le visage de Berbrooke s'éclaira.

— Vous trouvez ? J'ai toujours voulu être original.

— Vous l'êtes, dit-elle, et Gregory ne perçut aucune trace de moquerie dans sa voix. Vous l'êtes assurément, monsieur Berbrooke.

Celui-ci prit une expression béate.

— Original. J'adore ! Original !

Souriant aux anges, il répéta le mot d'un air gourmand.

Le petit groupe poursuivit sa route dans un silence amical, ponctué par les tentatives occasionnelles de Gregory d'engager la conversation avec Mlle Watson. Il y parvenait parfois, mais la plupart du temps, c'était avec lady Lucinda qu'il finissait par discuter. Du moins, lorsqu'il n'essayait pas d'arracher une réponse à Mlle Watson.

Et pendant tout ce temps, Berbrooke continua de jacasser, ou plutôt de soliloquer, au sujet de sa toute nouvelle originalité.

Enfin, les premières habitations du village apparurent. Berbrooke se déclara *originalement* affamé, sans que quiconque sache exactement ce qu'il entendait par là, aussi Gregory emmena-t-il le quatuor jusqu'au *White Hart*, une auberge qui servait une cuisine assez rustique, mais toujours goûteuse.

— Nous devrions faire un pique-nique, suggéra lady Lucinda. Ne serait-ce pas merveilleux ?

— Excellente idée, décréta Berbrooke en la contemplant comme si elle était une déesse.

Gregory fut un peu surpris par son expression d'admiration fervente, mais lady Lucinda ne parut pas s'en apercevoir.

— Qu'en pensez-vous, mademoiselle Watson ? demanda-t-il.

Hélas, la dame regardait sans le voir un tableau accroché au mur, l'air rêveur.

— Mademoiselle Watson ?

Ayant enfin obtenu son attention, il demanda :

— Aimeriez-vous faire un pique-nique ?

— Oh, oui, ce serait charmant.

Puis elle s'absorba de nouveau dans ses pensées, ses jolies lèvres plissées en une moue nostalgique, presque mélancolique.

Ravalant sa déception, Gregory s'en alla passer commande. Le tavernier, qui connaissait bien la famille, lui donna deux nappes propres à étendre sur l'herbe et promit de leur faire porter un panier de victuailles.

— Excellent travail, monsieur Bridgerton, le félicita lady Lucinda. N'est-ce pas, Hermione ?

— Oui, en effet.

— J'espère qu'il y aura des tartes, déclara Berbrooke en tenant la porte ouverte pour les dames. J'ai toujours de la place pour de la tarte.

Gregory cala la main de Mlle Watson au creux de son coude avant qu'elle puisse s'échapper.

— J'ai demandé un assortiment de plats, lui dit-il à mi-voix. J'espère que vous y trouverez de quoi satisfaire votre appétit.

Elle leva les yeux vers lui, et cela recommença. Cette sensation que ses poumons se vidaient d'un coup et qu'il se noyait dans son regard. Il savait qu'elle éprouvait des sensations identiques. Il le fallait. Il était impossible que ce ne soit pas le cas, alors que lui-même avait l'impression que ses jambes ne le portaient plus.

— Je suis sûre que ce sera parfait, dit-elle.

— Avez-vous le bec sucré ?

— Oui, admit-elle.

— Alors vous avez de la chance. M. Gladdish m'a promis d'inclure l'une des tartes aux groseilles de Mme Gladdish, qui sont célèbres

dans toute la région.

— Une tarte ? répéta Berbrooke avec enthousiasme. Il a bien dit qu'il y aurait de la tarte ? répéta-t-il à l'adresse de lady Lucinda.

— Il me semble, oui.

Berbrooke poussa un soupir d'aise.

— Vous aimez la tarte, lady Lucinda ?

Un soupçon d'exaspération passa sur le visage de celle-ci tandis qu'elle demandait :

— Quelle sorte de tarte, monsieur Berbrooke ?

— Oh, n'importe laquelle ! Sucrée, salée, aux fruits, à la viande…

— Eh bien…

Elle toussota, regarda autour d'elle comme si elle espérait trouver de l'aide auprès des maisons et des arbres.

— Je… euh… je suppose que j'aime la plupart des tartes.

C'est à cet instant que Gregory comprit que Berbrooke était tombé amoureux.

Pauvre lady Lucinda !

Ils traversèrent la rue principale et gagnèrent une prairie. Gregory déplia les nappes qu'il étendit sur l'herbe. Finaude, lady Lucinda s'assit la première et fit signe à Berbrooke de s'installer près d'elle, ne laissant d'autre choix à Gregory et à Mlle Watson que de partager la deuxième nappe.

Gregory s'employa alors à gagner le cœur de cette dernière.

4

Où notre héroïne donne un conseil, notre héros le suit, et tout le monde mange trop de tarte.

Il ne s'y prenait pas du tout comme il fallait.

Lucy regarda par-dessus l'épaule de M. Berbrooke en réprimant un froncement de sourcils. M. Bridgerton tentait vaillamment de conquérir les faveurs d'Hermione, et Lucy devait reconnaître que dans des circonstances normales, avec une autre jeune fille, il y serait aisément parvenu. N'importe laquelle de ses camarades de pension serait follement amoureuse de lui à l'heure qu'il était. Elles le seraient même *toutes*, en fait.

Toutes, sauf Hermione.

Il en faisait trop. Il était trop zélé, trop prévenant, trop… trop… Eh bien, trop amoureux, pour tout dire. Ou du moins, trop énamouré.

M. Bridgerton était charmant, bel homme, et fort intelligent, mais cela n'avait rien de nouveau aux yeux d'Hermione. Lucy ne comptait plus le nombre de gentlemen qui avaient entouré son amie des mêmes attentions. Certains étaient pleins d'esprit, d'autres très empressés. Ils lui offraient des fleurs et des douceurs, lui composaient des poèmes, l'un d'entre eux lui avait même apporté un chiot

(aussitôt refusé par la mère d'Hermione, laquelle avait informé le pauvre homme que l'habitat naturel des chiens n'incluait pas les tapis d'Aubusson, la porcelaine de Chine ou elle-même).

Mais en dépit des apparences, ils étaient tous les mêmes. Ils étaient suspendus à ses lèvres, la couvaient de regards fervents comme si elle était une déesse descendue de l'Olympe, et se bousculaient pour lui déclamer des compliments, sans jamais se rendre compte de leur désespérant manque d'originalité.

Si M. Bridgerton voulait vraiment piquer la curiosité d'Hermione, il allait devoir changer de tactique.

— Encore un peu de tarte aux groseilles, lady Lucinda ? proposa M. Berbrooke.

— Oui, s'il vous plaît, murmura-t-elle, ne serait-ce que pour l'occuper afin de réfléchir à ce qu'il convenait de faire.

Elle refusait de laisser Hermione gâcher sa vie à cause de M. Edmonds, et, vraiment, M. Bridgerton était parfait. Il avait juste besoin d'un petit coup de pouce.

— Oh, mais Hermione n'a pas de tarte ! s'exclama-t-elle.

— Pas de tarte ? répéta M. Berbrooke.

Lucy le regarda en battant des cils – une technique qu'elle maîtrisait assez mal – et demanda :

— Auriez-vous la bonté de lui en servir une part ?

Comme il hochait la tête, elle se leva.

— Je vais aller me dégourdir les jambes, annonça-t-elle. Il y a de jolies fleurs au bout de ce champ. M. Bridgerton, connaissez-vous la flore locale ?

Celui-ci lui jeta un coup d'œil, visiblement surpris par sa question.

— Un peu, répondit-il.

Sans faire mine de se lever.

Profitant de ce qu'Hermione était en train d'assurer à M. Berbrooke qu'elle adorait la tarte aux groseilles, Lucy désigna les fleurs d'un impérieux coup de menton, tout en décochant à M. Bridgerton le genre de regard qui signifiait clairement : « Venez avec moi. »

Il parut d'abord interloqué puis, reprenant rapidement ses esprits, il bondit sur ses pieds.

— Me permettez-vous de vous éclairer de mes modestes lumières, lady Lucinda ?

— Ce serait merveilleux ! s'écria-t-elle avec un enthousiasme peut-être un poil excessif.

Hermione lui lança un coup d'œil soupçonneux, mais Lucy savait qu'elle ne proposerait pas de se joindre à eux, car cela reviendrait à encourager M. Bridgerton à croire qu'elle recherchait sa compagnie.

Hermione était donc condamnée à rester en tête à tête avec M. Berbrooke et la tarte aux groseilles. Ce qui n'était que justice, songea Lucy.

— Je crois que ceci est une marguerite, fit M. Bridgerton une fois qu'ils eurent traversé le champ. Et cette bleue en épi, là-bas… Eh bien, je n'en ai aucune idée.

— C'est un pied-d'alouette, lâcha Lucy avec brusquerie. Et vous savez très bien que je ne vous ai pas demandé de venir pour faire un herbier.

— Je le soupçonnais.

Elle décida d'ignorer le sarcasme.

— Je voulais vous donner un conseil.

— Vraiment, fit-il d'une voix traînante.

Sauf que ce n'était pas une question.

— Vraiment.

— Et quel est donc ce conseil ?

Ne voyant pas comment présenter l'affaire de manière plus diplomate, elle le regarda droit dans les yeux et déclara :

— Vous vous y prenez de la pire façon qui soit.

— Je vous demande pardon ? fit-il d'un ton guindé.

Lucy ravala un gémissement. Voilà qu'elle avait piqué sa fierté. Maintenant, il allait sûrement se montrer insupportable.

— Si vous voulez séduire Hermione, expliqua-t-elle, il faut changer d'approche.

M. Bridgerton la regarda d'un air qui n'était pas du mépris, mais s'en rapprochait furieusement.

— Je suis tout à fait capable de courtiser une jeune fille sans aide.

— Je n'en doute pas. Sauf qu'Hermione est différente des autres jeunes filles.

Il ne répondit pas, et Lucy comprit qu'elle avait marqué un point. Lui aussi pensait qu'Hermione était différente. Sinon, il ne déploierait pas autant d'efforts.

— Vous vous comportez comme tous les autres, asséna-t-elle.

— Un gentleman adore être comparé à M. Tout-le-monde, grinça-t-il.

Un certain nombre de répliques vinrent à l'esprit de Lucy, qui les ravala et déclara :

— Vous ne devez pas ressembler à tous les autres. Il faut vous distinguer du lot.

— Et comment suggérez-vous que je fasse ?

Elle prit une profonde inspiration. Il n'allait pas aimer sa réponse.

— Vous devez cesser de vous montrer aussi… empressé. Ne la traitez pas comme une princesse. En fait, vous devriez probablement l'ignorer pendant quelques jours.

Une expression méfiante se peignit sur le visage de M. Bridgerton.

— Et laisser les autres lui tourner autour ?

— Ils lui tourneront autour de toute façon, répliqua-t-elle, pragmatique. Vous n'y pourrez rien.

— Charmant.

Lucy insista.

— Si *vous* prenez vos distances, Hermione sera intriguée.

Devant l'expression dubitative de M. Bridgerton, elle poursuivit :

— Ne vous inquiétez pas, elle sait qu'elle vous plaît. Juste Ciel, après une journée comme celle-ci, il faudrait qu'elle soit stupide pour ne pas l'avoir remarqué !

Il fronça les sourcils. Lucy n'en revenait pas de s'adresser de façon aussi directe à un homme qu'elle connaissait à peine, mais aux grands maux, les grands remèdes… ou plutôt, les explications sans détour.

— Croyez-moi, reprit-elle, elle le sait. Hermione est intelligente, même si personne ne s'en aperçoit. La plupart des hommes ne voient pas au-delà de son visage.

— J'aimerais connaître son esprit, dit-il avec douceur.

Quelque chose dans son ton frappa Lucy en plein cœur. Elle le regarda au fond des yeux et eut soudain l'étrange impression qu'elle se trouvait ailleurs, et lui aussi, et que le monde disparaissait autour d'eux.

Il était différent des hommes qu'elle avait rencontrés jusqu'ici. Elle n'aurait su dire en quoi exactement, sinon qu'il avait quelque chose que les autres n'avaient pas. Et que cela faisait naître une douleur tout au fond de sa poitrine.

L'espace d'un instant, elle crut qu'elle allait fondre en larmes.

Elle ne le fit pas, bien sûr. D'abord, parce que cela n'aurait pas été convenable. Ensuite, parce que ce n'était pas son genre de pleurer sans raison.

— Lady Lucinda ?

Elle avait gardé le silence trop longtemps. Cela ne lui ressemblait pas, et…

— Elle ne vous le permettra pas, lâcha-t-elle. De connaître son esprit, je veux dire. Toutefois, vous pouvez…

Elle se racla la gorge, cligna des yeux, rassembla ses esprits, puis regarda fixement le tapis de marguerites qui scintillait dans le soleil.

— Vous pouvez l'y pousser, reprit-elle. Je suis certaine que vous en êtes capable. À condition d'être patient. Et sincère.

Il ne répondit pas tout de suite. On n'entendait que le doux sifflement de la brise. Puis il demanda à mi-voix :

— Pourquoi m'aidez-vous ?

Se tournant de nouveau vers lui, Lucy constata avec soulagement que, cette fois, le sol demeurait ferme sous ses pieds. Elle était de nouveau elle-même – résolue, pleine de bon sens, et pragmatique à l'excès. Quant à M. Bridgerton, il n'était qu'un admirateur d'Hermione parmi tant d'autres.

Tout était revenu à la normale.

— C'est vous ou M. Edmonds, avoua-t-elle.

— Voilà donc son nom, murmura-t-il.

— C'est le secrétaire du père d'Hermione. Ce n'est pas un mauvais bougre, et je ne crois pas qu'il en ait après son argent, mais le premier idiot venu comprendrait tout de suite que vous êtes un meilleur parti.

M. Bridgerton inclina la tête de côté.

— Pourquoi, je me le demande, ai-je soudain l'impression que vous venez de traiter Mlle Watson d'idiote ?

Lucy darda sur lui un regard dur.

— Ne mettez *jamais* en doute mon dévouement envers Hermione, articula-t-elle. Je ne l'aimerais pas davantage si elle était ma sœur de sang.

M. Bridgerton, et c'est tout à son crédit, lui adressa un hochement de tête respectueux et répondit :

— Je vous ai fait de la peine. Je vous présente mes excuses.

Lucy déglutit péniblement tout en faisant signe qu'elle les acceptait.

— Hermione est tout pour moi, dit-elle.

Elle songea aux vacances scolaires passées chez les Watson, et à ses séjours chez elle. Ceux-ci ne coïncidaient jamais avec ceux de son frère, et Fennworth Abbey, en la seule compagnie d'oncle Robert, était un endroit austère et glacial.

Robert Abernathy avait toujours accompli son devoir envers ses pupilles, mais c'était un homme froid et réservé. Pour Lucy, rentrer à la maison rimait avec promenades solitaires, lectures solitaires, et même repas en solitaire, oncle Robert n'ayant jamais manifesté la moindre envie de dîner avec elle. Le jour où il lui avait annoncé qu'elle allait en pension, Lucy avait failli se jeter à son cou en criant « merci ».

Sauf que, depuis sept ans qu'il était son tuteur, jamais elle ne l'avait embrassé.

Lucy avait adoré chaque instant de sa nouvelle vie de pensionnaire. C'était si merveilleux d'avoir des gens à qui parler ! Son frère Richard était parti pour Eton à l'âge de dix ans, avant même le décès de leur père, et elle avait erré dans les salons de Fennworth Abbey pendant presque une décennie sans autre compagnie que celle d'une gouvernante zélée.

À la maison, elle n'était rien de plus qu'un fardeau, mais à l'Institut de Mlle Moss, ses camarades recherchaient sa compagnie. Lorsqu'elles lui posaient des questions, elles écoutaient sa réponse. Elle n'était peut-être pas l'élève la plus populaire de l'école, mais elle y était chez elle, et c'était agréable.

On leur avait assigné la même chambre, à Hermione et à elle, dès la première année. Leur amitié avait été immédiate.

Grâce à Hermione, elle s'était sentie… mieux. Ce n'était pas seulement lié au fait d'avoir une amie, mais à celui de *savoir* qu'elle en avait une. De se dire qu'il existait, quelque part sur terre, quelqu'un dont elle était la préférée. Cela lui donnait confiance en elle.

C'était réconfortant.

En fait, cela lui rappelait ce que M. Bridgerton avait dit au sujet de sa propre famille.

Lucy savait qu'elle pouvait compter sur Hermione. Et Hermione savait qu'elle pouvait compter sur Lucy. Celle-ci n'était pas certaine qu'il y eût une autre personne au monde dont elle pouvait affirmer la même chose. Son frère, supposait-elle. Richard répondrait toujours présent si elle avait besoin de lui, mais ils se voyaient si peu, désormais. C'était vraiment dommage. Ils étaient pourtant très proches, enfants. Vivant en reclus à Fennworth Abbey, ils n'avaient eu d'autre choix que de se tourner l'un vers l'autre. Par chance, la plupart du temps, ils s'entendaient plutôt bien.

S'efforçant de revenir au présent, elle leva les yeux vers M. Bridgerton. Immobile, il l'observait, affichant un air de curiosité polie, et elle eut l'étrange impression que, si elle lui avait raconté tout cela – Hermione, Richard, Fennworth Abbey, le bonheur d'aller en pension –, il aurait compris. Cela semblait pourtant impossible de la part d'un homme issu d'une famille aussi nombreuse et dont les membres étaient si proches. Il ne pouvait savoir ce que c'était que d'être seul, ou d'avoir des choses à dire mais personne à qui les dire. Pourtant, il y avait quelque chose dans ses yeux – bien plus verts qu'elle ne le croyait, soit dit en passant, et rivés sur elle avec une intensité si troublante que…

Que quoi ? Elle tressaillit. Dieu du Ciel, que lui arrivait-il ?

— Je ne veux rien d'autre que le bonheur d'Hermione, articula-t-elle avec difficulté. J'espère que vous l'avez bien compris.

Il hocha la tête, puis jeta un coup d'œil à leurs compagnons.

— Allons-nous les rejoindre ? s'enquit-il, un sourire espiègle aux lèvres. Je crois que Neville Berbrooke a déjà fait avaler trois parts de tarte à Mlle Watson.

Lucy réprima une soudaine envie rire.

— Juste Ciel !

Avec un flegme irrésistible, il ajouta :

— Il est temps d'y aller, ne serait-ce que pour préserver la santé de Mlle Watson.

— Réfléchirez-vous à ce que je vous ai dit ? demanda Lucy en le laissant lui prendre la main pour la glisser au creux de son bras.

Il hocha la tête.

— Entendu.

— J'ai raison, vous savez. Je vous assure. Personne ne connaît Hermione mieux que moi. Et personne d'autre n'a été le témoin des tentatives – et des échecs – de ses innombrables admirateurs pour gagner ses faveurs.

Il tourna la tête vers elle, et leurs regards s'accrochèrent. Pendant quelques instants, ils demeurèrent parfaitement immobiles. Lucy comprit qu'il la jaugeait. Il la scrutait si ouvertement que cela aurait pu être embarrassant.

Ça ne l'était pas. Et c'était bien le plus déconcertant. Il l'observait comme s'il pouvait voir jusqu'aux tréfonds de son âme, et cela ne la dérangeait pas le moins du monde. En fait, l'expérience était même étrangement… agréable.

— Je serais honoré d'accepter vos conseils au sujet de Mlle Watson, déclara-t-il finalement en se mettant en marche. Et je

vous remercie de m'aider à la conquérir.

— M… merci, bégaya-t-elle, puisque cela avait été exactement son intention.

Sauf qu'elle s'apercevait soudain qu'elle n'était pas si satisfaite que cela.

Gregory suivit à la lettre les directives de lady Lucinda. Ce soir-là, alors que les invités se retrouvaient dans le salon avant le dîner, il ne s'approcha pas de Mlle Watson. Et lorsqu'ils se dirigèrent vers la salle à manger, il ne fit pas la moindre tentative pour interférer dans le plan de table afin de se retrouver assis à côté d'elle. Enfin, une fois que les messieurs, après avoir bu leur porto, eurent rejoint les dames dans le salon de musique pour un récital de piano, il mit sagement le cap vers les derniers rangs, alors même que les deux jeunes filles étaient seules et qu'il aurait été facile, voire naturel, de s'arrêter pour les saluer.

Il s'était engagé à appliquer cette tactique, même si elle était peu judicieuse, il irait donc au fond de la pièce. Il regarda Mlle Watson choisir un siège trois rangées devant lui, s'assit à son tour et s'autorisa enfin à lui caresser la nuque du regard.

Cela lui aurait paru le plus exquis des passe-temps s'il n'avait été complètement incapable de chasser de ses pensées l'absolu manque d'intérêt de la belle à son égard.

Il avait l'impression que, même s'il lui était poussé une seconde tête, il ne lui aurait rien arraché de plus qu'un de ces petits sourires polis dont elle gratifiait tout le monde. Dans le meilleur des cas.

Ce n'était pas là le genre de réaction que Gregory avait l'habitude de susciter parmi la gent féminine. Il ne s'attendait certes pas à une adulation universelle, mais tout de même, lorsqu'il déployait son charme, les résultats étaient en général plus concluants.

Tout cela était diablement agaçant.

Aussi observa-t-il les deux jeunes filles dans l'espoir qu'elles se retournent, s'agitent nerveusement, montrent d'une façon ou d'une autre qu'elles étaient conscientes de sa présence. Finalement, trois concertos et une fugue plus tard, lady Lucinda pivota lentement sur son siège.

Il n'avait pas de mal à deviner ses pensées.

Doucement. Feins de regarder vers la porte comme si tu attendais quelqu'un. Jette à peine un coup d'œil à M. Bridgerton…

Il leva son verre en guise de salut.

Elle étouffa un petit cri, du moins l'espéra-t-il, et se détourna vivement.

Gregory sourit. Il n'aurait sans doute pas dû se réjouir de sa détresse mais, jusqu'à présent, ç'avait été le seul moment agréable de la soirée.

Quant à Mlle Watson, si elle percevait la brûlure de son regard, elle n'en montrait rien. Il aurait aimé se dire qu'elle l'ignorait délibérément – ce qui aurait au moins indiqué qu'elle était consciente de sa présence. Mais en la voyant jeter de temps à autre des coups d'œil indifférents dans la pièce et murmurer ensuite à l'oreille de lady Lucinda, il devint douloureusement évident qu'elle ne l'ignorait même pas. Pour cela, il aurait fallu qu'elle l'ait remarqué.

Ce qui n'était manifestement pas le cas.

Gregory serra les dents. Certes, il ne mettait pas en doute les bonnes intentions de lady Lucinda, mais il était clair que ses conseils étaient fort mal inspirés. Il ne lui restait que cinq jours avant la fin de cette partie de campagne. Il avait perdu un temps précieux.

— Vous avez l'air de vous ennuyer.

Il tourna la tête. Sa belle-sœur venait de se glisser sur le siège voisin du sien et lui parlait à voix basse afin de ne pas déranger le

récital.

— Voilà qui n'est pas très flatteur pour ma réputation d'hôtesse, ajouta-t-elle, pince-sans-rire.

— Pas du tout, murmura-t-il. Tout est parfait, comme toujours.

Kate regarda devant elle et demeura silencieuse quelques instants avant de murmurer :

— Elle est très jolie.

Gregory ne prit pas la peine de feindre qu'il ne voyait pas de qui il parlait. Kate était trop intelligente pour une telle manœuvre. Cela dit, rien ne l'obligeait à la suivre sur ce terrain.

— En effet, répondit-il simplement.

— Je soupçonne, souffla Kate, que son cœur est engagé ailleurs. Elle n'a encouragé aucun des messieurs présents ici, et tous ont probablement tenté leur chance.

Gregory crispa les mâchoires.

— Je me suis laissé dire, poursuivit-elle, sûrement consciente qu'elle l'ennuyait mais pas découragée pour autant, que c'était ainsi depuis le début du printemps. Elle ne semble nullement à la recherche d'un mari.

— Elle s'est amourachée du secrétaire de son père, lâcha Gregory.

À quoi bon garder le secret ? Kate finissait toujours par tout savoir. En outre, peut-être pourrait-elle l'aider.

— Vraiment ? demanda-t-elle un peu trop fort.

Ayant chuchoté des excuses à la cantonade, elle demanda :

— D'où tenez-vous cela ?

Gregory allait le lui dire lorsqu'elle répondit à sa propre question :

— Oh, mais bien sûr ! Lady Lucinda. Elle doit tout savoir de l'affaire.

— Tout, confirma Gregory, flegmatique.

Kate réfléchit un instant, avant de parvenir à la conclusion qui s'imposait.

— Ses parents ne doivent pas être ravis.

— À ma connaissance, ils ne sont pas au courant.

— Allons, bon !

Kate semblait si surprise par cette nouvelle que Gregory lui lança un coup d'œil. Ses yeux étaient écarquillés, et pétillaient littéralement.

— Essayez de vous contenir, marmonna-t-il.

— Je n'ai rien entendu d'aussi passionnant de tout le printemps !

Cette fois, il la regarda droit dans les yeux.

— Vous devriez vous trouver un passe-temps !

— Oh, Gregory, fit-elle en lui donnant une petite tape sur le bras, ne laissez pas l'amour faire de vous un aigri ! Cela ne vous ressemble pas. Ses parents ne l'autoriseront jamais à épouser un secrétaire, et elle n'est pas du genre à s'enfuir pour se marier en secret. Laissez le temps jouer en votre faveur.

Il poussa un soupir irrité.

De nouveau, Kate lui tapota le bras.

— Je sais, je sais. Vous aimeriez que l'affaire soit déjà conclue. Les gens comme vous n'ont aucune patience.

— *Les gens comme moi ?*

Pour toute réponse, elle eut un geste évasif.

— Croyez-moi, Gregory, c'est mieux ainsi.

— Le fait qu'elle en aime un autre ?

— Je veux juste dire que cela vous laisse du temps pour vous assurer de vos sentiments à son égard.

Gregory songea au direct à l'estomac qu'il avait l'impression de recevoir chaque fois qu'il posait les yeux sur elle. Il ne voyait pas pourquoi il aurait eu besoin de temps. Cela ressemblait en tout point

à l'idée qu'il s'était toujours faite de l'amour. C'était fulgurant, absolu, merveilleusement exaltant.

Et en même temps quelque peu accablant.

— J'ai été surprise que vous ne demandiez pas à être placé à côté d'elle au dîner, reprit Kate.

Gregory adressa un regard noir à la nuque de lady Lucinda.

— Je peux arranger cela pour demain, si vous voulez, insista Kate.

— Faites.

Elle hocha la tête.

— Très bien, je… Oh, attention ! Le récital est terminé. Feignons d'avoir écouté et affichons un air poli.

Imitant sa belle-sœur, il se leva pour applaudir.

— Vous est-il déjà arrivé de ne *pas* bavarder pendant une soirée musicale ? s'enquit-il en gardant les yeux rivés devant lui.

— J'éprouve une curieuse aversion pour ces manifestations, admit-elle.

Puis, tandis qu'un sourire mutin lui retroussait les lèvres, elle ajouta :

— Et une affection un peu nostalgique, aussi.

— Vraiment ?

Voilà qui était intéressant !

— Je ne trahis aucun secret, bien sûr, murmura-t-elle en évitant soigneusement son regard, mais m'avez-vous déjà vue assister à un opéra ?

Gregory ne put s'empêcher d'arquer les sourcils. À l'évidence, il y avait eu une chanteuse d'opéra dans le passé de son frère. Où était passé Anthony, d'ailleurs ? Il semblait avoir développé un étonnant talent pour éviter la plupart des obligations mondaines liées à cette partie de campagne. À l'exception de leur entretien le soir de son arrivée, Gregory ne l'avait vu que deux fois.

— Où est donc le grand, l'unique lord Bridgerton ? demanda-t-il.

— Oh, quelque part ! Je ne sais pas. Nous nous retrouverons à la fin de la journée, c'est tout ce qui compte.

Kate le gratifia d'un sourire remarquablement serein. Ou peut-être *insupportablement* serein.

— Je dois m'occuper de mes invités, annonça-t-elle d'un ton désinvolte. Amusez-vous bien.

Et elle s'éloigna.

Gregory s'entretint poliment avec quelques invités tout en surveillant Mlle Watson du coin de l'œil. Elle discutait avec deux jeunes gens – d'agaçants bellâtres, l'un comme l'autre. Certes, elle ne semblait flirter avec aucun d'eux, mais elle leur prêtait indéniablement plus d'attention qu'à *lui*.

Et lady Lucinda assistait à cette scène, un charmant sourire aux lèvres.

Gregory fronça les sourcils. Lady Lucinda s'était-elle jouée de lui ? Cela ne lui ressemblait pas. D'un autre côté, il la connaissait à peine. Que savait-il d'elle, au fond ? Elle avait *peut-être* des intentions cachées. C'était *peut-être* une excellente actrice, dissimulant de noirs et mystérieux secrets sous ses apparences si…

Oh, bon sang, il devenait fou ! Il était prêt à parier son dernier *penny* que lady Lucinda n'aurait pu mentir même pour sauver sa peau. Elle était franche, honnête, et parfaitement dénuée de mystère. Elle avait cru bien faire, de cela il était certain.

Mais son plan s'était révélé désastreux.

Il croisa son regard. Il sembla à Gregory qu'elle esquissait un imperceptible haussement d'épaules.

Un haussement d'épaules ? Que diable cela signifiait-il ?

Il fit un pas en avant.

S'arrêta.

Songea à se remettre en marche.

Non.

Si.

Non.

Pourquoi pas ?

Malédiction ! Il ne savait plus que faire. L'impression était des plus déplaisantes.

Il regarda de nouveau lady Lucinda, conscient qu'il ne devait pas arborer une mine très engageante. Après tout, c'était sa faute !

Bien entendu, elle s'était détournée.

Il continua de la fixer sans ciller.

Elle pivota sur elle-même. Et écarquilla les yeux avec, du moins l'espérait-il, une certaine inquiétude.

Tant mieux. Au moins, ils progressaient. À défaut de savourer les regards de Mlle Watson, il pouvait infliger les siens à lady Lucinda.

Certaines situations n'appelaient ni tact ni maturité.

Il demeura à l'extrémité du salon. Enfin, il commençait à s'amuser ! Il y avait quelque chose de délicieusement pervers à imaginer lady Lucinda en petite bête traquée, se demandant si sa dernière heure était arrivée.

Gregory se voyait cependant mal dans le rôle du chasseur. Étant donné ses lamentables performances en matière de tir, il n'avait pas la moindre chance de toucher une cible mouvante. Encore heureux qu'il ne soit pas obligé de chasser pour assurer sa survie !

En revanche, il s'imaginait assez bien en renard.

Pour la première fois de la soirée, il sourit pour de bon.

Puis il comprit que le destin était de son côté en voyant lady Lucinda s'excuser et quitter le salon de musique, sans doute pour se rendre aux lavabos. Comme Gregory se tenait seul dans un coin de la pièce, personne ne le vit sortir par une autre porte.



Voilà pourquoi, lorsque lady Lucinda passa devant la bibliothèque, il put la saisir par le bras pour l'attirer sans un bruit à l'intérieur.

5

Où notre héros et notre héroïne ont une conversation des plus fascinantes.

Lucy remontait le couloir, s'efforçant de se souvenir de l'emplacement des lavabos les plus proches, lorsqu'elle vola soudain dans les airs, du moins trébucha-t-elle, avant de heurter violemment une silhouette indubitablement solide, chaude… et masculine.

— Ne criez pas, ordonna une voix qu'elle reconnut aussitôt.

— Monsieur Bridgerton ?

Dieu du Ciel, cela ne lui ressemblait pas ! Lucy se demanda si elle devait avoir peur ou non.

— Il faut que nous parlions, dit-il en lui lâchant le bras.

Avant de fermer la porte et d'empocher la clef.

— Tout de suite ? s'étonna-t-elle.

Sa vision s'étant accoutumée à la faible luminosité, elle s'aperçut qu'ils se trouvaient dans la bibliothèque.

— Ici ? ajouta-t-elle.

Puis une question plus pertinente s'imposa à son esprit.

— Seuls ?

Il fronça les sourcils.

— Je n'ai pas l'intention de vous violenter, si c'est ce qui vous inquiète.

Elle serra les mâchoires. Elle n'avait même pas envisagé une telle éventualité, mais il n'avait pas besoin pour autant de donner à un comportement honorable une apparence insultante.

— Bien, de quoi s'agit-il ? demanda-t-elle sèchement. Si on me surprend ici en votre compagnie, cela risque de me coûter cher. Je suis pratiquement fiancée, figurez-vous.

— Je sais.

Il avait dit cela d'un ton blasé, comme si elle le lui avait répété *ad nauseam*, alors qu'elle était certaine de n'avoir mentionné ce fait qu'une seule fois. Ou peut-être deux.

— Eh bien, c'est le cas, marmonna-t-elle, sachant déjà que la réplique parfaite ne lui viendrait à l'esprit que deux heures plus tard.

— Que se passe-t-il ? articula-t-il.

— De quoi parlez-vous ? rétorqua-t-elle, alors qu'elle savait fort bien à quoi il faisait allusion.

— De Mlle Watson, grinça-t-il.

— Hermione ? feignit-elle de s'étonner pour gagner du temps.

Comme s'il existait une autre Mlle Watson !

— Vos conseils, dit-il en vrillant son regard dans le sien, se sont avérés calamiteux.

C'était incontestable, mais elle avait espéré qu'il ne l'aurait pas remarqué.

— En effet, reconnut-elle en le regardant croiser les bras, alarmée.

Le geste n'était pas exactement chaleureux, mais elle devait admettre qu'il lui conférait une certaine allure. Elle avait entendu vanter sa bonne humeur et son sens de l'humour – lesquels brillaient pour l'instant par leur absence –, mais, comme disait le proverbe, l'enfer ne compte pas de pire furie qu'une femme méprisée, et elle

supposait qu'il n'était pas besoin d'appartenir au beau sexe pour ressentir un légitime dépit à l'idée de se faire éconduire.

Comme elle risquait un regard sur son beau visage, elle s'avisa qu'il ne devait pas avoir une grande expérience en matière de déception amoureuse. Franchement, *qui* dirait non à cet homme ?

À part Hermione, bien sûr. Mais Hermione disait non à tous les hommes. Il avait tort de le prendre personnellement.

— Lady Lucinda ? insista-t-il, attendant une réponse.

— Certes, dit-elle pour gagner du temps.

Si seulement il n'avait pas l'air aussi *massif* !

— Bien sûr, bien sûr, reprit-elle.

Il arqua un sourcil.

— Bien sûr, répéta-t-il.

Lucy déglutit. Il s'était exprimé avec une indulgence vaguement paternelle, comme si elle était un peu amusante, mais pas vraiment digne d'intérêt. Elle connaissait ce ton. C'était un grand classique chez les frères aînés, qui en usaient avec leurs petites sœurs, ou les amies de classe de celles-ci venues passer les vacances à la maison.

Elle détestait ce ton.

Pourtant, elle refusa de se laisser impressionner.

— Je vous accorde que mon plan n'était pas très brillant, mais en toute honnêteté, je doute que quoi que ce soit d'autre ait pu apporter une amélioration.

Ce n'était manifestement pas ce qu'il avait envie d'entendre. Lucy se racla la gorge. Deux fois. Puis une troisième.

— Je suis vraiment navrée, ajouta-t-elle, parce qu'elle avait mauvaise conscience et que, d'expérience, elle savait que les excuses sont toujours une bonne solution lorsqu'on ne sait trop que dire. Mais j'étais persuadée que…

— Vous m'avez dit, l'interrompit-il, que si j'ignorais Mlle Watson…

— Je ne vous ai pas dit de l'*ignorer* !

— Bien sûr que si !

— Non, pas du tout. Je vous ai suggéré de prendre vos distances. D'essayer de ne pas laisser voir aussi clairement votre béguin.

Le terme était mal choisi, mais Lucy n'en avait cure.

— Très bien, répliqua-t-il d'un ton à présent ouvertement condescendant. Si je n'étais pas censé l'ignorer, qu'aurais-je dû faire exactement, selon vous ?

— Eh bien…

Elle se frotta la nuque, comme si elle était soudain en proie à une crise d'urticaire. Peut-être était-ce juste nerveux. Elle aurait presque préféré l'urticaire. Elle n'aimait pas cette impression de nausée qui lui nouait l'estomac tandis qu'elle se creusait la cervelle pour trouver une réponse raisonnable.

— À part ce que j'ai fait, bien sûr, précisa M. Bridgerton.

— Je n'ai aucune certitude, commença-t-elle. Je n'ai pas une grande expérience en la matière.

— Et c'est *maintenant* que vous me dites cela ?

— Eh bien, cela valait la peine d'essayer, riposta-t-elle. Dieu sait que, livré à vous-même, vous ne seriez arrivé à rien.

Le voyant pincer les lèvres, elle s'autorisa un petit sourire satisfait. Elle avait touché un point sensible.

— Très bien, dit-il avec raideur.

Elle aurait préféré qu'il lui présente ses excuses et admette ouvertement qu'elle avait raison et qu'il avait tort, mais elle supposait que dans *certains* cercles, « très bien » *pouvait* être une façon de reconnaître son erreur.

De toute façon, si elle se fiait à son expression, elle n'obtiendrait rien de plus de sa part.

Elle se permit un hochement de tête royal. Cela lui parut le plus sage. Peut-être qu'en agissant comme une reine, elle serait traitée de même.

— Avez-vous d'autres brillantes idées ?

Ou peut-être pas.

— Eh bien, répondit-elle, feignant de croire qu'il se souciait de sa réponse, il me semble que la question est moins de savoir ce que vous devez faire que de comprendre pourquoi ce que vous avez fait n'a pas marché.

Il cligna des yeux.

— Personne n'a jamais renoncé à séduire Hermione, expliqua-t-elle avec une pointe d'impatience.

Elle détestait que les gens ne comprennent pas immédiatement ce qu'elle voulait dire.

— En réponse à son indifférence, ils ne font que redoubler d'efforts. C'est vraiment embarrassant.

Il parut vaguement offensé.

— Je vous demande pardon, grommela-t-il.

— Pas *vous* ! s'empressa de préciser Lucy.

— Me voilà soulagé.

Elle aurait dû s'offusquer, mais le sens de l'humour de M. Bridgerton ressemblait tellement au sien qu'elle ne pouvait s'empêcher de l'apprécier.

— Comme je le disais, poursuivit-elle, aucun de ses admirateurs ne s'avoue jamais vaincu, ni ne reporte son attention sur d'autres jeunes filles plus à sa portée. Une fois que chacun a remarqué que *tous* les autres voulaient Hermione, ils deviennent fous. Comme si elle n'était rien d'autre qu'un prix à remporter.

— Pas à mes yeux, déclara M. Bridgerton d'un ton tranquille.

Elle le dévisagea, et sut tout de suite qu'il était sincère. Hermione représentait plus qu'une conquête à ses yeux. Il se souciait vraiment d'elle en tant que personne. Lucy n'aurait su dire pourquoi, ni même comment cela était possible, car après tout, il la connaissait à peine. Et elle ne s'était guère montrée communicative. Quoi qu'il en soit, M. Bridgerton se souciait aussi de celle qu'était vraiment Hermione, au-delà de son apparence physique. Ou du moins, il en était persuadé.

Elle hocha la tête avec lenteur, songeuse.

— Je me suis dit que, peut-être, si quelqu'un cessait de faire la roue autour d'elle, cela éveillerait sa curiosité. N'allez pas en déduire, s'empressa-t-elle d'ajouter, qu'Hermione considère comme un dû l'attention dont elle fait l'objet. C'est même le contraire. De vous à moi, c'est la plupart du temps une véritable nuisance.

— Vos flatteries n'ont pas de limites, commenta-t-il.

Il avait cependant esquissé un sourire.

— Je n'ai jamais été très douée pour cela, reconnut Lucy.

— Je m'en étais aperçu.

Elle lui adressa un sourire ironique. Ses paroles n'étaient pas volontairement désobligeantes et elle ne les prit pas comme telles.

— Elle viendra à vous, dit-elle.

— Vous croyez ?

— Oui. Il le faut. Hermione est très romantique, mais elle sait comment le monde fonctionne. Tout au fond d'elle-même, elle est consciente qu'elle ne pourra pas épouser M. Edmonds. C'est tout simplement impossible. Ses parents la déshériteront, ou, à tout le moins, menaceront de le faire, et elle n'est pas du genre à courir un tel risque.

— Si elle l'aime réellement, murmura M. Bridgerton, elle prendra *tous* les risques.

Lucy se figea. Il y avait quelque chose dans sa voix. Quelque chose de puissant, de primitif, qui lui arracha un frisson, et la plongea dans une étrange torpeur.

Ce fut plus fort qu'elle. Il fallait qu'elle sache.

— Le feriez-vous ? demanda-t-elle dans un souffle. Seriez-vous prêt à tout risquer ?

Il demeura immobile mais son regard étincela.

— Tout, répondit-il sans l'ombre d'une hésitation.

Elle en demeura bouche bée. De stupeur ? D'admiration ? Pour une autre raison encore ?

— Et *vous* ? l'interrogea-t-il.

— Je… je ne sais trop.

Elle secoua la tête. Elle avait soudain l'étrange impression de ne plus se connaître elle-même. La question était pourtant simple. Du moins, elle l'aurait été quelques jours plus tôt. Elle aurait répondu « non, bien sûr », avant d'ajouter qu'elle avait trop de bon sens pour de telles absurdités.

Surtout, elle aurait déclaré qu'un tel amour n'existait pas de toute façon.

Seulement, quelque chose avait changé, même si elle ne savait quoi. Quelque chose s'était modifié en elle, la déstabilisant.

— Je ne sais trop, répéta-t-elle. Je suppose que cela dépendrait.

— De quoi ?

Il avait parlé d'une voix si douce qu'elle en était presque inaudible et, cependant, Lucy avait parfaitement entendu.

— De…

Comment aurait-elle pu savoir de quoi cela dépendrait ? Elle se sentait perdue, sans repères, et… et… et tout à coup, les mots jaillirent, comme une évidence.

— De l'amour, je suppose.

— De l’amour.

— Oui.

Dieu du Ciel, avait-elle jamais eu une pareille conversation ? Les gens parlaient-ils de telles choses ? Existait-il seulement des réponses ?

Ou était-elle la seule personne au monde à ne pas comprendre ?

Sa gorge se noua. Soudain, Lucy se sentit infiniment seule dans son ignorance. M. Bridgerton savait, Hermione savait, et les poètes affirmaient qu’ils savaient également. Elle avait l’impression d’être la seule âme à la dérive, l’unique personne au monde à ne pas savoir ce qu’était l’amour, à douter même de son existence, ou du moins, du fait qu’elle puisse un jour le rencontrer.

— De ce qu’il serait, reprit-elle, faute d’une meilleure réponse. De ce que serait l’amour. De ce que c’est.

Il chercha son regard.

— Vous pensez qu’il y a des variations ?

Elle ne s’était pas attendue à une autre question. Elle était encore tout étourdie par la première.

— Ce que c’est que l’amour, répéta-t-il. Croyez-vous que ce soit différent selon les personnes ? Si vous aimez quelqu’un, sincèrement, profondément, est-ce que ce ne serait pas comme… comme pour tous les autres ?

Elle ne sut que répondre.

Il pivota et fit quelques pas en direction de la fenêtre.

— Cela vous consumerait, reprit-il. Comment pourrait-il en être autrement ?

Lucy observa son dos, fascinée par ses larges épaules sous la veste à la coupe impeccable. Inexplicablement, elle ne parvenait pas à détacher les yeux de l’endroit où ses cheveux venaient frôler son col.

Elle faillit sursauter lorsqu’il se tourna vers elle.

— Vous ne douteriez pas, dit-il d'une voix que la passion rendait un peu rauque. Vous sauriez, tout simplement. Cela ressemblerait à tout ce dont vous avez toujours rêvé, et même plus que cela.

Il fit un pas vers elle. Puis un autre. Et ajouta :

— Voilà, à mon avis, ce qu'est l'amour.

À cet instant, Lucy comprit qu'elle n'était pas destinée à éprouver ce sentiment. Si cela existait, si l'amour était tel que le décrivait Gregory Bridgerton, ce n'était pas pour elle. Elle ne pouvait concevoir un tel maelström d'émotions. Du reste, elle ne l'apprécierait pas, elle en était certaine. Elle n'avait aucune envie de se laisser emporter par un tourbillon de passion, d'être à la merci de sensations qu'elle ne maîtriserait pas.

Elle refusait le malheur. Elle refusait le désespoir. Et si cela signifiait qu'elle devait renoncer au bonheur et à l'extase, tant pis.

Le souffle coupé par cette soudaine révélation, elle leva les yeux vers lui.

— C'est insupportable, s'entendit-elle murmurer. Ce serait insupportable. Je ne pourrais pas… Je ne pourrais jamais…

Il secoua lentement la tête.

— Vous n'auriez pas le choix. Cela échapperait à votre contrôle. Cela arrive, c'est tout.

Elle sursauta, prise de court.

— C'est ce qu'elle a dit.

— Qui ?

Lorsqu'elle répondit, ce fut d'une voix étrangement détachée, comme si les mots jaillissaient directement de sa mémoire.

— Hermione. C'est ce qu'Hermione a dit à propos de M. Edmonds.

Gregory pinça les lèvres.

— Ah oui ?

Lady Lucinda hocha la tête.

— Mot pour mot. Elle a dit que cela arrive, c'est tout. En un instant.

— Elle a dit cela ?

Ses paroles résonnèrent comme en écho et, en vérité, c'était tout ce qu'il pouvait faire – poser des questions idiotes, chercher à se rassurer, espérer qu'il avait mal entendu et qu'elle allait répondre différemment.

Ce qu'elle ne fit pas, bien entendu. En fait, ce fut même pire que ce qu'il craignait.

— Elle a expliqué qu'elle était dans le jardin, qu'elle l'a vu. Et qu'elle a su.

Gregory se contenta de la fixer, le souffle court, la gorge nouée. Ce n'était pas ce qu'il espérait entendre. Par Dieu, c'était même la seule chose qu'il espérait ne *pas* entendre !

Elle le regarda. Ses yeux, qui avaient pris des nuances de ciel d'orage dans la semi-pénombre, plongèrent dans les siens d'une façon étrangement intime. Il eut soudain l'impression qu'il la connaissait, qu'il savait non seulement ce qu'elle allait dire, mais aussi quelle serait son expression à cet instant. C'était étrange, un peu effrayant, et, surtout, complètement déstabilisant. Car il ne s'agissait pas de l'Honorable Mlle Hermione Watson.

Il s'agissait de lady Lucinda Abernathy. Qui n'était pas, mais pas du tout, la femme avec qui il avait l'intention de passer le restant de ses jours.

Elle était certes tout à fait charmante, extrêmement intelligente et assurément plus que séduisante. Mais elle n'était pas pour lui. Il en aurait presque ri. Tout aurait été tellement plus simple si son cœur avait bondi dans sa poitrine la première fois qu'il l'avait vue, *elle*. Elle

avait beau être peut-être « pratiquement fiancée », elle n'était pas amoureuse. Il en aurait mis sa main au feu.

Hermione Watson, en revanche…

— Qu'a-t-elle dit d'autre ? s'obligea-t-il à demander, alors même qu'il redoutait sa réponse.

Lady Lucinda pencha la tête de côté, l'air infiniment perplexe.

— Elle a dit qu'elle n'avait même pas vu son visage, juste l'arrière de sa tête…

Juste la courbe de sa nuque.

— … et que lorsqu'il s'est retourné, il lui a semblé qu'elle entendait de la musique, et tout ce qu'elle a pensé, c'est…

Je suis perdu.

— … « Je suis perdue. » Voilà ce qu'elle m'a dit.

La tête toujours inclinée, elle ajouta :

— Vous imaginez ? Perdue ? Je n'ai rien compris.

Lui comprenait.

Il comprenait très bien même.

Regardant lady Lucinda, il s'aperçut qu'elle le dévisageait. Elle semblait toujours aussi perplexe. Inquiète aussi. Voire quelque peu déconcertée.

— Vous ne trouvez pas cela bizarre ? risqua-t-elle.

— Si.

Elle n'était pas censée ressentir cela pour un autre que lui.

Les choses n'étaient pas supposées se dérouler ainsi.

Puis, comme si un sort venait de se briser, lady Lucinda pivota sur ses talons et fit quelques pas vers la droite. Elle examina les rayonnages – comme si elle pouvait distinguer les titres dans la pénombre ! – et laissa courir ses doigts sur le dos des ouvrages.

Gregory regarda sa main ; il n'aurait su dire pourquoi. Il la suivit juste des yeux. Lady Lucinda était très élégante, se rendit-il compte.

On ne le remarquait pas immédiatement, peut-être à cause de son apparence si saine et traditionnelle. On s'attendait plutôt que l'élégance miroite comme la soie, qu'elle scintille, qu'elle fascine. L'élégance était une orchidée, pas une simple marguerite.

Pourtant, lorsque lady Lucinda se déplaçait, elle semblait différente. On aurait dit qu'elle… glissait sur le sol.

Elle devait danser remarquablement. Il en était certain.

Encore qu'il ne sût trop en quoi cela importait.

— Je suis désolée, dit-elle en faisant soudain volte-face.

— À propos de Mlle Watson ?

— Oui. Je ne voulais pas vous faire de la peine.

— Ce n'est pas le cas, dit-il d'un ton un peu trop brusque.

— Oh, fit-elle en battant des cils, peut-être un peu surprise. Tant mieux. Ce n'était pas mon intention.

Elle était sincère, comprit Gregory.

Elle entrouvrit les lèvres, mais ne parla pas tout de suite. Son regard semblait fixé au-delà de l'épaule de Gregory, comme si elle cherchait ses mots dans l'espace situé derrière lui.

— C'est juste que… commença-t-elle, quand vous avez dit… ce que vous avez dit sur l'amour, cela m'a paru curieusement familier. Je n'ai pas compris pourquoi.

— Moi non plus, dit-il doucement.

Elle demeura silencieuse. Ses lèvres esquissaient une petite moue, et, de temps à autre, elle battait des cils.

Elle était en train de réfléchir, comprit-il. Elle était de ces jeunes gens qui ont besoin de tout comprendre, ce qui ne devait pas manquer d'agacer les personnes chargées de les guider dans la vie.

— Qu'allez-vous faire, à présent ? demanda-t-elle.

— À propos de Mlle Watson ?

Elle hocha la tête.

— Que me suggérez-vous ?

— Je ne sais pas. Je peux lui parler pour vous, si vous voulez.

— Non.

Cela semblait par trop puéril. Gregory commençait tout juste à se considérer comme un homme fait, prêt à assumer ses responsabilités.

— Dans ce cas, dit-elle avec un petit haussement d'épaules, vous pouvez attendre. Ou essayer de nouveau de la séduire. Elle ne verra pas M. Edmonds avant un mois, et il me semble que… avec le temps… elle finira par voir que…

Elle n'acheva pas sa phrase.

— Par voir que *quoi* ? insista-t-il.

Elle leva les yeux vers lui, comme arrachée à un rêve.

— Eh bien, que vous… que vous… simplement que vous êtes tellement mieux que tous les autres. Je ne comprends pas pourquoi elle ne s'en rend pas compte. Pour moi, c'est une évidence.

Venant de n'importe quelle autre femme, une telle déclaration aurait pu paraître un peu audacieuse. Il aurait pu y voir des avances déguisées.

Mais pas de sa part. Elle était sans artifices – le genre de jeune fille à qui un homme pouvait se fier. De même que ses sœurs, elle possédait un esprit vif et un solide sens de l'humour. Lady Lucinda Abernathy n'inspirerait jamais les poètes, mais elle ferait une merveilleuse amie.

— Cela arrivera, reprit-elle d'une voix douce mais assurée. Elle finira par ouvrir les yeux. Hermione et vous… Vous serez ensemble. J'en suis certaine.

Tandis qu'elle parlait, il observa ses lèvres. Il n'aurait su dire pourquoi, mais leur modelé lui parut soudain fascinant… Et la façon dont elles bougeaient pour former les voyelles et les consonnes… C'étaient pourtant des lèvres ordinaires. Jusqu'à présent, elles

n'avaient pas particulièrement retenu son attention. Mais en cet instant, dans la bibliothèque plongée dans la pénombre, le silence uniquement troublé par le doux murmure de leurs voix…

Il se demanda s'il aimerait l'embrasser.

Avant de reculer d'un pas, soudain submergé par la sensation d'être sur le point de commettre une erreur.

— Nous devrions retourner auprès des autres, déclara-t-il abruptement.

Une lueur de fierté blessée passa dans ses yeux. Bon sang ! Il n'avait pas voulu donner l'impression d'être pressé de se débarrasser d'elle. Rien de tout cela n'était sa faute. Il était juste fatigué. Et frustré. Et elle était là. Dans l'obscurité. Seule avec lui.

Et il ne s'agissait pas de désir. Ce n'était pas possible. Il avait attendu toute sa vie de ressentir les émotions qu'Hermione Watson avait éveillées en lui. Désormais, il ne pourrait plus désirer d'autre femme. Ni lady Lucinda ni aucune autre.

Ce n'était rien. *Elle* n'était rien.

Non, il était injuste. C'était quelqu'un, et même quelqu'un de bien. Mais elle n'était pas pour lui.

6

Où notre héros progresse.

Dieu du Ciel, qu'avait-elle dit ?

Ce soir-là, étendue dans son lit, Lucy se répéta cette unique question pendant des heures. Trop accablée pour songer à se tourner et à se retourner, elle demeura couchée sur le dos, les yeux rivés au plafond, affreusement mortifiée.

Et le lendemain matin, alors qu'elle découvrait dans le miroir ses yeux soulignés de cernes mauves, elle entendit de nouveau : « Oh, monsieur Bridgerton, vous êtes tellement mieux que tous les autres ! »

Chaque fois qu'elle revivait cette scène, sa voix, dans son souvenir, se faisait plus aiguë, plus affectée, jusqu'à ressembler à celle de ces affreuses créatures – ces filles qui se tortillaient et se pâmaient lorsque le frère aîné d'une de leurs camarades venait à l'école.

— Lucy Abernathy, marmonna-t-elle, triple gourde !

— Tu as dit quelque chose ? demanda Hermione, qui était assise sur le lit.

Lucy avait déjà la main sur la poignée de la porte.

— Je fais du calcul mental, mentit-elle.

Hermione continua de lacer ses bottines.

— Au nom du Ciel, *pourquoi* ? demanda-t-elle à mi-voix.

Lucy haussa les épaules, même si Hermione ne regardait pas dans sa direction. Elle prétendait faire du calcul mental chaque fois qu'Hermione la surprenait à parler toute seule. Lucy ignorait pourquoi Hermione la croyait – elle détestait le calcul, presque autant que les fractions et les multiplications –, mais avec son esprit pratique, cela ressemblait au genre de passe-temps auquel elle était susceptible de s'adonner, et Hermione n'avait jamais manifesté le moindre doute.

De temps à autre, Lucy marmonnait un nombre, histoire d'apparaître plus convaincante.

— Tu es prête à descendre ? demanda-t-elle en tournant la poignée.

Pour sa part, elle ne l'était pas. La dernière chose dont elle avait envie, c'était de croiser des gens. M. Bridgerton en particulier, bien sûr, mais la pensée de devoir affronter la société en général lui était insupportable.

Seulement, elle avait faim. Elle allait bien devoir finir par se montrer. Et puis, elle ne voyait pas de raisons d'ajouter la famine au désespoir.

Tandis qu'elle quittait la chambre en compagnie d'Hermione, celle-ci lui jeta un regard inquiet.

— Tout va bien, Lucy ? s'enquit-elle. Tu as l'air un peu bizarre.

Lucy réprima un rire. Elle *était* bizarre. Elle se comportait comme une insensée, au point qu'elle commençait à se demander si on devait la laisser en liberté.

Dieu du Ciel, avait-elle *réellement* déclaré à Gregory Bridgerton qu'il était mieux que tous les autres ?

Elle avait envie de mourir. Ou à tout le moins, d'aller se cacher sous son lit.

Dire qu'elle était incapable de se faire porter pâle et de rester couchée ! Cela ne lui était même pas venu à l'esprit. Elle était si désespérément normale, si affreusement routinière qu'elle s'était retrouvée debout, prête à aller déjeuner avant même d'avoir formulé une pensée cohérente.

Exception faite de celle qui l'obnubilait, bien entendu, à savoir son évidente folie.

— En tout cas, tu es très en beauté, reprit Hermione comme elles atteignaient le palier. Je trouve que ce ruban vert avec ta robe bleue est un excellent choix. Je n'y aurais pas pensé, mais c'est très élégant. Et cela va si bien avec tes yeux !

Lucy jeta un coup d'œil à sa tenue. Elle ne se souvenait même pas de s'être habillée. C'était un miracle qu'elle n'ait pas l'air d'une Bohémienne !

Quoique…

Elle laissa échapper un soupir. S'enfuir avec des Bohémiens lui parut soudain bien tentant, pour ne pas dire plein de bon sens, car elle trouvait dangereux de se montrer de nouveau en société. Il manquait manifestement une connexion essentielle entre son esprit et sa parole, et nul ne savait quelles sottises elle risquait encore de proférer.

Bonté divine, autant déclarer à Gregory Bridgerton qu'elle le trouvait beau comme un dieu !

Ce qui n'était pas le cas. Pas du tout. Elle estimait juste qu'il était un excellent parti pour Hermione, et elle le lui avait dit. N'est-ce pas ?

Qu'avait-elle dit ? Qu'avait-elle dit *précisément* ?

— Lucy ?

Ce qu'elle avait dit, c'est que…

Elle s'immobilisa.

Seigneur ! Il allait s'imaginer qu'*elle* le convoitait.

Hermione fit quelques pas, puis parut s'apercevoir qu'elle ne la suivait plus.

— Lucy ?

— Écoute, dit celle-ci d'une voix un peu tremblante, je crois que je n'ai pas très faim finalement.

Une expression incrédule se peignit sur le visage d'Hermione.

— Tu n'as pas très faim ?

Lucy savait que son excuse était extravagante. Le matin, elle avait toujours un appétit d'ogresse.

— Je… je crois que quelque chose n'est pas passé, hier soir. Le saumon, peut-être.

Elle posa la main sur son estomac pour faire bonne mesure.

— Il me semble que je ferais mieux de retourner me coucher.

Et de ne plus jamais me lever !

— Tu es un peu pâle, admit Hermione.

Lucy lui décocha un faible sourire, soudain pleine de gratitude.

— Veux-tu que je te fasse porter quelque chose ?

— Oui, répondit Lucy avec ferveur, en espérant qu'Hermione n'avait pas entendu son estomac gronder.

— Oh, mais ce n'est peut-être pas une bonne idée, se ravisa celle-ci. Si tu as des nausées, il vaudrait sans doute mieux te mettre à la diète.

— Je n'ai pas de nausées, à vrai dire, improvisa Lucy.

— Ah non ?

— C'est… eh bien, c'est difficile à expliquer, en fait. Je…

Lucy s'appuya soudain contre le mur. Qui aurait cru qu'elle possédait de tels talents d'actrice ?

Hermione se précipita vers elle, alarmée.

— Oh, mais tu as vraiment l’air mal ! s’écria-t-elle en passant le bras autour de ses épaules.

Lucy cligna des yeux. Peut-être était-elle *vraiment* tombée malade. Quelle chance ! Elle allait devoir rester alitée pendant plusieurs jours.

— Je t’emmène te recoucher, déclara Hermione d’un ton sans appel. Ensuite, j’irai chercher maman. Elle saura quoi faire.

Lucy hocha la tête, soulagée. Le remède de lady Watson pour tous les maux, quels qu’ils soient, consistait en biscuits et chocolat. Pas très orthodoxe, assurément, mais dans la mesure où c’était ainsi qu’elle-même se soignait lorsqu’elle prétendait être souffrante, elle pouvait difficilement refuser un traitement identique aux autres.

Hermione escorta Lucy jusqu’à leur chambre et alla jusqu’à lui retirer ses bottines avant de l’aider à s’étendre.

— Si je ne te connaissais pas aussi bien, déclara Hermione en lançant négligemment les chaussures dans l’armoire, je croirais que tu fais semblant.

— Jamais je ne ferais une chose pareille.

— Oh, si ! répliqua Hermione. Tu essaierais, mais tu n’y arriverais pas. Tu es bien trop traditionnelle.

Traditionnelle ? Quel était le rapport avec quoi que ce soit ?

Hermione soupira.

— Je vais devoir prendre mon petit déjeuner en compagnie de cet ennuyeux M. Bridgerton, à présent.

— Il n’est pas si pénible que cela, protesta Lucy, avec un peu plus de fougue qu’on n’aurait pu s’y attendre de la part d’une personne souffrant d’une indigestion.

— C’est vrai, concéda Hermione. Je dirais même qu’il est mieux que la plupart des autres.

Lucy tressaillit en entendant cet écho de ses propres paroles. *Tellement mieux que tous les autres.*

C'était sans doute la déclaration la plus insensée qui ait jamais franchi ses lèvres.

— Mais il n'est pas pour moi, poursuivit Hermione, aveugle à la détresse de Lucy. Il s'en apercevra bientôt. Et il s'intéressera à une autre.

Lucy en doutait, mais ne le dit pas. Quel embrouillamini ! Hermione était amoureuse de M. Edmonds, M. Bridgerton était amoureux d'Hermione, et elle-même n'était *pas* amoureuse de M. Bridgerton.

Seulement, il devait croire qu'elle l'était.

Ce qui était absurde. Jamais elle ne laisserait une telle chose arriver puisqu'elle était pratiquement fiancée à Lord Haselby !

Haselby. Elle réprima un gémissement de frustration. Tout serait tellement plus facile si elle pouvait se souvenir de son visage !

— Et si je sonnais pour qu'on nous apporte le petit déjeuner ? suggéra Hermione, dont le visage s'était éclairé comme si elle venait de découvrir un nouveau continent.

Et zut ! Ses plans tombaient à l'eau. Maintenant, Hermione allait avoir un prétexte pour rester dans leur chambre toute la journée. Et le lendemain aussi, si elle continuait de feindre d'être souffrante.

— Je ne sais pas pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt, reprit son amie en se dirigeant vers le cordon de la sonnette. Je préfère de beaucoup rester ici avec toi.

— Non ! protesta Lucy tout en cherchant frénétiquement une idée.

— Pourquoi ?

Oui, pourquoi ? se demanda Lucy en réfléchissant à toute vitesse.

— Si tu fais apporter un plateau, improvisa-t-elle, tu n'auras peut-être pas ce que tu veux.

— Oh, mais je sais très bien ce que je veux. Des œufs à la coque et des toasts. Cela n'a rien de très compliqué.

— Oui, mais *moi*, je n'en veux pas.

Lucy se composa une expression aussi pitoyable, aussi pathétique que possible.

— Tu connais si bien mes goûts, reprit-elle. Si tu descends à la salle du petit déjeuner, je suis sûre que tu trouveras exactement ce qu'il me faut.

— Je croyais que tu ne voulais pas manger ?

Lucy posa de nouveau la main sur son estomac.

— Euh… il vaudrait peut-être mieux que j'avale quelque chose.

— Très bien, fit Hermione, qui semblait commencer à perdre patience. De quoi as-tu envie ?

— Hum… Un peu de bacon ?

— Après une indigestion due au poisson ?

— Je ne jurerais pas que c'était le poisson.

Hermione la scruta un long moment.

— Seulement du bacon, alors ? demanda-t-elle enfin.

— Voyons… Du bacon, et tout ce que tu penses que je pourrais apprécier, répondit Lucy, car il aurait été très simple de sonner pour qu'on leur apporte seulement du bacon.

Hermione réprima un soupir.

— Je reviens tout de suite.

Décochant à Lucy un regard méfiant, elle ajouta :

— Ne te fatigue pas.

— Promis, répondit Lucy.

Elle sourit tandis que la porte se refermait derrière Hermione. Puis, ayant compté jusqu'à dix, elle bondit du lit et courut à l'armoire pour ranger correctement ses bottines. Cela fait, elle choisit un bon roman, se remit au lit et s'installa confortablement.

L’un dans l’autre, la matinée s’annonçait agréable.

Lorsque Gregory pénétra dans la salle du petit déjeuner, il avait retrouvé sa bonne humeur. Les événements de la veille au soir ne signifiaient rien. Il les avait pratiquement oubliés.

Ce n’était pas comme s’il avait eu *envie* d’embrasser lady Lucinda. Il y avait simplement songé, ce qui n’avait rien à voir.

Après tout, il n’était qu’un homme. Il s’était posé cette question à propos de dizaines de femmes à qui, la plupart du temps, il n’avait même pas l’intention d’adresser la parole. Tout le monde était comme lui. Ce qui faisait la différence, c’était de passer ou non à l’acte.

Que lui avaient dit ses frères (lesquels, il faut le préciser, étaient tous heureux en ménage) ? Le mariage ne les avait pas rendus aveugles. Ils n’étaient pas à la recherche d’une aventure, mais cela ne les empêchait pas de voir ce qui leur passait sous les yeux. Qu’il s’agisse de la poitrine généreuse d’une domestique ou des lèvres pulpeuses d’une jeune fille bien née, il leur était difficile de ne rien remarquer.

Et lorsque l’on avait des yeux pour voir, on était conduit à s’interroger, puis à…

Puis à rien du tout. Tout cela ne menait à rien.

Par conséquent, Gregory pouvait s’attaquer à son petit déjeuner sans la moindre culpabilité.

Le seul autre occupant de la pièce était un certain M. Snowe, la cinquantaine compassée, qui, par chance, semblait plus intéressé par la lecture de son journal que par la conversation. Après avoir grommelé les salutations d’usage, Gregory s’assit à l’extrémité opposée de la table et entama son petit déjeuner.

Les saucisses étaient excellentes, ce matin. Et les toasts tout aussi parfaits. Il goûta le hareng fumé. Pas mauvais du tout.

Il porta une nouvelle bouchée à ses lèvres. La savoura. S'absorba dans de profondes réflexions sur des questions politiques et agricoles.

S'attaqua hardiment à des notions de physique newtonienne. Regretta de n'avoir pas été plus attentif en cours, à Eton. Impossible de se rappeler la différence entre le travail et l'énergie.

Voyons. Le travail, c'était cette histoire de moment de force, tandis que l'énergie…

Au fond, cela n'avait rien d'étonnant. Pour être honnête, tout était à mettre sur le compte de la pénombre. Et de son humeur. Il n'avait pas le moral. S'il avait regardé ses lèvres, c'était parce qu'elle était en train de parler, bon sang ! Qu'était-il supposé regarder d'autre ?

Il reporta son attention sur son assiette. Et sur sa tasse. Rien ne vous remettait les idées en place aussi sûrement qu'un peu de thé.

Il but une longue gorgée, jeta un coup d'œil par-dessus le bord de sa tasse en entendant des pas.

Et soudain, *elle* apparut dans l'encadrement de la porte.

Il cilla, surpris, puis chercha par-dessus son épaule. Elle n'était pas flanquée de son éternel *alter ego*.

Maintenant qu'il y songeait, il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu Mlle Watson sans lady Lucinda.

— Bonjour, la salua-t-il.

Il avait trouvé le ton parfait. Assez amical pour ne pas avoir l'air ennuyé, mais sans enthousiasme excessif. Nul besoin de paraître désespéré.

Mlle Watson le regarda se lever, son joli visage ne reflétant aucune émotion. Ni joie ni hostilité, à peine un tressaillement prouvant qu'elle l'avait reconnu. Ce qui était tout à fait surprenant.

— Bonjour, répondit-elle dans un murmure.

Oh, et puis après tout, pourquoi pas ?

— Voulez-vous vous joindre à moi ? proposa-t-il.

Elle parut sur le point de répondre, hésita, comme si elle ne savait trop ce qu'elle souhaitait. Puis, preuve perverse qu'un lien subtil existait entre eux, il put lire dans son esprit.

Oui. Il sut exactement qu'elle pensait : « Oh, très bien, il faut que je prenne mon petit déjeuner, de toute façon. »

Voilà qui réchauffait le cœur !

— Je ne peux pas rester longtemps, expliqua-t-elle. Lucy est souffrante, et j'ai promis de lui apporter un plateau.

Gregory avait du mal à imaginer l'indomptable lady Lucinda malade, encore qu'il n'eût su dire pourquoi. Après tout, il ne la *connaissait* pas. Ils n'avaient eu que quelques conversations. Tout au plus.

— J'espère que ce n'est rien de sérieux, fit-il.

— Je ne crois pas, répondit-elle en s'emparant d'une assiette.

Elle posa vers lui ses merveilleux yeux verts.

— Avez-vous pris du poisson ?

— Ce matin ?

— Non, hier soir.

— Je suppose. Je n'ai pas l'habitude de refuser un plat.

Elle se mordilla les lèvres, avant de déclarer :

— Moi aussi, j'en ai mangé.

Gregory attendit qu'elle s'explique, mais elle ne semblait pas disposée à entrer dans les détails. Il demeura debout pendant qu'elle se servait de minuscules portions d'œufs et de jambon. Puis, après un instant de réflexion dont il devina la teneur, à savoir : « Ai-je vraiment faim ? Plus je remplirai cette assiette, plus il me faudra de temps pour manger. Ici. Dans la salle du petit déjeuner. Avec lui. » Elle ajouta un toast. « Hum… Oui, je suis affamée », dut-elle conclure.

Gregory attendit qu'elle prenne place en face de lui avant de se rasseoir. Mlle Watson lui adressa un imperceptible sourire et s'attaqua à ses œufs.

— Avez-vous bien dormi ? s'enquit-il.

Elle se tamponna délicatement la bouche de sa serviette.

— Très bien, merci.

— Eh bien, moi pas.

Après tout, si une conversation polie ne suffisait pas à la faire réagir, peut-être fallait-il la surprendre.

Elle leva les yeux.

— Je suis désolée.

Puis elle se remit à manger.

— Des rêves terribles, insista-t-il. De véritables cauchemars.

Elle découpa son bacon.

— Je suis désolée, répéta-t-elle, sans paraître s'apercevoir qu'elle avait prononcé exactement les mêmes paroles un instant plus tôt.

— Je ne me les rappelle plus très bien, improvisa-t-il.

Car il inventait tout cela, bien sûr. Il avait mal dormi, mais pas à cause d'un cauchemar. Cependant, il était résolu à la faire parler coûte que coûte.

— Vous souvenez-vous de vos rêves ? l'interrogea-t-il.

Elle se figea, la fourchette à mi-chemin de sa bouche – et, de nouveau, il fit l'expérience de cette délicieuse connexion entre leurs âmes.

« Au nom du Ciel, pourquoi me demande-t-il cela ? », dut-elle s'interroger.

Quoique… Elle n'avait peut-être pas invoqué le Ciel. Cela aurait supposé un peu plus d'émotion qu'elle ne semblait capable d'en éprouver. Du moins, avec lui.

— Euh… non, répondit-elle. En général, non.

— Vraiment ? Comme c'est curieux. Une fois sur deux, selon mes estimations, je me souviens des miens.

Elle acquiesça d'un signe de tête, pensant vraisemblablement : « Si je hoche la tête, cela m'évitera de chercher quelque chose à répondre. »

Il persista.

— Mon rêve de la nuit dernière était particulièrement frappant. Il y avait un orage. Du tonnerre et des éclairs. Très impressionnant.

Elle tourna la tête très lentement et regarda par-dessus son épaule.

— Mademoiselle Watson ?

Elle le regarda.

— J'avais cru entendre quelqu'un.

« J'avais espéré entendre quelqu'un », pensa-t-elle plutôt.

Décidément, songea Gregory, ces talents de télépathe commençaient à devenir pénibles.

— Ah bon ? fit-il. Bien, où en étais-je ?

Mlle Watson se mit à manger à toute allure.

Gregory se pencha en avant. Elle n'allait pas s'en sortir aussi facilement.

— Ah, oui ! s'exclama-t-il. La pluie. Il pleuvait des cordes. Un véritable déluge. Et le sol se mettait à fondre sous mes pieds. Je m'y enfonçais.

Il marqua une pause, les yeux rivés sur elle afin qu'elle se sente obligée de dire quelque chose.

Après quelques instants d'un silence excessivement gênant, elle leva les yeux de son assiette pour les poser sur lui. Un petit morceau d'œuf tremblait au bout de sa fourchette.

— Le sol fondait, répéta-t-il, se retenant de rire.

— Ce devait être… désagréable.

— Ça l'était, confirma-t-il. J'ai cru que j'allais être entièrement englouti. Avez-vous déjà ressenti cette impression, mademoiselle Watson ?

Silence. Puis :

— Non. Non, je ne peux pas dire cela.

Il se pinça distraitement le lobe de l'oreille, avant de déclarer d'un ton désinvolte :

— Cela ne m'a pas beaucoup plu.

Il crut qu'elle allait recracher son thé.

— Franchement, reprit-il, qui aimerait cela ?

Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, il crut voir son masque d'impassibilité se fendiller tandis qu'elle répondait avec un peu plus d'intérêt :

— Je n'en ai aucune idée.

Elle secoua même la tête. Un triple exploit ! Une phrase complète, une manifestation d'émotion *et* un mouvement de la tête. Sapristi ! Il allait enfin l'atteindre !

— Que s'est-il passé, ensuite, monsieur Bridgerton ?

Bonté divine, elle lui avait posé une question ! Il aurait pu en tomber de sa chaise.

— En fait, dit-il, je me suis réveillé.

— Tant mieux.

— C'est aussi mon avis. On dit que si vous mourez en rêve, vous mourez dans votre sommeil.

Elle écarquilla les yeux.

— Ah oui ?

— *On*, ce sont mes frères, précisa-t-il. Vous n'êtes pas obligée de prendre l'information pour argent comptant.

— J'ai un frère. Il adore me tourmenter.

Gregory eut un hochement de tête empreint de gravité.

— C’est le rôle des frères.

— Tourmentez-vous vos sœurs ?

— Surtout la plus jeune.

— Parce qu’elle est plus faible.

— Non, parce qu’elle le mérite.

Elle s’esclaffa.

— Monsieur Bridgerton, vous êtes terrible.

— Vous ne connaissez pas Hyacinthe.

— Si elle vous agace assez pour vous donner envie de la tourmenter, je suis sûre que je l’adorerais.

Il s’adossa à son siège, savourant ce sentiment de bien-être. Que la vie était agréable quand on n’avait pas à se battre !

— Votre frère est plus âgé que vous, alors ?

Elle acquiesça.

— Et lui me tourmente parce que je suis plus faible.

— Vous voulez dire que vous ne le méritez pas ?

— Bien sûr que non !

Il n’aurait su dire si elle plaisantait.

— Où est-il, à présent ?

— Trinity Hall, répondit-elle avant d’achever ses œufs. À Cambridge. Le frère de Lucy y est allé lui aussi. Il a obtenu son diplôme l’an dernier.

Gregory ignorait pourquoi elle lui racontait cela. Il se moquait éperdument du frère de Lucinda Abernathy.

Mlle Watson coupa un morceau de bacon et porta sa fourchette à ses lèvres. Gregory se remit à manger tout en lui jetant de discrets coups d’œil. Dieu qu’elle était ravissante ! Il ne se rappelait pas avoir jamais vu une femme dotée d’une telle carnation. C’était là le secret de sa beauté. La plupart des hommes, supposait-il, ne voyaient que ses cheveux et ses yeux, et il était vrai que ceux-ci retenaient d’abord

l’attention. Mais son teint ! Un voile d’albâtre drapé sur un pétale de rose.

Il s’arrêta de mastiquer, surpris. Il ignorait qu’un tel poète sommeillait en lui.

Mlle Watson posa sa fourchette.

— Bien, fit-elle avec un imperceptible soupir, je crois qu’il est temps que je prépare cette assiette pour Lucy.

Il se leva aussitôt pour l’aider. Juste Ciel, on aurait dit qu’elle n’avait pas envie de s’en aller ! Gregory se félicita. Ce petit déjeuner s’était révélé particulièrement fructueux.

— Je vais demander qu’on la porte à votre place, dit-il en faisant signe à un valet de pied.

— Oh, c’est gentil !

Elle lui adressa un sourire si reconnaissant que le cœur Gregory manqua un battement. Lui qui avait toujours pensé que c’était là une figure de style découvrait qu’il n’en était rien. L’amour pouvait réellement affecter la bonne marche de vos organes vitaux.

— Transmettez à lady Lucinda mes vœux de prompt rétablissement, dit-il en regardant, intrigué, Mlle Watson empiler cinq tranches de bacon sur une assiette.

— Lucy aime le bacon, précisa-t-elle, bien inutilement.

— Je vois cela.

Elle ajouta des œufs, du hareng fumé et des pommes de terre, ainsi que des muffins et des toasts sur une seconde assiette.

— Le petit déjeuner a toujours été son repas préféré, ajouta Mlle Watson.

— Le mien aussi.

— Je ne manquerai pas de l’en informer.

— J’ai du mal à croire que cela puisse l’intéresser.

Une domestique entra dans la pièce, apportant un plateau, sur lequel Mlle Watson déposa les deux assiettes pleines.

— Détrompez-vous, répliqua-t-elle d'un ton léger. Lucy est curieuse de tout. Elle fait même du calcul mental. Pour se détendre.

— Vous plaisantez !

Gregory ne pouvait imaginer passe-temps plus ennuyeux.

— Je vous le jure, déclara-t-elle, la main sur son cœur. Je pense qu'elle essaie de s'améliorer. Elle n'a jamais été très bonne en mathématiques.

Elle se dirigea vers la porte, puis se tourna vers lui.

— J'ai passé un bon moment, monsieur Bridgerton. Merci pour votre compagnie et votre conversation.

Il hocha la tête.

— Tout le plaisir a été pour moi.

Ce qui était faux. Le plaisir avait été partagé. Il le voyait dans son sourire. Et dans son regard.

Et il était le plus heureux des hommes.

— Savais-tu que si tu meurs en rêve, tu meurs dans ton sommeil ?

Lucy continua de couper son bacon, imperturbable.

— Sornettes ! déclara-t-elle. Qui t'a raconté cela ?

Hermione s'assit sur le bord du lit.

— Monsieur Bridgerton.

Allons, bon ! Lucy en oublia immédiatement son bacon.

— Tu l'as vu au petit déjeuner ?

— Nous étions assis l'un en face de l'autre. Il m'a aidé à préparer ton plateau.

Lucy posa sur son repas pantagruélique un regard dépité. En temps ordinaire, elle s'arrangeait pour dissimuler son féroce appétit

en picorant à table, puis en repassant commande une fois la première vague de convives partie.

Bah ! Peu importait. Gregory Bridgerton la prenait déjà pour une sotte. Il pouvait aussi bien la prendre pour une sotte qui pèserait cent kilos avant la fin de l'année.

— Il est assez amusant, tout compte fait, observa Hermione en jouant distraitement avec une mèche de cheveux.

— J'ai entendu dire qu'il était charmant.

— Mmm…

Lucy étudia son amie avec attention. Cette dernière regardait par la fenêtre, et si elle n'arborait pas cette expression un peu ridicule de celle qui tente d'apprendre par cœur un sonnet d'amour en entier, du moins donnait-elle l'impression d'en être au premier ou au deuxième couplet.

— Et il est très bel homme, insista Lucy.

À quoi bon le nier ? Ce n'était pas comme si elle envisageait de lui mettre le grappin dessus. Du reste, Gregory Bridgerton était si visiblement gâté par la nature que cette réflexion pouvait passer pour une constatation plutôt que pour une opinion personnelle.

— Tu trouves ? demanda Hermione, qui se tourna vers Lucy, la tête penchée de côté dans une attitude pensive.

— Oh, oui ! Il a des yeux… J'ai un faible pour les yeux noisette. Depuis toujours.

En vérité, elle ne s'était jamais posé la question, mais maintenant qu'elle y songeait, les yeux noisette lui apparaissaient très beaux. Un peu de brun, un peu de vert. Le mélange idéal.

Hermione lui décocha un regard intrigué.

— Je l'ignorais.

Lucy haussa les épaules.

— Je ne te dis pas tout.

Encore un pieux mensonge ! Depuis trois ans, Hermione était informée des détails les plus insignifiants de sa vie – à l'exception, bien entendu, de son projet de la fiancer à M. Bridgerton.

M. Bridgerton. Il était temps de ramener la conversation sur lui.

— Tu dois cependant admettre qu'il n'est pas *trop* beau, reprit Lucy de sa voix la plus posée. Ce qui est une bonne chose, je t'assure.

— M. Bridgerton ?

— Oui. Son nez a beaucoup de caractère, et ses sourcils ne sont pas tout à fait symétriques.

Lucy plissa le front. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle connaissait si bien le visage de M. Bridgerton.

Hermione se contenta de hocher la tête, aussi poursuivit-elle :

— Je ne crois pas que j'aimerais être mariée à un homme trop beau. Ce doit être terriblement intimidant. J'aurais l'impression d'être un vilain petit canard chaque fois que j'ouvrirais la bouche.

À ces mots, Hermione gloussa.

— Un canard ?

Lucy acquiesça, mais préféra ne pas insister. Elle se demanda soudain si les hommes qui courtisaient Hermione nourrissaient de semblables inquiétudes.

— Il est très brun, fit remarquer Hermione.

— Pas tant que cela, répliqua Lucy.

— Oui, mais M. Edmonds est si blond !

M. Edmonds était effectivement doté d'une belle crinière dorée, aussi Lucy préféra-t-elle s'abstenir de tout commentaire. Elle devait manœuvrer avec prudence. Si elle poussait trop brusquement Hermione dans la direction de M. Bridgerton, celle-ci freinerait des quatre fers et s'enticherait de nouveau de M. Edmonds. Ce qui, bien sûr, serait un désastre.

Il fallait faire preuve de subtilité. Si Hermione devait reporter son affection sur M. Bridgerton, elle devrait le faire de son propre chef. Ou, du moins, en être persuadée.

— Et sa famille est réputée, murmura Hermione.

— Celle de M. Edmonds ? demanda Lucy, se méprenant délibérément.

— Non, celle de M. Bridgerton. J'en ai entendu dire beaucoup de bien.

— Moi aussi, admit Lucy. J'admire lady Bridgerton ; c'est une merveilleuse hôtesse.

— Cela ne fait aucun doute, approuva Hermione. Mais je crois qu'elle te préfère à moi.

— Ne sois pas ridicule.

— Cela ne me dérange pas. Elle t'aime plus que moi, c'est tout. Les femmes ont toujours plus de sympathie pour toi.

Lucy ouvrit la bouche pour la contredire, puis se ravisa. Hermione disait vrai. Curieux qu'elle n'ait jamais noté ce fait.

— Peu importe, ce n'est pas *elle* que tu vas épouser, lança-t-elle étourdiment.

Hermione lui adressa un regard acéré.

— Je n'ai jamais dit que je souhaitais épouser M. Bridgerton.

— Non, bien sûr que non ! assura Lucy en hâte, tout en se giflant mentalement.

À peine les mots avaient-ils franchi ses lèvres qu'elle avait su qu'elle commettait une erreur.

— Seulement… soupira Hermione, le regard soudain lointain.

Lucy se pencha en avant. Elle comprenait soudain mieux l'expression « être suspendu aux lèvres de quelqu'un ».

Elle attendit, attendit… avant de perdre patience.

— Seulement ? répéta-t-elle.

Hermione se laissa tomber sur le lit.

— Oh, Lucy ! gémit-elle avec des accents dramatiques. Tout est tellement confus !

— Confus ?

Voilà qui était une excellente nouvelle !

— Oui, répondit Hermione, toujours prostrée sur le lit. Lorsque j'étais à table avec M. Bridgerton… En fait, je me suis d'abord demandé s'il avait toute sa tête… Ensuite, je me suis aperçue que je m'amusais. Il était vraiment drôle. Il me faisait rire.

Lucy ne pipa mot, attendant la suite.

Hermione laissa échapper un petit couinement qui tenait à la fois du soupir et du gémissement. Elle semblait totalement désemparée.

— Et quand j'en ai pris conscience, je l'ai regardé et j'ai…

Roulant sur le côté, elle plia le bras et posa la tête sur sa main.

— J'ai été prise de *papillonnements*.

— De *papillonnements* ? répéta Lucy, qui en était encore à s'interroger sur sa précédente remarque à propos de M. Bridgerton n'ayant pas toute sa tête. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est dans le cœur. Dans l'estomac. Enfin… quelque part. Je ne sais pas vraiment où.

— Comme la première fois que tu as vu M. Edmonds ?

— Non. *Non.* Non !

Hermione avait prononcé ce « non » sur trois tons différents, et Lucy eut la nette impression qu'elle tentait de se convaincre elle-même.

— Ce n'était pas du tout pareil, enchaîna-t-elle. Mais cela y… ressemblait un peu. Sur une plus petite échelle.

— Je comprends, dit Lucy avec une gravité d'autant plus remarquable qu'elle ne comprenait pas du tout.

Décidément, ces choses lui échappaient. Et après son étrange conversation avec M. Bridgerton, elle était convaincue qu'elle n'y entendrait jamais rien.

— Tu ne penses pas que… Si j'étais si désespérément amoureuse de M. Edmonds… Tu ne penses pas qu'aucun autre homme ne devrait me donner des *papillonnements* ?

Lucy réfléchit, puis déclara :

— Je ne vois pas pourquoi l'amour doit être désespéré.

Hermione lui lança un regard perplexe.

— Ce n'était pas ma question.

Ah non ? Pourtant, cela aurait dû !

— Eh bien, commença Lucy, choisissant ses mots avec soin, peut-être cela signifie-t-il que…

— Je sais ce que tu vas me dire, coupa Hermione. Qu'à ton avis, cela signifie probablement que je ne suis pas aussi éprise de M. Edmonds que je le croyais. Et tu vas ajouter que je devrais donner une chance à M. Bridgerton et à tous les autres gentlemen.

— Peut-être pas à *tous*, rectifia Lucy.

Pour le reste, Hermione était assez proche de la vérité.

— Tu crois que je n'y ai pas déjà pensé ? Tu ne vois donc pas dans quel désarroi cela me plonge ? Le fait de douter ainsi de moi ? Seigneur, Lucy, et si ça n'en restait pas là ? Si cela m'arrivait de nouveau ? Avec quelqu'un d'autre ?

Elle n'était pas censée répondre, suspectait Lucy, mais elle dit tout de même :

— Il n'y a pas de mal à douter de toi, Hermione. Le mariage est un engagement. C'est la décision la plus importante de ta vie. Une fois mariée, tu ne pourras plus changer d'avis.

Elle prit une bouchée de bacon en se félicitant que lord Haselby soit si convenable. Sa situation aurait pu être tellement pire.

— Tu as juste besoin de t'accorder un peu de temps, Hermione. Tu devrais le faire. Il n'y a jamais de bonne raison de précipiter un mariage.

Après un long silence, Hermione murmura :

— Tu dis sans doute vrai.

— Si tu es vraiment destinée à M. Edmonds, il t'attendra.

Dieu du Ciel ! Lucy n'arrivait pas à croire qu'elle avait dit une chose pareille !

Hermione sauta du lit et se rua vers Lucy, qu'elle étreignit

— Oh, Lucy ! C'est la chose la plus gentille que tu m'aies jamais dite ! Je sais que tu n'as pas une bonne opinion de M. Edmonds.

— Eh bien…

Lucy toussota, cherchant une réponse acceptable. Un mensonge qui n'éveillerait pas en elle une culpabilité excessive.

— Je n'irais pas jusqu'à affirmer que…

Elle fut interrompue par des coups frappés à la porte.

Dieu merci !

— Entrez, dirent-elles d'une seule voix.

Une domestique entra et fit une brève révérence.

— Milady, dit-elle en s'adressant à Lucy. Lord Fennsworth est ici. Il demande à vous voir.

Lucy ouvrit des yeux ronds.

— Mon *frère* ?

— Il est dans le petit salon rose. Dois-je lui dire que vous descendez ?

— Oui. Oui, bien sûr.

— Y aura-t-il autre chose ?

Lucy secoua la tête.

— Non merci, ce sera tout.

Après le départ de la femme de chambre, Lucy et Hermione échangèrent un regard stupéfait.

— Pourquoi Richard est-il ici, à ton avis ? demanda Hermione, les yeux brillants de curiosité.

Elle avait rencontré le frère de Lucy à de nombreuses occasions, et ils s'étaient toujours bien entendus.

— Je ne sais pas.

Lucy se leva en hâte, oubliant sa prétendue indigestion.

— J'espère qu'il n'y a rien de grave, ajouta-t-elle.

Hermione la suivit vers l'armoire.

— Ton oncle serait-il souffrant ?

— Pas à ma connaissance.

Lucy s'empara de ses bottines et s'assit au bord du lit pour les enfiler.

— Mais si Richard est là, ce doit être important.

Hermione l'observa un instant, puis :

— Aimerais-tu que je t'accompagne ? Je ne me mêlerai pas de votre conversation, bien sûr, mais je peux venir avec toi si tu veux.

Lucy hocha la tête, et toutes deux quittèrent la chambre sans attendre.

7

Où notre visiteur inattendu apporte des nouvelles alarmantes.

Gregory bavardait avec sa belle-sœur dans la salle du petit déjeuner lorsque le majordome vint informer celle-ci de l'arrivée de leur visiteur inattendu. Tout naturellement, il décida d'aller saluer lord Fennsworth, le frère aîné de lady Lucinda, en compagnie de Kate. Il n'avait rien de mieux à faire, et il était d'autant plus curieux de faire la connaissance du jeune comte que Mlle Watson lui en avait parlé un peu plus tôt. Gregory ne le connaissait que de réputation. Leurs quatre années de différence expliquaient que leurs chemins ne se soient pas croisés à l'université, et Fennsworth n'avait pas encore pris sa place dans la société londonienne.

Gregory s'attendait à un garçon studieux, un rat de bibliothèque. Il avait entendu dire que Fennsworth demeurait à Cambridge même en dehors des périodes scolaires. De fait, le jeune homme qui se tenait près de la fenêtre affichait une certaine gravité qui le faisait paraître un peu plus vieux que son âge. Il était grand et mince, et, malgré une certaine réserve, il donnait une impression de confiance en soi qui provenait de quelque chose de plus profond que ses lettres de noblesse.

Le frère de lady Lucinda savait qui il était, au-delà du titre que lui conférait sa naissance. Gregory le trouva d'emblée sympathique.

Jusqu'à ce qu'il devienne évident que, comme le reste de la gent masculine, il était amoureux d'Hermione Watson.

Le seul mystère étant que Gregory en soit surpris.

À son crédit, Fennsworth avait réussi l'exploit de prendre des nouvelles de sa sœur pendant une bonne minute avant de demander :

— Et Mlle Watson ? Doit-elle nous rejoindre, également ?

Ce n'était pas tant ses paroles que son intonation, que cette lueur dans ses yeux – cette étincelle d'impatience, d'anticipation.

Oh, et puis, autant appeler un chat un chat ! C'était purement et simplement du désir – un désir éperdu. Gregory en savait quelque chose, le même désir ayant dû enfiévrer son regard plus d'une fois au cours de ces derniers jours.

Certes, il considérait toujours Fennsworth comme un type bien malgré son agaçant béguin pour Mlle Watson, mais, franchement, la situation commençait à devenir pénible.

— C'est un tel plaisir de vous accueillir à Aubrey Hall, lord Fennsworth, déclara Kate après lui avoir répondu qu'elle ignorait si Mlle Watson accompagnerait sa sœur. J'espère que votre visite n'est pas motivée par de mauvaises nouvelles ?

— Pas du tout, répondit Fennsworth. Mon oncle m'a demandé d'aller chercher Lucy et de la ramener à la maison. Il souhaite s'entretenir avec elle d'une question importante.

Gregory ne put réprimer un petit sourire.

— Vous devez adorer votre sœur, pour être venu jusqu'ici, observa-t-il. Vous auriez pu vous contenter d'envoyer un attelage.

Si le frère de Lucy, et c'est tout à son honneur, ne se laissa pas décontenancer par cette remarque, il ne répondit pas pour autant immédiatement.

— Oh, non ! répondit-il, un peu précipitamment après une si longue pause. J'étais plus que ravi de faire le voyage. Lucy est de bonne compagnie, et nous ne nous sommes pas vus depuis longtemps.

— Devez-vous partir tout de suite ? s'enquit Kate. J'apprécie beaucoup votre sœur, et nous serions honorés de vous compter aussi parmi nos invités.

Gregory se demanda où elle voulait en venir. Si Fennsworth se joignait à eux, cela créerait un déséquilibre parmi les couples. Et que lady Lucinda reste ou parte n'y changerait rien.

Le jeune comte paraissant indécis, Kate poussa son avantage.

— Oh, dites que vous restez ! Même si ce n'est que pour quelques jours.

— Ma foi… commença Fennsworth d'un air pensif.

Il était manifestement tenté d'accepter – et Gregory n'en devinait que trop bien la raison. Mais, titré ou non, il était encore jeune, et devait sans doute rendre des comptes à son oncle sur toutes les questions d'ordre familial.

Or, ledit oncle désirait apparemment que lady Lucinda rentre au plus vite.

— Je suppose qu'il n'y a pas d'obstacle à ce que je reste une journée, répondit finalement Fennsworth.

Diable ! Il était prêt à défier son oncle pour quelques heures en compagnie de Mlle Watson. Et en tant que frère de lady Lucinda, Hermione ne l'éconduirait pas en affichant cet air d'ennui poli qu'elle réservait à tous les hommes. Gregory se prépara à une nouvelle journée de rude compétition.

— Allons, restez donc jusqu'à vendredi, insista Kate. J'ai prévu un bal masqué jeudi soir. Je serais désolée que vous le manquiez.

Gregory se promit d'offrir un cadeau extrêmement ordinaire à Kate pour son prochain anniversaire. Des cailloux, par exemple.

— Cela ne fait qu'une journée de plus, ajouta-t-elle avec un sourire enjôleur.

Lady Lucinda et Mlle Watson choisirent ce moment pour faire leur apparition, la première dans une robe de jour bleu clair et la seconde portant la même robe verte qu'au petit déjeuner. À peine Fennsworth eut-il jeté un regard aux deux jeunes filles (plus appuyé à l'une qu'à l'autre, et contentons-nous d'affirmer ici que les liens du sang ne sont pas plus solides que ceux de la passion, même non payée de retour) qu'il murmura :

— Entendu, vendredi.

— Magnifique ! s'écria Kate. Je vais vous faire préparer une chambre de ce pas.

— Richard ! s'exclama lady Lucinda. Que fais-tu donc ici ?

Elle s'était arrêtée sur le seuil, manifestement troublée par la présence des Bridgerton.

— Lucy, cela fait si longtemps, répondit son frère.

— Quatre mois, dit-elle sans réfléchir, comme si une part de son esprit exigeait une précision absolue, même lorsque c'était parfaitement inutile.

— Juste Ciel, mais c'est une éternité ! s'écria Kate. Nous allons vous laisser, lord Fennsworth. Je suis sûre que lady Lucinda et vous-même avez envie d'être seuls.

— Il n'y a pas d'urgence, protesta celui-ci tout en lançant un bref regard en direction de Mlle Watson. Je ne voudrais pas me montrer impoli, et je ne vous ai pas encore remerciée pour votre hospitalité.

— Vous ne serez en rien impoli, intervint Gregory, pressé de s'éclipser avec Mlle Watson à son bras.

Fennsworth se tourna vers lui et cilla, comme s'il avait oublié sa présence. Ce n'était guère étonnant, dans la mesure où Gregory n'avait jusqu'à présent pas dit un mot, ce qui n'était pourtant pas dans ses habitudes.

— Je vous en prie, ne vous inquiétez pas, dit le comte. Lucy et moi aurons tout le temps de discuter plus tard.

— En es-tu certain, Richard ? demanda celle-ci d'un air soucieux. Je ne t'attendais pas, et si quelque chose ne va pas…

— Rien qui ne puisse attendre. Oncle Robert veut te parler. Il m'a demandé de te ramener à la maison.

— Maintenant ?

— Il n'a pas précisé, mais lady Bridgerton m'a généreusement proposé de rester jusqu'à vendredi, et j'ai accepté. Enfin…

Il se racla la gorge, et :

— … si tu es d'accord.

— Bien entendu, répondit lady Lucinda, qui semblait désorientée. Mais je… Eh bien… Oncle Robert…

— Nous allons vous laisser, décréta Mlle Watson. Lucy, tu as besoin d'un peu de temps avec ton frère.

Profitant du fait que Mlle Watson s'était mêlée à la conversation, ce dernier la regarda et demanda :

— Comment allez-vous, Hermione ? Voilà bien longtemps que je ne vous ai vue.

— Quatre mois, dit lady Lucinda.

Mlle Watson éclata de rire avant d'adresser un sourire chaleureux à Fennsworth.

— Je vais très bien, je vous remercie. Et Lucy a raison, comme toujours. Nous nous sommes vus en janvier, quand vous êtes venu nous rendre visite à l'institut.

Le comte hocha la tête.

— Comment ai-je pu oublier ? Ces quelques jours étaient tellement agréables.

Gregory aurait mis sa main au feu que Fennsworth savait, à la minute près, combien de temps s'était écoulé depuis qu'il avait posé les yeux sur Mlle Watson pour la dernière fois. Mais celle-ci n'avait visiblement pas remarqué qu'il était entiché d'elle, car elle sourit et répondit :

— Oui, n'est-ce pas ? C'était si gentil à vous de nous emmener patiner sur le lac ! Vous êtes toujours de si bonne compagnie.

Seigneur, comment pouvait-elle être aussi aveugle ? Il ne faisait aucun doute que jamais elle ne se serait montrée aussi chaleureuse si elle avait deviné la véritable nature des sentiments du comte envers elle.

Et s'il était manifeste qu'elle aimait beaucoup lord Fennsworth, rien ne permettait d'affirmer qu'elle éprouvait pour lui un quelconque attachement romantique. Gregory se consola en se disant qu'ils se connaissaient sûrement depuis des années, et qu'il était naturel qu'elle se montre aussi amicale avec Fennsworth vu les liens qu'elle avait avec lady Lucinda.

Ils étaient pratiquement frère et sœur, en réalité.

En parlant de lady Lucinda… Gregory lui glissa un regard, et ne fut guère surpris de constater qu'elle fronçait les sourcils. Son frère, qui avait voyagé de longues heures pour la rejoindre, ne paraissait plus du tout pressé de s'entretenir avec elle.

Du reste, plus personne ne parlait. Un silence un peu gêné était tombé sur le petit groupe. Chacun jetait des coups d'œil à la ronde, attendant de voir qui allait prendre la parole. Même lady Lucinda, que l'on pouvait difficilement qualifier de timide, ne semblait plus savoir que dire.

— Lord Fennsworth, vous devez être affamé ! s’exclama finalement Kate. Voulez-vous manger quelque chose ?

— Avec grand plaisir, lady Bridgerton.

Kate se tourna vers lady Lucinda.

— Je ne vous ai pas vue au petit déjeuner. Voulez-vous vous joindre à votre frère.

Gregory songea au plateau lourdement chargé que Mlle Watson lui avait fait porter et se demanda quelle quantité de nourriture elle avait eu le temps d’engloutir avant de descendre au salon.

— Volontiers, murmura lady Lucinda. Ne serait-ce que pour lui tenir compagnie.

— Mademoiselle Watson, cela vous plairait-il de faire une promenade dans les jardins ? s’enquit Gregory d’une voix suave. Je crois que les pivoines sont ouvertes. Ainsi que ces fleurs bleues en épi dont j’oublie toujours le nom.

— Des pieds-d’alouette.

C’était lady Lucinda, évidemment. Il savait qu’elle ne pourrait résister. Elle étrécit les yeux et ajouta :

— Je vous l’ai dit l’autre jour.

— En effet, admit-il. Je n’ai pas la mémoire des détails.

— Oh, Lucy se souvient toujours de tout, déclara Mlle Watson d’un ton léger. Et je serais ravie d’aller visiter les jardins avec vous. Enfin, si Lucy et Richard n’y voient pas d’inconvénient.

Tous deux assurèrent que non, ils n’y voyaient pas d’inconvénient, mais Gregory aurait juré avoir entrevu une lueur de déception, et même d’agacement, dans le regard de lord Fennsworth.

Alors, en proie à un sentiment de triomphe – il n’existait rien de meilleur que de battre un adversaire –, il glissa la main de Mlle Watson au creux de son coude et tous deux quittèrent la pièce.

Tout compte fait, la matinée s’annonçait fort belle.

Lucy suivit son frère et lady Bridgerton jusqu'à la salle du petit déjeuner, ce qui lui convenait tout à fait, car elle avait à peine touché à son plateau. D'un autre côté, cela signifiait qu'elle allait devoir endurer une bonne demi-heure de platitudes polies tandis que son esprit passerait frénétiquement en revue tous les désastres susceptibles de motiver son rappel urgent à la maison.

Richard ne pouvant aborder aucune question importante devant lady Bridgerton et la moitié de ses invités, Lucy attendit sans se plaindre qu'il termine son petit déjeuner (il avait toujours mangé avec une lenteur exaspérante). Elle fit ensuite de son mieux pour contenir son impatience tandis qu'ils sortaient faire quelques pas sur la pelouse, et que Richard l'interrogeait sur l'institut, puis sur Hermione, puis sur la mère d'Hermione, puis sur ses prochains débuts dans le monde, puis de nouveau sur Hermione, avec un aparté sur le frère d'Hermione, qu'il avait croisé à Cambridge, avant de revenir à son entrée dans le monde, inquiet de savoir dans quelle mesure elle comptait la faire avec Hermione…

Jusqu'à ce que Lucy s'arrête net, croise les bras et exige de savoir pourquoi il était là.

— Je te l'ai dit, répondit-il en évitant son regard. Oncle Robert souhaite te parler.

— Mais de *quoi* ?

La réponse n'allait pas de soi. Au cours des dix dernières années, les occasions où son oncle s'était donné la peine de lui adresser la parole se comptaient sur les doigts d'une main. S'il désirait s'entretenir avec elle, il avait une bonne raison.

Richard s'éclaircit la voix avant de murmurer :

— Ma foi, Lucy, il me semble qu'il envisage de te marier.

— Maintenant ? demanda-t-elle dans un souffle.

Elle ignorait pourquoi elle était si surprise. Elle savait que cela arriverait un jour ou l'autre ; elle était pratiquement fiancée depuis des années. Plus d'une fois, elle avait déclaré à Hermione qu'elle trouvait un peu ridicule de faire ses débuts dans le monde. À quoi bon engager des dépenses puisqu'elle allait épouser Haselby de toute façon ?

Mais à présent… Tout à coup… Elle n'en avait plus envie. Du moins, pas tout de suite. Elle ne voulait pas passer du statut de pensionnaire à celui de femme mariée sans étape intermédiaire. Elle n'était pas à la recherche de l'aventure – elle ne le désirait pas –, cela ne lui ressemblait pas.

Elle ne demandait pas grand-chose. Juste quelques mois d'insouciance et de liberté.

Et de danse. Elle voulait valser à perdre haleine, tourbillonner jusqu'à ce que les flammes des bougies se transforment en longues rivières d'or.

Car même si elle avait la tête sur les épaules, même si elle était « cette bonne vieille Lucy », comme on l'appelait souvent chez Mlle Moss, elle adorait la valse. Elle voulait danser. Maintenant. Avant d'être vieille. Avant d'être l'épouse de Haselby.

— Je ne sais pas quand, répondit Richard en la contemplant avec, dans le regard, quelque chose qui ressemblait à du… regret ?

Pourquoi aurait-il éprouvé du regret ?

— Très bientôt, je suppose, reprit-il. Oncle Robert semblait pressé que ce soit fait.

Lucy le fixa, se demandant d'où lui venait cette soudaine envie de danser, et pourquoi elle ne pouvait chasser de ses pensées cette vision d'elle-même, vêtue d'une robe bleue aux reflets d'argent, radieuse, dans les bras de…

— Oh !

Elle plaqua la main sur ses lèvres, comme si cela pouvait faire taire son imagination.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, mentit-elle en secouant la tête.

Ses rêveries n'avaient pas de visage. C'était impossible. Aussi répéta-t-elle avec plus de fermeté :

— Ce n'était rien. Rien du tout.

Richard se baissa pour examiner une fleur des champs qui avait échappé à l'attention des jardiniers. Elle était petite, bleue, sur le point de s'ouvrir.

— Elle est jolie, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

Lucy hocha la tête. Son frère aimait les fleurs. Surtout celles qui poussaient en liberté. Sur ce point, ils étaient différents, car elle avait toujours préféré les massifs soigneusement ordonnés et entretenus avec soin et amour.

Elle contempla la minuscule fleur, si fragile, si délicate, qui jaillissait fièrement là où on ne l'attendait pas.

Et décida qu'elle aimait aussi les fleurs des champs.

— Je sais que tu étais supposée faire tes débuts dans le monde, dit Richard d'un ton navré. Mais est-ce vraiment si terrible ? Tu n'en as jamais eu très envie, n'est-ce pas ?

Lucy déglutit péniblement.

— Non, dit-elle, parce qu'elle savait que c'était ce qu'il souhaitait entendre, et qu'elle ne voulait pas qu'il se sente plus mal qu'il ne l'était déjà.

En outre, elle ne s'était jamais vraiment souciée d'assister ou non à une saison à Londres. Du moins, jusqu'à maintenant.

Richard cueillit la petite fleur bleue, racines comprises, la regarda d'un air perplexe.

— Haut les cœurs, Lucy ! dit-il en lui soulevant gentiment le menton. Haselby n'est pas un mauvais bougre. Tu ne seras pas malheureuse avec lui.

— Je sais, répondit-elle à mi-voix.

— Il ne te fera pas de mal, ajouta Richard en lui adressant l'un de ces sourires un peu faux, qui se veulent rassurants mais ne le sont pas vraiment.

— Je ne l'en ai jamais soupçonné, protesta Lucy, soudain en proie à un malaise indéfinissable. Pourquoi dis-tu cela ?

— Pour rien, répondit-il précipitamment, mais je sais que c'est un sujet d'inquiétude pour beaucoup de femmes. Tous les hommes n'accordent pas à leur épouse le respect que Haselby aura pour toi.

Lucy hocha la tête. Bien sûr. C'était vrai. Elle avait entendu des histoires. Elles en avaient toutes entendu.

— Ce ne sera pas si pénible, poursuivit son frère. Tu finiras probablement même par éprouver de l'affection pour lui. Il est plutôt agréable.

Agréable. C'était une bonne chose. C'était mieux que désagréable.

— Et il sera un jour comte de Davenport, ajouta Richard, alors qu'elle le savait déjà. Tu seras comtesse. Et l'une des plus importantes.

C'était vrai. Ses camarades de classe lui avaient souvent répété qu'elle avait de la chance d'avoir son avenir tout tracé, et dans d'aussi hautes sphères. Fille d'un comte, sœur d'un comte, et future épouse d'un comte. Elle n'avait aucune raison de se plaindre. Vraiment aucune.

Pourtant, elle ressentait un tel vide intérieur.

Cela n'était pas douloureux à proprement parler. C'était déconcertant. Nouveau. Comme si elle n'avait plus d'attaches et flottait à la dérive.

Elle n'était plus elle-même. Et c'était cela le pire.

— Tu n'es pas surprise, n'est-ce pas, Lucy ? fit Richard. Tu savais que c'était prévu. Nous le savions tous.

Elle hocha la tête.

— Bien sûr, dit-elle, s'efforçant d'adopter un ton aussi posé que d'ordinaire. C'est juste que cela ne me paraissait pas aussi proche.

— Certes. Mais une fois que tu te seras accoutumée à l'idée, tout te semblera plus facile. Normal, même. Après tout, tu as toujours su que tu épouserais Haselby. Pense plutôt au plaisir des préparatifs. Oncle Robert veut un grand mariage. À Londres, je crois. Davenport y tient beaucoup.

Lucy acquiesça distraitement. En général, elle aimait organiser les choses, prendre des décisions.

— Hermione pourra être ta demoiselle d'honneur, ajouta Richard.

— Bien sûr, murmura-t-elle.

Franchement, qui d'autre aurait-elle choisi ?

— Y a-t-il une couleur qui ne lui aille pas ? demanda soudain son frère d'un air soucieux. Ce sera toi, la mariée. Il ne faudrait pas qu'elle t'éclipse.

Lucy leva les yeux au ciel. On n'était jamais trahi que par les siens !

Pourtant, Richard ne semblait pas se rendre compte qu'il l'avait insultée. Mais sans doute n'aurait-elle pas dû être surprise. La beauté d'Hermione était si légendaire qu'aucune femme ne supportait la comparaison. Il n'y avait donc pas de raison de s'offusquer. Il aurait fallu être parfaitement irréaliste pour penser différemment.

— Je ne peux pas lui demander de s'habiller en noir, dit-elle.

C'était, à sa connaissance, la seule couleur qui donnait mauvaise mine à Hermione.

— Non, non, bien sûr que non ! s'écria Richard, avant de se plonger dans un silence pensif.

Lucy le regarda, incrédule. Son frère, à qui l'on devait régulièrement rappeler ce qui était à la mode et ce qui ne l'était pas, s'*intéressait* à la couleur de la robe de demoiselle d'honneur d'Hermione ?

— Hermione portera la couleur qu'elle voudra, décréta-t-elle.

Pourquoi pas ? Aucune des personnes qui assisteraient à ce mariage ne serait plus chère à son cœur que sa meilleure amie.

— C'est très généreux de ta part, fit remarquer Richard en la scrutant d'un air songeur. Tu es la meilleure des amies, Lucy.

Elle savait qu'elle aurait dû apprécier le compliment, mais, en vérité, elle ne pouvait s'empêcher de se demander pourquoi son frère avait mis si longtemps à s'en apercevoir.

Celui-ci lui sourit, puis baissa les yeux vers la fleur, qu'il tenait toujours entre les doigts. Il la leva au niveau de son visage, fit rouler la tige entre le pouce et l'index, et plissa les paupières. Puis, fronçant les sourcils, il approcha la fleur de son corsage. Ils étaient du même bleu – légèrement pourpre, avec une pointe de gris.

— Tu devrais porter cette couleur, dit-il. Tu es très jolie avec cette robe.

Il semblait un peu surpris, et Lucy comprit qu'il était sincère.

— Merci, murmura-t-elle.

Elle avait toujours eu l'impression que cette nuance rendait ses yeux plus lumineux. À part Hermione, Richard était la première personne à le lui dire.

— Je le ferai peut-être.

— Nous rentrons ? demanda-t-il. J'imagine que tu as envie de tout raconter à Hermione.

Lucy secoua la tête.

— Je crois que je vais m’attarder encore un peu dehors.

Elle désigna le sentier qui s’écartait de l’allée pour mener au lac.

— Il y a un banc, là-bas. J’ai envie de prendre le soleil.

— Tu crois ? fit Richard, avant de regarder le ciel en plissant les yeux. Tu dis toujours que tu ne veux pas avoir de taches de rousseur.

— J’en ai déjà, Richard. Et je ne resterai pas longtemps.

Elle n’avait pas prévu de sortir lorsqu’elle était descendue retrouver son frère, aussi n’avait-elle pas pris de chapeau. Cela dit, ce n’étaient pas quelques minutes de soleil qui lui gâteraient le teint. Et puis, elle en avait envie. Ne serait-ce pas agréable de faire quelque chose pour la simple raison que l’on en avait envie, et non parce qu’on y était obligé ?

Richard hocha la tête.

— Je te retrouve pour le déjeuner ?

— Je crois qu’il est servi à 13 h 30.

Il sourit.

— Si quelqu’un le sait, c’est bien toi.

— Ah, les frères ! grommela-t-elle.

— Ah, les sœurs ! répliqua-t-il.

Puis il se pencha et déposa un baiser sur son front, la prenant totalement au dépourvu.

— Oh, Richard ! gémit-elle, étonnée de réagir de façon aussi sentimentale.

Elle ne pleurait jamais. Elle était même connue pour son manque absolu de sensiblerie.

— Sauve-toi, lui dit-il d’un ton si affectueux qu’une larme roula sur sa joue.

Elle l’essuya vivement, embarrassée qu’il l’ait vue, et surtout de l’avoir laissée couler.

Richard lui pressa la main, puis désigna la pelouse sud.

— Va regarder les arbres, ou faire ce que tu veux. Tu as besoin d'un peu de solitude. Tu te sentiras mieux après.

— Je ne me sens pas mal, protesta-t-elle. Je n'ai pas besoin d'aller mieux.

— Non, bien sûr. Tu as simplement été surprise.

— Exactement.

Exactement. Elle était très heureuse. Oui, vraiment. Elle avait attendu cet instant pendant des années. N'était-ce pas merveilleux qu'il arrive enfin ? Elle aimait l'ordre. Elle aimait la perspective d'être mariée.

Elle avait été prise de court, voilà tout. Comme lorsqu'on croise une connaissance dans un endroit imprévu et qu'on a du mal à la reconnaître. Elle ne s'était pas attendue à recevoir cette nouvelle maintenant. Ici, chez les Bridgerton. Voilà pourquoi elle se sentait un peu bizarre.

8

Où notre héroïne est informée d’un fait à propos de son frère (mais n’y croit pas), notre héros découvre un secret sur Mlle Watson (mais ne s’en inquiète pas) et tous deux apprennent quelque chose à leur propre sujet (mais n’en sont pas conscients).

Une heure plus tard, Gregory se félicitait encore de son habile combinaison de stratégie et d’à-propos qui s’était conclue par cette promenade avec Mlle Watson. Ils avaient passé un moment charmant, tandis que Fennsworth avait… Eh bien, peut-être avait-il lui aussi passé un moment charmant, mais si c’était le cas, ç’avait été en compagnie de sa sœur et non de la ravissante Hermione Watson.

Quoi de plus doux que la victoire ?

Comme promis, Gregory avait emmené Mlle Watson se promener dans les jardins d’Aubrey Hall, et les avait impressionnés tous deux en se souvenant miraculeusement du nom de six plantes différentes. Le pied-d’alouette inclus, même s’il devait une fière chandelle à lady Lucinda.

Les autres, pour rendre justice à ses connaissances, étaient : la rose, la marguerite, la pivoine, la jacinthe et l'herbe. Dans l'ensemble, il estimait s'en être sorti très honorablement. Les détails n'avaient jamais été son point fort. Et franchement, au point où il en était, ce n'était qu'un jeu.

En outre, Mlle Watson semblait s'animer en sa compagnie. Elle n'avait peut-être pas poussé de soupirs ni battu des cils, mais son masque d'ennui poli avait disparu, et il avait réussi à la faire rire à deux reprises.

Même si *elle* ne l'avait pas fait rire – mais il n'était pas certain qu'elle ait essayé –, il avait souri à plus d'une occasion.

Ce qui lui convenait très bien. Vraiment. C'était plutôt agréable d'avoir repris ses esprits. Il ne ressentait plus cette impression d'avoir reçu un coup en pleine poitrine, ce qui facilitait grandement sa respiration. Il découvrait qu'il appréciait de pouvoir respirer normalement, et que cela ne lui était difficile que lorsqu'il regardait la nuque de Mlle Watson.

Gregory fronça les sourcils et s'immobilisa sur le chemin qui menait au lac. C'était tout de même une étrange réaction. Et il avait sûrement vu la nuque de Mlle Watson ce matin. N'avait-elle pas fait quelques pas devant lui pour humer une rose ?

Voyons voir… Peut-être que non. Il n'arrivait pas à s'en souvenir.

— Bonne promenade, monsieur Bridgerton.

Pivotant sur ses talons, il découvrit lady Lucinda, assise seule sur un banc tout proche, juste en face d'un bosquet. Il avait toujours trouvé que c'était un curieux endroit pour installer un banc. Mais peut-être était-ce tout l'intérêt. Cela permettait de tourner le dos au manoir… et à ses nombreux habitants. Sa sœur Francesca disait souvent qu'après un jour ou deux avec le clan Bridgerton au complet, les arbres offraient une compagnie des plus reposantes.

Lady Lucinda lui adressa un faible sourire. Elle n'avait pas l'air dans son assiette, nota-t-il. Son regard était las, et elle ne se tenait pas droite.

« Elle semble vulnérable », songea-t-il de façon tout à fait inattendue. Son frère avait dû lui apprendre de mauvaises nouvelles.

— Vous me paraissez bien sombre, fit-il en s'approchant d'elle. Je peux m'asseoir ?

Elle hocha la tête, le gratifia d'une ombre de sourire.

Gregory prit place près d'elle.

— Avez-vous pu vous entretenir avec votre frère ?

Elle acquiesça.

— Il m'a communiqué quelques nouvelles d'ordre familial. Rien d'important.

Gregory l'observa, la tête inclinée. Elle mentait, c'était évident. Il décida de ne pas insister. Si elle avait voulu en dire davantage, elle l'aurait fait. En outre, cela ne le concernait nullement.

Cependant, il était intrigué.

Elle regarda au loin.

— Cet endroit est très agréable.

Elle ne l'avait pas habitué à des remarques aussi insipides.

— Oui, dit-il néanmoins. Le lac est juste derrière ces arbres. Je viens souvent me promener ici quand j'ai besoin de réfléchir.

Elle se tourna brusquement vers lui.

— Vraiment ?

— Pourquoi êtes-vous si surprise ?

— Je… je ne sais pas.

Elle esquissa un geste évasif.

— Je suppose que cela ne vous ressemble pas.

— De réfléchir ?

Eh bien, c'était agréable !

— Bien sûr que non, répliqua-t-elle en lui jetant un regard maussade. Je voulais dire que vous ne donnez pas l'impression d'avoir besoin de vous isoler pour réfléchir.

— Pardonnez mon impertinence, mais vous non plus.

Elle considéra sa remarque quelques instants, puis :

— En effet.

Il rit tout bas.

— Votre conversation avec votre frère vous a éprouvée, semble-t-il.

Elle battit des paupières, mais ne répondit pas. Là encore, elle ne l'avait pas habitué à cela.

— Sur quel sujet êtes-vous venu méditer ? s'enquit-elle.

Il n'eut pas le temps de répondre qu'elle ajouta :

— Hermione, je suppose.

À quoi bon nier ?

— Votre frère est amoureux d'elle, lâcha-t-il.

Cela eut le don de l'arracher à sa torpeur.

— *Richard ?* Ne soyez pas ridicule !

Gregory la regarda, incrédule.

— Je ne peux pas croire que vous ne vous en soyez pas aperçue.

— Et moi, je ne peux pas croire que vous ayez pu imaginer une chose pareille. Pour l'amour du Ciel, elle le considère comme un frère.

— C'est bien possible, mais ses sentiments à lui sont un peu moins fraternels.

— Monsieur Bridg…

Il l'interrompit d'un geste.

— Allons, lady Lucinda. Je vous assure que j'ai vu plus d'hommes amoureux que vous…

Elle éclata littéralement de rire.

— Monsieur Bridgerton, reprit-elle dès qu'elle put de nouveau parler, voilà trois ans que je vis constamment aux côtés d'Hermione Watson. *Hermione Watson*, répéta-t-elle au cas où il n'aurait pas saisi. Faites-moi confiance, personne n'a vu plus d'hommes éperdument amoureux que moi.

Gregory ne sut que répondre à cela. Elle avait marqué un point.

— Richard n'est pas amoureux d'Hermione, déclara-t-elle en secouant la tête d'un air dédaigneux.

À quoi elle ajouta un ricanement. Très comme il faut, mais tout de même. Elle avait *ri* de lui.

— Permettez-moi de ne pas être de votre avis, protesta Gregory, qui, avec sept frères et sœurs, n'avait jamais appris à tirer gracieusement sa révérence lors d'une querelle.

— Il ne peut pas être amoureux d'elle, insista lady Lucinda d'un ton assuré. Il y a quelqu'un d'autre.

— Oh, vraiment ?

Gregory ne s'autorisa même pas de fallacieux espoirs.

— Vraiment, répondit lady Lucinda. Il parle souvent d'une jeune fille qu'il a rencontrée grâce à l'un de ses amis. La sœur de quelqu'un. J'ai oublié son prénom. Mary, peut-être.

Mary ? Ha ! Il *savait* que Fennsworth n'avait aucune imagination.

— Donc, conclut lady Lucinda, il n'est pas amoureux d'Hermione.

Au moins, il la retrouvait telle qu'en elle-même. Le monde semblait plus solide quand Lucy Abernathy le parcourait d'un pas énergique. Gregory s'était senti presque perdu lorsqu'il l'avait vue regarder les arbres d'un air abattu.

— Croyez ce que vous voulez, répliqua-t-il avec un petit soupir supérieur, mais soyez certaine d'une chose. Avant peu, votre frère aura le cœur brisé.

— Oh, vraiment ? ironisa-t-elle. Vous êtes donc tellement convaincu de votre succès ?

— Je suis surtout convaincu de son échec.

— Vous ne le connaissez même pas.

— Maintenant, vous le défendez ? Il y a un instant, vous affirmiez qu'Hermione ne l'intéressait pas.

— C'est le cas, rétorqua-t-elle, puis, se mordant les lèvres : mais Richard est mon frère. Si Hermione l'intéressait, je devrais le soutenir, vous ne croyez pas ?

Gregory arqua un sourcil amusé.

— Sapristi, comme votre loyauté bascule vite !

Elle le regarda d'un air gêné.

— Il est comte. Et vous… ne l'êtes pas.

— Vous ferez une parfaite mère de la bonne société.

Elle se redressa, piquée au vif.

— Je vous demande pardon ?

— Vous êtes prête à vendre votre amie au plus offrant. Vous aurez une certaine pratique quand vous aurez une fille à marier.

Elle bondit sur ses pieds, les yeux étincelants de colère et d'indignation.

— Ce que vous dites est épouvantable. J'ai toujours placé le bonheur d'Hermione au-dessus de tout. Et si un comte peut la rendre heureuse… un comte qui se trouve être mon *frère*…

Ah, bravo ! Maintenant, elle allait essayer de fiancer Mlle Watson avec Fennsworth. Bien joué, Gregory Bridgerton ! Très bien joué !

— Je peux la rendre heureuse, déclara-t-il en se levant à son tour.

C'était la vérité. Il l'avait fait rire deux fois ce matin, même si la réciproque n'était pas vraie.

— Bien sûr, riposta lady Lucinda. Vous le ferez sans doute, à condition de ne pas tout gâcher. Richard est trop jeune pour se

marier, de toute façon. Il n’a que vingt-deux ans.

Gregory la dévisagea avec curiosité. Voilà qu’elle semblait de nouveau le considérer comme le meilleur candidat. Que voulait-elle exactement ?

— Et il n’est pas amoureux d’elle, j’en suis certaine, poursuivit-elle en ramenant derrière son oreille une mèche que le vent avait rabattue sur son visage.

Comme ni l’un ni l’autre ne paraissait avoir quelque chose à ajouter à cela et qu’ils étaient debout, Gregory désigna le manoir.

— Voulez-vous rentrer ?

Elle acquiesça, et ils se mirent en route d’un pas tranquille.

— Cela ne résout pas le problème de M. Edmonds, fit remarquer Gregory.

Lady Lucinda lui décocha un coup d’œil oblique.

— Qu’est-ce qui me vaut ce regard ? s’enquit Gregory.

Elle gloussa. Ou, plus exactement, elle poussa un petit soupir amusé.

— Rien, fit-elle. Je dois dire que je suis assez impressionnée. Vous ne feignez même pas de ne pas vous souvenir de son nom.

— Auriez-vous préféré que je l’appelle M. Edwards, puis M. Ellington, puis M. Edifice, et…

Lucy gratifia M. Bridgerton d’un regard supérieur.

— Vous auriez perdu tout mon respect, je vous assure.

— Ah, quelle catastrophe ! Quelle abomination ! gémit-il, la main sur le cœur.

Elle lui décocha un nouveau regard de biais accompagné d’un sourire espiègle.

— Manqué, mais de peu !

Il parut ne pas s’en soucier.

— Je suis un tireur lamentable, mais je sais éviter une balle.

Voilà qui intriguait Lucy.

— C'est bien la première fois que je rencontre un homme qui admet être mauvais tireur.

Il haussa les épaules.

— À quoi bon nier l'évidence ? Je resterai toujours le Bridgerton qui tire moins bien que ses sœurs, même à bout portant.

— Oh.

Lucy fronça les sourcils. Que devait-on répondre à un gentleman qui avouait un défaut ? Si elle ne se souvenait pas d'avoir jamais été confrontée à ce genre de situation, cela s'était sûrement déjà produit au cours de l'histoire. Il fallait bien que *quelqu'un* ait répondu *quelque chose*.

Elle battit des paupières, espérant qu'une réplique pertinente lui viendrait à l'esprit. En vain.

Et soudain…

— Hermione ne sait pas danser.

Les mots avaient jailli de sa bouche sans que son esprit le leur ait ordonné.

Bonté divine, cela était-il supposé être pertinent ?

M. Bridgerton s'immobilisa et la regarda avec curiosité. Ou peut-être stupéfaction. Ou peut-être les deux. Et il prononça les seules paroles possibles en la circonstance.

— Je vous demande pardon ?

— Hermione ne sait pas danser, répéta Lucy qui ne pouvait plus revenir en arrière. C'est pour cette raison qu'elle refuse toujours. Elle ne sait pas.

Puis elle attendit qu'un gouffre s'ouvre dans le sol afin d'y sauter à pieds joints. Si seulement il ne la regardait pas comme si elle était un peu dérangée !

Elle afficha un faible sourire tandis que le silence s'étirait entre eux.

— Il doit y avoir une raison pour que vous me racontiez cela, hasarda finalement M. Bridgerton.

Lucy laissa échapper un soupir nerveux. Il ne semblait pas en colère – intrigué, plutôt. Elle n'avait pas voulu se moquer d'Hermione, mais lorsqu'il avait déclaré qu'il ne savait pas tirer, il lui avait semblé normal de révéler qu'Hermione ne savait pas danser. C'était ce qu'il convenait de dire. Les hommes étaient censés savoir tirer et les femmes savoir danser. Et les meilleures amies savoir tenir leur maudite langue.

Manifestement, ils avaient tous trois besoin de s'améliorer.

— Je pensais vous mettre à l'aise, murmura-t-elle. Parce que vous ne savez pas tirer.

— Oh, mais je sais tirer ! s'écria M. Bridgerton. Ce n'est pas difficile. Mon problème, c'est d'atteindre ma cible.

Lucy sourit. Ce fut plus fort qu'elle.

— Je pourrais vous montrer.

Il tourna vivement la tête.

— Ô mon Dieu ! Ne me dites pas que *vous* savez tirer.

Elle se redressa.

— Si, et plutôt bien.

M. Bridgerton secoua la tête d'un air abattu.

— Il ne manquait plus que cela.

— C'est un talent très utile, protesta-t-elle.

— Je n'en doute pas, mais je suis déjà entouré de femmes qui sont plus douées que moi. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est… Oh, non ! Je vous en prie, ne me dites pas que Mlle Watson est elle aussi une tireuse d'élite.

Lucy battit des paupières.

— Figurez-vous que je n’en sais rien.

— Dans ce cas, il me reste de l’espoir.

— N’est-ce pas curieux ? murmura-t-elle.

— Qu’il me reste de l’espoir ? s’enquit-il, le visage de marbre.

— Non, que…

Elle ne pouvait l’avouer. Dieu du Ciel, cela semblait ridicule !

— Ah, ce que vous trouvez curieux, c’est que vous ne sachiez pas si Mlle Watson sait tirer.

Et voilà. Il avait deviné.

— Oui, admit-elle. D’un autre côté, pourquoi le saurais-je ? Le tir ne fait pas partie des matières enseignées chez Mlle Moss.

— Au grand soulagement de la gent masculine, croyez-moi.

Il lui adressa un sourire en coin.

— Qui vous a appris ? demanda-t-il.

— Mon père.

Curieusement, elle n’avait pas répondu tout de suite. Un instant, elle crut qu’elle avait été surprise par la question. Elle se trompait

Elle avait été surprise par sa *réponse*.

— Juste Ciel, vous deviez être haute comme trois pommes !

— En effet, répondit Lucy, encore intriguée par son étrange réaction.

Celle-ci devait s’expliquer par le fait qu’elle ne pensait pas souvent à son père. Le précédent comte de Fennsworth était mort depuis si longtemps que son nom n’était pratiquement plus évoqué.

— Il considérait que c’était un talent indispensable, enchaîna-t-elle. Même pour une fille. Notre maison est près de la côte de Douvres, où il y a beaucoup de contrebandiers. La plupart étaient plutôt amicaux, et tout le monde les connaissait, y compris le juge.

— Il devait apprécier le cognac, murmura M. Bridgerton.

Lucy sourit à ce souvenir.

— De même que mon père. Mais nous ne connaissions pas tous les contrebandiers. Certains étaient vraiment dangereux, j'en suis persuadée. Et puis…

Elle se pencha vers lui. Ce qu'elle avait à dire exigeait que l'on prenne des airs de conspirateurs. Sinon, où aurait été le plaisir ?

— Et puis ? l'encouragea-t-il.

— Je crois qu'il y avait des espions, lâcha-t-elle à mi-voix.

— À Douvres ? Il y a dix ans ? Bien sûr qu'il y avait des espions ! Ce qui ne m'empêche pas de m'interroger sur la nécessité d'armer les enfants en bas âge.

Lucy se mit à rire.

— Je n'étais pas si petite que cela. Je crois que nous avons commencé l'année de mes sept ans. Richard a continué à prendre des leçons après le décès de notre père.

— Je suppose que c'est un excellent tireur, lui aussi.

Elle acquiesça d'un air penaud.

— Désolée.

Ils se remirent en marche d'un pas tranquille.

— Dans ce cas, je ne le provoquerai pas en duel, déclara M. Bridgerton d'un ton désinvolte.

— Je préférerais que vous vous en absteniez.

Il tourna vers elle un visage que l'on ne pouvait que qualifier de narquois.

— Ma foi, lady Lucinda, il me semble que vous venez de m'avouer votre affection.

Elle le fixa, bouche bée.

— Je n'ai pas… Qu'est-ce qui a bien pu vous amener à cette conclusion ?

Et *pourquoi* ses joues étaient-elles soudain si brûlantes ?

— Le combat serait inégal, répondit-il, son inaptitude au tir le laissant apparemment indifférent. Du reste, pour être franc, je ne crois pas qu'il y ait en Grande-Bretagne un seul homme avec qui je serais à égalité.

Encore un peu étourdie par le choc qu'elle venait d'éprouver, Lucy réussit tout de même à répondre :

— Je suis sûre que vous vous sous-estimez.

— Pas du tout, assura-t-il, désinvolte. Votre frère n'aurait aucun mal à me loger une balle dans l'épaule.

Il marqua une pause, pensif.

— En supposant qu'il ne soit pas d'humeur à me la loger dans le cœur.

— Allons, ne dites pas de sottises !

Il esquissa un haussement d'épaules fataliste.

— Quoi qu'il en soit, vous vous souciez plus de mon bien-être que vous ne le pensiez.

— Je me soucie du bien-être de tout le monde, marmonna-t-elle.

— Oui, murmura-t-il. Cela ne m'étonne pas de vous.

Lucy tressaillit.

— Pourquoi est-ce que cela sonne comme une insulte ?

— Vraiment ? Ce n'était pas mon intention.

Elle le fixa d'un regard soupçonneux pendant si longtemps qu'il finit par lever les mains en signe de reddition.

— C'était un compliment, je vous en donne ma parole.

— Accordé à contrecœur.

— Absolument pas !

Il lui jeta un coup d'œil à la dérobée, visiblement incapable de réprimer un sourire.

— Vous riez de moi.

— Non, assura-t-il, avant d'éclater de rire. Désolé. Maintenant, c'est vrai.

— Vous pourriez au moins *essayer* d'être gentil et prétendre que vous riez *avec* moi.

— Je le pourrais.

Il sourit et ajouta, tandis que son regard prenait un éclat positivement démoniaque :

— Mais ce serait un mensonge.

Lucy faillit lui flanquer une tape sur le bras.

— Vous êtes infernal !

— Au grand désespoir de mes frères, croyez-moi.

— Ah bon ?

Lucy n'avait jamais causé le désespoir de quiconque, mais tout à coup, l'idée lui semblait diablement séduisante.

— Et que vous disent-ils ? voulut-elle savoir.

— Oh, toujours la même chose ! Je devrais m'établir, donner un sens à ma vie, être un peu sérieux…

— Vous marier ?

— Cela aussi.

— C'est pour cela que vous vous êtes épris d'Hermione ?

Il hésita – à peine un instant, mais Lucy l'avait remarqué.

— Non, répondit-il. Cela n'a rien à voir.

— Bien sûr, acquiesça-t-elle hâtivement, gênée d'avoir posé cette question.

Il lui avait déjà expliqué la veille au soir que l'amour vous tombait dessus sans prévenir, indépendamment de votre volonté. Il n'aimait pas Hermione pour faire plaisir à ses frères, mais parce qu'il ne pouvait *pas* faire autrement.

Lucy se sentit soudain plus seule que jamais.

— Nous voilà de retour, annonça-t-il en indiquant la porte du salon.

Lucy ne s'était même pas aperçue qu'ils étaient rentrés dans le manoir.

Elle regarda le battant, puis Gregory Bridgerton, et se demanda pourquoi c'était soudain si gênant de lui souhaiter une bonne journée.

— Merci de m'avoir tenu compagnie, dit-elle.

— Tout le plaisir a été pour moi.

Lucy fit un pas vers la porte, puis pivota vivement en poussant un petit « oh ! ».

— Un problème ? s'enquit-il en haussant les sourcils.

— Non, mais je vous dois des excuses. Je vous ai détourné de votre but. Vous alliez vers le lac pour réfléchir, si je me souviens bien. Je vous en ai empêché.

Il la dévisagea en inclinant imperceptiblement la tête de côté. Et dans ses yeux… Oh, qu'elle aurait aimé décrire ce qu'elle y voyait ! Cela échappait à sa compréhension. Elle aurait été incapable d'expliquer pourquoi elle inclinait également la tête, et d'où venait cette impression que le temps s'étirait… s'étirait à l'infini…

— N'aviez-vous pas besoin d'un moment de solitude ? demanda-t-elle dans un souffle.

Il secoua lentement la tête.

— Si, dit-il comme sous l'effet d'une soudaine inspiration.

Comme s'il venait de faire une découverte inattendue.

— Si, répéta-t-il, mais plus maintenant.

Elle le regarda. Il la regarda. Et une pensée s'imposa soudain à Lucy.

Il ne sait pas pourquoi.

Il ignorait pour quelle raison il ne ressentait plus la nécessité d'être seul.

Et de son côté, elle ignorait pourquoi c'était si important.

9

Où notre histoire prend un tournant décisif.

Le bal masqué eut lieu le lendemain soir. Ce devait être un événement. Pas le bal du siècle, bien sûr, – Anthony, le frère de Gregory, n’aurait pas apprécié d’être dérangé dans sa confortable routine campagnarde –, mais le temps fort du séjour au manoir. En plus des invités déjà présents, une centaine d’autres étaient attendus. Toutes les chambres avaient été aérées et préparées, mais malgré tout, bon nombre de visiteurs devraient loger chez des voisins ou, pour les moins chanceux, dans les auberges des environs.

La première idée de Kate avait été d’organiser un bal costumé – elle rêvait de se déguiser en Méduse, ce qui ne surprenait personne –, mais elle y avait renoncé après qu’Anthony l’eut informée que, dans ce cas, *il* choisirait sa propre tenue.

Il avait accompagné son propos d’un tel regard qu’elle avait immédiatement changé d’avis.

Par la suite, elle avait avoué à Gregory qu’il ne lui avait toujours pas pardonné de l’avoir grimé en Cupidon au bal costumé des Billington, l’année précédente.

— Un peu trop à un chérubin ? avait suggéré Gregory.

— Dans le bon sens du terme, avait-elle répondu. Maintenant, je sais exactement à quoi il ressemblait quand il était enfant. Un véritable amour !

— Je crois que je commence seulement à comprendre, avait murmuré Gregory, à quel point mon frère vous aime.

— À un point assez élevé, avait répliqué Kate avec un sourire. Vraiment.

Un compromis avait donc été trouvé. Pas de costumes, juste des loups. Anthony n'y voyait aucun inconvénient, dans la mesure où cela lui permettrait d'abandonner ses obligations d'hôte s'il le désirait (qui remarquerait son absence ?). Kate s'était donc attelée au dessin d'un masque orné de bras tentaculaires. Sans succès.

Sur l'insistance de sa belle-sœur, Gregory pénétra dans la salle de bal à 20 h 30 précises. Ce qui signifiait que les seules personnes présentes étaient son frère, Kate et lui-même. Cela dit, vu les nombreux domestiques qui s'activaient autour d'eux, la salle était loin d'être déserte. Anthony se déclara ravi.

— C'est bien mieux quand on n'est pas bousculé par la foule, expliqua-t-il joyeusement.

— Depuis quand es-tu si misanthrope ? demanda Gregory en prenant une flûte de champagne sur un plateau.

— Je ne le suis pas, répliqua Anthony. Disons juste que je ne supporte plus la stupidité, quelle qu'elle soit.

— Il vieillit mal, commenta Kate.

Si Anthony n'était pas de cet avis, il n'en montra rien.

— Je refuse simplement de frayer avec des imbéciles, ajouta-t-il à l'adresse de son frère.

Son visage s'éclaira.

— Cela a réduit de moitié mes obligations sociales.

— Quel est l'intérêt d'être titré si on ne peut pas refuser les invitations ? murmura Gregory, pince-sans-rire.

— En effet, acquiesça Anthony. En effet.

Gregory se tourna vers Kate.

— Vous n'avez rien à redire à cela ?

— Si, bien des choses, répondit-elle tout en s'assurant d'un regard circulaire qu'aucune catastrophe de dernière minute ne se profilait. J'ai toujours des choses à dire.

— Exact, confirma Anthony. Mais elle sait reconnaître une défaite annoncée.

— Je sais surtout choisir mes batailles, dit-elle à Gregory, alors même que ses paroles étaient manifestement destinées à Anthony.

— Ne fais pas attention, fit ce dernier. C'est sa façon de s'avouer vaincue.

— Et cependant, il s'obstine, déclara Kate sans s'adresser à quelqu'un en particulier. Alors qu'il sait que j'ai toujours le dernier mot.

Anthony haussa les épaules et lança à son frère un regard penaud.

— Elle a raison, bien sûr.

Il vida son verre, avant d'ajouter :

— Mais je ne vois pas pourquoi je déclarerais forfait sans combattre.

Gregory ne put retenir un sourire. Jamais on n'avait vu couple plus amoureux. Ils offraient un spectacle charmant, mais qui lui laissait un arrière-goût de jalousie.

— Où en êtes-vous de votre cour ? s'informa Kate.

Son mari dressa l'oreille.

— Ta cour ? répéta-t-il en affichant son expression de vicomte à qui l'on doit obéissance. Qui est-ce ?

Gregory lança à sa belle-sœur un regard furieux. Il ne s'était pas ouvert de ses sentiments à son frère. Il n'aurait trop su dire pour quelle raison. Peut-être parce qu'il ne l'avait pas beaucoup vu ces derniers jours. Peut-être aussi parce que ce n'était pas le genre de chose que l'on a envie de partager avec un frère. Surtout si ce dernier est plus un père qu'un frère.

Sans compter que… s'il échouait…

Eh bien, il n'avait pas spécialement envie que sa famille soit au courant.

Allons, il allait réussir ! Pourquoi doutait-il de lui-même ? Déjà, alors que Mlle Watson le traitait encore comme une nuisance mineure, il était certain de l'issue. Ç'aurait été absurde, à présent que leur amitié progressait, qu'il perde confiance en lui.

De manière fort prévisible, Kate ignora superbement son regard noir.

— J'adore quand tu n'es pas au courant du dernier potin, dit-elle à son mari. Surtout quand moi, je le connais.

— Es-tu vraiment certain de vouloir épouser l'une de ses semblables ? demanda Anthony à son frère.

— Pas exactement la même, répondit Gregory. Mais dans l'ensemble, oui, c'est un peu l'idée.

Kate prit un air pincé en les entendant parler d'elle en ces termes, puis se ressaisit rapidement.

— Il a déclaré sa flamme à… commença-t-elle à l'adresse de son mari, avant d'agiter la main comme pour chasser une idée folle. Oh, peu importe ! Je préfère ne pas te le dire.

La formulation était curieuse. Comme si Kate n'avait jamais eu l'intention de révéler son secret. Gregory ne savait ce qu'il trouvait le plus réjouissant, de la loyauté de sa belle-sœur ou de la perplexité de son frère.

— Essaie de deviner, ajouta Kate avec un sourire hautain. Cela devrait donner une raison d'être à cette soirée.

Anthony fixa sur son frère un regard impassible.

— Qui est-ce ?

Gregory haussa les épaules. Il se rangeait toujours du côté de Kate lorsqu'il s'agissait de contrarier son frère.

— Loin de moi l'envie de priver ta soirée d'une raison d'être.

— Sale gosse ! grommela Anthony.

Et Gregory sut que la soirée promettait d'être intéressante.

Les invités commençaient à arriver. Une heure plus tard, le brouhaha des conversations et des rires emplissait la salle de bal. Dissimulé derrière un masque, tous semblaient plus audacieux. Bientôt, les plaisanteries se firent plus osées, les mots d'esprit plus lestes.

Quant aux rires… Il était difficile de les décrire, sinon pour dire qu'ils étaient différents. Il y avait dans l'air plus qu'une simple joie de vivre. Une sourde excitation, comme si tout le monde savait que c'était la nuit de toutes les audaces.

Que tout était possible.

Parce que au petit matin, personne ne saurait.

En général, Gregory aimait ce genre de soirée.

Vers 21 h 30, cependant, il commença à ressentir une légère frustration. Il n'aurait pu le jurer, mais il lui semblait que Mlle Watson n'était toujours pas arrivée. Même masquée, elle ne pouvait passer inaperçue. Sa chevelure était trop étincelante pour qu'on la confonde avec celle d'une autre.

Lady Lucinda, en revanche, n'aurait aucun mal à se fondre dans la foule. Certes, ses cheveux étaient d'une jolie couleur miel, mais ils n'avaient rien d'exceptionnel. La moitié des dames de la bonne société arboraient la même blondeur de bon aloi.

Gregory balaya la salle du regard. Bon, peut-être pas la moitié. Ni même un quart. Néanmoins, sa chevelure ne possédait pas les somptueux reflets d'opale qui auréolaient celle de son amie.

Il fronça les sourcils. Mlle Watson aurait dû être là depuis longtemps. Séjournant au manoir, elle n'avait pas l'excuse d'avoir été retardée par des routes embourbées, un cheval boiteux ou Dieu savait quoi. Même si elle n'avait pas eu de raison de descendre aussi tôt que lui, elle ne serait certainement pas arrivée avec une heure de retard.

Ne serait-ce que parce que lady Lucinda ne l'aurait pas toléré. Celle-ci était du genre ponctuelle.

Dans le bon sens du terme.

Pas comme une insupportable donneuse de leçons.

Il sourit. Non, elle n'était pas ainsi.

Lady Lucinda ressemblait à Kate. Du moins lui ressemblerait-elle lorsqu'elle aurait quelques années de plus. Intelligente, pleine de bon sens, avec un soupçon d'espièglerie.

Souvent très drôle, en fait. Oui, lady Lucinda était une excellente camarade.

Mais il ne la voyait pas non plus parmi les invités. Du moins lui semblait-il. Il avait bien repéré quelques dames dont les cheveux étaient à peu près de la même couleur, mais aucune d'entre elles ne correspondait vraiment. L'une n'avait pas la bonne démarche – trop appuyée, pour ne pas dire pesante. Une autre ne faisait pas la bonne taille. La différence était faible, mais il en était sûr.

Ce n'était pas elle.

Elle devait être là où était Mlle Watson. D'une certaine façon, il trouvait cela rassurant. Si lady Lucinda était près d'elle, il ne pouvait rien lui arriver de mal.

Son estomac criant famine, Gregory décida d'abandonner un instant ses recherches pour se mettre en quête de nourriture. Il se

dirigea droit vers une assiette de sandwichs, qui ressemblaient comme des frères à ceux qu'il avait engloutis le soir de son arrivée. Une dizaine devraient faire l'affaire.

Hum… Il y avait ceux au concombre. Ceux au fromage… Non ce n'était pas ce qu'il cherchait. Ah, peut-être…

— Monsieur Bridgerton ?

Lady Lucinda ! Il aurait reconnu cette voix entre mille.

Il pivota sur ses talons. C'était bien elle. Gregory se félicita. Il ne s'était pas trompé, au sujet des autres blondes. Pas de doute, c'était bien la première fois qu'il voyait lady Lucinda ce soir.

Comme elle écarquillait les yeux, il s'aperçut que son masque en velours bleu ardoise était de la couleur exacte de ses iris. Il se demanda si Mlle Watson avait déniché un masque du même vert que les siens.

— C'est bien vous, n'est-ce pas ?

— Comment l'avez-vous su ? s'étonna Gregory.

Elle cilla.

— Je l'ignore. Je l'ai su, c'est tout.

Puis elle entrouvrit les lèvres – juste assez pour révéler l'éclat de ses dents – et dit :

— C'est Lucy. Je veux, dire, lady Lucinda.

— Je sais, murmura Gregory, les yeux rivés sur sa bouche.

Les masques possédaient une bien étrange vertu. Il leur suffisait de couvrir le haut du visage pour rendre le bas mystérieux.

Voire fascinant.

Comment se faisait-il qu'il n'ait jamais remarqué la façon dont ses lèvres se retroussaient aux commissures ? Et les taches de rousseur sur son nez ? Il y en avait sept. Précisément. Toutes ovales, à l'exception d'une, qui avait un peu la forme de l'Irlande.

— Vous avez faim ? s'enquit-elle.

Gregory s'obligea à croiser son regard.

Elle désigna les sandwichs.

— Ceux au jambon sont délicieux. De même que ceux au concombre. D'ordinaire, je n'ai pas une passion pour les sandwichs au concombre – il y a toujours quelque chose qui ne va pas –, mais ceux-là ont du fromage frais à la place du beurre. C'est agréablement surprenant.

Elle se tut et le regarda en inclinant la tête comme si elle attendait sa réponse.

Il sourit. Ce fut plus fort que lui. Il y avait quelque chose d'irrésistible dans sa façon de disserter sur la nourriture.

Sans hésiter, il s'empara d'un sandwich au concombre.

— Après de telles louanges, je ne peux qu'y goûter.

— Oh, mais ceux au jambon sont aussi très bons, si vous n'aimez pas le concombre.

Cette façon de vouloir que tout le monde soit heureux, c'était tout elle ! *Essayez ceci. Si vous n'aimez pas, essayez cela, ou cela, ou encore cela. Et si vous n'aimez toujours pas, prenez ma part.*

Elle ne lui avait jamais dit cela, bien sûr, mais il l'en savait capable.

Elle baissa les yeux sur les plats de service.

— Quel dommage qu'ils soient mélangés !

— Je vous demande pardon ?

— Eh bien, commença-t-elle d'un ton qui annonçait une explication aussi détaillée que passionnée, vous ne trouvez pas qu'il aurait été plus logique de séparer les différentes sortes de sandwichs ? Ainsi, si l'un vous plaît, vous savez exactement où en trouver un autre. Ou…

À ce stade de sa démonstration, elle s'anima, comme si elle s'attaquait à un problème de société majeur.

— … s'il en reste, tout simplement. Réfléchissez. Il se peut qu'il ne reste aucun sandwich au jambon dans la pile. Et vous ne pouvez pas les déplacer dans l'espoir d'en trouver un. Ce serait terriblement grossier.

Gregory la considéra pensivement.

— Vous aimez que les choses soient en ordre, n'est-ce pas ?

— Oh, oui ! s'écria-t-elle. Absolument.

Il songea à son absolu manque d'organisation. Il lançait ses chaussures dans son placard, laissait traîner les cartons d'invitation… L'année précédente, il avait accordé une semaine de congé à son valet de chambre, dont le père était souffrant. À son retour, le pauvre homme avait trouvé un tel chaos rien que sur son bureau qu'il avait failli avoir une attaque.

Il regarda lady Lucinda et sourit. Elle aussi, il la rendrait probablement folle en moins d'une semaine.

Comme il mordait dans son sandwich au concombre, elle demanda :

— Comment le trouvez-vous ?

— Fascinant, murmura-t-il.

— Vous pensez que la nourriture doive être fascinante ?

Gregory finit le sandwich.

— Je ne sais trop.

Ils laissèrent un silence amical s'installer et parcoururent la salle du regard. Les musiciens jouaient une valse, et les robes de soie des dames chatoyaient tandis qu'elles tournoyaient et tourbillonnaient. Devant un tel spectacle, il était impossible de chasser l'impression que la nuit était vivante… vibrante d'énergie… prête à se refermer sur vous.

Il allait se passer quelque chose ce soir, Gregory en était certain. Une existence était sur le point de basculer.

La sienne, avec un peu de chance.

Ses mains le picotèrent. Ses pieds, aussi. Il dut prendre sur lui pour demeurer là où il était. Il avait envie de passer à l'action, de *faire* quelque chose. De se jeter à corps perdu dans la vie. De tendre la main et de la refermer sur ses rêves.

Il fallait qu'il bouge. L'immobilité lui était insupportable. Il avait envie de…

— Voulez-vous danser ?

Il n'avait pas eu l'intention de poser cette question. Pourtant, il s'était tourné vers Lucy, et les mots avaient jailli de ses lèvres.

Le regard de la jeune fille s'éclaira. Elle était de toute évidence ravie.

— Oui, répondit-elle avant d'ajouter dans un petit soupir : J'adore danser.

La prenant par la main, il l'entraîna vers la piste de danse. Ils se fondirent aisément dans le flot des danseurs, leurs corps ne faisant plus qu'un. Gregory n'eut qu'à poser la paume au creux de sa taille pour qu'elle s'élance au rythme de la musique, exactement comme il s'y attendait. Ils se mirent à tourner et à virevolter, si rapidement qu'ils ne purent s'empêcher de rire.

L'instant était d'une perfection à couper le souffle. C'était comme si chaque note se glissait sous leur peau pour guider leurs mouvements.

Et soudain, ce fut terminé.

Si vite. Bien trop vite. La musique s'arrêta et, durant quelques secondes hors du temps, ils demeurèrent immobiles, toujours enlacés, les derniers accords résonnant encore à leurs oreilles.

— Oh, c'était merveilleux ! s'exclama Lucy, les yeux brillants.

Gregory la lâcha et s'inclina.

— Vous êtes une danseuse accomplie, lady Lucinda. Je le savais.

— Merci, je…

Elle s'interrompit, puis :

— Vous le *saviez* ?

— Je…

Pourquoi diable avait-il dit cela ? Ce n'était pas du tout prévu.

— Vous êtes très gracieuse, dit-il finalement en la raccompagnant.

Bien plus que Mlle Watson, en fait, ce qui était logique étant donné les révélations de lady Lucinda sur son absence de dispositions pour la danse.

— Cela se voit à votre démarche, ajouta-t-il, comme elle semblait attendre de plus amples explications.

Il faudrait qu'elle se contente de celles-ci, car il n'avait pas l'intention d'approfondir la question.

— Oh.

Ses lèvres s'arrondirent imperceptiblement, assez, toutefois, pour qu'il fasse une découverte fascinante. Elle semblait heureuse. Ce qui n'était pas le cas de la plupart des gens, se rendit-il compte. Ils avaient l'air amusés, curieux, satisfaits.

Lady Lucinda, elle, avait l'air heureux.

Et cela lui plaisait.

— Je me demande où est Hermione, dit-elle en fouillant la salle du regard.

— Elle n'est pas arrivée en même temps que vous ? s'étonna Gregory.

— Si, mais nous avons croisé Richard, qui l'a invitée à danser. *Non pas*, ajouta-t-elle avec emphase, parce qu'il est amoureux d'elle, mais par simple politesse. C'est ainsi que l'on se comporte avec les amies de sa sœur.

— Je sais. J'ai quatre sœurs, lui rappela Gregory, Mais je croyais que Mlle Watson ne dansait pas.

— En effet, mais Richard l'ignore. Comme tout le monde. Sauf moi. Et vous.

Elle lui adressa un regard suppliant.

— S'il vous plaît, ne le dites à personne. Je vous le demande instamment. Hermione serait mortifiée.

— Pas un mot, promit-il.

— J'imagine qu'ils sont allés chercher quelque chose à boire, reprit lady Lucinda, qui se déplaça pour tenter d'apercevoir la table des rafraîchissements. Hermione a prétexté qu'elle avait trop chaud. C'est son excuse favorite pour ne pas danser. Cela marche presque chaque fois.

— Je ne les vois pas, dit Gregory, qui avait suivi la direction de son regard.

— Rien d'étonnant à cela. C'était il y a un moment.

— Plus qu'il n'en faut pour siroter une boisson ?

Elle sourit.

— Oh, Hermione peut faire durer une citronnade toute une soirée en cas de besoin ! Cela dit, je crois que Richard finirait par perdre patience.

Gregory était plutôt d'avis que Fennsworth se serait volontiers coupé le bras droit pour avoir le privilège de regarder Mlle Watson feindre de boire une citronnade, mais il ne voyait pas l'intérêt de tenter d'en convaincre lady Lucinda.

— Ils sont sans doute allés faire un tour, enchaîna-t-elle sans paraître s'alarmer.

Gregory tressaillit.

— Dehors ? demanda-t-il, mal à l'aise.

— Probablement.

— Et vous trouvez raisonnable qu'ils soient sortis seuls ? insista Gregory.

Lady Lucinda le regarda comme si elle ne comprenait pas son inquiétude.

— Ils ne sont pas vraiment seuls, répondit-elle. Il y a une bonne vingtaine de personnes dehors. J'ai regardé par l'une des portes-fenêtres.

Gregory s'efforça de conserver son calme tandis qu'il réfléchissait à toute allure. Il devait trouver Mlle Watson, et vite, avant qu'elle commette l'irréparable.

Seigneur !

Il suffisait d'un instant pour qu'une vie bascule. Si Mlle Watson était vraiment sortie avec le frère de lady Lucinda… Si quelqu'un les surprenait…

Une fièvre inconnue monta en lui, une désagréable bouffée de colère et de jalousie. Mlle Watson était peut-être en danger… ou peut-être pas. Peut-être accueillait-elle avec plaisir les avances de Fennsworth…

Non ! Non, c'était impossible. Mlle Watson se croyait éprise de ce grotesque M. Edmonds, quel qu'il soit. Elle n'avait que faire des avances de Fennsworth, ni des siennes.

Le frère de lady Lucinda avait-il saisi une occasion que lui-même avait laissée passer ? Cette pénible hypothèse se logea dans sa poitrine tel un boulet de canon encore fumant – c'était intolérable… indicible… innommable…

— Monsieur Bridgerton ?

Ignoble. Oui, ignoble.

— Monsieur Bridgerton, quelque chose ne va pas ?

Il n'eut besoin de tourner la tête que de quelques centimètres pour faire face à lady Lucinda, mais il lui fallut plusieurs secondes pour se concentrer sur ses traits. Elle arborait une expression soucieuse.

— Cela n’a pas l’air d’aller, reprit-elle.

— Je vais bien, s’impatienta-t-il.

— Mais…

— *Très bien !*

Cette fois, il avait pratiquement aboyé.

Elle n’insista pas.

Comment Fennsworth s’y était-il pris ? Comment avait-il convaincu Mlle Watson de sortir seule avec lui ? Ce n’était encore qu’un gamin, nom de nom ! Il n’avait même pas encore pris sa place dans la bonne société ! Alors que lui-même était… eh bien, plus expérimenté.

Il aurait dû rester sur ses gardes.

Il n’aurait jamais dû permettre qu’une telle chose arrive.

— Je vais me mettre à la recherche d’Hermione, annonça lady Lucinda en s’éloignant. Je sens que vous préféreriez être seul.

— Non ! s’écria-t-il avec un peu trop de force. Je vous accompagne. Nous allons les chercher ensemble.

— Pensez-vous que ce soit raisonnable ?

— Pourquoi ne le serait-ce pas ?

— Je… je ne sais pas.

Elle s’interrompit pour le dévisager avant de reprendre :

— Je pense juste que ça ne l’est pas. Vous avez vous-même trouvé peu sage de laisser Richard et Hermione en tête à tête.

— Vous ne pouvez assurément pas fouiller le manoir toute seule.

— Bien sûr que non, riposta-t-elle. Je pensais demander à lady Bridgerton.

Kate ? Grand Dieu !

— N’en faites rien, dit-il vivement, et avec un soupçon de dédain bien involontaire.

Lady Lucinda dut en prendre ombrage, car elle s'enquit d'un ton sec :

— Et pourquoi pas ?

Gregory se pencha vers elle.

— Si Kate les surprend dans une situation compromettante, murmura-t-il avec véhémence, ils seront mariés avant quinze jours. Faites-moi confiance.

— Ne dites pas n'importe quoi. Ils n'ont aucune raison d'être surpris dans une situation compromettante, siffla-t-elle.

Gregory en fut décontenancé. Jamais il ne lui serait venu à l'esprit qu'elle puisse défendre ses positions avec tant de vigueur.

— Hermione ne se comporterait pas de façon inconvenante, poursuivit-elle, furieuse, et Richard non plus, d'ailleurs. C'est mon frère. Mon *frère*.

— Il l'aime, dit simplement Gregory.

— Il ne l'aime pas, articula-t-elle.

Nom de nom, elle semblait folle de rage !

— Et même si c'était le cas, poursuivit-elle, ce qui est absurde, *jamais* il ne la déshonorerait. Jamais. Il ne ferait pas cela. Il ne…

— Oui ?

Elle déglutit péniblement.

— Il ne *me* ferait pas cela.

Gregory n'en revenait pas qu'elle puisse être aussi naïve.

— Il ne pense pas à *vous*, lady Lucinda. En fait, je crois pouvoir affirmer que pas une fois la pensée de sa sœur ne lui a traversé l'esprit.

— C'est terrible, ce que vous dites !

Gregory haussa les épaules.

— C'est un homme amoureux. Par conséquent, c'est un homme égoïste.

— Oh, c'est donc ainsi ! répliqua-t-elle. Cela vous rend-il égoïste, vous aussi ?

— Non, répondit-il, laconique.

Il s'aperçut que c'était vrai. Il s'était déjà habitué à cette étrange fièvre, et avait retrouvé son équilibre. Ayant plus d'expérience que Fennsworth, il avait plus d'empire sur lui-même, indépendamment de toute question concernant Mlle Watson.

Lady Lucinda lui adressa un regard où le dédain se mêlait à l'impatience.

— Richard n'est pas amoureux d'elle. Je ne sais pas de quelle façon je dois vous l'expliquer.

— Vous vous trompez.

Voilà deux jours qu'il observait Fennsworth. Qu'il le regardait couver Mlle Watson du regard. Rire de ses plaisanteries. Aller lui chercher un rafraîchissement. Cueillir une fleur des champs pour la piquer dans ses cheveux…

Si ce n'était pas de l'amour, Richard Abernathy était le grand frère le plus attentionné, le plus dévoué, le plus généreux de l'histoire de l'humanité.

Étant lui-même un frère aîné – et ayant plus d'une fois été sommé de faire danser les amies de ses sœurs –, Gregory pouvait affirmer catégoriquement qu'il n'existait aucun frère aîné dont la sollicitude et le sens du sacrifice atteignent de tels sommets.

Certes, on pouvait adorer sa sœur, mais on ne donnait pas chaque minute de son temps à sa meilleure amie sans rien attendre en retour.

À moins qu'un amour pathétique et non partagé n'entre dans l'équation.

— Je ne me trompe pas, s'entêta lady Lucinda. Et je vais de ce pas avertir lady Bridgerton.

Gregory referma la main sur son poignet.

— Vous commettriez une erreur monumentale.

Elle tenta de se dégager, mais il refusa de la lâcher.

— Ne me traitez pas avec condescendance, siffla-t-elle.

— Je ne fais rien de tel. Je vous instruis.

Elle en demeura bouche bée. Littéralement.

Gregory en aurait ri s'il n'avait été furieux contre le monde entier.

— Vous êtes insupportable, dit-elle, une fois qu'elle eut retrouvé ses esprits.

— À l'occasion, admit-il.

— *Et* victime d'une illusion.

— Bien envoyé, lady Lucinda.

Issu d'une fratrie de huit, Gregory ne pouvait qu'admirer une réplique bien sentie.

— Cela dit, je goûterais davantage votre sens de la repartie si je n'étais pas en train d'essayer de vous empêcher de commettre une bourde colossale.

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, déclara-t-elle d'un air courroucé.

— Plus rien du tout ?

— Et je vais chercher lady Bridgerton.

— Vous me cherchez ? Pour quelle raison ?

C'était la dernière voix que Gregory avait envie d'entendre.

Il pivota lentement sur ses talons. Kate se tenait devant eux, les observant, un sourcil arqué.

Personne ne répondit.

Kate posa un regard appuyé sur la main de Gregory, toujours crispée sur le poignet de lady Lucinda. Il le lâcha aussitôt et recula d'un pas.

— Y a-t-il quelque chose dont je devrais être informée ? s'enquit Kate avec une autorité confondante.

Gregory avait oublié combien sa belle-sœur pouvait se montrer impressionnante lorsqu'elle le voulait.

Bien évidemment, lady Lucinda s'empressa de répondre :

— M. Bridgerton semble croire qu'Hermione pourrait être en danger.

L'attitude de Kate changea immédiatement.

— En danger ? Ici ?

— Non, grinça Gregory.

Encore que ce qu'il avait envie de dire ressemblât plutôt à « Je vais vous tuer. » S'adressant à lady Lucinda, bien sûr.

— Voilà un moment que je ne l'ai pas vue, poursuivit l'exaspérante péronnelle. Nous sommes arrivées ensemble, mais c'était il y a près d'une heure.

Kate regarda autour d'elle, puis :

— Ne pourrait-elle être dehors ? Une bonne partie des invités sont sortis.

Lady Lucinda secoua la tête.

— Je ne l'ai pas vue. J'ai pourtant regardé.

Gregory garda le silence. Il avait l'impression d'assister, impuissant, à la fin du monde. Car qu'aurait-il bien pu dire pour empêcher une telle catastrophe ?

— Je ne pensais pas qu'il puisse y avoir un problème, s'empressa d'ajouter lady Lucinda, mais M. Bridgerton s'est tout de suite inquiété.

— Ah oui ?

Kate se tourna vers lui.

— Vraiment, Gregory ? Pour quelle raison ?

— Pourrions-nous parler de cela une autre fois ? articula-t-il avec effort.

Kate l'ignora superbement et regarda Lucy droit dans les yeux.

— Pourquoi était-il inquiet ? demanda-t-elle.

Lady Lucinda avala sa salive. Puis, dans un murmure, elle avoua :

— Je pense qu'elle pourrait être avec mon frère.

Kate pâlit.

— Je n'aime pas cela.

— Richard ne ferait jamais quoi que ce soit d'inconvenant, plaida lady Lucinda. Je vous en donne ma parole.

— Il est amoureux d'elle, dit simplement Kate.

Gregory garda le silence. Le triomphe n'avait jamais eu un goût aussi amer.

Lady Lucinda fixa tour à tour Kate et Gregory, l'air effaré.

— Non, souffla-t-elle. Non, vous vous trompez.

— Je ne me trompe pas, assura Kate d'un ton grave. Et nous devons les trouver. Sans tarder.

Elle fit volte-face, et se dirigea vers la porte d'un pas décidé. Gregory la rattrapa sans peine. Lady Lucinda demeura un instant pétrifiée, puis elle s'élança à leur suite.

— Il ne ferait jamais rien sans le consentement d'Hermione, protesta-t-elle. Croyez-moi.

Kate s'immobilisa. Pivota sur ses talons. Posa sur lady Lucinda un regard franc teinté d'une pointe de tristesse. Comme si elle savait que la jeune fille était en train de perdre un peu de son innocence, et regrettait d'être celle qui lui portait le coup.

— Il l'a peut-être déjà obtenu, dit-elle calmement.

Son consentement. Kate n'avait pas dit le mot, mais il demeura tout de même suspendu entre elles.

— Il a peut-être déjà obtenu son… Que voulez-vous…

Gregory sut à quel instant elle avait compris. Ses yeux, toujours si changeants, n'avaient jamais été aussi gris.

Ni son expression aussi peinée.

— Nous devons les trouver, murmura-t-elle.

Kate approuva d’un hochement de tête, et tous trois quittèrent la pièce sans mot dire.

10

Où l’amour triomphe… mais pas pour notre héros, ni pour notre héroïne.

Lucy suivit lady Bridgerton et Gregory dans le couloir en s’efforçant de contenir son anxiété. Elle avait l’estomac noué, le souffle court.

Ses pensées étaient confuses. Elle savait qu’elle ne devait songer à rien d’autre qu’aux recherches, mais il lui semblait qu’une partie de son esprit refusait de lui obéir. La tête lui tournait, elle était en proie à une peur panique, et à un effrayant pressentiment.

Ce qui n’avait pas de sens. Ne *voulait*-elle pas qu’Hermione épouse son frère ? N’avait-elle pas affirmé à M. Bridgerton que ce mariage, bien qu’improbable, serait idéal ? Hermione deviendrait sa sœur pour de bon, ce qui serait merveilleux. Malgré tout, elle se sentait…

Mal à l’aise.

Et un peu en colère aussi.

Et coupable, bien sûr. Après tout, de quel droit était-elle en colère ?

— Nous devrions nous séparer, suggéra M. Bridgerton une fois qu’ils eurent changé plusieurs fois de direction et que les échos de la fête se furent atténués.

Il arracha son loup, aussitôt imité par Lucy et par lady Bridgerton, et tous trois les déposèrent sur une petite console encastrée dans un renfoncement du couloir.

Lady Bridgerton secoua la tête.

— Impossible. *Vous* ne pouvez certainement pas les chercher seul. Je n'ose songer aux conséquences si Mlle Watson se retrouvait seule avec deux célibataires.

Sans parler de la réaction de M. Bridgerton, songea Lucy. Il lui apparaissait plutôt placide, mais elle était presque certaine que s'il découvrait le couple sans elles, il se croirait obligé d'invoquer l'honneur et la défense de la vertu – une attitude qui menait toujours au désastre. Toujours. À ceci près que, vu la profondeur de ses sentiments pour Hermione, ladite réaction risquait fort d'être moins inspirée par l'honneur et la vertu que par la rage et la jalousie.

Pis, Gregory Bridgerton était peut-être incapable de viser correctement une cible, mais Lucy ne doutait pas un instant qu'il puisse asséner un coup de poing à une vitesse redoutable.

— Et *elle* ne peut pas rester seule, ajouta lady Bridgerton en désignant Lucy. Il fait sombre, les couloirs sont déserts. Et les messieurs portent des masques ! Cela rend moins scrupuleux.

— De toute façon, je ne saurais pas où chercher, renchérit Lucy.

Le manoir était vaste. Elle était là depuis presque une semaine mais elle n'était pas certaine d'avoir visité la moitié de l'immense bâtisse.

— Nous restons ensemble, conclut lady Bridgerton d'un ton sans appel.

M. Bridgerton parut sur le point de discuter, se ravisa, et répondit :

— Bien. Dans ce cas, ne perdons pas de temps.

Il remonta le couloir au pas de charge, Lucy et lady Bridgerton peinant à le suivre.

Il ouvrit des portes à la volée sans les refermer, trop pressé d'atteindre la pièce suivante. Lucy, courant derrière lui, en fit autant de l'autre côté du couloir, de même que lady Bridgerton, un peu plus loin devant eux.

— Oh ! s'écria soudain Lucy avant de refermer vivement une porte.

— Vous les avez trouvés ? tonna M. Bridgerton en se ruant vers elle, imité par lady Bridgerton.

— Non, répondit-elle, les joues en feu. Ce… ce n'est pas eux.

— Seigneur, ne me dites pas que la dame est une jeune fille ! gémit Kate.

— Je ne sais pas. Les masques, vous comprenez…

— Ils étaient masqués ? Alors ils sont mariés. Mais pas ensemble.

Lucy mourait d'envie de lui demander comment elle était parvenue à cette conclusion, mais elle ne put s'y résoudre. Du reste, M. Bridgerton détourna le cours de ses pensées en passant devant elle pour ouvrir la porte d'un geste brusque. Un cri féminin brisa le silence, puis une voix masculine proféra des paroles que Lucy n'aurait pas osé répéter.

— Désolé, marmonna Gregory.

Puis, ayant refermé la porte, il annonça :

— Morley. Avec la femme de Winstead.

— Diable ! s'écria lady Bridgerton d'un air surpris. Je n'étais pas au courant.

— Devons-nous faire quelque chose ? demanda Lucy.

Dieu du Ciel, ces gens commettaient l'*adultère* à moins de dix pas d'elle !

— C’est le problème de Winstead, maugréa Bridgerton. Nous avons une question plus urgente à régler.

Lucy demeura immobile tandis qu’il s’élançait de nouveau dans le couloir. Lady Bridgerton jeta un coup d’œil à la porte comme si elle était tentée de jeter un coup d’œil à l’intérieur, puis, avec un soupir, emboîta le pas à son beau-frère.

Lucy fixa le battant, cherchant ce qui la tracassait. La vue du couple sur la table – sur la *table*, au nom du Ciel ! – avait certes été un choc, mais quelque chose d’autre l’ennuyait. Il y avait une fausse note dans cette scène, un détail qui n’était pas à sa place.

Ou qui éveillait un souvenir confus en elle.

De *quoi* s’agissait-il ?

— Venez-vous ? cria lady Bridgerton.

— J’arrive, répondit Lucy. Accordez-moi un instant.

Lady Bridgerton lui adressa un regard bienveillant, hocha la tête, puis se remit à inspecter les pièces situées sur le côté gauche du corridor.

Lucy se remémora la scène. L’homme et la femme, ainsi que la fameuse table. Deux chaises tapissées de rose. Un canapé à rayures. Et une petite console portant un vase empli de fleurs.

De fleurs ?

Mais bien sûr !

Elle savait où ils étaient.

Si elle se trompait, si Richard était effectivement épris d’Hermione, il ne pouvait l’avoir entraînée que dans un seul endroit pour tenter de la séduire.

L’orangerie. Le bâtiment se trouvait de l’autre côté du manoir, loin de la salle de bal. Outre les orangers, il abritait une extraordinaire collection de plantes exotiques que lady Bridgerton avait dû faire

importer à grands frais – de somptueuses orchidées, des rosiers rares. Il y avait même d'humbles fleurs des champs replantées avec soin.

On ne pouvait imaginer lieu plus romantique au clair de lune. En outre, Richard avait une véritable passion pour les fleurs. Il connaissait leurs noms latin et commun, ne pouvait en cueillir sans vous abreuver de commentaires savants – celle-ci ne s'ouvrait qu'à la nuit tombée, celle-là était de la même famille que telle autre originaire d'Asie… Lucy trouvait cette manie agaçante, mais elle comprenait que cela puisse sembler romantique lorsque le professeur de botanique n'était pas votre frère.

Elle jeta un coup d'œil à Gregory et à lady Bridgerton. Ils avaient interrompu leurs recherches pour discuter et, à en juger par leur façon de se tenir, l'échange était passionné.

Ne vaudrait-il pas mieux que ce soit elle qui retrouve Richard et Hermione ? s'interrogea-t-elle. Sans *aucun* Bridgerton à ses côtés ?

Elle pourrait les prévenir et éviter un désastre. Si Hermione voulait épouser Richard, ce devait être un choix librement consenti, et non une décision qui lui serait imposée parce qu'elle avait été surprise dans une situation délicate.

Lucy pouvait rejoindre l'orangerie en quelques minutes.

Elle esquissa un pas en arrière. Ni Gregory ni lady Bridgerton ne parurent s'en apercevoir.

Elle recula encore de cinq ou six pas, sans bruit, puis tourna à l'angle du couloir.

Une fois hors de vue, elle empoigna ses jupes et s'élança en courant. Elle ignorait de combien de temps elle disposait avant que ses compagnons remarquent son absence, mais même s'ils ne connaissaient pas sa destination, elle ne doutait pas qu'ils la rattrapent. Tout ce qu'il fallait, c'était qu'elle retrouve Richard et Hermione la première. Si elle y parvenait, elle pourrait faire sortir

Hermione et prétendre que Richard était seul lorsqu'elle l'avait trouvé.

Elle n'aurait pas beaucoup de temps, mais c'était possible.

Ayant atteint le grand hall, elle ralentit l'allure. Il y avait des domestiques, ainsi que quelques retardataires, et elle ne pouvait prendre le risque d'éveiller les soupçons en courant.

Elle s'engagea dans le couloir de l'aile ouest et, dès qu'elle eut bifurqué, s'élança de nouveau. Ses poumons commençaient à la brûler et elle était en nage, mais elle ne ralentit pas pour autant. Elle n'était plus loin, à présent. Elle pouvait y arriver.

Elle le savait.

Elle le devait.

Et soudain, elle se retrouva devant les lourdes portes de l'orangerie. Elle posa la main sur l'une des poignées. Elle était sur le point de l'ouvrir lorsqu'elle se plia en deux, luttant pour retrouver son souffle.

Les yeux lui piquaient. Comme elle se redressait, une vague de panique la submergea, si intense, si fulgurante, qu'elle dut s'appuyer au battant pour ne pas tomber.

Seigneur, elle n'avait aucune envie d'ouvrir cette porte ! Elle ne voulait pas les voir, ne voulait pas savoir ce qu'ils faisaient, ni comment ni pourquoi. Elle n'avait rien désiré de tout cela. Elle souhaitait juste que tout redevienne comme avant. Trois jours plus tôt.

Était-ce trop demander ? Rien que *trois jours* ! Trois jours, et Hermione serait toujours amoureuse de M. Edmonds, ce qui n'était pas un problème puisque cela ne mènerait à rien. Quant à elle, elle serait toujours…

Elle serait toujours Lucy, heureuse, sûre d'elle, et pratiquement fiancée, mais sans plus.

Pourquoi tout devait-il changer ? Sa vie lui convenait parfaitement jusqu'à présent. Chacun était à sa place, tout était en ordre, et elle n'avait pas besoin de se poser autant de questions. Elle se moquait de savoir ce que signifiait l'amour, ou ce qu'on ressentait. Son frère ne convoitait pas secrètement sa meilleure amie. La date de son propre mariage n'était pas encore décidée. Et elle était heureuse. Oui, heureuse.

Elle voulait retrouver cette existence.

Elle raffermit sa prise sur la poignée de la porte, tenta de la tourner, mais sa main refusa de lui obéir. La panique l'étreignait toujours, paralysante, oppressante. Elle ne parvenait pas à se concentrer. Ni à penser.

Puis ses jambes se mirent à trembler.

Oh, non ! Elle allait tomber. Là, dans le couloir, à quelques pas du but. Elle allait s'effondrer sur le sol, et…

— Lucy !

C'était M. Bridgerton qui courait vers elle. Elle comprit alors qu'elle avait échoué.

Elle avait échoué !

Elle était parvenue à l'orangerie, elle était arrivée à temps, mais elle était restée devant la porte. Comme une idiote, elle était restée sans bouger, les doigts sur cette maudite poignée, et…

— Bon sang, Lucy, où avez-vous la tête ?

Il la prit par les épaules, et elle s'abandonna. Elle aurait voulu s'appuyer contre lui, ne plus penser à rien.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Je suis désolée.

Elle ignorait pourquoi elle était désolée, mais elle le répéta tout de même.

— Ce n'est pas un endroit pour une femme seule.

Sa voix semblait différente. Plus rauque.

— Certains invités ont trop bu. Sous leur masque, ils se croient autorisés à…

Il n'acheva pas sa phrase.

— Ils ne sont plus eux-mêmes, conclut-il.

Elle hocha la tête en levant les yeux. C'est alors qu'elle le vit. Comme jamais elle ne l'avait vu. Elle observa son visage, qui lui était devenu si familier. Il lui semblait en connaître chaque détail, depuis la façon dont ses cheveux bouclaient légèrement jusqu'à la petite cicatrice près de son oreille gauche.

Elle déglutit. Prit une première inspiration un peu désordonnée. Puis une deuxième, plus lente, plus posée.

— Je suis désolée, répéta-t-elle, ne sachant que dire d'autre.

— Bon sang, jura-t-il en la scrutant d'un œil fiévreux, que vous est-il arrivé ? Est-ce que tout va bien ? Quelqu'un vous a-t-il…

Desserrant son étreinte, il regarda autour de lui.

— Qui est-ce ? tonna-t-il. Qui vous a…

— Personne, coupa-t-elle en secouant la tête. On ne m'a rien fait. Je… je voulais les retrouver. Je pensais que si je… Enfin, je ne voulais pas que vous… Et alors… et alors je suis venue ici, et j'ai…

Gregory jeta un coup d'œil aux portes de l'orangerie.

— Ils sont à l'intérieur ?

— Je ne sais pas. Je le pense, mais je n'ai pas pu…

La panique avait peu à peu cédé, jusqu'à disparaître complètement. En vérité, tout cela semblait ridicule à présent. Elle se sentait parfaitement stupide. Elle était restée là, devant les battants fermés, et n'avait rien fait. Rien du tout.

— Je n'ai pas pu ouvrir la porte, avoua-t-elle dans un souffle.

Il fallait qu'elle le lui dise. Elle n'aurait pu expliquer pourquoi – elle ne le comprenait pas elle-même –, mais il fallait qu'elle lui dise ce qui s'était passé.

Parce qu'il l'avait retrouvée.

Et que cela avait tout changé.

— Gregory !

Lady Bridgerton fit irruption, manquant de peu de les bousculer, hors d'haleine après sa course éperdue.

— Lady Lucinda ! Pourquoi êtes-vous… Est-ce que tout va bien ?

Elle semblait si alarmée que Lucy se demanda quelle tête elle avait. Elle savait qu'elle était pâle. À vrai dire, elle se sentait surtout faible, mais elle se demandait ce que lady Bridgerton avait vu sur son visage pour la couver d'un regard aussi inquiet.

— Je vais bien, affirma-t-elle, soulagée que lady Bridgerton ne l'ait pas vue dans l'état où l'avait trouvée M. Bridgerton. Je suis juste un peu essoufflée. J'ai dû courir trop vite. C'était ridicule de ma part. Je suis désolée.

— Quand nous nous sommes retournés et que nous nous sommes aperçus que vous aviez disparu…

Lady Bridgerton s'efforçait, apparemment, de se composer une expression sévère, mais elle paraissait surtout soucieuse, et son regard était si plein de bonté que Lucy eut soudain envie de pleurer. Personne ne l'avait jamais regardée ainsi. Hermione l'aimait de tout son cœur, et elle trouvait un immense réconfort dans son amitié, mais ce n'était pas pareil. Lady Bridgerton ne devait pas être tellement plus âgée qu'elle – dix ans, peut-être quinze –, mais lorsqu'elle la regardait ainsi…

Lucy avait l'impression d'avoir une mère.

Cela n'avait duré qu'un instant, quelques secondes tout au plus, mais Lucy aurait aimé prolonger l'illusion. Y croire encore un peu.

Lady Bridgerton s'approcha d'elle et passa le bras autour de ses épaules, l'écartant de M. Bridgerton. Celui-ci laissa retomber les mains le long de son corps.

— Vous êtes certaine que tout va bien ? insista-t-elle.

— Maintenant, oui.

Lady Bridgerton consulta du regard son beau-frère, qui hocha la tête.

Lucy ne comprit pas ce que cela signifiait.

— Je pense qu'ils pourraient se trouver dans l'orangerie, expliqua-t-elle, et elle n'aurait su dire ce qui transperçait le plus dans sa voix, de la résignation ou des regrets.

— Très bien, fit lady Bridgerton, qui la lâcha et se dirigea vers la porte. Il n'y a rien d'autre à faire, n'est-ce pas ?

Lucy secoua la tête. M. Bridgerton garda le silence.

Prenant une profonde inspiration, lady Bridgerton ouvrit la porte. Lucy et Gregory s'avancèrent aussitôt pour regarder à l'intérieur, mais à l'exception des rayons de lune qui filtraient à travers les immenses verrières, l'orangerie était plongée dans l'obscurité.

— Bon sang !

Lucy en demeura bouche bée. C'était la première fois qu'elle entendait une dame jurer.

Ils demeurèrent un instant silencieux, puis lady Bridgerton fit un pas en avant et cria :

— Lord Fennsworth ! Lord Fennsworth, répondez-moi, s'il vous plaît. Êtes-vous là ?

Lucy voulut appeler Hermione, mais M. Bridgerton plaqua la main sur sa bouche.

— Non, lui chuchota-t-il à l'oreille. S'il y a d'autres personnes ici, nous ne voulons pas qu'elles sachent que nous les recherchons tous les deux.

Lucy hocha la tête, douloureusement consciente de sa naïveté. Elle croyait connaître le monde, mais plus les jours passaient, moins elle le comprenait. M. Bridgerton s'écarta d'elle et pénétra plus avant

dans la vaste salle. Les poings sur les hanches, bien campé sur ses jambes, il parcourut l'orangerie d'un regard attentif.

— Lord Fennsworth ! appela de nouveau lady Bridgerton.

Cette fois, ils entendirent un bruissement. Léger. Et lent. Comme si quelqu'un tentait de se dissimuler.

Lucy se tourna dans la direction d'où provenait le son, mais elle ne vit personne. Ce n'était peut-être qu'un animal. Il y avait des chats à Aubrey Hall. Ils dormaient dans une caisse près de la porte des cuisines, mais peut-être l'un d'entre eux s'était-il laissé enfermer dans l'orangerie.

Ce ne pouvait être qu'un chat. Si c'était Richard, il se serait manifesté à l'appel de son nom.

Elle jeta un coup d'œil à lady Bridgerton. Cette dernière fixait son beau-frère du regard, tout en articulant silencieusement et en désignant de la main l'endroit d'où était venu le bruit.

M. Bridgerton acquiesça, puis traversa la pièce à grands pas silencieux. Et soudain…

Lucy laissa échapper un cri. Le temps d'un battement de cils, Gregory Bridgerton avait chargé avec un grognement presque sauvage. Puis il bondit littéralement dans les airs avant de retomber lourdement en criant « Je l'ai ! ».

— Oh, non ! gémit Lucy en portant la main à ses lèvres.

Gregory Bridgerton venait de plaquer quelqu'un au sol, et sa main semblait dangereusement proche de la gorge de son captif.

Voyant lady Bridgerton se ruer vers eux, Lucy retrouva l'usage de ses jambes et les rejoignit en courant.

S'il s'agissait bien de Richard – oh, pourvu que ce ne soit pas lui ! –, elle devait l'atteindre avant que M. Bridgerton le tue.

— Lâ… chez… moi !

— Richard ! appela Lucy d'une voix stridente.

C'était lui. Impossible de se tromper.

La silhouette sur le sol se tortilla, et Lucy vit son visage.

— Lucy ? fit-il, visiblement stupéfait.

— Oh, Richard ! gémit-elle.

Et sa déception était palpable.

— Où est-elle ? tonna Gregory Bridgerton.

— Où est qui ?

Lucy en était malade. Richard feignait de ne pas comprendre. Elle le connaissait ; il mentait.

— Mlle Watson, grinça M. Bridgerton.

— Je ne sais pas de quoi vous…

Un effrayant gargouillis s'éleva de la gorge de Richard.

— Gregory ! s'écria lady Bridgerton en agrippant le bras de son beau-frère. Arrêtez !

Il relâcha son emprise. À peine.

— Elle n'est peut-être pas ici, suggéra Lucy.

Elle savait que c'était faux, mais cela lui semblait la seule façon de sauver la situation.

— Richard adore les fleurs. Depuis toujours. Et il n'aime pas beaucoup les bals.

— C'est vrai, approuva celui-ci d'une voix étranglée.

— Gregory, laissez-le se relever, ordonna lady Bridgerton.

Comme Lucy tournait la tête vers elle, son regard fut soudain attiré par quelque chose. Derrière lady Bridgerton.

Du rose. Juste un éclair. Un morceau d'étoffe, en fait, à peine visible entre les plantes.

Hermione portait du rose. Cette nuance-là précisément.

Lucy écarquilla les yeux. Ce n'était peut-être qu'une fleur, après tout. Des tas de fleurs étaient roses. Elle reporta le regard sur Richard. Vivement.

Trop vivement. M. Bridgerton le remarqua.

— Qu'avez-vous vu ? demanda-t-il.

— Rien.

Il ne la crut pas. Libérant Richard, il se redressa et s'avança dans la direction où Lucy avait regardé. C'est alors que, roulant sur le côté, Richard lui attrapa la cheville. Gregory s'affala en poussant un juron. Mais à peine eut-il heurté le sol qu'il se retourna prestement, saisit son adversaire par le col de sa chemise, et le secoua comme un prunier.

— Non ! s'écria Lucy en s'élançant vers eux.

Au nom du Ciel, ils allaient s'entre-tuer ! Gregory Bridgerton prit d'abord le dessus, puis ce fut le tour de Richard, puis de nouveau M. Bridgerton, et ensuite, elle fut incapable de déterminer qui l'emportait. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'ils se rouaient de coups.

Elle aurait voulu les séparer, mais elle ignorait comment s'y prendre pour ne pas être blessée dans la manœuvre. Et tous deux semblaient à présent incapables de remarquer un détail aussi insignifiant qu'une présence humaine.

Lucy pivota vers leur hôtesse pour la supplier d'intervenir.

— Lady Br…

Sa question mourut sur ses lèvres. Lady Bridgerton n'était plus là !

— Lady Bridgerton ? appela-t-elle en jetant des regards frénétiques autour d'elle. Lady Bridgerton !

Celle-ci réapparut enfin, louvoyant entre les plantes, tenant fermement Hermione par le poignet. Cette dernière avait les cheveux en désordre, sa robe était froissée et poussiéreuse, et – Dieu du Ciel – elle semblait sur le point de fondre en larmes !

— Hermione ? murmura Lucy. Que s'est-il passé ? Qu'a fait Richard ?

Pendant quelques instants, Hermione ne réagit pas. Elle se tenait là, immobile, l'air coupable, le bras mollement tendu devant elle comme si elle avait oublié que lady Bridgerton la tenait toujours par le poignet.

— Hermione, que s'est-il passé ?

Lady Bridgerton la lâcha, et, tel un barrage qui cède sous le poids de l'eau, Hermione se rua vers Lucy en gémissant d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Oh, Lucy ! Je suis tellement désolée !

Sous le choc, Lucy referma vaguement les bras autour d'elle. Hermione se cramponna à elle telle une enfant. Par-dessus l'épaule de son amie, Lucy vit que les deux hommes avaient enfin cessé de se battre, mais cela lui semblait soudain sans importance.

— Hermione ? souffla-t-elle en s'écartant pour voir son visage. Que s'est-il passé ?

— Oh, Lucy ! geignit Hermione. J'ai eu des *papillonnements* !

Une heure plus tard, Mlle Watson et Fennsworth étaient fiancés. Lady Lucinda avait regagné la salle de bal – elle était bien incapable de se concentrer sur ce qui se disait autour d'elle, mais Kate avait insisté.

Gregory, lui, était ivre. Du moins s'employait-il activement à se saouler.

Le pire lui avait malgré tout été épargné, supposait-il. Il n'avait pas réellement surpris Fennsworth et Mlle Watson en flagrant délit. Quoi qu'ils aient été en train de faire – et Gregory dépensait beaucoup d'énergie à ne *pas* se le représenter –, ils avaient cessé lorsque Kate avait appelé Fennsworth.

Même avec le recul, tout cela ressemblait à une farce. Mlle Watson s'était excusée, puis lady Lucinda, puis *Kate*, ce qui avait

semblé très surprenant de sa part, jusqu'à ce qu'elle conclût « mais à partir de maintenant, vous êtes fiancés ».

Fennsworth avait paru fou de joie – l'agaçant blanc-bec ! –, et avait eu l'audace d'émettre un ricanement triomphal en regardant Gregory.

En représailles, celui-ci lui avait décoché un coup de genou dans un endroit sensible.

Pas *trop* fort.

Cela pouvait très bien avoir été accidentel. Vraiment. Il était toujours au-dessus de lui, l'immobilisant fermement. Son genou pouvait fort bien avoir glissé.

Vers le haut.

Quoi qu'il en soit, Fennsworth avait poussé un grognement et avait lâché prise. Gregory s'était remis debout d'un mouvement souple.

— Désolé, avait-il dit aux dames. Je ne sais pas ce qui lui arrive.

Apparemment, cela avait suffi. Mlle Watson lui avait offert ses excuses, après les avoir présentées d'abord à Lucy, puis à Kate, et enfin à Fennsworth – Dieu savait pourquoi, car, après tout, le comte était le grand gagnant de la soirée.

— Inutile de vous excuser, avait grommelé Gregory d'un ton pincé.

— Oui, mais je…

Elle avait paru désemparée, mais en cet instant, Gregory n'en avait cure.

— J'ai passé un excellent moment, ce matin au petit déjeuner, reprit-elle. Je voulais juste que vous le sachiez.

Pourquoi ? Pour quelle raison avait-elle dit cela ? Croyait-elle vraiment que cela l'aiderait à se sentir mieux ?

Gregory s'était contenté de hocher la tête avant de tirer sa révérence. Ils pouvaient discuter de l'affaire sans lui. Après tout, il n'avait aucun lien de parenté avec les tourtereaux, aucune responsabilité envers eux ou sur le sujet du respect des convenances. Et il se moquait de savoir quand ou comment les familles seraient informées.

Cela ne le concernait pas. Du tout.

Alors il était parti. À la recherche d'un flacon de cognac.

Et maintenant, il était ici. Dans le bureau de son frère. Pillant sa réserve d'alcool en se demandant à quoi rimait toute cette histoire. Mlle Watson était perdue pour lui, de cela il était certain. À moins, bien sûr, qu'il n'enlève la belle.

Ce qui n'entrait pas dans ses intentions. Certainement pas. Elle était bien capable de pousser des cris d'orfraie tout le long du chemin. Sans parler, menu détail, de l'éventuelle possibilité qu'elle se soit donnée à Fennsworth. Ah, et du fait qu'il entacherait sa propre réputation. C'était un élément à prendre en compte. On ne pouvait enlever une jeune fille bien née – a fortiori une jeune fille bien née fiancée à un comte – et s'attendre à en sortir blanc comme neige.

Il se demandait ce que Fennsworth avait bien pu lui dire pour la convaincre de quitter la salle de bal avec lui.

Il se demandait ce que Hermione avait voulu dire par « papillonnements ».

Il se demandait s'ils l'inviteraient au mariage.

Hum. C'était probable. Lady Lucinda y tiendrait, n'est-ce pas ? Elle respectait les convenances, elle. C'était la championne des bonnes manières !

Bien, et maintenant ? Après tant d'années de douce oisiveté, d'attente patiente que le puzzle de son existence se mette en place, il

avait enfin cru savoir où il en était. Il avait trouvé Mlle Watson. Il était prêt à aller de l'avant et à conquérir son cœur.

La vie était belle, lumineuse, riche de promesses.

Bon, d'accord, la vie était déjà belle, lumineuse et riche de promesses avant. Il n'avait pas été malheureux, loin de là. Pour tout dire, l'attente ne lui avait nullement pesé. Il n'était même pas certain d'avoir eu envie de rencontrer si tôt celle qui lui était destinée. Le fait de savoir que le grand amour l'attendait ne signifiait pas qu'il fallait précipiter les choses.

Il avait mené une existence des plus satisfaisantes jusqu'à présent. En vérité, la plupart des hommes auraient tout donné pour échanger leur vie contre la sienne.

À part Fennsworth, évidemment.

À l'heure qu'il était, le bougre devait être en train de rêver à sa nuit de noces.

L'odieux petit…

Gregory vida son verre d'un trait et s'en versa un autre.

Que signifiait tout cela ? À quoi cela rimait-il de rencontrer la femme de sa vie et de la voir se fiancer à un autre ? Qu'était-il censé faire, à présent ? Rester là, à attendre que la simple vue de la nuque d'une autre le plonge dans d'indicibles ravissements ?

Il prit une nouvelle gorgée. Au diable, les nuques ! On les surestimait grandement.

Il se carra dans son siège et posa les pieds sur le bureau. Anthony aurait détesté, mais était-il présent ? Non. Venait-il de découvrir l'amour de sa vie dans les bras d'un autre ? Non. Et, question d'actualité plus brûlante, son visage avait-il récemment servi de punching-ball à un jeune aristocrate plus musclé qu'il n'en avait l'air ?

Non, trois fois non !

Gregory se palpa d'une main prudente la pommette gauche. Puis l'œil droit.

Une chose au moins était sûre : il ne serait pas à son avantage le lendemain.

Fennsworth non plus, songea-t-il joyeusement.

Joyeusement ? Il était joyeux ? Allons donc !

Dans un long soupir, il s'efforça d'évaluer son degré d'ébriété. Ce devait être le cognac. La joie n'était pas au programme, ce soir.

Quoique…

Gregory se leva. Histoire de voir. Il avait toujours eu l'esprit scientifique. Pouvait-il se tenir debout ?

Test positif.

Pouvait-il marcher ?

Oui !

Ah, mais pouvait-il marcher *droit* ?

Presque.

Hum. Il n'était pas aussi ivre qu'il l'avait supposé.

Autant aller faire un tour. Inutile de gaspiller cette bonne humeur inespérée.

Il se dirigea vers la porte, posa la main sur la poignée, et pencha la tête de côté, pensif.

Oui, ce devait être le cognac. Il ne voyait vraiment aucune autre explication.

11

Où notre héros fait la dernière chose qu'il aurait jamais imaginée.

L'ironie de la situation n'échappa pas à Lucy tandis qu'elle regagnait sa chambre.

Seule.

Alors que la soirée avait été des plus mouvementées, personne n'avait remarqué qu'elle quittait la salle de bal sans escorte.

Elle n'arrivait toujours pas à croire que lady Bridgerton lui avait enjoint de retourner au bal. Celle-ci l'avait pratiquement prise par le col pour l'y ramener et l'avait confiée aux soins du chaperon de l'une de ses invitées, avant de faire appeler la mère d'Hermione qui, présumait-on, n'avait aucune idée de la nouvelle qui l'attendait.

Lucy était restée au bord de la piste de danse, comme une idiote, regardant la foule en se demandant par quel miracle personne n'était au courant de ce qui s'était passé. Il lui semblait inconcevable que les vies de trois personnes aient été si profondément bouleversées sans que la marche du monde en soit en rien affectée.

Non, avait-elle rectifié avec une pointe de tristesse, quatre personnes. Il ne fallait pas oublier M. Bridgerton, dont les projets

d'avenir avaient assurément été mis à mal au cours des dernières heures.

Et cependant, tout dans la salle de bal avait semblé parfaitement normal. On dansait, on riait, on mangeait les petits sandwichs toujours inconsidérément mélangés sur un seul plateau.

Ce spectacle était des plus étranges. Les choses n'auraient-elles pas dû être différentes ? Quelqu'un n'aurait-il pas dû s'approcher d'elle pour lui dire, en la couvant d'un regard intrigué : « Vous semblez différente. Ah, je sais ! Votre frère vient sans doute de séduire votre meilleure amie. »

Personne n'en avait rien fait, bien sûr, et quand Lucy avait croisé son reflet dans un miroir, elle avait constaté avec surprise qu'elle était exactement la même. Les traits un peu tirés, la mine un peu pâle, peut-être, mais pour le reste, elle était toujours cette bonne vieille Lucy.

Des cheveux blonds, mais pas trop. Des yeux bleus, sans excès. Une bouche au modelé impossible, bien trop expressive à son goût. Et un nez tout ce qu'il y a de normal, avec les mêmes sept taches de son, en comptant celle qui se trouvait près de l'œil, et que personne ne remarquait jamais.

Elle ressemblait à l'Irlande. Lucy n'était jamais allée en Irlande et n'irait probablement jamais. Cela semblait ridicule que ce soit soudain si important, puisqu'elle n'avait jamais eu envie d'aller en Irlande.

Et si elle le désirait, elle devrait demander à lord Haselby, n'est-ce pas ? De même qu'elle demandait à oncle Robert la permission… pour tout. Mais, pour une raison ou une autre…

Elle avait secoué la tête. Assez ! La nuit avait été étrange, et elle était à présent d'une étrange humeur, prise au piège de l'étrangeté d'un bal masqué.

Le plus raisonnable était d'aller se coucher.

Après avoir tenté pendant une demi-heure de faire semblant de s'amuser, elle s'était aperçue que la duègne à qui on l'avait confiée ne prenait pas ses responsabilités très au sérieux. En effet, lorsque Lucy avait essayé de lui parler, l'autre avait plissé les yeux et demandé d'une voix de crécelle :

— Levez la tête, ma fille. Est-ce que je vous connais ?

Sautant sur l'occasion, Lucy avait répondu :

— Excusez-moi ! Je vous ai prise pour quelqu'un d'autre.

Et elle avait quitté la salle de bal.

Seule.

Vraiment, c'était presque amusant.

Presque.

Elle n'était pas complètement stupide, cependant. Elle avait suffisamment arpenté le manoir ce soir-là pour savoir que si les invités avaient envahi les parties ouest et sud, ils ne s'étaient pas aventurés dans l'aile nord, où se trouvaient les appartements privés des maîtres des lieux. À la vérité, Lucy n'était pas non plus censée emprunter ce raccourci, mais après les épreuves de la soirée, elle estimait qu'on pouvait lui accorder une certaine latitude.

Toutefois, parvenue à l'entrée du long couloir qui menait vers la partie nord, elle trouva porte close. Elle cilla, surprise. Elle n'avait jamais remarqué qu'il y avait une porte à cet endroit. D'ordinaire, les Bridgerton devaient la laisser ouverte, supposait-elle. Puis le découragement la saisit. Elle devait être verrouillée. Pourquoi l'avoir fermée si ce n'était pas pour tenir les invités à l'écart ?

À son grand étonnement, le bouton tourna. Lucy entra, referma derrière elle, plus soulagée qu'elle n'aurait su le dire. Elle n'aurait pas eu le courage de retourner au bal. Tout ce qu'elle voulait, c'était

retrouver son lit, se blottir sous les couvertures, fermer les yeux et dormir pendant des heures.

Avec un peu de chance, Hermione ne serait pas encore montée. Ou mieux, sa mère aurait insisté pour qu'elle reste dans la même chambre qu'elle.

Le couloir était obscur et silencieux. Seuls les rayons de la lune qui filtraient par certaines portes laissées ouvertes dessinaient de loin en loin de pâles rectangles sur le sol. Lucy le remonta lentement, mesurant chaque enjambée avec soin, comme si elle était en équilibre sur une fine ligne qui s'étirait au milieu du couloir.

Un, deux…

Cela n'avait rien d'exceptionnel. Elle comptait souvent ses pas. Et dans un escalier, elle calculait *toujours* le nombre de marches. En arrivant chez Mlle Moss, elle avait découvert avec surprise que les autres ne faisaient pas cela.

… trois, quatre…

À la lumière de la lune, le tapis semblait monochrome, mais Lucy savait que les grands motifs en forme de diamant étaient rouges et les plus petits, dorés. Elle se demanda s'il était possible de ne poser les pieds que sur ces derniers.

… cinq, six…

Ou plutôt sur les rouges. Ce serait plus facile. La soirée avait été assez éprouvante comme cela.

… sept, huit, n…

— Oups !

Elle avait heurté quelque chose. Non, *quelqu'un* ! Comme elle avançait tête baissée, elle n'avait pas… Au fait, le quelqu'un en question n'aurait-il pas dû la voir ?

Deux mains solides se refermèrent sur ses bras, puis :

— Lady Lucinda ?

Elle se pétrifia.

— Monsieur Bridgerton ?

— Eh bien, pour une coïncidence, fit-il d'une voix feutrée.

Elle se dégagea prudemment – il ne lui avait toujours pas lâché les bras – et recula d'un pas. Il semblait terriblement large d'épaules, dans cet espace confiné.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle.

Il lui décocha un sourire si joyeux que c'en était suspect.

— Que faites-*vous* ici ?

— Je vais me coucher. Ce couloir m'a paru être le chemin le plus sûr, expliqua-t-elle, avant d'ajouter, ironique : Vu mon état de *non-accompagnement*.

Il pencha la tête de côté. Fronça les sourcils. Plissa les yeux. Et demanda finalement :

— Êtes-vous certaine que ce mot existe ?

Lucy réprima un sourire.

— Je ne pense pas, avoua-t-elle. Et, entre nous, peu m'importe.

L'ombre d'un sourire passa sur son visage, puis il désigna du menton la pièce qu'il venait de quitter.

— J'étais dans le bureau de mon frère. Je réfléchissais.

— Vous réfléchissiez ?

— C'est une soirée qui donne matière à réflexion, vous ne trouvez pas ?

— Si.

Elle parcourut le couloir du regard, au cas où il y aurait quelqu'un d'autre, même si elle en doutait.

— Je ne devrais pas être seule ici avec vous.

Il hocha gravement la tête.

— Je m'en voudrais de briser vos « presque fiançailles ».

Lucy n'avait même pas songé à *cela*.

— Je veux dire, après ce qui est arrivé à Hermione et…

Elle s'interrompit, de peur de se montrer cruelle.

— Enfin, vous me comprenez.

— Je crois.

Elle l'observa discrètement, histoire de s'assurer qu'il n'était pas trop bouleversé.

Il cilla, puis haussa les épaules d'un air…

Nonchalant ?

Lucy se mordit la lèvre. Non, c'était impossible. Elle devait avoir mal interprété son expression. Il était amoureux ; il le lui avait avoué.

Cela ne la concernait pas, se rappela-t-elle. Absolument pas.

Sauf, peut-être, si l'on considérait qu'il était question de son frère et de sa meilleure amie. Nul ne pouvait affirmer que *cela* ne la concernait pas. S'il ne s'était agi que d'Hermione, ou que de Richard, on aurait pu arguer qu'elle n'avait pas à s'en mêler. Mais dans la mesure où ils étaient tous deux impliqués… Eh bien, cela la touchait indéniablement de près.

Pour ce qui était de M. Bridgerton, en revanche… Cela ne la concernait pas.

Elle le regarda. Le col de sa chemise était ouvert et elle vit une éraflure là où, elle le savait, elle n'aurait pas dû poser les yeux.

— Bien, dit-elle d'un ton résolu, avant d'être secouée d'une quinte de toux involontaire qui ruina ses effets.

Toux vaguement ponctuée d'un « je devrais y aller », qui ressemblait plutôt à… à quelque chose qu'elle n'aurait assurément pas pu écrire avec les vingt-six lettres de l'alphabet. En cyrillique, peut-être. Ou en caractères hébraïques.

— Vous allez bien ? s'inquiéta M. Bridgerton.

— Très bien, affirma-t-elle dans un souffle, avant de s'apercevoir que son regard s'était de nouveau égaré sur cet endroit qui n'était

même pas dans son cou, mais se situait plutôt en haut de son torse, ce qui était encore plus inconvenant.

Elle s'arracha à sa contemplation et toussa de nouveau, cette fois à dessein. Il fallait qu'elle fasse quelque chose, ou son regard allait une fois de plus se perdre en territoire interdit.

Il la regarda fixement tandis qu'elle se remettait.

— Ça va mieux ?

Elle hocha la tête.

— J'en suis heureux.

Heureux ? Il était *heureux* ? Qu'est-ce que *cela* signifiait ?

« Cela signifie juste que c'est un être humain, se morigéna-t-elle. Et qu'il sait combien c'est pénible d'avoir la gorge irritée. »

Elle était en train de perdre la tête. Elle en était presque sûre.

— Je devrais y aller, dit-elle précipitamment.

— En effet.

— Vraiment, je le devrais.

Mais elle ne bougea pas.

Il la considérait d'une manière tout à fait curieuse. Il avait plissé les yeux, non pas de l'air fâché que l'on associe souvent avec cette expression, mais plutôt comme s'il pensait intensément à quelque chose.

Il réfléchissait. C'était cela. Il réfléchissait, comme il le lui avait dit.

À la différence que c'était à *elle* qu'il réfléchissait.

— Monsieur Bridgerton ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

En vérité, elle n'avait aucune idée de ce qu'elle lui dirait lorsqu'il lui ferait signe de poursuivre.

— Buvez-vous, lady Lucinda ?

Si elle *buvait* ?

— Je vous demande pardon ?

Il lui adressa un petit sourire penaud.

— Du cognac. Je sais où mon frère garde ses bonnes bouteilles.

— Oh.

Il ne manquait plus que cela !

— Non, reprit-elle. Je ne bois pas.

— Dommage, murmura-t-il.

— Je ne pourrais vraiment pas, ajouta-t-elle, parce qu'elle avait l'impression de devoir se justifier.

Même si, *bien sûr*, elle ne buvait pas d'alcool.

Et que, *bien sûr*, il était supposé le savoir.

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai posé la question.

— Je devrais y aller, répéta-t-elle pour la énième fois.

Il ne s'écarta pas.

Et elle ne bougea pas.

Elle se demanda quel goût avait le cognac.

Puis elle se demanda si elle le saurait un jour.

— Comment s'est passé le bal ? demanda-t-il.

— Pardon ?

— N'avez-vous pas été contrainte d'y retourner ?

Elle hocha la tête avant de lever les yeux au plafond.

— Cela m'a été fortement suggéré.

— Ah, donc elle vous y a traînée de force.

Lucy ne put s'empêcher de glousser.

— C'est à peu près cela, oui. Et comme je n'avais plus mon masque, je détonnais un peu dans le décor.

— Comme un champignon ?

— Comme un… ?

Il désigna sa robe.

— Un champignon bleu, précisa-t-il.

Lucy baissa les yeux sur sa tenue, puis les leva vers lui.

— Monsieur Bridgerton, seriez-vous ivre ?

Il se pencha en avant, un sourire rusé – et un peu idiot – aux lèvres. Puis il leva la main, écarta le pouce et l'index d'un centimètre.

— Juste un peu.

Elle le dévisagea d'un air dubitatif.

— Vraiment ?

Il regarda sa main, prit un air concentré, puis ajouta un peu d'espace entre ses doigts.

— Bon, peut-être comme ça.

Lucy n'était experte ni en hommes ni en spiritueux, mais elle en savait assez sur les deux pour demander :

— N'est-ce pas toujours le cas ?

— Pas du tout.

Arquant les sourcils, il lui adressa un regard hautain.

— En général, je sais exactement à quel point je suis saoul.

Lucy ne savait que répondre à cela.

— Mais voyez-vous, poursuivit-il, ce soir, j'ai un doute.

Il en semblait surpris.

— Oh ! fit-elle, décidément très en verve ce soir.

Il sourit.

Elle eut soudain un nœud à l'estomac.

Elle tenta de sourire en retour. Il fallait vraiment qu'elle s'en aille.

Donc, bien sûr, elle ne bougea pas.

Il inclina la tête de côté, soupira, et elle comprit qu'il faisait exactement ce qu'il avait dit. Il réfléchissait.

— Il me semblait, reprit-il lentement, qu'étant donné les événements de ce soir…

Elle se pencha en avant, impatiente. Pourquoi les gens s'interrompaient-ils toujours à l'instant précis où ils étaient sur le

point de dire quelque chose d'intéressant ?

— Monsieur Bridgerton ? l'invita-t-elle à poursuivre, constatant qu'il était en train de fixer une toile accrochée au mur.

Il pinça les lèvres d'un air songeur.

— Ne pensez-vous pas que je devrais être davantage bouleversé ?

Elle en demeura bouche bée de surprise.

— Vous ne l'êtes pas ?

Comment était-ce possible ?

— Pas autant que je le devrais, si l'on considère que mon cœur s'est pratiquement arrêté de battre la première fois que j'ai vu Mlle Watson, répondit-il en haussant les épaules.

Lucy eut un sourire crispé.

Il redressa la tête, la regarda et battit des paupières comme s'il venait de parvenir à une conclusion évidente.

— Raison pour laquelle, ajouta-t-il, je soupçonne le cognac.

— Je vois.

Elle ne voyait rien du tout, bien sûr, mais que dire d'autre ?

— Vous… euh… sembliez assurément bouleversé, murmura-t-elle.

— J'étais en colère, rectifia-t-il.

— Vous ne l'êtes plus ?

Il réfléchit, puis :

— Si, je le suis encore.

Lucy éprouva de nouveau le besoin de présenter des excuses. Ce qui était ridicule, puisque rien de tout ceci n'était sa faute. Mais c'était plus fort qu'elle, elle voulait que tout le monde soit heureux.

— Je suis désolée de ne pas vous avoir cru, à propos de mon frère. Je ne savais pas. Je ne savais vraiment pas.

Il posa sur elle un regard empreint de bienveillance. Elle n'aurait su dire à quel moment son expression avait changé. Un instant plus

tôt, il semblait désinvolte, et même un peu narquois, et voilà que tout à coup, il était… différent.

— Je m'en doute, murmura-t-il. Et vous n'avez pas à vous excuser.

— J'ai été aussi surprise que vous quand nous les avons trouvés.

— Je ne l'ai pas été vraiment, dit-il avec douceur, comme pour éviter qu'elle ne se sente trop stupide pour ne pas avoir vu ce qui crevait les yeux.

— Vous n'avez pas dû l'être en effet. Vous aviez deviné ce qui se passait, et moi pas.

Elle se trouvait parfaitement stupide, en vérité. Comment pouvait-elle avoir été aussi aveugle ? Juste Ciel, il s'agissait d'Hermione et de Richard ! Si quelqu'un avait dû soupçonner un amour naissant, c'était bien elle !

Un silence un peu gêné tomba entre eux, puis M. Bridgerton déclara :

— Je m'en remettrai.

— Bien sûr, dit-elle d'un ton rassurant.

De fait, *elle* était rassurée. Que c'était agréable, que c'était *normal* d'être de nouveau celle qui essaie de tout arranger !

Puis il lui demanda (oh, pourquoi avait-il posé cette question ?) :

— Et vous ?

Comme elle demeurait silencieuse, il précisa :

— Vous en remettrez-vous, vous aussi ?

— Bien sûr, répondit-elle un peu trop vite.

Elle pensait qu'il s'en tiendrait là, mais il insista :

— Vous en êtes certaine ? Vous aviez l'air un peu…

Elle se raidit, attendit qu'il termine sa phrase.

— Dépassée.

— Eh bien, j'ai été surprise, dit-elle, soulagée d'avoir une réponse toute prête. Et, naturellement, un peu déconcertée.

Cependant, sa voix était si frémissante qu'elle se demanda qui, de lui ou d'elle, elle essayait de convaincre.

Il ne dit rien.

Elle avala sa salive. Cela devenait embarrassant. Elle était mal à l'aise, et pourtant elle continua de parler, d'expliquer.

— Je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé.

Il gardait toujours le silence.

— J'ai eu cette sensation… Juste là…

Elle posa la main sur sa poitrine, là où elle s'était sentie si oppressée, et leva les yeux vers M. Bridgerton, le suppliant du regard de dire quelque chose, de changer de sujet, de mettre un terme à cette conversation.

Il n'en fit rien. Incapable de supporter ce silence, elle se remit à parler.

— Je ne pouvais plus bouger. J'étais devant la porte, et je n'arrivais pas à l'ouvrir. Je… je ne sais pas pourquoi, mais j'étais comme paralysée.

Sa voix était un peu haletante, crispée.

— Je veux dire… Il s'agissait d'Hermione et de mon frère. Je… je suis désolée pour vous, mais, en vérité, c'est aussi bien ainsi. C'est merveilleux. En tout cas, ça devrait l'être. Hermione va être ma sœur. J'ai toujours rêvé d'avoir une sœur.

— Elles sont distrayantes de temps à autre, commenta-t-il avec un demi-sourire.

Et cela suffit pour que Lucy se sente mieux. Tellement mieux que c'en était surprenant, et que les mots jaillirent de ses lèvres, cette fois sans hésitation.

— Je n'arrivais pas à croire qu'ils étaient sortis seuls. Ils auraient dû dire quelque chose. Ils auraient dû m'informer qu'ils éprouvaient

des sentiments l’un pour l’autre. Je n’aurais pas dû le découvrir de cette façon. Ce n’est pas juste.

Elle lui agrippa le bras et leva vers lui un regard implorant.

— Ce n’est pas juste, monsieur Bridgerton.

Il secoua imperceptiblement la tête, et répondit dans un souffle :

— Non.

— Tout change, murmura-t-elle.

Elle ne parlait plus d’Hermione, mais peu importait, sinon qu’elle ne voulait plus penser. Ni à cette histoire ni à son avenir.

— Tout change, répéta-t-elle, et je ne peux pas aller contre.

Curieusement, le visage de M. Bridgerton était plus proche du sien lorsqu’il répondit de nouveau :

— Non.

— C’est trop.

Elle ne pouvait détourner les yeux des siens, et tandis qu’elle répétait dans un souffle :

— C’est vraiment trop…

Il posa ses lèvres sur les siennes.

C’était un baiser.

Un homme l’embrassait.

Elle. Lucy. Pour une fois, c’était d’elle qu’il s’agissait. Elle était l’héroïne de sa propre existence. C’était réel. Et c’était à *elle* que cela arrivait.

Le plus remarquable, c’est que cela lui semblait tellement phénoménal, tellement bouleversant. Alors qu’il ne s’agissait que d’un baiser léger – un souffle, une caresse, si impalpable que cela chatouillait presque. Une vague monta en elle, un frisson, une douce euphorie. Il lui semblait que son corps s’éveillait, et en même temps se figeait, comme si le moindre mouvement risquait de briser le charme.

Et elle ne voulait pas briser le charme. Dieu lui pardonne, elle voulait que cela arrive. Elle voulait ce souvenir, elle voulait…

Elle *voulait*, tout simplement.

Tout. Tout ce qu'elle pourrait avoir.

Tout ce qu'elle pourrait goûter.

Il referma les bras autour d'elle, et elle se laissa aller contre lui. Un petit soupir lui échappa lorsque leurs corps se touchèrent. C'était donc cela ! pensa-t-elle confusément. C'était cela, la musique. Une véritable symphonie !

Elle sentait des « papillonnements ». Et plus que cela même.

Les lèvres de M. Bridgerton se firent plus impérieuses ; elle s'ouvrit à lui, savourant la chaleur de son baiser, chavirée jusqu'au plus profond de l'âme. Et tandis que la pression de ses mains sur sa taille s'accentuait, elle noua les doigts sur sa nuque, là où ses cheveux frôlaient son col.

Elle n'avait pas eu l'intention de le toucher. Elle n'y avait même pas pensé. Et cependant, ses mains semblaient savoir où aller, comment le trouver et l'attirer à elle. Elle se cambra, et la fièvre continua de monter entre eux.

Leur baiser se prolongea… dura et dura encore.

Ses échos se propageaient en elle, dans toutes les fibres de son être.

— Lucy, murmura-t-il, lâchant enfin sa bouche pour tracer un sillon de feu jusqu'à son oreille. Ô Seigneur, Lucy !

Elle ne voulait pas parler, ni faire quoi que ce soit qui puisse dissiper la magie de l'instant. Elle ne savait comment l'appeler – *Gregory* était encore trop audacieux, *monsieur Bridgerton* plus vraiment approprié.

Il était plus que cela, à présent. Plus que cela pour elle.

Elle avait eu raison, tout à l’heure. Tout changeait bel et bien. Elle n’était plus la même. Comme si…

Comme si elle s’éveillait d’un long sommeil.

Elle rejeta la tête en arrière lorsqu’il lui mordilla le lobe de l’oreille, et laissa échapper un gémissement – un doux soupir incohérent qui jaillit de ses lèvres comme un chant. Elle avait envie de se fondre en lui. De glisser sur le tapis en l’entraînant avec elle. De sentir son poids sur elle, sa chaleur. De le *toucher*. De faire quelque chose. D’oser.

Elle enfouit les doigts dans ses cheveux soyeux, lui arrachant un grognement assourdi qui lui fit battre le cœur plus vite. Puis il se mit à prodiguer à son cou toutes sortes de caresses inédites – avec sa bouche, ses dents, sa langue, elle n’aurait su dire – qui allumèrent un véritable brasier en elle.

Ses lèvres coururent ensuite le long de sa gorge, allumant un incendie sur leur passage. Quant à ses mains… Elles avaient changé de place. À présent, elles étaient refermées en coupe sur ses fesses et la pressaient contre lui, faisant monter en elle une impatience nouvelle.

Était-ce ce qu’il était arrivé à Hermione ? Était-elle partie pour une innocente promenade avec Richard avant d’éprouver… *cela* ?

Lucy comprenait, désormais. Elle comprenait ce que c’était que de vouloir en sachant que c’est mal, de permettre que les choses se produisent en étant conscient du scandale qui peut advenir, et…

Et c’est alors qu’elle le dit.

— Gregory, murmura-t-elle, savourant son prénom sur sa langue.

C’était si tendre, si intime, qu’elle eut soudain l’impression que ce seul mot avait le pouvoir de changer le monde, de changer sa vie.

Si elle prononçait son prénom, alors il pouvait être à elle, et elle pouvait oublier tout le reste. Elle pouvait oublier…

Haselby.

Dieu du Ciel, elle était fiancée ! Cela n'était plus une simple promesse. Les papiers avaient été signés. Et voilà qu'elle…

— Non ! s'écria-t-elle en posant les mains à plat sur son torse. Non, je ne peux pas.

Il ne protesta pas. Elle détourna vivement les yeux. Elle savait que si elle le regardait…

Elle était faible. Elle n'aurait pas la force de résister.

— Lucy, dit-il.

Elle se rendit compte que le son de sa voix exerçait sur elle le même pouvoir que la vue de son visage.

— Je ne peux pas faire cela.

Elle secoua la tête, toujours incapable de le regarder, et ajouta :

— C'est mal.

— Lucy.

Cette fois, il lui souleva doucement le menton.

— S'il vous plaît, laissez-moi vous escorter jusqu'à l'étage.

— Non !

Gênée d'avoir presque crié, elle se figea.

— Je ne peux pas prendre ce risque, expliqua-t-elle, se décidant enfin à croiser son regard.

Avant de comprendre que c'était une erreur. Il avait une façon de la contempler… Avec gravité, mais aussi une pointe de douceur. De chaleur. Et de curiosité. Comme si… comme s'il la voyait pour la première fois.

C'était peut-être cela, le plus insupportable. Elle ne savait trop pourquoi. Peut-être parce que c'était *elle* qu'il regardait. Peut-être parce que son expression était tellement… *lui*. Peut-être pour ces deux raisons.

Et peut-être cela n'avait-il aucune importance.

Ce qui ne l'empêchait pas d'en être terrifiée.

— Rien ne m'en empêchera, déclara-t-il. Je suis responsable de votre sécurité.

Lucy se demanda où était passé l'homme joyeusement désinvolte, et un peu éméché, avec qui elle discutait quelques instants plus tôt. Il avait été remplacé par quelqu'un de complètement différent. Un homme qui prenait les choses en main.

— Lucy, insista-t-il.

Ce n'était pas une question. Plutôt un rappel. Il était résolu, elle allait devoir se plier à sa demande.

Elle fit tout de même une ultime tentative.

— Ma chambre n'est pas loin. Vraiment, je n'ai pas besoin que vous m'escortiez. C'est juste en haut de l'escalier.

Puis tout au bout du couloir, après avoir bifurqué, mais il n'avait pas besoin de le savoir.

— Dans ce cas, je vous accompagne jusqu'au pied des marches.

Elle comprit qu'il était inutile d'argumenter. Il ne céderait pas. Sa voix était calme, mais avec des inflexions déterminées qu'elle ne se rappelait pas avoir entendues avant.

— Et j'y resterai jusqu'à ce que vous ayez atteint votre chambre, conclut-il.

— Ce n'est pas nécessaire.

Il ignora sa remarque.

— Frappez trois fois quand vous serez arrivée.

— Je ne vais pas…

— Si je n'entends pas vos coups, je monterai m'assurer que tout va bien.

En le voyant croiser les bras, Lucy s'interrogea. Aurait-il été le même s'il avait été l'aîné de sa fratrie ? Il y avait en lui une autorité inattendue. Il aurait fait un parfait vicomte, songea-t-elle, encore

qu'elle ne fût pas certaine qu'elle l'aurait autant apprécié. Elle trouvait lord Bridgerton positivement terrifiant, même s'il était capable de douceur, à en juger par l'amour qu'il portait à sa femme et à ses enfants.

Et cependant…

— Lucy ?

Elle serra les dents, agacée de devoir admettre qu'elle avait menti.

— Très bien, maugréa-t-elle. Si vous voulez m'entendre frapper trois coups, vous feriez mieux de monter jusqu'en haut des marches.

Il hocha la tête et la suivit, jusqu'à la dernière des dix-sept marches.

— Je vous verrai demain, dit-il.

Lucy ne répondit pas. Elle avait l'intuition que ce ne serait pas raisonnable.

— Je vous verrai demain, répéta-t-il.

Elle approuva d'un signe de tête, puisque c'était ce qu'il semblait attendre, et qu'elle ne voyait pas comment elle pourrait l'éviter, de toute façon.

Du reste, elle avait envie de le revoir. Elle n'aurait pas dû, et elle en était consciente, mais c'était plus fort qu'elle.

— Nous partirons demain, je pense, murmura-t-elle. Mon oncle m'attend, et Richard… aura un certain nombre de questions à régler, je suppose.

Ses explications n'adoucirent pas l'expression de Gregory. Son visage était toujours résolu, ses yeux si fermement posés sur elle qu'elle en frissonna.

— Je vous verrai demain, répéta-t-il simplement.

Elle acquiesça en silence, puis s'éloigna aussi vite que possible sans se mettre à courir pour autant. Elle bifurqua, aperçut la porte de sa chambre, la quatrième dans le couloir.

Elle s’arrêta pourtant abruptement à l’angle.
Et frappa trois fois.
Juste parce que rien ne l’en empêchait.

12

Où rien n’est résolu.

Lorsque Gregory s’assit à la table du petit déjeuner le lendemain matin, Kate était déjà là, le visage grave, l’air las.

— Je suis vraiment désolée, furent ses premières paroles, tandis qu’elle s’installait près de lui.

Encore des excuses ? songea-t-il, agacé. C’était devenu une véritable manie, ces derniers temps !

— Je sais que vous aviez l’espoir de…

— Ce n’est rien, l’interrompit-il en jetant un coup d’œil à l’assiette pleine qu’elle avait laissée de l’autre côté de la table, deux sièges plus loin.

— Mais…

— Kate, coupa-t-il.

Il ne reconnut pas sa propre voix. Elle semblait plus mûre, si une telle chose était possible. Plus dure, aussi.

Sa belle-sœur le fixa, les lèvres encore entrouvertes.

— Ce n’est rien, répéta-t-il, avant de s’attaquer à ses œufs au plat.

Il n’avait pas envie de parler de cette histoire, ni d’écouter des explications. Ce qui était fait était fait. Il n’y pouvait plus rien.

Il n’aurait su dire ce que fit Kate tandis qu’il se concentrait sur son petit déjeuner – sans doute parcourut-elle la pièce du regard pour s’assurer que les autres personnes présentes ne pouvaient pas les entendre. De temps à autre, elle s’agitait sur son siège, comme si elle brûlait de poser une question.

Il entreprit de couper son bacon.

Il savait qu’elle ne réussirait pas à tenir sa langue longtemps, et ne fut pas étonné lorsqu’elle murmura :

— Mais êtes-vous…

Il tourna la tête, la gratifiant d’un regard sévère.

— Arrêtez, lâcha-t-il.

L’espace d’un instant, elle parut déconcertée. Puis elle écarquilla les yeux, tandis qu’un coin de sa bouche se relevait imperceptiblement.

— Quel âge aviez-vous la première fois que nous nous sommes rencontrés ? s’enquit-elle.

Où diable voulait-elle en venir ?

— Je ne sais plus, bougonna-t-il, essayant de se remémorer le mariage d’Anthony et de Kate.

Il se souvenait surtout d’une avalanche de fleurs. Il avait éternué pendant des semaines.

— Douze ans. Treize, peut-être ?

Elle l’observa avec curiosité.

— Cela ne doit pas être facile, j’imagine, d’être tellement plus jeune que vos frères.

Il posa sa fourchette.

— Anthony, Benedict et Colin se suivent de très près, continua-t-elle. Comme des canards. C’est toujours ainsi que je les ai vus, même si je ne suis pas assez sotte pour le leur dire. Et ensuite… Voyons, combien d’années y a-t-il entre Colin et vous ?

— Dix.

— C'est tout ?

Kate semblait stupéfaite, ce qu'il ne trouva pas particulièrement flatteur.

— Il y a six ans entre Colin et Anthony, reprit-elle en posant l'index sur son menton, façon de montrer qu'elle réfléchissait intensément. Un peu plus, en fait. Mais je suppose qu'avec Benedict faisant le lien entre eux, on les rapproche spontanément.

Gregory attendit.

— Enfin, peu importe, fit-elle vivement. Tout le monde trouve sa place dans la vie, après tout. Et maintenant…

Il la dévisagea, éberlué. Comment pouvait-elle changer de sujet aussi vite ? Sans même qu'il ait eu le temps de comprendre de quoi elle parlait ?

— Je suppose que je devrais vous informer des derniers événements de la soirée d'hier. Après votre départ.

Elle soupira profondément et secoua la tête.

— Lady Watson a d'abord été contrariée que sa fille n'ait pas été mieux surveillée, mais vraiment, de qui est-ce la faute ? *Ensuite*, elle a été contrariée que la saison londonienne de Mlle Watson soit terminée avant qu'elle ait pu dépenser des fortunes pour renouveler sa garde-robe. Après tout, elle n'a plus besoin de faire ses débuts dans le monde.

Kate marqua une pause, attendant que Gregory fasse une remarque. D'un imperceptible haussement de sourcils, celui-ci lui fit savoir qu'il n'avait rien à ajouter à ses propos.

Après lui avoir accordé une seconde supplémentaire, elle poursuivit donc :

— Lady Watson s'est assez vite calmée quand on lui a fait valoir que, bien qu'encore jeune, Fennsworth était comte.

Elle esquissa une petite moue.

— Il est *vraiment* jeune, non ?

— Pas beaucoup plus que moi, riposta Gregory, alors que la veille au soir encore, il considérait Fennsworth comme un gamin.

Kate réfléchit à ses paroles.

— Oui, mais il y a une différence, dit-elle lentement. Il n'est pas… Oh, et puis, je ne sais pas. Quoi qu'il en soit…

Pourquoi s'obstinait-elle à changer de sujet chaque fois qu'elle était sur le point de dire des choses qui l'intéressaient ?

— … les fiançailles sont officielles, poursuivit-elle avec plus d'animation. Je pense que toutes les parties impliquées sont satisfaites.

Gregory supposa qu'il ne devait pas figurer parmi les parties impliquées. Au demeurant, il n'en concevait rien d'autre qu'une vague irritation. Il n'aimait pas perdre, quel que soit le jeu.

Enfin, à l'exception du tir. Sur ce terrain, il avait depuis longtemps déclaré forfait.

Comment se faisait-il qu'il ne lui soit jamais venu à l'esprit, pas une seule fois, qu'il pourrait ne pas conquérir Mlle Watson, en fin de compte ? Il avait compris que le combat serait rude, mais à ses yeux, les jeux étaient faits. La partie était gagnée d'avance.

Il avait bien progressé, avec elle. Il l'avait même fait rire, bon sang. Rire ! Cela voulait forcément dire quelque chose !

— Ils partent aujourd'hui, annonça Kate. Tous. Séparément, bien sûr. Lady Watson et sa fille vont commencer à préparer le mariage, et lord Fennsworth ramène sa sœur chez eux. C'est pour cela qu'il est venu, après tout.

Lucy. Il fallait qu'il voie Lucy !

Il avait essayé de ne pas penser à elle. Avec des résultats mitigés.

Car elle était tout le temps là, à la lisière de ses pensées, même lorsqu'il ruminait sur la perte de Mlle Watson.

Lucy. Impossible, désormais, de l'appeler lady Lucinda. Même s'il ne l'avait pas embrassée, elle serait Lucy. C'était vraiment elle. Cela lui allait à la perfection.

Seulement, il l'avait bel et bien embrassée. Et l'expérience avait été extraordinaire.

Et surtout, inattendue.

Tout, dans cet épisode, l'avait pris au dépourvu, à commencer par le baiser lui-même. Il s'agissait de Lucy. Il n'était pas censé embrasser *Lucy*.

Mais elle lui avait agrippé le bras. Et ses yeux… pourquoi le troublaient-ils tant ? Elle l'avait regardé comme si elle cherchait quelque chose.

Comme si elle le sondait jusqu'à l'âme.

Il n'avait pas eu l'intention de l'embrasser. C'était arrivé, tout simplement. Il avait été attiré irrésistiblement vers elle, et l'espace entre eux s'était peu à peu réduit.

Et c'est ainsi qu'elle s'était retrouvée dans ses bras.

Il avait eu envie de s'étendre sur le sol, de se perdre en elle, et que l'instant ne cesse jamais.

Il avait eu envie de l'embrasser jusqu'à ce que la passion les consume.

Il avait eu envie…

Eh bien, il avait eu envie de faire toutes sortes de choses, en vérité. Mais il avait été aussi un peu ivre.

Pas beaucoup. Mais assez pour douter de l'authenticité de sa réaction.

Et il avait été en colère. Déstabilisé.

Pas à cause de Lucy, bien sûr, mais il était certain que cela avait faussé son jugement.

Malgré cela, il fallait qu'il la voie. C'était une jeune fille d'excellente extraction. On n'embrassait pas quelqu'un comme elle sans lui fournir d'explications. En outre, il lui devait des excuses. Encore que ce ne fût pas vraiment ce qu'il avait envie de faire.

C'était ce qu'il *devait* faire.

Il se tourna vers Kate.

— À quelle heure partent-ils ?

— Mlle Watson et sa mère ? Cet après-midi, je crois.

« Non, faillit-il rétorquer. Je parle de lady Lucinda ! » Il se retint à temps, et demanda d'une voix neutre :

— Et Fennsworth ?

— Bientôt, je pense. Lady Lucinda a déjà pris son petit déjeuner.

Kate réfléchit un instant, puis :

— Il me semble que lord Fennsworth a dit qu'il comptait arriver pour le dîner. Mais ils peuvent faire le trajet dans la journée. Ils n'habitent pas si loin.

— Près de Douvres, murmura Gregory d'un air absent.

— Il me semble, oui, confirma Kate.

Gregory considéra son assiette, indécis. Il pensait attendre ici l'arrivée de Lucy – elle ne manquerait pas le petit déjeuner –, mais si elle avait déjà mangé, l'heure de son départ approchait.

Or il fallait qu'il la voie.

Il se leva si brusquement qu'il heurta la table de sa cuisse, ce qui lui valut un regard surpris de sa belle-sœur.

— Vous ne finissez pas votre petit déjeuner ? s'étonna-t-elle.

Il secoua la tête.

— Je n'ai pas faim.

Elle le considéra d'un air incrédule. Après tout, cela faisait plus de dix ans qu'elle était dans la famille.

— Comment est-ce possible ?

Il ignora sa question.

— Je vous souhaite une bonne journée, fit-il en s'éloignant.

— Gregory ?

Il pivota. Il n'en avait pas envie, mais la tension dans la voix de Kate l'y poussa.

Les yeux de celle-ci étaient emplis de compassion… et d'inquiétude.

— Vous n'allez pas chercher Mlle Watson, n'est-ce pas ?

— Non, répondit-il.

Et le plus drôle, c'est qu'il n'y avait pas songé un seul instant.

Lucy considéra ses malles fermées. Elle était lasse. Et triste. Et perdue.

Et Dieu sait quoi d'autre.

Exténuée. Sans forces.

— Lucy ?

C'était Hermione, qui venait d'entrer dans la chambre d'un pas tranquille. Lucy dormait déjà lorsqu'elle était venue se coucher, la veille au soir, et Hermione n'était pas réveillée quand Lucy était descendue prendre son petit déjeuner.

Lorsqu'elle était remontée, Hermione n'était plus là, et elle en avait été soulagée.

— J'étais avec maman, expliqua Hermione. Nous partons cet après-midi.

Lucy hocha la tête. Lady Bridgerton, qu'elle avait croisée dans la salle du petit déjeuner, l'avait informée des projets de chacun.

Lorsqu'elle était remontée dans sa chambre, ses bagages étaient faits et n'attendaient plus que d'être chargés.

Tout était donc terminé.

— Je voulais te parler, dit Hermione en se perchant au bord du lit, tout en restant à distance respectueuse de Lucy. Je voulais m'expliquer.

Lucy garda les yeux rivés sur ses malles.

— Il n'y a rien à expliquer. Je suis très heureuse que tu épouses Richard.

Elle esquissa un sourire un peu las avant d'ajouter :

— Tu vas être ma sœur.

— On dirait que cela ne te fait pas plaisir.

— Je suis fatiguée.

Hermione attendit, puis, quand il fut évident que Lucy n'avait rien d'autre à dire, elle déclara :

— Je voulais m'assurer que tu savais que je ne t'avais rien caché. Je ne ferais jamais cela. J'espère que tu le sais.

Lucy hocha la tête, parce que c'était vrai, même si elle s'était sentie abandonnée, et peut-être un peu trahie, la veille.

Hermione prit une profonde inspiration, et Lucy devina qu'elle avait répété son petit discours pendant des heures, soupesant ses mots, cherchant comment formuler précisément ce qu'elle ressentait.

C'était exactement ce que Lucy aurait fait, et cependant, cela lui donna envie de pleurer.

Malgré ses efforts, Hermione était encore hésitante, et lorsqu'elle reprit la parole, ce fut d'une voix hésitante.

— J'aimais vraiment… Non. Non, fit-elle, se parlant plus à elle-même qu'à Lucy. Ce que je veux dire, c'est que je *croyais* vraiment que j'aimais M. Edmonds. Mais je suppose que ce n'était pas le cas. Parce qu'il y a d'abord eu M. Bridgerton, puis… Richard.

Lucy leva brusquement les yeux.

— Comment cela, il y a d'abord eu M. Bridgerton ?

— Je… je n'en suis pas certaine, à vrai dire, répondit Hermione, visiblement troublée par cette question. Quand j'ai pris mon petit déjeuner avec lui, j'ai eu l'impression de m'éveiller d'un long rêve très étrange. Tu te souviens ? Je t'en ai parlé. Oh, je n'ai pas entendu de musique, ni rien de la sorte, et je n'ai même pas ressenti… Eh bien, je ne sais pas comment expliquer cela, mais même si je n'étais pas bouleversée comme je l'ai été avec M. Edmonds, je… je me suis interrogée. Je me suis demandé si j'éprouverais quelque chose pour lui, si j'essayais. Et je me suis demandé comment je pouvais être amoureuse de M. Edmonds si je m'interrogeais à propos de M. Bridgerton.

Lucy hocha la tête. Elle aussi s'interrogeait à propos de Gregory Bridgerton, mais pas pour se demander si elle éprouverait quelque chose pour lui. Cela, elle le savait. Ce qu'elle se demandait, c'était comment s'en empêcher.

Mais Hermione ne remarqua pas sa détresse. Ou peut-être Lucy la dissimula-t-elle bien. Quoi qu'il en soit, Hermione poursuivit ses explications.

— Et ensuite… avec Richard… J'ignore comment c'est arrivé, mais nous étions en train de marcher tout en discutant, et c'était tellement plaisant… Bien plus que plaisant, s'empressa-t-elle d'ajouter. *Plaisant* a quelque chose d'ennuyeux, or ce n'était pas du tout ennuyeux. J'étais… bien. Comme si je rentrais chez moi.

Hermione eut un sourire impuissant, comme si elle avait du mal à croire à sa chance. Lucy se réjouit pour elle. Sincèrement. Et elle se demanda s'il était possible de ressentir autant de joie et de tristesse en même temps. Car jamais elle ne vivrait cela. Or, elle y croyait, désormais. Et cela rendait les choses encore plus douloureuses.

— Je suis désolée si je n’ai pas donné l’impression de me réjouir pour toi, hier soir, dit-elle doucement. Je suis heureuse pour toi. Très. C’était le choc, voilà tout. Cela faisait beaucoup de changements à la fois.

— Oui, mais de *bons* changements, Lucy ! s’écria Hermione, le regard brillant. De bons changements.

Lucy aurait aimé partager sa confiance. Elle aurait voulu être aussi optimiste, mais, en vérité, elle était profondément déstabilisée. Elle ne pouvait toutefois pas l’avouer à son amie qui rayonnait littéralement de bonheur.

Alors elle lui sourit et murmura :

— Tu seras heureuse avec Richard.

Et elle le pensait vraiment.

Hermione prit sa main et la serra très fort entre les siennes.

— Oh, Lucy, je le sais ! Je le connais depuis si longtemps, et c’est ton frère, et je me suis toujours sentie rassurée auprès de lui. En paix. Je n’ai pas à m’inquiéter de ce qu’il pense de moi. Tu lui as sûrement déjà tout dit à mon sujet, en mal comme en bien, et je lui plais quand même.

— Il ignore que tu ne sais pas danser, avoua Lucy.

— Ah bon ?

Hermione haussa les épaules.

— Je le lui dirai, dans ce cas. Peut-être pourra-t-il m’apprendre. Est-il doué pour la danse ?

Lucy secoua la tête.

— Tu vois ? déclara Hermione avec un sourire à la fois nostalgique, plein d’espoir et de joie. Nous sommes parfaitement assortis. C’est tellement évident, à présent. Il est si facile de parler avec lui ! Hier soir, je riais, il riait, et c’était tellement… *parfait*. Je ne peux pas vraiment l’expliquer.

Elle n'en avait nul besoin. Lucy comprit, terrifiée, qu'elle savait exactement ce que voulait dire Hermione.

— Nous nous sommes retrouvés dans l'orangerie, et tout était tellement beau, un peu tacheté, un peu flou, et… et j'ai levé les yeux vers lui.

En voyant le regard d'Hermione s'embrumer, Lucy devina qu'elle était perdue dans ses souvenirs.

Perdue et heureuse.

— Il m'a regardée, reprit Hermione, et je n'ai pas pu détourner les yeux. C'était tout bonnement impossible. Et nous nous sommes embrassés. C'était… Je n'ai même pas réfléchi à ce qui se passait. C'est arrivé, c'est tout. Et c'était la chose la plus naturelle, la plus merveilleuse au monde.

Lucy approuva d'un hochement de tête nostalgique.

— Je me suis rendu compte que je n'avais rien compris, avant. Avec M. Edmonds… Je me croyais terriblement éprise de lui, mais je ne savais rien de l'amour. Il était séduisant, il m'intimidait, me rendait nerveuse, mais jamais je n'ai eu envie de l'embrasser. Jamais, en le voyant, je n'ai eu envie de m'abandonner entre ses bras simplement parce que… parce que…

« Parce que quoi ? » aurait voulu hurler Lucy.

— Parce que c'est là qu'est ma place, conclut Hermione d'une voix douce.

Elle avait l'air étonné, comme si elle venait seulement d'en prendre conscience.

Lucy éprouva soudain de curieuses sensations. Elle avait des impatiences dans les jambes et une folle envie de serrer les poings. Qu'est-ce que Hermione entendait par là ? Pourquoi disait-elle cela ? Tout le monde lui avait répété à l'envi que l'amour était une force

magique, sauvage, incontrôlable, qui déferlait sur vous avec la force d'un ouragan.

Et maintenant, ce n'était plus cela ? C'était simplement quelque chose de *rassurant* ? de *paisible* ? qui semblait *plaisant* ?

— Et la musique ? s'entendit-elle demander. Et le fait de savoir, rien qu'en voyant sa nuque ?

Hermione esquissa un haussement d'épaules.

— Je ne sais pas. Mais si j'étais toi, je ne m'y fierais pas.

Lucy ferma les yeux, au supplice. Elle n'avait pas besoin des avertissements d'Hermione. Jamais elle ne se serait fiée à de telles émotions. Elle n'était pas du genre à apprendre par cœur des sonnets d'amour, et ne le serait jamais. En revanche, les autres signes – le rire, la sécurité, le bien-être – lui semblaient parfaitement fiables.

Et, au nom du Ciel, c'était ce qu'elle avait ressenti auprès de Gregory Bridgerton !

Et aussi la musique.

Lucy se sentit pâlir. Elle avait entendu de la musique lorsqu'il l'avait embrassée. Une véritable symphonie, avec des crescendos vertigineux, des percussions envoûtantes, et ce petit battement régulier que l'on ne remarquait jamais jusqu'à ce qu'il s'élève et couvre le rythme de son propre cœur.

Elle avait été sur un petit nuage. Elle avait frissonné. Elle avait ressenti tout ce qu'Hermione avait dit avoir éprouvé auprès de M. Edmonds… et tout ce qu'elle avait dit avoir éprouvé avec Richard.

Tout cela avec un seul homme.

Elle était amoureuse de lui. Elle était amoureuse de Gregory Bridgerton. La prise de conscience n'aurait pu être plus claire… ni plus douloureuse.

— Lucy ? fit Hermione d'une voix hésitante. Lucy ?

— Le mariage est prévu pour quand ? demanda celle-ci abruptement.

Il lui fallait absolument changer de sujet. Elle se tourna, chercha le regard d'Hermione et le soutint pour la première fois depuis le début de leur conversation.

— Vous avez commencé à réfléchir à la cérémonie ? Aura-t-elle lieu à Fenchley ?

Les détails. Son salut était dans les détails. Depuis toujours.

Hermione parut perdue, puis inquiète, puis elle répondit :

— Je… non, je crois que ce sera à l'Abbaye. L'endroit est plus majestueux. Tu es sûre que ça va ?

— Certaine, répliqua vivement Lucy. Mais tu ne m'as pas dit la date.

— Oh, très bientôt. Il paraît qu'il y avait des gens près de l'orangerie, hier soir. Je ne sais pas ce qu'ils ont entendu, ou répété, mais il y a déjà des rumeurs.

Hermione lui adressa un sourire charmant.

— Je m'en moque. Et je pense que Richard aussi.

Lucy se demanda laquelle d'entre elles arriverait la première devant l'autel. Elle espérait que ce serait Hermione.

On frappa à la porte. C'était une femme de chambre suivie de deux valets de pied, qui venaient enlever les malles.

— Richard veut que nous partions tôt, expliqua Lucy, quand bien même elle n'avait pas revu son frère depuis la veille, et qu'Hermione en savait probablement plus qu'elle.

— Pense donc, Lucy, dit cette dernière en se dirigeant vers la porte. Nous allons être comtesses toutes les deux. Moi, de Fennsworth, et toi, de Davenport. Quel panache !

Lucy savait qu'elle essayait de lui remonter le moral, aussi se força-t-elle à sourire *vraiment* lorsqu'elle répondit :

— Cela va être quelque chose, n'est-ce pas ?

Hermione lui prit la main et la pressa.

— Oh, oui, Lucy ! Tu vas voir. Nous sommes à l'aube d'une nouvelle vie. Un avenir radieux nous attend !

Lucy serra son amie contre son cœur. C'était la seule façon de lui cacher son visage.

Car, cette fois, elle aurait été bien incapable de sourire.

Gregory la trouva juste à temps. Elle était dans l'allée en façade, curieusement seule, à part les domestiques qui s'activaient autour d'elle. Elle se tenait de profil, le menton un peu levé, surveillant le chargement de ses malles. Elle semblait… calme. Maîtresse d'elle-même.

— Lady Lucinda ? l'appela-t-il.

Elle se figea, avant de pivoter sur ses talons. Son regard était triste, nota-t-il.

— Je suis content de vous trouver, dit-il, même s'il n'était plus sûr de l'être.

Elle n'était pas heureuse de le voir. Il ne s'était pas attendu à cela.

— Monsieur Bridgerton, le salua-t-elle.

Elle retroussa légèrement les lèvres, comme si elle s'obligeait à sourire.

Parmi la centaine de remarques qu'il aurait pu faire, il choisit la plus neutre et la plus évidente.

— Vous partez.

— Oui, répondit-elle après un bref silence. Richard souhaite que nous prenions rapidement la route.

Gregory regarda autour d'eux.

— Il n'est pas là ?

— Pas encore. Je suppose qu'il fait ses adieux à Hermione.

— Ah, oui. Bien sûr.

Ils se regardèrent en silence.

Gênés.

— Je voulais vous dire que je suis désolé, murmura-t-il.

Elle… ne sourit pas vraiment. Il n'aurait su décrire son expression, mais ce n'était pas un sourire.

— Bien sûr, répondit-elle.

Bien sûr ? *Bien sûr ?*

— Vos excuses sont acceptées.

Elle fixa un point légèrement au-dessus son épaule.

— S'il vous plaît, n'y pensez plus.

C'était certes ce qu'elle devait dire, mais Gregory en fut tout de même contrarié. Il l'avait embrassée, et ç'avait été extraordinaire, et s'il avait envie d'y penser, nom de nom, il le ferait !

— Vous verrai-je à Londres ? s'enquit-il.

Elle croisa enfin son regard. Elle le scruta, cherchant quelque chose. Elle cherchait quelque chose en lui, et il n'eut pas l'impression qu'elle l'y trouvât.

Elle semblait trop sombre. Trop lasse.

Trop différente d'elle-même.

— Je suppose, répondit-elle. Mais ce ne sera plus pareil. Je suis fiancée, voyez-vous.

— *Pratiquement* fiancée, lui rappela-t-il en souriant.

— Non.

Elle secoua la tête, résignée.

— Je le suis vraiment, à présent. C'est pour cette raison que Richard est venu me chercher. Mon oncle a réglé les derniers détails. Je crois que les bans devraient être publiés rapidement. C'est donc officiel.

Gregory en resta bouche bée.

— Je vois, fit-il.

Il se mit à réfléchir à toute vitesse, encore et encore, mais n'aboutit nulle part.

— Tous mes vœux de bonheur, ajouta-t-il.

Que pouvait-il dire d'autre ?

Elle hocha la tête, puis désigna la vaste pelouse qui s'étendait devant le manoir.

— Je crois que je vais aller faire quelques pas dans le jardin. J'ai un long trajet en perspective.

— Bien sûr, acquiesça-t-il tout en s'inclinant poliment.

Elle ne désirait pas sa compagnie. Elle n'aurait pu se montrer plus claire.

— J'ai été ravie de faire votre connaissance, dit-elle.

Leurs regards se croisèrent de nouveau et, pour la première fois depuis le début de leur conversation, il la *vit*, jusqu'au plus profond de son âme. Il vit sa lassitude et sa douleur.

Et il vit qu'elle lui disait au revoir.

— Je suis désolée…

Elle s'interrompit, détourna les yeux.

— Je suis désolée que les choses ne se soient pas passées comme vous l'espériez.

« Moi pas », songea-t-il, et il se rendit compte que c'était vrai. Dans un éclair, il eut un aperçu de ce qu'aurait été sa vie s'il avait épousé Hermione Watson et il la trouva…

Ennuyeuse.

Pourquoi diable ne le comprenait-il que maintenant ? Mlle Watson et lui n'étaient absolument pas faits l'un pour l'autre. En vérité, il avait échappé de justesse à la catastrophe.

Il n'était pas près de se fier à son jugement en ce qui concernait les affaires de cœur, mais la situation lui semblait infiniment

préférable à un mariage sans joie. Il devait probablement une fière chandelle à lady Lucinda, quand bien même il aurait été incapable d'expliquer pourquoi. Après tout, elle n'avait rien fait pour entraver son idylle avec Mlle Watson. Elle l'avait même encouragée de toutes les façons possibles.

Et cependant, c'était grâce à elle qu'il avait retrouvé la raison. S'il y avait une chose de sûre, c'était bien celle-ci.

Lucy désigna de nouveau la pelouse.

— Je vais marcher un peu.

Il la salua d'un hochement de tête et la suivit des yeux tandis qu'elle s'éloignait. Ses cheveux étaient rassemblés en un chignon impeccable, ses mèches couleur miel accrochant les rayons du soleil matinal.

Gregory demeura immobile un long moment, non parce qu'il s'attendait qu'elle se retourne, ni même parce qu'il l'espérait.

Juste au cas où.

Elle *pouvait* se retourner. Elle pouvait avoir quelque chose à lui dire, et alors il lui répondrait, et elle pouvait…

Elle n'en fit rien. Elle continua de marcher. Elle ne se retourna pas, ne jeta pas un regard en arrière, et il passa les derniers instants à contempler la courbe de sa nuque, obnubilé par une seule pensée.

Quelque chose clochait.

Seulement, il ne savait pas quoi.

13

Où notre héroïne entrevoit son avenir. Un mois plus tard

Les mets étaient exquis, le couvert parfait, la salle à manger somptueuse.

Et Lucy était malheureuse.

Lord Haselby et son père, le comte de Davenport, étaient venus dîner à Fennsworth House, à Londres. C'était elle qui en avait eu l'idée, ce qu'elle trouvait à présent douloureusement ironique. Le mariage devait avoir lieu dans moins d'une semaine, mais jusqu'à ce soir, elle n'avait pas encore rencontré son futur époux. Du moins pas depuis que leur union était passée de « probable » à « imminente ».

Son oncle et elle étaient arrivés à Londres deux semaines plus tôt. Après onze jours sans avoir seulement aperçu son fiancé, elle était allée trouver son oncle pour lui proposer d'organiser un dîner. Il avait paru contrarié, non pas, elle en était presque certaine, parce que la requête lui semblait absurde, mais du simple fait de sa présence, qui suffisait à faire naître cette expression agacée sur son visage. Elle se tenait devant lui, ce qui l'avait obligé à lever les yeux.

Oncle Robert détestait être interrompu.

Il avait dû considérer qu'il était sage d'autoriser des fiancés à échanger un ou deux mots avant de se retrouver au pied de l'autel, car il avait brièvement répondu à Lucy qu'il prendrait les dispositions nécessaires.

Galvanisée par cette petite victoire, elle avait demandé l'autorisation d'assister à l'une des nombreuses soirées qui se déroulaient pratiquement à leur porte. La saison londonienne avait commencé, et, chaque soir, elle se postait à sa fenêtre pour contempler les élégants attelages qui passaient dans la rue. Une fois, il y avait eu un bal de l'autre côté de Saint-James Square, juste en face de Fennsworth House. La file de voitures avait serpenté tout autour de la place. Perdant patience, un certain nombre d'invités avaient terminé le chemin à pied.

Lucy avait tenté de se convaincre qu'elle avait juste envie d'admirer les belles robes, mais tout au fond d'elle-même, elle n'était pas dupe.

Elle espérait voir Gregory Bridgerton.

Elle ignorait ce qu'elle ferait si elle l'apercevait. Elle reculerait dans l'ombre, probablement. Il devait savoir qu'elle habitait là, et sans doute aurait-il la curiosité de jeter un coup d'œil à la façade, même si peu de gens savaient qu'elle se trouvait à Londres.

Apparemment, il n'assistait pas à cette soirée. Ou si c'était le cas, son attelage l'avait amené jusqu'au pied de l'escalier.

Ou peut-être n'était-il pas à Londres. Lucy n'avait aucun moyen de le savoir. Elle était recluse chez elle en compagnie de son oncle et de sa tante Harriet, une vieille femme à moitié sourde que l'on avait invitée par respect des convenances. À l'exception de quelques visites chez la couturière et de promenades au parc, elle ne voyait personne.

Aussi ne prenait-elle part à aucune conversation mondaine et n'avait-elle aucune nouvelle – de Gregory Bridgerton ou de qui que ce

soit d'autre, d'ailleurs.

Au demeurant, même lorsque, en de rares occasions, elle croisait une connaissance, elle pouvait difficilement s'enquérir de lui. Les gens se seraient imaginé qu'elle s'intéressait à lui, ce qui était certes le cas, mais personne, absolument personne, ne devait jamais s'en douter.

Elle en épousait un autre. Dans une semaine. Et même si cela n'avait pas été le cas, Gregory Bridgerton n'avait pas une seule fois laissé entendre qu'il souhaitait prendre la place de Haselby.

Bien sûr, il l'avait embrassée, et il s'était préoccupé de sa sécurité, mais s'il estimait qu'un baiser exigeait une demande en mariage, il n'en avait donné aucune indication. Il ignorait pourtant que ses fiançailles avec Haselby avaient été officialisées – du moins lorsqu'il l'avait embrassée, ainsi que le lendemain matin, lors de leur échange gêné dans l'allée devant le manoir. Il avait donc cru embrasser une jeune fille libre de tout engagement. D'ordinaire, on ne faisait *pas* une chose pareille à moins d'être prêt à aller jusqu'à l'autel.

Sauf lorsqu'on s'appelait Gregory Bridgerton, apparemment. Car lorsqu'elle lui avait finalement annoncé la nouvelle, il n'avait pas paru accablé, ni même vaguement contrarié. Il ne l'avait pas suppliée de réfléchir, ou de tenter de se soustraire à son engagement. Tout ce qu'elle avait vu dans son regard – et elle l'avait pourtant scruté, oh, avec quelle fièvre ! –, c'était… rien.

Il n'avait exprimé aucune émotion. Peut-être une légère surprise, mais ni chagrin ni soulagement. Rien qui indiquait que l'annonce de ses fiançailles changeait quoi que ce soit pour lui, dans un sens ou dans un autre.

Oh, il n'avait rien d'un goujat, et elle était certaine qu'il l'aurait épousée si cela avait été nécessaire. Mais personne ne les avait surpris. Aussi, pour le reste du monde, rien ne s'était jamais passé.

Il n'y aurait donc aucune conséquence, ni pour elle ni pour lui.

N'aurait-ce pourtant pas été agréable qu'il semble au moins un peu déçu ? Il l'avait embrassée, la terre avait tremblé – il avait sûrement dû le ressentir. N'avait-il rien désiré de plus ? N'aurait-il pas dû éprouver l'envie, sinon de l'épouser, du moins d'en avoir la possibilité ?

Au lieu de cela, il avait marmonné un « tous mes vœux de bonheur » qui avait résonné d'une manière définitive. Elle avait senti son cœur se briser dans sa poitrine. Au sens littéral. Douloureusement. Cela n'avait fait qu'empirer lorsqu'elle s'était éloignée. La sensation d'oppression était telle qu'elle en avait eu le souffle coupé. Elle avait accéléré le pas autant que cela lui était possible tout en maintenant une allure normale. Et enfin, après avoir tourné à l'angle de la maison, elle s'était laissé tomber sur un banc et avait enfoui le visage entre ses mains.

En priant pour que personne ne la voie.

Elle avait eu envie de se retourner. De le regarder une dernière fois pour graver sa silhouette dans sa mémoire – sa façon unique de se tenir, mains dans le dos, bien calé sur ses jambes. Elle savait que des centaines d'hommes en faisaient autant, mais lui apparaissait différent. Même s'il avait été loin, même s'il lui avait tourné le dos, elle l'aurait reconnu entre mille.

Il avait également une façon bien à lui de marcher. Souple, presque nonchalante, comme si une part de lui-même avait encore sept ans. Cela se percevait dans d'infimes détails que presque personne ne remarquait, mais elle avait toujours fait attention aux détails.

Elle ne s'était pas retournée. Cela n'aurait fait que rendre les choses plus difficiles. Il ne la regardait probablement pas, mais si ç'avait été le cas… et qu'elle pivote…

Ç'aurait été insupportable. Elle n'aurait su dire pourquoi, mais ça l'aurait été. Elle ne voulait pas qu'il voie son visage. Elle avait réussi à demeurer calme durant leur échange, mais une fois qu'elle s'était détournée, ses lèvres s'étaient mises à trembler, elle avait pris une profonde inspiration, et elle avait eu l'impression qu'un grand vide se creusait en elle.

De toute évidence, il n'éprouvait rien pour elle. Il s'était pratiquement excusé de l'avoir embrassée ! C'était certes l'attitude convenable au regard de la bonne société (l'autre option consistant en un passage précipité devant l'autel), mais ce n'en était pas moins douloureux. Elle aurait aimé croire qu'il avait ressenti ne serait-ce qu'une fraction de seconde ce qu'elle avait éprouvé. Il n'en serait probablement rien sorti, mais les choses auraient été plus faciles pour elle.

Ou plus difficile, peut-être.

En définitive, peu importait. Quoi qu'elle sache, ou ne sache pas, au fond de son cœur, cela ne changeait rien. À quoi bon éprouver des sentiments sans finalité concrète ? Elle devait faire preuve de bon sens. C'était dans sa nature. C'était même sa seule constante dans un monde qui changeait bien trop vite à son goût.

Pourtant, ici, à Londres, elle avait envie de le voir. Quand bien même elle savait que c'était ridicule, stupide et parfaitement déraisonnable. Elle n'avait pas besoin de lui parler – en fait, il valait sans doute mieux pas –, mais si elle pouvait juste l'apercevoir…

Cela ne ferait de tort à personne.

Hélas ! Lorsqu'elle avait demandé à oncle Robert l'autorisation d'assister à un bal, il avait refusé, arguant qu'il était inutile de gaspiller du temps et de l'argent pour la saison puisqu'elle avait déjà obtenu le résultat escompté – une offre de mariage.

En outre, l'avait-il informée, lord Davenport souhaitait qu'elle fasse son entrée dans le monde sous le nom de lady Haselby. Lucy n'en voyait pas l'intérêt, d'autant que bon nombre de gens la connaissaient déjà en tant que lady Lucinda Abernathy, mais son oncle avait fait signe (à sa manière inimitable, c'est-à-dire sans un mot) que l'entretien était clos.

Et voilà qu'elle se retrouvait à ce dîner qu'elle avait elle-même souhaité organiser, regrettant amèrement son initiative. Haselby était gentil, et même tout à fait plaisant. Son père, en revanche…

Lucy priait pour ne pas être obligée d'habiter dans la résidence des Davenport. Pourvu que Haselby ait sa propre maison !

Au pays de Galles. Ou même en France.

Après avoir voué aux gémonies le temps, la Chambre des communes et l'opéra (qu'il trouvait, respectivement, trop pluvieux, pleine d'incapables mal élevés, et *bon sang, même pas en anglais !*), lord Davenport, avait posé sur Lucy un regard critique.

Elle avait dû faire appel à tout son courage pour ne pas reculer. Avec ses yeux globuleux, et ses lèvres épaisses et humides, il ressemblait à un poisson obèse. Elle n'aurait pas été surprise qu'il arrache sa chemise pour révéler des branchies et des écailles.

Puis (le seul fait d'y penser la faisait frissonner d'horreur) il s'était approché d'elle, si près qu'elle avait senti son haleine putride.

Elle était restée bien droite, comme on le lui avait appris depuis sa plus tendre enfance.

Et il lui avait demandé de lui montrer ses dents.

Cela avait été humiliant.

Lord Davenport l'avait inspectée, comme une jument, et s'était même permis de poser les mains sur ses hanches pour estimer sa capacité à porter des enfants ! Lucy avait laissé échapper un cri

étouffé et jeté des regards éperdus à son oncle pour qu'il vienne à son aide, mais celui-ci, impassible, avait feint de regarder ailleurs.

Et maintenant qu'ils étaient à table… Juste Ciel ! Lord Davenport la soumettait à un interrogatoire. Il venait de lui poser les questions les plus incongrues au sujet de sa santé, dont certaines étaient fort embarrassantes devant des messieurs, puis, alors qu'elle pensait que le pire était derrière elle, il lâcha :

— Connaissez-vous vos tables ?

Lucy battit des paupières.

— Je vous demande pardon ?

— Vos tables, répéta-t-il avec impatience. Les six, les sept…

Elle en resta muette de stupeur. Il voulait qu'elle récite ses tables de multiplication ?

— Eh bien ? insista-t-il.

— B… bien sûr, bégaya-t-elle.

Elle regarda de nouveau son oncle, mais il semblait décidément se désintéresser de son sort.

— J'écoute.

La bouche de Davenport se pinça entre ses joues tombantes.

— Les sept suffiront, ajouta-t-il.

— Je… Eh bien…

À bout de ressources, elle tenta d'intercepter le regard de la tante Harriet, mais celle-ci semblait parfaitement indifférente à tout ce qui se passait, et d'ailleurs, elle n'avait pas dit un mot de la soirée.

— Père, intervint Haselby, vous ne pensez pas…

— Il s'agit tout de même de vos héritiers, le coupa Davenport d'un ton sans appel. L'avenir de notre famille repose dans ses entrailles ; nous avons le droit de savoir ce qu'il en est.

Lucy était si choquée qu'elle en demeura bouche bée. Son regard passa du père au fils à plusieurs reprises, car elle ne savait trop

auquel des deux elle devait s’adresser.

— La dernière chose dont vous avez besoin, poursuivit Davenport, c’est d’une femme qui réfléchit trop. Mais elle doit tout de même être capable d’effectuer une opération aussi élémentaire qu’une multiplication.

Lucy regarda Haselby. Il lui rendit son regard, l’air navré.

Elle avala sa salive, ferma les paupières le temps de se ressaisir. Lorsqu’elle les rouvrit, Davenport s’apprêtait visiblement à reprendre la parole.

— Sept, quatorze, vingt et un, commença-t-elle à réciter. Vingt-huit, trente-cinq, quarante-deux…

Elle se demanda ce qui se passerait si elle se trompait. Romprait-il les fiançailles ?

— … quarante-neuf, cinquante-six…

L’idée était tentante. Terriblement tentante.

— … soixante-trois, soixante-dix, soixante-dix-sept…

Elle jeta un coup d’œil à son oncle. Occupé à manger, il ne la regardait même pas.

— … quatre-vingt-deux, quatre-vingt-neuf…

— Hum, cela suffira, la coupa Davenport comme elle prononçait le *quatre-vingt-deux*.

Le poids qui lui oppressait la poitrine disparut rapidement. Elle s’était rebellée – peut-être pour la première fois de sa vie –, et personne ne s’en était aperçu. Elle avait attendu trop longtemps.

Qu’aurait-elle déjà dû faire d’autre à l’heure qu’il était ? s’interrogea-t-elle.

— Bravo, la félicita Haselby avec un sourire encourageant.

Lucy le remercia d’un faible sourire. Il n’était pas méchant. En vérité, s’il n’y avait pas eu Gregory Bridgerton, elle l’aurait considéré comme un choix des plus raisonnables. Ses cheveux étaient peut-être

un peu fins, de même que toute sa personne, mais elle n'avait pas à se plaindre. D'autant que son caractère – le plus important à ses yeux – semblait des plus agréables. Ils avaient réussi à échanger quelques mots avant le dîner, pendant que Davenport et l'oncle Robert discutaient politique, et il s'était montré charmant. Il avait même fait une plaisanterie assez ironique sur son père en levant les yeux au plafond, qui avait fait sourire Lucy.

Vraiment, elle n'avait aucune raison de se plaindre.

Et elle n'en avait pas l'intention. Certainement pas. Même si elle rêvait d'autre chose.

— Je suppose que vous vous en sortiez convenablement, chez Mlle Moss ? demanda Davenport en plissant les yeux.

— Oui, bien sûr, répondit Lucy, surprise.

Elle pensait ne plus être au centre de la conversation.

— Excellente institution, commenta Davenport en mâchant une bouchée d'agneau rôti. La fille de Winslow y est allée, celle de Fordham aussi.

— En effet, murmura Lucy, puisque l'on semblait attendre une réponse de sa part. Elles sont toutes deux très gentilles, mentit-elle.

Sybilla Winslow était une épouvantable peste qui ne trouvait rien de plus drôle que de pincer les élèves les plus jeunes.

Mais pour la première fois de la soirée, Davenport parut satisfait d'elle.

— Vous les connaissez bien, alors ? s'enquit-il.

— Euh… plutôt, répondit Lucy, évasive. Lady Joanna était un peu plus âgée que moi, mais l'école n'est pas si grande. Tout le monde connaissait plus ou moins tout le monde.

— Bien.

Davenport eut un hochement de tête approbateur qui fit s'agiter ses bajoues. Lucy s'efforça de ne pas le regarder.

— Ce sont des relations à cultiver, enchaîna-t-il.

Lucy acquiesça docilement, alors qu'en son for intérieur elle était en train de dresser la liste de tous les endroits où elle aurait préféré se trouver. Paris, Venise, la Grèce… Au fait, n'y avait-il pas la guerre, là-bas ? Peu importait. La Grèce lui apparaissait tout de même préférable.

— … responsabilité envers le nom… conduite irréprochable…

Faisait-il très chaud, en Orient ? Elle avait toujours admiré les vases chinois.

— … ne tolérerons aucun manquement…

Quel était le nom de ce quartier si mal famé de Londres ? Saint-Giles ? Oui, elle aurait été mieux là-bas.

— … obligations. Obligations !

Davenport avait ponctué ce dernier mot d'un vigoureux coup de poing sur la table, qui fit tinter l'argenterie et sursauter Lucy. Même tante Harriet leva les yeux de son assiette.

Constatant que tous les regards convergeaient vers elle, Lucy demanda :

— Oui ?

Davenport se pencha vers elle d'un air presque menaçant.

— Un jour, vous serez lady Davenport. Vous aurez des obligations. De nombreuses obligations.

Elle parvint à étirer les lèvres suffisamment pour que cela puisse passer pour une réponse. Juste Ciel, cette soirée ne finirait donc jamais ?

Davenport s'appuya davantage sur la table. Celle-ci avait beau être large et chargée de plats, Lucy recula instinctivement.

— Vous ne pouvez prendre vos responsabilités à la légère, continua-t-il d'une voix de stentor. Me comprenez-vous, ma fille ?

Lucy se demanda ce qu'il se passerait si elle plaquait les mains sur ses tempes et se mettait à crier : « Dieu du Ciel, faites cesser ce supplice ! »

Cela découragerait peut-être Davenport, songea-t-elle avec un curieux détachement. Il pourrait en déduire qu'elle n'avait pas toute sa tête, et…

— Bien sûr, lord Davenport, s'entendit-elle répondre.

Elle n'était qu'une couarde. Une misérable couarde.

Soudain, tel un jouet mécanique dont le ressort a fini sa course, lord Davenport se laissa retomber contre le dossier de son siège, l'air apaisé.

— Je suis heureux de l'entendre, déclara-t-il en se tamponnant les lèvres avec sa serviette. Et je suis rassuré de constater que l'on vous a appris le respect chez Mlle Moss. Je ne regrette pas de vous y avoir envoyée.

Lucy, qui s'apprêtait à porter sa fourchette à ses lèvres, se figea.

— J'ignorais que c'était à vous que je le devais.

— Il fallait bien que je fasse quelque chose, grommela-t-il en la regardant comme si elle était faible d'esprit. Vous n'avez pas de mère pour s'assurer que vous recevriez une éducation vous permettant de tenir votre place dans le monde. Une comtesse doit savoir un certain nombre de choses, posséder certains talents.

— Bien sûr, dit-elle, décidant qu'une attitude soumise serait le moyen le plus rapide de mettre fin à cette torture. Hum… Merci.

— Pour quoi ? demanda Haselby.

Lucy se tourna vers son fiancé, dont la curiosité ne semblait pas feinte.

— Eh bien, pour m'avoir envoyée chez Mlle Moss, expliqua-t-elle en s'adressant ostensiblement à lui.

Si elle ne regardait pas lord Davenport, celui-ci l'oublierait peut-être.

— Vous vous y êtes donc plu ? fit Haselby.

— Oui, beaucoup, répondit-elle, surprise.

Elle avait presque oublié combien il était agréable que l'on vous pose des questions polies !

— C'était merveilleux, reprit-elle. J'ai été très heureuse, là-bas.

Haselby s'apprêta à répondre mais, à la grande consternation de Lucy, c'est la voix de son père qui résonna.

— Il ne s'agit pas de savoir si vous avez été heureuse ! rugit-il.

Lucy ne parvenait pas à détacher les yeux des lèvres encore entrouvertes de Haselby. « Vraiment, songea-t-elle avec un calme déconcertant, c'était presque effrayant. »

Renonçant à lui répondre, Haselby referma la bouche, puis se tournant vers son père avec un sourire crispé.

— De quoi s'agit-il, alors ? s'enquit-il.

Lucy ne put s'empêcher d'être impressionnée par l'absence totale de contrariété dans sa voix.

— Il s'agit de ce qu'elle y a appris ! tonna Davenport en frappant de nouveau la table du poing. Et des relations qu'elle s'y est faites !

— Eh bien, j'ai appris les tables de multiplication, observa Lucy à mi-voix, même si personne ne l'écoutait.

— Elle sera comtesse, vociféra Davenport. Comtesse !

Haselby fixa sur son père un regard calme.

— Elle ne le deviendra qu'à votre mort, lui rappela-t-il.

Lucy en resta bouche bée.

— Par conséquent, poursuivit Haselby en portant une petite bouchée de poisson à ses lèvres d'un geste désinvolte, cela ne vous importera plus guère, n'est-ce pas ?

Les yeux écarquillés, Lucy regarda lord Davenport, dont le visage avait viré au cramoisi, tandis qu'une veine saillait sur sa tempe gauche. Sourcils froncés, il dardait sur Haselby un regard brillant de rage. Si absurde que cela paraisse, il n'y avait pas de malveillance dans ses yeux, pas même la volonté de blesser ou de faire du mal, mais Lucy aurait juré qu'en cet instant, lord Davenport haïssait son fils.

— Le temps est remarquablement beau, déclara alors ce dernier en souriant.

En *souriant* !

Lucy se tourna vers lui, abasourdie. Il pleuvait à verse depuis plusieurs jours. Pis, Haselby ne se rendait-il pas compte qu'il aurait suffi d'une remarque désinvolte de plus pour que son père fasse une crise d'apoplexie ? Lord Davenport écumait positivement, et Lucy aurait juré l'entendre grincer des dents.

Puis, alors que la pièce vibrait littéralement de fureur, oncle Robert profita du silence pour prendre la parole.

— Je suis heureux que la cérémonie ait lieu ici, à Londres, déclara-t-il d'un ton égal, mais sans appel, comme pour dire : « Passons à autre chose, à présent. »

Tandis que tout le monde semblait retrouver son calme, il enchaîna :

— Comme vous le savez, les noces de Richard ont été célébrées voilà quinze jours à l'Abbaye. Même si c'était là l'occasion de rappeler à tous notre long passé ancestral – je crois que les sept derniers comtes se sont mariés là-bas –, très peu de gens ont fait le chemin pour y assister.

Lucy soupçonnait que cela était autant dû à la nature précipitée de l'événement qu'à sa localisation géographique, mais l'instant semblait mal choisi pour donner son avis. En outre, elle avait adoré le

caractère intime de ce mariage. Richard et Hermione étaient heureux, et les invités qui s'étaient déplacés étaient venus par affection et par amitié. Ç'avait été véritablement un événement joyeux.

Jusqu'au lendemain, lorsqu'ils avaient pris la route de Brighton pour leur voyage de noces. Jamais Lucy n'avait ressenti une si profonde tristesse ni une plus grande solitude que lorsque, debout au milieu de l'allée, elle avait agité la main en regardant la voiture s'éloigner.

Elle s'était consolée en songeant qu'ils seraient bientôt de retour, puisqu'ils rentreraient avant son propre mariage. Hermione serait son unique demoiselle d'honneur, et c'était Richard qui la conduirait à l'autel.

Pour l'instant, elle avait tante Harriet pour lui tenir compagnie. Davenport. Et Haselby, qui était soit absolument génial, soit complètement fou.

Un fou rire – ironique, absurde et tout à fait déplacé – lui monta aux lèvres avant de jaillir en un ricanement fort peu élégant.

— Oui ? marmonna Davenport.

— Ce n'est rien, répondit-elle en hâte, feignant de tousser. J'ai avalé de travers. Une arête, sans doute.

C'était presque drôle. Ça l'aurait été vraiment si elle avait lu cette scène dans un livre. Il n'aurait pu s'agir que d'une satire sociale, décida-t-elle. Certainement pas d'un roman d'amour.

Et elle ne supportait pas l'idée que cela puisse tourner à la tragédie.

Elle regarda les trois hommes attablés autour d'elle, qui étaient en train de décider de sa vie. Elle allait devoir tenter de tirer le meilleur parti possible de la situation. Il n'y avait rien d'autre à faire. Ruminer son malheur n'avait pas de sens, même s'il était difficile de voir le bon côté des choses. Car vraiment, cela aurait pu être pire.

Elle fit donc ce qu'elle réussissait le mieux : elle s'obligea à considérer les choses avec pragmatisme, et s'efforça de voir en quoi cela aurait pu être pire.

Seul problème : le visage de Gregory Bridgerton surgissait obstinément dans sa mémoire, lui rappelant en quoi cela aurait pu être tellement mieux.

14

Où notre héros et notre héroïne se retrouvent, et les oiseaux de Londres sont extatiques.

Lorsque Gregory la vit dans Hyde Park, le jour même de son retour à Londres, sa première pensée fut…

Bien sûr.

Cela lui parut tout naturel de croiser Lucy Abernathy lors de sa première heure en ville. Il n'aurait su dire pourquoi, car rien ne justifiait que leurs chemins se croisent de nouveau. Mais elle avait si souvent occupé ses pensées depuis qu'ils s'étaient quittés dans le Kent. Et même s'il la croyait toujours à Fennsworth, curieusement, il ne fut pas surpris que le premier visage familier sur lequel il posa les yeux après un mois à la campagne soit le sien.

Il était arrivé à Londres la veille au soir, recru de fatigue, au terme d'un voyage pénible sur des routes inondées, et il était allé se coucher directement. À son réveil, bien plus matinal que d'ordinaire, les rues étaient encore détrempées, mais le soleil était revenu et brillait de tous ses feux.

Gregory s'était habillé en hâte et était sorti. Il aimait la fraîcheur de l'air après une bonne pluie, même à Londres. Non, *surtout* à

Londres. C'était le seul moment où la ville embaumait.

Il habitait un petit appartement dans un immeuble agréable de Marylebone, et bien que l'ameublement en soit des plus modestes, il s'y plaisait. C'était chez lui.

Son frère et sa mère l'avaient à de multiples reprises invité à vivre avec eux. Ses amis trouvaient qu'il était fou de refuser. Les deux résidences étaient autrement plus opulentes et confortables que son humble demeure, et le personnel y était nombreux, mais il préférait son indépendance. Peu lui importait que les siens lui disent ce qu'il devait faire – ils savaient qu'il n'écouterait pas, il le savait aussi, et cela ne dérangeait personne.

En revanche, il ne supportait pas d'être sous le regard des autres. Même si sa mère feignait de ne pas se mêler de ses affaires, elle ne relâchait jamais sa surveillance et était parfaitement informée de sa vie sociale.

Et surtout, elle la *commentait*. Violet Bridgerton pouvait, lorsque les circonstances s'y prêtaient, aborder la question des jeunes filles à marier, des carnets de bal à remplir, et du croisement de ces deux sujets (en lien direct avec le célibat de son fils cadet) à une vitesse et avec une aisance qui donnaient le vertige.

Et elle ne s'en privait pas.

Il y avait cette jeune fille, et cette autre, et pourrait-il avoir la gentillesse de les faire danser – deux fois chacune – lors du prochain bal, et il ne devait surtout pas oublier cette troisième débutante – celle qui se tenait là-bas, toute seule, près du mur, ne la voyait-il donc pas ? Il se trouvait justement que sa tante était l'une de ses plus proches amies.

Violet Bridgerton avait beaucoup de « plus proches amies ».

Elle avait eu la joie de voir sept de ses huit enfants convoler en justes (et heureuses) noces. Désormais, Gregory était la seule cible de

sa ferveur de marieuse. Certes, il adorait sa mère, et il se réjouissait qu'elle se soucie autant de son bonheur et de son bien-être, mais parfois, elle lui donnait envie de s'arracher les cheveux.

Et c'était pire avec Anthony. Il n'avait même pas besoin de parler. D'ordinaire, il suffisait qu'il soit là pour que Gregory ait l'impression de ne pas être digne de porter le nom de Bridgerton. Difficile de faire son chemin dans le monde avec le puissant lord Bridgerton constamment en train de regarder par-dessus son épaule. À la connaissance de Gregory, son frère aîné n'avait jamais commis la moindre erreur de sa vie.

Ce qui ne faisait que souligner le manque de sérieux de sa propre existence.

Heureusement, ce problème avait été relativement facile à résoudre. Gregory avait tout simplement déménagé. Cela lui coûtait une bonne partie de sa pension, quand bien même son appartement n'était pas grand, mais il ne regrettait pas un seul *penny*.

Pouvoir sortir sans que quiconque lui demande des comptes lui apparaissait comme éminemment agréable. Revigorant même. C'était curieux comme le simple fait d'aller se promener pouvait donner l'impression d'être maître de sa vie, mais c'était le cas.

Voilà comment il l'avait croisée. Lucy Abernathy. Dans Hyde Park. Alors que, selon toutes probabilités, elle aurait encore dû se trouver dans le Kent.

En la voyant assise sur un banc, occupée à jeter des miettes de pain à un groupe de pigeons dépenaillés, Gregory se souvint du jour où il l'avait rencontrée par hasard dans le parc d'Aubrey Hall. Elle était également assise sur un banc, et semblait morose. Rétrospectivement, Gregory avait supposé que son frère venait sans doute de lui annoncer que ses fiançailles avaient enfin été officialisées.

Il se demanda pourquoi elle ne lui en avait rien dit.

Il aurait préféré qu'elle lui en parle.

S'il avait su qu'elle était promise à un autre, jamais il ne l'aurait embrassée. Cela allait à l'encontre de toutes les règles auxquelles il s'était toujours conformé. Un gentleman ne convoitait pas la fiancée d'un autre. Cela ne se faisait tout simplement pas. S'il avait su la vérité, il se serait détourné d'elle ce soir-là et il aurait…

Il se figea. Il n'avait aucune idée de ce qu'il aurait fait. Il s'avisait soudain que, parmi les innombrables variantes qu'il avait imaginées à la scène du baiser, il ne s'en trouvait aucune dans laquelle il *repoussait* Lucy ?

S'il avait su, lui aurait-il enjoint de regagner sa chambre à la seconde même ? Il avait certes dû la prendre par les bras pour l'empêcher de tomber, mais il aurait pu la lâcher et lui laisser la voie libre. Cela n'aurait pas été difficile ; il aurait suffi d'un petit pas de côté. Tout aurait été terminé avant d'avoir commencé.

Au lieu de cela, il lui avait souri, avait voulu savoir ce qu'elle faisait là, puis – sapristi, quelle mouche l'avait piqué ? –, il lui avait demandé si elle buvait du cognac.

Ensuite… Eh bien, il ne se rappelait pas très bien pourquoi c'était arrivé, mais il se souvenait de tout. Dans les moindres détails. La façon dont elle l'avait regardé, le contact de sa main sur son bras… Elle l'avait serré si fort que, l'espace d'un instant, il avait cru qu'elle avait besoin de lui. Comme s'il était sa force, son roc.

Personne ne s'était jamais appuyé ainsi sur lui.

Pourtant, l'explication n'était pas là. Ce n'était pas pour cette raison qu'il l'avait embrassée, mais parce que…

Parce que…

Bon sang, il ne savait pas pourquoi il lui avait volé ce baiser ! Il se rappelait seulement cet instant étrange et plein de mystère, ce calme

extraordinaire, ce silence vibrant, fascinant, qui l'avait envahi et lui avait coupé le souffle.

Le manoir grouillait de monde, mais le couloir était désert. Lucy avait levé les yeux et plongé son regard dans le sien. Et soudain… elle avait été plus proche de lui. Il ne se souvenait pas d'avoir bougé, ni de s'être penché sur elle, mais son visage s'était retrouvé tout près du sien. Et avant de comprendre ce qu'il faisait…

Il l'avait embrassée.

À partir de cet instant, il avait perdu la tête. Il avait tout oublié – le langage, la raison, la pensée –, et son esprit s'était mis à fonctionner sur un mode inhabituel, presque primitif. Le monde n'avait plus été que couleurs, sons, chaleur, sensations. Comme si son corps avait pris les rênes.

Et maintenant, il se demandait – lorsqu'il s'y autorisait – s'il aurait pu s'arrêter. Si elle n'avait pas dit non, si elle n'avait pas posé les mains sur son torse pour le repousser…

L'aurait-il fait, lui ?

L'aurait-il pu ?

Il carra les épaules. Redressa le menton. Bien sûr qu'il l'aurait pu. Il s'agissait de Lucy, nom de nom ! Elle était merveilleuse à bien des égards, mais elle n'était pas de ces femmes pour qui les hommes perdent la tête. Ç'avait été un égarement passager. Un moment de folie dû à une soirée aussi étrange que déstabilisante.

À présent, assise sur un banc dans Hyde Park, avec un groupe d'oiseaux à ses pieds, elle était simplement cette bonne vieille Lucy. Elle ne l'avait pas encore vu, et l'observer était étrangement agréable. Elle était seule, à l'exception de sa femme de chambre qui paraissait s'ennuyer ferme à quelques bancs de là.

Ses lèvres bougeaient.

Gregory sourit. Lucy parlait aux oiseaux. Sans doute leur donnait-elle des instructions, ou leur indiquait-elle un rendez-vous pour une prochaine séance de distribution de miettes de pain.

Ou peut-être leur demandait-elle de manger le bec fermé.

Il ne put retenir un petit rire amusé.

Elle tourna vivement la tête. Écarquilla les yeux. Entrouvrit les lèvres. Et il eut l'impression de recevoir un coup de poing en pleine poitrine…

C'était sacrément bon de la retrouver.

Ce qui était plutôt une curieuse sensation, vu la façon dont ils s'étaient quittés.

— Lady Lucinda, dit-il en s'approchant d'elle. Quelle surprise ! J'ignorais que vous étiez à Londres.

Pendant quelques instants, elle parut hésiter quant à la conduite à tenir. Puis elle sourit – peut-être avec moins de spontanéité que d'ordinaire – et lui tendit un morceau de pain.

— Pour les pigeons, murmura-t-il, ou pour moi ?

Le sourire de Lucy se fit plus chaleureux.

— Comme vous voulez. Mais je préfère vous avertir, il est un peu rassis.

Il fit la grimace.

— Dois-je en déduire que vous l'avez goûté ?

Et soudain, ce fut comme si rien ne s'était passé. Le baiser, la conversation maladroite du lendemain… tout disparut. Ils avaient retrouvé leur inexplicable complicité. Le monde tournait de nouveau dans le bon sens.

La voyant pincer les lèvres comme si elle se disait qu'elle devrait se fâcher, il rit de nouveau. C'était si plaisant de la provoquer !

— C'est mon second petit déjeuner, expliqua-t-elle, pince-sans-rire.

Gregory s'assit sur le banc et entreprit d'émietter son morceau de pain. Lorsqu'il en eut une bonne poignée, il les jeta toutes d'un coup, puis s'adossa pour observer la mêlée qui s'ensuivit.

Lucy, remarqua-t-il, lançait ses miettes avec méthode, l'une après l'autre, toutes les trois secondes précisément.

Il avait compté. C'était plus fort que lui.

— Ils m'ont tous abandonnée, commenta-t-elle en fronçant les sourcils.

Gregory regarda en souriant le dernier pigeon rejoindre le festin offert par la maison Bridgerton, puis il lança une autre poignée de miettes.

— C'est toujours moi qui organise les plus belles fêtes, déclara-t-il.

Elle lui jeta un regard hautain.

— Vous êtes insupportable.

Il lui décocha un regard espiègle.

— C'est l'une de mes grandes qualités.

— D'après qui ?

— Eh bien, ma mère semble beaucoup m'apprécier, dit-il, modeste.

Elle éclata de rire.

Il eut l'impression de remporter une victoire.

— Ma sœur… un peu moins.

Elle arqua un sourcil curieux.

— Celle que vous aimez tourmenter ?

Il parut étonné.

— Hermione m'en a parlé, précisa-t-elle.

— Je ne la tourmente pas parce que cela m'est *agréable*, rectifia-t-il d'un ton docte, mais parce que c'est *nécessaire*.

— Pour qui ?

— Pour toute la Grande-Bretagne. Croyez-moi.

Elle le considéra d'un air dubitatif.

— Elle ne peut pas être aussi mauvaise.

— Je suppose que non. Ma mère semble l'aimer tout autant que moi, si ahurissant que cela paraisse.

Elle rit de nouveau. Un rire qui venait de l'intérieur – chaleureux, riche, authentique.

— Vous aimez plaisanter, mais je parierais tout ce que je possède que vous donneriez votre vie pour elle, déclara-t-elle, et son expression était sérieuse, à présent.

Il feignit de réfléchir, puis :

— Que possédez-vous ?

— Honte à vous, Monsieur Bridgerton ! Vous évitez la question.

— Bien sûr que je donnerais ma vie pour elle, dit-il tranquillement. C'est ma petite sœur. Mon rôle est de la tourmenter et de la protéger.

— N'est-elle pas mariée, à présent ?

Il haussa les épaules, regarda au loin.

— Je suppose que Saint-Clair peut prendre soin d'elle, désormais, Dieu lui vienne en aide.

Il lui adressa un sourire en coin.

— Désolé.

Elle n'était pas assez collet monté pour s'offusquer. À vrai dire, elle le prit même au dépourvu en répondant avec une sincérité manifeste :

— Ne vous excusez pas. Il y a des situations où seul le nom du Seigneur peut exprimer notre désespoir.

— J'ai l'impression que vous parlez d'expérience. Feriez-vous allusion à un épisode récent ?

— Cela date d'hier soir, confirma-t-elle.

— Vraiment ? fit-il en se penchant, fort intéressé. Que vous est-il arrivé ?

Elle secoua la tête.

— Ce n'était rien.

— J'en doute si cela *vous* a poussée au blasphème.

Elle laissa échapper un soupir.

— Il me semble vous avoir déjà dit que vous étiez insupportable, non ?

— Une fois aujourd'hui, et plusieurs fois en d'autres occasions.

Elle le gratifia d'un regard ironique, le bleu de ses yeux se faisant plus vibrant tandis qu'elle les fixait sur lui.

— Vous les avez comptées ?

Il ne répondit pas tout de suite. La question était étrange. Non pas en elle-même – bon sang, lui aussi l'aurait posée s'il avait été à sa place ! –, mais parce qu'il avait l'inexplicable impression que, s'il y réfléchissait suffisamment, il pourrait bien découvrir qu'il connaissait la réponse.

Il aimait discuter avec Lucy Abernathy. Et lorsqu'elle lui disait quelque chose…

Il s'en souvenait.

N'était-ce pas remarquable ?

— Je me demande, commença-t-il, car le moment semblait bien choisi pour changer de sujet, pourquoi personne n'a jamais utilisé le mot *supportable* à mon propos.

— Cela vous surprend ?

Un sourire approbateur retroussa lentement les lèvres de Gregory.

— Lady Lucinda, vous êtes une petite impertinente.

— C'est l'un de mes secrets les mieux gardés, répliqua-t-elle du tac au tac.

Gregory s'esclaffa.

— Je suis plus qu'une simple enquiquineuse, voyez-vous.

Le rire de Gregory prit de l'ampleur, jaillit du plus profond de lui-même, jusqu'à le secouer tout entier.

Quant à Lucy, elle le contemplait avec un sourire indulgent et, pour une raison inexplicable, il trouva cela agréable. Elle était chaleureuse… apaisante.

Et il était heureux d'être auprès d'elle. Là, sur ce banc. Le simple fait de se trouver en sa compagnie était plaisant. Il lui sourit.

— Vous reste-t-il un peu de pain ?

Elle lui en tendit trois morceaux.

— J'en ai apporté un entier.

Gregory entreprit de les réduire en miettes.

— Avez-vous l'intention d'engraisser tous ces volatiles ?

— J'ai un faible pour la tourte au pigeon, répliqua-t-elle en recommençant à les nourrir méthodiquement.

Gregory savait que c'était un effet de son imagination, mais il aurait juré que les pigeons lançaient des regards nostalgiques dans sa direction.

— Vous venez souvent au parc ? s'enquit-il.

Elle pencha la tête, comme si le sujet méritait réflexion.

Ce qui était assez étrange, car la question était relativement simple.

— J'aime nourrir les oiseaux, dit-elle finalement. Cela me détend.

Il lança une nouvelle poignée de miettes et sourit avec malice.

— Vous trouvez ?

Elle fronça les sourcils tout en poursuivant sa distribution avec une précision quasi militaire. Puis se tourna vers lui en faisant la moue.

— Oui, si vous n'essayez pas de les inciter à la guerre civile.

— Moi ? s'écria Gregory, l'air innocent. C'est vous qui les forcez à se battre à mort pour une malheureuse miette de pain rassis !

— Il s'agit d'un excellent pain, cuit à point et très goûteux, figurez-vous.

— En matière de gastronomie, répondit-il d'un ton suave, je m'en remets entièrement à votre jugement.

Lucy lui jeta un regard flegmatique.

— La plupart des femmes ne prendraient pas cela pour un compliment.

— Ah, mais c'est que vous n'êtes pas la plupart des femmes ! En outre, ajouta-t-il, je vous ai vue prendre votre petit déjeuner.

Elle entrouvrit les lèvres, mais avant qu'elle ait pu s'indigner, il lâcha :

— Au fait, c'était un compliment.

Lucy secoua la tête. Il était décidément insupportable. Et elle lui en était *tellement* reconnaissante. Lorsqu'elle l'avait aperçu, alors qu'il la regardait nourrir les pigeons, son cœur avait manqué un battement. Affolée, elle s'était demandé ce qu'elle devait dire, ou faire, comment réagir.

Puis il s'était approché d'un pas tranquille, tel qu'en lui-même, et l'avait immédiatement mise à l'aise, ce qui était un véritable exploit étant donné les circonstances.

Après tout, elle était amoureuse de lui.

Pourtant, quand il lui avait adressé ce sourire nonchalant et familier, et qu'il avait plaisanté à propos du pain, elle lui avait souri en retour avant même de savoir ce qu'elle faisait. Et elle avait de nouveau eu l'impression d'être elle-même, ce qui était extrêmement rassurant.

Voilà des semaines qu'elle n'avait pas ressenti cela.

Aussi, bien déterminée à voir la situation sous son meilleur jour, avait-elle décidé de ne pas s'appesantir sur cet amour déplacé qu'elle lui vouait et de se réjouir d'être capable d'être avec lui sans perdre ses moyens ou se mettre à bégayer.

Tout n'était pas perdu, apparemment.

— Vous êtes à Londres depuis longtemps ? s'enquit-elle, résolue à soutenir une conversation normale et agréable.

Il tressaillit, surpris. Manifestement, il ne s'était pas attendu à cette question.

— Non, dit-il, je ne suis rentré qu'hier soir.

— Je vois.

C'était étrange, mais elle n'avait même pas imaginé qu'il puisse ne pas être en ville. Au moins, cela expliquait… Eh bien, elle ne savait pas vraiment ce que cela expliquait. Qu'elle ne l'ait pas vu, même de loin ? Elle n'était sortie de chez elle que pour se rendre au parc ou chez la couturière.

— Êtes-vous resté à Aubrey Hall ?

— Non, j'en suis parti peu de temps après vous, pour rendre visite à mon frère. Il vit avec sa femme et leurs enfants dans le Wiltshire. Un vrai petit paradis à l'écart de la civilisation !

— Le Wiltshire n'est pas si loin que cela.

Il haussa les épaules.

— La moitié du temps, ils ne reçoivent même pas le *Times*, et ils prétendent qu'ils s'en moquent.

— Comme c'est curieux.

Lucy ne connaissait personne qui ne soit pas abonné à ce journal, même dans les régions les plus reculées.

Il hocha la tête.

— Cette fois, cependant, j'ai trouvé mon séjour plutôt rafraîchissant. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait dans la

bonne société, et je m'en moquais éperdument.

— Êtes-vous d'ordinaire si avide de ragots ?

Il lui décocha un regard oblique.

— Les hommes n'échangent pas de ragots. Ils conversent.

— Je vois. Cela explique bien des choses.

Il émit un petit rire.

— Et vous, êtes-vous en ville depuis longtemps ? J'avais cru comprendre que vous goûtiez aussi aux joies de la campagne.

— Pendant deux semaines. Nous sommes arrivés juste après le mariage de Richard et d'Hermione.

— *Nous ?* Votre frère et Mlle Watson sont donc à Londres ?

Elle s'en voulut de chercher à repérer de l'empressement dans la voix de Gregory Bridgerton, mais elle supposa que c'était inévitable.

— Elle s'appelle lady Fennsworth, à présent, rectifia-t-elle. Ils sont pour l'instant en voyage de noces. Je suis ici avec mon oncle.

— Pour la saison ?

— Pour mon mariage.

C'en fut terminé de leur conversation à bâtons rompus.

Elle sortit une autre tranche de pain de son panier et ajouta :

— La cérémonie a lieu dans une semaine.

Il la fixa d'un regard stupéfait.

— Déjà ?

— Oncle Robert dit qu'il n'y a aucune raison d'attendre.

— Je vois.

Peut-être voyait-il, en effet. Peut-être y avait-il derrière tout ceci des règles de bienséance qu'elle, petite provinciale élevée à l'écart du monde, ne connaissait pas. Peut-être était-il absurde de vouloir repousser l'inévitable. Peut-être cela relevait-il de la philosophie d'irréductible optimisme qu'elle tentait si vaillamment d'appliquer.

— Bien, ajouta-t-il.

Il battit des paupières, et elle comprit qu'il ne savait que dire. Ça ne lui ressemblait pas, et elle trouva cela gratifiant. Un peu comme de savoir qu'Hermione était incapable de danser. Si Gregory Bridgerton pouvait se retrouver à court de mots, il y avait de l'espoir pour le reste de l'humanité.

Finalement, il déclara :

— Toutes mes félicitations.

— Merci.

Elle se demanda s'il avait reçu une invitation. Oncle Robert et lord Davenport étaient bien décidés à ce que tous les gens qui comptaient soient présents au mariage. Il s'agissait, comme ils le disaient, des débuts officiels de Lucy dans le monde, et ils tenaient à ce que personne n'ignore qu'elle était l'épouse de Haselby.

— La cérémonie aura lieu en l'église Saint-George, dit-elle, sans raison.

— Ici, à Londres ? fit-il, étonné. J'aurais cru que vous préféreriez vous marier à Fennsworth Abbey.

Si étrange que cela paraisse, songea Lucy, cela ne lui était absolument *pas* douloureux de discuter avec lui de son prochain mariage. En fait, elle avait l'impression d'être engourdie.

— C'était le souhait de mon oncle, expliqua-t-elle tout en prenant une nouvelle tranche de pain dans son panier.

— Votre oncle demeure le chef de famille ? l'interrogea Gregory en l'observant avec une vague curiosité. Votre frère est comte. Il n'a donc pas encore atteint sa majorité ?

Lucy jeta la tranche entière sur le sol et regarda avec un intérêt maussade les pigeons se chamailler.

— Si, répondit-elle, l'année dernière. Mais il a préféré laisser mon oncle gérer les affaires familiales pour se consacrer à ses études de

second cycle à Cambridge. J'imagine qu'il prendra bientôt sa place, maintenant qu'il est…

Elle lui adressa un sourire navré.

— … marié.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, la rassura-t-il. Je suis tout à fait remis.

— Vraiment ?

Il haussa une épaule.

— Entre nous, je me considère comme chanceux.

Elle avait commencé à émietter une nouvelle tranche de pain, et suspendit son geste.

— Comment est-ce possible ? fit-elle, intriguée.

Il cilla, visiblement surpris.

— Êtes-vous toujours aussi directe ?

Lucy sentit qu'elle s'empourprait. Seigneur, elle devait être rouge comme une pivoine !

— Je suis désolée, souffla-t-elle. C'était très impoli de ma part, mais vous sembliez tellement…

— N'en dites pas plus, l'interrompit-il.

Ce qui ne fit qu'accentuer son embarras, car elle avait failli lui rappeler combien il avait été épris d'Hermione. Ce qu'elle n'aurait pas du tout apprécié si elle avait été à sa place.

— Je suis désolée, répéta-t-elle.

Il la contempla avec une sorte de curiosité pensive.

— Vous dites souvent cela.

— Je suis désolée ?

— Oui.

— Je… C'est possible.

Elle serra les dents, soudain tendue. Mal à l'aise. Pourquoi lui faisait-il une telle remarque ?

— C'est une habitude, reprit-elle d'un ton plus ferme. Parce que…

Eh bien, parce que. Il devrait se contenter de cette explication.

Il hocha la tête.

— Je suis ainsi, ajouta-t-elle, sur la défensive, alors qu'il ne l'avait même pas contredite. J'essaie d'arrondir les angles, de faire en sorte que tout aille bien.

Sur ce, elle lança d'un geste brusque la dernière tranche de pain sur le sol.

Il arqua un sourcil et ils se tournèrent d'un même mouvement pour observer la mêlée qui s'ensuivit.

— Bien joué, commenta-t-il.

— Je tire toujours le meilleur parti d'une situation, répliqua-t-elle. Toujours.

— C'est tout à votre honneur, dit-il avec douceur.

Curieusement, cette remarque la mit en colère. Terriblement, profondément, furieusement en colère. Elle ne trouvait pas honorable de savoir se contenter d'un second choix. C'était comme de gagner le prix des plus jolies chaussures dans une course à pied. C'était pathétique et hors de propos.

— Et vous ? demanda-t-elle d'une voix haut perchée. Êtes-vous également un incorrigible optimiste ? Est-ce pour cela que vous affirmez vous être remis ? N'était-ce pourtant pas vous qui preniez des accents lyriques à la seule évocation de l'amour ? Vous déclariez que c'était impérieux, que vous n'aviez pas le choix. Vous disiez que…

Elle s'interrompit, horrifiée. Il la regardait comme si elle avait perdu l'esprit, et peut-être était-ce le cas.

— Vous disiez un tas de choses, marmonna-t-elle en espérant mettre ainsi un terme à la conversation.

Il fallait qu'elle rentre. Elle était sur ce banc depuis un bon quart d'heure lorsqu'il était arrivé, l'air était humide et venteux, et sa

femme de chambre n'était pas vêtue assez chaudement. En outre, si elle cherchait bien, elle devait avoir une centaine de choses à faire à la maison.

Ou au moins, un livre à lire.

— Je suis désolé si je vous ai mise en colère, déclara Gregory Bridgerton d'un ton calme.

Elle ne put se résoudre à le regarder.

— Cela dit, reprit-il, je ne vous ai pas menti. En toute franchise, je ne pense plus très souvent à Mlle… pardon, à lady Fennsworth. Sinon, peut-être, pour me dire que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, en définitive.

Elle tourna la tête, et s'aperçut qu'elle avait envie de le croire. De tout son cœur.

Parce que, s'il pouvait oublier Hermione, peut-être qu'elle-même pouvait l'oublier lui.

— J'ignore comment expliquer cela, enchaîna-t-il en secouant la tête, comme s'il était aussi perplexe qu'elle, mais si un jour vous tombez follement, inexplicablement amoureuse…

Lucy tressaillit. Il n'allait pas le dire. Il ne pouvait pas le dire !

Dans un haussement d'épaules fataliste, il conclut :

— Eh bien, à votre place, je ne m'y fierais pas.

Juste Ciel. Hermione avait dit la même chose. Exactement.

Lucy tenta de se rappeler ce qu'elle avait répliqué. Il fallait qu'elle dise quelque chose. Sinon, il remarquerait son silence, se tournerait vers elle, et noterait qu'elle était tendue, du coup, il l'interrogerait, elle ne saurait que répondre, et alors…

— Cela ne risque pas de m'arriver, lâcha-t-elle.

Les mots avaient littéralement jailli de ses lèvres.

Elle le sentit pivoter sur le banc, mais garda les yeux rivés droit devant elle. Elle regrettait d'avoir donné tout le pain aux oiseaux.

Ç'aurait été plus facile de ne pas regarder son compagnon si elle avait pu feindre d'être occupée.

— Vous ne pensez pas que vous tomberez amoureuse un jour ?

— Ma foi, peut-être, répondit-elle, s'efforçant d'adopter un ton à la fois désinvolte et distingué. Mais pas comme *cela*.

— *Cela ?*

Elle prit une inspiration, furieuse qu'il l'oblige à se montrer plus précise.

— Ce sentiment désespéré qu'Hermione et vous-même désavouez à présent. Cela ne me ressemble pas, vous ne trouvez pas ?

Elle se mordit la lèvre, puis se risqua enfin à se tourner vers lui. Et s'il s'apercevait qu'elle lui mentait ? S'il devinait qu'elle était déjà amoureuse… de lui ? Ce serait certes affreusement embarrassant, mais ne serait-ce pas préférable de *savoir* qu'il savait ? Au moins, elle n'aurait plus à se le demander.

L'ignorance n'était pas le bonheur suprême. Pas pour quelqu'un comme elle.

— Du reste, peu importe, reprit-elle, incapable de supporter le silence. J'épouse lord Haselby la semaine prochaine, et jamais il ne me viendrait à l'idée de transgresser mes vœux de fidélité. Je…

— *Haselby ?* s'écria Gregory. Vous épousez *Haselby* ?

— Oui, répondit-elle en battant des cils.

Pourquoi diable réagissait-il ainsi ?

— Je pensais que vous le saviez, ajouta-t-elle.

— Non, je ne…

Il semblait choqué. Abasourdi.

Au nom du Ciel !

Il secoua la tête.

— Je ne comprends pas pourquoi je l'ignorais.

— Ce n'était pas un secret.

— *Non*, fit-il avec un peu trop de vigueur. Je veux dire, non, bien sûr. Ce n'est pas ce que je sous-entendais.

— Tiendriez-vous lord Haselby en piètre estime ? hasarda-t-elle, choisissant ses termes avec précaution.

— Non, répéta Gregory en secouant machinalement la tête. Non. Je le connais depuis des années. Nous étions au collège ensemble, puis à l'université.

— Vous êtes donc du même âge ? fit-elle.

Il lui apparut soudain que quelque chose clochait si elle ignorait l'âge de son fiancé. Cela dit, elle ne connaissait pas non plus celui de Gregory Bridgerton.

Il hocha la tête.

— Il est très… affable. Il vous traitera bien.

Il se racla la gorge, avant d'ajouter :

— Avec douceur.

— Avec douceur ? répéta Lucy.

Quelle curieuse façon de dire les choses.

Gregory croisa son regard, et elle se rendit compte que c'était la première fois depuis qu'elle lui avait appris le nom de son fiancé. Il ne répondit pas. Il se contenta de la dévisager, avec une telle intensité que ses iris semblaient avoir changé de couleur.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Rien d'important, répondit-il d'une voix altérée. Je…

Il se détourna, et le sortilège se brisa.

— Ma sœur… commença-t-il avant de toussoter, ma sœur donne un bal demain soir. Aimeriez-vous y assister ?

— Oh, oui, ce serait merveilleux ! s'exclama Lucy, même si elle savait qu'elle ne le pourrait pas.

Seulement, cela faisait une éternité qu'elle n'avait plus de vie sociale, et elle ne pourrait plus passer de temps en sa compagnie une

fois qu'elle serait mariée. Elle n'aurait pas dû s'exposer au supplice qui consistait à désirer quelque chose qu'elle ne pouvait avoir, mais c'était plus fort qu'elle.

Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie…

Aujourd'hui. Sinon, quand…

— Oh, mais je ne peux pas, reprit-elle d'un ton si déçu qu'il en était presque geignard.

— Pourquoi ?

— À cause de mon oncle, soupira-t-elle. Et de lord Davenport – le père de Haselby.

— Je sais qui c'est.

— Bien sûr. Je suis dés…

Elle s'interrompit. Il fallait qu'elle cesse de répéter cela.

— Ils ne souhaitent pas que je fasse mes débuts maintenant.

— Pardonnez-moi, mais, pour quelle raison ?

Lucy esquissa un haussement d'épaules.

— Ils ne voient pas l'intérêt que j'entre dans le monde sous le nom de lady Lucinda Abernathy alors que je serai lady Haselby dans une semaine.

— C'est ridicule !

— C'est leur avis. Et je suppose qu'ils préfèrent éviter des dépenses inutiles.

— Vous viendrez demain, décréta Gregory. J'y veillerai.

— Vous ? fit Lucy, dubitative.

— Pas *moi*, répondit-il comme si elle avait perdu la tête. Ma mère. Faites-moi confiance, en matière de subtilités et de raffinements mondains, elle peut accomplir des miracles. Avez-vous un chaperon ?

— Ma tante Harriet. Elle est un peu fragile, mais je pense qu'elle pourrait assister à un bal si mon oncle m'y autorise.

— Il vous y autorisera, déclara Gregory avec assurance. Il s'agit de ma sœur aînée, Daphné. Sa Grâce la duchesse de Hastings, précisa-t-il. Votre oncle ne dirait pas non à une duchesse, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas.

Lucy ne voyait vraiment pas qui oserait dire non à une duchesse !

— Dans ce cas, c'est décidé, conclut Gregory. Vous aurez des nouvelles de Daphné dans l'après-midi.

Il se leva, lui tendit la main pour l'aider.

Lucy hésita, puis la prit. Sa paume était large, chaude. Rassurante.

— Merci, murmura-t-elle en se libérant pour ramasser son panier.

Elle fit signe à sa femme de chambre, qui la rejoignit aussitôt.

— À demain, dit Gregory en s'inclinant de manière presque cérémonieuse pour la saluer.

— À demain, répéta Lucy, un peu dubitative.

Jamais elle n'avait vu son oncle changer d'avis. Mais qui sait ?

Peut-être.

Avec un peu de chance.

15

Où notre héros découvre qu'il n'est pas, et ne sera probablement jamais aussi sage que sa mère.

Une heure plus tard, Gregory patientait dans le petit salon du Numéro Cinq, Bruton Street. C'était la demeure londonienne de sa mère depuis que celle-ci avait insisté pour libérer Bridgerton House après le mariage d'Anthony. Ç'avait également été le foyer de Gregory jusqu'à ce qu'il s'installe chez lui, quelques années plus tôt. La vicomtesse douairière habitait seule depuis que la sœur cadette de Gregory s'était mariée. Il avait beau lui rendre visite au moins deux fois par semaine lorsqu'il était à Londres, il ne s'était jamais habitué au calme qui régnait maintenant dans la vaste demeure.

— Mon chéri ! s'exclama sa mère en entrant dans le petit salon, un grand sourire aux lèvres. Je ne pensais pas te voir avant ce soir. Comment s'est passé ton voyage ? Et comment vont Benedict, Sophie et les enfants ? Je vois si peu mes petits-enfants !

Gregory lui adressa un sourire indulgent. Sa mère s'était rendue dans le Wiltshire un mois plus tôt, et elle y allait plusieurs fois par an. Il lui donna donc des nouvelles des quatre enfants de Benedict,

s’attardant davantage sur la petite Violet, qui portait le même prénom qu’elle. Ayant satisfait sa curiosité, il déclara :

— En fait, mère, j’ai une faveur à vous demander.

Violet Bridgerton se tenait toujours très droite, pourtant, elle parut se redresser légèrement.

— Vraiment ? De quoi s’agit-il ?

Il lui parla de Lucy, en se montrant aussi concis que possible de peur qu’elle ne parvienne à des conclusions erronées quant à la nature de l’intérêt qu’il portait à lady Abernathy.

Sa mère avait une fâcheuse tendance à considérer toute jeune fille comme une fiancée potentielle. Même si elle devait se marier à la fin de la semaine !

— Bien sûr que je vais t’aider. Ce sera facile.

— Son oncle est résolu à la séquestrer, lui rappela Gregory.

Elle balaya son avertissement d’un geste de la main.

— Ce sera un jeu d’enfant, mon cher fils. Laisse-moi m’en occuper, je vais régler cela en un clin d’œil.

Gregory décida de s’en tenir là. Si sa mère affirmait pouvoir s’assurer de la présence de quelqu’un à un bal, il la croyait. Insister ne ferait que lui laisser à penser qu’il avait des motifs cachés.

Ce qui n’était pas le cas.

Il aimait bien Lucy, voilà tout. Il la considérait comme une amie, et il avait envie qu’elle s’amuse un peu.

Ses motivations étaient des plus respectables.

— Je vais demander à ta sœur d’envoyer une invitation, murmura Violet, pensive. Peut-être pourrais-je rendre visite à l’oncle de cette jeune fille. Je mentirai, et je dirai que je l’ai croisée au parc.

— Mentir ? répéta Gregory avec une moue incrédule. Vous ?

Sa mère lui décocha un sourire diabolique.

— Peu importe qu'il me croie ou non. C'est l'un des avantages de l'âge. Personne n'ose contredire un vieux dragon comme moi.

Gregory arqua un sourcil, refusant de mordre à l'hameçon. Violet Bridgerton était peut-être la mère de huit enfants désormais adultes, mais avec son teint de lait, son visage lisse et son sourire épanoui, personne n'aurait eu l'idée de lui appliquer le qualificatif de vieux. À vrai dire, Gregory s'était souvent demandé pourquoi elle ne s'était pas remariée. De nombreux veufs fort séduisants se bousculaient pour l'emmener dîner ou l'inviter à danser, et il était prêt à parier que n'importe lequel d'entre eux l'aurait volontiers épousée, si elle avait donné le moindre signe d'encouragement.

Elle n'en avait jamais rien fait, et Gregory devait reconnaître qu'il en concevait une satisfaction un peu égoïste. Malgré sa manie de se mêler des affaires des autres, elle se dévouait corps et âme à ses enfants et à ses petits-enfants, et il trouvait cela réconfortant.

Gregory n'avait pas le moindre souvenir de son père, qui était mort depuis plus de vingt-cinq ans, mais sa mère lui en avait souvent parlé. Chaque fois, sa voix s'était altérée, son regard s'était adouci et ses lèvres avaient esquissé un imperceptible sourire nostalgique.

C'était dans ces moments-là qu'il comprenait pourquoi elle tenait tant à ce que ses enfants se marient par amour.

Gregory avait toujours pensé se plier à ce souhait. Ce qui était assez ironique compte tenu de la farce avec Mlle Watson.

Une domestique entra avec un plateau qu'elle posa sur le guéridon entre eux.

— Cook a préparé tes biscuits préférés, annonça Violet en lui tendant une tasse de thé, sans sucre, avec un nuage de lait, comme il l'aimait.

— Vous saviez que j'allais venir ? s'étonna Gregory.

— Non, pas cet après-midi. Mais je savais que tu ne tarderais pas à me rendre visite. Tu finirais bien par avoir faim.

Gregory lui adressa un sourire en coin. Elle avait raison. Comme de nombreux hommes de son âge et de son statut, il n'avait pas la place d'avoir une véritable cuisine dans son appartement. Il mangeait dans les réceptions, à son club, et, bien sûr, chez sa mère ou chez ses frères et sœurs.

— Merci, murmura-t-il en acceptant l'assiette sur laquelle elle avait empilé six biscuits.

Elle considéra le plateau un instant, la tête inclinée de côté, puis posa deux petits gâteaux sur sa propre assiette.

— Je suis touchée, avoua-t-elle, que tu aies sollicité mon aide pour lady Abernathy.

— Vraiment ? fit-il, curieux. Et vers qui d'autre aurais-je pu me tourner ?

Elle mordit délicatement dans son gâteau.

— Oh, j'étais le choix le plus évident, bien sûr ! Mais tu es certainement conscient que tu t'adresses rarement à ta famille lorsque tu as besoin de quelque chose.

Gregory se figea, puis leva lentement la tête. Le regard si bleu, si pénétrant de sa mère était rivé sur son visage. Que diable entendait-elle par là ? Personne n'aimait les siens plus que lui !

— Ce n'est pas vrai, lâcha-t-il finalement.

Sa mère sourit, puis :

— Tu ne le penses pas ?

Il serra les mâchoires.

— Non.

— N'en prends pas ombrage, fit-elle en se penchant pour lui tapoter le bras. Je ne sous-entendais pas que tu ne nous aimes pas. Simplement que tu préfères te débrouiller seul.

— Pour ?

— Eh bien, pour trouver une épouse, par exemple, ou bien pour…

Il l'interrompit.

— Êtes-vous en train de me dire qu'Anthony, Benedict et Colin ont accueilli avec joie vos initiatives pour les aider à rencontrer l'âme sœur ?

— Non, bien sûr que non. Aucun homme n'apprécie cela. Mais…

Elle agita la main, comme si elle pouvait par ce geste effacer sa phrase.

— Excuse-moi, reprit-elle. Mon exemple était mal choisi.

Avec un petit soupir, elle détourna les yeux. Gregory comprit qu'elle était prête à abandonner le sujet. Contrairement à lui, découvrit-il à sa grande surprise.

— En quoi est-ce un problème de préférer se débrouiller seul ? insista-t-il.

Elle posa de nouveau le regard sur lui. À présent, elle semblait regretter amèrement d'avoir abordé un sujet aussi risqué.

— En rien. Je suis plutôt fière d'avoir élevé des fils aussi indépendants. Après tout, trois d'entre vous doivent trouver leur propre voie.

Elle se tut, pensive, puis ajouta :

— Avec un peu d'aide de la part d'Anthony, bien sûr. Je serais terriblement déçue si ton frère ne veillait pas aux besoins des siens.

— Anthony est plus que généreux, déclara Gregory calmement.

— N'est-ce pas ? acquiesça sa mère en souriant. De son argent *et* de son temps. De ce point de vue, il est exactement comme son père.

Elle le regarda d'un air de regret.

— Je suis tellement désolée que tu ne l'aies pas connu.

— Anthony l'a fort bien remplacé, assura Gregory, parce qu'il savait que ce serait un réconfort pour elle, mais surtout, parce que

c’était la vérité.

Voyant sa mère se mordre la lèvre, il crut qu’elle allait pleurer. Il chercha aussitôt son mouchoir et le lui tendit.

— Non, c’est inutile, protesta-t-elle, tout en s’en emparant pour se tamponner les paupières. Tout va bien. C’est juste un petit…

Elle s’interrompit et lui sourit, mais ses yeux étaient encore brillants.

— Un jour, quand tu auras des enfants, tu comprendras combien c’est touchant d’entendre cela.

Elle posa le mouchoir, prit sa tasse et, après avoir siroté quelques gorgées de thé, laissa échapper un petit soupir de bien-être.

Gregory réprima un sourire. Sa mère adorait le thé. Sa passion allait au-delà de l’affection que les Anglais vouent d’ordinaire à cette boisson. Violet affirmait que cela l’aidait à réfléchir, ce qu’il aurait normalement considéré comme une bonne chose, s’il n’avait été un peu trop souvent l’objet de ses pensées, de sorte qu’à sa troisième tasse, elle avait généralement échafaudé un plan machiavélique pour le fiancer à la fille de telle ou telle amie à qui elle avait récemment rendu visite.

Cette fois, pourtant, elle semblait avoir oublié ses préoccupations matrimoniales. Elle posa sa tasse et, alors qu’il s’attendait qu’elle change de conversation, déclara :

— Mais n’est pas ton père.

Gregory, qui s’apprêtait à porter sa tasse à ses lèvres, suspendit son geste.

— Je vous demande pardon ?

— Anthony. Ce n’est pas ton père.

— Oui ? dit-il, ne comprenant pas où elle voulait en venir.

— C’est ton frère, poursuivit-elle. De même que Benedict et Colin. Quand vous étiez petit… Oh, comme tu voulais être avec eux !

Gregory demeura immobile.

— Bien entendu, ils n'avaient pas du tout envie de t'emmener, et qui les en aurait blâmés ?

— Qui, en effet ? fit-il d'un ton pincé.

— Allons, ne te vexe pas, Gregory, dit-elle, à la fois contrite et impatiente. C'étaient de merveilleux grands frères, et, entre nous, ils étaient très patients la plupart du temps.

— La plupart du temps ?

— Dans l'ensemble, rectifia-t-elle. Cela dit, tu étais beaucoup plus jeune qu'eux. Vous ne pouviez tout simplement pas avoir d'activités communes. Ensuite, quand tu as grandi, eh bien…

Elle s'interrompit, poussa un soupir. Gregory se pencha en avant.

— Eh bien ?

— Oh, rien !

— *Maman.*

— Très bien.

Il comprit à cet instant qu'elle savait *exactement* ce qu'elle faisait et que chaque soupir, chaque hésitation n'avait pour but que d'accentuer l'effet de ses paroles.

— Je pense que tu es persuadé de devoir faire tes preuves vis-à-vis de tes frères.

Il lui jeta un regard surpris.

— N'est-ce pas le cas ?

Sa mère demeura un instant silencieuse.

— Non, répondit-elle finalement. Pourquoi crois-tu une chose pareille ?

Quelle drôle de question ! Parce que… Parce que…

— Ce n'est pas facile à expliquer, marmonna-t-il.

— Vraiment ?

Elle but une gorgée de thé et poursuivit :

— Je dois dire que ce n'est pas la réaction que j'avais prévue.

Gregory crispa les mâchoires.

— Et à quoi vous attendiez-vous, exactement ?

— Exactement ? répéta sa mère.

Elle le regarda avec, au fond des yeux, une pointe d'humour qui acheva de l'exaspérer.

— Je ne sais pas s'il est possible d'être exacte ; disons juste que je pensais que tu nierais en bloc.

— Le fait que je n'aie pas le sentiment de devoir faire mes preuves ne signifie pas que ce soit faux, répondit-il en ponctuant ses paroles d'un haussement d'épaules qu'il espérait désinvolte.

— Tes frères te respectent.

— Je n'ai pas dit le contraire.

— Ils te considèrent comme un homme responsable.

Cela, songea Gregory, n'était pas tout à fait vrai.

— Ce n'est pas un signe de faiblesse que de demander de l'aide, poursuivit Violet.

— Je n'ai jamais pensé cela. Est-ce que je ne viens pas de faire appel à vous ?

— Pour un problème qui ne peut être résolu que par une femme, répliqua-t-elle non sans hauteur. Tu n'avais pas d'autre choix.

C'était vrai, aussi Gregory ne protesta-t-il pas.

— Tu es habitué à ce que l'on fasse les choses à ta place, reprit-elle.

— Mère.

— Hyacinthe est comme toi, s'empressa-t-elle d'ajouter. C'est sans doute lié au fait que vous êtes les plus jeunes. Sincèrement, je ne sous-entendais pas que vous étiez tous deux paresseux, trop gâtés, ou que vous faisiez preuve de mauvais esprit en quoi que ce soit.

— Dans ce cas, que vouliez-vous dire ?

Elle lui décocha un sourire malicieux.

— Exactement ?

Il se détendit un peu.

— Exactement, répondit-il en hochant la tête, signe qu'il avait saisi sa pointe d'humour.

— Je voulais juste dire que tu n'avais jamais eu à travailler particulièrement dur pour quoi que ce soit. Tu as beaucoup de chance. Les bonnes choses semblent advenir, tout simplement.

— Et en tant que mère, en quoi cela vous contrarie-t-il ?

— Oh, Gregory, soupira-t-elle. Cela ne me contrarie pas du tout. Je ne te souhaite que du bonheur, tu le sais.

N'étant pas sûr de la réponse qu'il convenait de faire, il se contenta d'arquer les sourcils d'un air interrogateur.

— J'ai tout compliqué inutilement, n'est-ce pas ? reprit-elle en fronçant les sourcils. Ce que j'essaie de t'expliquer, c'est que tu n'as jamais été obligé de fournir de grands efforts pour atteindre un but. Que ce soit lié à tes capacités personnelles ou à la nature de ces buts, je ne saurais le dire.

Il garda le silence. Repérant un motif particulièrement complexe sur le papier peint, il le fixa du regard tandis que son esprit bourdonnait de pensées.

Et de regrets.

Puis, sans réfléchir, il demanda :

— Quel est le rapport avec mes frères ?

Elle battit des cils d'un air perplexe, avant de murmurer :

— Oh, tu parles de ton besoin de faire tes preuves ?

Il hocha la tête.

Elle se mordit la lèvre. Réfléchit. Puis déclara :

— Je ne suis pas sûre.

Gregory s'apprêta à protester. Ce n'était pas la réponse qu'il espérait.

— Je ne sais pas tout, reprit-elle.

C'était probablement la première fois, songea Gregory, qu'elle prononçait cette phrase.

— Je suppose, commença-t-elle, pensive, que tu… Eh bien, c'est une curieuse combinaison, je dirais. Ou peut-être pas si curieuse pour quelqu'un qui a tant de frères et sœurs plus âgés.

Gregory attendit qu'elle rassemble ses idées. Tout était calme, et cependant, il avait l'impression que quelque chose l'écrasait, le pressant de toutes parts.

Il ignorait ce qu'elle allait dire, et d'une certaine façon…

Il savait.

Il savait que c'était important.

Peut-être plus que tout ce qu'on lui avait jamais dit.

— Tu n'aimes pas demander de l'aide parce qu'il est essentiel à tes yeux que tes frères te considèrent comme un adulte, reprit Violet. Et en même temps… Ma foi, tu as toujours eu la vie assez douce, et il m'arrive parfois de penser que tu ne fournis pas d'efforts.

Il la regarda, interdit.

— Ce n'est pas que tu refuses, ajouta-t-elle en hâte. Simplement, la plupart du temps, tu n'en as pas besoin. Et lorsque quelque chose requiert trop d'efforts, lorsqu'il ne te suffit pas de tendre la main pour l'obtenir, tu décides que cela ne vaut pas la peine de se fatiguer.

Gregory fixa de nouveau le motif du papier peint, là où une treille se tordait curieusement.

— Je sais ce que c'est que de se donner du mal pour quelque chose, déclara-t-il d'une voix calme.

Il regarda sa mère droit dans les yeux.

— De le désirer ardemment et de savoir qu'on ne l'aura peut-être jamais.

— Vraiment ? J'en suis contente.

Elle s'apprêta à prendre sa tasse de thé, puis se ravisa et chercha son regard.

— L'as-tu obtenu ?

— Non.

Les yeux de Violet se voilèrent de tristesse.

— Je suis désolée.

— Pas moi, répondit-il avec raideur. Je ne le suis plus.

— Oh. Tant mieux.

Elle s'agita sur son siège.

— Dans ce cas, reprit-elle, je ne suis pas désolée. J'imagine que tu es sorti grandi de l'épreuve.

La première réaction de Gregory fut de se vexer, mais à sa grande surprise, il s'entendit répondre :

— Je crois, oui.

Plus surprenant encore, il était sincère.

Sa mère lui adressa un sourire plein de sagesse.

— Je me réjouis que tu sois capable de voir les choses sous cet angle. La plupart des hommes ne le sont pas.

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge, et un petit cri lui échappa.

— Oh, mais l'heure tourne ! J'ai promis à Portia Featherington de lui rendre visite cet après-midi.

Elle se leva et Gregory l'imita.

— Ne t'inquiète pas pour lady Abernathy, enchaîna-t-elle en se dirigeant vers la porte. Je m'en occupe. Et s'il te plaît, finis ton thé. Je m'inquiète de te savoir seul, sans femme pour prendre soin de toi. Encore un an de ce régime, et il ne te restera que la peau sur les os !

Il l'accompagna jusqu'à la porte.

— En matière d'incitation au mariage, cela manquait singulièrement de subtilité.

— Tu trouves ? fit-elle en lui décochant un regard supérieur. Une chance que j'aie renoncé depuis longtemps à la subtilité. De toute façon, j'ai découvert que la plupart des hommes ne comprennent que ce qu'on leur dit de la manière la plus explicite.

— Même vos fils.

— *Surtout* mes fils.

— Je l'ai bien cherché, non ? fit-il avec un sourire.

— Tu m'as pratiquement envoyé une invitation.

Il voulut l'escorter jusque dans le hall, mais elle le repoussa.

— Non, non, va finir ton thé. J'ai demandé que l'on fasse apporter des sandwichs quand tu serais annoncé. Ils devraient arriver d'un instant à l'autre et, si tu ne les manges pas, ils seront perdus.

L'estomac de Gregory choisit cet instant précis pour gronder.

— Vous êtes la meilleure des mères, fit-il en s'inclinant. Vous saviez cela ?

— Parce que je te nourris ?

— Oui, mais aussi pour un certain nombre d'autres raisons.

Se hissant sur la pointe des pieds, elle l'embrassa sur la joue.

— Tu n'es plus mon petit garçon chéri, n'est-ce pas ?

Gregory sourit. Du plus loin qu'il s'en souvienne, elle l'avait toujours appelé ainsi.

— Je le serai aussi longtemps qu'il vous plaira, mère. Aussi longtemps qu'il vous plaira.

16

Où notre héros tombe amoureux. De nouveau.

En matière de ruses mondaines, Violet Bridgerton était aussi experte qu'elle l'avait affirmé. Lorsque Gregory arriva à Hastings House, le lendemain soir, sa sœur Daphné, duchesse de Hastings, l'informa que lady Lucinda Abernathy assisterait au bal.

Gregory en fut inexplicablement heureux. Lucy avait paru si déçue lorsqu'elle lui avait expliqué qu'elle ne pourrait pas venir. Et puis, n'avait-elle pas droit à une dernière soirée festive avant d'épouser Haselby ?

Haselby !

Gregory ne parvenait toujours pas à le croire. Comment avait-il pu ignorer tout ce temps que c'était à Haselby qu'elle était promise ? Il ne pouvait rien faire pour empêcher cela, et franchement, ce n'étaient pas ses affaires, mais bon sang, *Haselby* !

Ne fallait-il pas avertir Lucy ?

Haselby était un garçon tout à fait aimable et, il fallait le reconnaître, doté d'une intelligence plus qu'acceptable. Il ne la battrait pas et ne se montrerait pas cruel, mais il ne… il ne pourrait pas…

Ce ne serait pas un véritable époux pour elle.

Cette seule idée emplissait Gregory d'amertume. Lucy ne connaîtrait pas un mariage normal, car Haselby n'aimait pas les femmes. Du moins, pas de la façon dont un homme était supposé les aimer.

Haselby serait bon avec elle, et sans doute plus que généreux, ce qui était davantage que n'en avaient bien des femmes, indépendamment des préférences de leur mari.

Pourtant, Gregory trouvait injuste que Lucy, entre toutes, soit destinée à une telle existence. Elle méritait tellement plus. Une maison pleine d'enfants. Des chiens. Peut-être un ou deux chats. Elle semblait du genre à s'entourer d'une véritable ménagerie.

Des fleurs aussi. Chez Lucy, il y aurait des fleurs partout, il en était certain. Des pivoines pourpres, des roses jaunes, et cette plante bleue qu'elle aimait tant.

Des pieds-d'alouette. Oui, c'était cela.

Lucy avait beau prétendre que son frère était l'horticulteur de la famille, Gregory ne pouvait l'imaginer dans une maison sans fleurs.

Il y aurait des rires, des cavalcades et un joyeux désordre – malgré ses tentatives pour vivre dans un univers tiré au cordeau. Il l'imaginait aisément se démenant, planifiant, s'efforçant de mener son petit monde à la baguette.

Il faillit éclater de rire, rien que d'y penser. Même aidée d'un escadron de domestiques pour dépoussiérer, remettre en place, faire briller ou balayer, rien n'y ferait. Avec des enfants, les choses ne sont jamais là où on les a laissées.

Lucy était une organisatrice-née. Cela la rendait heureuse, et elle méritait d'avoir une maisonnée à tenir.

Des enfants. Beaucoup d'enfants.

Peut-être huit.

Il balaya d'un regard circulaire la salle de bal qui commençait lentement à se remplir. Il ne repéra pas Lucy, en revanche, il aperçut sa mère.

Elle se dirigeait vers lui.

— Gregory, tu es particulièrement séduisant, ce soir, commenta-t-elle en le rejoignant et en lui tendant les mains.

Il les porta à ses lèvres.

— Cela étant dit avec toute l'honnêteté et l'impartialité d'une mère, murmura-t-il.

— Ne dis pas de sottises ! répliqua-t-elle avec un sourire. C'est un fait établi que mes enfants sont tous exceptionnellement beaux et intelligents. S'il s'agissait simplement d'une opinion personnelle, tu ne crois pas que quelqu'un aurait fini par me le dire ?

— Comme si on allait oser ?

— Ma foi, c'est bien possible, admit-elle en conservant une expression parfaitement impassible. Mais étant têtue, j'insisterai sur le fait que c'est discutable.

— Comme il vous plaira, mère, répondit Gregory d'un ton solennel.

— Lady Abernathy est-elle arrivée ?

— Pas encore.

— N'est-ce pas étrange que je ne l'aie pas rencontrée ? Elle est en ville depuis déjà une quinzaine de jours… Enfin, peu importe. Je suis certaine que je la trouverai charmante si tu as déployé autant d'efforts pour qu'elle puisse assister à cette soirée.

Gregory la scruta. Il connaissait ce ton – un mélange savamment dosé d'apparente nonchalance et de précision. Sa mère y avait recours lorsqu'elle cherchait des informations, un art dans lequel elle était passée maître.

Tapotant discrètement son chignon, elle ajouta, sans le regarder dans les yeux :

— Tu as fait sa connaissance lors de ton séjour chez Anthony, m'as-tu dit ?

Gregory ne vit pas de raison de feindre qu'il était dupe de ses manœuvres.

— Elle est fiancée, mère, répondit-il, puis, pour faire bonne mesure, il ajouta : Elle se marie dans une semaine.

— Oui, oui, je sais. Avec le fils de lord Davenport. C'est une alliance prévue de longue date, ai-je cru comprendre.

Gregory acquiesça. Il ne pouvait imaginer que sa mère connaisse le secret de Haselby. Peu de gens étaient au courant. Il y avait des rumeurs, bien sûr – il y en avait toujours –, mais personne n'aurait eu l'audace de les répéter en présence de dames.

— J'ai reçu une invitation pour le mariage, reprit-elle.

— Vraiment ?

— Oui. Et j'ai l'impression que l'événement s'annonce prestigieux.

Gregory serra les mâchoires.

— Elle doit être comtesse.

— En effet. Dans sa situation, on ne fait pas les choses à moitié.

— Sans doute.

Violet soupira.

— J'adore les mariages.

— Ah bon ?

— Oui.

Nouveau soupir, encore plus appuyé.

— C'est si romantique, reprit Violet. La mariée, le marié…

— Tous deux sont considérés comme des éléments indispensables à la cérémonie, ai-je entendu dire.

Sa mère darda sur lui un regard irrité.

— Comment ai-je pu mettre au monde un garçon aussi terre à terre ?

Gregory décida que cette question n'appelait pas de réponse.

— Tu devrais avoir honte. J'ai bien l'intention d'y assister. Je ne décline presque jamais une invitation à un mariage.

C'est alors que retentit *la voix*.

— Qui se marie ?

Gregory pivota sur ses talons. C'était sa sœur cadette, Hyacinthe, qui fourrait le nez dans les affaires des autres, comme à son habitude.

— Lord Haselby et lady Lucinda Abernathy, répondit Violet.

— Ah, oui ! s'écria Hyacinthe. J'ai reçu une invitation. La cérémonie a lieu à Saint-George, non ?

Violet hocha la tête.

— Et elle sera suivie d'une réception à Fennsworth House, précisa-t-elle.

Hyacinthe parcourut la salle du regard. Cela lui arrivait souvent, même si elle ne cherchait personne en particulier.

— N'est-ce pas curieux que je n'aie pas encore fait sa connaissance ? C'est la sœur de lord Fennsworth, n'est-ce pas ?

Elle haussa les épaules.

— Et je trouve aussi curieux que je ne l'aie pas rencontré, lui non plus.

— Je crois savoir que lady Lucinda n'a pas encore fait son entrée dans le monde, intervint Gregory. Pas officiellement, du moins.

— Alors, elle fera ses débuts ce soir, déclara leur mère. Comme c'est excitant !

Hyacinthe fixa sur son frère un regard acéré.

— Comment se fait-il que tu connaisses lady Lucinda, Gregory ?

Il ouvrait la bouche pour répondre lorsqu'elle ajouta :

— Et ne me dis pas que tu ne la connais pas, Daphné m'a déjà tout raconté.

— Dans ce cas pourquoi poses-tu la question ?

Hyacinthe fronça les sourcils.

— Elle ne m'a pas expliqué *comment* vous vous êtes connus.

— Alors tu devrais peut-être revoir ta définition du mot *tout*.

Il se tourna vers Violet.

— Le vocabulaire et la compréhension n'ont jamais été ses points forts.

Leur mère leva les yeux au plafond.

— Je m'émerveille chaque jour que vous ayez réussi à atteindre l'âge adulte, tous les deux.

— Auriez-vous peur que nous nous entretuions ? ironisa Gregory.

— Non, de m'en charger moi-même.

— Gregory, reprit Hyacinthe comme si ces dernières répliques n'avaient jamais été échangées, Daphné m'a appris que tu voulais absolument que l'on envoie un carton d'invitation à lady Lucinda Abernathy, et mère, si j'ai bien compris, l'a même accompagné d'un mot pour dire combien elle appréciait sa compagnie, ce qui est, comme chacun sait, un fieffé mensonge puisque aucun d'entre nous n'a jamais vu…

— T'arrive-t-il de te taire ? l'interrompit Gregory.

— Pas avec toi, riposta Hyacinthe. Comment la connais-tu ? Plus important, la connais-tu bien ? Et pourquoi désirais-tu à ce point faire envoyer une invitation à une jeune fille qui se marie dans une semaine ?

À la surprise de Gregory, Hyacinthe cessa enfin de parler.

— J'avoue que je me suis posé les mêmes questions, murmura Violet.

Le regard de Gregory passa de sa sœur à sa mère. Pourquoi avait-il raconté à Lucy toutes ces inepties à propos des familles nombreuses et du réconfort qu'elles apportaient ? Elles étaient surtout une source inépuisable de nuisances, de curiosité indiscrète, et de toutes sortes d'autres calamités dont les noms exacts lui échappaient pour l'instant.

Ce qui était sans doute préférable, car aucun n'aurait été convenable.

Il répondit néanmoins avec une patience extrême :

— J'ai été présenté à lady Lucinda dans le Kent, le mois dernier, chez Kate et Anthony. Et j'ai demandé à Daphné de l'inviter ce soir parce que c'est une jeune femme tout à fait aimable et que je l'ai croisée hier au parc par hasard. Son oncle a décidé qu'elle n'avait pas raison de participer à la saison, et j'ai pensé bien faire en lui offrant l'occasion de sortir de chez elle pour une soirée.

Il arqua un sourcil, les mettant silencieusement au défi de riposter.

Ce qu'elles s'empressèrent de faire, bien entendu. Pas en paroles, non, car aucune n'aurait été aussi efficace que les regards dubitatifs qu'elles lui adressèrent.

— Oh, pour l'amour du Ciel ! s'impatienta Gregory. Elle est *fiancée*. Elle va se *marier*.

Ces protestations n'eurent pas d'effets visibles.

Il se renfrogna.

— Ai-je l'air de tenter de briser ses fiançailles ?

Hyacinthe battit des paupières. Plusieurs fois. Comme toujours lorsqu'elle réfléchissait trop intensément à une question qui ne la concernait pas. Puis, au grand étonnement de Gregory, elle laissa échapper un petit *hum* d'acquiescement et admit :

— Je suppose que non.

Regardant de nouveau autour d'elle, elle ajouta :

— Cela dit, j'aimerais bien faire sa connaissance.

— Cela ne saurait tarder, répondit Gregory, qui se félicita, comme cela lui arrivait environ une fois par mois, d'avoir réussi à ne pas étrangler sa sœur.

— Kate m'a écrit qu'elle était très jolie, fit remarquer Violet à brûle-pourpoint.

Gregory éprouva soudain un désagréable pressentiment.

— *Kate* vous a écrit ?

Sapristi, que lui avait-elle révélé ? C'était déjà assez pénible qu'Anthony soit au courant de son échec avec Mlle Watson – car il avait tout deviné, à n'en pas douter –, mais si sa mère l'apprenait, sa vie allait devenir un véritable enfer.

Elle allait le tuer à force de compassion. C'était certain.

— Kate m'écrit deux fois par mois, répliqua sa mère en esquissant un petit haussement d'épaules. Elle me raconte tout.

— Anthony le sait ? marmonna Gregory.

— Je n'en ai aucune idée, répondit-elle, avant de lui adresser un regard supérieur. Et ce ne sont absolument pas ses affaires.

De mieux en mieux !

Gregory se retint de justesse de prononcer ces mots à haute voix.

— J'ai cru comprendre, poursuivit sa mère, que le frère de lady Lucinda avait été surpris dans une situation compromettante en compagnie de la fille de lord Watson.

— *Vraiment ?* s'écria Hyacinthe, fort intéressée.

Violet hocha la tête.

— Je m'étais demandé pourquoi le mariage avait été aussi précipité.

— Eh bien, vous le savez, maintenant, maugréa Gregory.

— Hum.

Cela venait de Hyacinthe, et c'était exactement le genre de *hum* que personne n'aimait entendre prononcer.

— C'était la décision qui s'imposait, déclara Violet à l'adresse de sa fille.

— En fait, fit remarquer Gregory, de plus en plus agacé, l'affaire a été menée discrètement.

— Il y a toujours des rumeurs, rappela Hyacinthe.

— Je t'interdis de les colporter, l'avertit Violet.

— Je ne dirai pas un mot, promit Hyacinthe en agitant la main, comme s'il ne lui était jamais arrivé de parler alors qu'on ne lui demandait rien.

Gregory émit un ricanement.

— Oh, *je t'en prie* !

— Je sais garder un secret dès lors que je *sais* que c'en est un, se défendit-elle.

— En d'autres termes, tu veux dire que tu n'as aucun sens de la discrétion ?

Hyacinthe le fusilla du regard.

Gregory arqua les sourcils.

— Mais quel âge avez-vous donc ? s'impatienta leur mère. Juste Ciel, vous n'avez pas changé depuis que vous avez quitté vos langes ! Je m'attendais presque que vous vous tiriez les cheveux ici, au milieu de la salle.

Gregory serra les dents et regarda résolument devant lui. Rien de tel qu'une réprimande maternelle pour se sentir dans la peau d'un gamin de sept ans.

— Allons, mère, ne vous fâchez pas, la cajola Hyacinthe. Il sait que si je le taquine autant, c'est uniquement parce que c'est lui que je préfère.

Sur ce, elle décocha à Gregory un joyeux sourire complice.

Il soupira. Parce que c'était vrai. Et réciproque. Cela n'empêchait pas qu'être le frère de Hyacinthe Bridgerton était véritablement épuisant. Mais tous deux étant plus jeunes que leurs frères et sœurs, ils avaient toujours fait la paire.

— Il me le rend bien, du reste, ajouta Hyacinthe à l'adresse de sa mère, mais comme c'est un homme, jamais il ne l'avouerait.

— C'est vrai, confirma Violet.

— Et pour rétablir la vérité des faits, déclara Hyacinthe en se tournant vers son frère, je ne t'ai jamais tiré les cheveux.

Il était temps de s'esquiver, décida Gregory. Ou de perdre l'esprit. Le choix lui revenait.

— Hyacinthe, je t'adore, tu le sais. Mère, je vous adore aussi. Et maintenant, je m'en vais.

— Attends ! le rappela sa mère.

Il pivota sur ses talons. Il aurait dû se douter qu'il ne s'en sortirait pas aussi facilement.

— Voudrais-tu m'accompagner ? demanda-t-elle.

— Où cela ?

— Voyons, au mariage, bien sûr !

— Quel mariage ? Celui de lady Lucinda ?

Sa mère le gratifia d'un regard des plus innocents.

— Je n'ai pas envie de m'y rendre seule.

— Emmenez Hyacinthe, suggéra-t-il.

— Elle préférera s'y rendre avec Gareth.

Gareth Saint-Clair était depuis bientôt quatre ans le mari de Hyacinthe. Gregory l'appréciait énormément, et les deux hommes avaient développé une solide amitié. Aussi Gregory savait-il parfaitement que Gareth aurait préféré n'importe quel supplice (dût-il durer des heures) plutôt que d'assister à un interminable événement mondain.

Alors que Hyacinthe, comme elle le reconnaissait volontiers, était *toujours* curieuse de savoir ce qui se disait. Par conséquent, elle ne manquerait pour rien au monde l'occasion d'assister à un si prestigieux mariage. Il y aurait forcément un invité qui boirait plus que de raison, un autre qui serrerait sa cavalière d'un peu trop près, et Hyacinthe ne supporterait pas d'être la dernière à l'apprendre.

— Gregory ? insista sa mère.

— Je n'irai pas.

— Mais…

— Je n'ai pas été invité.

— Sûrement un oubli. Qui sera corrigé, je n'en doute pas, après tes efforts de ce soir.

— Mère, je souhaite tout le bonheur du monde à lady Lucinda, mais je n'ai aucune envie d'assister à son mariage, ou à celui de qui que ce soit. Ce genre d'événement est bien trop sentimental pour moi.

Silence.

Ce n'était jamais bon signe.

Gregory regarda Hyacinthe. Elle l'observait avec de grands yeux ronds.

— Tu aimes les mariages, dit-elle.

Il émit un grognement. Cela semblait la réponse la plus indiquée.

— Si, insista Hyacinthe. Au mien tu as…

— Hyacinthe, tu es ma sœur. C'est différent.

— D'accord, mais tu es aussi allé à celui de Felicity Albansdale, et je me souviens très bien que…

Gregory lui tourna le dos avant qu'elle lui rappelle combien il s'y était amusé.

— Mère, je vous remercie pour l'invitation, mais je ne souhaite pas assister au mariage de lady Lucinda.

Violet parut sur le point de poser une question, mais se ravisa.

— Très bien, dit-elle.

Gregory fut instantanément sur ses gardes. Cela ne ressemblait pas à sa mère de capituler aussi rapidement. D'un autre côté, s'il tentait de savoir ce qu'elle avait en tête, il n'avait plus aucune chance de s'éclipser rapidement.

Sa décision fut donc facile à prendre.

— Je vous dis *bonsoir*, déclara-t-il dans la langue de Molière.

— Où vas-tu ? s'enquit Hyacinthe. Et pourquoi parles-tu en français ?

Il regarda sa mère.

— C'est bien votre fille.

— Oui, admit Violet dans un soupir. Je sais.

— Mère, qu'est-ce que *cela* signifie ? s'entêta Hyacinthe.

— Oh, pour l'amour du Ciel, Hyacinthe, tu…

Gregory profita de ce qu'elles ne s'occupaient plus de lui pour filer discrètement.

Il y avait de plus en plus de monde, et il songea que Lucy pouvait fort bien être arrivée pendant qu'il discutait avec sa mère et sa sœur. Si c'était le cas, elle ne devait pas être bien loin, aussi se dirigea-t-il vers les maîtres des lieux qui accueillaient leurs invités. Cela lui prit un certain temps, car il avait quitté la capitale depuis plus d'un mois, et que tout le monde semblait avoir quelque chose – en général sans intérêt – à lui dire.

— Bonne chance, murmura-t-il à lord Trevelstam, qui tentait de lui vendre un cheval qu'il n'avait pas les moyens de s'offrir. Je suis certain que vous n'aurez aucune difficulté à…

Sa voix s'étrangla dans sa gorge.

Il ne pouvait plus parler.

Il ne pouvait plus *penser*.

Dieu du Ciel, cela n'allait pas recommencer !

— Bridgerton ?

De l'autre côté de la salle, près de la porte. Il y avait trois messieurs, une dame d'âge mûr, deux mères de famille et…

Elle.

C'était elle. Et il était irrésistiblement attiré dans sa direction, comme si une corde les avait reliés. Il fallait qu'il la rejoigne.

— Bridgerton, est-ce que quelque chose…

— Veuillez m'excuser, parvint à articuler Gregory avant de s'éloigner.

C'était elle. Sauf que…

Elle était différente. Il ne s'agissait pas d'Hermione Watson. C'était… Il ne savait pas vraiment qui c'était – elle se tenait de dos. Pourtant il éprouvait de nouveau ce sentiment, à la fois terrible et splendide. Il en était tout étourdi. Au bord de l'extase. Ses poumons étaient vides. *Il* était vide.

Et il la voulait.

Tout se passait exactement comme il l'avait toujours imaginé… cette impression magique, presque incandescente d'achèvement, cette certitude que c'était l'*âme sœur*.

Sauf qu'il avait déjà vécu cela. Et qu'Hermione Watson n'était *pas* l'âme sœur.

Bonté divine, un homme pouvait-il tomber follement, stupidement amoureux deux fois de suite ?

N'avait-il pas conseillé à Lucy d'être prudente, et de se méfier si elle ressentait de tels sentiments ?

Et cependant…

Et cependant, elle était là.

Et *il* était là.

Et tout recommençait.

Exactement comme avec Hermione. Non, c’était pire. Sa peau le picotait. Il ne tenait pas en place. Il était à l’étroit dans son propre corps, et il avait envie de traverser la pièce en courant pour… pour…

Juste pour la *voir*.

Il voulait qu’elle se retourne. Il voulait voir son visage. Il voulait savoir qui elle était.

Il voulait faire sa connaissance.

Non.

Non ! s’ordonna-t-il en s’efforçant de se tourner dans la direction opposée. C’était de la folie. Il devait partir. Tout de suite.

Hélas ! Il en était incapable. Ce qui lui restait de raison avait beau lui crier de quitter les lieux, il demeurait pétrifié, à attendre qu’elle se retourne.

À prier pour qu’elle se retourne.

Ce qu’elle fit.

Et c’était…

Lucy.

Gregory chancela, comme s’il avait reçu un coup.

Lucy ?

Non. Ce n’était pas possible. Il connaissait Lucy.

Elle ne lui faisait pas cet effet.

Il l’avait vue à de nombreuses reprises, il l’avait même embrassée, et pas une seule fois il n’avait eu cette impression que le monde allait l’engloutir s’il ne la rejoignait pas pour lui prendre la main.

Il devait y avoir une explication. Il avait déjà ressenti cela autrefois. Avec Hermione.

Cette fois, cependant, ce n’était pas tout à fait pareil. Avec Hermione, tout était nouveau et enivrant. Il ressentit le frisson de la nouveauté, de la conquête. Mais là, c’était Lucy.

C’était Lucy et…

C'est alors qu'un flot de souvenirs l'assaillirent. Sa façon d'incliner la tête de côté lorsqu'elle lui expliquait pourquoi les sandwichs devaient être correctement disposés. L'expression délicieusement agacée qu'elle avait arborée lorsqu'elle avait tenté de lui faire comprendre qu'il s'y prenait fort mal pour courtiser Mlle Watson.

Cette impression d'être à sa place, sur ce banc dans Hyde Park, alors qu'ils jetaient des miettes aux pigeons.

Et le baiser. Dieu du Ciel, *le baiser*.

Il en rêvait encore.

Et il espérait qu'elle en rêvait aussi.

Il fit un pas, un seul, légèrement de côté, afin de distinguer son profil. Tout était désormais si familier – sa façon de pencher la tête, de remuer ses lèvres lorsqu'elle parlait. Comment avait-il pu ne pas la reconnaître immédiatement, même de dos ? Les souvenirs étaient là, enfouis dans les profondeurs de sa mémoire, mais il n'avait pas voulu, non, il ne s'était pas autorisé à l'admettre.

C'est alors qu'elle l'aperçut. Lucy. Il le vit d'abord dans ses yeux, qui s'agrandirent et se mirent à briller, puis au mouvement de ses lèvres.

Elle sourit. Pour lui.

Cela le combla. Presque au-delà du supportable. Ce n'était qu'un sourire, mais il n'avait pas besoin de davantage.

Il se dirigea vers elle tel un automate, conscient, au plus profond de lui-même, qu'il devait la rejoindre.

— Lucy, murmura-t-il en s'arrêtant près d'elle, oubliant qu'ils étaient entourés de gens devant qui il n'était pas supposé l'appeler par son prénom.

— Monsieur Bridgerton, le salua-t-elle, mais dans ses yeux, il lut *Gregory*.

Et il sut qu'il l'aimait.

C’était la plus étrange et la plus merveilleuse des sensations. C’était grisant. C’était comme si le monde s’ouvrait soudain devant lui. Tout devenait clair. Il comprenait tout ce qu’il y avait à comprendre, et c’était là, dans ses yeux à elle.

— Lady Lucinda, dit-il en s’inclinant sur sa main. M’accorderez-vous cette danse ?

17

Où la sœur de notre héros fait progresser la situation.

Elle était au paradis.

Oubliés, les anges, saint Pierre et les envolées de clavecin ! Le paradis, c'était une danse avec l'être aimé. Et lorsque l'on devait épouser dans une semaine un autre homme, il fallait saisir le paradis à pleines mains.

Au sens figuré, bien sûr.

Lucy sourit tout en virevoltant au rythme de la musique. L'image était séduisante ! Que diraient les gens si elle se jetait sur son cavalier et l'empoignait fermement ?

Pour ne jamais le laisser partir.

La plupart penseraient qu'elle était folle. Quelques-uns, qu'elle était amoureuse. Les plus rusés diraient les deux.

— À quoi pensez-vous ? demanda Gregory.

Il la regardait… différemment.

Elle décrivit un cercle et revint à son point de départ. Ce soir, elle se sentait pleine d'audace et de mystère.

— Vous aimeriez le savoir ?

Il contourna la danseuse qui se trouvait sur sa gauche avant de reprendre sa place.

— Oui, répondit-il en la gratifiant d'un sourire gourmand.

Elle se contenta de lui rendre son sourire et secoua la tête. Pour l'instant, elle avait envie de jouer à être une autre. Moins conventionnelle. Plus spontanée.

Elle ne voulait plus être « cette bonne vieille Lucy ». Pas ce soir. Elle était lasse de réfléchir, de calmer le jeu, de ne jamais agir sans peser le pour et le contre, sans avoir d'abord envisagé toutes les implications et conséquences possibles.

Cela suffisait à vous paralyser, à vous empêcher de prendre votre propre vie en main.

Ce soir, toutefois, il en irait autrement. Car grâce à un ange qui avait pris la forme de la duchesse de Hastings – ou peut-être de la duchesse douairière lady Bridgerton, elle n'aurait su dire –, elle portait la plus exquise des robes de soie émeraude et assistait au bal le plus fabuleux qui soit.

Et elle dansait avec l'homme qu'elle aimerait, elle en était certaine, jusqu'à la fin de ses jours.

— Vous semblez différente, remarqua-t-il.

— Je me sens différente.

Elle lui effleura la main comme ils échangeaient leurs places. Il lui agrippa les doigts alors qu'il était seulement censé les frôler. Levant les yeux, elle s'aperçut qu'il la fixait. Son regard était brûlant, intense, semblable à celui qu'il avait posé sur…

Juste Ciel ! Il la dévisageait comme il avait dévisagé Hermione.

Un frisson la parcourut, son corps se mit à palpiter en des endroits auxquels elle n'osait songer.

Ils échangèrent de nouveau leurs places, mais cette fois, il se pencha vers elle plus près que nécessaire pour murmurer :

— Moi aussi, je me sens différent.

Elle leva vivement la tête, mais il avait déjà fait volte-face, si bien qu'elle ne vit que son dos. En quoi était-il différent ? Pourquoi ? Qu'avait-il voulu dire ?

Elle contourna le danseur situé sur sa droite, puis passa devant Gregory.

— Êtes-vous heureuse d'être ici ce soir ? murmura-t-il.

Elle se contenta de hocher la tête, car elle était à présent trop loin de lui pour répondre sans devoir hausser la voix.

Mais une fois qu'ils furent de nouveau proches, il chuchota :

— Moi aussi.

Ils reprirent leur place initiale et demeurèrent immobiles pendant qu'un autre couple répétait les mêmes pas. Lucy le regarda.

Il ne la quittait pas des yeux.

Et malgré les lueurs mouvantes des centaines de torches et de chandelles qui illuminaient la salle de bal, elle vit la flamme qui étincelait dans ses iris. Le regard ardent, possessif, fier dont il la couvait.

Un frisson la secoua.

Ses jambes se mirent à trembler.

Puis la musique s'arrêta. Certaines habitudes devaient être solidement ancrées en elle, car Lucy s'aperçut qu'elle était en train de faire la révérence et de sourire à sa voisine comme si de rien n'était. Comme si sa vie ne venait pas d'être bouleversée en l'espace d'une simple danse.

Gregory la guida vers la partie de la salle où les chaperons s'étaient rassemblés pour surveiller leurs protégées tout en sirotant un verre de citronnade. Mais avant qu'ils parviennent à destination, il s'inclina vers elle et lui murmura à l'oreille :

— Il faut que je vous parle.

Elle tourna vivement la tête vers lui.

— En privé, ajouta-t-il.

Il ralentit le pas, probablement afin de se ménager plus de temps pour lui parler avant de la ramener auprès de sa tante.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Il y a un problème ?

Il secoua la tête.

— Plus maintenant.

Alors, elle s'autorisa à espérer. Juste un peu, parce qu'elle ne voulait pas songer à son chagrin si elle se trompait. Peut-être… peut-être l'aimait-il. Peut-être désirait-il l'épouser. Certes, elle devait se marier dans moins d'une semaine, mais rien n'était encore définitif.

Peut-être y avait-il un espoir. Peut-être y avait-il une solution !

Elle scruta le visage de Gregory à la recherche d'un indice, d'une réponse, mais lorsqu'elle tenta de l'interroger pour en savoir plus, il se contenta de secouer la tête et de chuchoter :

— La bibliothèque. C'est la deuxième porte après le salon des dames. Retrouvez-moi là-bas dans une demi-heure.

— Avez-vous perdu la tête ?

Il lui sourit.

— Un peu.

— Gregory, je…

Il plongea son regard dans le sien, et cela suffit à la réduire au silence. Cette façon qu'il avait de la regarder…

Elle en avait le souffle coupé.

— Je ne peux pas, protesta-t-elle à voix basse, parce que, quels que soient les sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, elle était toujours fiancée à un autre homme.

Et quand bien même elle ne l'aurait pas été, un tel comportement ne pouvait mener qu'au scandale.

— Je ne peux pas rester seule avec vous. Vous le savez.

— Il le faut.

Elle tenta de secouer la tête, mais ne put s'y résoudre.

— Lucy, insista-t-il, vous devez venir.

Elle acquiesça en silence. C'était sans doute la pire erreur de sa vie, mais elle ne pouvait refuser.

— Madame Abernathy, dit Gregory d'une voix qui parut excessivement forte, je vous ramène lady Lucinda.

Tante Harriet hocha la tête, même si Lucy la soupçonnait de ne pas avoir compris un traître mot, puis elle se tourna vers sa nièce et cria :

— Je vais aller m'asseoir !

Gregory eut un petit rire.

— Lucy, je dois danser avec d'autres, expliqua-t-il.

— Bien sûr, répondit-elle.

Elle commençait à comprendre qu'elle ne maîtrisait pas du tout les subtilités qu'impliquait l'organisation d'un rendez-vous clandestin.

— Oh, mais je vois quelqu'un que je connais, mentit-elle.

Par chance, et à son grand soulagement, elle aperçut effectivement une connaissance – une ancienne camarade de pension. Ce n'était certes pas une excellente amie, mais du moins s'agissait-il d'une relation qu'elle se devait d'aller saluer.

Toutefois, avant qu'elle ait eu le temps de se détourner, une voix féminine appela Gregory.

Ce dernier ferma brièvement les yeux, l'air contrarié.

— Gregory !

La voix s'était rapprochée. Pivotant vers la gauche, Lucy repéra une jeune femme qui ne pouvait être que l'une des sœurs de Gregory. La cadette, sans doute, car dans le cas contraire, elle paraissait remarquablement jeune.

— Voilà lady Lucinda, je présume, fit-elle.

Ses cheveux présentaient la même nuance que ceux de Gregory – un châtain aux reflets cuivrés –, mais ses iris étaient d'un bleu vif, et son regard perçant.

— Lady Lucinda, dit Gregory d'un air résigné, je vous présente ma sœur, lady Saint-Clair.

— Hyacinthe, corrigea celle-ci. Pas de formalités entre nous ! Je suis sûre que nous allons être d'excellentes amies. D'abord, parlez-moi de vous. Ensuite, il faudra que vous me racontiez votre séjour chez Kate et Anthony, le mois dernier. J'aurais aimé y aller, mais nous avions déjà un engagement ailleurs. Je me suis laissé dire que cette partie de campagne avait été riche en événements.

Prise de court par cette véritable tornade en jupons, Lucy chercha conseil du côté de Gregory, mais celui-ci se contenta d'un haussement d'épaules fataliste, accompagné d'un :

— C'est celle que j'aime bien tourmenter.

— Je te demande pardon ? fit Hyacinthe.

Il s'inclina.

— Je dois y aller.

C'est alors que Hyacinthe Bridgerton Saint-Clair fit la chose la plus inattendue. Plissant les yeux, elle regarda tour à tour Gregory et Lucy une première fois, puis une deuxième, et enfin une troisième, avant de déclarer :

— Vous allez avoir besoin de mon aide.

— Hya… commença Gregory.

— Si, si ! l'interrompit-elle. Vous tramez quelque chose. Et n'essayez pas de nier.

Lucy ne parvenait pas à croire que Hyacinthe ait déduit cela d'un simple *Je dois y aller* assorti d'un bref salut. Elle voulut en savoir plus, mais à peine eut-elle dit « Comment… » que Gregory la fit taire d'un regard d'avertissement.

— Je sais que tu mijotes quelque chose, dit Hyacinthe à son frère. Sinon, tu ne te serais pas donné tout ce mal pour qu'elle soit là ce soir.

— Il voulait juste accomplir une bonne action, tenta de plaider Lucy.

— Ne soyez pas ridicule, répliqua Hyacinthe en lui tapotant le bras. Il ne ferait jamais une chose pareille.

— Bien sûr que si ! protesta Lucy.

Gregory pouvait se montrer infernal, mais il avait un cœur d'or, et elle ne laisserait personne, pas même sa sœur, affirmer le contraire.

Hyacinthe la gratifia d'un sourire ravi.

— Vous me plaisez, dit-elle lentement, comme si elle venait de le décider à l'instant même. Vous vous trompez, bien entendu, mais vous me plaisez quand même.

Puis, se tournant vers son frère, elle répéta :

— Elle me plaît.

— Oui, tu viens de le dire.

— Et vous allez avoir besoin de mon aide.

Lucy vit le frère et la sœur échanger un regard dont la signification lui échappa totalement.

— Vous allez avoir besoin de mon aide, répéta doucement Hyacinthe. Ce soir, et plus tard.

Gregory fixa sur sa sœur un regard insistant, puis dit, d'une voix si basse que Lucy dut se pencher pour saisir ses paroles :

— J'ai besoin d'avoir un entretien avec lady Lucinda. En privé.

L'ombre d'un sourire retroussa les lèvres de Hyacinthe.

— Je peux arranger cela.

Lucy avait l'impression qu'elle aurait pu arranger n'importe quoi.

— Quand ? s'enquit Hyacinthe.

— Quand ce sera le plus simple, répondit Gregory.

Hyacinthe jeta un coup d'œil autour d'elle, mais Lucy aurait été bien en peine de dire quelle information elle y cherchait, et quel rapport celle-ci pouvait avoir avec la question qui se posait.

— Dans une heure, décréta-t-elle avec la précision d'un général en campagne. Gregory, tu te comportes comme tu le fais d'habitude dans ce genre de sauterie. Danse, va chercher de la citronnade, affiche-toi avec cette fille Whitford dont les parents te harcèlent depuis des mois.

Elle posa sur Lucy un regard autoritaire.

— Vous, vous restez avec moi. Je vais vous présenter à toutes les personnes que vous aurez besoin de connaître.

— Qui ai-je besoin de connaître ? demanda Lucy.

— Je ne le sais pas encore précisément. Ce n'est pas très important.

Lucy ne put s'empêcher d'être impressionnée.

— Dans cinquante-cinq minutes exactement, enchaîna Hyacinthe, lady Lucinda va déchirer sa robe.

— Moi ? s'étonna Lucy.

— *Moi*, rectifia Hyacinthe. Je suis très douée pour ce genre de choses.

— Tu vas déchirer sa robe ? fit Gregory, ouvertement dubitatif. Au beau milieu de la salle de bal ?

— Ne t'inquiète pas des détails, le rembarra Hyacinthe, le congédiant d'un geste de la main. Va et fais ce que tu as à faire. Rendez-vous dans une heure dans le dressing-room de Daphné.

— Dans la chambre de la duchesse ? croassa Lucy.

Ce n'était pas possible !

— Pour nous, c'est Daphné, expliqua Hyacinthe. Et maintenant, ouste !

Lucy cilla, décontenancée. N'était-elle pas censée rester près d'elle ?

— C'est à lui que je parle, précisa Hyacinthe.

C'est alors que Gregory eut un geste stupéfiant. Il s'empara de la main de Lucy – là, dans la salle de bal, alors que n'importe qui pouvait les voir – et y déposa un baiser.

— Je vous laisse entre de bonnes mains, souffla-t-il en reculant. Si difficile à croire que cela puisse paraître, ajouta-t-il après avoir lancé à sa sœur un regard d'avertissement.

Puis il s'en alla, sans doute pour parader autour d'une malheureuse qui ne saurait jamais qu'elle n'était qu'un pion sur l'échiquier organisé par Hyacinthe Bridgerton Saint-Clair.

Encore abasourdie, Lucy posa de nouveau les yeux sur son mentor, qui rayonnait littéralement.

— Bien joué, dit-elle, et Lucy eut l'impression qu'elle s'adressait ces félicitations à elle-même. À présent, enchaîna-t-elle, pourquoi mon frère doit-il s'entretenir avec vous en privé ? Et ne me dites pas que vous n'en avez aucune idée, parce que je ne vous croirai pas.

Lucy passa en revue différentes réponses possibles avant de se décider pour :

— Je n'en ai aucune idée.

Ce n'était pas l'exacte vérité, mais elle n'avait pas l'intention de révéler ses rêves et ses espoirs les plus secrets à une femme qu'elle ne connaissait que depuis quelques minutes, quels que soient ses liens de parenté avec Gregory Bridgerton.

Elle eut distinctement l'impression d'avoir marqué un point.

— Vraiment ? demanda Hyacinthe d'un air soupçonneux.

— Vraiment.

La jeune femme n'était visiblement pas convaincue.

— Eh bien, au moins, vous êtes intelligente, déclara-t-elle. Je dois vous l'accorder.

Lucy refusa de se laisser intimider.

— Vous savez, dit-elle, je pensais être la personne la plus organisée et la plus autoritaire qui soit, mais je crois que vous êtes pire que moi.

Hyacinthe éclata de rire.

— Oh, je ne suis pas un modèle d'organisation, mais je suis bel et bien autoritaire. Et nous allons nous entendre à merveille.

Glissant le bras sous celui de Lucy, elle conclut :

— Comme des sœurs.

Une heure plus tard, Lucy avait découvert trois choses à propos de lady Saint-Clair.

Premièrement, elle connaissait tout le monde et savait tout sur chacun.

Deuxièmement, c'était une véritable mine d'informations au sujet de Gregory. Lorsqu'elles quittèrent la salle de bal, et sans avoir posé la moindre question, Lucy avait appris quelle était sa couleur préférée (le bleu), son aliment favori (le fromage, n'importe lequel) et découvert que lorsqu'il était petit, il avait un cheveu sur la langue.

Troisièmement, personne ne devrait commettre l'erreur de la sous-estimer. Car non seulement Hyacinthe avait réussi à faire un accroc à sa robe, mais elle avait agi avec assez de naturel et de ruse pour qu'au moins quatre personnes soient témoins de l'incident (et de la nécessité de recoudre ledit accroc dans les plus brefs délais). En outre, elle n'avait déchiré que l'ourlet, préservant ainsi la pudeur de Lucy.

En un mot, c'était de la belle ouvrage.

— Je n'en suis pas à mon coup d'essai, lui confia Hyacinthe en l'entraînant hors de la salle de bal.

Lucy n'en fut pas surprise.

— C'est un talent fort utile, ajouta sa nouvelle amie avec le plus grand sérieux. Venez, c'est par là.

Lucy s'engagea à sa suite dans un escalier de service.

— Une femme qui désire quitter une réunion mondaine n'a pas tant d'excuses à sa disposition, poursuivit Hyacinthe, faisant preuve d'un remarquable talent pour creuser son sujet. Il nous incombe de maîtriser toutes les armes à notre disposition.

Lucy commençait à se dire qu'elle avait décidément mené une existence très protégée.

— Nous y sommes, annonça Hyacinthe.

Elle poussa une porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur de la pièce.

— Il n'est pas encore là. Tant mieux, cela me laissera un peu de temps.

— Pour quoi ?

— Pour recoudre votre robe. J'avoue que j'ai oublié ce détail en élaborant mon plan. Je sais où sont rangées les aiguilles.

Sur ce, Hyacinthe se dirigea vers une coiffeuse dont elle ouvrit un tiroir.

— Exactement là où je pensais qu'elles seraient ! annonça-t-elle avec un sourire de triomphe. J'adore avoir raison. Cela rend la vie tellement plus agréable, vous ne trouvez pas ?

Lucy hocha la tête, mais une question lui brûlait les lèvres.

— Pourquoi m'aidez-vous ? ne put-elle s'empêcher de demander.

Hyacinthe la fixa comme si elle était simple d'esprit.

— Vous ne pouvez pas retourner au bal avec votre robe déchirée. Pas après que nous avons dit à tout le monde que nous partions la

recoudre.

— Je ne parle pas de cela.

— Oh.

Hyacinthe s'empara d'une aiguille et l'examina.

— Celle-ci devrait convenir. Quelle couleur, pour le fil, à votre avis ?

— Blanc, et vous ne m'avez pas répondu.

Hyacinthe déroula une bobine, coupa une longueur de fil qu'elle enfila dans le chas de l'aiguille.

— Je vous aime bien, dit-elle. Et j'adore mon frère.

— Vous savez que je dois en épouser un autre.

— Oui.

Hyacinthe s'agenouilla aux pieds de Lucy et commença à coudre à grands points lâches.

— Dans une *semaine*, précisa Lucy. Moins d'une semaine, même.

— Je sais, j'ai reçu une invitation.

— Oh, fit Lucy, songeant qu'elle aurait dû s'en douter. Et… comptez-vous y assister ?

Hyacinthe leva les yeux.

— Et vous ?

Lucy en demeura bouche bée. Jusqu'à présent, la possibilité de ne pas épouser Haselby n'avait été qu'une pensée fugace, un vague *oh, comme j'aimerais ne pas être obligée de me marier avec lui*. À présent, sous le regard attentif de Hyacinthe, l'idée semblait prendre corps. Cela restait impossible, bien sûr, ou du moins…

Eh bien, peut-être…

Pas tout à fait impossible. Juste globalement impossible.

— Le contrat de mariage est signé, dit-elle.

Hyacinthe se remit à coudre.

— Ah oui ?

— Mon oncle a *choisi* cet homme, poursuivit Lucy, en se demandant qui elle essayait de convaincre. C'est arrangé depuis des années.

— Mmm…

Mmm ? que diable signifiait ce *Mmm* ?

— Et il ne m'a… Votre frère ne m'a pas…

Lucy cherchait ses mots, mortifiée de se dévoiler ainsi devant une presque inconnue, la sœur de Gregory, qui plus est ! Seulement, celle-ci ne *disait* rien. Elle gardait les yeux rivés sur son aiguille, la piquant rapidement dans l'ourlet de sa robe, si bien que Lucy se sentait obligée de parler. Parce que… parce que…

Parce que c'était ainsi.

— Il ne m'a fait aucune promesse, continua-t-elle d'une voix tremblante. Il n'a manifesté aucune intention.

À ces mots, Hyacinthe s'interrompit. Elle parcourut la pièce d'un regard circulaire, comme pour dire « Regardez-nous, en train de recoudre votre robe dans la chambre de la duchesse de Hastings ». Puis elle murmura :

— Ah non ?

Lucy ferma les yeux, au supplice. Elle n'était pas comme Hyacinthe Saint-Clair. Il suffisait d'un quart d'heure en sa compagnie pour comprendre qu'elle était prête à toutes les audaces, qu'elle ne reculerait devant rien pour protéger son propre bonheur, qu'elle était capable de défier les conventions, d'endurer les critiques les plus sévères et d'en sortir intacte, de corps et d'esprit.

Lucy n'était pas aussi intrépide. Elle n'était pas gouvernée par ses passions. Son idéal était plutôt le bon sens et le pragmatisme.

N'était-ce pas elle qui avait conseillé à Hermione d'épouser un homme que ses parents approuveraient ?

N'avait-elle pas affirmé à Gregory qu'elle ne rêvait pas d'un amour qui consume ? Que ce n'était pas pour elle ?

Elle n'était pas ainsi. Pas du tout. Autrefois, lorsque sa préceptrice lui donnait des dessins à colorier, elle ne débordait jamais.

— Je ne crois pas que je puisse faire une chose pareille, murmura-t-elle.

Hyacinthe la dévisagea durant un interminable moment, puis elle baissa de nouveau les yeux sur son ouvrage.

— Je vous ai sous-estimée, commenta-t-elle d'une voix douce.

Lucy eut l'impression d'avoir reçu une gifle.

— Qu… qu…

Qu'avez-vous dit ?

Ses lèvres refusèrent de former les mots. Elle ne souhaitait pas entendre la réponse. Retrouvant sa brusquerie habituelle, Hyacinthe lui adressa un regard irrité.

— Cessez de gigoter.

— Désolée, marmonna Lucy.

Et voilà ! Elle l'avait encore dit. Elle était tellement prévisible, conformiste et sans imagination.

— Vous bougez encore.

Juste Ciel, ne pouvait-elle donc rien faire comme il fallait, ce soir ?

— Désolée.

Hyacinthe la piqua avec son aiguille.

— Vous bougez *toujours*.

— Mais non ! cria presque Lucy.

— Je préfère cela, dit Hyacinthe, un petit sourire aux lèvres.

Lucy baissa les yeux, inquiète.

— Est-ce que je saigne ?

— Si c'est le cas, c'est uniquement votre faute.

— Je vous demande pardon.

Hyacinthe se redressa.

— Voilà, déclara-t-elle en désignant son travail d'un air satisfait. Elle n'est peut-être pas comme neuve, mais l'accroc passera inaperçu, ce soir.

Lucy s'accroupit pour examiner la couture. Hyacinthe avait été plus qu'indulgente avec elle-même. Elle avait fait un véritable massacre.

— Je n'ai jamais été douée pour les travaux d'aiguille, admit-elle avec désinvolture.

Lucy dut combattre une envie folle d'arracher les points pour recommencer.

— Vous auriez dû me le dire, marmonna-t-elle en se relevant.

Un sourire rusé éclaira le visage de Hyacinthe.

— Allons, allons ! Vous voilà bien ombrageuse, tout à coup.

Lucy se surprit elle-même en répondant :

— Vous vous êtes montrée blessante.

— Possible, répliqua Hyacinthe, qui ne semblait guère s'en émouvoir.

Puis, posant sur la porte un regard perplexe, elle ajouta :

— Il devrait être là à l'heure qu'il est.

Le cœur de Lucy se mit à battre à grands coups sourds.

— Vous voulez toujours m'aider ? murmura-t-elle.

Hyacinthe se tourna vers elle.

— J'espère, dit-elle en l'évaluant d'un regard froid, que *vous* vous êtes sous-estimée.

Gregory arriva avec une dizaine de minutes de retard. Il n'avait pu faire autrement. Après avoir invité une première jeune fille à danser, il était rapidement devenu évident qu'il allait devoir accorder la

même faveur à une demi-douzaine d'autres débutantes. Et malgré ses difficultés à se concentrer sur la conversation que l'on attendait de lui, il n'avait pas été contrarié par cet imprévu. Cela permettrait à Hyacinthe et à Lucy de quitter les lieux bien avant qu'il s'éclipse à son tour. Il était résolu à convaincre Lucy de l'épouser, mais il n'avait aucune raison de déclencher un scandale.

Enfin, il se dirigea vers la chambre de sa sœur. Il avait passé d'innombrables heures à Hastings House et connaissait la maison comme sa poche. Une fois parvenu à destination, il entra sans frapper, et le battant aux gonds bien huilés pivota sans bruit.

— Gregory.

La première voix qu'il entendit fut celle de Hyacinthe. Elle se tenait près de Lucy, qui semblait…

Affligée.

Que lui avait fait Hyacinthe ?

— Lucy ? s'écria-t-il en se ruant vers elle. Quelque chose ne va pas ?

Elle secoua la tête.

— C'est sans importance.

Il jeta à sa sœur un regard accusateur.

Celle-ci haussa les épaules.

— Je serai dans la pièce à côté.

— À écouter à la porte ?

— Je serai assise au bureau de Daphné, qui est au milieu de la pièce. Et avant que tu formules une objection, je ne peux pas m'éloigner plus. Si quelqu'un arrive, il faudra que je revienne en courant pour préserver les apparences.

Son argument était imparable, même s'il en coûtait à Gregory de l'admettre. Il acquiesça donc d'un bref hochement de tête et attendit qu'elle ait refermé la porte pour demander à Lucy :

— Vous a-t-elle dit quoi que ce soit de désagréable ? Elle peut être scandaleusement dépourvue de tact, parfois, mais elle a plutôt bon cœur.

Lucy secoua la tête.

— Je pense qu'elle a dit exactement ce qu'il fallait, murmura-t-elle.

— Lucy ? fit-il en la dévisageant d'un air interrogateur.

Son regard bleu, jusque-là perdu dans le vague, parut retrouver son acuité.

— De quoi vouliez-vous me parler ? s'enquit-elle.

— Lucy, commença-t-il, cherchant comment aborder la question.

Durant tout le temps où il dansait, en bas, il avait réfléchi à plusieurs entrées en matière possibles. Mais maintenant qu'il était devant elle, il ne savait plus que dire.

Ou plutôt, il le savait, mais se demandait dans quel ordre procéder, et quel ton adopter. Devait-il lui avouer son amour ? Mettait-on son cœur à nu devant une femme sur le point d'en épouser un autre ? Ou était-il préférable de choisir une voie plus sûre et de lui expliquer pour quelle raison elle ne pouvait se marier avec Haselby ?

Un mois plus tôt, la réponse se serait imposée d'elle-même.

Gregory, en véritable romantique qu'il était, aurait posé un genou en terre, lui aurait pris la main et lui aurait déclaré son amour, certain de recevoir un accueil favorable.

Puis il se serait relevé pour l'embrasser.

Aujourd'hui, cependant…

Il n'était plus aussi sûr de lui. Il avait confiance en Lucy, mais pas dans le destin.

— Vous ne pouvez pas épouser Haselby.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne pouvez pas l'épouser, répéta-t-il, sans répondre à sa question. Ce serait un désastre. Ce serait… Croyez-moi. Vous ne devez pas vous marier avec lui.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

« Parce que je vous veux pour moi seul ! » eut-il envie de crier.

— Parce que… parce que… bégaya-t-il. Parce que vous êtes devenue mon amie. Et que je veux votre bonheur. Et qu'il ne fera pas un bon mari, Lucy.

— Pourquoi cela ?

Sa voix était basse et caverneuse, nota-t-il, le cœur serré.

— Il…

Bonté divine, comment formuler cela ? Allait-elle seulement comprendre ce qu'il voulait dire ?

— Il ne…

Gregory déglutit péniblement. Il devait bien exister une façon de lui annoncer cela en douceur !

— Il ne… Certains…

Elle avait les lèvres qui tremblaient, à présent.

— Il préfère les hommes aux femmes, débita-t-il d'une traite. Ce sont des choses qui arrivent.

Il attendit. Pendant ce qui lui parut une éternité, elle n'eut pas la moindre réaction. Elle demeura là, comme pétrifiée de stupeur. De temps à autre, elle battait des paupières, mais rien de plus. Finalement, elle demanda :

— Pourquoi ?

Pourquoi ? Il ne comprenait pas.

— Pourquoi est-il… ?

— Non, l'interrompit-elle d'une voix ferme. Pourquoi me racontez-vous cela ?

— Comme je vous l'ai expliqué, je…

— Non, vous n’agissez pas par pure bonté d’âme. Pourquoi m’avez-vous dit cela ? Par cruauté ? Pour que j’éprouve ce que vous avez éprouvé, parce que Hermione vous a préféré mon frère ?

— Pas du tout ! s’écria-t-il en la prenant par les épaules. Non, Lucy ! Jamais je ne ferais une chose pareille. Je ne souhaite que votre bonheur. Tout ce que je désire…

C’est vous ! Oui, il la désirait, et il ignorait comment le lui dire. Tout ce qu’il savait, c’est que ce n’était pas le moment. Pas alors qu’elle le regardait comme s’il venait de lui piétiner joyeusement le cœur.

— J’aurais pu être heureuse avec lui, souffla-t-elle.

— Non. Non, vous n’auriez pas pu. Vous ne comprenez pas, il…

— Si, j’aurais pu ! Je ne l’aurais peut-être pas aimé, mais j’aurais pu être heureuse. Comme je l’avais prévu. C’est à cela que je m’étais préparée. Et vous… vous…

Elle se libéra d’un geste brusque et détourna le visage.

— Vous avez tout gâché.

— Comment ?

Elle tourna la tête, leva les yeux vers lui. Son regard était si profond, si grave qu’il en eut le souffle coupé.

— Parce que vous m’avez donné envie d’être avec vous plutôt qu’avec lui, articula-t-elle.

Le cœur de Gregory se mit à cogner violemment dans sa poitrine.

— Lucy, murmura-t-il, car il ne savait que dire d’autre. Lucy.

— Je ne sais pas ce que je dois faire, confessa-t-elle.

— Embrassez-moi.

Il prit son visage entre ses mains et répéta :

— Embrassez-moi.

Ce baiser fut différent du précédent. Lucy était toujours la même femme entre ses bras, mais lui n’était plus le même homme. Son

besoin d’elle était plus profond, plus élémentaire.

Il l’aimait.

Il mit dans ce baiser toute son âme, tout son cœur, fit courir ses lèvres sur sa joue, son arcade sourcilière, son oreille, sans cesser un instant de murmurer son prénom, comme une prière.

Lucy Lucy Lucy…

Il avait envie d’elle. Il avait besoin d’elle.

Elle était son souffle vital.

Son pain.

Son vin.

Sa bouche descendit le long de son cou, jusqu’à la dentelle qui soulignait son décolleté. Sa peau était brûlante sous sa caresse, et lorsqu’il dénuda son épaule, elle laissa échapper un petit cri…

Sans toutefois tenter de l’en empêcher.

— Gregory, gémit-elle en enfouissant les doigts dans ses cheveux tandis que sa bouche continuait de se promener sur sa gorge. Oh, Gregory !

D’une main légère, il suivit la courbe de son épaule. À la lueur des chandelles, sa peau avait un éclat laiteux, et il fut submergé par un sentiment intense de possessivité. De fierté.

Aucun homme avant lui ne l’avait vue ainsi, et il priait pour que cela n’arrive jamais.

— Vous ne pouvez pas l’épouser, Lucy, chuchota-t-il d’une voix pressante tout contre sa peau.

— Gregory, non, protesta-t-elle dans un soupir.

— Vous ne le pouvez pas, insista-t-il.

Puis, sachant qu’il ne pouvait se permettre d’aller plus loin, il se redressa, déposa un dernier baiser sur ses lèvres et la repoussa doucement pour l’obliger à le regarder dans les yeux.

— Vous ne pouvez pas l’épouser, répéta-t-il.

— Gregory, que puis-je…

Il lui agrippa les épaules avec force, et les mots jaillirent.

— *Je vous aime.*

Lucy le fixa, muette de stupeur.

— Je vous aime, dit-il de nouveau.

Elle l'avait soupçonné, elle l'avait même espéré, mais elle ne s'était pas réellement autorisée à y croire. Aussi, lorsqu'elle retrouva enfin l'usage de la parole, ce fut pour demander :

— Vraiment ?

Il lui sourit, puis il éclata de rire.

— De tout mon cœur, assura-t-il en appuyant le front contre le sien. Je viens seulement de le comprendre. Je suis fou. Aveugle. Je…

— Non ! coupa-t-elle en secouant la tête. Ne vous reprochez rien. Personne ne s'aperçoit jamais de ma présence lorsque Hermione est là.

Il crispa les mains sur ses épaules.

— Hermione est bien terne à côté de vous.

Une vague de chaleur courut dans les veines de Lucy. Ce n'était pas du désir ni de la passion, juste une joie sans mélange.

— Vous le pensez réellement, risqua-t-elle d'une voix à peine audible.

— Suffisamment pour remuer ciel et terre afin d'empêcher votre mariage avec Haselby.

Elle pâlit.

— Lucy ?

Non ! Elle pouvait le faire. Et elle allait le faire. C'était presque comique, vraiment. Elle avait passé trois années à répéter à Hermione qu'elle devait se montrer pragmatique, se soumettre aux règles. Elle s'était moquée d'elle lorsqu'elle lui avait raconté qu'elle avait eu des « papillonnements » et « entendu de la musique ». Et voilà que…

Elle prit une profonde inspiration pour se donner du courage. Et voilà qu'elle s'apprêtait à rompre ses fiançailles.

Arrangées depuis des années.

Avec le fils d'un comte.

Cinq jours avant le mariage.

Juste Ciel, quel scandale !

Elle recula d'un pas et scruta Gregory. Son regard irradiait d'un amour semblable à celui qu'elle ressentait.

— Je vous aime, murmura-t-elle. Moi aussi, je vous aime.

Pour une fois, elle allait cesser de se préoccuper des autres. Cesser de se contenter de ce qu'on lui donnait. Saisir le bonheur qui passait à portée de sa main et façonner elle-même sa destinée.

Elle n'allait pas faire ce que l'on attendait d'elle.

Elle allait faire ce qu'*elle* voulait.

Le temps était venu.

Elle serra très fort les mains de Gregory et le gratifia d'un grand sourire confiant, plein d'espoir et de rêves – des rêves dont elle était certaine qu'elle les réaliserait.

Le chemin serait pavé d'embûches. Éprouvant.

Mais cela en valait la peine.

— Je parlerai à mon oncle, déclara-t-elle d'un ton ferme et assuré. Dès demain.

Gregory l'attira à lui pour un dernier baiser, rapide mais vibrant de promesses.

— Voulez-vous que je vienne avec vous ? s'enquit-il. Que je lui rende visite afin de le rassurer quant à mes intentions ?

La nouvelle Lucy, audacieuse et sûre d'elle, demanda :

— Et quelles sont-elles, ces intentions ?

Gregory ouvrit des yeux ronds, surpris, puis il prit sa main entre les siennes.

Elle devina ce qu'il s'apprêtait à faire avant même qu'il le fasse. Lentement, il se baissa, posa un genou en terre. Il la contemplait comme si elle était la plus belle femme du monde.

Elle plaqua la main sur sa bouche et s'aperçut qu'elle tremblait.

— Lady Lucinda Abernathy, commença-t-il d'une voix vibrante de ferveur, m'accorderez-vous le très grand honneur d'être ma femme ?

Elle tenta de parler. Elle tenta de hocher la tête.

— Épousez-moi, Lucy, insista-t-il. Épousez-moi !

— Oui, souffla-t-elle. Oui ! Oh, oui !

— Je vous rendrai heureuse, promit-il en se redressant pour l'enlacer. Je vous en fais le serment.

— Je n'ai nul besoin de serment, souffla-t-elle en battant des paupières pour refouler ses larmes. Je ne vois pas comment vous pourriez ne pas me rendre heureuse.

Il ouvrit la bouche pour lui répondre, mais fut interrompu par des coups brefs frappés à la porte.

Hyacinthe.

— Allez-y, murmura Gregory. Retournez avec ma sœur dans la salle de bal. Je vous rejoindrai tout à l'heure.

Approuvant d'un hochement de tête, Lucy rajusta sa robe en hâte.

— Mes cheveux ! chuchota-t-elle en cherchant son regard.

— Ils sont parfaits, la rassura-t-il. Vous êtes parfaite.

Elle courut à la porte.

— Vraiment ?

« Je vous aime », articula-t-il silencieusement, tandis que la lueur qui brillait dans ses yeux le lui confirmait.

Lucy ouvrit la porte. Aussitôt, Hyacinthe se rua dans la chambre.

— Dieu du Ciel, que vous êtes lents tous les deux ! Il faut redescendre tout de suite !

Elle se dirigea d'un pas vif vers la porte qui donnait sur le couloir, puis s'immobilisa brusquement et pivota sur ses talons. Son regard passa de Lucy à Gregory. Revint sur Lucy. Elle arqua un sourcil interrogateur.

— Vous ne m'avez pas sous-estimée, déclara Lucy calmement.

Hyacinthe écarquilla les yeux, puis ses lèvres se retroussèrent sur un sourire satisfait.

— Parfait.

Ça l'était, songea Lucy. Tout était vraiment parfait.

18

Où notre héroïne fait une terrible découverte.

Elle pouvait le faire.

Elle le pouvait.

Elle n’avait qu’à frapper à la porte.

Pourtant, elle demeurait là, devant le bureau de son oncle, la main levée, les doigts repliés comme si elle était prête à frapper.

Mais pas tout à fait.

Depuis combien de temps était-elle là ? Cinq minutes ? Dix ? Dans un cas comme dans l’autre, cela suffisait à faire d’elle une véritable gourde. Une couarde.

Comment était-ce possible ? Pourquoi se comportait-elle ainsi ? Chez Mlle Moss, elle avait la réputation d’être compétente et pragmatique. Elle était celle qui savait comment faire les choses. Elle n’était ni timide ni craintive.

Mais lorsqu’il était question d’oncle Robert…

Elle poussa un soupir. Ç’avait toujours été ainsi avec lui. Il était si sévère, si taciturne.

Si différent de son propre père, toujours prêt à rire.

Elle se sentait toujours incroyablement légère quand elle regagnait le pensionnat, mais lorsqu'elle rentrait à la maison, elle avait chaque fois l'impression de se retrouver dans un cocon trop étroit, sous une chape de tristesse, de silence.

Et de solitude.

Mais cette époque était révolue. Lucy inspira à fond et carra les épaules. Cette fois, elle allait dire ce qu'elle avait sur le cœur. Elle allait faire entendre sa voix !

Elle frappa.

Et attendit.

— Entrez.

— Oncle Robert, le salua-t-elle en pénétrant dans son bureau.

Il y faisait sombre malgré le soleil de cette fin d'après-midi qui entrait à l'oblique par la fenêtre.

— Lucinda, dit-il en levant brièvement les yeux de ses papiers. Qu'y a-t-il ?

— Je dois vous parler.

Il écrivit quelques mots, regarda sa feuille d'un air contrarié, puis sécha l'encre à l'aide d'un tampon buvard.

— Je t'écoute.

Lucy s'éclaircit la voix. Ce serait considérablement plus facile s'il consentait à la *regarder*. Elle trouvait très désagréable de s'adresser au sommet de son crâne.

— Oncle Robert, répéta-t-elle.

Sans cesser d'écrire, il poussa un grognement.

— *Oncle Robert.*

Sa main s'immobilisa et, enfin, il leva la tête.

— Qu'y a-t-il, Lucinda ? demanda-t-il, manifestement agacé.

— Il faut que nous ayons une discussion au sujet de lord Haselby.

Voilà. C'était dit.

— Il y a un problème ? s'enquit-il.

— Non, s'entendit-elle répondre.

Ce n'était pas vrai, mais c'est ce qu'elle répondait toujours lorsqu'on lui demandait s'il y avait un problème. Encore l'une de ces formules qu'elle prononçait machinalement, comme *Excusez-moi* ou *Je vous demande pardon*.

L'une de ces formules qu'on lui avait inculquées depuis l'enfance.

Y a-t-il un problème ?

Non, bien sûr que non. Non, ne vous souciez pas de ce que je préférerais. Non, je vous en prie, ne vous inquiétez pas pour moi.

— Lucinda ?

La voix de son oncle était sèche, presque discordante.

— Non, répéta-t-elle un peu plus fort, comme si cela pouvait lui donner du courage. Je veux dire, si, il y a un problème. Et j'ai besoin d'en discuter avec vous.

Son oncle posa sur elle un regard ennuyé.

— Oncle Robert, commença-t-elle, en ayant l'impression de traverser sur la pointe des pieds un champ plein de hérissons. Saviez-vous…

Elle se mordit la lèvre en regardant tout sauf son visage.

— C'est-à-dire, étiez-vous informé…

— Finis-en, l'interrompit-il.

— Lord Haselby, dit-elle rapidement, pressée d'en terminer. Il n'aime pas les femmes.

Pendant quelques instants, son oncle se contenta de la regarder. Puis il…

Éclata de rire.

Il *éclata de rire*.

— Oncle Robert ? demanda Lucy, dont le cœur battait la chamade. Vous le saviez ?

— Évidemment, aboya-t-il. Pourquoi crois-tu que son père soit si impatient de mettre la main sur toi ? Il sait que tu ne parleras pas.

Pourquoi ne parlerait-elle pas ?

— Tu devrais me remercier, reprit-il d'un ton hargneux, l'arrachant à ses pensées. La moitié des hommes de la bonne société sont des brutes. Je te donne au seul qui ne te harcèlera pas.

— Mais je…

— As-tu idée du nombre de femmes qui aimeraient être à ta place ?

— Là n'est pas la question, oncle Robert.

Le regard de ce dernier se fit glacial.

— Je te demande pardon ?

Lucy se raidit. L'heure – *son* heure était venue. C'était la première fois qu'elle s'opposait à son oncle, et probablement la dernière.

Elle avala péniblement sa salive, puis articula :

— Je ne souhaite pas épouser lord Haselby.

Son oncle garda le silence. Ses yeux, en revanche…

Ses yeux étincelaient de rage.

Lucy soutint son regard avec un froid détachement. Une force nouvelle, inconnue, montait en elle. Elle ne reculerait pas, elle le savait. Pas maintenant, alors que son avenir était en jeu.

Le visage de son oncle semblait taillé dans la pierre, mais ses lèvres étaient tordues en un rictus hideux. Puis, alors que Lucy commençait à craindre de ne pouvoir endurer davantage ce silence, il demanda d'un ton tranchant :

— Puis-je savoir pourquoi ?

— Je… je veux des enfants, improvisa-t-elle, s'emparant du premier prétexte qui lui venait à l'esprit.

— Oh, mais tu en auras.

Il sourit, et Lucy eut l'impression que ses veines charriaient de la glace.

— Oncle Robert ? murmura-t-elle.

— Il n'aime peut-être pas les femmes, mais il sera capable de faire ce qu'on attend de lui assez souvent pour t'engrosser. Et s'il n'y parvient pas…

Il haussa les épaules.

— Quoi ? demanda Lucy, qui sentait la panique la gagner. Que voulez-vous dire ?

— Davenport s'en chargera.

— Son père ? s'écria Lucy dans un hoquet.

— Qu'il soit issu de l'un ou de l'autre, l'enfant sera un héritier en ligne directe. C'est tout ce qui importe.

Lucy porta la main à sa bouche.

— Je ne pourrai pas. Je ne pourrai jamais !

Elle songea à lord Davenport, à son haleine fétide, à ses bajoues tremblotantes, à ses petits yeux porcins. Cet homme était cruel. Elle ignorait d'où lui venait cette certitude, mais elle savait qu'il se comporterait cruellement avec elle.

Son oncle se pencha en avant en étrécissant les yeux d'un air menaçant.

— Nous avons tous une mission à assumer dans la vie, Lucinda, et la tienne est d'être l'épouse d'un aristocrate. Ton devoir est d'offrir un héritier à ton mari. Et tu le feras, quels que soient les moyens que Davenport jugera nécessaires.

Lucy déglutit péniblement. Elle avait toujours fait ce qu'on lui demandait. Elle avait toujours accepté que le monde tourne d'une certaine façon. On pouvait trouver des arrangements avec ses rêves. Pas avec l'ordre social.

Il fallait accepter ce que la vie vous donnait et s'en contenter.

C'est ce qu'elle avait toujours dit. C'est ce qu'elle avait toujours fait.

Mais pas cette fois.

Elle regarda son oncle droit dans les yeux.

— Je refuse, déclara-t-elle d'une voix qui ne tremblait pas. Je ne l'épouserai pas.

— Qu'as-tu dit ? articula-t-il d'une voix glaciale.

— J'ai dit que…

— Je sais ce que tu as dit ! rugit-il, plaquant bruyamment les paumes sur le bureau en bondissant sur ses pieds. Comment oses-tu contester ma décision ? Je t'ai élevée et nourrie ; je t'ai donné tout ce dont tu avais besoin. Voilà dix ans que je m'occupe de ton frère et de toi, que je vous protège, alors que rien – *rien* – ne me reviendra.

— Oncle Robert… voulut-elle protester, mais elle entendait à peine sa propre voix.

Chacune des paroles qu'il avait prononcées était vraie. Il ne possédait pas cette maison, ni l'Abbaye, ni aucune des autres propriétés Fennsworth. Il n'avait rien d'autre que ce que Richard daignerait lui octroyer lorsqu'il assumerait pleinement sa position de comte.

— Je suis ton tuteur, reprit son oncle d'une voix si basse qu'elle en tremblait. Comprends-tu ? Tu vas épouser Haselby, et nous ne parlerons plus jamais de tout ceci.

Lucy fixa oncle Robert d'un regard horrifié. Elle était sa pupille depuis dix ans et, durant tout ce temps, pas une seule fois elle ne l'avait vu perdre son calme. Ses colères étaient toujours froides.

— C'est à cause de cet idiot de Bridgerton, n'est-ce pas ? vocíféra-t-il.

Il balaya de la main une pile de livres qui dégringolèrent sur le sol dans un fracas.

Lucy bondit en arrière.

— Réponds !

Elle demeura silencieuse, les yeux rivés sur son oncle qui s'avançait vers elle.

— Réponds ! tonna-t-il.

— Oui, reconnut-elle en reculant d'un pas. Comment… comment le savez-vous ?

— Tu me prends pour un imbécile ? Sa mère et sa sœur qui viennent *toutes les deux* me solliciter le même jour pour que je leur accorde le plaisir de ta compagnie ?

Il jura dans sa barbe.

— Elles complotaient pour t'enlever, c'est évident !

— Vous m'avez pourtant laissée assister à ce bal.

— Parce que sa sœur est duchesse, pauvre sotte ! Même Davenport était d'accord pour que tu t'y rendes.

— Mais…

— Nom de Dieu ! jura son oncle. Je n'arrive pas à croire que tu sois aussi stupide ! T'a-t-il seulement promis le mariage ? Ne me dis pas que tu es prête à refuser l'héritier d'un comte pour la *possibilité* d'épouser le quatrième fils d'un vicomte ?

— Si, murmura Lucy.

Son oncle dut voir sa détermination sur son visage, car il pâlit.

— Qu'as-tu fait ? demanda-t-il. L'as-tu laissé te toucher ?

Au souvenir de leur baiser, elle rougit.

— Espèce de dinde ! siffla-t-il. Tu as de la chance que Haselby soit incapable de distinguer une vierge d'une traînée !

— Oncle Robert ! s'écria Lucy, choquée.

Elle n'était pas hardie au point de le laisser croire sans ciller qu'elle avait perdu sa vertu.

— Jamais je ne… Je n’ai pas… Comment pouvez-vous penser cela de moi ?

— Parce que tu te conduis comme une fichue écervelée, répliqua-t-il. À partir de cette minute, tu ne quitteras cette maison que pour te rendre à ton mariage. Et si je dois poster des gardes devant la porte de ta chambre, je n’hésiterai pas.

— Non ! s’écria Lucy. Vous ne pouvez pas m’infliger cela ? En quoi est-ce si important ? Nous n’avons pas besoin de leur argent. Nous n’avons pas besoin de leurs relations. Pourquoi ne pourrais-je pas me marier par amour ?

Tout d’abord, son oncle ne réagit pas. N’eût été la veine qui pulsait furieusement sur sa tempe, il aurait semblé comme pétrifié. Puis, alors que Lucy se risquait à respirer de nouveau, il proféra un juron, plongea en avant et la plaqua contre le mur.

— Oncle Robert ! gémit-elle.

La main sur son menton, il la força à basculer la tête en arrière. Elle tenta d’avaler sa salive, mais son cou était si tendu que c’était impossible.

— Non, articula-t-elle d’une voix à peine audible. S’il vous plaît… Arrêtez !

Il poussa davantage, son poignet appuyant douloureusement sur son cou.

— Tu vas épouser Haselby, siffla-t-il. Tu vas l’épouser, et je vais te dire pourquoi.

Muette d’effroi, Lucy ne put que le regarder.

— Ma chère Lucinda, figure-toi que tu te trouves être le dernier versement d’une très ancienne dette envers Davenport.

— De quoi parlez-vous ? murmura-t-elle.

— De chantage, répondit son oncle d’un ton sinistre. Voilà des années que nous payons Davenport.

— Pourquoi ?

Quel crime avaient-ils commis pour subir une telle infamie ?

— Ton père, répondit son oncle en esquissant une grimace ironique, le très aimé huitième comte de Fennsworth, était un traître.

Lucy émit un hoquet de stupeur, la gorge soudain nouée. Cela ne pouvait pas être vrai. Elle aurait pu croire à une aventure extraconjugale, ou même à un enfant illégitime, mais la trahison ? Juste Ciel, non !

— Oncle Robert, il doit y avoir une erreur, tenta-t-elle de le raisonner. C'est un malentendu. Mon père… Ce n'était pas un traître.

— Oh, je t'assure que si, et Davenport le sait très bien.

Lucy se remémora son père – grand, séduisant, le regard rieur. Il dépensait certes sans compter, elle s'en était aperçue très jeune, mais ce n'était pas un traître. C'était impossible. C'était un homme d'honneur, un véritable gentleman, elle s'en souvenait. Il en avait l'allure et le discours.

— Vous mentez, déclara-t-elle, et les mots lui brûlèrent les lèvres. Ou on vous a mal informé.

— Il y a des preuves, rétorqua son oncle.

Il la libéra abruptement pour aller se servir un verre de cognac. En ayant avalé une longue gorgée, il ajouta :

— Et Davenport les possède.

— D'où les tient-il ?

— Je l'ignore, dit-il sèchement. Je sais juste qu'il les a. Je les ai vues.

Lucy referma les bras autour d'elle pour s'empêcher de trembler.

— Quelle sorte de preuves ?

— Des lettres, répondit-il sombrement. Écrites de la main de ton père.

— Ce sont peut-être des faux.

— Elles portent son sceau ! tonna-t-il en reposant si brutalement son verre qu'une partie du contenu en jaillit et retomba sur le bureau. Tu crois que j'aurais accepté de telles affirmations sans m'assurer de leur véracité ? Ces lettres comportent des informations, des détails dont seul ton père pouvait être informé. Tu penses que j'aurais cédé au chantage de Davenport depuis toutes ces années s'il y avait eu une seule chance qu'il mente ?

Lucy secoua la tête. Son oncle avait bien des défauts, mais il n'était pas stupide.

— Il est venu me voir six mois après la mort de ton père. Et depuis, je le paye.

— Pourquoi moi ? demanda-t-elle.

Il émit un petit ricanement amer.

— Parce que tu feras une épouse parfaite, respectable et obéissante. Tu compenseras les déficiences de Haselby. Il fallait que Davenport marie ce garçon, et il avait besoin d'une famille qui ne parlerait pas.

Il lui décocha un regard neutre.

— Or, nous ne parlerons pas. Nous ne le pouvons pas, et il le sait.

Elle acquiesça d'un signe de tête. Jamais elle ne soufflerait mot de tout cela, qu'elle soit ou non l'épouse de Haselby. Elle aimait bien cet homme. Elle n'avait aucune envie de lui rendre la vie difficile. Mais elle ne souhaitait pas non plus être sa femme.

— Si tu n'épouses pas Haselby, poursuivit lentement son oncle, c'est toute la famille Abernathy qui sera ruinée. Tu comprends ?

Lucy se figea.

— Nous ne sommes pas en train de parler d'une erreur de jeunesse, d'une Bohémienne dans l'arbre généalogique. Ton père s'est rendu coupable de haute trahison. Il a vendu des secrets d'État aux

Français et les a transmis à des espions qui se faisaient passer pour de simples contrebandiers effectuant leur trafic sur la côte.

— Pourquoi ? murmura Lucy. Nous n'avions pas besoin d'argent.

— D'où crois-tu qu'il venait, cet argent ? répliqua son oncle. Et ton père…

Il laissa échapper un juron entre ses dents.

— Ton père a toujours eu le goût du risque. Il a sans doute agi ainsi pour le frisson. J'espère que tu apprécies l'ironie de la situation ! Toute notre famille menacée parce que ton père voulait goûter à l'aventure !

— Père n'était pas ainsi, protesta Lucy.

En son for intérieur, pourtant, ses certitudes commençaient à se lézarder. Elle n'avait que huit ans lorsque son père avait été assassiné à Londres par un voleur. On lui avait dit qu'il avait voulu prendre la défense d'une dame, mais si cela aussi, c'était un mensonge ? Sa mort était-elle la conséquence de sa traîtrise ? Certes, c'était son père, mais que savait-elle vraiment de lui ?

Son oncle ne parut pas avoir entendu sa remarque.

— Si tu n'épouses pas Haselby, reprit-il, détachant chaque syllabe, Davenport révélera la vérité sur ton père, et tu attireras l'opprobre sur toute la maison Fennsworth.

Lucy secoua la tête. Il devait sûrement exister une autre solution. Tout ne pouvait pas reposer sur ses seules épaules.

— Tu n'y crois pas ? demanda oncle Robert avec un rire méprisant. Qui souffrira, à ton avis, Lucinda ? Toi ? Ma foi, oui, je suppose, mais nous pourrons toujours t'envoyer moisir dans une école où tu travailleras comme professeur. Tu aimeras sans doute cela.

Sans la quitter du regard, il fit quelques pas dans sa direction.

— Seulement, pense à ton frère. Quel prix paiera-t-il en tant que fils d'un traître reconnu ? Il est plus que probable que le roi lui retirera son titre. Ainsi qu'une grande partie de sa fortune.

— Non ! s'écria Lucy.

Non. Elle refusait de croire une chose pareille. Richard n'avait rien fait de mal. On ne pouvait lui reprocher les fautes de son père.

Elle se laissa tomber lourdement sur un siège, s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses pensées et dans ses émotions.

Haute trahison. Comment son père avait-il pu commettre un tel crime ? Cela contredisait toutes les valeurs en lesquelles elle avait appris à croire. Son père n'aimait-il pas l'Angleterre ? Ne lui avait-il pas affirmé que les Abernathy avaient un devoir sacré envers leur pays ?

Ou bien était-ce oncle Robert qui le lui avait dit ? Lucy ferma ses yeux, essayant de se rappeler. Quelqu'un le lui avait dit. Elle en était certaine. Elle se tenait devant le portrait du premier comte de Fennsworth. Elle se souvenait de l'odeur qui flottait dans l'air, des paroles exactes… Bonté divine, elle se souvenait de *tout*, sauf de la personne qui les avait prononcées !

Rouvrant les paupières, elle regarda son oncle. C'était sans doute lui. C'était bien le genre de déclaration qu'il faisait. Il ne daignait pas souvent lui adresser la parole, mais lorsque c'était le cas, le devoir était l'un de ses sujets de prédilection.

Seigneur, comment son père avait-il pu vendre des secrets d'État à Napoléon ! Mettre en danger des milliers de soldats anglais ! Peut-être même…

Son estomac se noua. Dieu du Ciel, il était peut-être même responsable de leur mort ! Qui savait ce qu'il avait révélé à l'ennemi, et combien de vies humaines cela avait coûté ?

— Tout dépend de toi, Lucinda, fit son oncle. Tu es la seule à pouvoir mettre un terme à tout ceci.

Elle le regarda sans comprendre.

— Que voulez-vous dire ?

— Une fois que tu porteras le nom de Davenport, aucun chantage ne sera plus possible. La honte qu'une révélation attirerait sur nous éclabousserait également Haselby et son père.

Il se dirigea vers la fenêtre et s'appuya pesamment sur le rebord pour regarder dehors.

— Après dix ans de cauchemar, je serai… *nous serons* enfin libres.

Lucy ne dit rien. Il n'y avait rien à dire. Son oncle lui lança un coup d'œil par-dessus son épaule, pivota sur ses talons et se dirigea vers elle les yeux fixés sur son visage.

— Je vois que tu as enfin saisi la gravité de la situation, reprit-il.

Elle lui adressa un regard désespéré. Il n'y avait nulle trace de compassion sur son visage. Ni sympathie, ni affection. Rien que le masque froid du devoir. Il avait fait ce qu'on attendait de lui, et elle aurait agi de même.

Elle songea à Gregory. À son expression lorsqu'il lui avait demandé de l'épouser. Il l'aimait. Elle ignorait par quel miracle une telle chose était possible, mais il l'aimait.

Et elle l'aimait.

Dieu du Ciel, c'était presque drôle ! Elle qui s'était toujours moquée de l'amour romantique, elle y avait succombé. Elle était tombée amoureuse, éperdument, totalement – au point de renier tout ce en quoi elle avait cru jusqu'alors. Pour Gregory, elle n'aurait pas hésité à affronter le scandale et le déshonneur. Pour lui, elle aurait allègrement bravé les rumeurs, les ragots, les sous-entendus.

Elle qui ne supportait pas de voir ses chaussures rangées de travers dans son armoire, elle était prête à éconduire le fils d'un

comte quatre jours avant le mariage ! Si ce n'était pas de l'amour, elle ignorait ce que c'était.

Ou plutôt ce que cela avait été. Car à présent, tout était terminé. Ses rêves, ses espoirs, les risques qu'elle avait été prête à courir… tout cela appartenait au passé.

Elle n'avait pas le choix. Si elle défiait lord Davenport, sa famille serait ruinée. Elle songea à Richard et à Hermione, si heureux, si épris l'un de l'autre. Comment pouvait-elle les condamner à une vie de honte et de pauvreté ?

Si elle épousait Haselby, sa vie ne serait peut-être pas ce qu'elle aurait souhaité, mais elle ne souffrirait pas. Haselby était raisonnable. Il était gentil. Si elle l'en suppliait, il la protégerait sûrement contre son père. Et son existence serait…

Confortable.

Tranquille.

Bien plus que celle de Richard et d'Hermione si le crime de leur père était rendu public. Son sacrifice n'était rien comparé à ce que sa famille devrait endurer si elle refusait.

N'était-ce pas ce qu'elle souhaitait autrefois, une existence tranquille et confortable ? Ne pouvait-elle s'efforcer de le vouloir de nouveau ?

— Je l'épouserai, articula-t-elle en tournant vers la fenêtre un regard perdu.

Il pleuvait. Quand la pluie avait-elle commencé à tomber ?

— Bien.

Lucy demeura immobile sur sa chaise. Elle sentit son énergie la quitter lentement, s'écouler de son corps goutte à goutte. Dieu qu'elle était lasse ! À bout de forces.

Elle aurait voulu pleurer, mais les larmes refusaient de couler. Même une fois qu'elle eut regagné sa chambre, ses yeux restèrent

secs.

Le lendemain, lorsque le majordome lui demanda si elle acceptait de recevoir M. Bridgerton, elle refusa. Sans pleurer.

Le surlendemain, lorsqu'elle éconduisit de nouveau Gregory, elle ne pleura pas non plus.

Mais le jour suivant, après avoir passé vingt-quatre heures à tenir sa carte de visite entre les mains, à suivre doucement du bout de l'index chaque lettre de son nom – *L'Honorable Gregory Bridgerton* –, elles commencèrent à se manifester, lui brûlant les paupières.

Puis elle le vit, debout sur le trottoir, les yeux levés vers la façade de Fennsworth House.

Il la vit aussi, car il ouvrit de grands yeux et se raidit visiblement. Elle perçut son étonnement et sa colère.

Elle laissa vivement retomber le rideau. Puis elle demeura là, tremblant de tous ses membres, incapable de bouger, les pieds comme rivés au sol. C'est alors qu'elle la sentit monter de nouveau en elle… cette effrayante vague de panique qui prenait sa source dans son ventre.

C'était injuste. Tout cela était tellement injuste. Et cependant, elle savait qu'elle faisait son devoir.

Les muscles rigides, le souffle court, le cœur douloureusement serré, elle fixa sans les voir les rideaux qui s'agitaient doucement. Elle resta là sans bouger jusqu'à ce que tout s'estompe lentement autour d'elle.

Puis elle réussit, elle n'aurait su dire comment, à gagner son lit et à s'y étendre.

Et les larmes jaillirent enfin.

19

Où notre héros prend la situation – ainsi que notre héroïne – en main.

Lorsque le vendredi arriva, Gregory était désespéré.

À trois reprises, il s'était rendu à Fennsworth House. Chaque fois, on l'avait éconduit.

Il perdait du temps.

Ils perdaient du temps.

Bon sang, que se passait-il ? Même si son oncle avait refusé d'annuler le mariage – il avait assurément été furieux qu'elle renonce à un futur comte ! –, Lucy aurait essayé de le contacter.

Elle l'aimait.

Il le savait tout comme il savait que la Terre était ronde, que les yeux de Lucy étaient bleus, ou que deux et deux feraient *toujours* quatre.

Lucy l'aimait, et son amour n'était pas feint. Elle était incapable de feindre.

Elle ne lui aurait pas menti – pas sur une question aussi grave.

Par conséquent, quelque chose n'allait pas. C'était la seule explication possible.

Il l’avait cherchée au parc, avait attendu des heures sur le banc où elle avait coutume de nourrir les pigeons, mais elle n’était pas venue. Il avait surveillé sa porte dans l’espoir de l’intercepter lorsqu’elle irait faire une course, mais elle ne s’était pas aventurée dehors.

Ce n’est qu’après avoir été éconduit pour la troisième fois qu’il l’avait vue. Ou plutôt entraperçue à une fenêtre, car elle avait laissé prestement retomber le rideau. Mais cela lui avait suffi. Il n’avait certes pu distinguer son visage – du moins pas assez pour déchiffrer son expression –, mais il y avait quelque chose dans sa façon de se mouvoir, le geste précipité, presque affolé, avec lequel elle avait rabattu le voilage.

Il y avait de toute évidence un problème.

Était-elle retenue contre sa volonté ? L’avait-on droguée ? Gregory passa frénétiquement en revue toutes les hypothèses, chacune plus alarmante que la précédente.

On était à présent vendredi soir. Elle se mariait dans moins de douze heures. Et il n’avait pas entendu une seule rumeur, pas même l’écho d’un murmure concernant l’annulation du mariage Haselby-Abernathy. S’il y avait des soupçons, Hyacinthe, à tout le moins, lui en aurait parlé. Elle était au courant de tout – en général avant même les principaux intéressés.

Adossé à un tronc d’arbre, dans le square situé en face, Gregory scrutait la façade de Fennsworth House. Cette fenêtre était-elle celle de la chambre de Lucy ? Était-ce à celle-ci qu’il l’avait vue un peu plus tôt ce jour-là ? On ne distinguait aucune lueur, mais les rideaux devaient être épais. Ou peut-être Lucy était-elle déjà couchée. Il était tard.

Et elle se mariait le lendemain matin.

Dieu du Ciel !

Il ne pouvait la laisser épouser Haselby. C'était impossible. S'il avait une certitude, c'était que Lucinda Abernathy et lui étaient faits l'un pour l'autre. C'était son visage qu'il était censé contempler chaque matin, de l'autre côté de la table du petit déjeuner.

Il émit un petit reniflement ironique, une sorte de rire nerveux, désespéré, seule alternative aux larmes. Lucy devait l'épouser. Ne serait-ce que pour partager avec lui ses petits déjeuners pantagruéliques.

Il regarda de nouveau sa fenêtre.

Ou plutôt, ce qu'il espérait être sa fenêtre. Avec sa chance, il s'agissait peut-être du cabinet de toilette des domestiques.

Il n'aurait su dire depuis combien de temps il était là. Pour la première fois de sa vie, il se sentait complètement impuissant, aussi, le fait de regarder cette maudite fenêtre lui donnait-elle l'impression de maîtriser au moins quelque chose.

Il songea à sa vie. Elle était facile, à n'en pas douter. Une relative aisance financière, une famille aimante, quantité d'amis. Il était en bonne santé, il avait toute sa tête et, jusqu'à son échec avec Mlle Watson, il possédait une foi inébranlable en ses capacités de jugement. Il n'était peut-être pas le plus discipliné des hommes, et sans doute aurait-il dû prêter plus attention à ces questions sur lesquelles Anthony aimait tant insister, mais il connaissait la différence entre le bien et le mal, et il *savait* qu'il était destiné à mener une vie heureuse et paisible.

C'était dans sa nature, tout simplement.

Il n'était pas porté à la mélancolie, ni aux crises de colère.

Et jamais il n'avait été obligé de travailler dur.

Pensif, il leva les yeux vers la fenêtre.

Il était devenu suffisant. Tellement sûr que tout se passerait bien pour lui qu'il n'avait pas cru – ne croyait *toujours* pas – qu'il pourrait

ne pas obtenir ce qu'il souhaitait.

Il avait demandé la main de Lucy. Elle avait dit oui.

Certes, elle avait été promise à Haselby, et l'était toujours, du reste. Mais le véritable amour n'était-il pas supposé triompher de tous les obstacles ? N'en avait-il pas été ainsi pour ses frères et sœurs ? Pourquoi le sort s'acharnait-il ainsi contre lui ?

Il songea à sa mère, et à son expression lorsqu'elle avait si subtilement analysé son caractère. Elle avait presque tout deviné, se rendit-il compte.

Presque.

Il était vrai qu'il n'avait jamais eu à travailler dur. Mais ce n'était qu'une partie de l'histoire. Il n'était pas indolent. Il pouvait se donner beaucoup de mal, à condition…

À condition d'avoir une bonne raison.

Il regarda la fenêtre.

À présent, il avait une raison.

Il avait attendu. Il avait attendu que Lucy convainque son oncle de la libérer de son engagement. Il avait attendu que les pièces du puzzle de sa vie s'assemblent afin qu'il puisse placer la dernière en poussant un « ah ah ! » triomphal.

Il avait attendu.

L'amour. La vocation.

La clairvoyance – cet instant où il saurait exactement comment procéder.

Il était temps de cesser d'attendre. D'oublier le destin et la fatalité.

Il était temps d'agir. De travailler.

Sans ménager sa peine.

Personne n'allait lui tendre la dernière pièce du puzzle. Il allait devoir la trouver lui-même.

Il fallait qu'il voie Lucy. Maintenant, puisqu'on lui avait interdit de la voir de manière plus conventionnelle.

Il traversa la rue et contourna la maison par l'arrière. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient soigneusement fermées et l'obscurité régnait. Quelques rideaux s'agitaient dans la brise nocturne au niveau des étages supérieurs, mais Gregory ne pouvait escalader le mur sans risquer de se rompre le cou.

Il regarda autour de lui pour évaluer la situation. Sur la gauche, la rue. Sur la droite, l'allée menant aux écuries. Et devant lui…

L'entrée des domestiques.

Il la considéra, songeur. Après tout, pourquoi pas ?

Il s'avança, posa la main sur la poignée de la porte.

Elle tourna.

Gregory retint de justesse un éclat de rire. Tout à coup, il croyait de nouveau – enfin, peut-être juste un peu – à la fatalité, au destin et autres billevesées. Cela ne devait pas arriver souvent. Un domestique avait dû se faufiler à l'extérieur, peut-être pour un rendez-vous amoureux. Si cette porte n'était pas verrouillée, c'était manifestement un signe que Gregory devait entrer.

Ou qu'il n'avait pas toute sa raison.

Il décida de croire au destin.

Après avoir refermé le battant sans un bruit, il attendit quelques instants que ses yeux s'accoutument à l'obscurité. Il se trouvait apparemment dans un grand cellier avec, à sa droite, une ouverture sur les cuisines. Il était plus que probable que certains des domestiques, les plus bas dans la hiérarchie, dormaient non loin de là. Aussi se débarrassa-t-il de ses bottes, qu'il garda à la main avant de s'aventurer plus avant dans la maison.

En chaussettes, il gravit l'escalier de service sur la pointe des pieds. Il fit halte sur le palier et réfléchit avant de s'engager dans le

couloir, retrouvant soudain la raison.

À quoi diable pensait-il ? Il n'avait pas la moindre idée de ce qui pouvait arriver s'il était surpris ici. Était-il en infraction avec la loi ? Probablement. Il ne voyait pas comment il pouvait ne pas l'être. Et même si, en tant que frère d'un vicomte, il échapperait aux galères, on n'effacerait pas de sitôt son ardoise, la demeure qu'il visitait étant tout de même celle d'un comte.

Oui, mais il fallait qu'il voie Lucy. Il en avait plus qu'assez d'attendre.

Il s'attarda un instant sur le palier, le temps de s'orienter, puis se dirigea vers l'avant de la demeure. Il y avait deux portes à l'extrémité. Il s'immobilisa, essayant de se souvenir de la disposition de la façade, puis s'approcha de celle de gauche. Si Lucy était bel et bien dans sa chambre lorsqu'il l'avait aperçue, alors il s'agissait de la bonne porte. Sinon…

Eh bien, il ignorait ce qui se passerait. Il refusa de songer qu'il était en train de rôder dans l'hôtel particulier du comte de Fennsworth, à minuit passé…

Il tourna lentement la poignée, et laissa échapper un soupir de soulagement en constatant qu'elle ne grinçait ni ne cliquetait. Entrouvrant le battant, il se faufila par l'étroite ouverture et referma derrière lui.

La chambre était plongée dans la pénombre. Au bout d'un moment, ses yeux s'accoutumant à l'obscurité, Gregory distingua les contours de plusieurs meubles – une coiffeuse, une armoire…

Un lit.

C'était un modèle imposant, avec un baldaquin fermé sur les quatre côtés par des tentures. Si quelqu'un s'y trouvait, il ne faisait pas de bruit – ni ronflements ni soupirs, rien.

« C’était ainsi que Lucy devait dormir », songea-t-il soudain. D’un sommeil lourd. Sa Lucy n’était pas une fleur de serre, et elle ne devait rien tolérer de moins qu’une bonne nuit de repos. Si étrange que cela paraisse, il en avait la certitude.

Il la *connaissait*. Il la connaissait vraiment, au-delà des détails habituels. En vérité, il ne savait rien des détails habituels. Il ignorait quelle était sa couleur favorite. De même, il aurait été incapable de dire quel était son animal ou son plat préféré.

Au demeurant, peu importait qu’il ne sache pas si elle aimait davantage le rose que le bleu, le noir ou le violet. Il connaissait son cœur. Et il le voulait pour lui seul.

Par conséquent, il ne pouvait la laisser en épouser un autre que lui.

Avec mille précautions, il écarta le rideau.

Il n’y avait personne.

Gregory étouffa un juron. Puis il s’aperçut que les draps étaient froissés et que l’oreiller formait un creux. Comme si l’occupant du lit venait de le quitter.

Il pivota, juste à temps pour voir un bougeoir fendre les airs dans sa direction.

Laissant échapper un grognement, il se baissa, mais pas assez vite pour éviter un coup sur la tempe. Il jura de nouveau, cette fois à voix haute, et c’est alors qu’il entendit :

— Gregory ?

Il cilla.

— Lucy ?

Elle se rua vers lui.

— Que faites-vous ici ?

Il désigna le lit d’un geste impatient.

— Pourquoi ne dormez-vous pas ?

— Parce que je me marie demain.

— Eh bien, c'est aussi pour cela que je suis ici.

Elle le fixa en silence, comme si sa présence était si incongrue qu'elle ne savait comment réagir.

— Je vous ai pris pour un intrus, avoua-t-elle enfin, en désignant le bougeoir.

— Sans vouloir trop insister, murmura-t-il avec un demi-sourire, c'est le cas.

L'espace d'un instant, il crut qu'elle allait répondre à son sourire, mais elle se contenta de croiser les bras sur sa poitrine et de murmurer :

— Vous devez partir. Tout de suite.

— Pas tant que nous n'aurons pas parlé.

Elle regarda un point au-delà de l'épaule de Gregory.

— Il n'y a rien à dire.

— Même pas « Je vous aime » ?

— Ne dites pas cela, souffla-t-elle.

Il fit un pas vers elle.

— Je vous aime.

— Gregory, je vous en prie.

Il continua d'approcher.

— Je vous aime, répéta-t-il.

Elle prit une profonde inspiration et redressa les épaules.

— J'épouse lord Haselby demain.

— Non, rectifia-t-il, vous ne l'épousez pas.

Elle entrouvrit les lèvres.

Il s'empara de sa main. Elle ne tenta pas de se libérer.

— Lucy, chuchota-t-il.

Elle ferma les yeux.

— Soyez ma femme.

Elle secoua lentement la tête.

— S'il vous plaît, n'insistez pas.

L'attirant à lui, il retira le bougeoir de ses doigts tremblants.

— Soyez ma femme, Lucy Abernathy. Soyez mon épouse, mon seul amour.

Elle rouvrit les yeux, mais ne soutint son regard que quelques instants avant de tourner la tête.

— Ne rendez pas les choses plus difficiles qu'elles le sont déjà, dit-elle dans un souffle.

La douleur qui perçait dans sa voix était insupportable.

— Lucy, chuchota-t-il en lui caressant la joue, laissez-moi vous aider.

Elle secoua la tête, appuya un instant la joue contre la paume de Gregory. Cela n'avait duré qu'une seconde à peine, mais il l'avait sentie.

— Vous ne pouvez pas l'épouser, dit-il en lui soulevant le menton. Vous ne serez pas heureuse.

Elle plongea son regard brillant dans le sien. Dans la semi-pénombre, ses yeux étaient couleur de plomb, et d'une tristesse insondable. Il pouvait voir le monde entier, là, dans les profondeurs de ses iris. Tout ce qu'il avait besoin de savoir, tout ce qu'il aurait jamais besoin de savoir se trouvait là, en elle.

— Vous ne serez pas heureuse, Lucy, dit-il à mi-voix. Vous savez que vous ne le serez pas.

Elle ne parlait toujours pas. Il n'entendait que son souffle léger, un peu erratique.

— Je m'en contenterai, dit-elle finalement.

— Vous vous en contenterez ? répéta-t-il.

La main de Gregory retomba le long de son corps et il recula d'un pas.

— Vous vous en contenterez ?

Elle hocha la tête.

— Et cela vous *suffit* ?

Elle hocha de nouveau la tête, avec un peu moins de vigueur.

La colère commença à monter en lui. Elle était prête à renoncer à lui pour si peu ? Pourquoi ne se montrait-elle pas plus combative ?

Elle l’aimait, mais l’aimait-elle suffisamment ?

— C’est à cause de son titre ? voulut-il savoir. C’est si important pour vous, d’être comtesse ?

Elle attendit trop longtemps avant de répondre. Aussi sut-il qu’elle mentait lorsqu’elle répondit :

— Oui.

— Je ne vous crois pas, rétorqua-t-il.

Sa voix était méconnaissable. Blessée. Vibrante de rage. Il baissa les yeux sur ses mains et tressaillit de surprise en s’apercevant qu’il serrait toujours le bougeoir. Il avait envie de le fracasser contre le mur. Il parvint à le poser, mais ses doigts tremblaient.

— Lucy, la supplia-t-il, dites-moi ce qui se passe. Laissez-moi vous aider.

Elle évita son regard. Lorsqu’il lui prit les mains, elle se raidit, mais ne tenta pas de se dérober. Il voyait sa poitrine se soulever au rythme saccadé de son souffle.

Lui aussi se sentait oppressé.

— Je vous aime, dit-il de nouveau.

Peut-être qu’à force de le répéter, cela suffirait. Peut-être que les mots allaient emplir la pièce, envelopper Lucy, se glisser sous sa peau. Peut-être finirait-elle par comprendre que certaines choses ne peuvent être niées.

— Nous nous appartenons, reprit-il. Pour l’éternité.

Elle ferma les paupières, une seule fois, lentement. Et lorsqu'elle les rouvrit, elle semblait anéantie.

— S'il vous plaît, ne dites pas cela, fit-elle d'une voix hachée en détournant le visage. Dites ce que vous voulez, mais pas cela.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est vrai.

Le souffle coupé, Gregory l'attira à lui d'un mouvement fluide. Ce n'était pas une étreinte, pas tout à fait. Leurs doigts étaient entrelacés, leurs bras pliés de sorte que leurs mains se rejoignaient à la hauteur de leurs épaules.

Il chuchota son prénom.

Elle entrouvrit les lèvres.

Il l'appela de nouveau, doucement.

Elle demeura parfaitement immobile, respirant à peine. Gregory était tout proche, mais il ne la touchait pas. Pourtant, elle percevait sa chaleur, qui emplissait l'espace entre eux, traversait sa chemise de nuit, courait sur sa peau.

Elle fut parcourue d'un frisson.

— Laissez-moi vous embrasser, murmura-t-il. Juste une fois. Laissez-moi vous embrasser une seule fois, et si vous m'ordonnez de partir, je jure de vous obéir.

Lucy se sentit dériver lentement, inexorablement, dans une douce brume d'amour et de désir, où le bien et le mal devenaient difficiles à distinguer.

Elle l'aimait. Elle l'aimait de toute son âme, mais il ne pouvait être à elle. Son cœur battait la chamade, elle avait du mal à respirer, et sa seule pensée était qu'elle ne vivrait plus jamais cela. Plus jamais personne ne la regarderait comme le faisait Gregory en cet instant. Dans quelques heures, elle serait l'épouse d'un homme qui n'aurait même pas envie de l'embrasser.

Elle ne ressentirait plus cette étrange sensation au plus secret de sa féminité, cette sourde pulsation au creux de son corps. C'était la dernière fois qu'elle regardait les lèvres d'un homme en brûlant d'impatience qu'elles se posent sur les siennes.

Dieu qu'elle le désirait ! Qu'elle désirait *cela*. Avant qu'il soit trop tard.

Et il l'aimait. Il l'aimait ! Il le lui avait dit, et même si elle avait encore du mal à le croire, elle le croyait, *lui*.

Elle s'humecta les lèvres.

— Lucy, murmura-t-il, et c'était tout à la fois une question, une évidence et une supplique.

Elle hocha la tête. Et parce qu'elle savait qu'elle ne pouvait pas plus se mentir à elle-même qu'à lui, elle chuchota :

— Embrassez-moi.

Elle ne pourrait pas nier, plus tard. Elle ne pourrait pas prétendre que, aveuglée par la passion, elle avait perdu la tête. C'était sa décision. Elle l'avait prise librement.

Pendant un instant, Gregory ne bougea pas, mais elle savait qu'il l'avait entendue. Il prit une inspiration saccadée et plongea son regard dans le sien.

— Lucy, dit-il d'une voix si rauque qu'elle crut défaillir.

Il posa les lèvres dans le petit creux sous son oreille.

— Lucy…

Elle avait envie de lui murmurer quelque chose en retour, mais s'en trouva incapable. Elle avait déjà dû rassembler ses forces rien que pour lui demander de l'embrasser.

— Je vous aime, chuchota-t-il en laissant ses lèvres courir le long de son cou jusqu'à la naissance de sa gorge. Je vous aime. Je vous aime.

C'étaient les mots les plus merveilleux et les plus douloureux, les plus magnifiques et les plus terribles qu'il aurait pu lui dire. Elle avait envie de pleurer – de bonheur et de chagrin tout à la fois.

De plaisir et de souffrance mêlés.

Alors elle comprit, pour la première fois de sa vie, quelle joie amère on pouvait ressentir à ne penser qu'à soi. Elle ne devrait pas faire cela. Elle le savait, de même qu'elle savait qu'il allait probablement en déduire qu'elle était prête à renoncer à Haselby.

Elle était en train de lui mentir. Aussi sûrement qu'en paroles.

Seulement, c'était plus fort qu'elle.

Cette nuit lui appartenait. Le bonheur était à portée de main. Elle aurait ensuite une vie entière pour s'en souvenir.

Enhardie par l'incendie qui grondait en elle, elle prit le visage de Gregory entre ses mains pour l'attirer à elle et pressa ses lèvres sur les siennes avec passion. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle faisait – il devait exister des règles à ce jeu-là –, mais elle n'en avait cure. Elle voulait juste l'embrasser, ne pouvait s'en empêcher.

Il referma les mains sur ses hanches, ses paumes brûlantes à travers la fine étoffe de sa chemise de nuit. Puis glissa sur les rondeurs de ses fesses, qu'il pétrit doucement avant de les prendre en coupe. À présent, il n'y avait plus d'espace entre eux. Elle eut l'impression de tomber, et s'aperçut soudain qu'ils étaient sur le lit. Elle était étendue sur le dos, et il pesait sur elle de tout son poids, son corps chaud et délicieusement viril.

Elle se sentait femme.

Une déesse.

— Gregory ! gémit-elle en plongeant les doigts dans ses cheveux.

Il se figea, et elle comprit qu'il attendait davantage.

— Je vous aime, murmura-t-elle parce que c'était vrai, et qu'elle avait besoin que quelque chose le soit.

Demain, elle se haïrait. Demain, elle le trahirait, mais au moins, cette nuit, elle ne mentirait pas.

— Je vous veux, reprit-elle lorsqu'il releva la tête pour la regarder.

Il la scruta longuement, intensément, et elle devina qu'il lui offrait une dernière chance de se rétracter.

— Je vous veux, répéta-t-elle, parce qu'elle le désirait au-delà des mots.

Elle voulait qu'il l'embrasse, qu'il la prenne, et qu'il oublie qu'elle n'était pas en train de lui faire des promesses qu'elle ne pourrait tenir.

— Lu…

Elle posa un doigt sur sa bouche pour le faire taire et chuchota :

— Je veux vous appartenir. Cette nuit.

Il fut secoué d'un frisson, poussa un profond soupir. Elle l'entendit marmonner quelque chose, peut-être son prénom, puis il s'empara de ses lèvres pour un baiser torride, qui l'embrasa et la consuma, jusqu'à ce qu'elle ne puisse faire autrement que d'onduler sous lui. Elle glissa ses mains sur son cou, puis sous sa veste, cherchant désespérément la chaleur de sa peau. Marmonnant un juron d'une voix enrouée, il se redressa, à califourchon sur elle, et arracha sa veste et sa cravate.

Ouvrant de grands yeux, elle le regarda se débarrasser de sa chemise avec une frénésie qui ne faisait que trahir l'intensité de son désir.

Manifestement, si elle ne maîtrisait plus rien, lui non plus. Il était autant qu'elle l'esclave de la passion qui les emportait.

Il jeta sa chemise au loin. Lucy laissa échapper un petit hoquet de surprise en découvrant son torse puissamment musclé.

Il était beau ! Elle n'aurait jamais imaginé qu'un homme puisse être beau, mais elle ne trouvait pas d'autre mot pour le décrire. Tendant la main, elle la posa très doucement sur son torse. En percevant la sourde pulsation de son sang, elle fit mine de la retirer.

— Non, dit-il en l'en empêchant.

Entremêlant ses doigts aux siens, il ramena sa main sur son cœur et chercha son regard.

Elle ne put détourner les yeux.

Puis il fut de nouveau sur elle, son corps dur et brûlant, ses mains se promenant un peu partout, et ses lèvres s'aventurant là où ses mains n'étaient pas. Soudain, elle s'aperçut que sa chemise de nuit… ne couvrait plus grand-chose de son anatomie. Elle était remontée en paquet autour de sa taille. Et il la touchait… non pas *là*, mais tout près, lui effleurant le ventre en une caresse affolante.

— Gregory, gémit-elle comme sa main se refermait sur son sein.

Il entreprit de le presser doucement, puis d'en titiller la pointe et…

Ô Seigneur ! Comment était-il possible qu'elle ressente sa caresse *là* ?

Elle se cambra sous lui, s'efforça de se rapprocher de lui. Elle avait besoin de quelque chose qu'elle ne savait nommer, quelque chose qui l'emplirait, la comblerait.

Il tira sur sa chemise de nuit, la fit passer par-dessus sa tête, la laissant scandaleusement nue. Elle leva instinctivement la main pour se couvrir, mais il lui agrippa le poignet et le pressa contre son torse. Il la chevauchait, assis bien droit au-dessus d'elle, la contemplant comme si… comme si…

Comme si elle était belle.

Il la regardait comme les hommes regardent Hermione, sauf qu'il y avait quelque chose de plus. Plus de passion. Plus de désir.

— Lucy, murmura-t-il en caressant son sein d'une main légère. Je crois que… Je pense que…

Il secoua la tête très lentement, comme s'il ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

— J'ai attendu cet instant toute ma vie, reprit-il dans un souffle. Et je ne le savais même pas. Non, je ne le savais pas.

D'un geste empreint de douceur, elle s'empara de sa main, la porta à ses lèvres et déposa un baiser au creux de sa paume. Elle comprenait.

Le souffle de Gregory s'accéléra. Il descendit du lit, et ses mains s'activèrent sur la ceinture de son pantalon.

Elle le fixa sans mot dire.

— Je serai doux, promit-il. Je vous en fais le serment.

— Je ne suis pas inquiète, assura-t-elle avec un sourire vacillant.

Un tendre sourire étira les lèvres de Gregory en réponse.

— Vous en avez l'air.

— Je ne le suis pas, dit-elle tandis que son regard dérivait malgré elle.

Gregory rit tout bas et s'étendit près d'elle.

— Je me suis laissé dire que cela pouvait être douloureux la première fois.

— Je m'en moque.

Il laissa sa main courir lentement le long de son bras.

— Souvenez-vous que si vous avez mal, ce sera mieux ensuite.

L'étrange pulsation au creux de sa féminité se fit sentir de nouveau.

— Mieux comment ? demanda-t-elle d'une voix qu'elle ne reconnut pas.

— Plutôt mieux, d'après ce qu'on m'a dit, fit-il, sa main s'égarant vers sa hanche.

— Plutôt un peu, haleta-t-elle, ou… plutôt beaucoup ?

Il roula sur elle, peau contre peau. C'était terriblement osé.

Et absolument exquis.

— Plutôt beaucoup, répondit-il en lui mordillant délicatement le cou. Un peu plus que plutôt beaucoup, à vrai dire.

Elle sentit ses jambes s'écarter tandis qu'il se positionnait entre ses cuisses. Et soudain, il fut là, dur et brûlant, à l'orée de sa féminité. Elle se raidit. Il dut le remarquer, car il lui chuchota un tendre *chut* à l'oreille.

Puis il fit courir ses lèvres sur sa peau, traça un sillon de feu le long de son cou, au creux de son épaule, puis…

Seigneur !

Sa main se referma sur son sein, le pressa doucement, et il aspira la pointe entre ses lèvres.

Elle s'arc-bouta sous lui.

Avec un rire étouffé, il plaqua son autre main sur son épaule pour l'immobiliser et poursuivit sa délectable torture, ne s'arrêtant que pour passer à l'autre sein.

— Gregory ! gémit-elle.

Elle dérivait dans un océan de sensations pures, accueillant ses assauts avec bonheur, incapable d'expliquer, de comprendre, d'analyser quoi que ce soit. Elle ne pouvait que ressentir, et c'était l'expérience la plus effrayante et la plus bouleversante qui puisse exister.

Après un dernier baiser, il libéra son sein et approcha de nouveau son visage du sien. Son souffle était haletant, ses muscles rigides.

— Touchez-moi, dit-il d'une voix enrouée.

Elle entrouvrit les lèvres et chercha son regard.

— N'importe où, supplia-t-il.

Ce n'est qu'à cet instant que Lucy s'aperçut que ses mains étaient le long de son corps, et qu'elles serraient les draps comme si cela pouvait l'aider à ne pas perdre la tête.

— Je suis désolée, souffla-t-elle, puis elle se mordit la lèvre, et, à son grand étonnement, éclata de rire.

Il lui décocha un sourire canaille.

— Nous allons devoir vous faire perdre cette habitude, murmura-t-il.

Elle posa les mains sur son dos, l'explora timidement.

— Vous ne voulez pas de mes excuses ? demanda-t-elle.

Lorsqu'il la taquinait ou qu'il plaisantait, elle était plus à l'aise. Plus audacieuse.

— Pas pour *cela*.

De ses pieds, elle lui frotta l'arrière des jambes.

— Jamais ?

Il se mit en devoir de lui prodiguer des caresses incroyablement… impudiques.

— Voulez-vous que je vous présente des excuses ? s'enquit-il.

— Non ! s'écria-t-elle.

Il la touchait au plus intime de son corps, d'une façon qu'elle n'aurait même pas crue possible. Ç'aurait dû être le geste le plus choquant qui soit, mais ça ne l'était pas. Sous ses caresses, elle s'étirait, s'ouvrait, se tendait. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle éprouvait – elle n'aurait pu le décrire, aurait-elle eu Shakespeare à sa disposition.

Elle savait juste qu'elle en voulait davantage.

Gregory l'entraînait dans une direction inconnue. Elle se sentait comme tirée, emportée, transportée.

Et elle était plus que consentante.

— Je vous en prie, s'entendit-elle supplier. Je vous en prie…

Mais Gregory aussi semblait au-delà des mots. Il murmurait son prénom, le répétait encore et encore tandis qu'il déposait une pluie de baisers entre ses seins, qu'il glissait l'index en elle.

— *Lucy !* s'écria-t-il soudain d'une voix étranglée.

Elle venait de le toucher. Doucement, presque timidement.

Mais elle l'avait bel et bien touché. C'était sa main, sa caresse, et le feu qui couvait en lui se transforma en brasier.

— Je suis désolée, dit-elle en retirant précipitamment la main.

— Ne vous excusez *pas*, fit-il entre ses dents, non parce qu'il était en colère, mais parce qu'il pouvait à peine parler.

Il lui attrapa la main et la remit là où elle l'avait posée.

— Voyez combien je vous désire…

Son visage était à quelques centimètres de celui de Lucy, leurs souffles se mêlaient, et leurs regards étaient comme aimantés.

Ils semblaient ne plus faire qu'un.

— Je vous aime, chuchota-t-il en se hissant au-dessus d'elle.

Elle glissa la main sur les reins de Gregory.

— Moi aussi, je vous aime.

Ses yeux s'agrandirent brusquement, comme si elle était stupéfaite d'avoir dit cela.

Mais Gregory s'en moquait. Peu importait qu'elle ait voulu ou non le dire. Elle avait prononcé ces paroles, et ne pouvait plus les retirer. Elle était à lui.

Et il était à elle. Alors qu'il pressait son sexe à l'orée de son intimité, il eut l'impression d'être au bord d'un précipice. Sa vie se divisait désormais en deux parties. Avant Lucy, et après.

Il n'aimerait plus jamais une autre femme.

Il ne *pourrait* plus jamais en aimer une autre.

Pas après cela. Pas tant que Lucy marcherait sur cette Terre. Il n'y aurait plus de place pour une autre qu'elle.

Il était véritablement terrifiant, ce précipice. Terrifiant et merveilleux, et…

Il plongea.

Elle laissa échapper un petit cri étouffé, mais lorsqu'il baissa les yeux sur elle, il ne lut pas la douleur sur ses traits. Elle avait rejeté la tête en arrière et chacune de ses respirations s'accompagnait d'un petit gémissement sensuel, comme si elle ne parvenait pas à contenir la passion qui l'enflammait.

Elle enroula les jambes autour de ses hanches et creusa les reins pour venir à sa rencontre, l'incitant à continuer.

— Je ne veux pas te faire mal, souffla-t-il, alors même que son corps le suppliait de s'enfouir en elle.

Jamais il n'avait rien désiré comme il la désirait. Et cependant, jamais il ne s'était senti aussi peu avide. Cet instant était pour elle. Elle ne devait pas souffrir.

— Tu ne me fais pas mal, gémit-elle.

Alors, incapable de se retenir plus longtemps, il la pénétra d'un puissant coup de reins.

Si elle ressentit de la douleur, elle ne parut pas s'en soucier. Un cri étouffé franchit ses lèvres, et elle se cramponna à ses épaules en se cambrant sous lui.

Ivre de désir, Gregory commença à se mouvoir en elle, laissant libre cours à sa passion.

— Lucy, Lucy, Lucy… gronda-t-il.

C'était si brûlant. Si intense. Son cœur cognait dans sa poitrine, son sang se ruait dans ses veines, lui grondait aux oreilles. Il avait un mal fou à respirer.

Il essayait de se retenir, luttait et luttait encore, mais elle l'agrippait, enfonçait les ongles dans sa chair, s'arc-boutant sous lui avec assez de force pour le soulever.

Et soudain il la sentit se raidir. Ses muscles intimes se serrèrent convulsivement autour de lui. Alors, il cessa de résister.

Et l'univers vola en éclats.

— Je t’aime, gémit-il avant de s’effondrer sur elle.
Il s’était cru au-delà des mots. À tort.
Ceux-là seraient ses compagnons, désormais. Trois petits mots.
Je t’aime.
Il ne vivrait plus sans eux.
Et rien ne pouvait être plus merveilleux.

20

Où notre héros passe une très mauvaise matinée.

Plus tard, après quelques instants de sommeil, puis de passion, puis de douce torpeur et de paisible rêverie, puis encore de passion, – parce qu'ils n'avaient pas pu s'en empêcher –, il fut temps pour Gregory de partir.

Ce fut la chose la plus difficile qu'il ait jamais eu à faire. Pourtant, il se leva le cœur léger, car il savait que ce n'était pas un adieu. Ce n'était même pas un au revoir, ni rien d'aussi définitif. Mais l'heure tournait, l'aube pointerait bientôt, et même s'il avait la ferme intention d'épouser Lucy sans délai, il ne voulait pas l'exposer à l'infamie d'être surprise au lit avec lui le matin de son mariage annoncé avec un autre.

Il fallait aussi songer à Haselby. Gregory ne le connaissait pas très bien, mais il lui avait toujours fait l'effet d'un type sympathique, et il ne méritait assurément pas l'humiliation publique qui s'ensuivrait.

— Lucy, murmura-t-il en lui frottant la joue avec son nez. Il va faire bientôt jour.

Elle étouffa un bâillement et tourna la tête.

— Oui, dit-elle.

Juste « Oui ». Pas « C’est vraiment trop injuste », ni « Ça ne devrait pas se passer ainsi ». Il reconnaissait bien là sa Lucy ! Elle était pragmatique, prudente, délicieusement raisonnable, et c’était pour cela, et pour bien d’autres choses encore, qu’il l’aimait. Elle n’avait nul désir de changer le monde. Juste celui de l’embellir et de l’enchanter pour les gens qu’elle aimait.

Elle ne recherchait ni l’attention ni le scandale, ne désirait rien d’autre que la paix et la tranquillité, pourtant, elle n’avait pas hésité à se donner à lui, et elle se préparait à annuler son mariage à quelques heures de la cérémonie. Cette preuve d’amour forçait son admiration, et le rendait humble.

— Tu devrais venir avec moi, lui proposa-t-il. Maintenant. Nous pourrions partir avant que les domestiques se réveillent.

Elle arrondit ses lèvres en une expression choquée si charmante qu’il fut obligé de l’embrasser. Rapidement, car il n’avait pas le temps de se laisser emporter par la passion. Juste un baiser léger au coin de la bouche, qui ne l’empêcha pas de lui répondre par un décevant :

— Je ne peux pas.

Il s’écarta.

— Tu ne peux pas rester.

Elle secoua la tête.

— Je… je dois faire ce qu’il faut.

Il la regarda sans comprendre.

— Je dois me conduire honorablement, expliqua-t-elle.

Elle s’assit, serrant si fort les draps contre elle que ses articulations blanchirent. Elle semblait nerveuse, ce qui, supposait-il, n’était guère étonnant. Si, pour sa part, il était à l’aube d’une vie nouvelle, Lucy, en revanche…

Eh bien, elle avait encore des obstacles à franchir avant d’être « heureuse jusqu’à la fin de ses jours ».

Il lui prit la main, mais elle n'était visiblement pas réceptive. Elle n'avait certes pas tenté de se libérer ; elle donnait plutôt l'impression de ne pas avoir remarqué qu'il la touchait.

— Je ne peux pas m'enfuir et laisser lord Haselby attendre en vain à l'église.

Les mots étaient sortis à toute allure, se bousculant presque, tandis qu'elle levait vers lui un regard implorant.

Cela ne dura qu'un instant.

Elle se détourna aussitôt.

— Tu peux le comprendre, j'en suis sûre, ajouta-t-elle d'une voix douce.

Elle avait raison. C'était l'une des qualités qu'il aimait le plus chez elle. Elle ne transigeait pas sur la question du bien et du mal, sans pour autant se montrer moralisatrice ou condescendante.

— Je ne serai pas loin, dit-il.

Elle tourna vivement la tête et l'interrogea du regard.

— Tu pourrais avoir besoin de mon aide, expliqua-t-il.

— Non, ce ne sera pas la peine. Je suis certaine que je peux…

— J'insiste, coupa-t-il avec fermeté. Ce sera notre signal.

Il leva la main, doigts joints, paume tournée vers l'extérieur. Puis, d'un mouvement du poignet, il tourna la paume face à lui, et de nouveau vers l'extérieur.

— Je monterai la garde, dit-il. Si tu as besoin de mon aide, viens à la fenêtre et fais-moi signe.

Elle parut sur le point de protester, se ravisa et hocha simplement la tête.

Alors il se leva, entreprit de récupérer ses vêtements qui gisaient un peu partout sur le sol, et s'habilla en hâte.

Lucy resta assise dans le lit, le drap chastement remonté sur sa poitrine. Sa pudeur était si adorable qu'il eut envie de la taquiner. Il

se contenta toutefois de lui adresser un sourire attendri. Pour elle, cette nuit resterait décisive. Son innocence ne devait pas être source d'embarras.

Il s'approcha de la fenêtre et écarta les rideaux. L'aube n'était pas encore levée, mais il y avait ce scintillement à l'horizon, et comme une attente dans le ciel d'un bleu pourpré infiniment doux et serein. C'était si beau que Gregory fit signe à Lucy de le rejoindre. Il se détourna le temps qu'elle enfile sa chemise de nuit mais une fois qu'elle eut traversé la chambre pieds nus, il l'attira tendrement à lui, le dos contre son torse. Puis il appuya le menton sur le sommet de son crâne.

— Regarde, murmura-t-il.

La nuit semblait danser, scintiller, pétiller, comme si l'air lui-même avait compris que rien ne serait plus jamais pareil. L'aube attendait de l'autre côté de l'horizon et, déjà, l'éclat des étoiles au firmament commençait à pâlir.

Si Gregory avait pu arrêter la marche du temps, il l'aurait fait. Jamais il n'avait vécu un moment aussi magique, aussi… parfait. Tout était là, tout ce qui était bon, vrai, juste. Enfin, il comprenait la différence entre le bonheur et le bien-être, et quelle chance, quelle bénédiction c'était de jouir des deux.

Lucy le comblait. Elle faisait de sa vie tout ce qu'il avait su qu'elle pourrait être un jour.

C'était son rêve, et il se réalisait.

Soudain, alors qu'ils se tenaient là, devant la fenêtre, une étoile traversa le ciel. Elle décrivit un immense arc, et Gregory eut l'impression de l'entendre fendre les airs dans un crépitement d'étincelles.

Il eut envie d'embrasser Lucy. La vue d'un arc-en-ciel lui aurait sans doute fait le même effet, ou celle d'un trèfle à quatre feuilles, ou

même d'un simple flocon de neige se posant sur sa manche sans fondre aussitôt. Il lui était tout simplement impossible d'apprécier les petits miracles de la nature sans avoir envie d'embrasser Lucy. Il déposa un baiser dans son cou, avant de la faire pivoter entre ses bras pour lui embrasser les lèvres, puis les sourcils, et même le bout du nez.

Ainsi que ses sept taches de rousseur. Seigneur, il était fou de ses taches de rousseur !

— Je t'aime, chuchota-t-il.

Elle appuya la joue contre son torse et, d'une voix rauque, presque étranglée, elle répondit :

— Moi aussi, je t'aime.

— Tu es certaine de ne pas vouloir venir avec moi tout de suite ?

Il connaissait sa réponse, mais il ne put s'empêcher de lui poser la question.

Comme il s'y attendait, elle hocha la tête.

— Je dois me charger de cela moi-même.

— Comment ton oncle va-t-il réagir ?

— Je… ne sais pas trop.

Il recula d'un pas, la prit par les épaules et chercha son regard.

— Pourrait-il se montrer violent ?

— Non ! dit-elle, si rapidement qu'il ne put que la croire. Non, je te le promets.

— Risque-t-il de te contraindre par la force à épouser Haselby ? De t'enfermer dans ta chambre ? Dans ce cas, je ne m'en vais pas. Si tu penses que tu peux avoir besoin de mon aide, je reste ici.

Cela déclencherait un scandale plus important encore que celui qui les attendait déjà, mais si la sécurité de Lucy était en jeu…

Il ne reculerait devant rien.

— Gregory…

Il la fit taire d'un petit signe de la tête.

— Es-tu consciente que cela va absolument contre tout ce que je suis de te laisser affronter la situation sans moi ?

Elle entrouvrit les lèvres tandis que ses yeux…

Ses yeux s'emplissaient de larmes.

— Je me suis juré de toujours te protéger, enchaîna-t-il d'une voix farouche et vibrante de passion qui ne faisait que refléter ce qu'il ressentait.

Ce jour, comprit-il soudain, resterait comme celui où il était devenu un homme. Après vingt-six ans d'existence facile et, il fallait le reconnaître, sans but réel, il avait enfin trouvé un sens à sa vie.

Il savait pourquoi il était né.

— Je m'en suis fait le serment, reprit-il, et j'en prendrai l'engagement devant Dieu dès que possible. T'abandonner m'est insupportable.

Il lui prit la main, entrelaça ses doigts aux siens.

— C'est une vraie souffrance, ajouta-t-il d'une voix sourde.

Elle hocha la tête, lentement.

— Oui, mais c'est ce qu'il faut faire.

— S'il y a un problème, dit-il, si tu pressens le moindre danger, promets-moi de faire le signal. Je viendrai te chercher. Tu pourras te réfugier chez ma mère, ou n'importe laquelle de mes sœurs. Le scandale leur sera indifférent – elles ne se soucieront que de ton bonheur.

Elle avala sa salive, puis sourit, et son regard se fit nostalgique.

— Ta famille doit être merveilleuse.

Il s'empara de ses deux mains et les serra avec force.

— C'est aussi *ta* famille, désormais.

Il attendit qu'elle dise quelque chose mais elle garda le silence. Portant ses mains à ses lèvres, il les embrassa l'une après l'autre.

— Bientôt, promit-il, tout cela sera derrière nous.

Elle acquiesça, puis jeta un regard par-dessus son épaule en direction de la porte.

— Les domestiques ne vont pas tarder à se lever.

Après un dernier baiser, il s'en alla. Ses bottes à la main, il se glissa dans le couloir et repartit sur la pointe des pieds, comme il était venu.

Il faisait encore nuit lorsqu'il atteignit le square de l'autre côté de la rue. Le mariage n'aurait lieu que dans plusieurs heures, il aurait sans doute le temps de rentrer chez lui se changer.

Mais il ne voulait prendre aucun risque. Il lui avait promis de la protéger, et il ne manquerait pas à sa parole.

Puis il s'avisa qu'il n'était pas obligé de tout prendre en charge seul. Et même, qu'il ne le fallait pas. Si Lucy avait besoin de lui, il devrait se montrer efficace. Et au cas où il aurait à employer la force, il apprécierait d'être épaulé.

Il n'avait jamais sollicité l'aide de ses frères, ne leur avait jamais demandé de le tirer d'un mauvais pas. Certes, il était encore relativement jeune ; il avait bu de l'alcool, joué de l'argent, connu des femmes. Mais jamais il n'avait trop bu, ni misé plus qu'il ne possédait ni séduit des dames qui auraient mis en danger leur réputation à cause de lui.

Il n'avait pas recherché les responsabilités, mais il n'avait pas non plus été au-devant des ennuis.

Ses frères l'avaient toujours considéré comme un gamin. Encore aujourd'hui, à vingt-six ans, il les soupçonnait de ne voir en lui qu'un blanc-bec. Voilà pourquoi il n'avait jamais sollicité leur aide, ni ne s'était mis en situation d'en avoir besoin.

Jusqu'à présent.

L'un de ses frères habitait non loin de là, à quelques rues à peine. Il lui faudrait moins de vingt minutes pour faire l'aller et retour, en comptant le temps de sortir Colin de son lit.

Il venait de rouler les épaules afin de s'assouplir en vue de la course qui l'attendait lorsqu'il avisa un petit ramoneur sur le trottoir opposé. Il était très jeune – une douzaine d'années – et serait certainement content de recevoir une guinée.

Ainsi que la promesse d'une seconde s'il allait porter un message à son frère.

Quelques instants, plus tard, après avoir regardé le gamin s'éloigner en courant, Gregory regagna le square. Il n'y avait aucun endroit où s'asseoir, ni même se tenir debout, d'où il ne serait pas visible depuis Fennsworth House. Aussi grimpa-t-il dans un arbre. Il s'assit sur une grosse branche basse, s'adossa au tronc, et attendit.

Un jour, songea-t-il, il rirait de cet épisode. Lucy et lui le raconteraient à leurs petits-enfants, et tout paraîtrait très romantique et fort exaltant.

Mais pour l'instant…

Romantique, ça l'était assurément. Exaltant, un peu moins.

Il se frotta les mains l'une contre l'autre pour se réchauffer. Sans résultat. Il haussa alors les épaules. Qu'importaient ses doigts bleuis à côté de son avenir ?

Le sourire aux lèvres, il leva les yeux vers la fenêtre de Lucy. Elle était là. Juste derrière ces rideaux. Et il l'aimait.

Il l'aimait !

Il pensa à ses amis, des jeunes gens souvent cyniques, qui contemplaient d'un œil blasé les débutantes et déclaraient en soupirant que le mariage était un *pensum*, les femmes interchangeables et l'amour tout juste bon pour les poètes.

Les imbéciles !

L’amour existait.

Il était partout, dans l’air, sur les ailes du vent, dans les reflets de l’eau… Il suffisait de le guetter.

De le surprendre.

Et de s’en emparer.

Et c’était bien son intention. Il le jurait devant Dieu. Lucy n’avait qu’un geste à faire pour qu’il l’enlève.

Il était amoureux.

Rien ne pourrait l’arrêter.

— Ce n’est pas ainsi, tu t’en doutes, que j’avais prévu de passer mon samedi matin.

Gregory se contenta de hocher la tête. Son frère l’avait rejoint quatre heures auparavant et l’avait salué d’un flegmatique « Voilà qui est intéressant ».

Gregory lui avait tout raconté, y compris les événements de la nuit passée. Il n’avait pas envie de parler de Lucy, mais il était difficile de demander à un frère de rester perché dans un arbre pendant toute une matinée sans lui fournir quelques explications. Et il avait trouvé un certain réconfort dans le fait de se confier à Colin. Celui-ci ne l’avait ni sermonné ni jugé.

En fait, il l’avait compris.

Lorsque Gregory avait terminé son récit, Colin avait hoché la tête, puis il avait demandé :

— Je suppose que tu n’as rien à manger ?

Gregory avait avoué que non en souriant.

C’était bon d’avoir un frère.

— Tu n’es pas très doué pour l’organisation, marmonna ce dernier, mais lui aussi avait le sourire aux lèvres.

Ils se tournèrent de nouveau vers la maison, qui avait donné les premiers signes d'activité depuis longtemps déjà. Les rideaux avaient été tirés, des chandelles allumées, puis éteintes lorsque l'aube avait cédé la place au jour.

— Ne devrait-elle pas être sortie, à présent ? s'étonna Colin.

Gregory fronça les sourcils. Il venait de se poser la même question. Il avait d'abord pensé que l'absence de Lucy était bon signe. Si son oncle l'avait contrainte à épouser Haselby par la force, ne serait-elle pas déjà sortie pour se rendre à l'église ? D'après sa montre de gousset, qui n'était peut-être pas l'instrument le plus précis de la terre, la cérémonie devait commencer dans moins d'une heure.

Puis il s'était avisé que Lucy ne lui avait toujours pas fait signe.

Et cela ne lui plaisait pas.

Soudain, Colin se redressa.

— Qu'y a-t-il ?

— Un attelage, répondit-il. Il arrive des écuries.

Les yeux écarquillés, Gregory vit alors la porte de Fennsworth House s'ouvrir. Des domestiques en sortirent en poussant des hourras et en riant tandis que la voiture s'arrêtait devant la demeure.

Elle était blanche, ouverte, ornée de guirlandes de fleurs roses et de rubans assortis qui flottaient au vent.

C'était une calèche de mariage.

Et personne ne semblait trouver cela étrange.

Gregory fut parcouru d'un frisson.

— Pas encore, dit Colin en le retenant par le bras.

Gregory secoua la tête. Son champ de vision était en train de se réduire, de sorte qu'il ne voyait plus que cette maudite calèche.

— Il faut que j'aille la chercher, murmura-t-il. Il le faut.

— Attends, ordonna Colin. Attends de voir ce qui se passe. Elle ne va peut-être pas sortir. Elle peut encore…

Elle ne fut pas la première à apparaître. Il y eut d'abord son frère, sa nouvelle épouse au bras.

Puis un homme âgé, probablement son oncle, ainsi que le chaperon qui l'avait accompagnée au bal de Daphné.

Et enfin…

Lucy.

En robe de mariée.

— Dieu du Ciel, murmura Gregory.

Elle semblait libre de ses mouvements. Personne ne la forçait.

Hermione lui murmura quelques paroles à l'oreille.

Et Lucy sourit.

Elle *sourit*.

Gregory prit une inspiration saccadée.

La douleur était palpable. Physique. Elle se déversait dans ses veines et lui serrait le cœur, lui interdisant tout mouvement.

Il ne pouvait que regarder.

Et penser.

— T'a-t-elle vraiment dit qu'elle ne l'épouserait pas ? demanda Colin à voix basse.

Gregory voulut répondre par l'affirmative, mais sa gorge était nouée. Il tenta de se rappeler leur dernière conversation, de se remémorer chaque mot. Elle avait dit qu'elle devait se conduire honorablement. Qu'elle devait faire ce qu'il fallait. Qu'elle l'aimait.

Mais jamais elle n'avait dit qu'elle n'épouserait pas Haselby.

— Ô mon Dieu ! gémit-il.

Son frère posa la main sur la sienne.

— Je suis navré, souffla-t-il.

Gregory regarda Lucy monter dans la calèche. Les domestiques continuaient de pousser des cris de joie. Hermione s'activait autour

d’elle pour rajuster son voile, s’esclaffant lorsque le vent souleva le tulle.

Ce n’était pas possible.

Il devait y avoir une explication.

— Non, dit Gregory, car c’était le seul mot qui lui venait à l’esprit.

Puis il se souvint. Le signal. Le mouvement de la main. Elle allait le faire. Elle allait l’appeler. Quoi qu’il se soit passé dans la maison, elle n’avait pu l’arrêter, mais maintenant, à l’extérieur, où il pouvait la voir, elle allait lui faire signe.

Il le fallait.

Elle savait qu’il était là.

Montant la garde.

Il déglutit nerveusement, les yeux rivés sur Lucy.

— Tout le monde est là ? entendit-il Richard demander à la cantonade.

Gregory ne distingua pas la voix de Lucy parmi le chœur des réponses, mais, après tout, ce n’était pas à elle que la question s’adressait.

C’était la mariée.

Et il était un pauvre sot, en train de la regarder s’éloigner.

— Je suis vraiment désolé, répéta Colin comme la calèche tournait au coin de la rue.

— Ça n’a pas de sens, murmura Gregory.

Colin sauta à bas de l’arbre et, sans un mot, se tourna vers son frère.

— Ça n’a pas de sens, répéta celui-ci, déconcerté, en descendant à son tour. Elle ne peut pas faire une chose pareille. Elle m’aime.

Il regarda Colin. Et dans ses yeux, il lut de la bonté… et de la pitié.

— Non ! protesta Gregory. Tu ne la connais pas. Elle ne pourrait jamais… Tu ne la connais pas.

Alors Colin, qui n'avait vu de Lucinda Abernathy que la scène où elle avait brisé le cœur de son frère, demanda :

— Et *toi*, la connais-tu ?

Gregory recula d'un pas, comme frappé en pleine poitrine.

— Oui. Oui, je la connais.

Colin arqua les sourcils comme pour répliquer « Et alors ? »

Gregory pivota sur ses talons pour observer l'immeuble à l'angle duquel Lucy venait de disparaître. Durant un moment, il demeura absolument immobile. Seules ses paupières clignaient rapidement, au rythme de ses pensées.

Puis il se tourna de nouveau vers son frère et planta son regard dans le sien.

— Je la connais, répéta-t-il. Vraiment.

Colin ouvrit la bouche comme pour poser une question, mais Gregory avait déjà détourné les yeux.

Il jeta un dernier coup d'œil à l'angle de la rue.

Puis se mit à courir.

21

Où notre héros prend tous les risques.

— Tu es prête ?

Lucy contempla la superbe nef de l'église Saint-George, avec ses vitraux lumineux, ses arches élégantes, et les innombrables bouquets de fleurs que l'on avait disposés pour célébrer son mariage.

Elle songea à lord Haselby, qui l'attendait près de l'autel, avec le prêtre.

Elle songea aux invités, plus de trois cents, qui attendaient qu'elle fasse son entrée au bras de son frère.

Et elle songea à Gregory, qui l'avait probablement vue monter en robe de mariée dans la calèche ornée de fleurs.

— Lucy, répéta Hermione, tu es prête ?

Lucy se demanda ce que ferait son amie si elle répondait non.

Hermione était romantique.

Dénuée de tout sens pratique.

Elle lui dirait probablement qu'elle n'était pas obligée d'aller jusqu'au bout, que ce n'était pas bien grave si elles restaient là, sur le parvis de l'église, alors que le Premier ministre en personne attendait à l'intérieur.

Elle lui expliquerait ensuite que cela importait peu que les contrats aient été signés et les bans publiés dans trois paroisses différentes, et qu'en s'enfuyant de l'église elle crée le scandale de l'année. Elle lui dirait qu'elle ne devrait pas se contenter d'une union de convenance quand elle pouvait faire un mariage d'amour. Elle dirait…

— Lucy ?

Lucy tourna la tête en battant des paupières, confuse, s'arrachant au discours passionné qu'était en train de lui faire une Hermione imaginaire.

Son amie lui adressa un sourire doux.

— Tu es prête ?

Et Lucy, parce qu'elle était Lucy et le serait toujours, acquiesça.

Richard les rejoignit.

— Je n'arrive pas à croire que tu te maries, avoua-t-il, non sans avoir jeté un regard énamouré à son épouse.

— Je ne suis pas beaucoup plus jeune que toi, Richard, lui rappela-t-elle.

Puis, désignant la nouvelle lady Fennsworth :

— Et j'ai deux mois de plus qu'Hermione.

Richard lui décocha un sourire juvénile.

— Oui, mais ce n'est pas ma sœur.

Lucy sourit, reconnaissante. Elle avait besoin de sourires.

C'était le jour de son mariage. Elle avait pris un bain, s'était parfumée, avait revêtu une robe somptueuse, et elle avait l'impression d'être…

Vide.

Elle refusait de songer à ce que Gregory pensait d'elle. Elle lui avait délibérément laissé croire qu'elle envisageait d'annuler le mariage. C'était horrible, cruel, malhonnête de sa part, mais elle

n’avait su que faire d’autre. Elle s’était comportée en lâche, sachant qu’elle ne supporterait pas de regarder son visage quand elle lui annoncerait qu’elle avait toujours l’intention d’épouser Haselby.

Dieu du Ciel, comment aurait-elle pu justifier sa décision ? Il aurait soutenu qu’il existait une autre solution, mais c’était un idéaliste. Il n’avait jamais véritablement affronté l’adversité. Il n’y avait *pas* d’alternative. Pas dans son cas. Pas sans sacrifier sa propre famille.

Elle poussa un long soupir. Elle allait y arriver, elle le savait. Il le fallait.

Elle ferma les yeux et baissa la tête, tandis qu’elle se répétait en silence : « Je peux le faire. Je le peux. Je le peux. »

— Lucy ? insista Hermione d’une voix inquiète. Es-tu souffrante ?

Lucy rouvrit les paupières.

— Je faisais juste du calcul mental.

Son amie secoua la tête.

— J’espère que lord Haselby aime les mathématiques, parce que je t’assure que tu es vraiment folle.

— Possible.

Hermione lui décocha un regard intrigué.

— Qu’y a-t-il ? s’enquit Lucy.

Son amie battit des cils à plusieurs reprises avant de répondre :

— Rien. C’est juste que cela ne te ressemble pas.

— De quoi parles-tu ?

— Du fait que tu n’as pas protesté quand j’ai dit que tu étais folle. Ce n’est pas ce que tu aurais dû répondre.

— Eh bien, c’est pourtant ce que j’ai fait, marmonna Lucy, je ne vois donc pas ce que…

— Oh, flûte ! La Lucy que je connais aurait dit quelque chose comme : « Les mathématiques sont une excellente discipline. Entre

nous, Hermione, tu devrais songer à pratiquer plus souvent le calcul mental. »

Lucy tressaillit.

— Je suis vraiment aussi donneuse de leçons ?

— Oui, répondit Hermione, mais c'est ce que j'aime le plus en toi.

Lucy réussit à sourire de nouveau.

Peut-être que tout se passerait bien. Peut-être qu'elle serait heureuse. Si elle était capable de sourire deux fois en une seule matinée, alors tout n'était pas aussi terrible qu'elle l'avait cru. Il suffisait qu'elle continue d'aller de l'avant, en pensées comme en actes. Il suffisait qu'elle aille jusqu'au bout, qu'elle tourne définitivement la page, pour que Gregory appartienne au passé et qu'elle puisse commencer sa nouvelle vie en tant que lady Haselby.

Hélas ! Hermione demanda à Richard si elle pouvait parler seule à seule avec elle un instant. Puis, la prenant par les mains, elle se pencha et murmura :

— Lucy, es-tu certaine que tu veux faire cela ?

Lucy la regarda, surprise. Pourquoi cette question ? Au moment précis où elle ne rêvait que de prendre la fuite ?

Hermione ne l'avait-elle pas vue sourire ?

Lucy déglutit péniblement, et s'efforça de redresser les épaules.

— Oui, répondit-elle. Oui, bien sûr. Pourquoi me demandes-tu cela ?

Hermione ne répondit pas immédiatement, mais ses yeux – ses grands yeux verts qui avaient rendu fous tant d'admirateurs – parlèrent à sa place.

Lucy se mordit la lèvre et détourna le visage, incapable de supporter ce qu'elle voyait dans le regard d'Hermione.

— Lucy, insista celle-ci dans un murmure.

Elle regarda de nouveau Hermione. Elle avait envie de lui demander pourquoi elle avait prononcé son prénom de ce ton tragique, mais elle n'en fit rien. Elle en était incapable. Elle espéra juste qu'Hermione lirait sa question dans ses yeux.

Et ce fut le cas. Avec un sourire navré, elle lui caressa la joue.

— Tu es la mariée la plus triste que j'aie jamais vue.

— Je ne suis pas triste, mais j'ai l'impression…

En vérité, elle était incapable d'exprimer ce qu'elle ressentait. Qu'était-elle censée éprouver ? Personne ne l'avait préparée à cet événement. Ni sa nurse, ni sa gouvernante, ni ses professeurs à l'Institut de Mlle Moss ne l'avaient instruite dans ce domaine.

Pourquoi ne s'était-on jamais avisé que c'était bien plus important que les travaux d'aiguille et les danses de salon ?

— J'ai l'impression de… de dire au revoir.

Hermione sursauta.

— À qui ?

« À moi-même », faillit-elle répondre.

Parce que c'était exactement cela. Elle disait adieu à celle qu'elle avait été, à celle qu'elle aurait pu devenir.

La main de son frère se posa sur son bras.

— Il est temps d'y aller, annonça-t-il.

Elle hocha la tête. Hermione lui tendit son bouquet.

— Tu vas être heureuse, murmura-t-elle en déposant un baiser sur sa joue. Tu le dois. Je ne tolérerais pas un monde où tu ne le serais pas.

Les lèvres de Lucy se mirent à trembler.

— Allons, bon ! reprit son amie. Voilà que je parle comme toi, maintenant. Tu vois quelle bonne influence tu as sur moi.

Puis, lui ayant envoyé un dernier baiser, elle entra dans l'église.

— À ton tour, souffla Richard.

Le moment était arrivé.

Elle était dans l'église, remontait la nef. Elle était devant l'autel, saluait le prêtre, regardait Haselby en se répétant que, malgré certaines… certaines habitudes qu'elle ne comprenait pas, il ferait un mari parfaitement acceptable.

C'était ce qu'elle devait faire.

Car si elle disait non…

Elle ne pouvait pas dire non.

Du coin de l'œil, elle apercevait Hermione, qui se tenait à ses côtés, un sourire serein aux lèvres. Richard et elle étaient arrivés à Londres deux jours plus tôt, rayonnants de bonheur. Ils riaient, plaisantaient, évoquaient les aménagements qu'ils envisageaient de faire à Fennsworth Abbey. Une orangerie, avaient-ils décrété en pouffant. Ils voulaient une orangerie. Et une nurserie.

Comment aurait-elle pu les priver de tout cela ?

Elle entendit Haselby dire « Oui », puis ce fut son tour.

— Acceptez-vous de prendre cet homme pour époux, de vivre avec lui selon les lois du Seigneur dans le saint état du mariage, de lui obéir et de le servir, de l'aimer et de l'honorer, dans la maladie comme dans la santé et, renonçant à tous les autres, de ne vous garder que pour lui, jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

S'interdisant de penser à Gregory, Lucy répondit :

— Oui.

Elle avait donné son consentement. Était-ce fait ? Elle ne se sentait en rien différente. Elle était toujours cette bonne vieille Lucy, sauf qu'il y avait bien trop de monde autour d'elle pour son goût, et que son frère était en train de la confier à un autre homme.

Le prêtre lui prit la main droite et la plaça dans celle de Haselby, qui prononça ses vœux d'une voix forte, ferme et claire.

Puis ce fut le tour de Lucy de prendre la main de Haselby.

Elle prononça à son tour ses vœux, répétant mot pour mot les paroles du prêtre. Elle dit ce qu'elle devait dire, et en était arrivée au serment de fidélité lorsque…

La porte de l'église s'ouvrit à la volée.

Elle se retourna. Tout le monde se retourna.

Gregory.

Dieu du Ciel !

Il était hors d'haleine et avait tout du fou furieux.

Il remonta la nef en titubant, se tenant aux dossiers des bancs pour ne pas tomber, puis elle l'entendit crier :

— Non !

Elle crut que son cœur s'arrêtait de battre.

— Ne fais pas cela !

Son bouquet glissa de ses mains. Pétrifiée, muette de stupeur, elle regarda Gregory s'avancer vers elle, apparemment indifférent aux regards des centaines d'invités qui le fixaient avec des yeux ronds.

— Ne fais pas cela, répéta-t-il.

Personne ne dit rien. Personne ne se précipita pour prendre Gregory par le bras et l'écarter…

C'était un spectacle. Une pièce de théâtre dont personne, manifestement, ne voulait manquer le dénouement.

Et soudain là, devant tout le monde, il s'immobilisa. Et dit d'une voix rauque :

— Je t'aime.

Lucy entendit Hermione murmurer « Ô Seigneur ! », et elle eut envie de pleurer.

— Je t'aime, répéta Gregory, et il se remit à marcher sans la quitter des yeux.

Enfin, il la rejoignit devant l'autel.

— Ne fais pas cela, lui enjoignit-il. Ne l'épouse pas.

— Gregory, murmura-t-elle, que fais-tu là ?

— Je t'aime, dit-il pour la troisième fois, comme si c'était une explication en soi.

Lucy laissa échapper un petit gémissement étranglé. Des larmes brûlantes perlèrent au bord de ses paupières, et son corps entier se raidit. Elle se sentait si fragile qu'un simple courant d'air aurait suffi à la renverser. Une question, une seule, tourbillonnait dans son esprit : « Pourquoi ? »

Ainsi que… Juste Ciel, *Haselby* !

Elle tourna les yeux vers le marié, soudain condamné à jouer les seconds rôles. Il avait observé toute la scène en silence, avec autant d'intérêt que le reste de l'assistance. D'un regard, elle le supplia de venir à son secours, mais il se contenta de secouer la tête. Son mouvement avait été trop discret pour que d'autres qu'elle le voient, mais elle savait ce qu'il signifiait.

À vous de choisir.

Elle se tourna de nouveau vers Gregory. Les yeux brillants de passion, il posa un genou en terre.

« Non », voulut-elle protester. Mais ses lèvres ne lui obéissaient plus, sa voix l'avait désertée.

— Épouse-moi, reprit-il.

Et ce fut comme si, par le seul pouvoir de sa voix, il la prenait dans ses bras et l'attirait à lui pour l'embrasser.

— Épouse-*moi*, répéta-t-il.

Ô Seigneur, comme elle rêvait de dire oui ! De s'agenouiller devant lui pour prendre son visage entre ses mains. De l'embrasser. De crier son amour – là, devant tous ces gens.

Mais elle en avait déjà rêvé la veille, et l'avant-veille. Rien n'avait changé en dehors du fait que la scène se passait en public.

Son père demeurait un traître.

Sa famille faisait toujours l'objet d'un chantage.

Le destin de Richard et d'Hermione reposait toujours entre ses mains.

Elle regarda Gregory, en proie à un chagrin sans nom. Et tandis qu'il lui demandait à nouveau de l'épouser, elle murmura :

— Non.

22

Où souffle un vent de chaos.

Soudain, ce fut la mêlée générale.

Lord Davenport se rua vers eux, en même temps que l'oncle de Lucy et le frère de Gregory, qui l'avait poursuivi dans les rues de Mayfair.

Richard se précipita à son tour afin d'éloigner Lucy et Hermione, mais Haselby, qui avait observé les événements avec la curiosité d'un simple spectateur, prit calmement Lucy par le bras et déclara :

— Je m'occupe d'elle.

Quant à Lucy, elle recula d'un pas, bouche bée, tandis que lord Davenport bondissait sur Gregory et s'affalait sur lui à plat ventre comme… Aucune comparaison ne lui vint à l'esprit.

— Je l'ai ! clama lord Davenport d'un ton triomphant, avant de recevoir un formidable coup de réticule asséné par Hyacinthe Bridgerton Saint-Clair.

Lucy ferma les yeux.

— Ce n'est pas le mariage dont vous aviez rêvé, j'imagine, lui murmura Haselby à l'oreille.

Elle secoua la tête, trop abasourdie pour répondre. Il fallait qu'elle aide Gregory. Il le fallait absolument. Mais elle se sentait soudain

exténuée. En outre, elle avait peur de lui faire de nouveau face.

Et s'il la rejetait ?

Et si elle n'arrivait plus à lui dire non ?

— J'espère qu'il pourra se dégager de sous mon père, commenta Haselby sans plus s'émouvoir que s'il assistait à une course de chevaux sans grand intérêt. Le bougre pèse ses deux cent cinquante livres, même s'il refuserait de l'admettre.

Lucy lui jeta un regard incrédule. Comment pouvait-il faire preuve d'un tel flegme alors qu'on était au bord de l'émeute ? Le Premier ministre lui-même tentait de repousser les assauts d'une imposante matrone au chapeau orné de fruits artificiels, qui s'en prenait à tout ce qui bougeait.

— Je doute qu'elle voie grand-chose, commenta tranquillement Haselby, qui avait suivi le regard de Lucy. Les grappes de raisin se sont décousues.

Qui diable était l'homme qu'elle avait… Dieu du Ciel, l'avait-elle épousé ? Ils avaient bien donné leur accord à quelque chose, de cela, elle était certaine, mais personne ne les avait déclarés mari et femme. Quoi qu'il en soit, Haselby était bizarrement calme vu les événements.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit ? lui demanda-t-elle.

Il la dévisagea avec curiosité.

— Vous voulez dire, lorsque votre M. Bridgerton vous a déclaré sa flamme ?

« Non, quand le prêtre a parlé des sacrements du mariage », faillit-elle répliquer.

Elle se contenta de hocher la tête.

— Je suppose que j'attendais de voir votre réaction.

Elle le regarda, éberluée. Qu'aurait-il fait si elle avait dit oui à Gregory ?

— Je suis flatté de votre réponse, du reste, reprit Haselby. Et je serai un bon mari. Vous n'avez pas d'inquiétude à avoir à ce sujet.

Lucy ne répondit pas. On avait réussi à éloigner lord Davenport de Gregory, mais celui-ci luttait maintenant pour la rejoindre, s'efforçant d'échapper à un homme qui tentait de l'en empêcher.

— S'il te plaît ! articula-t-elle alors que personne ne pouvait l'entendre, pas même Haselby, qui était allé prêter main-forte au Premier ministre. S'il te plaît, non !

Gregory était tenace. Deux hommes, à présent, tentaient de le retenir – l'un amical, l'autre non –, mais il réussit tout de même à atteindre l'autel. Il leva vers elle un regard où l'angoisse le disputait à l'incompréhension, et à une insondable douleur. Lucy crut qu'elle allait défaillir.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Elle se mit à trembler de tous ses membres. Pouvait-elle lui mentir ? Le pouvait-elle, ici, dans une église, après l'avoir fait souffrir de la manière la plus infamante et la plus intime qui soit ?

— *Pourquoi ?*

— Parce que je le devais, répondit-elle dans un souffle.

Une lueur s'alluma brièvement dans les yeux de Gregory. De la déception ? Non. De l'espoir ? Non plus. C'était autre chose. Une émotion qu'elle n'identifiait pas.

Il s'apprêtait à parler lorsque les deux hommes qui le retenaient furent rejoints par un troisième.

Lucy serra les bras autour d'elle, oscillant légèrement comme si elle allait s'effondrer, et les regarda, impuissante, entraîner Gregory hors de l'église.

— *Comment avez-vous pu ?*

Elle se retourna. Hyacinthe Saint-Clair se tenait juste derrière elle et la regardait comme si elle était le diable en personne.

— Vous ne comprenez pas, murmura-t-elle.

Les yeux de Hyacinthe étincelèrent de rage.

— Vous êtes faible, siffla-t-elle. Vous ne méritez pas Gregory.

Lucy secoua la tête, ne sachant si elle était d'accord avec elle ou pas.

— J'espère que vous…

— Hyacinthe !

Une autre femme s'était approchée. La mère de Gregory. Lucy la reconnut, car elles avaient été présentées au bal de Hastings House.

— Cela suffit, trancha-t-elle. Veuillez nous excuser, ajouta-t-elle à l'adresse de Lucy avant d'emmener sa fille avec elle.

Lucy les suivit du regard, en proie à l'étrange impression que tout cela arrivait à quelqu'un d'autre. Qu'il ne s'agissait peut-être que d'un rêve, un simple cauchemar. Ou peut-être qu'elle était prisonnière d'une scène tirée d'un roman à sensation. Peut-être que toute sa vie n'était que le produit de l'imagination de quelqu'un d'autre. Peut-être que si elle fermait les yeux…

— Et si nous poursuivions ?

Elle tressaillit. C'était lord Haselby. Son père, qui se tenait près de lui, exprima le même souhait, quoique en termes moins choisis.

Lucy hocha la tête.

— Bien, grommela lord Davenport. Voilà une fille raisonnable.

Lucy se demanda ce que valait un compliment de lord Davenport. Sans doute pas grand-chose.

Malgré tout, elle le laissa la ramener vers l'autel, où elle demeura devant la moitié de l'assemblée (celle qui n'avait pas préféré sortir pour assister à la suite du spectacle sur le parvis).

Et elle épousa Haselby.

— Où avais-tu la tête ?

Il fallut quelques instants à Gregory pour comprendre que ce n'était pas à lui que s'adressait sa mère, mais à Colin. Ils étaient assis dans l'attelage de celle-ci, où il avait été hissé de force après leur départ de l'église. Gregory ignorait où ils se rendaient. Ils roulaient sans doute au hasard. Dans n'importe quelle direction, sauf celle de l'église Saint-George.

— J'ai essayé de l'arrêter, protesta Colin.

Violet Bridgerton semblait dans une colère noire.

— De toute évidence, tu n'as pas essayé suffisamment.

— Vous avez une idée du rythme auquel il court ?

— Très rapide, confirma Hyacinthe sans les regarder.

Elle était assise dans l'angle opposé à celui de Gregory, sourcils froncés, et fixait la rue.

Ce dernier ne dit rien.

— Oh, Gregory ! soupira Violet. Mon pauvre fils.

— Tu vas devoir quitter la ville, lâcha Hyacinthe.

— Elle a raison, confirma leur mère. C'est impératif.

Gregory garda le silence. Qu'avait voulu dire Lucy par « parce que je le devais » ?

— Jamais je ne la recevrai chez moi, gronda Hyacinthe.

— Elle sera comtesse, lui rappela Colin.

— Elle peut bien être la fichue reine de…

— Hyacinthe ! s'écria leur mère.

— Oui, eh bien, je m'en moque, bougonna Hyacinthe. Personne n'a le droit de traiter mon frère ainsi. Personne !

Si Colin jeta un coup d'œil amusé à sa sœur, Violet, elle, semblait, inquiète.

— Je vais ruiner sa réputation, poursuivit Hyacinthe.

— Non, lâcha Gregory d'une voix sourde. Tu ne le feras pas.

Un silence pesant accueillit ses paroles, et il soupçonna sa famille de ne pas avoir remarqué, jusqu'à cet instant, qu'il n'avait pas pris part à la conversation.

— Tu vas la laisser tranquille, déclara-t-il.

Hyacinthe se mit à grincer des dents.

Il lui décocha un regard volontairement dur et résolu.

— Et si vos chemins doivent se croiser, tu seras un modèle de gentillesse et d'amabilité. Tu m'as compris ?

Hyacinthe ne répondit pas.

— Tu m'as compris ? rugit-il.

Tous le regardèrent d'un air choqué. Il ne se mettait jamais en colère. Jamais.

C'est alors que Hyacinthe, qui n'avait jamais brillé par son tact, répliqua :

— À vrai dire, non.

— Je te demande pardon ? demanda Gregory d'une voix glaciale.

Au même instant, Colin se tourna vers elle et siffla :

— Tais-toi donc !

— Je ne te comprends pas du tout, insista Hyacinthe tout en flanquant un coup de coude dans les côtes de Colin. Comment peux-tu éprouver la moindre sympathie pour elle ? Si la même chose m'était arrivée, tu n'aurais pas…

— Cela ne t'est pas arrivé, coupa Gregory. Et tu ne la connais pas. Tu ignores pourquoi elle a agi ainsi.

— Et toi, tu le sais ? rétorqua Hyacinthe.

Non, il ne le savait pas. Et cela le minait.

— Tends l'autre joue, Hyacinthe, dit doucement leur mère.

Hyacinthe s'adossa à la banquette, raide de colère, mais elle tint sa langue.

— Peut-être pourrais-tu aller dans le Wiltshire, chez Sophie et Benedict, suggéra Violet. Je crois que Kate et Anthony doivent bientôt rentrer à Londres, aussi tu ne peux pas séjourner à Aubrey Hall. Encore que je sois sûre que cela ne les dérangerait pas que tu y résides en leur absence.

Gregory regarda par la fenêtre. Il n'avait aucune envie d'aller à la campagne.

— Tu pourrais voyager, suggéra Colin. L'Italie est particulièrement agréable à cette saison. Et tu n'y es jamais allé, n'est-ce pas ?

Gregory, qui n'écoutait que d'une oreille, secoua la tête. Il se moquait bien de l'Italie.

« Parce que je le devais », avait-elle dit.

Pas parce qu'elle le voulait. Ni parce que c'était plus raisonnable.

Parce qu'elle le devait.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Avait-elle été contrainte ? Menacée ?

Qu'avait-elle donc bien pu faire pour s'attirer des menaces ?

— Il lui aurait été extrêmement difficile de mettre un terme à la cérémonie, murmura Violet en posant une main compatissante sur le bras de Gregory. Lord Davenport est un homme que personne ne souhaiterait avoir pour ennemi. Et vraiment, là, dans cette église, sous le regard de tous…

Elle poussa un soupir résigné.

— Ma foi, il aurait fallu être très courageuse. Avoir du ressort.

Elle marqua une pause et secoua la tête.

— Et être préparée, ajouta-t-elle.

— Préparée ? répéta Gregory.

— À assumer les conséquences, expliqua Violet. Cela aurait créé un énorme scandale.

— C'est *déjà* un énorme scandale, marmonna Gregory.

— Oui, mais pas autant que si elle t'avait dit oui. Non pas que je me réjouisse qu'elle ne l'ait pas fait – tu sais que je ne désire rien d'autre que de te voir heureux en amour –, mais on approuvera sa décision. On la considérera comme une jeune femme pleine de bon sens.

Gregory eut un demi-sourire ironique.

— Et moi, comme un idiot fou d'amour.

Personne ne le contredit.

Après un silence, sa mère déclara :

— Je dois dire que tu sembles prendre cela plutôt bien.

Ah oui, vraiment ?

— J'aurais pensé…

Elle s'interrompit.

— Enfin, peu importe ce que j'aurais pensé. Ce qui compte, c'est ce qui se passe réellement.

— Non, protesta Gregory en tournant vivement la tête vers elle. Qu'auriez-vous pensé ? Comment devrais-je me comporter ?

— La question n'est pas de savoir ce que tu *devrais* faire, répondit sa mère, visiblement troublée par ses interrogations. Je voulais juste dire que j'aurais pensé que tu serais davantage… en colère.

Il la dévisagea longuement, puis il se tourna de nouveau vers la fenêtre. Ils remontaient Piccadilly Street en direction de Hyde Park. Pourquoi n'était-il *pas* davantage en colère ? Pourquoi ne flanquait-il pas des coups de poing dans la paroi de la voiture ? Il avait fallu le traîner hors de l'église, le faire entrer de force dans la voiture, mais une fois là, il avait été envahi par un calme inexplicable, presque surnaturel.

Soudain, une phrase que sa mère venait de prononcer lui revint en mémoire.

Tu sais que je ne désire rien d'autre que de te voir heureux en amour.

Heureux en amour.

Lucy l'aimait. Il en était certain. Il l'avait lu dans ses yeux, même lorsqu'elle avait repoussé sa demande. Il le savait parce qu'elle le lui avait dit, et elle ne mentait pas sur ces choses-là. Et qu'elle l'avait embrassé et étreint avec une ferveur qui n'était pas feinte.

Elle l'aimait. Quelles que soient les raisons qui l'avaient incitée à épouser Haselby, elles la dépassaient. Elles la contraignaient.

Lucy avait besoin de son aide.

— Gregory ? l'appela doucement sa mère.

Il cilla et se tourna vers elle.

— Tu viens de sursauter.

Ah oui ? Il ne s'en était même pas aperçu. En revanche, il avait retrouvé ses esprits. Baissant les yeux, il vit qu'il était en train de plier ses doigts pour les assouplir.

— Faites arrêter l'attelage.

Tous les regards convergèrent vers lui.

— Faites arrêter l'attelage, répéta-t-il.

— Pourquoi ? demanda sa mère d'un air soupçonneux.

— J'ai besoin d'air, répondit-il, ce qui était la stricte vérité.

Colin frappa quelques coups sur le toit de l'habitacle.

— Je t'accompagne, dit-il.

— Non. Je préfère être seul.

Sa mère ouvrit des yeux ronds.

— Gregory… tu n'as pas l'intention de…

— Retourner faire un esclandre à l'église ? acheva-t-il à sa place.

Il lui adressa un sourire en coin.

— Je pense que je me suis suffisamment donné en spectacle pour la journée, vous ne trouvez pas ?

— De toute façon, à l'heure qu'il est, ils ont échangé leurs consentements, fit remarquer Hyacinthe.

Gregory se retint de la fusiller du regard. Décidément elle ne manquait jamais une occasion d'appuyer là où cela faisait mal.

— Précisément, dit-il.

— Je serais plus rassurée si tu n'étais pas seul, déclara sa mère d'un air soucieux.

— Laissez-le aller, dit Colin.

Gregory lança un regard étonné à son frère. Il ne s'était pas attendu qu'il le soutienne.

— C'est un adulte, ajouta Colin. Il est capable de prendre ses décisions lui-même.

Même Hyacinthe ne tenta pas de le contredire.

La voiture avait déjà fait halte, et le cocher attendait devant la portière. Sur un signe de tête de Colin, il ouvrit.

— Je préférerais que tu restes avec nous, insista Violet.

Gregory déposa un baiser sur sa joue.

— J'ai besoin de prendre un peu l'air. C'est tout.

Il sortit, mais avant qu'il ait refermé la portière, Colin se pencha.

— Pas de folie, dit-il d'un ton calme.

— Je ne ferai rien de déraisonnable, promit Gregory. Seulement ce qui est nécessaire.

Il regarda autour de lui pour se repérer, puis, comme la voiture ne s'ébranlait pas, il se dirigea délibérément vers le sud.

Du côté opposé à Saint-George.

Mais une fois qu'il eut atteint la rue suivante, il fit demi-tour.

Et se mit à courir.

23

Où notre héros prend tous les risques. Une fois de plus.

Au cours des dix années qui s'étaient écoulées depuis qu'il était devenu son tuteur, jamais, à la connaissance de Lucy, son oncle n'avait donné une réception. Il ne tolérait pas la moindre dépense inutile. En vérité, il ne tolérait pas grand-chose. Aussi est-ce avec une certaine méfiance qu'elle se rendit à la fête somptueuse donnée en son honneur à Fennsworth House, après la cérémonie nuptiale.

Lord Davenport avait dû insister. Oncle Robert se serait probablement contenté de servir quelques gâteaux à l'église et d'en finir au plus vite.

Seulement, ce mariage devait être un événement, au sens le plus extravagant du terme. Voilà pourquoi, dès la cérémonie achevée, Lucy fut ramenée dans sa future-ex-maison, envoyée dans sa future-ex-chambre pour se rafraîchir le visage et priée de redescendre au plus vite pour accueillir ses invités.

Le beau monde, songea-t-elle tout en recevant les félicitations des invités, possédait un incroyable talent pour feindre qu'il ne s'était rien passé.

Certes, on ne parlerait de rien d'autre le lendemain, et elle devait probablement s'attendre à être le principal sujet de conversation au cours des mois à venir. Il était même possible que pendant des années, personne ne puisse citer son nom sans ajouter « Vous savez, celle du *mariage* ». À quoi l'on répondrait sans doute « Oh, c'était *elle* ! »

Pour l'instant, toutefois, devant elle, on ne disait rien d'autre que « Tous mes vœux de bonheur », ou « Vous faites une superbe mariée ». Ou, pour les plus audacieux, « Magnifique cérémonie, lady Haselby ».

« Lady Haselby », répéta-t-elle mentalement. Elle était lady Haselby, désormais.

Elle aurait pu être Mme Bridgerton.

Lady Lucinda Bridgerton, peut-être, puisque le mariage avec un roturier ne l'aurait pas obligée à abandonner son titre. Ç'aurait été un très beau nom. Moins impressionnant que lady Haselby, peut-être, et certainement rien comparé à comtesse de Davenport, mais…

Elle aurait adoré être lady Lucinda Bridgerton.

Elle aimait lady Lucinda Bridgerton. C'était une femme douée pour le bonheur, au sourire facile et à l'existence bien remplie. Elle avait un chien, peut-être deux, et plusieurs enfants. Sa maison était confortable et chaleureuse. Elle buvait du thé avec ses amies. Elle riait.

Sauf qu'elle ne serait jamais cette femme-là. Elle avait épousé lord Haselby, et elle avait beau faire, elle ne voyait pas à quoi ressemblerait sa vie.

La salle bourdonnait de rires et de conversations. Lucy valsa, comme l'exigeait la coutume, avec son nouvel époux, qui se révéla, constata-t-elle avec soulagement, un danseur accompli. Puis c'est son

frère qui l'invita, ce qui la fit presque pleurer, et enfin son oncle, parce que c'était l'usage.

— Tu as agi convenablement, Lucinda, lui dit-il.

Elle ne répondit pas. Elle ne se faisait pas confiance.

— Je suis fier de toi.

Pour un peu, elle aurait ri.

— Vous n'avez jamais été fier de moi, fit-elle remarquer.

— Eh bien, je le suis, à présent.

Son oncle la raccompagna à la lisière de la piste de danse, et elle fut invitée – horreur ! – par lord Davenport.

Elle ne refusa pas parce qu'elle savait où était son devoir. Ce jour-là plus que jamais.

Au moins n'eut-elle pas besoin de parler. Lord Davenport, plus expansif que jamais, fit la conversation pour deux. Il était ravi. Lucy constituait un « magnifique atout » pour la famille.

Il continua sur ce ton un certain temps, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle s'était rendue chère à ses yeux de la façon la plus indélébile qui soit. Non seulement elle avait accepté d'épouser son fils aux mœurs inavouables, mais elle avait affirmé sa décision devant toute la bonne société, lors d'une scène digne d'un théâtre de Drury Lane.

Lucy détourna discrètement la tête. Dans son exaltation, lord Davenport avait la fâcheuse manie de postillonner. À vrai dire, elle ignorait ce qui était le pire, du dédain de lord Davenport, ou de son éternelle gratitude.

À part cet épisode, elle parvint, Dieu merci, à éviter la compagnie de son beau-père pendant la majeure partie de la réception. Elle parvint même à éviter la compagnie de presque tout le monde, avec une surprenante facilité vu qu'elle était la mariée. Elle n'avait pas envie de voir lord Davenport, qu'elle détestait. Elle n'avait pas envie

de voir son oncle, qu'elle craignait de détester aussi. Elle n'avait pas envie de voir Haselby, car cela ne ferait que lui rappeler la nuit de noces à venir. Elle n'avait pas envie de voir Hermione, parce que celle-ci allait lui poser des questions, et qu'elle avait peur de fondre en larmes.

Et elle n'avait pas envie de voir Richard, parce qu'il serait sans aucun doute avec Hermione, et surtout, parce qu'elle hésitait entre l'amertume, et la culpabilité de ressentir de l'amertume. Certes, ce n'était pas la faute de son frère s'il était fou de bonheur et pas elle.

Il n'empêche, elle préférait ne pas avoir à l'affronter.

Restaient les invités, dont la plupart lui étaient inconnus, et qu'elle n'avait pas envie de connaître.

Elle s'assit dans un coin de la pièce, et, deux heures plus tard, l'ébriété générale était telle que personne ne sembla s'aviser que la mariée était toute seule.

De même que nul ne remarqua qu'elle s'éclipsait discrètement. C'était sans doute très impoli de la part d'une mariée de fuir sa propre réception, mais en cet instant, Lucy s'en moquait éperdument. En supposant que l'on s'aperçoive de son absence, on penserait qu'elle était sortie satisfaire un besoin naturel. De toute façon, elle avait besoin d'un peu de solitude.

Elle emprunta l'escalier de service, de peur de croiser un invité égaré, et, quelques secondes plus tard, elle pénétrait dans sa chambre. Elle referma la porte avec soin, s'adossa au battant, et laissa échapper un interminable soupir.

« Maintenant, je vais pleurer », songea-t-elle.

Elle le voulait. Vraiment. Il lui semblait qu'elle retenait ses larmes depuis des heures et n'attendait que d'être seule pour les laisser couler. Mais les larmes ne vinrent pas. Elle était trop engourdie par

les événements de ces dernières vingt-quatre heures. Alors elle demeura immobile, les yeux rivés sur le lit.

Et se souvint.

Dieu du Ciel, ne s'était-il écoulé que douze heures depuis qu'elle avait été étendue là, dans *ses* bras ? Il lui semblait que cela faisait une éternité. Elle avait l'impression que sa vie était désormais divisée en deux, et qu'elle était définitivement passée dans l'*après*.

Elle ferma les paupières. Peut-être que si elle ne regardait pas le lit…

— Lucy.

Elle tressaillit. *Seigneur, non !*

— Lucy.

Lentement, elle rouvrit les yeux.

— Gregory ?

Ses vêtements étaient en désordre, poussiéreux et froissé comme s'il arrivait d'une folle chevauchée. Il avait dû s'introduire dans la maison de la même manière que la nuit précédente.

Elle ouvrit la bouche, tenta de parler.

— Lucy ! répéta-t-il.

Sa voix flotta jusqu'à elle, l'enveloppant de douceur.

— Pourquoi es-tu là ? souffla-t-elle

Il fit un pas dans sa direction, et son cœur se serra tandis qu'elle dévorait des yeux son beau, son cher visage si merveilleusement familier. Elle en connaissait chaque détail : le modelé des pommettes, la nuance exacte des yeux – bruns près de l'iris, et de plus en plus verts en se rapprochant du bord externe –, la ligne sensuelle de la bouche, si douce au toucher. Elle connaissait son sourire, sa façon de froncer les sourcils, et aussi…

Elle connaissait bien trop de choses.

— Tu ne devrais pas être ici, dit-elle d'une voix hachée.

Il fit un autre pas vers elle. Il n'y avait pas de colère dans ses yeux, ce qui l'étonna. Il la couvait d'un regard brûlant, possessif, qu'une femme mariée n'aurait pas dû tolérer de la part d'un autre homme que son époux.

— Il fallait que je sache pourquoi, fit-il. Je ne pouvais pas renoncer à toi. Pas tant que je ne saurai pas quelles sont tes raisons.

— Non, protesta-t-elle faiblement. S'il te plaît, ne fais pas cela.

« S'il te plaît, ne me fais pas regretter, désirer, espérer », continua-t-elle en silence.

Elle referma les bras autour d'elle comme si… comme si, en serrant très fort, elle finirait par disparaître. Elle ne serait plus obligée de voir, d'entendre. Elle serait seule, et…

— Lucy…

— Non, répéta-t-elle, plus fermement, cette fois.

Il s'avança vers elle. Lentement, inexorablement.

— Dis-moi juste pourquoi, Lucy. C'est tout ce que je te demande. Ensuite, je m'en irai, et je te promets de ne plus jamais t'approcher, mais je dois savoir pourquoi.

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas te le dire.

— Tu ne *veux* pas me le dire, rectifia-t-il.

— Non ! s'écria-t-elle, la gorge nouée. Je ne peux pas ! S'il te plaît, Gregory, il faut t'en aller.

Il la scruta longuement, sans mot dire, et elle pouvait pratiquement le *voir* penser.

Elle ne pouvait permettre une telle chose, se dit-elle, affolée. Elle devait crier. Le faire jeter à la porte. Se ruer hors de sa chambre avant qu'il réduise à néant ses efforts pour protéger sa famille. Pourtant, elle demeura immobile, jusqu'à ce qu'il dise :

— Tu fais l'objet d'un chantage.

Ce n'était pas une question.

Elle ne répondit pas, mais elle savait que son expression la trahissait.

— Lucy, reprit-il d'un ton prudent, je peux t'aider. Quel que soit le problème, je peux le résoudre.

— Non, tu ne le peux pas, et c'est de la folie de…

Elle s'interrompit, trop furieuse pour parler. Qu'est-ce qui lui faisait croire qu'il allait tout arranger en un clin d'œil, alors qu'il ne savait rien de ce qu'elle endurait ? Il s'imaginait qu'elle avait renoncé à lui pour des broutilles ?

Elle n'était pas à ce point faible.

— Tu ne sais pas, murmura-t-elle. Tu n'as aucune idée…

— Dans ce cas, dis-moi.

Elle tremblait de tous ses membres et se sentait à la fois brûlante et glacée.

— Lucy, insista-t-il, et sa voix était si calme, si posée – c'était comme s'il fouaillait une plaie à l'endroit le plus douloureux.

— Tu ne peux rien y faire, dit-elle entre ses dents.

— C'est faux. Il n'existe pas d'accusation dont on ne puisse t'innocenter.

— Sur la foi de qui ? répliqua-t-elle. Des petits lutins ? De ta famille ? Cela ne marchera pas, Gregory. Crois-moi. Les Bridgerton sont peut-être puissants, mais vous ne pouvez ni changer le passé ni infléchir l'avenir pour le soumettre à votre volonté.

— Lucy, dit-il en tendant les mains vers elle.

— Non ! s'écria-t-elle en le repoussant, refusant le réconfort qu'il lui offrait. Tu ne comprends pas. Tu ne le peux pas. Vous êtes tous si heureux, si parfaits !

— Certainement pas.

— Si, vous l'êtes. Vous ne vous en rendez même pas compte, et vous ne concevez pas que les autres ne soient pas comme vous. Que nous, nous pouvons toujours nous battre, faire de notre mieux, être bons, et malgré tout ne pas obtenir ce que nous désirons.

Gregory la laissa parler, se contentant de la regarder sans la toucher. Elle semblait si menue, si pâle, si désespérée, si seule, qu'il en avait le cœur brisé.

Lorsqu'elle se tut, il demanda :

— M'aimes-tu ?

Elle ferma les yeux.

— Ne me demande pas cela.

— M'aimes-tu ? répéta-t-il.

Elle carra les épaules, tenta de secouer la tête.

Alors il s'approcha d'elle, lentement.

Elle souffrait. Sa douleur était si intense qu'elle en était presque palpable. Gregory avait mal pour elle. C'était une sensation physique, intense, lancinante, et pour la première fois, il commença à douter de sa capacité à lui venir en aide.

— M'aimes-tu ? demanda-t-il de nouveau.

— Gregory…

— M'aimes-tu ?

— Je ne peux pas…

Il posa les mains sur ses épaules. Elle tressaillit, mais ne se déroba pas.

Doucement, il lui souleva le menton, jusqu'à ce qu'il puisse se perdre dans le bleu de ses yeux.

— M'aimes-tu ?

— Oui ! hoqueta-t-elle en se blottissant dans ses bras. Oui, mais je ne peux pas. Tu ne comprends pas ? Je n'ai pas le droit. Je dois m'en empêcher.

L'espace d'un instant, Gregory fut incapable de bouger. L'aveu de Lucy aurait dû être un soulagement, et, d'une certaine façon, ça l'était. Mais il y avait plus que cela. Son sang se mit à courir follement dans ses veines.

Il croyait à l'amour.

N'avait-il pas été une constante dans sa vie ?

Il croyait en son pouvoir, en sa bonté fondamentale, en sa justesse.

Il le révérait pour sa force et le respectait pour sa rareté.

Et il sut, à cet instant-là, alors qu'elle pleurait dans ses bras, qu'il oserait tout pour elle.

Par amour.

— Lucy, murmura-t-il, tandis qu'une idée prenait forme dans son esprit.

C'était fou, immoral et parfaitement déraisonnable, mais il ne pouvait chasser la pensée qui venait de s'imposer à lui.

Le mariage n'avait pas encore été consommé.

Ils avaient encore une chance.

— Lucy.

Elle s'écarta de lui.

— Je dois redescendre. Ils vont me chercher.

Il la retint par la main.

— N'y retourne pas.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Que veux-tu dire ?

— Viens avec moi. Tout de suite.

Il vibrait d'exaltation, d'audace, avait l'impression d'être un peu fou.

— Tu n'es pas encore sa femme. Tu peux faire annuler le mariage.

Elle secoua la tête en essayant de se libérer.

— Non, Gregory.

— Si !

Plus il y pensait, plus cette solution semblait la seule sensée. Ils n'avaient pas beaucoup de temps. Après cette nuit, il serait impossible à Lucy d'affirmer qu'elle était encore intacte. Il était bien placé pour le savoir ! S'il leur restait la moindre chance d'être ensemble, c'était maintenant.

Il ne pouvait pas l'enlever. En aucun cas il ne pouvait lui faire quitter la maison sans attirer l'attention. En revanche, il pouvait gagner du temps. Suffisamment pour trouver une solution.

Il l'attira à lui.

— Non, protesta-t-elle d'une voix un peu plus sonore.

Elle tirait furieusement sur son bras pour se libérer, et Gregory vit la panique envahir son regard.

— Si, Lucy.

— Je vais crier, le prévint-elle.

— Personne ne t'entendra.

Elle le regarda d'un air si choqué qu'il eut lui-même du mal à croire à ce qu'il disait.

— Serais-tu en train de me menacer ?

Il secoua la tête.

— Non. Je suis en train de te sauver.

Puis, préférant ne pas se donner le temps de réfléchir plus avant, il l'attrapa par la taille, la hissa sur son épaule et quitta la chambre à grands pas.

24

Où notre héros laisse notre héroïne dans une situation inconfortable.

— Tu m'attaches à des *toilettes* ?

— Désolé, répondit-il en nouant deux écharpes d'un geste si expert qu'elle eut l'inquiétante impression qu'il n'en était pas à son coup d'essai. Je ne pouvais pas te laisser dans ta chambre ; c'est le premier endroit où l'on te cherchera.

Il serra les liens, puis en éprouva la résistance.

— C'est le premier endroit où *je* t'ai cherchée.

— Tout de même, des toilettes !

— Du deuxième étage, précisa-t-il. Personne ne te trouvera avant des heures.

Lucy serra les dents en essayant désespérément de contenir la rage qui montait en elle.

Il lui avait attaché les mains. *Dans le dos.*

Bonté divine, jamais elle n'aurait cru possible d'être aussi en colère contre quelqu'un.

Il ne s'agissait pas d'une simple réaction émotionnelle. Tout son corps vibrait de fureur. Elle avait chaud et elle était agitée. Elle avait beau savoir que cela ne servirait à rien, elle frappa de ses bras le

tuyau des toilettes, avant de pousser un soupir de frustration en constatant que cela n'avait pour résultat que de faire entendre un tintement assourdi.

— S'il te plaît, ne te débats pas, lui dit Gregory avant de déposer un baiser sur le sommet de son crâne. Tu ne feras que t'épuiser et te faire mal.

Il leva les yeux.

— Ou à casser le tuyau, avec des conséquences assez peu hygiéniques.

— Gregory, il faut que tu me libères.

Il s'accroupit afin que son visage soit à la hauteur du sien.

— Impossible, répondit-il. Pas tant qu'il restera une chance que nous puissions être ensemble.

— Je t'en prie, plaida-t-elle. C'est de la folie. Tu dois me laisser partir, ou ma réputation va être ruinée.

— Je t'épouserai, promit-il.

— Je suis déjà mariée !

— Pas tout à fait, précisa-t-il avec un sourire féroce.

— Nous avons échangé nos consentements !

— Oui, mais le mariage n'a pas été consommé. Tu peux encore obtenir une annulation.

— Là n'est pas la question ! s'écria-t-elle en se débattant vainement, tandis que Gregory se levait et se dirigeait vers la porte. Tu ne comprends pas la situation ! Tu fais égoïstement passer tes désirs et ton bonheur avant ceux des autres.

Il avait déjà la main sur la poignée de la porte, mais il s'immobilisa. Et lorsqu'il pivota sur lui-même, le regard qu'il posa sur elle faillit lui briser le cœur.

— Tu es heureuse ? demanda-t-il.

Si doucement, avec une telle tendresse qu'elle eut envie de pleurer.

— Non, murmura-t-elle, mais…

— Je n'ai jamais vu une mariée qui ait l'air aussi triste.

Elle ferma les yeux, vaincue. C'était l'écho des paroles d'Hermione, et elle savait que c'était la vérité. Même en cet instant, malgré sa position inconfortable, elle ne pouvait ignorer les battements de son cœur.

Elle l'aimait.

Elle l'aimerait toujours.

Et en même temps, elle le détestait de lui donner envie d'avoir ce qui lui était interdit. Elle le détestait de l'aimer au point de prendre tous les risques pour pouvoir être avec elle. Et par-dessus tout, elle le détestait de faire d'elle l'instrument qui détruirait sa propre famille.

Jusqu'à ce qu'elle rencontre Gregory, Richard et Hermione étaient les deux seules personnes au monde qu'elle aimait vraiment. Et par sa faute ils allaient endurer des infortunes à côté desquelles la vie qui l'attendait avec Haselby n'était rien.

Gregory s'imaginait qu'il faudrait des heures pour qu'on la retrouve, mais elle n'était pas dupe. Cela prendrait des jours. Elle ne se souvenait pas de la dernière fois où quelqu'un s'était aventuré par ici. Elle se trouvait dans la salle de bains de la nurse, mais il n'y avait plus de nurse à Fennsworth House depuis des années.

Quand on s'apercevrait de sa disparition, on la chercherait d'abord dans sa chambre. Puis on essaierait ce qui semblait le plus raisonnable : la bibliothèque, le petit salon, une salle de bains qui n'était pas abandonnée…

Ne la trouvant pas, on en déduirait qu'elle s'était enfuie. Et après ce qui s'était passé à l'église, personne ne penserait qu'elle était partie seule.

Elle serait perdue. Ainsi que ceux qu'elle aimait.

— Il ne s'agit pas de mon bonheur personnel, murmura-t-elle finalement d'une voix faible, presque brisée. Gregory, je t'en supplie, ne fais pas cela. Il ne s'agit pas que de moi. Ma famille… Nous serons ruinés. Tous.

Il revint vers elle, s'assit.

— Raconte, dit-il simplement.

Ce qu'elle fit. Car il ne renoncerait pas, elle en était certaine.

Elle lui raconta tout. La trahison de son père, l'existence de preuves écrites et le chantage dont son oncle faisait l'objet. Elle lui expliqua qu'elle représentait l'ultime versement de la dette, et la seule garantie que son frère ne se verrait pas dépouillé de son titre.

Durant tout ce temps, elle regarda droit devant elle, et Gregory lui en fut reconnaissant. Il était abasourdi par ce qu'il découvrait.

Toute la journée, il avait tenté d'imaginer quel terrible secret pouvait contraindre Lucy à épouser Haselby. Il avait traversé Londres au pas de course à deux reprises, la première pour aller à l'église, la seconde pour venir ici, à Fennsworth House. Il avait eu amplement le temps de réfléchir et de s'interroger, mais jamais, pas une seule fois, il n'avait supposé que les choses avaient été aussi loin.

— Tu vois donc, conclut-elle, il ne s'agit pas d'une banale affaire d'enfant illégitime, ou d'une croustillante histoire de liaison extraconjugale. Mon père, un pair du royaume, s'est rendu coupable de trahison. *Trahison*, souligna-t-elle.

Et elle se mit à *rire*. De ce rire qu'ont les gens qui ont plutôt envie de pleurer.

— Il a commis un acte ignoble, enchaîna-t-elle d'une voix sourde, l'air résigné. On ne peut rien y changer.

Elle tourna la tête vers lui comme si elle attendait une réponse, mais il n'en avait aucune à lui offrir.

Trahison. Bonté divine, il ne pouvait rien imaginer de pire. Il existait de nombreuses façons – de très nombreuses façons – de se retrouver au ban de la société, mais rien n'était plus impardonnable que la trahison. Il n'y avait pas un homme, pas une femme, pas un enfant en Grande-Bretagne qui n'ait perdu un être cher à cause de Napoléon. Les blessures étaient encore trop fraîches. Et quand bien même elles ne l'auraient pas été…

Une trahison demeurait une trahison.

Un gentleman n'abandonnait pas son pays.

C'était gravé dans l'âme de chaque citoyen de Grande-Bretagne.

Si la vérité sur le père de Lucy était connue, le comté de Fennsworth serait aussitôt dissous. Richard serait destitué de son titre et de ses biens. Hermione et lui devraient sans doute émigrer.

Quant à Lucy…

Eh bien, elle pourrait sans doute survivre au scandale, surtout si elle prenait le nom de Bridgerton, mais elle ne se le pardonnerait jamais. Gregory en était absolument certain.

Il la regarda. Elle était pâle, ses traits étaient tirés.

— Les Abernathy ont toujours été bons et justes, reprit-elle d'une voix tremblante d'émotion. Ils ont fait preuve de loyauté envers la Couronne depuis que le premier comte a été anobli au XVe siècle. Mon père a attiré la honte sur notre famille. Je ne peux pas laisser son infamie éclater au grand jour. Je ne le peux pas.

Elle déglutit péniblement et ajouta d'un ton amer :

— Tu devrais voir ton expression. Même toi, tu ne veux plus de moi, à présent.

— Non ! s'écria-t-il d'une voix étranglée. C'est faux. Je te promets que c'est faux. Je suis désolé, j'ai mis trop de temps à me ressaisir. Mais je n'avais pas imaginé une affaire de trahison.

— Comment aurais-tu pu ?

— Au demeurant, cela ne change rien à mes sentiments.

Il lui prit le visage entre ses paumes, brûlant d'envie de l'embrasser, mais sachant que le moment n'était pas venu.

Pas encore.

— Ce que ton père a fait… C'est répréhensible. C'est…

Il étouffa un juron.

— Je vais être honnête avec toi, cela me révolte. Mais toi – *toi*, Lucy –, tu es innocente. Tu n'as rien fait de mal. Tu n'as pas à payer pour ses fautes.

— Mon frère non plus, ajouta-elle calmement, mais si je ne consomme pas mon mariage avec Haselby, Richard risque de…

— Chut ! l'interrompit-il en pressant un doigt sur ses lèvres. Écoute-moi. Je t'aime.

Les yeux de Lucy s'emplirent de larmes.

— Je t'aime, répéta-t-il. Il n'y a rien dans ce monde ou dans l'autre qui pourrait m'empêcher de t'aimer.

— Tu éprouvais la même chose envers Hermione, murmura-t-elle.

— Non, répondit-il, souriant presque de sa stupidité d'alors. J'ai attendu tellement longtemps de tomber amoureux que je voulais l'amour plus que la femme. Ce n'est pas Hermione que j'ai aimée, c'est l'idée d'elle. Avec toi… c'est différent, Lucy. C'est plus profond. C'est… c'est…

Il chercha ses mots, en vain. Il n'en existait tout simplement pas pour exprimer ce qu'il ressentait.

— C'est *moi*, lâcha-t-il finalement, conscient du manque d'élégance de la tournure. Sans toi, je… je…

— Gregory, souffla-t-elle, tu n'es pas obligé de…

— Je ne suis rien, coupa-t-il, refusant de la laisser dire qu'il ne lui devait aucune explication. Sans toi, je ne suis rien.

Elle sourit. C'était un sourire triste, mais sincère. Gregory eut l'impression d'avoir attendu ce sourire pendant des années.

— Ce n'est pas vrai, dit-elle. Tu sais que ce n'est pas vrai.

— C'est peut-être un peu exagéré, mais sans plus. Tu me rends meilleur, Lucy. Tu me donnes des rêves, des espoirs, un avenir. Tu me donnes envie de vivre enfin.

Les larmes se mirent à ruisseler sur les joues de Lucy.

Il les essuya de ses pouces.

— Tu es l'âme la plus noble que je connaisse, poursuivit-il. L'être le plus respectable que j'aie jamais rencontré. Tu me fais rire. Tu me fais *réfléchir*. Et je…

Il prit une profonde inspiration.

— Et je t'aime.

Il le répéta.

— Je t'aime.

Il secoua la tête d'un air impuissant.

— Je ne sais pas comment le dire autrement.

Elle tourna la tête de sorte que les mains de Gregory glissèrent sur ses épaules, avant de se détacher d'elle. Il ne voyait plus ses yeux, mais il entendait son souffle haché.

— Je t'aime, répondit-elle d'une voix douce, infiniment lasse. Tu le sais. Je ne nous ferai pas l'insulte de le nier. S'il ne s'agissait que de moi, je ferais tout, tout pour vivre cet amour. J'affronterais la pauvreté, la honte. Je partirais en Amérique. J'irais jusqu'en Afrique si c'était le seul moyen de vivre avec toi.

Elle laissa échapper un long soupir saccadé.

— Je ne peux pas me montrer égoïste au point d'anéantir les deux êtres qui m'aiment vraiment, et depuis si longtemps.

— Lucy…

Il n'avait aucune idée de ce qu'il allait lui dire, mais il ne voulait pas qu'elle termine sa phrase. Il ne supporterait pas d'entendre ce qu'elle avait à lui annoncer.

— Non, Gregory. S'il te plaît. Je suis désolée, mais je ne peux pas faire ce que tu me demandes. Si tu m'aimes autant que tu le dis, tu dois me laisser regagner le rez-de-chaussée maintenant, avant que lord Davenport s'aperçoive de mon absence.

Gregory serra les poings. Il savait ce qu'il devrait faire. Il devrait la libérer, s'éclipser par la porte de service après lui avoir juré de ne plus jamais l'approcher.

Elle avait promis d'aimer, d'honorer et de rester fidèle à un homme. Elle était supposée oublier tous les autres.

Il ne faisait pas exception à cette règle.

Et cependant, il ne pouvait pas renoncer.

Pas encore.

— Une heure, dit-il. Donne-moi juste une heure.

Elle lui adressa un regard dubitatif, étonné… dans lequel il lui sembla cependant percevoir une lueur d'espoir.

— Une heure ? répéta-t-elle. Que crois-tu pouvoir faire en…

— Je ne sais pas, reconnut-il honnêtement, mais je te promets que si dans soixante minutes je n'ai pas trouvé le moyen de mettre un terme à ce chantage, je reviendrai. Et je te libérerai.

— Pour que je retourne auprès de Haselby ? murmura-t-elle.

Elle semblait…

Déçue ?

— Oui, dit-il.

En vérité, c'était la seule réponse qu'il avait à lui offrir. Quelle que soit son envie d'oublier toute prudence, il savait qu'il ne pouvait enlever Lucy. Certes, elle demeurerait respectable puisqu'il

l'épouserait dès que Haselby aurait accepté l'annulation, mais elle ne serait pas heureuse.

Et il savait qu'il ne se le pardonnerait pas.

— Ta réputation ne sera pas ruinée si tu disparais pendant une heure, reprit-il. Tu diras simplement que tu étais épuisée et que tu as eu besoin de prendre un peu de repos. Je suis certain qu'Hermione acceptera de confirmer ton histoire si tu le lui demandes.

Lucy acquiesça.

— Tu peux me détacher ?

Il secoua la tête et se releva.

— Je te confierais ma propre vie, Lucy, mais pas la tienne. Tu es beaucoup trop honorable pour ton propre bien.

— Gregory !

— Ta conscience te pousserait à faire des bêtises, expliqua-t-il en se dirigeant vers la porte Tu le sais très bien.

— Et si je te promets de…

— Désolé, fit-il, mais il n'en avait pas du tout l'air. Je ne te croirai pas.

Avant de sortir, il lui lança un dernier regard. Il s'obligea à lui sourire, ce qui était assez incongru s'il songeait qu'il disposait d'une heure pour mettre un terme au chantage que subissait sa famille et l'arracher à son mariage, le tout durant la réception célébrant ledit mariage.

En comparaison, remuer ciel et terre semblait bien peu de chose.

Pourtant, lorsqu'il se tourna vers Lucy et la regarda assise là, sur le sol, il la trouva…

De nouveau elle-même.

— Gregory, tu ne peux pas m'abandonner ici. Et si quelqu'un te trouve et te chasse de la maison ? Qui saura alors que je suis ici ? Et si… Et si… Et ensuite, si…

Il sourit. Enfin, il la retrouvait !

— Quand tout sera terminé, promit-il, je t'apporterai un sandwich.

Elle ouvrit des yeux ronds.

— Un sandwich ? répéta-t-elle. *Un sandwich ?*

Il tourna la poignée de la porte, mais ne poussa pas le battant.

— Tu as envie d'un sandwich, n'est-ce pas ? Tu as toujours faim pour un sandwich.

— Tu as perdu la tête.

Gregory avait du mal à croire qu'elle venait seulement de s'en apercevoir.

— Ne crie pas, l'avertit-il.

— Tu sais bien que je ne peux pas, maugréa-t-elle.

Ce qui était la vérité. La dernière chose qu'elle voulait, c'était qu'on la trouve. Si Gregory échouait, elle devait pouvoir regagner la réception le plus discrètement possible.

— À tout à l'heure, Lucy. Je t'aime.

Elle leva les yeux et murmura :

— Une heure. Tu crois réellement que tu peux y arriver ?

Il hocha la tête. Elle avait besoin de croire que c'était possible, et il avait besoin de le prétendre.

En refermant la porte derrière lui, Gregory aurait juré avoir entendu « bonne chance ».

Il prit une profonde inspiration avant de se diriger vers l'escalier. Il allait avoir besoin de plus que de la chance. Il allait avoir besoin d'un véritable miracle.

Toutes les chances étaient contre lui, mais il avait toujours misé sur les perdants. S'il y avait un peu de justice en ce bas monde, si la vie était capable d'équité… Si le fameux « Fais à autrui… » offrait quelque réciprocité, le destin avait une dette envers lui.

L'amour existait.

Il le savait. Et qu'il soit maudit s'il n'existait pas pour lui !

Il fit d'abord un crochet par la chambre de Lucy. Il ne pouvait guère déambuler dans la salle de bal et solliciter une audience auprès d'un invité, mais il y avait une possibilité que quelqu'un, ayant remarqué l'absence de Lucy, soit monté la chercher. Avec un peu de chance, il s'agirait d'une personne favorable à sa cause, qui aurait son bonheur à cœur.

Mais lorsqu'il pénétra dans la pièce, il la trouva telle qu'il l'avait laissée.

— Bon sang ! marmonna-t-il en rebroussant chemin.

À présent, il allait devoir trouver un moyen de parler au frère de Lucy – voire à Haselby – sans attirer l'attention.

Il s'apprêtait à sortir lorsque la porte s'ouvrit à la volée. Gregory entendit un cri de surprise, puis un corps souple heurta le sien.

— Vous !

— Vous ! s'écria-t-il à son tour. Dieu merci !

C'était Hermione, la seule personne au monde dont il était certain qu'elle plaçait le bonheur de Lucy au-dessus de tout le reste.

— Que faites-vous ici ? siffla-t-elle.

Elle referma cependant le battant derrière elle, ce qui était bon signe.

— Il fallait que je parle à Lucy.

— Elle a épousé lord Haselby.

— Le mariage n'a pas encore été consommé.

Elle en demeura bouche bée.

— Bonté divine, vous n'avez tout de même pas l'intention de…

— Je vais être franc avec vous, l'interrompit-il. Je ne sais pas quelles sont mes intentions, à part de trouver un moyen de la libérer.

Hermione le dévisagea quelques secondes, puis déclara sans détour :

— Elle vous aime.

— Elle vous l'a dit ?

— Non, mais c'est évident. Ou du moins ça l'est avec le recul.

Hermione fit quelques pas dans la pièce, et fit brusquement volte-face.

— Pourquoi diable a-t-elle épousé lord Haselby ? Je sais qu'elle a des principes très arrêtés lorsqu'il s'agit d'honorer ses engagements, mais elle aurait sûrement pu rompre ses fiançailles !

— Elle fait l'objet d'un chantage, avoua Gregory d'un air sombre.

Hermione le fixa, abasourdie.

— À quel sujet ?

— Je ne peux pas vous le dire.

À son crédit, Hermione ne perdit pas de temps à protester. Levant sur lui un regard résolu, elle demanda sans hésiter :

— Comment puis-je apporter mon aide ?

Cinq minutes plus tard, Gregory était en compagnie de Haselby et de Fennsworth. Il aurait préféré se passer de l'aide du second, qui se serait visiblement fait un plaisir de l'étrangler si son épouse n'avait été à ses côtés, lui tenant fermement le bras.

— Où est Lucy ? voulut savoir ce dernier.

— En sécurité, répondit Gregory.

— Vous me pardonnerez si j'ai quelques doutes.

— Richard, arrête ! intervint Hermione. M. Bridgerton ne lui fera pas de mal. Il a son bien-être très à cœur.

— Ah oui ? ironisa Fennsworth avec des inflexions traînantes.

Hermione le fusilla d'un regard que jamais Gregory ne lui avait vu.

— Il l’aime, déclara-t-elle.

— *Tiens donc.*

Tous les regards se tournèrent vers Haselby, qui se tenait près de la porte et observait la scène avec une expression amusée des plus déconcertantes.

Personne ne sut que répondre.

— Ma foi, il me semble qu’il l’a clairement exprimé ce matin, reprit Haselby en s’asseyant dans un fauteuil avec une grâce nonchalante. N’est-ce pas votre avis ?

— Euh… oui, balbutia Fennsworth.

Gregory ne pouvait le blâmer d’être à ce point décontenancé. Haselby semblait prendre toute l’affaire de manière peu banale. Il était calme. Si calme que le pouls de Gregory se mit à battre deux fois plus rapidement, ne serait-ce que pour compenser le flegme de Haselby.

— Elle m’aime, dit-il.

Il referma le poing dans son dos, moins pour parer une réaction violente que parce que, s’il ne bougeait pas un muscle, n’importe lequel, il allait exploser.

— Je suis désolé de vous le dire, reprit-il, mais…

— Oh, ne le soyez pas, l’interrompit Haselby en levant la main. Je suis bien conscient qu’elle n’est pas amoureuse de *moi*. Ce qui est pour le mieux, vous serez d’accord avec moi, j’en suis sûr.

Gregory ignorait ce qu’il était censé répondre à cela. Fennsworth était congestionné et Hermione semblait totalement perdue.

— Acceptez-vous de lui rendre sa liberté ? demanda Gregory, qui n’avait pas le temps de se perdre en subtilités diplomatiques.

— Si je n’y étais pas disposé, croyez-vous que je serais ici, à discuter avec vous de la question comme si nous parlions de la pluie et du beau temps ?

— Eh bien… non ?

Haselby sourit. À peine.

— Mon père ne sera pas ravi. D'ordinaire, ce genre de situation est pour moi une source de réjouissance, assurément, mais l'affaire présente un certain nombre de chausse-trapes. Nous allons devoir procéder avec prudence.

— Lucy ne devrait-elle pas être là ? hasarda Hermione.

Fennsworth fusilla Gregory d'un nouveau regard meurtrier.

— Où *est* ma sœur ?

— En haut, répondit sobrement Gregory.

Ce qui réduisait les possibilités à la bagatelle d'une trentaine de pièces.

— En haut, où ? insista Fennsworth.

Gregory ignora sa question. Le moment était mal choisi pour révéler qu'il avait attaché Lucy à des toilettes.

Il se tourna vers Haselby, qui, une jambe négligemment croisée sur l'autre, examinait tranquillement ses ongles.

Gregory, lui, était sur les charbons ardents. Comment le bougre pouvait-il demeurer aussi imperturbable ? C'était peut-être la conversation la plus cruciale que l'un et l'autre auraient jamais, et il ne trouvait rien d'autre à faire que d'inspecter sa *manucure* ?

— Acceptez-vous de lui rendre sa liberté ? répéta Gregory entre ses dents.

Haselby le regarda et battit des paupières.

— Je viens de vous dire que j'étais d'accord.

— Bien, mais révélerez-vous ses secrets ?

À ces mots, le comportement de Haselby changea du tout au tout. Il se raidit et son regard s'aiguisa.

— Je ne vois absolument pas de quoi vous voulez parler, déclara-t-il d'un ton tranchant.

— Moi non plus, renchérit Fennsworth en se rapprochant.

Gregory se tourna brièvement vers ce dernier.

— Quelqu'un la fait chanter.

— Ce n'est pas moi, se défendit Haselby d'une voix dure.

— Toutes mes excuses, dit posément Gregory, conscient que l'accusation n'était pas anodine. Ce n'est pas ce que je sous-entendais.

— Je me suis toujours demandé pourquoi elle avait accepté de m'épouser, avoua Haselby.

— Le mariage a été arrangé par son oncle, intervint Hermione.

Puis, comme tout le monde se tournait vers elle, l'un air un peu surpris, elle ajouta :

— Vous connaissez Lucy. Elle n'est pas du genre à se rebeller. Elle aime l'ordre par-dessus tout.

— Certes, contra Haselby, mais elle a eu une occasion spectaculaire de se soustraire à cet engagement.

Il marqua une pause et, inclinant la tête de côté, ajouta :

— Il s'agit de mon père, n'est-ce pas ?

Gregory acquiesça en silence.

— Ce n'est guère surprenant. Il était assez impatient de me voir marié. Bon, eh bien…

Il croisa les doigts et étira les mains, paumes vers le bas.

— Que faisons-nous ? Il faut dénoncer son chantage, j'imagine ?

Gregory secoua la tête.

— Impossible.

— Enfin, voyons ! Ce ne peut pas être aussi grave. Que diable lady Lucinda pourrait-elle avoir fait de répréhensible ?

— Nous devrions vraiment aller la chercher, insista Hermione.

Puis, comme tous les regards convergeaient de nouveau vers elle, elle expliqua :

— Vous aimeriez que l’on débatte de votre avenir sans vous convier à la discussion ?

Fennsworth s’approcha de Gregory.

— Dites-moi tout.

Gregory ne feignit pas d’avoir mal compris.

— L’affaire est grave.

— Dites-moi tout, répéta l’autre.

— Il s’agit de votre père, commença Gregory d’un ton calme.

Il entreprit alors de relater tout ce que Lucy lui avait révélé.

— Elle a fait cela pour nous, murmura Hermione lorsqu’il eut achevé son récit.

Se tournant vers son mari, elle lui pressa la main.

— Elle l’a fait pour nous protéger. Oh, Lucy !

Fennsworth secoua la tête.

— Ces accusations sont mensongères, déclara-t-il.

S’efforçant de ne manifester aucune pitié, Gregory répondit :

— Il y a des preuves.

— Vraiment ? Quelle sorte de preuves ?

— D’après Lucy, ce sont des preuves écrites.

— Les a-t-elle vues ? tonna Fennsworth. Serait-elle seulement capable de distinguer un vrai d’un faux ?

Gregory prit une longue inspiration. Comment reprocher sa réaction au frère de Lucy ? Il en aurait sans doute agi de même si son propre père avait fait l’objet d’accusations semblables.

— Lucy ne sait rien de tout cela, poursuivit Fennsworth. Elle était trop jeune. Jamais père n’aurait commis une telle infamie. C’est inconcevable.

— Vous aussi, vous étiez jeune, lui rappela doucement Gregory.

— J’étais assez âgé pour connaître mon père, rétorqua Fennsworth, et ce n’était pas un traître. On a trompé Lucy.

Gregory se tourna vers Haselby.

— Votre père…

— … n'est pas assez intelligent pour cela, acheva Haselby à sa place. Il n'hésiterait pas à exercer un chantage, mais il agirait sur la base de faits réels, non sur un mensonge. S'il est rusé, il manque en revanche totalement d'imagination.

— Ce qui n'est pas le cas de mon oncle, intervint Richard.

— Vous pensez qu'il aurait pu berner Lucy ? demanda Gregory d'une voix pressante.

— Assurément, il a su lui présenter un argument décisif pour la convaincre de ne pas annuler le mariage, admit Fennsworth d'un ton amer.

— Mais pourquoi avait-il, *lui*, besoin qu'elle épouse lord Haselby ? interrogea Hermione.

Tous trois regardèrent ce dernier.

— Aucune idée, avoua celui-ci.

— Il doit avoir un secret, murmura Gregory.

Fennsworth secoua la tête.

— Il n'a pas de dettes, déclara-t-il.

— Le contrat de mariage ne lui garantit pas un *penny*, les informa Haselby.

Trois paires d'yeux convergèrent vers lui.

— J'ai peut-être laissé mon père choisir ma fiancée, mais il n'était pas question que je me marie sans lire le contrat.

— Donc, il a un secret, s'entêta Gregory.

— Peut-être en lien avec lord Davenport, suggéra Hermione. Désolée, ajouta-t-elle à l'adresse de Haselby.

Il balaya ses excuses d'un revers de main.

— Ne le soyez pas.

— Alors que devons-nous faire ? demanda Fennsworth.

— Aller chercher Lucy, répondit aussitôt Hermione.

— Elle a raison, admit Gregory.

— Non, dit Haselby en se levant. C'est mon père qu'il faut aller chercher.

— Votre père ? ironisa Fennsworth. Il n'a aucune sympathie pour notre cause !

— Possible, et je suis le premier à reconnaître qu'il est insupportable plus de trois minutes d'affilée, mais il aura des réponses. Et malgré sa langue de vipère, dans l'ensemble, il est inoffensif.

— Dans l'ensemble ? répéta Hermione.

Haselby parut réfléchir.

— Dans l'ensemble, confirma-t-il.

— Haselby, allez avec Fennsworth trouver votre père et interrogez-le, ordonna Gregory. Découvrez la vérité. Lady Fennsworth et moi allons chercher Lucy. Nous la ramènerons ici, et elle restera en votre compagnie, lady Fennsworth.

Il s'adressa à Richard :

— Je suis désolé, mais il faut que votre épouse m'accompagne pour préserver la réputation de Lucy si quelqu'un nous voit. Voilà maintenant plus d'une heure qu'elle a quitté la réception ; on s'en sera forcément aperçu.

Fennsworth acquiesça d'un bref hochement de tête, mais il était clair que ces arrangements le contrariaient. Cela dit, il n'avait guère le choix. L'honneur exigeait que ce soit lui qui interroge Davenport.

— Bien, fit Gregory. Nous sommes d'accord. Je vous retrouverai tous les deux…

Il s'interrompit. À part la chambre de Lucy et le cabinet de toilette de l'étage supérieur, il ne connaissait pas le plan de l'hôtel particulier.

— Rendez-vous dans la bibliothèque, proposa Fennsworth. Elle se trouve au rez-de-chaussée, côté est.

Il fit un pas vers la porte, puis se retourna et lança à Gregory :

— Attendez ici, je reviens.

Gregory était impatient de passer à l'action, mais l'expression grave de Fennsworth suffit à le convaincre d'obtempérer. Lorsque ce dernier revint, moins d'une minute plus tard, il était en possession de deux armes à feu.

Il en tendit une à Gregory.

Sapristi !

— Vous pourriez en avoir besoin.

— Si c'est le cas, marmonna Gregory, que le Ciel nous vienne en aide.

— Je vous demande pardon ?

Gregory secoua la tête.

— Eh bien, en piste !

Fennsworth jeta un coup d'œil à Haselby, et les deux hommes s'éloignèrent rapidement dans le couloir.

Gregory fit signe à Hermione.

— Allons-y, fit-il en l'entraînant dans la direction opposée. Et essayez de ne pas me juger quand vous verrez où je vous emmène.

Tandis qu'ils montaient l'escalier, il l'entendit rire sous cape.

— D'où me vient cette impression, demanda-t-elle, que, si je dois vous juger, mon verdict sera que vous êtes remarquablement intelligent ?

— Je n'avais pas confiance en sa capacité à rester là où elle était, avoua Gregory en gravissant les marches deux à deux.

Une fois qu'ils eurent atteint le palier, il se tourna vers Hermione.

— J'ai eu recours à une méthode un peu excessive, mais je n'avais pas le choix. J'avais absolument besoin de gagner du temps.

Hermione hocha la tête.

— Où allons-nous ?

— Dans la salle de bains de la nurse. Je l’ai attachée aux toilettes.

— Vous l’avez attachée aux… Ô Seigneur ! Je suis pressée de voir cela !

Mais lorsque Gregory ouvrit la porte de la petite salle de bains, Lucy avait disparu.

Et, selon toutes les apparences, elle n’était pas partie de son plein gré.

25

Où nous découvrons ce qui s'est passé à peine dix minutes plus tôt.

Une heure s'était-elle écoulée ? C'était bien probable.

Lucy prit une profonde inspiration dans l'espoir d'apaiser ses nerfs tendus à se rompre. Pourquoi n'avait-on pas songé à installer une horloge dans la salle de bains ? Personne ne s'était donc avisé qu'*un jour*, quelqu'un se trouverait attaché aux toilettes et pourrait *éventuellement* souhaiter connaître l'heure ?

Ce n'était sûrement qu'une question de minutes, à présent.

Elle pianota des doigts de la main droite sur le sol. La gauche étant liée la paume tournée vers le haut, elle l'ouvrit et la ferma plusieurs fois de suite, jusqu'à ce que…

— Oooohhhh !

Un grondement d'exaspération jaillit de ses lèvres. Un grondement ? Un grognement.

Un *grongnedement*.

Le mot aurait dû exister.

Cela faisait probablement une heure. Sûrement, même.

Et soudain…

Un bruit de pas.

Lucy tendit l'oreille. Elle tremblait de fureur. D'espoir. De peur. D'anxiété. Et…

Dieu du Ciel, elle n'était pas supposée éprouver toutes ces émotions en même temps ! D'ordinaire, elle n'en ressentait qu'une à la fois, deux tout au plus.

La poignée tourna, le battant fut poussé brutalement.

Brutalement ? Lucy ne disposa que d'une seconde pour comprendre que quelque chose n'allait pas. Gregory n'aurait pas ouvert la porte d'un geste aussi violent. Il aurait…

— Oncle Robert ?

— Toi ! s'écria-t-il d'une voix basse vibrante de colère.

— Je…

— Espèce de traînée ! aboya-t-il.

Lucy tressaillit. Elle savait qu'il n'avait pas beaucoup d'affection envers elle, mais ces paroles faisaient tout de même du mal.

— Vous ne comprenez pas, bredouilla-t-elle, refusant catégoriquement de dire « Je suis désolée ».

Elle en avait terminé avec les excuses. Terminé.

— Ah oui ? siffla-t-il en s'accroupissant devant elle. Qu'est-ce que je ne comprends pas, exactement ? Le fait que tu aies fui ton mariage ?

— Je ne l'ai pas fui, répliqua-t-elle. J'ai été conduite ici de force. Vous ne voyez pas que je suis attachée aux toilettes ?

Il plissa les yeux d'un air menaçant, et Lucy commença à prendre peur.

Elle se recroquevilla, le souffle court. Elle avait toujours redouté son oncle, ses colères froides et son dédain glacial, mais jamais il ne l'avait terrifiée comme en cet instant.

— Où est-il ? gronda-t-il.

Lucy ne feignit pas de ne pas comprendre.

— Je ne sais pas.

— Parle !

— Je vous dis que je ne sais pas ! s'emporta-t-elle. Croyez-vous qu'il m'aurait attachée s'il me faisait confiance ?

Son oncle se redressa en marmonnant un juron.

— Cela n'a aucun sens.

— Que voulez-vous dire ? demanda Lucy avec prudence.

Elle n'était pas certaine de comprendre ce qui se passait et elle ignorait de qui elle serait l'épouse à la fin du « plus beau jour de sa vie », mais elle avait une certitude : elle devait gagner du temps.

Et ne rien révéler – du moins, rien d'important.

— Ceci ! Toi ! cracha son oncle. Pourquoi t'aurait-il emmenée de force, puis t'aurait-il abandonnée ici, à Fennsworth House ?

— Eh bien, je suppose qu'il n'aurait pas pu sortir avec moi sans que quelqu'un s'en aperçoive.

— Il n'aurait pas non plus dû être capable d'entrer sans qu'on le remarque.

— J'ai peur de ne pas saisir où vous voulez en venir.

— Comment se fait-il, demanda son oncle en se penchant pour approcher son visage du sien, qu'il ait pu t'amener jusqu'ici sans ton consentement ?

Lucy poussa un petit soupir. La vérité était facile à avouer. Et inoffensive.

— Je suis montée dans ma chambre pour m'étendre un peu, répondit-elle. Il m'y attendait.

— Il savait où se trouve ta chambre ?

Elle déglutit.

— Manifestement.

Son oncle la scruta durant un inconfortable moment.

— Les invités ont commencé à remarquer ton absence, marmonna-t-il.

Lucy ne dit rien.

— Cela dit, tant pis, poursuivit-il.

Elle battit des paupières, déconcertée. De quoi parlait-il ?

— C'est la seule solution, ajouta-t-il en secouant la tête.

— Je… je vous demande pardon ?

Elle s'aperçut alors que ce n'était pas à elle qu'il parlait, mais à lui-même.

— Oncle Robert ? murmura-t-elle.

Mais il avait déjà commencé à trancher ses liens.

Trancher ? Pourquoi avait-il un couteau ?

— Allons-y, grommela-t-il.

— Nous retournons à la réception ?

Il émit un ricanement sinistre.

— Tu aimerais bien, pas vrai ?

Une bouffée de panique la balaya.

— Où m'emmenez-vous ?

Il la hissa sur ses pieds d'un geste brusque et drapa un bras d'acier autour de sa taille.

— Retrouver ton époux.

Elle parvint à se tourner juste assez pour voir son visage.

— Mon… lord Haselby ?

— Tu as un autre mari ?

— Il n'est pas à la réception ?

— Cesse de poser autant de questions.

Lucy jeta des regards affolés autour d'elle.

— Où m'emmenez-vous ? répéta-t-elle.

— Je ne te laisserai pas ruiner mes plans, siffla-t-il. Tu comprends ?

— Non, gémit-elle.

Elle ne mentait pas. Elle ne comprenait plus rien.

Il la plaqua brutalement contre lui.

— Tu vas écouter avec attention ce que je vais dire, car je ne le répéterai pas.

Elle hocha la tête. Elle ne lui faisait pas face, mais elle savait qu'il avait perçu le mouvement de sa tête contre son torse.

— Ce mariage doit être consommé, articula-t-il d'une voix glaciale. Et je veillerai personnellement à ce que cela ait lieu ce soir.

— Quoi ?

— Inutile de discuter.

— Mais…

Elle tenta de s'arc-bouter comme il commençait à la pousser vers la porte.

— Vas-tu cesser de résister ? s'impatienta-t-il. Ce n'est rien de plus que ce que tu aurais dû faire de toute façon. La seule différence, c'est que tu auras un public.

— Un public ?

— Cela manque de délicatesse, mais j'aurai ma preuve.

Elle se débattit de plus belle et parvint à libérer l'un de ses bras, qu'elle se mit à agiter en tous sens. Il l'immobilisa de nouveau, mais cela l'obligea à changer de posture, lui laissant le temps de lui asséner un vigoureux coup de pied dans le tibia.

— Nom de Dieu ! jura-t-il en la plaquant violemment contre lui.

Elle continua de donner des coups de pied, renversant un pot de chambre vide.

— Arrête ! ordonna-t-il en lui appuyant quelque chose contre les côtes. Immédiatement !

Lucy se figea.

— C'est un couteau ? demanda-t-elle dans un murmure.

— Rappelle-toi ceci, lui dit-il à l'oreille d'une voix mauvaise. Je ne peux pas te tuer, mais je peux te faire très mal.

Lucy ravala un sanglot.

— Je suis votre nièce.

— Et alors ?

Lucy déglutit et demanda d'une voix posée :

— Cela n'a jamais compté pour vous ?

Il la poussa vers la porte.

— Que tu sois ma nièce ?

Elle hocha la tête.

Il y eut un silence, que Lucy ne sut interpréter. Elle ne voyait de son oncle que sa main tendue vers la poignée.

Puis il répondit :

— Non.

Au moins, elle savait à quoi s'en tenir.

— Tu as toujours été un fardeau, précisa-t-il. J'en ai assumé la charge et je suis ravi de m'en débarrasser. À présent, tu vas te montrer docile et te taire.

Lucy acquiesça. Il avait appuyé son couteau un peu plus fort contre ses côtes et elle avait entendu un craquement lorsque la pointe s'était enfoncée dans l'étoffe rigide de son corsage.

Elle se laissa entraîner le long du couloir, puis dans l'escalier. Gregory était là, ne cessait-elle de se répéter. Il était là et il allait la trouver. Fennsworth House était vaste, mais pas immense. Il n'y avait que quelques pièces dans lesquelles son oncle pourrait l'enfermer.

Et des centaines d'invités se trouvaient au rez-de-chaussée.

Quant à lord Haselby… Il ne consentirait certainement pas à s'associer à un tel projet.

Il y avait au moins une douzaine de raisons pour lesquelles son oncle ne réussirait pas.

Voire plus. Et il suffisait d'une seule pour le faire échouer.

Ces pensées ne furent cependant que d'un maigre réconfort lorsqu'il fit halte pour lui bander les yeux.

Et cela ne s'arrangea guère quand, l'ayant poussée dans une pièce, il la ligota.

— Je reviens, dit-il d'un ton sec, la laissant assise à même le sol, pieds et poings liés.

Elle entendit le bruit de ses pas qui s'éloignaient, et la question jaillit de ses lèvres :

— *Pourquoi ?*

Les pas s'arrêtèrent.

— Pourquoi, oncle Robert ?

Ce ne pouvait être qu'une simple question d'honneur familial. N'avait-elle pas déjà donné à son oncle des preuves de sa loyauté, sur ce point ? Ne pouvait-il lui faire confiance pour préserver la réputation des Abernathy ?

— Pourquoi ? répéta-t-elle en priant pour qu'il ait une conscience.

Il ne pouvait pas avoir veillé sur Richard et sur elle durant tant d'années sans avoir le sens du bien et du mal !

— Tu le sais très bien, lâcha-t-il après un silence.

Il mentait, c'était évident. Il avait attendu trop longtemps pour répondre.

— Dans ce cas, allez-y, dit-elle, amère.

Cela ne servirait à rien de le retarder. Mieux valait que Gregory la trouve seule.

Mais il ne bougea pas. En dépit du bandeau qui l'aveuglait, elle percevait sa méfiance.

— Qu'attendez-vous ? s'écria-t-elle.

— Je ne sais trop, dit-il.

Et elle comprit qu'il pivotait sur ses talons.

Le bruit de ses pas se rapprocha de nouveau.

Lentement.

Et soudain…

— Où est-elle ? demanda Hermione dans un hoquet de stupeur.

Gregory embrassa la scène du regard – les liens tranchés, le pot de chambre renversé.

— Quelqu'un l'a emmenée, dit-il sombrement.

— Son oncle ?

— Ou Davenport. Ce sont les seuls à avoir des raisons de… Non. Ils ne peuvent pas lui faire de mal. Ils ont besoin que le mariage soit officiellement légitimé. Et qu'il dure. Davenport veut des héritiers.

Gregory pivota vers Hermione.

— Vous connaissez la maison. Où Lucy peut-elle se trouver, selon vous ?

— Je ne sais pas. Si c'est son oncle…

— Partons du principe que c'est lui, coupa Gregory.

Non seulement il doutait que Davenport soit assez agile pour enlever Lucy, mais si ce que Haselby avait dit de son père était exact, c'était Robert Abernathy qui avait des secrets à protéger.

C'était *lui* qui avait quelque chose à perdre.

— Dans son bureau, murmura Hermione. Il est toujours dans son bureau.

— Où est-ce ?

— Au rez-de-chaussée. La pièce est située sur l'arrière.

— Il ne prendrait pas un tel risque. C'est trop près de la salle de réception.

— Alors dans sa chambre. S'il a préféré éviter les pièces publiques, c'est là qu'il l'aura emmenée. Là, ou dans la propre chambre de Lucy.

La prenant par le bras, Gregory l'entraîna hors de la salle de bains. Ils dévalèrent l'escalier de service et s'immobilisèrent un instant avant d'ouvrir la porte qui donnait sur le palier du premier étage.

— Montrez-moi où est sa chambre, et partez.

— Je refuse de…

— Allez chercher votre mari, reprit-il. Ramenez-le ici.

Après une brève hésitation, Hermione acquiesça et obtempéra.

— Allez-y, dit-il une fois qu'elle lui eut indiqué la porte. Faites vite !

Tandis qu'elle s'élançait vers l'escalier, Gregory s'engagea dans le couloir à pas de loup. Arrivé devant la porte, il appuya doucement l'oreille contre le battant.

— Qu'attendez-vous ?

C'était la voix de Lucy – étouffée par l'épaisse porte de bois, mais bien reconnaissable.

— Je ne sais trop, répondit une voix masculine.

Gregory ne put l'identifier. Il n'avait que rarement discuté avec lord Davenport, et jamais avec l'oncle de Lucy.

Retenant son souffle, il tourna lentement la poignée.

De la main gauche.

Car de la droite, il avait empoigné son arme.

En priant Dieu de lui venir en aide s'il devait en faire usage !

Il réussit à entrouvrir la porte – juste assez pour regarder à l'intérieur sans être vu.

Et son cœur s'arrêta de battre.

Lucy était blottie dans un angle de la pièce, les yeux bandés, les pieds et les mains attachés. Son oncle se tenait face à elle, une arme à feu pointée entre ses yeux.

— Que manigances-tu ? lui demanda-t-il d'une voix si douce qu'elle en était glaçante.

Lucy ne répondit pas, mais son menton trembla.

— Pourquoi es-tu si pressée de me voir partir ? reprit son oncle.

— Je ne sais pas.

— Parle !

Il plongea en avant et lui appuya l'extrémité du canon entre les côtes. Puis, comme elle ne répondait pas assez vite à son goût, il lui arracha son bandeau, et répéta, le visage à quelques centimètres du sien :

— Parle !

— Parce que je ne supporte pas d'attendre, chevrota-t-elle. Parce que…

Gregory pénétra dans la chambre, la traversa sans bruit et appuya la pointe de son arme contre le dos de Robert Abernathy.

— *Libérez-la.*

L'oncle de Lucy frémit.

Gregory posa l'index sur la détente.

— Écartez-vous de Lucy, et reculez lentement.

— Je ne crois pas, répliqua Abernathy, s'écartant juste assez pour que Gregory puisse voir son arme braquée contre la tempe de Lucy.

Gregory ne saurait jamais par quel miracle son bras resta ferme et sa main ne trembla pas.

— Lâchez ce pistolet, ordonna Abernathy.

Gregory ne bougea pas. Il jeta un coup d'œil à Lucy avant de revenir sur son oncle. Lui ferait-il du mal ? Le pouvait-il ? Gregory ignorait pour quelle raison exacte Robert Abernathy voulait que sa nièce épouse Haselby, mais il était clair qu'il en avait impérativement besoin.

Par conséquent, il ne pouvait pas la tuer.

Serrant les dents, Gregory commença à exercer une pression sur la détente.

— Écartez-vous de Lucy, ordonna-t-il, inflexible.

— Lâchez votre arme ! rugit l'autre, et un cri étranglé jaillit des lèvres de Lucy tandis qu'il la ceinturait.

Bon sang, il avait perdu la tête ! Il parcourait la pièce d'un regard frénétique tandis que sa main – celle qui tenait l'arme – s'était mise à trembler.

Il était tout à fait capable de la tuer, comprit Gregory dans un douloureux éclair de lucidité. Quel que soit le crime dont il était coupable, Robert Abernathy considérait qu'il n'avait plus rien à perdre.

Gregory fléchit lentement les genoux sans le quitter des yeux un seul instant.

— Non ! cria Lucy d'une voix suppliante. Il ne me fera pas de mal. Il ne le peut pas.

— Oh, que si ! répliqua son oncle avec un sourire mauvais.

Le sang de Gregory se figea dans ses veines. Par Dieu, il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour que tous deux s'en sortent vivants, mais s'il devait choisir… Si seul l'un d'entre eux devait quitter cette pièce debout…

Ce serait Lucy.

C'était cela, aimer, comprit-il. Un sentiment de légitimité. La passion aussi, et la merveilleuse certitude qu'il serait heureux de s'éveiller à ses côtés jusqu'à la fin de ses jours.

Mais c'était plus que cela. C'était l'assurance, la conviction absolue qu'il donnerait volontiers sa vie pour elle. Il n'y aurait pas de doutes, pas d'hésitation. S'il posait son arme, Robert Abernathy allait vraisemblablement l'abattre.

Mais Lucy vivrait.

Il s’accroupit.

— Ne lui faites pas de mal, dit-il doucement.

— Ne cède pas ! s’écria Lucy. Il ne va pas…

— La ferme ! tonna son oncle en lui enfonçant son arme dans l’abdomen.

— Plus un mot, Lucy, l’avertit Gregory.

Il ignorait comment diable il allait les sortir de là, mais il savait que la clé, c’était d’aider Abernathy à rester aussi calme que possible, de l’empêcher de basculer définitivement dans la folie.

Lucy faillit protester, mais leurs regards se croisèrent…

Et elle se ravisa.

Elle avait confiance en lui. Bonté divine, elle s’en remettait à lui pour qu’il la sauve, pour qu’il les sauve tous les deux, mais il avait l’impression d’être un imposteur, car il ne faisait rien d’autre que de gagner du temps dans l’espoir qu’aucun coup ne serait tiré avant que quelqu’un arrive.

— Je n’ai pas l’intention de vous tirer dessus, Abernathy, dit-il.

— Alors lâchez votre arme.

Il tendit le bras. Le pistolet était à présent tourné de côté, prêt à être posé.

Mais il ne le lâcha pas.

Sans détacher les yeux du visage d’Abernathy, il demanda :

— Pourquoi avez-vous tant besoin qu’elle épouse lord Haselby ?

— Elle ne vous l’a pas dit ? ricana l’autre.

— Elle m’a dit ce que vous lui avez dit.

L’oncle de Lucy fut pris d’un tremblement.

— J’ai parlé avec lord Fennsworth, déclara calmement Gregory. Il a été quelque peu surpris par vos propos concernant son père.

Abernathy ne répondit pas, mais il déglutit convulsivement.

— Pour tout dire, poursuivit Gregory, il était même convaincu que vous étiez mal informé.

Il s'efforçait de parler d'une voix posée, égale. Sans trace de moquerie. En fait, il conversait comme dans un dîner en ville. Il ne voulait surtout pas le provoquer.

— Richard ne sait rien, répliqua l'oncle de Lucy.

— Je me suis également entretenu avec lord Haselby, continua Gregory. Lui aussi a été surpris. Il ignorait que son père vous faisait chanter.

Abernathy darda sur lui un regard noir.

— En ce moment même, il est en train d'en discuter avec lui.

Personne ne dit mot. Personne ne bougea. Voilà plusieurs minutes que Gregory se tenait accroupi, en équilibre sur la partie antérieure de la plante des pieds. Son bras toujours tendu, l'arme de côté, était prêt à faire feu, mais ses muscles le brûlaient.

Il regarda son pistolet.

Il regarda Lucy.

Elle secoua imperceptiblement la tête, tandis qu'elle articulait en silence.

Pars.

Puis : *S'il te plaît.*

Étonnamment, Gregory ne put retenir un sourire.

— Jamais, murmura-t-il.

— Qu'avez-vous dit ? tonna Abernathy.

La seule réponse qui vint à l'esprit de Gregory fut :

— J'aime votre nièce.

L'autre le regarda comme s'il avait perdu la raison.

— Que voulez-vous que cela me fasse ?

Gregory joua alors le tout pour le tout.

— Je l'aime assez pour ne pas trahir votre secret.

Robert Abernathy se pétrifia, le visage d'une pâleur mortelle.

— C'était vous, dit doucement Gregory.

Lucy sursauta et tourna la tête.

— Oncle Robert ?

— La ferme ! aboya celui-ci.

— M'avez-vous menti ? demanda-t-elle.

— Lucy, *non*, l'avertit Gregory.

— Ce n'était pas mon père, n'est-ce pas ? continua-t-elle. C'était *vous* que lord Davenport faisait chanter, à cause de *vos* crimes !

Son oncle ne répondit pas, mais son aveu se lisait dans son regard.

— Oh, oncle Robert ! Comment avez-vous pu ?

— Je n'avais rien, siffla-t-il. Rien que les miettes que ton père avait dédaignées.

Lucy se décomposa.

— C'est vous qui l'avez tué ?

— Non, répondit son oncle.

— Je vous en supplie, implora-t-elle d'une voix brisée, ne me mentez pas. Pas sur cela.

Son oncle poussa un soupir irrité.

— Je ne sais que ce que les autorités m'ont dit. On l'a trouvé près d'un tripot. Il a été abattu d'une balle dans la poitrine et détroussé.

Lucy le fixa quelques instants puis, les yeux brillants de larmes, hocha la tête.

Gregory se redressa lentement.

— C'est fini, Abernathy. Haselby est au courant, ainsi que Fennsworth. Vous ne pouvez plus contraindre Lucy à se plier à vos souhaits.

— Je peux me servir d'elle pour m'en aller.

— En effet. En la libérant.

Abernathy eut un rire amer, sarcastique.

— Nous n'avons rien à gagner à révéler votre secret, continua Gregory. Nous avons au contraire tout intérêt à vous laisser tranquillement quitter le pays.

— Je ne serai jamais tranquille, ricana l'oncle de Lucy. Si elle n'épouse pas ce freluquet de Haselby, Davenport révélera tout, et l'histoire se répandra jusqu'en Écosse. Et la famille sera ruinée.

— Non, assura Gregory. C'est faux. Vous n'avez jamais été comte, et vous n'êtes pas le père de Richard et de Lucy. Il y aura un scandale, c'est inévitable, mais le frère de Lucy ne sera pas déchu de son titre. Et le choc se dissipera vite quand les gens se souviendront qu'ils ne vous ont jamais beaucoup aimé.

Vif comme l'éclair, Abernathy déplaça la pointe de l'arme de l'abdomen de Lucy à sa tempe.

— Surveillez vos paroles, siffla-t-il.

C'est alors qu'un bruit de cavalcade se fit entendre. Dans le couloir.

— Posez cette arme, ordonna Gregory. Il ne vous reste qu'un instant avant que…

Un petit groupe apparut dans l'encadrement de la porte. Richard, Haselby, Davenport, Hermione… Ils se ruèrent à l'intérieur, inconscients du drame qui se jouait.

Abernathy lâcha Lucy et recula tout en braquant son arme vers les nouveaux arrivants.

— En arrière ! hurla-t-il. Sortez ! Tous !

Ses yeux étincelaient comme ceux d'un animal pris au piège tandis qu'il agitait le bras, visant chacun tour à tour.

Richard s'avança d'un pas.

— Ordure ! siffla-t-il. Je vais vous…

Une détonation retentit.

Horrifié, Gregory vit Lucy s'effondrer sur le parquet. Un cri rauque jaillit de ses lèvres. Il leva son arme.

Visa.

Tira.

Et pour la première fois de sa vie, il atteignit sa cible.

Enfin presque.

Oncle Robert n'était pas à proprement parler corpulent, mais lorsqu'il s'écroula sur elle, Lucy crut mourir. Ses poumons se vidèrent brutalement, et elle ferma les yeux sous l'effet de la douleur.

— Lucy !

C'était Gregory qui soulevait son oncle pour la libérer.

— Où es-tu touchée ?

Il la palpa d'une main fébrile à la recherche d'éventuelles blessures.

— Je n'ai pas… haleta-t-elle. Il ne m'a pas…

Elle baissa les yeux. Son corsage était rouge de sang.

— Ô Seigneur ! gémit-elle.

— Je ne trouve pas, pesta Gregory.

Il lui prit le menton pour l'obliger à le regarder.

Et elle le reconnut à peine.

Ses yeux… Ses beaux yeux noisette étaient fous d'angoisse. Vides.

— Lucy, supplia-t-il d'une voix enrouée par l'émotion, *je t'en prie*, parle-moi.

— Je ne suis pas blessée, parvint-elle enfin à articuler.

Les mains de Gregory s'immobilisèrent.

— Le sang…

— Ce n'est pas le mien.

Elle se redressa en position assise et tendit la main pour lui caresser la joue. Il tremblait. Juste Ciel, il tremblait ! Jamais elle ne

l'avait vu dans un tel état.

Cette expression dans son regard… Elle comprenait, à présent. C'était de la terreur.

— Je ne suis pas blessée, répéta-t-elle dans un souffle. Je t'en prie… ne… Tout va bien, mon chéri.

Elle ne savait pas ce qu'elle disait. Tout ce qu'elle voulait, c'était le consoler.

Il respirait bruyamment.

— J'ai cru que… Je ne sais pas ce que j'ai cru, fit-il d'une voix hachée.

Une larme roula sur le doigt de Lucy, qu'elle chassa d'un geste tendre.

— C'est fini, dit-elle. C'est fini maintenant, et…

Elle regarda autour d'elle.

— Enfin, je *suppose* que c'est terminé, reprit-elle, incertaine.

Elle ne savait qui, de Richard ou de Gregory, avait tiré sur son oncle, car tous deux avaient fait feu. Mais il n'avait pas été mortellement touché. Il avait rampé jusqu'à un mur, contre lequel il était à présent assis, la main crispée sur l'épaule, l'air résigné.

Lucy darda sur lui un œil noir.

— Vous avez de la chance qu'il soit si mauvais tireur.

Gregory fit entendre une sorte de ricanement étouffé.

Dans un angle de la pièce, Richard et Hermione étaient dans les bras l'un de l'autre. Lord Davenport s'époumonait. Quant à lord Haselby – juste Ciel, son *mari* ! –, il était négligemment appuyé contre le chambranle, contemplant la scène.

Il croisa son regard et lui sourit.

— Je suis désolée, dit-elle.

— Ne le soyez pas.

Gregory passa un bras protecteur autour des épaules de Lucy. Haselby observa le tableau avec un amusement manifeste, et peut-être même un certain plaisir.

— Désirez-vous toujours cette annulation ? s'enquit-il.

Lucy hocha la tête.

— Je ferai préparer les papiers dès demain.

— En êtes-vous sûr ? l'interrogea-t-elle, soucieuse.

Il était vraiment charmant. Elle ne voulait pas que sa réputation ait à souffrir.

— Lucy !

Elle se retourna vivement vers Gregory.

— Désolée, dit-elle, je n'avais pas l'intention de… Je voulais juste…

Haselby la fit taire d'un geste de la main.

— Je vous en prie, ne vous inquiétez pas. C'était la meilleure chose qui puisse arriver. Des coups de feu, du chantage, une trahison… Personne ne me soupçonnera jamais d'être le responsable de l'annulation, à présent.

— Oh ! Eh bien… tant mieux, répondit Lucy avec animation.

Elle se leva, par égard pour Haselby qui se montrait si généreux.

— Cela dit, si vous êtes toujours à la recherche d'une épouse, je pourrai vous aider à en trouver une. Enfin, dès que je serai moi-même mariée.

— Bon sang, Lucy !

Gregory se redressa à son tour en levant les yeux au ciel.

— Je me sens tenue de faire quelque chose. Il pensait se marier. D'une certaine façon, ce n'est pas juste pour lui.

Gregory ferma les paupières quelques instants.

— C'est une bonne chose que je t'aime autant, grommela-t-il, parce que, autrement, je devrais te passer une muselière.

Lucy le regarda, bouche bée.

— Gregory ! s'écria-t-elle.

Puis :

— Hermione !

Celle-ci venait de plaquer la main sur ses lèvres pour contenir un éclat de rire.

— Pardon, répondit-elle. Mais vous formez un couple *parfaitement* assorti.

Haselby traversa la pièce d'un pas tranquille et tendit un mouchoir à oncle Robert.

— Vous devriez étancher cela, murmura-t-il.

Puis, se tournant vers Lucy :

— Je ne souhaite pas vraiment me marier, comme vous le savez sans doute, mais je me dois d'avoir un héritier ou le titre ira à mon épouvantable cousin, ce qui serait une honte. La Chambre des lords voterait probablement une dissolution immédiate s'il décidait d'occuper son siège.

Haselby sourit à Lucy avant de conclure :

— Aussi, je vous serais effectivement reconnaissant de m'aider à trouver une autre lady Haselby.

— Bien sûr, murmura-t-elle.

— Il vous faudra quand même mon accord, bougonna lord Davenport en s'approchant d'un pas lourd.

Gregory le regarda sans masquer son dégoût.

— Vous feriez mieux de vous taire, le prévint-il.

Davenport eut un haut-le-corps.

— Savez-vous seulement à qui vous parlez, espèce de blanc-bec ?

Gregory étrécit les yeux.

— À un homme dans une position très précaire.

— Plaît-il ?

— Vous allez cesser immédiatement votre chantage, ordonna Gregory d'un ton tranchant.

Davenport désigna Robert Abernathy du menton.

— C'était un traître !

— Et vous avez couvert son crime, répliqua Gregory. Ce que le roi trouvera à mon avis tout aussi répréhensible.

Lord Davenport tituba en arrière comme s'il avait reçu un coup.

— Abernathy, vous allez quitter le pays, continua Gregory. Dès demain. Et vous ne reviendrez plus jamais. Quant à vous, Davenport. vous ne soufflerez pas un mot de tout ceci. C'est compris ?

Puis, s'adressant à Haselby :

— Je ne peux que vous remercier.

Haselby accueillit ses paroles d'un aimable hochement de tête.

— C'est plus fort que moi, dit-il. Je suis un incorrigible romantique. Cela peut valoir quelques ennuis, de temps à autre, mais on ne change pas sa nature, n'est-ce pas ?

Incapable de réprimer le sourire qui s'épanouissait sur ses lèvres, Gregory secoua lentement la tête.

— Je ne peux que confirmer, répondit-il.

Il s'empara de la main de Lucy, entremêla ses doigts aux siens, puis, sous les yeux de cet étrange assortiment de témoins, il la prit dans ses bras et la gratifia du plus romantique, du plus fervent de tous les baisers.

Au bout d'un long moment, Haselby se racla la gorge. Et tandis qu'Hermione feignait de regarder ailleurs, Richard déclara :

— Au sujet de ce mariage…

À contrecœur, Gregory s'écarta de Lucy. Il jeta un coup d'œil à gauche. Puis à droite. Puis sur Lucy.

Et il l'embrassa de nouveau.

Parce que, vraiment, la journée avait été longue.

Parce qu'il méritait un peu d'indulgence.

Parce que Dieu seul savait combien de temps s'écoulerait avant qu'il puisse l'épouser.

Et surtout, parce que…

Parce que…

Il sourit, prit son visage entre ses mains, et murmura :

— Je t'aime, tu sais.

Elle lui rendit son sourire.

— Je sais.

Alors, il comprit pourquoi il allait l'embrasser de nouveau.

Parce que.

Épilogue

Où notre héros et notre héroïne font la preuve qu'ils se sont montrés actifs, ce qui ne nous surprend guère de leur part.

La première fois, Gregory avait perdu tous ses moyens.

La deuxième fut encore pire, le souvenir de la précédente n'ayant rien fait pour lui calmer les nerfs. Au contraire, même. À présent qu'il savait mieux à quoi s'attendre (Lucy ne lui ayant épargné aucun détail, maudite soit sa manie de la précision), le moindre bruit faisait l'objet de réflexions et de spéculations angoissées.

C'était une sacrée chance que les hommes ne mettent pas les enfants au monde. Sinon, Gregory le reconnaissait sans la moindre honte, l'humanité se serait éteinte depuis longtemps.

Ou, à tout le moins, il aurait refusé d'apporter sa contribution à la dernière fournée d'espiègles petits Bridgerton.

Les accouchements ne semblaient pas déranger Lucy dès lors qu'elle pouvait les lui décrire ensuite par le menu.

Aussi, la troisième fois, Gregory conserva-t-il davantage son sang-froid. Il resta également assis derrière la porte, retint également son

souffle chaque fois qu'un gémissement de douleur lui parvenait, mais, dans l'ensemble, il ne fut pas ravagé par l'anxiété.

La quatrième fois, il apporta un livre.

La cinquième, juste un journal (l'affaire semblait se dérouler plus rapidement à chaque nouvelle naissance, ce qui était bien pratique).

L'arrivée du sixième le prit totalement au dépourvu. Il était sorti rendre une brève visite à un ami et, le temps qu'il rentre, Lucy était assise, un beau bébé dans les bras, un sourire joyeux aux lèvres.

Toutefois, Lucy n'ayant pas manqué une occasion de lui rappeler son absence, il veilla à être présent pour la venue du numéro sept. Il le fut, si on ne lui décomptait aucun point pour avoir abandonné son poste devant la porte de la chambre le temps d'aller chercher une collation nocturne.

Arrivé à sept, Gregory pensa qu'ils en avaient terminé. Sept, c'était parfait. Et, comme il le fit remarquer à Lucy, il se rappelait à peine à quoi elle ressemblait lorsqu'elle n'attendait *pas* un enfant.

— Tu t'en souviens suffisamment pour savoir à quoi t'en tenir quand je serai de nouveau enceinte, avait-elle répliqué du tac au tac.

N'ayant rien à répondre à cela, il l'avait embrassée sur le front et était allé chez Hyacinthe afin de lui exposer les nombreuses raisons pour lesquelles sept était le nombre d'enfants idéal (Hyacinthe n'avait pas ri).

Mais, comme il aurait dû s'y attendre, six mois plus tard, Lucy lui avoua d'un air penaud qu'elle était de nouveau dans un état intéressant.

— C'est le dernier ! décréta Gregory. Nous pouvons tout juste élever ceux que nous avons déjà.

(Ce qui était inexact. La dot de Lucy avait été excessivement généreuse, et Gregory s'était découvert un flair remarquable en matière d'investissements.)

Il n'éprouvait certes aucune envie de réduire ses activités nocturnes avec Lucy, mais un homme pouvait prendre certaines mesures – ce qu'il aurait déjà dû faire, en vérité.

Aussi, convaincu que ce serait son dernier enfant, il décida qu'il pouvait tout aussi bien voir en quoi consistait la chose. Malgré la réaction horrifiée de la sage-femme, il demeura aux côtés de Lucy pendant la naissance – près de son épaule, bien sûr.

— Madame est experte en la matière, déclara le médecin en soulevant le drap pour surveiller l'évolution de la situation. Franchement, ma présence est superflue à ce stade.

Gregory regarda Lucy. Elle avait apporté sa broderie.

Elle esquissa un petit haussement d'épaules.

— C'est vraiment plus facile chaque fois.

De fait, le moment venu, Lucy posa son ouvrage, poussa un petit grognement d'effort, et…

Gregory regarda le nourrisson vagissant, rouge et ridé.

— Ma foi, c'est moins spectaculaire que je l'imaginais.

Lucy lui décocha un regard sévère.

— Si tu avais été là pour le premier, tu aurais… Oooohhh !

Gregory sursauta.

— Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas, répondit-elle, affolée, mais il y a quelque chose qui ne va pas.

— Là, là, fit la sage-femme d'une voix apaisante. Vous êtes simplement…

— Je sais ce que je suis supposée ressentir, l'interrompit Lucy. Et ce n'est pas cela.

Le médecin tendit le nouveau-né – une fille, apprit Gregory avec joie – à la sage-femme, puis posa la main sur le ventre de Lucy.

— Hum, marmonna-t-il.

— Hum ? répéta Lucy, non sans impatience.

Le médecin souleva de nouveau le drap et jeta un coup d'œil.

— Bon sang ! Je n'avais pas l'intention de regarder, fit Gregory en retournant précipitamment se poster près de l'épaule de Lucy.

— Que se passe-t-il ? demanda celle-ci. Qu'est-ce que tu… Oooohhh !

— Juste Ciel ! s'écria la sage-femme. Il y en a deux.

Oh, non, songea Gregory, de plus en plus nauséeux.

Neuf enfants.

Neuf.

Seulement un de moins que dix.

Lequel dix était un nombre à deux chiffres. S'il recommençait, il serait un père à deux chiffres.

— Ô Seigneur ! gémit-il.

— Gregory ?

— Il faut que je m'assoie.

Lucy lui adressa un faible sourire.

— Eh bien, au moins, ta mère sera contente.

Il hocha la tête, pris de vertige. Que faisait-on de neuf enfants ?

On les aimait, supposait-il.

Il regarda sa femme. Ses cheveux étaient en désordre, son visage gonflé, et les cernes sous ses yeux avaient depuis longtemps cessé d'être mauves pour prendre une teinte d'un gris pourpré.

Il la trouva superbe.

L'amour existait, se dit-il.

Et c'était merveilleux.

Neuf fois merveilleux.

Ce qui était vraiment merveilleux, en vérité.